

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

CENTRAL ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

CALL NO.

059.095/J.A.

ACC. NO.

26289

D.G.A. 79.

GIPN—S4—2D. G. Arch.N. D./57—25-9-58—1,00,000

~~A 452~~

Time 14

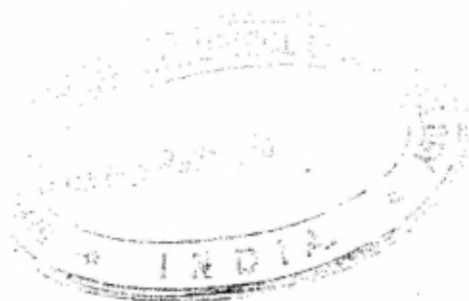




JOURNAL ASIATIQUE

ONZIÈME SÉRIE

TOME XIV





JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

ONZIÈME SÉRIE

TOME XIV

26289



059.095

J. A.



ÉDITIONS ERNEST LEROUX, RUE DONAT-ARTE, 28.

MDCCGCXIX

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 2.6289

Date. 2.4.57

Call No. 059.095/J4

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET-AOÛT 1919.

LE K'OUEN-LOUEN

ET

LES ANCIENNES NAVIGATIONS INTEROCÉANIQUES
DANS LES MERS DU SUD,

PAR

GABRIEL FERRAND.

(SUITE.)

AMBASSADES À LA COUR DE CHINE.

Il est une autre preuve que les guerres navales, de l'existence et de l'activité des marines javanaise, khmère et tam : ce sont les envois de missions diplomatiques à la cour chinoise. Chaque ambassade se composait d'un nombreux personnel qui avait fréquemment charge de remettre à l'empereur des éléphants, rhinocéros, tigres et des produits du pays. Le transport des membres de la mission, de leur suite et du tribut exigeait ainsi l'envoi de plusieurs navires. Nous en avons l'assurance pour l'ambassade javanaise de 1499, par exemple.

Les ambassades de Java à la cour de Chine sont données comme provenant des pays de Ye-tiao, Chō-p'o-p'o-ta, Ho-ling, Chō-p'o et Tchao-wa⁽¹⁾ : ce sont les différents noms sous les-

(1) 葉調 Ye-tiao = *Yap-diū; 閩婆婆達 Chō-p'o-p'o-ta, pron. anc. *ʔ^h a-bw-a-bwa-daē; 訶陵 Ho-ling; 閩婆 Chō-p'o, pron. anc. *ʔ^h a-bwa;

quels les Chinois ont connu cette île. Elles furent envoyées aux dates suivantes :

En 132⁽¹⁾; 433, 435⁽²⁾; en 640 ou 648, 666, 767, 768, 813⁽³⁾ (cette ambassade apporta « quatre 僧祇奴 *seng-tche nou* = esclaves Zanz de la côte orientale d'Afrique, des perroquets de différentes couleurs, des ciseaux *pinka* et d'autres choses⁽⁴⁾ »); 818, 820, 831⁽⁵⁾; entre 860 et 873, on envoya « des musiciennes⁽⁶⁾ »; en 993⁽⁷⁾; en 1300⁽⁸⁾; en 1370, 1372, 1375, 1377, 1379, 1380, 1381 apportant « 300 esclaves noirs et des produits du pays »; 1382 apportant « des esclaves noirs, hommes et femmes, au nombre de 100; huit grandes perles et 75,000 *catti* [= 75,000 × gr. 604 = 45,300 kilogrammes] de poivre »; 1393, 1394⁽⁹⁾; 1415⁽¹⁰⁾, 1416⁽¹¹⁾;

爪哇 *Tchao-wa*, fréquemment écrit fautivement : 瓜哇 *Koua-wa* (cf. *Deux itinéraires*, p. 266 et suiv.). Il est encore une autre leçon 社薄 *Chō-po*, variante fautive 社 | *Tou-po*, qui désigne également l'île de Java. « Je tiens à faire remarquer, dit M. Pelliot (*ibid.*, p. 277-278), que si le *Tou-po* est le même que le *Tchou-po* [et le *Chō-po*], leur commune identification à Java est gênée par l'ancienne prononciation de 薄 *po*, avec gutturale finale. » Ce *Chō-po* = **Ja-bak*. Comme il figure dans le *Nan tcheou yi wou tche* qui remonte probablement au III^e siècle (*ibid.*, 277), il nous est ainsi attesté à haute époque. C'est ce *Chō-po* = **Ja-bak* qui est à la base de la leçon arabe جابا, litt. *Zābag* avec ج en fonction de gutturale sonore, représentant une forme étrangère **jabaga* ou **jawaga*. La question sera étudiée en détail dans le t. III de mes *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*.

⁽¹⁾ Cf. PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 266.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 271 et 273.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 286.

⁽⁴⁾ GROENEVELDT, *Notes*, p. 140.

⁽⁵⁾ PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 286-287.

⁽⁶⁾ GROENEVELDT, *Notes*, p. 140.

⁽⁷⁾ PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 312.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, p. 243.

⁽⁹⁾ GROENEVELDT, *Notes*, p. 161-162.

⁽¹⁰⁾ *Ibid.*, p. 163.

⁽¹¹⁾ *Ibid.*, p. 253.

1418⁽¹⁾, 1432⁽²⁾, 1440⁽³⁾, 1446, 1452, 1460, 1465, 1499⁽⁴⁾.

Le royaume de Ho-lo-tan⁽⁵⁾ de l'île de Java envoya des ambassades : en 430, apportant à la cour « des bagues en diamant, des perroquets rouges, des cotonnades grossières et fines de l'Inde, des cotonnades du Ye-po⁽⁶⁾ »; 433, 434, 436, 437, 449 et 452⁽⁷⁾.

Le Khmèr, connu d'abord sous le nom de Fou-nan, puis sous celui de Tchen-la⁽⁸⁾, envoya des ambassades en Chine aux dates suivantes :

En 225⁽⁹⁾ ou pendant la période de 225 à 230⁽¹⁰⁾; 243⁽¹¹⁾, 268, 285, 286, 287, 357⁽¹²⁾, 434, 435, 438, 484 « offrant une image en or ciselé du siège du roi des dragons, un éléphant en santal blanc, deux stûpa d'ivoire, deux pièces de coton, deux *sou-li* de verre, et un plateau à arc en écaille⁽¹³⁾ »; 503⁽¹⁴⁾,

(1) *Ibid.*, p. 164.

(2) *Ibid.*, p. 165.

(3) *Ibid.*, p. 164. Pendant le voyage de retour à Java, les membres de l'ambassade firent naufrage : cinquante-six furent noyés et quatre-vingt-trois sauvés.

(4) *Ibid.*, p. 165. « In the year 1499, dit le *Ming che*, envoys with tribute were shipwrecked in a storm, and only the ship of their interpreter arrived at Canton » (GROENEVELD, *Notes*, p. 165). Il y avait donc plusieurs navires naviguant de conserve.

(5) 訶羅單, var. 阿|| et 訶羅旦 (cf. *Deux Itinéraires*, p. 271, 272, et mes *Relations de voyages*, t. II, p. 512 et n. 8).

(6) Vraisemblablement le Gandhāra (PELLIOT).

(7) *Deux itinéraires*, p. 271 et 272. Cf. également Ma Touan-lin, *Méridionaux*, p. 505-606.

(8) 扶南 *Fou-nan*, var. 跋南 *Pa-nan*; 真臘 *Tchen-la* (Paul PELLIOT, *Le Fou-nan*, dans *B.É.F.E.O.*, t. III, 1903, p. 252 et 284; *Deux itinéraires*, p. 372). *Vide supra*, t. XIII, p. 241.

(9) Paul PELLIOT, *Le Fou-nan*, p. 283.

(10) *Ibid.*, p. 251 et 283.

(11) *Ibid.*, p. 303.

(12) *Ibid.*, p. 252. La dernière de ces ambassades offrit en tribut des éléphant apprivoisés.

(13) (14) *Ibid.*, p. 255 et 257-260. L'étymologie probable de *sou-li* est *surdh* i

511⁽¹⁾, 514, 517, 519 « pour offrir en présent une image heureuse en santal de l'Inde et des feuilles d'arbre 婆羅 *p'o-lo*⁽²⁾; en même temps l'ambassadeur offrait en hommage des perles *houo-ts'i*⁽³⁾, du curcuma, du storax et autres parfums»; 520, 530, 535, 539 « offrant en hommage un rhinocéros vivant et des produits du pays⁽⁴⁾ »; 559, 572, 588⁽⁵⁾, 616 ou 617, pendant les périodes 618-626 et 627-649⁽⁶⁾.

Le Čampa, qui a été successivement connu des Chinois sous les noms de Lin-yi, Houan-wang et Tchan-tch'eng⁽⁷⁾, envoya des ambassades en Chine à partir du III^e siècle. La première date des environs de 230⁽⁸⁾; les autres suivent en : 268⁽⁹⁾, 284⁽¹⁰⁾, 340 offrant en présent des éléphants domestiques et portant une lettre « écrite tout entière en caractères barbares », c'est-à-dire en un alphabet indien introduit au Čampa⁽¹¹⁾; 372,

cf. *Hobson-Jobson*, s. v° *serai* (PELLIOT, *B. É. F. E.-O.*, t. III, p. 783, correction à la p. 260, n. 2 du même volume). — ⁽¹¹⁾ *Ibid.*, p. 262.

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 270.

⁽²⁾ « *P'o-lo* est souvent en chinois une transcription erronée de 婆羅 *so-lo*, *gala*, qui est le nom des arbres entre lesquels mourut le Buddha (PELLIOT).

⁽³⁾ « 火齊珠 Dans bien des cas, on semble avoir entendu par *houo-ts'i-tchou* ou *houo-tchou* des lentilles de verre ou de cristal de roche (cf. de MÉLY, *Les lapidaires chinois*, p. 60; S. JULIEN, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 167) » (PELLIOT). Cf. également sur le *houo-ts'i-tchou*, Chau Ju-kua, trad. Hirth-Rockhill, p. 111 et 113; et Berthold LAUFEN, *Optical lenses*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 188 et suiv.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 262-263 et 270-271; et *B. É. F. E.-O.*, t. III, *La dernière ambassade du Fou-nan en Chine sous les Leang* (539), p. 671-672.

⁽⁵⁾ PELLIOT, *Deux itinéraires*, p. 389.

⁽⁶⁾ PELLIOT, *Le Fou-nan*, p. 272 et 274.

⁽⁷⁾ 林邑 *Lin-yi*, 環王 *Houan-wang* et 占城 *Tchan-tch'eng* (litt. la ville des Čams).

⁽⁸⁾ PELLIOT, *Le Fou-nan*, p. 251.

⁽⁹⁾ *Ibid.*, p. 252.

⁽¹⁰⁾ Georges MASPERO, *Le Royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 336. M. G. Maspero indique à tort cette ambassade comme la première qui fut envoyée en Chine,

⁽¹¹⁾ *Ibid.*, p. 339.

373, 377, 382⁽¹⁾; 414, 417, 421, 430⁽²⁾, 433, 434, 438, 439, 441⁽³⁾, 455, 458 «offrant des vases d'or et d'argent, des étoffes parfumées et un grand nombre de produits du pays»; 472⁽⁴⁾; 491 «offrant des vases d'or et des produits du pays»; 492; 502, 510 offrant un cerf blanc, 512, 514, 526, 527⁽⁵⁾; 529, 534, 568, 572, 595⁽⁶⁾; 623, 625, 628 offrant des rhinocéros apprivoisés, 630, 631 offrant des pierres merveilleuses, des éléphants dressés dont les liens étaient en or, des ceintures de cinq couleurs, des tissus de soie, des perroquets aux plumes de cinq couleurs et des perroquets blancs qui répondaient aux questions qu'on leur posait⁽⁷⁾; 640, 642⁽⁸⁾; 653 et 654 offrant des éléphants domestiques; 657, 669, 670, 686 et 691 offrant encore des éléphants domestiques; 695 offrant des éléphants de guerre; 699 offrant des éléphants dressés, 702, 703, 706, 707 offrant des éléphants domestiques; 709, 711, 712; offrant cinq éléphants en 713 et quatre en 731; 749⁽⁹⁾; 793 offrant des rhinocéros et des buffles⁽¹⁰⁾. Interrompues à la fin du viii^e siècle, les ambassades du Čampa ne reprennent qu'en 951 et sont renouvelées en 958, 959, 960; 962 offrant vingt-deux défenses d'éléphants et mille livres d'encens; 966 offrant des éléphants apprivoisés, des rhinocéros, des tissus de laine blanche et de soie unie, et des plantes parfumées; en 967, 970, 971, 973, 974 «offrant des paons, deux parasols, des torches(?) et 40 livres de fer»;

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 344 et n. 6.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 490-492.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 494 et n. 3.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 500.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 504, 505 et 506.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 508 et 511.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, p. 515, 516 et 518.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, p. 519.

⁽⁹⁾ *Ibid.*, p. 523, 524, note 2, et 525.

⁽¹⁰⁾ *Ibid.*, p. 561.

976, 977⁽¹⁾, 978⁽²⁾, 979, 982 et 983 offrant, chaque fois, un éléphant de bât⁽³⁾; 985, 986, 990 «offrant un rhinocéros apprivoisé et des produits du pays»; 992 offrant un tribut composé de dix cornes de rhinocéros, trois cents défenses d'éléphants, dix livres d'écaille de tortue, deux livres de camphre, deux mille livres de parfums divers, cent soixante livres de bois de santal, deux cents livres de poivre, cinq nattes et 24,300 paires de faisans⁽⁴⁾; 1004, 1006, 1010, 1011, 1015, 1018⁽⁵⁾; 1030 offrant des carapaces de tortue, de l'encens, des cornes de rhinocéros et des défenses d'éléphants; 1042⁽⁶⁾; 1050, 1053, 1056, 1061 offrant des éléphants domestiques; 1062⁽⁷⁾; 1077, 1086, 1092, 1104, 1116, 1127, 1129⁽⁸⁾; 1155, 1167⁽⁹⁾, 1174, 1176⁽¹⁰⁾; 1279, 1280 «offrant des éléphants dressés»; deux ambassades en 1281⁽¹¹⁾; 1285 offrant dix musiciens, des plantes médicinales, des peaux de crocodiles et différents produits⁽¹²⁾; 1322, 1323, 1327, 1328, 1330⁽¹³⁾; 1369 offrant des éléphants, des tigres et autres produits du pays; 1370, 1371 ou 1372⁽¹⁴⁾, 1391, 1397, 1399⁽¹⁵⁾; 1403, 1404, 1405, 1406 offrant des éléphants blancs; 1408 «offrant des éléphants et des produits du pays»; 1409, 1410, 1412,

(1) *Ibid.*, dans *Toung Pao*, t. XII, 1911, p. 62, 63, 64 et 65.

(2) *Ibid.*, p. 69.

(3) *Ibid.*, p. 65 et 69, n. 2.

(4) *Ibid.*, p. 68-69, 71, 73 et 74-75.

(5) *Ibid.*, p. 77 et 81.

(6) *Ibid.*, p. 83 et 84.

(7) *Ibid.*, p. 238, 240 et 241.

(8) *Ibid.*, p. 254, 255, 256 et 257.

(9) *Ibid.*, p. 302 et 305.

(10) *Ibid.*, p. 307.

(11) *Ibid.*, p. 457 et 458.

(12) *Ibid.*, p. 475.

(13) *Ibid.*, p. 598.

(14) *Ibid.*, p. 606, 607, 609.

(15) *Ibid.*, dans *Toung Pao*, t. XIV, 1913, p. 154.

1413⁽¹⁾; 1415, 1416, 1417, 1418, 1419, 1420, 1422, 1423, 1424, 1425, 1426, 1427, 1428, 1429, 1430, 1431, 1432, 1433, 1434, 1435, 1436, 1438, 1439, 1440⁽²⁾, 1441, 1442, 1443, 1445, 1446, 1453, 1459⁽³⁾.

Du n^e siècle à la fin du x^v^e, les ambassades javanaises à la cour de Chine sont relativement peu nombreuses. Je n'en ai relevé qu'une trentaine dans les documents qui sont à ma disposition; mais ce chiffre pourrait sans doute être dépassé en dépouillant dans ce but les annales chinoises. Quoi qu'il en soit, les souverains javanais ont estimé utile, à certaines époques, de faire acte d'allégeance en envoyant des ambassadeurs en Chine. Les Chinois tenaient ces sortes de visites *ad limina imperatorum*, comme des actes de vassalité; mais les pseudo-feudataires qui accomplissaient les rites prescrits en la circonstance, ne l'entendaient certainement pas ainsi. En réalité, il s'agissait le plus souvent de manifestations protocolaires où la vanité du « Fils du Ciel » et l'obséquiosité intéressée de ses prétendus tributaires trouvaient également leur compte. La diplomatie extrême-orientale est fertile en conceptions ingénieuses pour donner et retenir, affirmer et nier, avoir l'air de se soumettre et rester indépendant tout à la fois. Je veux seulement retenir de ces faits que, dès le n^e siècle, les souverains javanais sont en relations avec la Chine. Ces relations officielles ont été quelquefois interrompues pendant de longues années, mais elles étaient ensuite reprises quand les Javanais avaient de nouveau quelque raison personnelle d'envoyer une ambassade à l'empereur. Le passage suivant du *Ming che* est tout à fait démonstratif à cet égard :

« In the year 1443, the governor of Canton presented a

(1) *Ibid.*, p. 158, 160 et 2.

(2) *Ibid.*, p. 163.

(3) *Ibid.*, p. 70, 173 et 177.

memorial pointing out that the continual tribute of Java caused great expenses and trouble, and that it was no good plan to injure China in order to benefit those distant people. The emperor adopted his views; and when the envoys of that country went back he gave them a letter, saying : « The different countries over the sea shall all bring tribute once in three years ; « you, oh king, must also have compassion with your people and « observe this arrangement. » In the year 1446 they [the Javanese] brought again tribute, but afterwards they became gradually more remiss⁽¹⁾. » Qu'il n'y trouvât pas un profit suffisant ou qu'il eût réellement en vue la défense des intérêts de son pays, le gouverneur de Canton juge exagérées les dépenses occasionnées par la venue de trop fréquentes ambassades javanaises.

Les flatteries que prodiguent à l'empereur les envoyés étrangers sont percées à jour par Ma Touan-lin, qui rapporte et commente ainsi les déclarations de l'ambassadeur de Kan-t'o-li : « Dans la première année *tien-kien* de la dynastie des Leang (= 502), le huitième jour de la quatrième lune, 瞿雲修跋陀羅 *K'iu-t'an Sieou-pa-t'o-lo* [= Gautama Subhadra], roi du pays de 干陀利 *Kan-t'o-li*⁽²⁾, rêva qu'un bonze lui disait : « Le prince qui règne actuellement en Chine est un saint; dans dix ans le buddhisme sera grandement répandu dans son empire. Envoie-lui des ambassadeurs, offre-lui le tribut, et la prospérité sera grande dans ton royaume, où des marchands étrangers afflueront de toute part. Si tu n'es pas de mon avis, tu auras à t'en repentir . . . » Le faible de l'empereur Wou-ti, des Leang, pour la religion buddhique était bien connu de tous les barbares, ajoute Ma Touan-lin; c'est pourquoi le roi de Kan-t'o-li, envoyant une ambassade en Chine, avait pris soin

⁽¹⁾ *Apud GROENSTEDT, Notes*, p. 164-165.

⁽²⁾ Sumatra, *Vide infra*, appendice III.

de choisir un bonze. Ce bonze, appelé Ki-sun⁽¹⁾, dut imaginer la fable rapportée plus haut, afin de capter par cette adulation les bonnes grâces impériales. Quand les barbares des flès visitent la Cour et apportent quelques dons en tribut, c'est dans l'unique espoir (*sic*) de recevoir le double de ce qu'ils donnent et de faire des échanges avantageux; les vertus que peut avoir l'empereur régnant ne sont point ce qui les attire d'ordinaire. Au reste, ce K'iu-t'an Sieou-pa-t'o-lo était, lui, très attaché au culte de Fo et très désireux de le voir propagé à la Chine. Peut-être fut-il le véritable inventeur de tout ce que son ambassadeur vint raconter. Un fait bien certain, c'est qu'il y a là plus de flatterie que de vraisemblance⁽²⁾. . . »

En somme, toutes ces ambassades n'avaient le plus souvent d'autre but que d'obtenir de la cour de Chine des présents de plus de valeur que ceux qui lui étaient offerts. C'était à proprement parler une affaire commerciale dont on espérait de beaux bénéfices. Une fois même, le Çampa envoya à l'Empereur, en guise de tribut, des objets précieux volés à des marchands étrangers. C'est Ma Touan-lin encore qui nous a conservé le souvenir de cet étrange incident diplomatique : « 鄒亞娜 *Tseou-ya-no* [= Jaya Harivarman IV, roi du Çampa] envoya [en 1167⁽³⁾] un tribut si considérable que l'empereur ordonna tout d'abord de n'accepter que la dixième partie des présents offerts. Bientôt, les autorités chinoises du Fou-kien transmirent à la Cour les plaintes d'un nommé 烏師點 *Wou-che-tien* et de plusieurs autres marchands de la nation des Ta-che [= Arabes], accusant le roi de Tchan-tch'eng [= Çampa]

(1) « C'est un contre-sens, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 402, note 1). Dans le texte original (*Wen hien t'ong k'ao*, k. 331, p. 21 v°), il n'y a aucun nom propre. »

(2) MA TOUAN-LIN, *Méridionaux*, trad. d'Hervey de Saint-Denys, p. 451-452 et 452.

(3) Cf. Georges MASPERO, *Le royaume de Champa*, dans *Toung Pao*, t. XI, 1910, p. 302 et 305.

de leur avoir pris par force les objets précieux dont il osait se faire honneur. Une pareille communication émut l'empereur. Il défendit de rien accepter et décida qu'on écrirait au roi Tseou-ya-no pour expliquer les motifs de ce refus... A l'égard des titres honorifiques que l'Empereur avait coutume de conférer traditionnellement aux rois de Tchan-tch'eng, l'opinion du conseil des ministres fut qu'il convenait d'attendre, pour en investir Tseou-ya-no, une époque où l'affaire des Ta-che étant apaisée, ce prince enverrait un nouveau tribut qu'il fût permis de recevoir ⁽¹⁾. »

Les premières ambassades de Java, du Kbmèr et du Campa datent respectivement de 132, 205 et 230. Attesté à cette époque, le fait est extrêmement important pour l'histoire du développement culturel de la grande île indonésienne. Le roi javanais qui envoya en Chine l'ambassade de 132, s'appelle Tiao-pien, c'est-à-dire Devavarman ⁽²⁾. Son nom sanskrit nous est un témoignage non seulement que la partie de l'île où il règne est hindouisée, mais que l'hindouisation du pays est déjà ancienne. Devavarman, « le protégé des dieux », est un *abhiṣeka-nāman*, un nom de règne. L'adoption d'une telle coutume, de ce protocole royal étranger, indique qu'en 132 déjà, souverain, cour et clergé officiel ont été profondément pénétrés par les mœurs et la religion de l'Inde.

A l'époque où sont arrivés à Java les premiers civilisateurs hindous, les habitants de l'île devaient être en deçà du stade d'évolution auquel sont parvenus de nos jours les « peuples sauvages » de l'Indochine, l'Indonésie et Madagascar. Je suis entré en relations, il y a quelque trente ans, avec des Malgaches du Sud-Est qui affirmaient n'avoir jamais vu d'homme blanc, ne connaissaient que leurs voisins immédiats et n'avaient aucune

⁽¹⁾ MA TOUN-LIN, *Méridionaux*, p. 554-555.

⁽²⁾ Cf. t. XIII, p. 455.

notion de ce qui était extérieur à leur vie propre et à la partie de la grande île africaine où ils résidaient. Ces Malgaches ignoraient jusqu'au nom des tribus et villes indigènes du Nord de Madagascar. Descendants d'immigrés indonésiens venus une vingtaine de siècles auparavant, ils avaient conservé, dans leurs traditions orales, le souvenir confus du voyage maritime de leurs ancêtres et de l'existence « d'un pays situé au delà de la mer ». Ils ignoraient l'écriture. Ils savaient seulement que, depuis longtemps déjà, des étrangers ⁽¹⁾ s'étaient installés dans l'île et y avaient introduit des nouveautés dont quelques-unes leur étaient apportées par des intermédiaires indigènes : vêtements européens, verroterie, marmites en fonte, cotonnades, pétrole, allumettes. . .

Antérieurement à leur hindouisation, les Javanais devaient être inférieurs encore en culture matérielle et intellectuelle à ces Malgaches sud-orientaux. Comme celles des Malgaches, leurs traditions faisaient sans doute venir leurs premiers ancêtres d'un pays situé au delà de la mer ; et là se bornait vraisemblablement leur vague connaissance de l'Inde transgangétique.

D'après la légende, la colonisation hindoue en Indonésie se serait effectuée pacifiquement ⁽²⁾. C'est ce que semblent indiquer les récits recueillis par des Européens à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle ⁽³⁾. La réalité a dû être à peu près ceci : deux ou trois navires de l'Inde, naviguant de con-

(1) Il s'agit des navigateurs et colons portugais, hollandais, français et anglais des XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.

(2) « If, in the present case, dit M. J. Ph. Vogel (*The yāpa inscriptions of king Mālawarman, from Koetei (East Borneo)*, dans *Bijdragen tot de t., l. en volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, t. 74, 1918, p. 192-193), some weight may be attached to an *argumentum ex silentio*, we are perhaps justified in concluding that the penetration of Hindu culture in the Far East took place along the peaceful lines of trade and traffic. »

(3) Cf. notamment RAFFLES, *The history of Java*, Londres, in-4°, 2 vol., 1817.

serve, arrivent de proche en proche jusqu'à Java. Les nouveaux venus entrent en relations avec les chefs du pays, se les rendent favorables par des présents, par des soins donnés aux malades et par des amulettes. Dans tous les pays de civilisation primitive où j'ai vécu, du golfe d'Aden et de la côte orientale d'Afrique à la Chine, les seuls moyens efficaces de pénétration pacifique restent partout les mêmes : cadeaux de bienvenue, distribution de médicaments curatifs et de charmes préventifs contre tous les maux et dangers, réels et imaginaires⁽¹⁾. L'étranger doit être ou passer pour riche, guérisseur et magicien. Personne n'est à même d'employer de tels procédés aussi adroitement qu'un Hindou. Celui-ci se prétendra sans doute d'extraction royale ou princière, ce dont son hôte ne peut qu'être favorablement impressionné.

Immigrés en cette *terra incognita*, les Hindous ne disposent pas d'interprète. Il leur faut donc apprendre la langue indigène qui est si différente de la leur et surmonter ce premier obstacle pour acquérir droit de cité chez les *mleccha*⁽²⁾. L'union avec des filles de chefs vient ensuite, et c'est alors seulement que l'influence civilisatrice et religieuse des étrangers peut s'exercer avec quelque chance de succès. Leurs femmes indigènes, instruites à cet effet, deviennent les meilleurs agents de propagande des idées et de la foi nouvelles : princesses ou filles

(1) J'en ai distribué moi-même aux Malgaches islamisés de la côte sud-orientale, sur la demande pressante de ces indigènes qui, comme toutes les populations de mœurs primitives, attribuent un pouvoir surnaturel aux chefs blancs. Quand il s'agit de musulmans, l'octroi d'une amulette, constituée généralement par un morceau de papier sur lequel est écrit un verset du Korân, s'accompagne toujours de tabous destinés à en assurer l'efficacité : tabous alimentaires, sexuels, de vêtements, de certains meubles, etc. Quand l'amulette n'a pas rempli son office, l'indigène en attribue naïvement l'insuccès à son inobservance d'un des tabous qui lui avaient été prescrits.

(2) « Sauvages ». Les indigènes non hindouisés sont appelés aussi *Raksasa* par les gens de l'Inde, chinois 羅刹 *lo-tch'a*. Cf. PELLIER, *Deux itinéraires*, p. 281.

nobles, si elles en affirment la supériorité sur les mœurs, coutumes et religion héritées des ancêtres, leurs compatriotes ne pourront guère y contredire. Pour la diffusion de ces nouveautés sociales, morales et religieuses, le javanais n'a pas de termes équivalents, ne les connaissant pas. Il a donc fallu imposer la terminologie indienne dans tous ces domaines — terminologie dont on use encore en Indonésie après deux millénaires. A parcourir le dictionnaire kawi de Van der Tuuk, on peut se rendre compte de l'importance de ces emprunts qui, sans recourir à d'autres témoignages, montrent combien le pays a été profondément hindouisé. En s'en tenant à ces grandes lignes, ainsi a pu se réaliser à Java l'œuvre des civilisateurs venus de l'Inde. Comme la vie javanaise en a été transformée jusque dans son essence, une telle transformation n'a pu se produire que lentement. Préparée par les premiers colons hindous, elle n'a dû aboutir que par l'effort soutenu des générations suivantes. Entre la date de l'arrivée des premiers navires de l'Inde et celle où l'hindouisation s'est définitivement imposée aux chefs, au clergé et au peuple, il s'est écoulé de très longues années.

Cette reconstitution du passé n'est pas exclusivement théorique : on en peut citer des cas analogues de notre temps. Pendant mon premier séjour à Majunga, sur la côte Nord-Ouest de Madagascar, en 1888-1890, la propagande musulmane s'exerçait activement chez les Sakalava des baies de l'Ouest. Par devoir professionnel et aussi par intérêt scientifique, je surveillais de très près les missionnaires musulmans et leurs agissements. Ils se comportaient comme je viens de dire. C'est même cette propagande ainsi entendue et réalisée qui m'a fait supposer que les civilisateurs hindous en auraient usé de même à Java. D'autre part, le rôle de la femme indigène en tant qu'auxiliaire de l'étranger a toujours été méconnu ou sous-estimé. On la juge le plus souvent à travers les aventures per-

sonnelles que Pierre Loti nous a contées. Et l'erreur est grande; car Loti, merveilleux descripteur de ses sensations visuelles, est le plus pauvre des psychologues. Dans deux pays où j'ai résidé, à Madagascar et au Siam, la femme indigène se montre extrêmement dévouée à l'étranger, européen, créole ou asiatique, qu'il l'a choisie pour compagne. A Madagascar, des Anglais et des Français ont dû leur fortune commerciale à l'intelligente collaboration de femmes du pays; à Bangkok, en Indochine, les colons d'Europe et d'Asie ont trouvé chez les Siamois, Cambodgiennes⁽¹⁾ et Annamites, une aide non moins précieuse. Rudyard Kipling, dans un de ses contes, a célébré l'affection désintéressée des Birmanes pour l'Anglais auquel elles se sont attachées⁽²⁾. Notre histoire coloniale, encore si mal connue, contient de belles pages à l'honneur des femmes indigènes. Je citerai pour mémoire l'admirable dévouement d'une princesse malgache, Andrian Nong, à Le Vacher de la Case⁽³⁾. On sait qu'une princesse indienne, Johanna Begum, la reine Jeanne, fut le plus précieux auxiliaire de Dupleix.

Au témoignage du *Heou han chou*, en 132 de notre ère, règne à Java Devavarman, le « protégé des dieux ». Le nom est de pure langue sanskrite : l'*abhiṣekanāman* terminé en *-varman* se retrouve dans la titulature royale de plusieurs dynasties de

(1) « Dans ce pays (le Cambodge), ce sont les femmes qui s'entendent au commerce. Ainsi un Chinois qui en arrivait là-bas prend femme profite-t-il en plus de ses aptitudes commerciales » (*Mémoires sur les coutumes du Cambodge* [de Tch'ou Ta-kouan, 1295-1297], trad. et annotés par Paul Pelliot, dans *B.E.F.E.O.*, t. II, 1902, p. 167).

(2) « It is said, rapporte également Michael Symes (*An account of an embassy to the kingdom of Ava*, Londres, 1800, in-4°, p. 329), that the Birman women are very seldom unfaithful to their foreign masters, indeed they are often essentially useful, particularly to those who trade, by keeping their accounts and transacting their business. »

(3) Sur Andrian Nong, cf. *Reentrée solennelle des quatre écoles de l'Institut d'Alger* (discours par de la Blanchère), Alger, 1884, in-8°, p. 106 et suiv., et les auteurs cités.

l'Inde propre. Devavarman sait qu'un lointain et puissant monarque vit de l'autre côté de la mer, dans sa capitale de Loyang, en pleine province du Ho-nan. Il désire lui rendre hommage, sans doute pour en obtenir protection et subsides. Le fait est d'importance, car l'envoi d'une ambassade à l'empereur Chouen est, en somme, l'inauguration d'une politique extérieure, l'entrée dans la vie internationale. Une décision de ce genre n'a pu être prise qu'en pleine connaissance de cause, c'est-à-dire après avoir obtenu des informations détaillées sur la navigation jusqu'à la côte chinoise⁽¹⁾, sur les Chinois eux-mêmes et sur l'empereur. Les Javanais devaient être en relations avec les populations maritimes des détroits, du golfe de Siam et du Campa, car ce sont des marins intrépides⁽²⁾. Trente-

(1) « Quand au début de notre ère, dit M. Pelliot, des relations commerciales ou politiques s'établirent régulièrement entre la Chine et les pays des mers du sud, le Kiao-tche, c'est-à-dire le Tonkin, fut le point terminus de cette navigation; c'est au Kiao-tche que les envoyés de Marc-Aurèle débarquèrent en 166 de notre ère. Pendant les troubles des Bonnets Jaunes qui désolèrent la Chine proprement dite à la fin du II^e et dans la première partie du III^e siècle, le Tonkin fut relativement calme; les *Mémoires sur l'Annam* (du nam chi lupe, réédition japonaise de 1884, ch. 10, p. 1; trad. Sainson, p. 389-390) nous ont conservé le nom de quelques Chinois qui y vinrent alors chercher asile. Dans la répartition de l'empire entre les trois royaumes, le Tonkin échut aux Wou, fixés à Nankin : quand en 226 un marchand venu des confins de l'Orient méditerranéen, Ts'in-louen, arriva au Tonkin, c'est sur la cour des Wou que le dirigea le préfet chinois du Kiao-tche (cf. HIRTH, *China and the Roman Orient*, p. 47-48). Peu après, le gouverneur chinois Lu Tai envoyait des fonctionnaires répandre au sud la civilisation du royaume, et le Lin-yi, le Fou-nan venaient en conséquence apporter le tribut (cf. *Mémoires sur l'Annam*, ch. 7, p. 5 v^e; trad. Sainson, p. 330; B.É.F.E.O., t. III, 1903, p. 251, 303). Comme le dit le *Kiou t'ang chou* (k. 41, p. 33 v^e), tous les royaumes du Sud qui depuis le temps des Han sont venus rendre l'hommage, « prenaient forcément la voie du Kiao-tche » (*Deux itinéraires*, p. 132-133). M. Pelliot ajoute en note : « Ce n'est pas à dire qu'on n'allât pas déjà à Canton. Mais l'exemple de Fa-hien, qui, parti des Détroits pour Canton, fut entraîné par la tempête jusque sur les côtes du Chan-tong, explique qu'on ait longtemps préféré le cabotage le long de la côte annamite. »

(2) « Les Javanais, dit Barros, sont tous des hommes très exercés dans l'art

quatre ans plus tard, le prétendu ambassadeur de Marc-Aurèle à la cour de Chine passera par là pour débarquer à Kiao-tche. La route à suivre et le port ouvert aux étrangers sont donc bien connus. Ainsi documentée, l'ambassade javanaise se met en route à destination de Lo-yang. On ne peut nier que la conception de cet acte diplomatique, sa préparation matérielle et sa réalisation finale, ne soient la marque évidente d'une haute civilisation.

On fait généralement remonter l'hindouisation de l'Inde transgangétique au 1^{er} siècle de notre ère⁽¹⁾. Mais nous savons maintenant que Java, ou plus exactement une certaine partie de la grande île indonésienne, était déjà hindouisée en 132 : le passage précité du *Heou han chou* est absolument décisif à cet égard. C'est une conjecture voisine de la certitude, que l'hindouisation des Javanais n'a pu s'effectuer que lentement, au cours de longues années. Et cette conclusion s'impose : les débuts de l'hindouisme dans l'Inde transgangétique et en Indonésie doivent être antérieurs à notre ère. Toute la question,

de la navigation, au point qu'ils prétendent être les plus anciens navigateurs. Plusieurs, cependant, attribuent l'honneur [de sa découverte] aux Chinois et affirment que les Javanais l'ont apprise d'eux. Mais il est certain [mas he certo (sic)] que ceux-ci (les Javanais) ont autrefois navigué jusqu'au cap de Bonne-Espérance et qu'ils ont été en communication avec la côte orientale de l'île de Saint-Laurent (= Madagascar) où se trouvent de nombreux indigènes hasanés et javanisés (*Ajavados*) qui disent descendre d'eux (tirer leur origine de Javanais)» (*Da Asia*, décade IV, livre III, chap. 1^{re}, p. 169 de la réimpression de Lisbonne de 1778). Ces entreprenants marins sont devenus plus tard de paisibles agriculteurs. «Both the Malayan and Bugis nations are maritime and commercial, devoted to speculations of gains, animated by a spirit of adventure, and accustomed to distant and hazardous enterprises; while the Javans, on the contrary, are an agricultural race, attached to the soil, of quiet habits and contented dispositions, almost entirely unacquainted with navigation and foreign trade, and little inclined to engage in either. This difference of character may perhaps be accounted for, by the great superiority of the soil of Java to that of the two other islands (Sumatra and Celebes)» (T. Stamford Raffles, *The history of Java*, Londres, in-4°, 1817, t. I, p. 57).

(1) Cf. PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 394.

qui ne peut être traitée ici, est donc à reprendre sur ces bases nouvelles ⁽¹⁾.

L'histoire ancienne du Ho-lo-tan ne nous est connue que par les sept ambassades en Chine du v^e siècle. La mention qu'il offrit, en 430, des cotonnades de l'Inde, indique que cet État javanais était visité par des commerçants hindous ⁽²⁾.

La première ambassade du Fou-nan à la cour de Chine est de 225. Le *T'ou chou tsi tch'eng* (*che-ho-tien*, k. 334) dit à ce sujet : « Selon le *Wou li* (sans doute *Calendrier des Wou*, 222-280), la quatrième année *houang-wou* = 225, le Fou-nan et d'autres pays étrangers vinrent offrir en présent du *lieou-li* ⁽³⁾ (= prākrit **verūlya*, skr. *vaidūrya*, du verre) ⁽⁴⁾. » Ce verre offert par le Fou-nan était évidemment d'origine étrangère, et sans doute de provenance indienne. La transcription *lieou-li* n'est pour rien dans cette interprétation, car *lieou-li*

⁽¹⁾ « La septième année *siuan-tō* (1432), dit l'*Histoire des Ming* (k. 324, p. 10 v^e), ils (les envoyés du Tchao-wa = Java) apportèrent le tribut. Leur supplique portait le millésime de 1376, soit la première année *guan-k'ang* de l'empereur Siuan des Han (65 avant J.-C.). C'est là la date de la fondation de leur royaume. » « Il est entendu, ajoute M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 320, fin de la n. 7), que ces dates sont fausses, par quelque bout qu'on les prenne, mais la note chinoise me paraît seulement impliquer que la lettre du souverain javanais était datée en ère çaka, dont le début en 78 A. D. marque pour les Javanais l'avènement de leur premier roi hindouisé, Adji Sākā (cf. *Varu, Java*, I, 14-16). » En plein xv^e siècle, il ne peut être douteux que la supplique javanaise était datée en ère çaka; le texte du *Ming che* est donc fautif par inadvertance ou ignorance du rédacteur chinois. Les Javanais ne possèdent aucun renseignement sur l'histoire de leur pays aux premiers siècles de notre ère. Le règne et la personne même de Adji Sākā sont purement légendaires (cf. *Raffles, History of Java*, t. II, Londres, 1817, in-4^e, p. 67 et suiv.). Qu'ils aient utilisé l'ère çaka n'est pas un argument décisif contre leur hindouisation avant notre ère.

⁽²⁾ « Nous savons avec certitude (*sic*), dit Kern dans une annotation au chant XV du *Nāgarakṛtāgama* (dans *Vorspreide geschriften*, t. VII, 1917, p. 281), que déjà au commencement du v^e siècle, Java avait entièrement subi l'influence de l'Inde. »

⁽³⁾ *Vide supra*, t. XIII, p. 452, n. 4.

⁽⁴⁾ Paul PELLIOU, *Le Fou-nan*, dans *B.E.F.E.O.*, t. III, 1903, p. 283.

figure dans le *Ts'ien han chou* sous sa forme complète *pi-lieou-hi*⁽¹⁾; et les Chinois l'ont employée traditionnellement pour désigner le verre, d'où qu'il leur vint.

D'après un passage du *Tsin chou* ou *Histoire des Tsin* (265-419), « il y a [au Fou-nan] des villes murées, des palais et des maisons d'habitation... Ils [les habitants] s'adonnent à l'agriculture. Ils sèment une année et récoltent pendant trois. De plus, ils aiment à graver des ornements et à ciseler. Beaucoup des ustensiles dont ils se servent pour manger sont en argent. L'impôt se paye en or, argent, perles, parfums. Ils ont des livres, et des dépôts d'archives et autres choses⁽²⁾. Leurs caractères d'écriture ressemblent à ceux des Hou⁽³⁾...⁽⁴⁾ ». Ces renseignements détaillés et l'envoi d'une ambassade en Chine en 225 montrent qu'au III^e siècle le Khmèr était déjà en pleine civilisation. La mention expresse qu'on y avait, à cette époque, « des livres et des dépôts d'archives », que les caractères d'écriture en usage étaient d'origine indienne, indique que la culture de l'Inde y était déjà très répandue.

Le *Tsin chou* (265-419), le *Nan ts'ï chou* ou *Histoire des Ts'ï méridionaux* (471-501) et le *Leang chou* ou *Histoire des Leang* (502-556)⁽⁵⁾ rapportent que, sous le règne de la reine indigène 柳葉 *Lieou-ye*⁽⁶⁾, un étranger « adonné au culte des gé-

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 452, n. 4.

(2) « 府庫 *fou-k'ou* doit indiquer toute sorte de dépôts et de magasins, et non pas seulement des bibliothèques » (Pelliot).

(3) « Les Hou sont proprement les gens de l'Asie centrale, mais toute écriture apparentée aux alphabets de l'Inde rentre aussi en gros dans les écritures Hou » (Pelliot).

(4) PELLIOU, *Le Fou-nan*, p. 254.

(5) *Apud* PELLIOU, *Le Fou-nan*, p. 254, 256 et 265. Le premier de ces ouvrages a été compilé par Fang Huan-ling (578-648); le second, par Siao Tseu-hien au début du VI^e siècle; et le troisième, par Yao Sseu-lien dans la première moitié du VII^e siècle (Pelliot).

(6) Le *Tsin chou* a *Ye-lieou* par intervention des deux mêmes caractères. *Lieou-ye* signifie littéralement « Feuille-de-saule ». Comme le saule est inconnu

nies⁽¹⁾», du nom de 混填 Houen-t'ien⁽²⁾ (= Kaundinya), arriva au Fou-nan et s'empara du pouvoir par la force. Il épousa ensuite Lieou-ye et lui « enseigna à enfiler une pièce d'étoffe au travers de laquelle passait sa tête et à ne plus aller nue⁽³⁾ ». M. Pelliot « place hypothétiquement le règne douteux de Lieou-ye » et l'arrivée de Houen-t'ien au plus tard vers la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère⁽⁴⁾. D'après le *Leang chou*⁽⁵⁾ qui nous a conservé la liste, malheureusement incomplète, des premiers souverains du Fou-nan, Houen-t'ien et Lieou-ye eurent un fils auquel son père constitua un fief de

au Cambodge (cf. PELLIOU, *Le Fou-nan*, p. 290, n. 3, et Georges MASPERO, *L'empire Khmér*, Phnom Penh, 1904, in-4°, p. 23, n. 3). M. Maspero croit que les deux caractères en question sont la transcription d'un nom local.

(1) « En plus de son sens naturel, l'expression 事神 *che-chen* sert souvent à désigner le culte brahmanique par abréviation de 事天神 *che-t'ien-chen* » (PELLIOU, *Le Fou-nan*, p. 254, n. 5).

(2) D'après le *Nan ts'i chou*, Houen-t'ien était originaire du pays de 激 Ki; d'après le *Leang chou*, du pays de 微 Kiao, qui sont également inconnus.

(3) D'après le *Leang chou*. Le *Nan ts'i chou* a : « (Houen-t'ien) mécontent de voir Lieou-ye aller nue, plaça une étoffe à travers laquelle il lui fit passer la tête. »

(4) *Le Fou-nan*, p. 290. M. Aymonier (*Le Cambodge*, t. 1, p. 137) avait antérieurement adopté la même date sans restriction et sans témoignage décisif à l'appui de son affirmation, ce qui n'est pas soutenable (*Le Fou-nan*, *ibid.*). — La tradition d'après laquelle la première dynastie du Fou-nan remonte au mariage d'une Nāgi avec un prince indien a été étudiée par M. Finot (*Sur quelques traditions indo-chinoises*, dans *Bull. de la Commission archéolog. de l'Indochine*, 1911, p. 30 et suiv.). M. Cordès a étudié également la *Légende de la Nāgi* dans ses *Études Cambodgiennes* (*R.É.F.E.-O.*, t. XI, p. 391-393) et conclut ainsi : « De quelque façon que nous l'envisagions, la légende cambodgienne [de la Nāgi] nous ramène à la cour des Pallavas. Le fait est d'autant plus digne d'attention que cette légende est attachée en Indochine au nom de Kaundinya, qu'on appelle volontiers « l'indovisateur du Cambodge ». Kaundinya et Lieou-ye sont donc un brahmane et une reine dénués de caractère historique qui représentent, celui-là le premier civilisateur hindou et celle-ci, la souveraine indigène qu'il épousa de gré ou de force. C'est seulement pour la commodité de la discussion qu'on parlera de Houen-t'ien et de son règne. »

(5) Pour ce passage, cf. PELLIOU, *Le Fou-nan*, p. 265-267 et 291-293.

sept villes et qui ne semble pas avoir été roi. Régnerent ensuite :

Plusieurs successeurs (*sic*) de Houen-t'ien ⁽¹⁾;

Houen P'an-houang, dont le premier nom indique la descendance du fondateur étranger de la dynastie. Il mourut à plus de 90 ans;

P'an-p'an ⁽²⁾, qui régna 3 ans;

⁽¹⁾ Le *Leang chou* a : « Un de ses successeurs (de Houen-t'ien), Houen P'an-houang... », ce qui laisse indécis sur le nombre de souverains qui ont régné entre celui-ci et celui-là.

⁽²⁾ « On a noté depuis longtemps, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 165), que le nom des princes du Nan-tchao débutait en général par le dernier élément du nom de leur père : Cheng-lo-p'i, P'i-lo-ko, Ko-lo-fong, Fong-kia-yi, Yi-meu-sion, Siun-ko-k'iu, K'iu-an-long-cheng... Les autres *tschao* en agissaient de même avant leur absorption par le Nan-tchao (suivent d'autres exemples identiques aux précédents). » La même coutume existait en Birmanie où les listes royales de la *History of Burma* de Phayre (p. 279) en fournissent un exemple très net (*ibid.*, p. 166). D'autre part, « on sait assez qu'il est de coutume en Chine de préfixer comme une sorte de nom de clan, au nom personnel d'un étranger, celui plus ou moins abrégé du pays dont il est originaire. Les Indo-Scythes qui ont pour nom de famille *Tche* (à cause de Yue-tche), les Hindous qui ont pour nom de famille *Tchou* (à cause de T'ien-tchou, l'Inde), les gens de Sogdiane qui ont pour nom de famille *K'ang* (à cause de K'ang-kiu, Sogdiane) sont suffisamment nombreux et connus pour qu'il soit superflu d'insister » (PELLIOT, *Le Fou-nan*, p. 252, n. 4). A ces exemples, on peut ajouter le nom de famille *Fan* donné par les Chinois aux souverains du Campa et du Cambodge, le nom de famille *Pien* donné à un souverain de Java. *Fan* et *Pien* transcrivent la finale *-varman* des noms royaux de ces souverains hindouisés. La liste ci-dessus des premiers rois du Fou-nan présente une particularité identique. Les noms de Houen-t'ien, le fondateur de la dynastie, et de Houen P'an-houang, l'un de ses successeurs, débutent tous deux par le même caractère *houen*, ce qui semble indiquer que le premier caractère du nom de l'ancêtre étranger a été reproduit, comme l'a remarqué M. Pelliot (*Le Fou-nan*, p. 291), pour marquer sa descendance. Le successeur en question est appelé tantôt Houen P'an-houang, tantôt 盤況 *P'an-houang* seulement; et le souverain suivant, 盤盤 *P'an-p'an*. Ce dernier nom n'est que le redoublement du premier caractère du nom du père. Il n'y a peut-être là qu'une simple coïncidence, mais le fait valait, je crois, d'être signalé. Enfin, ce nom de P'an-p'an, avec les mêmes caractères, désigne un ancien état du Sud-Est de la Péninsule malaise dont il est question dans cet autre passage du *Leang chou* : « L'un des successeurs [du roi du Fou-nan Fan Siun], Kiao-tch'en-jou = Kau-

Fan Man ou Fan Che-man, général de P'an-p'an, qui fut élu par le peuple et prit le titre de « Grand roi du Fou-nan », après avoir soumis plusieurs états voisins;

Fan Tchan, fils de la sœur aînée de Fan Man, qui s'empara du trône à la mort de celui-ci, après avoir fait assassiner l'héritier légitime. Il régna pendant une vingtaine d'années. C'est Fan Tchan qui envoya à la cour de Chine l'ambassade de 243, peut-être aussi celle de 225 ou 225-230, et qui envoya également un ambassadeur, vers 240-245, à la cour d'un roi indien de la dynastie des Murundas. A quelques années près, les vingt ans de règne de Fan Tchan se placent avec certitude vers 225-245.

Fan Tch'ang, fils cadet de Fan Man, attaqua et tua Fan Tchan. Les textes ne disent pas qu'il monta sur le trône; Fan Siun, « grand général de Fan Tchan, tua à son tour Fan Tch'ang, se proclama roi et administra le royaume ». C'est sous son règne, sans doute vers le début, que les ambassadeurs chinois Kang Tai et Tchou Ying se rendirent au Fou-nan ⁽¹⁾.

A l'estimation de M. Pelliot, ces six et « quelques » souverains auraient régné près de deux siècles. Cette hypothèse, bien qu'elle soit formulée sous toutes réserves, soulève plusieurs objections. Le *Leang chou* ne donne ni la liste complète

ndinya, était originairement un brahmane de l'Inde. Il y eut une voix surnaturelle qui lui dit : « Il faut aller régner au Fou-nan. » Kaundinya se réjouit dans son cœur. Au Sud, il arriva au P'an-p'an. Les gens du Fou-nan l'apprirent; tout le royaume se leva avec joie, alla au-devant de lui et l'éut roi. Il changea encore toutes les règles selon les méthodes de l'Inde. . . » (*Le Fou-nan*, p. 269). Y aurait-il une relation entre le nom de cet état de la Péninsule malaise et celui du roi du Fou-nan? Le fait que les gens du Fou-nan vont au devant du brahmane au P'an-p'an semble impliquer que ce pays leur était familier. Pour la situation du P'an-p'an, cf. mon article *Malaka, le Malayu et Malāyur*, dans *Journ. Asiat.*, 11^e série, t. XII, p. 140-141.

(1) Cf. PELLIOU, *Le Fou-nan*, p. 268.

des successeurs de Houen-t'ien — il manque les noms des princes qui ont régné entre Houen-t'ien et Houen P'an-houang — ni la durée du règne de Houen-t'ien lui-même, de Houen P'an-houang et de Fan Che-man. L'absence de précision sur ces deux points rend toute évaluation chronologique forcément arbitraire. En l'espèce, tel nombre d'années ne s'impose pas plus que tel autre; et c'est la condamnation de la conjecture précédente.

Il est, je crois, un critère qui permet de dater très approximativement la venue de Houen-t'ien : c'est le témoignage du *Tsin chou*. Sous le règne de Lieou-ye, les habitants du Fou-nan vont « le corps nu et tatoué », c'est-à-dire qu'ils n'en sont pas encore au stade de culture matérielle qu'on pourrait appeler le stade du vêtement. Sous les Tsin, qui ont régné de 265 à 419, ils ont, au contraire, des maisons d'habitation et des palais; leurs villes sont murées; ils sont adonnés à l'agriculture; ils pratiquent la gravure et le ciselage des métaux et usent de vaisselle d'argent; non seulement ils connaissent l'écriture, mais ils ont des livres et des dépôts d'archives; enfin et surtout, ils sont déjà en relations diplomatiques depuis la première moitié du III^e siècle avec la cour de Chine et un roi de l'Inde. Leur flotte de « grands navires » construits dans le pays a permis à Fan Che-man de soumettre plusieurs royaumes ⁽¹⁾. Tous ces traits sont caractéristiques d'une haute civilisation.

Ces informations détaillées ne peuvent guère avoir été recueillies qu'au Fou-nan même, et on est tout d'abord amené à penser qu'elles ont été empruntées à la relation de voyage de K'ang T'ai et Tchou Ying. « C'est de leur récit, dit M. Pelliot, que paraissent dériver la plupart des informations transmises d'historien en historien sur l'histoire ancienne du pays ⁽²⁾. »

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 266.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 275.

Mais M. Pelliot n'a pas fait remarquer qu'il y a à ce sujet un désaccord formel entre les textes. « Au temps des Wou (222-280), rapporte l'*Histoire des Leang* (502-556), on envoya le *tchong-lang* K'ang T'ai et le *siuan-houa-ts'ong-che* [c'est-à-dire le *ts'ong-che* qui répand la civilisation] Tchou Ying en ambassade au pays de [Fan] Siun [= Fou-nan]. Les gens du pays étaient encore nus; seules les femmes portaient [une pièce de toile au travers de laquelle] passait la tête. [K'ang] T'ai et [Tchou] Ying dirent: « Le pays est vraiment beau, mais que les hommes se montrent aussi indécents, c'est étrange. » [Fan] Siun pour la première fois ordonna alors aux hommes de porter horizontalement une pièce de toile. Cette pièce de toile portée horizontalement, c'est le 干縵 *kan-man* [le *saron* malais ou le *sam-pot* cambodgien] actuel. Les grandes familles le coupent dans du brocart. Les pauvres emploient de la toile⁽¹⁾. » Ces renseignements qui datent du vi^e siècle sont en contradiction absolue avec ceux que nous a conservés l'*Histoire des Tsou* (265-419). Avant même l'avènement de cette dernière dynastie chinoise, Fan Man, qui régna jusque vers 225, avait étendu les limites du Fou-nan par ses conquêtes, à l'aide d'une flotte de « grands navires »; son successeur, Fan Tchan, était entré en relations par des ambassades avec la Chine et l'Inde. On concevra difficilement qu'un peuple « allant le corps nu et tatoué » ait eu et pu réaliser un tel programme naval et diplomatique. De plus, le premier caractère des noms royaux : Fan-Man ou Fan Che-man, Fan Tchan, Fan Siun, 范 *fan*, que les Chinois ont pris pour un nom de famille, n'est pas autre chose que le skr. *varman* qui en Inde, Indochine et Indonésie, entre dans la titulature de nombreuses dynasties⁽²⁾. Les trois souverains précédents étaient donc hindouisés; leur nom de

(1) *Ibid.*, p. 368.

(2) Cf. mon article *Yé-tiao, Sécou-tiao et Java*, dans *Journ. Asiat.*, nov.-déc. 1916, p. 524 et suiv.

règne en témoigne avec certitude⁽¹⁾. Et ceci encore ne s'accorderait pas du tout avec la description des gens du Fou-nan d'après le *Leang chou*. L'état de nudité des indigènes ne correspond en aucune façon à ce que nous savons de leur histoire à cette époque. Il y a donc tout lieu de croire, ou que l'attribution du passage en question à K'ang Tai et Tchou Ying est inexacte; ou bien que ces renseignements se rapportent non pas au règne de Fan Siun, mais à celui de Houen-t'ien et de la reine Lieou-ye. Je tiens donc pour authentiques les informations transmises par le *Tsin chou*, qui est du reste antérieur de plus d'un siècle à l'*Histoire des Leang*.

Entre le Fou-nan du temps de la reine Lieou-ye où ses habitants «allaient le corps nu et tatoué» et celui que nous décrit le *Tsin chou* où leurs descendants vivent de la vie citadine, usent de vaisselle d'argent et d'ornements ciselés et gravés, sont amateurs de livres, possèdent des dépôts d'archives et où leurs rois hindouisés sont entrés en rapports diplomatiques avec l'Inde et la Chine; entre ces deux époques, il a dû s'écouler plusieurs siècles. La question me semble se poser ici comme pour Java; et pour les raisons qui viennent d'être dites,

(1) Cette constatation contredit l'affirmation du *Leang chou* que le brahmane Kaundinya, devenu roi du Fou-nan vers la fin du 11^e siècle, «changea encore toutes les règles selon les méthodes de l'Inde» (*vide supra*, p. 147, n. 88). S'il faut entendre par «les règles», les mœurs et coutumes indigènes, elles avaient été modifiées profondément déjà par la dynastie hindouisée. «Changea encore» a évidemment le sens d'une modification nouvelle. Ce second Kaundinya — si Houen-t'ien, comme il est possible, est une transcription de ce nom — représenterait donc une seconde migration étrangère au Fou-nan, venue également de l'Inde. Il a pu, sans doute, apporter des changements aux coutumes en vigueur à son avènement, mais le pays était déjà pénétré par la civilisation indienne. L'un de ses prédécesseurs est appelé, par le *Tsin chou*, T'ien-tchou Tchou-t'an; par le *Leang chou*, Tchou Tchou-t'an, c'est-à-dire Tchou-t'an l'Indien (*Le Fou-nan*, p. 252 et 269). On ne s'explique guère qu'il ait pu tant innover, après ces souverains étrangers et surtout après la dynastie à nom de famille fan = varman dont Fan Che-man fut le plus glorieux représentant. Sur le titre de tchan-t'an, *vide supra*, t. XIII, p. 270-272.

je placerai l'arrivée de Houen-t'ien au Fou-nan, c'est-à-dire du premier civilisateur hindou (*vide supra*, p. 23, n. 4), antérieurement à notre ère.

Le bloc de granit sur lequel est gravée l'inscription sanskrite du Campa n° XX (416) porte le nom de Nha Trang, et se trouve dans la province de Khanh Hoa, au milieu des rizières voisines du village de Vo Can. « La partie lisible de l'inscription, dit Bergaigne, renferme seulement l'adjuration que le donateur adresse aux rois futurs de respecter son œuvre pie (donation « d'argent, d'or, d'objets mobiles et d'objets fixés à « demeure, de greniers », faite par un roi, probablement à un temple). . . Son nom est difficile à déterminer exactement. Peut-être même ne se trouvait-il pas dans cette partie de l'inscription, bien qu'on y rencontre deux noms propres précédés de la particule honorifique *Śrī*. Le premier, *Śrī Māra*, paraît être celui de l'ancêtre de la race royale, *rājakula*, à laquelle appartient l'auteur de l'inscription, et le second, qui commence également par *Śrī Māra*, mais qui peut comprendre une autre partie dont la lecture est incertaine, n'est peut-être encore que le nom de son père : du moins le premier mot lisible ensuite est-il le mot *kulanandana* « fils », construit à l'instrumental et désignant le donateur. . . L'écriture de notre monument [qui n'est pas daté] dépasse en archaïsme, non pas ce qu'il était scientifiquement permis d'attendre, mais ce qu'on pouvait moralement espérer. Comparable, en effet, à beaucoup d'égards, à celle de la célèbre inscription de Rudradāma, à Gīrnar, datée de l'an 72 d'une ère qui paraît être l'ère çaka, ou de l'inscription contemporaine de Sātakarṇi Vāsishṭhīputra à Kanheri⁽¹⁾, elle représente, dans le développement des alphabets de l'Inde méridionale, une période qui semble ne pouvoir être en aucun cas postérieure au III^e siècle de notre ère. . . On verra par

(1) *Archæological Survey of Western India*, V, pl. II, n° 11.

l'inscription suivante (XXI) que l'écriture paraît avoir suivi assez exactement sur la côte orientale de l'Indochine les développements et même les *modes* passagères de l'écriture de l'Inde du Sud. Il paraît donc à peu près certain que celle-ci (XX) est antérieure au iv^e siècle, et possible qu'elle remonte jusqu'au II^e. En somme, on peut considérer le II^e siècle comme sa date approximative la plus probable. Ce serait l'une des plus anciennes que l'on connaisse en langue *sanskrite*. En tout cas, et à supposer que l'écriture ait gardé un caractère plus archaïque dans cette région lointaine, notre monument témoignerait toujours de la haute antiquité des premiers établissements indiens dans l'Annam actuel ⁽¹⁾. »

M. L. Aurousseau a récemment montré, en s'appuyant sur des textes chinois, que les limites de l'ancienne commanderie du Je-nan des Han devaient être fixées : au Nord, au Hengchan, sino-annamite : Hoành-sơn, comme l'avait indiqué déjà M. Pelliot ⁽²⁾; et au Sud, au cap Varella; et que la ville de Siang-lin, la plus méridionale des cinq villes de la commanderie, litt. « Lin de Siang = Lin-yi, litt. « capitale Lin [de Siang] ». « Ainsi, Lin-yi aurait été le premier nom chinois de la première capitale cham et par une extension naturelle ce nom aurait aussi servi à désigner tout le royaume de l'ancien Campa ⁽³⁾. » Cette première mention du nom de Lin-yi apparaît dans les textes chinois à l'occasion du fait suivant qui se produisit « à la période *ts'ou-p'ing* de la fin de la dynastie Han — vers 192 de notre ère » : « Un homme de la sous-préfecture de

⁽¹⁾ *Inscriptions sanscrites du Campā*, 2^e fasc., p. 191-192 et 195. « Le plus ancien témoignage épigraphique que nous possédions sur l'histoire du royaume de Campā, dit également M. Finot (*Notes d'épigraphie*, I, *Inscription de Vo-can*, dans *B.É.F.E.-O.*, t. III, 1903, p. 185 et n. 1), est l'inscription de Vo-can, que des raisons paléographiques très sûres permettent de faire remonter au III^e, et peut-être au II^e siècle de l'ère chrétienne. »

⁽²⁾ *Deux itinéraires*, p. 190.

⁽³⁾ *B.É.F.E.-O.*, t. XIV, 1914, n° 9, p. 24-25 et 27.

Siang-lin, fils d'un fonctionnaire ayant le titre de *kong-ts'ao*, 區連 *K'iu-lien*, tua le sous-préfet et se proclama roi de Lin-yi», c'est-à-dire roi de la ville de Lin-yi = Siang-lin⁽¹⁾. Cinquante-cinq ans auparavant, en 137, «les 區憐 *K'iu-lien*, peuple barbare d'au delà des frontières du Siang-lin du Je-nan, au nombre d'un millier, attaquent la sous-préfecture de Siang-lin, brûlent toutes les citadelles et tuent le sous-préfet⁽²⁾». Trente-sept ans plus tôt, en 100, «au printemps, des gens de la sous-préfecture de Siang-lin pénétrèrent, au nombre de plus de deux mille, dans les autres sous-préfectures de la commanderie du Je-nan, razzient les villages, brûlent les fonctionnaires chinois et ne rebroussent chemin qu'à l'annonce de l'arrivée des troupes chargées de les repousser⁽³⁾».

«C'est au sud de la commanderie du Je-nan, dit encore M. Aurousseau, par conséquent dans la région comprise entre Nha-trang et Phan-rang, qu'a dû se constituer au début de notre ère le groupement çam qui devait d'abord inquiéter la commanderie, puis, après s'être donné l'importance d'un royaume indépendant, la ronger peu à peu du Sud au Nord et l'absorber presque entièrement⁽⁴⁾.» M. Aurousseau fait remarquer ensuite que le caractère 區 *k'iu* entre dans la composition du nom des «sauvages» 區憐 *K'iu-lien* de l'invasion de 137; de 區連 *K'iu-lien*, qui se proclama roi de Lin-yi en 192; de la ville forte çam de 區粟 *K'iu-sou*, toponyme qui n'a pas de sens en chinois et qui est peut-être une transcription = Si-k'iuan des Han, dans la région de Hué — elle fut conquise par les Çamis en 248; et de 西區 *si-k'iu*, nom d'une partie de l'habitation çam⁽⁵⁾. Ces coïncidences ne sont certainement

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 27, et Georges MASPERO, *Le royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 329.

⁽²⁾ *Le royaume de Champa*, loc. cit., p. 327.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 323.

⁽⁴⁾ *B.É.F.E.O.*, t. XIV, 1914, n° 9, p. 26.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 28.

pas fortuites. On est amené à en conclure que les Chinois désignaient par ce caractère 區 *k'iu* les habitants de la sous-préfecture de Siang-lin, dont le nom fut changé en Lin-yi après la révolte de K'iu-lien en 192, et de leurs voisins méridionaux, les K'iu-lien de 137, auxquels ils étaient apparentés. Les uns et les autres seraient les ancêtres des Ćams⁽¹⁾.

Bien qu'aucun texte ne l'indique expressément, il est extrêmement vraisemblable que tout le pays compris entre le cap Varella et la Porte d'Annam, c'est-à-dire toute l'ancienne commanderie du Je-nan des Han, était habité par les anciens Ćams. Dans cette hypothèse, les renseignements suivants leur seraient également applicables. Le Je-nan, lit-on dans la biographie de Jen Yen, dit Tch'ang Souen, qui fut préfet chinois du Kieou-tchen = Thanh-hóa vers 25 de notre ère, le Je-nan était une région dangereuse et impénétrable, dont les populations étaient si sauvages « qu'elles ne connaissaient que la pêche et la chasse et ne savaient pas cultiver la terre⁽²⁾ ». Elles restaient insoumises, ajoute M. Georges Maspero, « et se soulevaient continuellement, envahissaient les centres où demeuraient les fonctionnaires chinois, razziaient, pillaient, tuaient, puis se retiraient devant les renforts et se réfugiaient dans leurs forêts impénétrables⁽³⁾ ». C'est, à ma connaissance, et si ma conjecture est exacte, la plus ancienne information ayant trait au peuple Ćam.

Adoptant les conclusions qu'avait tirées Bergaigne de l'étude paléographique de l'inscription de Vo Can⁽⁴⁾, M. Georges Maspero est d'avis que Ćrī Māra « vivait fort probablement dans le courant ou vers la fin du II^e siècle » et « il ne lui semble

(1) Cf. Georges MASPERO, *Le royaume de Champa*, dans *Toung Pao*, t. XI, 1910, p. 330, n. 1.

(2) *An-nam chí lược* qui a été rédigé en 1285, VII, 1^{re} et trad. SAINSON, *Mémoires sur l'Annam*, p. 316.

(3) *Le royaume de Champa*, *ibid.*, p. 323.

(4) *Vide supra*, p. 29.

point déraisonnable d'assimiler K'iu-lien [le chef de l'insurrection de 192] à Çri Māra et d'y voir un seul et même personnage qui fut le fondateur de la royauté çam⁽¹⁾. C'est évidemment possible; mais Çri Māra pourrait être tout aussi bien le chef, anonyme dans les textes chinois, des « barbares d'au delà des frontières du Siang-lin du Je-nan » qui ravagèrent la sous-préfecture du Siang-lin en 137 ou même encore des gens du Siang-lin qui mirent à sac les autres sous-préfectures du Je-nan en 100 de notre ère. Cette première révolte organisée contre la domination chinoise semble de beaucoup la plus importante des trois insurrections du I^{er} siècle, bien qu'elle n'ait pas été couronnée de succès; car, au dire du *Heou han chou*⁽²⁾, le nombre des insurgés s'élevait à deux mille hommes, ce qui est un chiffre élevé pour le pays à cette époque.

Conquis une première fois au III^e siècle avant notre ère, au temps de Ts'in Che-houang-ti (246-209), le territoire correspondant au Tonkin et à l'Annam actuels fut divisé sous les Han antérieurs (206 avant à 24 de notre ère) et postérieurs (25-220) en trois commanderies : Kiao-tche = région de Hanoi, Kieou-tchen = Thanh-hóa et Je-nan = région comprise entre la Porte d'Annam et le cap Varella⁽³⁾. Il n'est pas impossible que les Chinois se soient trouvés en face de peuplades hindouisées, lorsqu'ils firent la conquête du pays qu'ils appelèrent commanderie du Je-nan⁽⁴⁾. L'arrêt de la pénétration chinoise au cap Varella et la fréquence des insurrections de ces sujets de l'Empire donnent à croire que les armées d'inva-

(1) *Le royaume de Champa*, *ibid.*, p. 322 et 330.

(2) *Ibid.*, p. 323.

(3) Cf. PELLIER, *Deux itinéraires*, p. 131 et la rectification de M. Aourousseau, dans *B.É.F.E.O.*, t. XIV, 1914, n° 9, p. 24 (*supra*, p. 30).

(4) 日南, litt. le Sud du soleil, si Je-nan n'est pas la transcription d'un nom indigène. Le second caractère, qui représente *nam, figure dans la transcription du nom, non identifié, de l'ancien Cambodge : 扶南 Fou-nan, voir d'après Yi-tsing, 跋南 Pa-nañ. (*Vide supra*, p. 7.)

sion se sont alors trouvées en présence de populations arrivées au stade de l'état organisé, conscientes déjà de leur unité nationale, qui ne les a pas préservées de la défaite, mais qui a maintenu un irrédentisme dont l'occupation étrangère prolongée a été impuissante à venir à bout. Les textes chinois les dépeignent comme des barbares, des sauvages pêcheurs et chasseurs, ne connaissant pas l'agriculture; mais il ne faut pas prendre ces indications à la lettre : le sot orgueil des chroniqueurs ne connaît que des barbares hors de Chine. Le fait que en 100, 137 et 192, des insurrections éclatent tantôt au Siang-lin, c'est-à-dire dans un territoire occupé et administré par des fonctionnaires chinois, tantôt « au delà des frontières du Siang-lin », c'est-à-dire dans un territoire indépendant, limitrophe de la frontière méridionale de la commanderie du Je-nan, serait difficile à expliquer si nous n'admettons pas que les indigènes des deux côtés de la frontière sont de même race, qu'ils sont liés par des souvenirs de vie commune sous une dynastie nationale et qu'ils sont animés d'un égal désir de se retrouver réunis sous un souverain de leur choix. A vingt siècles de nous, le Je-nan ou tout au moins le Siang-lin des Han souffre cruellement de la domination étrangère, comme la Posnanie prussienne, Trieste autrichienne et l'Alsace-Lorraine allemande. Les situations sont identiques : la tyrannie de certains conquérants et les aspirations des hommes vers la patrie dont ils furent séparés par la force, sont aussi anciennes que l'histoire elle-même. Nous prêtons difficilement certains de nos sentiments aux peuples dits de civilisation inférieure, et nous avons tort. Le sol natal a les mêmes vertus incomparables, qu'il s'agisse d'un blanc européen, d'un nègre d'Afrique, ou d'un Asiatique blanc, brun ou jaune. Les Malgaches ne survivent généralement pas à l'exil qui est considéré par eux comme pire que la peine de mort subie en leur propre pays. Alors que j'étais Chargé d'Affaires de la République Française

au Siam, je fus invité par le Gouverneur général de l'Indochine aux fêtes données à Phnom Penh en 1899. Au cours d'une soirée, un prince cambodgien me parla avec émotion des provinces de Battambang et d'Angkor que le Siam retenait encore. « C'est notre Alsace-Lorraine, disait-il avec tristesse. » De la partie de territoire aux mains de l'ennemi monte toujours et partout la même plainte douloureuse et s'exprime invariablement le même espoir de libération.

Dans l'hypothèse précédente de la parenté étroite des habitants du Siang-lin des Han et de leurs voisins méridionaux, la constitution en nation organisée de ces anciens Čams peut être le fait de leur hindouisation commune, antérieure à la conquête chinoise. Ceci mettrait l'arrivée des civilisateurs hindous quelque trois ou quatre cents ans avant notre ère, et c'est alors que se placerait le règne de Āri Māra. Cette théorie nouvelle s'appuie sur les arguments que j'ai présentés déjà à propos de Java et du Fou-nan. Ces deux pays ont été certainement hindouisés avant notre ère, contrairement à l'opinion généralement admise qui ne tenait pas compte de ce fait capital : l'existence d'un souverain javanais à nom royal sanskrit en 132. Que nous devons placer à plus haute époque l'hindouisation de la grande île indonésienne, vaut également pour les deux États de l'Indochine. Je crois en avoir donné d'assez bonnes raisons pour le Fou-nan; elles peuvent également servir pour son voisin oriental, le Čampa.

Si nous faisons remonter avant notre ère l'hindouisation de Java, du Fou-nan et du Čampa, l'histoire ancienne de ces pays est aisément explicable. On conçoit alors qu'après quelque siècle de civilisation, un Devavarman régnant à Java soit en état d'envoyer des navires au Tonkin pour y transporter son ambassadeur auprès de l'empereur Chouen; qu'au Fou-nan, un successeur de Houen-t'ien, à nom royal en *varman*, Fan Che-man, entreprenne une expédition maritime dans la mer

de Chine occidentale; que le successeur de ce dernier entre en relations diplomatiques avec la Chine vers 225-230 et avec l'Inde vers 240-245; qu'en 230, le Čampa envoie une ambassade à la cour de Chine, et, en 248, équipe une armée et une flotte qui ravagent le Tonkin et le Thanh-hóa et mettent en déroute l'armée et la flotte des gouverneurs chinois du Kiaotche et du Kouei-tchen. Avec ce nouveau point de départ, l'inauguration d'une politique extérieure au II^e siècle à Java et au III^e siècle au Fou-nan et au Čampa n'a plus rien que de normal et d'attendu. Les civilisateurs venus de l'Inde sont des marins et des marchands adonnés au commerce maritime. C'est à leur exemple et sous leur impulsion que se développera le goût naturel des Javanais, Khmèrs et Čams pour les choses de la mer; c'est de leurs civilisateurs que ceux-ci apprendront l'art des constructions navales. Ainsi, au début du III^e siècle de notre ère, Fan Che-man fera construire de «grands navires» pour l'expédition qu'il projette après avoir pris le titre de «Grand roi du Fou-nan», justifié par ses campagnes victorieuses contre les royaumes voisins⁽¹⁾. L'existence d'une puissante armée navale à haute époque est un sûr critère de civilisation. La construction et le commandement d'un navire au long cours exigent des connaissances approfondies en mathématique, physique, astronomie. Un plan de bâtiment de haute mer ne s'improvise pas; son exécution exige des ouvriers spéciaux; et la direction d'un tel navire le long des côtes de la mer de Chine ne peut être confiée qu'à des marins éprouvés. Il ne s'agit plus ici d'une pirogue ou d'un sampan de pêche de quelques tonnes de jauge dont l'usage est immémorial chez les populations fluviales et maritimes, mais d'un véritable bâtiment de haute mer. Aucune tribu sauvage au monde n'est passée spontanément de l'armement à la pêche côtière à l'armement au long cours, sans

(1) *Vide supra*, p. 25 et 26.

avoir été poussée à cette évolution par des marins étrangers. J'ai rappelé plus haut non seulement les campagnes navales de Java, du Fou-nan et du Çampa⁽¹⁾; mais aussi les envois de missions diplomatiques à la cour de Chine⁽²⁾, parce que toutes ces ambassades ont été transportées par mer et que, en dehors de toute autre information, elles témoigneraient de l'activité maritime des pays dont il s'agit.

Les expéditions navales de Java, du Fou-nan et du Çampa, l'envoi d'ambassades par ces États à la cour de Chine dès les 1^{re} et 3^{es} siècles de notre ère sont des témoignages qui ne nécessitent aucun commentaire. Cette activité maritime et diplomatique est décisive dans le sens que j'ai indiqué déjà : elle ne peut pas être le fait de populations primitives hindouisées au 1^{er} siècle de notre ère. Il faut donc faire remonter à plus haute époque l'arrivée des premiers civilisateurs venus de l'Inde, vraisemblablement jusqu'au 1^{er} ou 5^e siècle avant notre ère comme *terminus a quo* le plus rapproché.

M. Aymonier est d'avis que le Fou-nan et le Çampa ont été hindouisés à plus haute époque encore : « Les faits historiques d'ordre général, dit-il, remontent . . . fort au-delà des dates où les consignent, accidentellement, les historiens. On peut donc supposer que, bien des siècles avant le Romain Hîpalus et même avant que les relations maritimes n'eussent pris ce développement sensible et reconnu que l'on fait remonter à sept ou huit cents ans avant notre ère, les navigateurs de ces grands et puissants Empires de l'Asie occidentale, qui se trouvaient en possession de civilisations aussi vieilles que raffinées, s'étaient déjà confiés à l'Océan Indien, si élément d'ordinaire, et avaient su utiliser la régularité de ses moussons. Qu'importait à ces marchands avides de produits précieux, d'aromates ou d'épices, que l'histoire n'existât pas encore, ou se tût, ou ne fît que de

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 241 et suiv.

(2) *Vide supra*, p. 5 et suiv.

très vagues allusions, soit à leurs expéditions, soit à ces contrées lointaines où les poussait l'amour du lucre? Chaldéens, Égyptiens, Juifs et Iduméens, Persans et Arabes antéislamiques d'un côté, Indiens et, plus encore, Chinois de l'autre, voguaient réciproquement d'une extrémité à l'autre de l'Asie, de la mer Jaune au golfe Persique⁽¹⁾. » Rien n'est plus invraisemblable, et M. Aymonier serait fort en peine d'appuyer sa thèse sur un témoignage. J'ai tenu à rappeler ici l'hypothèse émise en 1904 par M. Aymonier, pour montrer qu'elle est tout à fait étrangère aux conclusions de ce mémoire.

L'indonésisation de l'ancien Cambodge, du Çampa et de l'Indonésie occidentale a donc été fertile en résultats, car, dès les premiers siècles de notre ère, le développement culturel à l'intérieur s'accompagne d'une remarquable expansion à l'étranger. A l'exemple de leurs civilisateurs de l'Inde, Kbmèrs, Sams et Javanais sont devenus commerçants exportateurs, marins hauturiers et diplomates avisés. Les uns et les autres tiennent à honneur et profit d'être en relations étroites et continues avec la cour de Chine. Loin de rester indifférente à ces relations et échanges internationaux, celle-ci y prend une part active, si tant il est qu'elle n'en ait pas été l'initiatrice. Au III^e siècle avant notre ère, le grand empereur Ts'in Che-houang-ti a conquis le Tonkin et l'Annam actuels. Cent ans après, sous l'empereur Wou, certains royaumes lointains « ont tous offert le tribut ». C'est ce que rapporte le *Ts'ien han chou* et ce texte, qu'a récemment découvert et traduit M. Pelliot⁽²⁾, est assez important pour qu'on s'y arrête.

⁽¹⁾ *Le Cambodge*, III. *Le groupe d'Angkor et l'histoire*, Paris, 1904, in-8°, p. 348. M. Pelliot, qui a également cité ce passage (*Deux itinéraires*, p. 394), constate que « à l'appui de cette correction de quelque mille ans aux dates généralement admises, on n'apporte pas un seul semblant de preuve, pas une ombre d'argument ».

⁽²⁾ *Vide supra*, t. XIII, p. 451-455.

L'itinéraire suivi par les envoyés chinois est le suivant :

Voyage d'aller :

Du fond du golfe du Tonkin à Tou-yuan, 5 mois de mer;
De Tou-yuan à Yi-lou-mo, 4 mois de mer;
De Yi-lou-mo à Chen-li, plus de 20 jours de mer;
De Chen-li à Fou-kan-tou-lou, plus de 10 jours par terre;
De Fou-kan-tou-lou au Houang-tche, plus de 2 mois de mer,

soit près de 12 mois de voyage par mer, augmentés de plus de 10 jours par terre.

Voyage de retour :

Du Houang-tche à P'i-tsong, 8 mois de mer;
De P'i-tsong au Siang-lin, 2 mois de mer,

soit 10 mois de mer.

Le *Song che* ou *Histoire des seconds Song* et le *Wen hien t'ong k'ao* nous ont conservé le récit identique d'un voyage effectué du Coromandel à Canton, qui peut être mis en parallèle avec l'itinéraire précédent. Il s'agit d'une ambassade du 注 犛 Tchou-lien⁽¹⁾, c'est-à-dire du pays des Čola ou Coromandel⁽²⁾, qui arriva à Canton au bout de 1150 jours de route et se présenta à la cour « à la neuvième lune de la première année *ta-tchong-siang-fou* » [= 1009]⁽³⁾. Ils avaient donc quitté l'Inde en 1006.

(1) Tchou-lien (le Tchou fan tche a la même graphie; cf. Chau Ju-kua, p. 93) représente un nom tel que *Čulian, qui est l'exact équivalent de la notation arabe ضولييان Suliyān = Čaliyān; les Čola du Coromandel.

(2) Cf. MA TOUNG-LIN, *Méridionaux*, p. 577-579, et Chau Ju-kua, p. 100, n. 11, pour le texte du *Song che*.

(3) Cf. *Méridionaux*, p. 574.

Du Coromandel, passé devant les îles de 那勿丹山 <i>Na-wou-tan</i> et de 婆里西蘭山 <i>P'o-li-si-lan</i> ⁽¹⁾ , arrivé à 占賓 <i>Tchan-pin</i>	77 jours de mer
De Tchan-pin, passé devant l'île de 伊麻羅里山 <i>Yi-ma-lo-li</i> , à 古羅 <i>Kou-lo</i> ⁽²⁾	61
De Kou-lo, passé devant les îles de 加八山 <i>Kia-pa</i> , 古不牢山 <i>Kou-pou-lao</i> ⁽³⁾ et de 舟寶龍山 <i>Kou-pao-long</i> ; arrivé dans le pays de 三佛齊 <i>San-fô-ts'i</i> = Palembang.....	71
De San-fô-ts'i, passé devant l'embouchure du fleuve de 蠻山水口 <i>Man-chan</i> ⁽⁴⁾ et les îles 天竺山 <i>T'ien-tchou</i> , arrivé à 賓頭羊山 <i>Pin-t'eu-lang</i> = Pāṇḍurāṅga.....	18
De Pin-t'eu-lang à Canton.....	21

248 jours de mer,

soit un peu plus de huit mois de voyage du Coromandel à Canton. D'après le texte du *Song che* et du *Wen hien t'ong k'ao*, l'ambassade éola arriva à Canton après 1150 jours de route. Comme la durée du voyage maritime n'a été que de 248 jours, il faut évidemment entendre que la mission diplomatique séjourna, au total, pendant trente mois dans les différents ports où elle fit escale.

⁽¹⁾ Le *Song che* a la variante 婆里西蘭山 *So-li-si-lan*.

⁽²⁾ Le texte ajoute ici : «Le royaume de Kou-lo renferme une haute montagne appelée Kou-lo, à laquelle il doit son nom.»

⁽³⁾ Le *Song che* a 占 | | *Tchan-pou-lao*.

⁽⁴⁾ On pourrait également interpréter *Man chan chouei K'ou* par : l'embouchure (*K'ou*) de la rivière (*chouei*) de l'île (*chan*) de *Man*. Les îles T'ien-tchou = Pulaw Aor; *Man* pourrait être l'abréviation de *Tioman*, qui nous est attestée dès le 11^e siècle par le *Livre des routes et des provinces* de Ibn Hordābeh (cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 30). *Tioman* est un peu au Nord de Pulaw Aor, mais ces deux îles font en somme partie du même archipel de la côte sud-orientale de la Péninsule malaise. De toute façon, *Man* ou *Man-chan* n'est certainement pas à situer au Cambodge, comme le proposent les traducteurs du *Tchou fan tche* (*Chou Ju-kue*, p. 106, n. 11).

Mis en parallèle, les deux itinéraires se présentent ainsi :

TS'ÏEN HAN CHOU.

WEN HÏEN T'ONG K'AO.

Houang-tche . . .	2 mois	Coromandel	
Fou-kan-tou-lou .	plus de 10 jours ⁽¹⁾	île de Na-wou-tan . . .	77 jours
Chen-li	plus de 20 jours	île de P'o-li-si-lan . . .	
Yi-lou-mo		Tchan-pin	
	environ 4 mois	île de Yi-ma-lo-li . . .	61 jours
		Kou-lo	
		île de Kia-pa	
Tou-yuan		île de Kou-pou-lao . . .	71 jours
		île de Kou-pao-long .	
P'i-tsong ⁽²⁾	environ 5 mois	San-fô-ts'i	
		fleuve Man-chan	18 jours
		îles de T'ien-tchou . . .	
Nord du golfe du		Pin-t'cou-lang	21 jours
Tonkin		Canton	

La dernière partie de l'itinéraire du *Wen hien t'ong k'ao* est très claire : San-fô-ts'i = Palembang, dans le Sud-Est de Sumatra; le fleuve Man ou Man-chan n'est inconnu ⁽³⁾; T'ien-tchou-chan, litt. « îles de l'Inde » = Pūlaw Aor, sur la côte Sud-Est de la Péninsule malaise (cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 216, n. 1; 319, n. 2, et 413); Pin-t'cou-lang = Pāṇḍuraṅga, l'actuel Phanrang. L'ambassade éola passant par le Sud de Sumatra, de préférence à la route par le détroit de Malaka, utilisait des *Instructions nautiques* en usage chez un certain nombre de navigateurs. Dans son *Ling wai tai ta*, Tcheou K'iu-fei rapporte que, pour venir en Chine, « les Ta-che (Arabes), les gens de 故臨 Kou-lin (le Quilon du Sud-Ouest de l'Inde) et autres pays du côté de l'Ouest, ont tous à passer par les

(1) Par terre.

(2) Les envoyés chinois ne firent escale à P'i-tsong qu'en rentrant en Chine.

(3) *Vide supra*, p. 40, n. 4.

régions qui dépendent du San-fo-ts'i » (*Deux itinéraires*, p. 319; *Chau Ju-kua*, p. 23-24)⁽¹⁾.

L'une des escales avant San-fo-ts'i peut être localisée avec certitude sur la côte orientale du golfe du Bengale : il s'agit de Tchan-pin 占賓, qui représente un toponyme tel que **Cāmpin*. Le *Livre des Merveilles de l'Inde*⁽²⁾, le seul texte arabe qui en fasse mention, cite صنڤين *Sanfin* (= **Cānfin*, transcription d'un original **Cāmpin* sur le modèle de صنڤ, litt. *Sanf* = **Cānp* < *Cāmpa*) en même temps que Lāmuri, Kalah et Kākūla à propos de grands singes (p. 36); avec Fančūr, Lāmuri, Kalah et Kākūla, qui sont également habités par des anthropophages (p. 126). Dans un troisième passage, il est dit ceci dans une description de la grande Andamān : « Un compagnon qui a fait le voyage des pays de l'or [= Java-Sumatra], m'a dit avoir vu à Sanfin un homme qui disait avoir pris terre à Andamān avec l'équipage d'un navire. Tous furent mangés; lui seul échappa; et c'est par lui qu'on a su ce que nous rapportons » (p. 134).

Lāmuri est sur la côte septentrionale de Sumatra, à moins qu'il ne s'agisse de « l'ancienne Lāmuri » de la côte birmane

⁽¹⁾ C'est-à-dire qu'ils passaient par le détroit de la Sonde, de préférence aux détroits de Malaka et de Singapour. Mais les itinéraires que nous ont conservés certains textes arabes sont en désaccord avec l'indication donnée par Tcheou K'in-foi. D'après Ibn Hordadbeh (844-848), Sulaymān (851) et Ibn al-Fakīh (902), pour ne citer que les plus anciens textes, la route des marins arabes était la suivante : de Mascate à Kūlam du Malabar, un mois de route; — de Kūlam aux îles Langabālus = Nicobar; des Nicobar à Kalah = Kra sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom, 6 jours de route; — de Kūlam à Kalah, un mois de route; — de Kalah à Tiyyūma = île de Tioman; 10 jours de route; — de Tiyyūma à Kundrang (vers le cap Saint-Jacques), 10 jours de route; — de Kundrang à Cāmpa, 10 jours de route (cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 27 et 30, 38-40, 57-58).

⁽²⁾ *Kitāb 'ajāib al-Hind*, par le capitaine Bozone εις ΣΑΒΙΤΤΑΝ DE RANNO-NOR, trad. par Marcel Devic, texte arabe et notes par P. A. Van der Lith, Leyde; 1888-1886, in-4°. Cf. mes *Relations de voyages*, p. 564-565, contre la date adoptée par Van der Lith.

que mentionnent les sources arabes de Sidi 'Ali et qu'elles situent par $7^{\circ} 1/4$ de l'étoile polaire = environ $16^{\circ} 43'$ de latitude Nord (cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 522). Kākula, la Kākula occidentale, est quelque part sur la côte de Tenasserim⁽¹⁾. Kalah = Kra de nos cartes, plus exactement Kérā ou Kérāh; la ville de la côte occidentale de la Péninsule malaise qui a donné son nom à l'isthme de Kra. Fančūr = Baros de la côte occidentale de Sumatra. Šanšin, qui est cité avec d'autres toponymes connus par ailleurs, doit donc être situé dans la même région que Fančūr-Baros, Lāmuri, Kalah-Kra et Kākula.

D'autre part, le *Tchan-pin* = **Cāmpin* du *Wen hien t'ong k'ao*, qui représente lettre pour lettre le *Šanšin* = **Cāmpin* du texte arabe; Tchan-pin est cité avant l'escale de 占羅 *Kou-lo* = **Kula* ou **Kura*. J'ai montré déjà (t. XIII, p. 284) que le *pépét*, l'anormale pure indonésienne, est rendu en chinois par une voyelle quelconque et notamment par *u* (t. XIII, p. 285). *Kou-lo* peut donc représenter **Kérā* ou *Kérāh*, exactement *Kérāh* (l'*h* malais final de la langue moderne est à peine perceptible). Ce *Kou-lo* est pour moi identique au 箇羅 *Ko-lo* de Kia Tan, à l'Ouest [lire : au Nord; cette partie de la péninsule malaise est orientée inexactement Est-Ouest par le géographe chinois, au lieu de Nord-Sud], à l'Ouest duquel est situé le pays de 哥谷羅 *Ko-kou-lo*⁽²⁾ = Kākula du *Livre des Merveilles de l'Inde*. Les traducteurs du *Tchou fan tche* disent à propos de Tchan-pin : « not identified, but presumably in Pegu » (*Chau Ju-kua*, p. 100, n. 11); d'après les indications précédentes,

⁽¹⁾ C'est le 哥谷羅 *Ko-kou-lo* de Kia Tan (cf. *Deux itinéraires*, p. 373 et 353), qu'il ne faut pas confondre avec le Kākula d'Édrisi, de Kaẓwīnī, de Ibn Sa'īd, Ibn Baṭā'ū, Ibn Iyās, etc. (cf. mes *Relations de voyages*, t. I et II, p. 199, 308, 349, 445-446, 481), lequel est à situer en Indochine orientale. D'après tous ces textes, il existait deux Kākula : l'un sur la côte orientale du golfe de Bengale et l'autre sur la côte de l'Annam actuel. La question sera étudiée dans le tome III de mes *Relations de voyages*.

⁽²⁾ Voir la note précédente.

c'est vraisemblablement dans la région de Tavoy qu'il faudrait le situer. La localisation de cette escale sur la côte birmane et de Kou-lo à Kra, le Kalah des géographes arabes, permet de reconstituer dans ses grandes lignes l'itinéraire suivi par la mission éola. Partie du Coromandel, elle passe devant les îles de Na-wou-tan [= *Na-mat-tan, *La-mat-tan ou même *Ra-mat-tan] et de P'o-li-si-lan [= *Balsilan, *Barsilan, *Wa ou *Pa] qui ne sont pas identifiées, et arrive à *Campin. Elle passe en vue de l'île de Yi-ma-lo-li [= *Imarli, *Imalar, *Imarali, *Imalari, etc.], qui est inconnue par ailleurs⁽¹⁾, et « le navire arrive sur les côtes du royaume de Kou-lo = Kra », sur la côte occidentale de la Péninsule malaise. De là, « après avoir laissé derrière eux les îles de Kia-pa [= Ka-pa], de Kou-pou-lao [古不牢, var. possible *占不牢 *Tchan-pou-lao] et de Kouou-pao-long, ils mouillèrent aux rivages du San-fo-ts'i = Palembang », dans le Sud-Est de Sumatra. Dans l'ignorance où nous sommes de la situation de ces trois îles, on hésite à choisir entre les deux routes possibles, celle du détroit de Malaka ou celle qui longe la côte occidentale de Sumatra. La première, la route par le détroit, est vraisemblable parce que plus courte. Cette région a toujours été infestée de pirates, et c'était une raison pour l'éviter; mais la perspective d'y être attaqué n'avait pas empêché les marins arabes de l'adopter⁽²⁾. D'autre part, Tcheou K'iu-fei, dont le *Ling wai tai ta* est de 1178, dit expressément que les gens de l'Ouest, au nombre desquels les Chinois comptaient les Indiens, « ont tous à passer par les régions qui dépendent du San-fo-ts'i », pour se rendre en Chine

⁽¹⁾ Le *Tao yi tehe ho* consacre sa notice IX à un pays maritime appelé 麻里 里 魯 *Ma-li-lou*, que rien ne permet d'identifier (*apud* ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 111). Serait-ce la mention, sous un nom assez différent, de l'île de Yi-ma-lo-li du *Song che* ?

⁽²⁾ *Vide supra*, p. 42, n. 1.

(*supra*, p. 41-42), ce qui implique que, du Sud de l'Inde, ils se rendaient directement au détroit de la Sonde et remontaient ensuite vers le Nord. Il y a, en somme, d'assez bons arguments en faveur de l'une ou l'autre route, et c'est l'identification seule des trois îles mentionnées entre Kou-lo et San-fô-ts'i qui permettra de reconstituer avec certitude cette partie de l'itinéraire. De San-fô-ts'i à Canton, les principales îles et escales nous sont connues, et la fin du voyage ne nécessite aucun commentaire.

L'itinéraire du *Ts'ien han chou* n'est malheureusement pas aussi facile à interpréter que celui du *Wen hien t'ong k'ao*. M. Herrmann a situé le Houang-tche en Abyssinie; M. Laufer propose de le placer sur la Péninsule malaise en s'autorisant d'un passage du *Heou han chou* qui met ce pays au Sud du Jenan, c'est-à-dire de l'ancien Campa (t. XIII, p. 453, n. 2). Ces deux opinions ne me semblent pas admissibles. La première est nettement insoutenable, car rien dans la relation de Pan Kou ne permet de songer à l'Afrique orientale, et M. Laufer a montré déjà (*ibid.*) l'invraisemblance de la théorie de M. Herrmann. D'autre part, la Péninsule malaise ne me paraît pas remplir les conditions nécessaires pour qu'on en fasse le but du voyage des envoyés impériaux. Le Houang-tche serait, à mon avis, plus exactement situé dans l'Inde, et voici les raisons qu'on peut donner à l'appui de cette conjecture.

黃支 *Houang-tche*⁽¹⁾ peut être une transcription du skr. *Kāñci*, l'actuel Conjevaram, au Sud-Ouest de Madras. C'est la ville dont Hiuan-tsang a transcrit le nom 建志 *Kien-tche* dans *Kien-tche-pou-lo* = *Kāñcipura* (*Mémoires*, t. II, p. 511, n° 21); le *Song kao seng tchouan* et le *Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou*, 建支 *kien-tche* (*Deux itinéraires*, p. 358). Ces trois derniers textes ont rendu la nasale palatale de skr. *Kāñ-*

(1) Prononciation ancienne *yüân-tsi*, autant qu'il est possible de la restituer pour l'époque des Han, d'après des renseignements qui m'ont été obligeamment fournis par M. Henri Maspero.

par *Kien-* avec nasale dentale; Pan Kou, par la gutturale *Houang* = *Hwañ* : la divergence est attendue, pour ainsi dire, puisqu'il s'agit de rendre un phonème sanskrit que ne connaît pas le chinois en même position. « *Kāñcīpura*, dit l'*Imperial Gazetteer of India (Provincial series, Madras, t. I, Calcutta, 1908, p. 544)*, est l'une des plus anciennes villes de l'Inde du Sud; dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'était la capitale de la dynastie des Pallavas. » On conçoit ainsi qu'elle ait pu entrer en relations avec la Chine au ^{II}^e siècle avant notre ère. Phonétiquement, l'équivalence *Houang-tche* < *Kāñcī* est satisfaisante pour l'époque des Han; historiquement, elle est possible.

Le voyage d'aller des envoyés chinois a duré environ 12 mois; le voyage de retour, environ 10 mois (*vide supra*, p. 39 et 41). Au début du ^{II}^e siècle, l'ambassade éola mettra 248 jours, soit un peu plus de 8 mois, pour se rendre du Coromandel à Canton. A une douzaine de siècles d'intervalle, ces données peuvent être considérées comme concordantes.

L'une des escales où s'arrêtèrent les envoyés chinois en rentrant dans leur pays peut être identifiée avec certitude : c'est celle de 皮宗 *Pi-tsong*. Ce toponyme figure avec les mêmes caractères dans un routier que nous a conservé le *Sī yang tchao hong tien lou* ⁽¹⁾ pour le voyage de Palembang à Malaka. Au bout de vingt-cinq 更 *keng* ou « veilles » ⁽²⁾ de route, après avoir quitté Palembang, c'est-à-dire après 1,500 *li* de route ⁽³⁾, « on

⁽¹⁾ Publié en 1520 par Houang Sin-ts'eng. « Sur les sources de cet ouvrage, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 207, n. 4), cf. MAYERS, *Chinese explorations of the Indian Ocean during the fifteenth century*, dans *China Review*, III, p. 219-225 et *B.E.F.E.-O.*, t. II, 1902, p. 139. »

⁽²⁾ « Une note [du *Sī yang tch'ao hong tien lou*], dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 208, n. 2), explique que par *keng* « veille » on doit entendre 60 *li* de route. Comme le fait remarquer MAYERS [voir la note précédente], il y a une autre division qui consiste à compter 10 *keng* par 24 heures de route. »

⁽³⁾ 1,500 *li* de route en 25 *keng* donnent bien, en effet, 60 *li* par *keng*.

arrive à 披宗之嶼 l'îlot de Pi-tsong⁽¹⁾ ». Rockhill a exactement rendu *Pi-tsong-su* par *Pūlaw Pisan*⁽²⁾, litt. « l'île de la ou des bananes »; et il s'agit, en effet, de la *Pūlaw Pisan* de la côte sud-occidentale de la Péninsule malaise, par environ 1° 30' Nord. Mais, comme la banane est un fruit très commun sous les tropiques, elle a donné son nom à plusieurs autres îles. Le *Petit Atlas maritime* (*Recueil de cartes et plans des quatre parties du monde*, t. III, 1764, carte n° 45) a deux « I. Pissang » sur les côtes de la Péninsule malaise : l'une à l'Ouest (c'est celle dont il vient d'être question), l'autre à l'Est, entre l'île de Timon ou Timoan (la Tioman de nos cartes, la Tiyūma des Arabes) et l'île de Aor. La carte n° 42 de l'*Oriental Pilot* et la carte du détroit de Malaka du *New Directory of the East Indies containing general and particular charts* de Samuel Dunn (5^e éd., Londres, 1780) donnent des indications identiques. J'y revien-drai plus loin.

夫甘都盧 *Fou-kan-tou-lou*, à deux mois de voyage de Houang-tche, représente **Pu-kam-tu-lu*, peut-être encore **Pu-kam-du-lu* (cf. *Catalogue*, p. 124, 133 et 127), avec les variantes possibles -ru, -ro, -rau, -lo en dernière syllabe. En outre, les deux derniers caractères peuvent répondre à un groupe final -tru (cf. *Méthode*, n° 2130, où le même -tou-lou rend le -tru de skr. *patru*). L'équivalence phonétique de *Fou-kan* = **Pukam* nous est bien connue par ailleurs : c'est le *Pukām* de l'épigraphie çam, le *Phūkām* du siamois (cf. *Deux itinéraires*, p. 177, n. 1); le 蒲甘 *Pou-kan* = **Pukam* du *Ling wai tai ta*, du *Tchou fan tche* et du *Song che* (cf. *Chan Ju-kua*, p. 58, et *Deux itinéraires*, p. 177, n. 1); le pâli *Pokkan*, pron. *Pawkkān*, dont les Birmans font *Pukan* (cf. *B.É.F.E.-O.*, t. V, 1905, p. 152, n. 3), c'est-à-dire Pagan en Birmanie, dont les ruines

(1) Apud ROCKHILL, *Notes on the relations and trade*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 130-131, note.

(2) *Ibid.*

subsistent encore sur la rive gauche de l'Irraouaddy, par 21° 10' Nord (*Imperial Gazetteer of India, Provincial series, Burma*, t. II, Calcutta, 1908, p. 304 et 289). Cette ville royale aurait été fondée, d'après la légende, au début du 11^e siècle (*ibid.*); mais, si ma conjecture trouvait confirmation, la légende s'accommoderait facilement du témoignage du *Ts'ien han chou*. Les Chinois semblent l'avoir connu à haute époque, car un passage de la notice consacrée à Pagan dans le *Tchou fan tche* dit : « Il y a dans ce pays un temple dédié au marquis Tchou-ko Wou »; et les traducteurs ajoutent en note : « Plus connu sous le nom de Tchou-ko Leang. On lui fait honneur d'avoir conduit une expédition au centre de la Birmanie vers 925 de notre ère » (Giles. *Chin. Biograph. Dict.*, 180; *Chau Ju-kua*, p. 58 et 59, n. 3)⁽¹⁾.

Dans la notice consacrée au Tchou-lien (p. 94), Tchao Jou-koua reproduit l'information suivante, qui est textuellement empruntée au *Ling wai tai ta* de Tchou K'iu-fei : « Si [de Chine] vous voulez vous rendre dans ce pays [de Tchou-lien ou pays des Colas], vous devez changer de navire à Kou-lin [= Quilon de la côte sud-occidentale de l'Inde] pour aller là. Certains disent qu'on peut s'y rendre en passant par le royaume de P'u-kan (*Some say that one can go there by way of the kingdom of Pu-kan*). » Je ne sais, n'en ayant pas le texte à ma disposition, quelle est l'expression chinoise que MM. Hirth et Rockhill ont rendue par « by way of the kingdom of P'u-kan »; mais l'esprit, sinon la lettre du texte, doivent faire allusion à un voyage maritime. Tchou K'iu-fei et Tchao Jou-Koua

⁽¹⁾ « La campagne de Tchou-ko Leang au 11^e siècle est restée si populaire au Yunnan, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 169, n. 3), que mainte levée de terre y devient un rempart ou une ville de Tchou-ko Leang... » Pour des renseignements biographiques sur ce célèbre personnage, cf. *Le Kie tsen yuan houa tchouan*, trad. et commenté par R. Petrucci dans *T'oung Pao*, t. XIII, 1912, p. 339. Cf. également le *Nan-tchao ye che*, trad. G. Sainson, Paris, 1904, in-8°, p. 29, 74, 210 et 211.

indiquent une première route par mer *viâ* Quilon de l'Inde sud-occidentale avec transbordement dans ce dernier port pour se rendre au Coromandel. La seconde longeait la côte birmane du golfe du Bengale et sans doute aussi la côte orientale de l'Inde. La navigation dans le golfe s'effectuait ainsi soit en le traversant d'Est en Ouest, dans sa plus grande largeur, de la sortie du détroit de Malaka à Ceylan et Quilon — ou du détroit de la Sonde à Ceylan, si on suivait la route inverse du voyage « des pays de l'Ouest » en Chine⁽¹⁾; — soit, de la sortie du détroit de Malaka, le long des côtes de la Birmanie et de l'Inde qui bordent le golfe du Bengale. C'est sans doute à cette dernière route que fait allusion le passage du *Ling wai tai ta* textuellement reproduit par le *Tchou fan tche* (*Chou Ju-kua*, p. 84).

Cette interprétation ne ferait pas difficulté, si le *Ts'ien han chou* avait seulement **Fou-kan*; mais le texte a *fou-kan-tou-lou* et, d'après la traduction de M. Pelliot : « le royaume de Fou-kan-tou-lou », Pan Kou a certainement écrit 夫甘都盧國 *Fou-kan-tou-lou-kouo*⁽²⁾. Je n'ai rien à proposer pour expliquer -*tou-lou*, mais je puis citer un autre complexe qui n'a pas été identifié et dont les deux premiers caractères représentent sûrement Pagan. Dans son article sur *La fin de la dynastie de Pagan* (*B.É.F.E.-O.*, t. IX, 1909, p. 633-680), Édouard Huber a utilisé le *Houang Yuan* (ou *Yuan tch'ao*) *tcheng Mien lou* ou « Notice sur les expéditions en Birmanie faites sous la dynastie des Yuan », qui a été rédigé au début de la période *tche-tche* (1321-1324). A la page 670, Pagan y est appelé 蒲甘 *Pou-kan*. Un peu plus loin, p. 673, le texte dit : « Sur ces entre-faites [en 1299] Simbasūra et Rājasamkrama [frères de Asamkhaya, gouverneur thai de Myin-saï] s'étaient fortifiés

(1) *Vide supra*, p. 41-42.

(2) C'est bien ce qu'a le texte que M. Przyluski a eu l'obligeance de vérifier à mon intention.

dans le territoire de 不甘兩宿吉老亦 *Pou-kan-yu-sou-ki-lao-yi*. Ils s'avancèrent avec une armée par terre et par eau et vinrent assiéger Pagan... » *Pou-kan* de ce dernier passage rend *Pukam* aussi correctement que la notation précédente et que le *Fou-kan* du *Ts'ien han chou*; et c'est incontestablement du royaume de Pagan qu'il est question, bien que je ne sois pas en mesure d'interpréter les cinq caractères qui suivent. Le parallélisme de *Pou-kan-yu-sou-ki-lao-yi* et de *Fou-kan-tou-lou* permet de restituer Pagan pour les deux premières syllabes du second complexe. Je n'ai rien à proposer pour l'identification de Tou-yuan, Yi-lou-mo, Chen-li et Sseu-tch'eng-pou (ou Yi°, Ki°).

Les voyages maritimes de Chine en Inde et d'Inde en Chine que les textes chinois nous ont conservés sont généralement rapportés en quelques mots ou quelques lignes. Les pèlerins buddhistes qui empruntent la voie de mer ne mentionnent qu'incidemment leurs escales. Fa-hien, en revenant d'Inde en Chine, est allé de Ceylan à 耶婆提 *Ye-p'o-t'i* [litt. **Ya-wa-di* < sanskrito-kawi *Yava-dwipa* > skr. *Yava-dwipa*] en 414⁽¹⁾. En l'absence de toute indication sur la route suivie, on doit supposer que le voyage s'effectua directement de Ceylan au détroit de la Sonde. Une dizaine d'années plus tard, Guṇavarman prit la même route⁽²⁾.

Yi-tsing est heureusement plus précis. Parti de Canton à

⁽¹⁾ Cf. *Deux itinéraires*, p. 271.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 274-275. Ce qui me fait adopter cette interprétation, c'est que la côte occidentale du Sumatra fut également visitée par les pèlerins buddhistes. Yi-tsing rapporte, en effet, que « deux hommes de Sin-lo (Corée), dont on ne sait pas les noms, partirent de Tch'ang-ngan (capitale de la Chine) et, après une longue route, arrivèrent dans les mers du Sud. Ils se rendirent en bateau dans l'état de P'o-lou-che [= Baros, sur la côte occidentale de Sumatra], à l'Ouest du pays de Che-li-so-che [= Palembang]. Ils tombèrent malades et moururent tous deux » (dans *Religieux éminents*, p. 36-37). Il va de soi que Baros n'était qu'une escale dans l'itinéraire de ces moines coréens qui se rendaient de Chine en Inde.

l'automne de 671, avec la mousson de Nord-Est, on fait route au Sud et arrive à Fo-che = Palembang « avant que 20 jours se fussent écoulés ». Les escales suivantes sont : de Fo-che à 末羅瑜 *Mo-lo-yu* = Malāyu, sur la rivière de Jambi (côte orientale de Sumatra)⁽¹⁾, 15 jours de route; de Mo-lo-yu à 羯荼 *Kie-tch'a* = Kédah, sur la côte occidentale de la Péninsule malaise, 15 autres jours; de Kie-tch'a, « en allant vers le Nord », « au bout de plus de 10 jours », au 裸人國 *Lo-jên-kouo* « le Pays des Hommes Nus » = Îles Nicobar; et des Nicobar « pendant plus d'une demi-lunaison, dans la direction du Nord-Ouest »; arrivée à Tāmralipti, sur l'Hoogly⁽²⁾.

Un autre pèlerin buddhiste, Wou-hing, accompagné du pèlerin Tehe-hong, part, en mousson de Nord-Est, de Chén-wan (la baie des Bienheureux) au Tonkin; arrive un mois après à Che-li-fo-che = Fo-che = Palembang; 15 jours après, à Mo-lo-yu = Malāyu; 15 jours après, à Kie-tch'a = Kédah; 30 jours après, en se dirigeant vers l'Ouest, à Na-kia-po-tan-na = skr. Nāgapattana, le Negapatam actuel de l'Inde sud-orientale, par 10°46' Nord; et deux jours après « à l'île du Fils du lion » = Ceylan⁽³⁾.

En 685, Yi-tsing s'embarque à Tāmralipti pour rentrer en Chine. Il fait escale à Kie-tch'a = Kédah, à Fo-che = Palembang, où il fit un séjour de quatre années, et n'arriva à Canton qu'en 689⁽⁴⁾.

Vers 717, Vajrabodhi, se rendant de Ceylan en Chine, fait escale à Fo-che = Palembang après « un mois de navigation⁽⁵⁾ ».

(1) Pour cette identification, cf. mon article *Malaka, le Malāyu et Malāyūr*, dans *Journ. Asiat.*, mai-juin 1918, p. 477 et suiv.

(2) Éd. CHAVANES, *Religions éminentes*, p. 119-121.

(3) *Ibid.*, p. 144-145.

(4) *Ibid.*, p. 125 et VI-VII.

(5) Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 637; Sylvain LÉVI, *Les missions de Wang Hsuen-tse dans l'Inde*, dans *Journ. Asiat.*, IX^e série, t. XV, 1900, p. 420-421.

Telle est la version du *Tcheng yuan sin ting che kia mou lou*. A propos du même voyage, le *Song kao seng tchouan* rapporte que Vajrabodhi « traversa vers l'Est plus de 20 royaumes, dont ceux de Fo-che et des Hommes Nus [= îles Nicobar] » (*Deux itinéraires*, p. 336). Ces deux versions sont concordantes à condition d'intervertir l'ordre des deux pays cités dans le second texte, et on en peut conclure que le moine, parti de Ceylan, passa par les Nicobar, traversa le détroit de Malaka, fit escale à Palembang et se rendit ensuite en Chine.

L'itinéraire suivant, le plus détaillé de tous ceux qui nous sont parvenus pour la période antérieure au xii^e siècle, est extrait d'un mémoire géographique compilé par Kia Tan entre 785 et 805⁽¹⁾. Il s'agit de la route maritime suivie pour se rendre de Canton dans le Nord du golfe Persique.

De Canton, dit Kia Tan, vers le Sud-Est en allant par mer pendant 200 li, on arrive au mont 屯門 *Touen-men* (= au Nord de Hongkong). Puis, par bon vent, en allant vers l'Ouest pendant deux jours, on arrive aux rochers de 九州 *Kieou-tcheou* (= à l'angle Nord-Est de Hainan). Puis, vers le Sud, après deux jours, on arrive au rocher de l'Éléphant (象石 = île Tinhosa ou un point un peu plus Sud). Puis, vers le Sud-Ouest, au bout de trois jours, on arrive au mont 占不勞 *Tchan-pou-lao* (= Culao Cham « l'île des Chams »); cette montagne se trouve dans la mer à 200 li à l'Est du royaume de 環王 *Houan-wang* (= Campa). Puis, vers le Sud, après deux jours de route, on arrive au mont 陵 *Lang* (= vers le cap Sa-hoi). Puis, après un jour de route, on arrive au royaume de 門毒 *Men-tou* (= du côté de Quinhon); puis, après un jour de route, on arrive au royaume de 古笪 *Kou-tan* (= Kauthāra = Nha-trang). Puis, après une demi-journée de route, on arrive au territoire (洲) de 奔陀浪 *Pen-t'o-lang* (= Pāṇḍurāṅga). Puis, après deux jours de route, on arrive au mont 軍突弄 *Kiun-t'ou-long* [= كندنج *Kundrang* des géographes arabes, vers le cap Saint-Jacques⁽²⁾]. Puis, après cinq jours de route, on arrive à un détroit que les barbares

(1) Paul PELLIOT, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle* dans *B.E.F.E.-O.*, t. IV, 1904, p. 131-413.

(2) Pour cette identification, cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 14-17.

nomment 質 *Toke* (pron. anc. **t*i ou *ët* = détroits de Singapour et de Malaka).

α. Sur la côte septentrionale [lire : orientale], c'est le royaume de 羅越 *Lo-yue* (pron. anc. **La-'w'üð*, pratiquement **Lauar*⁽¹⁾ pour **Lāwur* ou **Lāwor*⁽²⁾ = partie méridionale de la Péninsule malaise); sur la côte méridionale [lire : occidentale], c'est le royaume de 佛逝 *Fo-che* (= Palembang, pris ici au sens large pour la partie méridionale de Sumatra⁽³⁾).

β. A l'Est du royaume de Fo-che, en allant par eau pendant quatre ou cinq jours, on arrive au royaume de 訶陵 *Ho-ling* (= Java); c'est la plus grande des îles du Sud.

(1) Cf. P. PELLIOU, *Milindapañha*, p. 392.

(2) Cf. mes articles *Le pays de Mangalar et de Mangatsini*, dans *Taoung Pao*, t. X, 1909; et *Les voyages des Javanais à Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, mars-avril 1910, p. 308-316.

(3) Ce passage indique très nettement que Kia Tan orientait Est-Ouest l'axe de la Péninsule malaise et de Sumatra, au lieu de Nord-Sud; la direction générale exacte, à partir de l'isthme de Kra, étant à peu près N.-N.-O. et S.-S.-E., tant pour la péninsule que pour la grande île indonésienne. Cette rectification nécessaire entraîne d'autres que j'ai indiquées plus loin. « Quant au pays de 婆魯師 *P'o-lou-che* [= Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, situé par Yi-tsing (*vide supra*, p. 50) à l'Ouest du *Mo-lo-yu* = Malaya et du *Che-li-fu-che* = Sud-Est de Sumatra], qui se trouvait à l'Ouest du pays de *Che-li-fu-che*, le texte de Yi-tsing peut être rapproché de celui de l'histoire des Tang [*Sin t'ang chou*, k. 222 下, p. 4 r°], qui nous apprend que le *Che-li-fu-che* se divisait en deux États, celui de l'Ouest s'appelant 郎婆露斯 *Lang-p'o-lou-sseu*. D'après la carte chinoise publiée par Stanislas Julien (*Mémoires sur les contrées occidentales*, t. II), les pays du *Che-li-fu-che* et de *P'o-lou-che* se seraient trouvés dans une même île qui doit être Sumatra (*Religieux éminents*, p. 37, note; cf. également *Deux itinéraires*, p. 340). » Ceci revient à dire, à mon avis, que sous les Tang (618-905), époque à laquelle vécut Kia Tan (730-805), Sumatra était considéré comme orienté Est-Ouest, que le *Che-li-fu-che* en constituait la partie orientale (lire : méridionale) et le *P'o-lou-che* ou *Lang-p'o-lou-che* la partie occidentale (lire : septentrionale). Cette opinion était justifiée dans une certaine mesure par ce fait géographique que *Che-li-fu-che* = Palembang et *P'o-lou-che* ou *Lang-p'o-lou-che* = Baros sont situés, celui-là dans le Sud-Est, celui-ci dans le Nord-Ouest de la grande île indonésienne. *Lang-p'o-lou-sseu* est dans le *Sin t'ang chou*, synonyme de *P'o-lou-che* = Baros; mais celui-là représente exactement en transcription le nom des îles Nicobar, *Langabālūs* d'après les textes arabes. *Vide supra* à ce sujet, t. XIII, p. 298, n. 1, et *infra*, p. 57.

γ. Puis, vers l'Ouest [lire : le Nord], sortant du détroit, après trois jours, on arrive au royaume de 葛葛僧祇 *Ko-ko-seng-tche*⁽¹⁾, qui se

(1) M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 349) indique la variante possible 祇 *Ko-ko-seng-k'i*, et propose d'identifier ce *Ko-ko-seng-tche* ou *Ko-ko-seng-k'i* aux îles Brouwers. La *Hāwīya* de Ibn Mājid (1462), dont les mss. 2292 et 2559 nous ont conservé une double copie, contient à la section VII le passage suivant (fol. 104 v°, l. 3 et suiv. du ms. 2292; fol. 134 v°, l. 3 et suiv. du ms. 2559) :

ومن ملاقاة ان تنكي مسافرا	لنحو جاوة فافهم الامصارا
اجري على العتوب تحظي مظفر	حتى تغلف عنك سبتا في التفر
ويعد هذا مطلع الاكليل	الي نهاية اظهر السبيل
لتكني قلبي قبلها في الهجرا	فيسلك مع سلمت كرميا جزرا
ايضا وهاتوا فلا تسعدني	من ذي الجزيرة من يدك الجدر
سقة ابرام لسلات زنجي	الي نهاية كي تفر وتنجي
لحون كل لحون في هذا الهل	في قريب سلت زنجي فلم تنزل
مبادرا البلد ثم ما يلا	الي الجزيرة فاسمع الدلائلا
لان هذا باب موسي باري	يعرفه كل ذوي الاسفار
وسلت زنجي خلفها لشرقي	جزر بليطون بها العود النقي

*De Malaka, si tu fais route vers Java, comprends [bien] les indications [suivantes] : Fais route au Sud-Est; marche en toute sécurité jusqu'à ce que tu aies laissé derrière toi Sabatā (=Pulaw Sapata, au Sud-Ouest de Malaka; cf. *Livre de marinarie*, éd. J. I. de Brilo Rebello, Lisbonne, 1903, p. 268) en l'éloignant. Après cela, fais route au S.-E.-1/4-E. vers l'extrémité de la route [le long de la Péninsule malaise] jusqu'à ce que tu trouves en face [de la côte], sur la route, [l'île de] Pisāh (le 2292 a في سلك pour فيسلك et le 2559 فيسلك = فيسلك, P'i-tsong des Chinois; supra, p. 46) et le détroit (سلات = malais سلات *selat*) de Kariman (malais : Kérimun); [Pisāh et Kérimun] sont des îles. Va et ne cesse pas, en venant de cette île, d'avoir la sonde à la main. Il y a 6 brasses d'eau à Selat Zangī (litt. le détroit du Zangī, du Nègre) jusqu'à l'extrémité de ... (7). C'est un endroit où règne la terreur que celui qui est proche de Selat Zangī. Ne cesse pas de sonder, sans arrêt. Ensuite, appaie vers l'île. Écoute les conseils. Ceci est l'entrée de Mūsā-bāri (litt. : le détroit de Mūsā; d'après le texte, il s'agit du détroit de Bañka) que tous les voyageurs connaissent. Quant au Selat Zangī, derrière lui, à l'Est, sont les îles Biliton (Biliton de nos cartes), où l'on trouve de l'aloès pur.»

Le Selat Zangī ou détroit du Nègre serait ainsi le détroit de Gaspar. En

trouve sur une île séparée à l'angle Nord-Ouest du Fo-ché. Les hommes de ce royaume sont pillards et cruels; les navigateurs les craignent.

δ. Sur la côte septentrionale [lire : orientale du détroit], c'est le royaume de 箇羅 *K'o-lo* [= Kra⁽¹⁾]. A l'Ouest [lire : au Nord] du

Indonésie, un toponyme est rarement appliqué à un seul et unique endroit, et celui-ci ne fait pas exception à la règle : il existe un doublet de *Selat Zangi* au Sud de l'île de Singapour. « Les îles dont la population est incluse dans ce chiffre (4,184, population de la partie occidentale de Singapour), dit Newbold (*Political and statistical account of the British settlements in the Straits of Malacca*, Londres, t. I, 1839, in-8°, p. 287), sont Blakan [lire : *Bélakau*] Mati avec le *Selate Chingke* [sic; lire : *Selat Cinki*, *činki* étant la forme malaisée de *zangī*]. » Dans ses *Notes on names of places in the island of Singapore and its vicinity* (*Journ. of the Straits Branch of the R. Asiat. Soc.*, n° 26, 1889, p. 80), M. H. T. Haughton note également : « *Selat Sinki* [autre forme malaisée de l'arabe *zangī*]. L'étroit détroit situé entre Pulaw Bérani et *Bélakau* Mati, auquel les cartes donnent inexactement le nom de *Selat Pandan*. » C'est de ce dernier détroit qu'il est question dans le même manuscrit a au fol. 111 r°, l. 9 (section IX de la *Hāwiya*) :

وَمَلَّتْ رَجِيئِي ثُمَّ فِي مَنَاقِبَا ثُمَّ بَرَاوَة حَسَن قَد أَصَابَا

« Et *Šalat Zingī* (sic); puis, *Manakūbā* [= *Minakabaw*]; puis, *Barāwa* [sur la côte orientale d'Afrique], sont par 5° [des *Farqadayā* = 0°52' Nord, environ]. »

De ces deux « détroit du Nègre », celui du Sud de Singapour est certainement hors de cause; reste donc le détroit de Gaspar. La phrase de Kia Tan est malheureusement peu claire. Pour aboutir à *Ko-ko-seng-tche* ou *-seng-k'i* = *Bangka*, il faut lire : « Puis, vers l'Ouest [lire : le Nord], sortant du détroit [de la Sonde], après trois jours, on arrive au royaume de *Ko-ko-seng-tche*, qui se trouve sur une île séparée à l'angle Nord-Ouest du Fo-ché [c'est-à-dire à l'angle Nord-Ouest de la partie méridionale de Sumatra, la grande île indonésienne étant inexactement orientée Est-Ouest]. » Dans cette interprétation, **Ko-ko-seng-k'i* serait la transcription possible d'un complexe malais **Kākap jēngi* signifiant « le *kākap* du nègre » (cf. FARRA, *Dict. malais-français*, s. v° كاكڤ); mais ce toponyme n'est attesté par aucun texte. En fait, ce rapprochement est exclusivement basé sur le *seng-k'i* de Kia Tan et le *zangī* de la *Hāwiya*, et la situation, dans la même région, du détroit et de l'île. On ne l'indique, du reste, qu'à titre de conjecture. En ce qui concerne les habitudes de pillage des indigènes du *Ko-ko-seng-k'i*, cf. CHAU JU-KUA, notice sur le *San-so ts'i* = Palembang, p. 62.

(1) Pour cette équivalence, vide *infra*, appendice I.

Ko-lo, c'est le royaume de 哥谷置 *Ko-kou-lo* [= *Kākula* du *Livre des Merveilles de l'Inde*⁽¹⁾].

e. Puis du Ko-ko-seng-tche, après quatre à cinq jours de route, on arrive à l'île (洲) de 勝鄧 *Cheng-teng*⁽²⁾. Puis, vers l'Ouest [= Nord], après cinq jours de route, on arrive au royaume de 婆露 *P'o-lou*⁽³⁾.

(1) *Vide supra*, p. 43. M. Pelliot fait remarquer que le second caractère du 哥谷羅 *Ka-kou-lo* de *Kia Tan* est un ancien **kuk* et que cette transcription représente donc **Ka-kuk-la* (dans *Toung Pao*, t. XIII, 1912, p. 454). Mais il ajoute que nous avons d'autres orthographes du même nom où la seconde syllabe est rendue par 古 *kou*, qui n'a jamais eu d'implosive finale. Le 葛古羅 *Ka-kou-lo* du *Song che*, par exemple, est bien l'équivalent exact du *Kākula* du *Livre des Merveilles de l'Inde*.

(2) L'île de *Cheng-teng* est évidemment sur la côte orientale de Sumatra, à cinq jours de route au Nord de Ko-ko-seng-tche = *Bangka* (?), mais elle n'est pas identifiée encore. *Cheng-teng* peut représenter un toponyme tel que **Čantān*, **Djantān*, qui ne rappelle rien de connu.

(3) A propos de la notice du *Tchou fan tche* consacrée au camphre (*Chau Ju-kua*, p. 193-195), M. Pelliot dit : « Dès la première moitié du vi^e siècle, le camphre est désigné en chinois sous le nom de 婆律膏 *p'o-lu-kao* «onguent de P'o-lu» ou «onguent p'o-lu». On a généralement songé pour *P'o-lu* à Baros de Sumatra, célèbre par son camphre. MM. Hirth et Rockhill croient plutôt que *p'o-lu* doit être une transcription tronquée de *karpura*, nom sanskrit du camphre. Je m'étais rallié il y a quelques années, avec bien des réserves d'ailleurs, à l'équivalence *p'o-lu* = Baros. Encore aujourd'hui, elle me paraît incertaine, mais bien plus probable toutefois que l'hypothèse mise en avant par les traducteurs de *Tchao Jou-koua*. *P'o* doit transcrire une syllabe à voyelle *a*, *lu* une syllabe à voyelle *o* ou *u* et à implosive finale; ainsi non seulement la transcription serait tronquée, mais elle ne serait régulière dans aucun des éléments subsistants... Quant à la forme 固不婆律 *kou-pou-p'o-lu* — il est probable que 固 *kou* est pour 箇 *ko* (**ka*) — que MM. Hirth et Rockhill reproduisent d'après le *Ysou yang tsa trou* (environ 850-860) en restituant *kapur*, c'est *kou-pou* seul qui peut répondre à une forme *kapur* dérivée de *karpura*, et *p'o-lu* reste à la suite, au cas régime, pour indiquer le lieu d'origine; l'expression semble donc empruntée à une langue construite comme le malais (dans *Toung Pao*, bulletin critique, t. XIII, 1912, p. 474-475). Or, en malais, le camphre de Sumatra est justement désigné sous le nom de كافر باروس *kāpur Bārus*, litt. «camphre de Baros». Cf., par exemple, ce passage de l'histoire de Sri Rāma حكاية صرى رام : «*kastūri dān kāpur Bārus dān kum-kuma*, du muse, du camphre de Bārus (c'est-à-dire du camphre de première qualité) et du safran » (éd. Roorda van Eysinga, p. 51, *opud F. van Eysinga*, Dictionnaire malais-français, s. v. كافر). Puisque *kou-pou* de *kou-pou-p'o-lu* = *kapur*,

Puis, après six jours de route, on arrive à l'île (洲) de 伽藍 *Kia-lan* (= Nicobar) du royaume de 婆 P'o⁽¹⁾. Puis, vers le Nord [lire : Ouest], après quatre jours de route, on arrive au royaume du Lion (= Ceylan). Sa côte septentrionale est à 100 li de la côte méridionale de l'Inde du Sud. Puis, vers l'Ouest [lire : Nord], après quatre jours de route, on traverse le pays de 沒來 *Mo-lai*⁽²⁾ (= la côte du Malabar), qui est l'extrême frontière méridionale de l'Inde du Sud...⁽³⁾.

que *p'o-lu* = phonétiquement **ba-lu* + implosive finale, il est extrêmement vraisemblable que *kou-pou-p'o-lu* représente syllabe pour syllabe le complexe malais *kā-pur Bā-ras* «le camphre de Baros». Ce camphre fameux est bien connu des Arabes, qui le désignent sous le nom de «camphre de Bālūs = Baros» ou «camphre de Fansur = *Pančūr», un autre nom de Baros. Cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques*, à l'index du t. II, s. v° *camphre*. Je crois bien que le 婆露 *P'o-lou* de Kia Tan est la forme apocopée de *P'o-lou-che* = Baros et désigne ainsi que *P'o-lu* le grand port du camphre de la côte occidentale de Sumatra.

⁽¹⁾ Ce «royaume de P'o» me paraît être le même que le «royaume de P'o-lou» dont il est question à la phrase précédente et qui est sans doute le royaume de *P'o-lou-che* = Baros (voir la note préc.). On sait que les îles Nicobar sont appelées par les textes arabes *Langabālūs* (لنگابالوس ou لنگيالوس, avec ج et ل, celui-ci rappelant une graphie persane, en fonction de gutturale sonore; cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques*, à l'index du t. II, s. v° *Langabālūs*). Or, *Langabālūs* est incontestablement la forme arabisée de 婆露斯 *Lang-p'o-lou-ssu*, qui, d'après le *Sin t'ang chou*, désigne la partie occidentale de l'île de Sumatra (vide *supra*, p. 53, n. 3). La forme arabe apparaît pour la première fois dans le *Livre des routes et des royaumes* de Ibn Hordādebeh, qui est de 844-848, c'est-à-dire vers la fin de l'époque des T'ang (618-906). L'arabe *Langa*, variante d'autres textes *Lang* = chinois *Lang*; arabe *Bālūs* = *P'o-lou-ssu* = *P'o-lou-che* de Yi-tsing = Baros de la côte occidentale de Sumatra. Ainsi que je l'ai indiqué déjà (t. XIII, p. 298, n. 1), ces deux expressions identiques sont à rapprocher du Βαροῦρα *wérre* de Ptolémée, le Baros de Sumatra étant à l'origine de ce complexe géographique.

⁽²⁾ C'est le 𑖦𑖪 *Malay* ou *Malaya* des textes arabes. Cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques*, t. I, p. 38, n. 5.

⁽³⁾ Pour la traduction de ce texte chinois, cf. PELLIOY, *Deux itinéraires*, p. 372-373 et la discussion qui précède. Il a été traduit ensuite par MM. Hirth et Rockhill (*Chan Ju-kua*, p. 10-12). Cf., en outre, les remarques sur cette traduction par M. Pelliot, dans *Toung Pao*, t. XIII, 1912, p. 451 et suiv. Le texte de Kia Tan ne nous est certainement pas parvenu intact, car les indications de cet itinéraire ne suivent pas l'ordre géographique qu'on attendait. Logiquement, les cinq derniers alinéas devraient se succéder ainsi : α, δ, β, γ, ε; c'est-à-dire : description du détroit, indication de deux pays sur sa côte sep-

D'après le *Ling wai tai ta* (1178) de Tcheou K'iu-fei⁽¹⁾ :

San-fô-ts'i (Palemban) est un important lieu de passage maritime pour les étrangers qui vont en Chine ou en reviennent. Les navires [qui quittent San-fô-ts'i en allant en Chine] naviguent droit au Nord, doublent les [îles de] 上下竺 *Sang-hia-tchou* [= Pûlaw Aor; vide *supra*, p. 41], traversent la mer de Kiao [= golfe du Tonkin] et arrivent aux frontières de la Chine... Les navires venant de Chô-p'o [= Java] font [d'abord] route un peu au Nord-Ouest [de Java]. Lorsqu'ils ont dépassé les Rochers des Douze fils (十二子石), ils rejoignent au pied des îlots de [Sang-hia-]tchou, la route de San-fô-ts'i [en Chine]⁽²⁾.

tentrionale, itinéraire de Fo-che à Java; puis, reprise de l'itinéraire de Canton au golfe Persique, le long de la côte orientale de Sumatra, avec escales aux Nicobar, Ceylan, etc.

Les identifications entre parenthèses sont dues à M. Pelliot; mes corrections personnelles sont indiquées entre crochets [].

(1) Le passage suivant a été traduit par M. Pelliot dans *Deux itinéraires*, p. 319, et MM. Hirth et Rockhill, dans la préface de leur *Chau Ju-kua*, p. 23-24.

(2) MM. Hirth et Rockhill adoptent l'identification des Rochers des Douze fils à une île au large de la côte S.-O. de Bornéo, indiquée par M. Phillips (*J. Ch. Br. R. A. Soc.*, t. XXI, p. 42) dans son étude sur la carte du *Wou pei pi chou*. Les Rochers des Douze fils figurent sur cette carte sous le nom de 十二子山 «le [lit. mont] des Douze fils», et ils sont situés entre 假里馬達 *Kia-li-ma-ta* (Karimata) et 萬年 *Wan-nien* (Bornéo) (*Deux itinéraires*, p. 319, n. 2). Comme la direction générale de la route indiquée par Tcheou K'iu-fei est «un peu au N.-O.», de Java à Pûlaw Aor; quo, par Java, il faut vraisemblablement entendre la partie orientale de l'île (sans doute la région de Tuban), c'est par le détroit de Karimata que passaient sûrement — d'après ce passage — les navires de la grande île indonésienne se rendant en Chine. Ils devaient reconnaître le cap Sambar, à la pointe S.-O. de Bornéo, et longer la côte occidentale de cette île, en laissant l'île de Karimata dans l'Ouest. Ce passage du *Ling wai tai ta* est au k. 3, p. 10 v°-11 r°. Au k. 2, p. 11 v°, du même ouvrage, Tcheou K'iu-fei dit que pour venir en Chine, «les gens du Chô-p'o (Java) et autres pays du côté de l'Est, ceux des Ta-che (Arabes), 故臨 *Kou-lin* (Quilon de la côte S.-O. de l'Inde) et autres pays du côté de l'Ouest, ont tous à passer par les régions qui dépendent du San-fô-ts'i (Palemban)» (*Deux itinéraires*, p. 319). Cette indication est en contradiction formelle avec ce que Tcheou K'iu-fei rapporte dans le passage ci-dessus. L'extrait du k. 3 donne une route qui exclut toute escale à Palembang, puisque cet itinéraire longe la côte occidentale de Bornéo.

[Les commerçants] qui viennent du pays des Ta-che [= Arabes], après avoir voyagé sur de petits navires, en faisant route au Sud, jusqu'à Kou-lin [= Quilon du Sud-Ouest de l'Inde], transbordent sur de grands navires et, faisant route à l'Est, font escale à San-fô-ts'i. Ils se rendent ensuite en Chine par la même route que suivent les navires de San-fô-ts'i. Les [pays étrangers] qui sont des dépendances du Tchen-tch'eng (Campa) et du Tchen-la (Cambodge) sont tous proches de la partie méridionale de la mer de Kiao-tche (Tonkin); ils ne sont pas à moitié aussi loin que le San-fô-ts'i (Palemban)⁽¹⁾ et Chô-p'o (Java); et ces derniers ne sont pas à mi-chemin aussi loin que les pays des Ta-che (Arabes⁽²⁾). Un an suffit pour que tous les étrangers effectuent le voyage en Chine, aller et retour, à l'exception des Arabes qui ne peuvent l'effectuer qu'en deux ans. En général, les navires étrangers peuvent faire 1,000 li de route par jour avec bon vent⁽³⁾; mais s'ils ont le malheur de tomber sur du vent de Nord et qu'ils ne puissent pas trouver un mouillage sur notre côte ou un endroit où ils puissent se mettre à l'abri et mouiller en territoire étranger, le navire se perdra corps et biens.

Des six textes chinois qui précèdent, les deux premiers semblent indiquer que Fa-hien et Guṇavarman se rendirent directement de Ceylan au détroit de la Sonde. Vajrabodhi, au contraire, fit route par les Nicobar, le détroit de Malaka et descendit jusqu'à Fo-che = Palembang, d'où il continua son voyage en Chine (*supra*, p. 51). Les itinéraires de Yi-tsing sont nettement affirmatifs dans le même sens : Canton, Palembang, Malāyu (sur la rivière de Jambi), Kōdah, îles Nicobar et de là, tantôt à Tāmralipti, tantôt à Negapatam (*supra*, p. 51). Fo-che ou Che-li-fô-che = Palembang a été l'escale favorite, pour ainsi dire, des pèlerins bouddhistes, en raison sans doute

(1) « ... are all near the southern part of the Sea of Tongking (Kiau-chi), not half as far away as San-fô-ts'i and Shô-p'o, and these latter in turn are not half as far away as the countries of the Arabs (Ta-shi) » (*Chau Ju-kua*, p. 24).

(2) Si on compte la journée de mer à raison de 10 *kong* par 24 heures (*vide supra*, p. 46), 1,000 li représenteraient une vitesse de route de 100 li au *kong*, c'est-à-dire une marche de beaucoup supérieure à l'estimation habituelle de 60 li au *kong*.

de l'accueil spécial qu'ils y recevaient. Ainsi s'explique que le voyage d'Inde en Chine et de Chine en Inde, par le détroit de Malaka, se soit étendu dans le Sud jusqu'à Palembang. C'est, en somme, aussi ce que paraît impliquer l'itinéraire de Kia Tan, bien qu'il ne le dise pas expressément. Quant aux indications fournies par le *Ling wai tai ta*, elles ne sont pas assez détaillées pour affirmer que les navires passaient plutôt par le Nord que par le Sud de Sumatra. Il est, cependant, permis de croire que, comme à l'époque de Yi-tsing et de Kia Tan, les navires venant de l'Ouest empruntaient la voie du détroit de Malaka et descendaient jusqu'à Palembang. D'autre part, ainsi que je l'ai rappelé déjà (*supra*, p. 42), les marins arabes suivaient un autre itinéraire dès le ix^e siècle et passaient par les détroits de Malaka et Singapour.

En résumé, ces témoignages montrent que, à partir du vii^e siècle, la route de Chine en Inde et d'Inde en Chine passait par le détroit de Malaka, Palembang et la côte sud-orientale de la Péninsule malaise, d'après les textes chinois; par les détroits de Malaka et de Singapour, d'après les relations arabes. Mais, des itinéraires détaillés de Yi-tsing et de Kia Tan, on ne peut pas déduire, même par conjecture, que le P'i-tsong du *Ts'ien han chou* est plutôt le Pulau Pisan au Sud de Malaka que l'île du même nom sur la côte sud-orientale de la Péninsule malaise. J'incline à croire que les envoyés impériaux qui se rendirent au Houang-tche passèrent par les détroits de Singapour et de Malaka; ils purent donc faire escale dans l'une ou l'autre de ces Pulau Pisan, la route passant en vue des deux îles de ce nom ⁽¹⁾.

(1) D'après la *Lijst van de voornaamste oordrijfskundige namen in den Nederlandsch-Indischen archipel*, les autres îles Pisan sont situées dans l'archipel des Riouw, dans la Résidence de Ternate, sur les côtes Sud-Est et Sud-Ouest de Sumatra, sur la côte occidentale de Bornéo (division de Sukadana), dans l'archipel des Banda, dans la division de Padañ (côte occidentale de Sumatra), dans la division de Djambér (Résidence de Bésuki, à Java). Ni l'une ni l'autre de ces îles Pisan ne rde paraît en cause dans le texte du *Ts'ien han chou*, et

La Chine elle-même participe à cette activité maritime, économique et diplomatique de l'Inde, l'Indochine et l'Indonésie. S'il faut prendre à la lettre le texte du *Ts'ien han chou* qu'a récemment découvert et traduit M. Pelliot, certains royaumes qui ne sont pas identifiés encore, mais qu'on doit placer dans l'océan Indien, « ont tous offert le tribut à partir de l'empereur Wou (140-86 avant notre ère) ». C'est ensuite la mission de K'ang T'ai, T'ai le Sogdien, et Tchou Ying, Ying l'Indien⁽¹⁾, au Fou-nan vers 245-250; puis l'ambassade de Tch'ang Tsion au Tch'e-t'ou, sur la côte occidentale du golfe de Siam, en 606, pour ne rappeler que les principales missions impériales envoyées dans les mers du Sud. Un an auparavant, l'armée et la flotte de l'empereur Yang-kien infligent une sanglante défaite à Cambhuvarman, roi du Campa. La Chine avait alors une importante marine qui se développa dans les siècles suivants. Les deux expéditions malheureuses entreprises au xiii^e siècle par Kubilaï Hân contre le Japon et Java n'ont pu s'effectuer qu'à l'aide d'un très grand nombre de navires. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'activité maritime de la Chine, qui n'entre qu'incidemment dans le cadre de cette étude. Il suffit que j'en aie rappelé quelques exemples à haute époque pour montrer qu'elle prit directement part à la vie internationale

c'est sans doute celles du Sud de la Péninsule malaise que désigne le P'i-tsong de Pan Kou, et plus particulièrement, à mon avis, l'île Pisan du Sud de Malaka.

⁽¹⁾ « Rien ne nous est connu de la vie de ces deux personnages, dit M. Pelliot (*Le Fou-nan*, loc. cit., p. 275, note). Le nom de famille du premier ne laisse pas d'être assez intéressant. Je ne crois pas que le nom soit purement indigène en Chine; il a été appliqué comme une sorte de nom de clan à des gens originaires du K'ang-kiu (Sogdiane, Samarkand). Le premier K'ang auquel une notice soit consacrée dans les histoires dynastiques est un certain 康絢 K'ang Sitan, qui vivait de 464 à 520 de notre ère; or ses ancêtres étaient bel et bien des Sogdiens, qui étaient venus plusieurs siècles auparavant s'établir en Chine. Il se pourrait bien que K'ang T'ai ou sa famille fût originaire de l'Asie centrale. »

des pays riverains de la mer de Chine méridionale, de l'Inde et d'autres pays non identifiés de l'océan Indien.

Je n'ai envisagé jusqu'à présent que les rapports internationaux de la Chine, du Campa, du Fou-nan et de Java, et j'en ai été amené à conclure que ces trois derniers pays avaient été hindouisés antérieurement à notre ère. Tous les arguments produits à l'appui de ma thèse ont pour garant soit un texte, soit une inscription. La documentation est donc inattaquable. L'interprétation nouvelle que j'en ai donnée n'est, en somme, que la conséquence logique d'un ensemble de faits historiques. Aux marines chinoise, çam, khmère et javanaise qui, aux environs de notre ère, naviguaient sur les côtes occidentales de la mer de Chine, de Java au Tonkin, s'ajoute la marine indienne⁽¹⁾. C'est évidemment par les marins et par les commerçants dont ils transportaient les marchandises que Khmèrs et Javanais ont eu connaissance de l'Inde et d'autres pays, continentaux et insulaires, de l'océan Indien. Les Indonésiens étaient-ils en relations directes avec l'Inde à cette époque? Aucun texte ne le dit explicitement ou implicitement, en dehors d'un texte arabe du ^{xiii}^e siècle et de deux relations portugaises du ^{xvii}^e siècle, ce qui est un témoignage bien tardif. Mais il est un fait décisif dans le sens de l'affirmative, le fait le plus inattendu dans l'histoire des migrations de peuples : la colonisation de Madagascar à haute époque par des indonésiens occidentaux hindouisés.

Edrisi, qui écrivait en 1154, dit :

وليس للزنج مراكب يسافرون فيها فاما تدخل اليهم المراكب من عمان
وغيرها الي جزائر الزنج (الزنج. cod.) من جزائر الهند فيبيعون هناك

⁽¹⁾ Cf., sur l'ancienne activité maritime de l'Inde, le très important mémoire de M. Sylvain Lév, *Pour l'histoire du Rāmāyana* (Journ. Asiat., XI^e série, t. XI, 1918, p. 5-164, et notamment p. 147 et suiv.).

متاعهم ويشترون متاع الزنج واهل جزائر الزنج (الزنج cod.) يسافرون
الي الزنج في زوارق ومراكب كبار فيجلبون منها امتعتهم لانهم لانهم يغم
بعضهم كلام بعض

Les Zangs n'ont pas de navires pour naviguer. Il vient chez eux des navires de l'Oman et d'ailleurs qui se rendent ensuite aux îles du Djāwaga qui sont partie des îles de l'Inde. [Ces marins étrangers] échangent leurs marchandises contre celles des Zangs. Les gens des îles du Djāwaga viennent chez les Zangs sur des barques et de grands navires. Ils (les gens du Djāwaga) exportent leurs marchandises [des Zangs], car ils comprennent la langue les uns des autres (ms. 2222 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, fol. 16 v^o, l. 9-12).

Du même auteur (*ibid.*, fol. 31 v^o, l. 1-2) :

واهل الممر وتجار بلاد المهرج يدخلون اليهم ويحاسبونهم ويتجرون
معهم

Les gens de Komr et les marchands du pays du Maharādja [= Djāwaga] viennent chez eux [les habitants du Sofala de la côte orientale d'Afrique], on sont bien accueillis et trafiquent avec eux ⁽¹⁾.

Ibn Sa'īd (xiii^e siècle) indique brièvement, mais de façon très nette, que Madagascar a été colonisé par des Indonésiens⁽²⁾.

« Il est certain (*sic*), dit Couto, que [les Javanais] ont autrefois navigué jusqu'au cap de Bonne-Espérance et qu'ils ont été en communication avec la côte orientale de l'île de Saint-

⁽¹⁾ Pour ces deux citations, cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 173 et 183, et mon article *Les voyages des Javanais à Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, mars-avril 1910, p. 301. Le texte arabe d'Édrisi reproduit dans ces deux travaux est extrait du ms. 2221 de la Bibliothèque Nationale.

⁽²⁾ Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 329-330 et 317-320, et *supra*, t. XIII, p. 434 et 445.

Laurent [= Madagascar] où se trouvent de nombreux indigènes basanés et javanisés (*Ajavados*) qui disent descendre d'eux (des Javanais)⁽¹⁾. » D'après les relations du Père Luiz Marianno, qui visita Madagascar en 1613, « il est certain (*sic*) que les premiers [étrangers immigrés dans la grande île africaine] vinrent [les uns] de Malaka, [les autres] de la Cafrerie...⁽²⁾ ». Un roi de la côte sud-orientale de Madagascar raconta au jésuite portugais que « il ne descendait pas des Portugais et faisait [au contraire] remonter son origine [aux pays de] Mangalor et de Meca d'où étaient natifs ses ancêtres. Ceux-ci [qui s'étaient embarqués] sur un ou plusieurs navires, se trompèrent de route et, de la côte de l'Inde, vinrent échouer à la pointe septentrionale de l'île [de Madagascar]...⁽²⁾ ». « Il est certain (*sic*), dit encore Manuel Freire de Andrade, que les indigènes de l'île de Saint-Laurent descendent de nombreux Atchinais qui sont venus et viennent de la côte occidentale [de Sumatra] à la côte [orientale de Madagascar]...⁽²⁾ ». D'après le père Nacquart et Flacourt, l'ancêtre éponyme de certains Malgaches orientaux est Ramini ou Raminia = le Sumatranais ou la Sumatranaise. Il était souverain d'un pays d'Orient dont la légende a retenu les noms de deux ports : Manguelor ou Mangaroro et Mangadsini = Mangatsini, qui sont situés, celui-ci dans la partie septentrionale de Sumatra; celui-là dans le Sud de la péninsule malaise⁽³⁾.

La légende historique recueillie par Flacourt, le père Nacquart, Manuel Freire de Andrade et le père Marianno, rappelle le souvenir de la migration du x^e siècle, partie du détroit de

⁽¹⁾ Cf. Gabriel FERRAND, *Les voyages des Javanais à Madagascar*, loc. cit., p. 281 et suiv.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ Cf. Gabriel FERRAND, *Les voyages des Javanais à Madagascar*, loc. cit., p. 285 et suiv.

Malaka et sur laquelle nous ne possédons d'autre indication qu'un passage du *Libre des Merveilles de l'Inde*. Ainsi que je l'ai indiqué déjà, Ramini et Raminia sont les ethniques arabes, masculin et féminin, du nom de l'île Rāmīn, Rāmī ou Rāmīnī = Sumatra, d'après les textes arabes. Cette migration donna naissance à la tribu malgache des Zafin-d'Raminia (litt. les descendants de Raminia) de la côte sud-orientale et aux Huva ou Merina du plateau central de la grande île africaine⁽¹⁾.

La relation de Couto, le texte d'Edrisi et, d'une façon plus brève, celui de Ibn Saïd, mentionnent expressément que Madagascar a été colonisé par des Javanais qui trafiquaient également dans les ports de l'Afrique orientale. L'un des passages précités d'Edrisi est particulièrement important et significatif : les marins du Djāwaga = Java et les Zangs « comprennent la langue les uns des autres ». Par *Zangs*, il faut évidemment entendre ici les Malgaches. Dans toute l'Afrique orientale, les Malgaches seuls parlent une langue appartenant au même groupe linguistique que celle des Indonésiens occidentaux. Les deux langues, le javanais et le malgache, étaient encore plus près l'une de l'autre au xii^e siècle que de nos jours, et Javanais et Malgaches pouvaient ainsi se comprendre⁽²⁾. Les Ban-

(1) Cf. *Les voyages des Javanais à Madagascar*, p. 302 et suiv., et mon article *Les îles Rāmīn, Lāmery, Wākūāh, Komor des géographes arabes et Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, nov.-déc. 1907, p. 134 et suiv.

(2) A la fin de mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, j'ai écrit (p. 326) : « Comme conclusion dernière, la malgache est un dialecte malais évolué, étroitement apparenté au balak de Sumatra. » Plus tard, ayant eu occasion d'étudier le kawi et le javanais, la question m'est apparue devoir être reprise à nouveau en prenant pour base ces deux dernières langues au lieu du malais. Dans mes *Notes de phonétique malgache* (*Mémoires de la Soc. de Linguistique de Paris*, t. XVII : VI. *Les équivalences malgaches du é médial javanais*, p. 100-106), j'ai montré qu'il existe un accord remarquable entre des thèmes radicaux javanais et malgaches; certains passifs de cette dernière langue ont conservé un vocalisme caractéristique qu'on ne rencontre qu'en vieux-javanais. Il y a donc lieu de continuer les recherches dans cette direction où elles me semblent appelées à donner des résultats impor-

tous de l'Afrique orientale sont ici naturellement hors de cause, bien que les Javanais aient trafiqué chez eux et, au dire de Couto, aient navigué jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Ce n'est certainement pas la migration de Ramini au ^x siècle qui a introduit à Madagascar la langue indonésienne que parlent les indigènes, d'après les sources d'Edrisi dont quelques-unes sont antérieures au ^x siècle⁽¹⁾ : il y a donc eu une importante migration antérieure qui a métissé les habitants non indonésiens de la grande île africaine et leur a imposé sa langue⁽²⁾.

Ces anciens immigrants étaient sûrement hindouisés. Nous en avons témoignage dans l'élément sanskrit attesté dans tous les dialectes malgaches anciens et modernes. Les mots sanskrit-malgaches sont relativement très peu nombreux par rapport aux mots d'origine sanskrite qu'on relève en indonésien occidental; mais ces quelques emprunts n'en sont pas moins décisifs. Je ne citerai, à titre d'exemple⁽³⁾, que :

Merina *Zana-hāri*, autres dialectes malgaches *Zāna-hāri* < malg. anc. *Yāna-hāri* < malais **Yan-hāri*, cam *Yan-harēi* « le dieu Soleil »; *hāri*, *harēi* < skr. *hari* « soleil ».

tants. J'ai l'intention de poursuivre ces études comparatives dès que les circonstances me le permettront. La parenté étroite du malgache et du kawi n'apporterait, en somme, qu'une confirmation de plus à la parenté ethnique des Malgaches et des Javanais. Les langues indonésiennes sont si près l'une de l'autre, que l'opinion de Van der Tuuk que j'avois adoptée dans mon *Essai de phonétique* paraissait ou ne peut mieux justifiée. Elle me semble maintenant discutable pour les raisons qu'on vient de lire.

⁽¹⁾ Cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 172-173.

⁽²⁾ Sur le peuplement de Madagascar, cf. mon article *L'origine africaine des Malgaches*, dans *Journ. Asiat.*, mai-juin 1908, p. 353-500; mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, p. 215 et suiv.; et *Notes de phonétique malgache* : III. *Malgache* ²¹ Ontsōa < bantou Sowa, dans *Mémoires de la Soc. de Linguistique de Paris*, t. XVII, p. 91-94.

⁽³⁾ On trouvera la liste des mots malgaches d'origine sanskrite que j'ai pu identifier dans l'*Origine africaine des Malgaches*, p. 361-366, et dans mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, chap. x, p. 293-314.

Malg. mod. *hētsi*, malg. anc. *hēti* «cent mille» <javanais, malais *lētī* «cent mille» <skr. *koṭi* «dix millions». Le *-ē-* malgache montre que *hētsi* a été emprunté à l'indonésien *kēti* et non au skr. *koṭi*. Cf. *čam kottik*, khmèr *kot*, qui ont conservé le vocalisme sanskrit parce qu'il s'agit d'un emprunt direct.

Malg. anc. *hātsa* «verre, morceau de verre» <javanais, sundanais *kača*, malais *kāca* <skr. *kaca* «du verre».

Il existe en malgache deux séries de noms de mois. La première reproduit les noms arabes des douze signes du zodiaque; la suivante, les noms de mois sanskrits : malg. *fōsa*, *māka*, *asūtri*, deux *fīsāka*, *tsihyā* ou *hyahyā*; deux *asūra*, *vatra-vātra*, *hatsiha*, *štra* <skr. *pauṣa*, *māgha*, *chaitra*, *vaiṣākha*, *jyēṣṭha*, *āṣāḍha*, *bhādrapada*, *kārtika*, *çr̥ṣa* dans *mārgaṣr̥ṣa* ou *çr̥ṣa* dans *mārgaṣr̥ṣa* ⁽¹⁾.

L'expansion du nom et du culte de Zaṇḥārī dans l'île entière et l'adoption des noms de mois sanskrits par toutes les tribus malgaches a dû exiger une propagande de très longue durée. L'île est immense — 592,000 kilomètres carrés, à peu près la superficie réunie de la France (536,408 kmq.), la Belgique (29,457 kmq.) et les Pays-Bas (33,000 kmq.); — elle se développe sur une longueur de 1,500 kilomètres, du Nord au Sud. Aux estimations les plus vraisemblables, sa population actuelle serait de quelque 3 millions d'habitants. En raison de la configuration du sol, si tourmentée qu'on l'a comparée à une mer démontée qui subitement serait devenue solide, les communications y sont lentes et difficiles. Enfin, les groupements tribaux disséminés dans l'île sont ennemis ou s'ignorent. Toutes ces circonstances défavorables à la colonisation s'opposent à une rapide conquête ou à l'expansion pa-

⁽¹⁾ Pour ces noms de mois, cf. *L'origine africaine des Malgaches*, p. 362; *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, p. 299-300, et mon article : *Note sur le calendrier malgache et le Fandruana*, dans *Revue des Études ethnographiques et sociologiques*, t. I, 1908, p. 93 et suiv.

cifique de la langue et de la culture des immigrés. Edrisi ou plus exactement les sources d'Edrisi nous fournissent un terminus *ad quem* : antérieurement à 1154, l'évolution culturelle et linguistique des descendants d'immigrés indonésiens est achevée. L'arrivée des civilisateurs hindouisés se place donc plusieurs siècles avant cette date. J'avais indiqué le II^e-IV^e siècle de notre ère, en me basant sur la date généralement admise pour l'introduction de l'hindouisme en Indochine qu'on fixait au I^{er} siècle. On vient de voir que cette dernière date est trop tardive et doit être reculée de quelques siècles. Pour ne pas entrer dans des précisions que ne comportent pas les rares documents utilisables à l'heure actuelle, je m'en tiendrai à la formule suivante : Madagascar a été colonisé vers le début de notre ère par des Indonésiens occidentaux hindouisés.

(*A suivre.*)

CONTRIBUTIONS
À L'HISTOIRE
DES SULTANS OSMAN II ET MOUÇTAFÀ I ,
PAR
M. A. DANON.

Tout n'est pas encore dit, me semble-t-il, sur l'histoire de la Turquie. Un groupe de documents, de modeste apparence, qui ont passé inaperçus aux yeux des Hammer, des Jorga et d'autres historiens et qu'un heureux hasard m'a mis entre les mains, me permettra de glaner de nouveaux détails sur l'un des épisodes les plus tragiques de cette histoire. Je veux parler du meurtre du jeune Sultan Osman II (1618-1622), précédé et suivi sur le trône par son oncle Mouçtafà I^{er}.

Les péripéties du drame raconté par ces divers écrits tournent donc autour du commencement de l'année 1622, signalé dans l'histoire de la Turquie par le premier assassinat commis sur la personne d'un Sultan et la substitution violente d'un souverain à un autre. En voici, d'ailleurs, une liste avec leur description :

A. *Tariki Sultan Osman*, consistant en 5 pages in-4°, en turc, d'un beau neskhy vocalisé, qui fait partie d'un petit recueil d'autres pièces. Style vulgaire et sans élégance, malgré quelques mots arabes et persans dont il est parsemé. L'auteur,

anonyme, paraît être contemporain des événements qu'il raconte et dont il est moins bien informé que les suivants, surtout pour les dates ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Je tiens à écarter, dès le début, l'hypothèse de pouvoir identifier l'un de nos documents avec le وقایع سلطان عثمان, de Toughi, vol. in-8° de 61 folios, une des sources de Hammer (*Geschichte des osmanischen Reiches*, t. IV, préface, vii, 14). La brièveté de A et son silence sur certains détails rapportés par Hammer au nom de Toughi et dont il va s'agir bientôt, s'opposent à une telle identification. Elle aurait été possible quant à notre source B qui va suivre, sans les arguments péremptoires que voici : non seulement les auteurs de ces deux documents (B et Toughi) portent des noms différents, mais aussi il y a dans Toughi deux faits que B ne rapporte qu'avec réticence : l'un c'est qu'Osman II aurait déchiré le fetwa du Moulti lui interdisant le voyage à la Mecque (HAMMER, *ibid.*, p. 540, note c), ce que B semble mettre en doute, et l'autre est relatif aux mots grossiers proférés par un gamin contre le Sultan martyr dont il pinçait la jambe pendant qu'on le menait en prison (HAMMER, *ibid.*, p. 551, note a), grossièretés que B aime mieux taire par décence. De plus, le récit de B ne nous conduit que jusqu'à l'élévation de Gurgi Mohammed Pacha au grand-vizirat, tandis que Toughi, allant plus loin, parle des sages réformes entreprises par ce ministre, du soulèvement d'Abaza Pacha, etc. (HAMMER, *ibid.*, p. 564-565 et 569).

On serait un moment tenté d'identifier B ou Toughi avec l'original torc d'un opuscule d'Antoine Galland, intitulé *La mort du Sultan Osman ou le rétablissement de Mustapha sur le trône* (Paris, chez Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle, 1678), ouvrage dédié à ce même Toughi (*ibid.*, p. 3 et note, p. 204) et qui n'a été, que je sache, utilisé comme source par aucun historien de la Turquie. Dans le *Catalogue des ouvrages de M. Galland*, en tête de son *Journal* (en 2 vol., publié et annoté par Charles Scheffer, Paris, 1881), cette monographie porte (*ibid.*, p. 10, n° 12) le titre de « Relation de la mort du sultan Osman et du couronnement de sultan Mustapha, traduite du turc », mais ne figure nulle part ailleurs dans le corps du *Journal*, qui contient, cependant, plusieurs notices sur les livres orientaux achetés par le célèbre traducteur des *Mille et une nuits*. Cependant, un examen comparatif de ce dernier travail (que nous appellerons G) avec les deux premiers nous a convaincu du contraire, vu les divergences y constatées et qui seront en partie signalées dans nos notes.

Rappelons, enfin, que, pour la traduction des termes turcs concernant le corps de Janissaires, etc., nous allons suivre les données de A. Djevad Bey (*État militaire ottoman, tome premier*, traduit du turc par Georges Macridès, Paris, Ernest Leroux, 1882), de Barbier de Meynard (*Supplément aux dictionnaires turcs et Observations sur l'histoire ottomane de Djevdet-Pacha*) et du *Dictionnaire turco-français* de T.-X. Bianchi et J.-D. Kieffer.

B. Histoire de Mouëtafâ I^{er} dont on verra plus loin le long titre qui, écrit à l'encre rouge, sera souligné, ainsi que d'autres mots et passages de même couleur dans l'original. Opuscule de 78 pages in-4°, en turc, d'un beau nesky, non vocalisé, excepté de très rares vocables saillants qui seront fidèlement reproduits tels quels dans ma copie. L'auteur, Hussein ben Séfer, ancien Solak⁽¹⁾, en retraite, d'Osman II, étant plus cultivé que celui de A, aime à émailler sa prose de vers, en grande partie de son cru, qui sentent le terroir de la poésie populaire, sans la boursouffure habituelle aux littérateurs prétentieux de son temps.

Malgré les titres, d'une fastidieuse longueur, ajoutés surtout aux noms des Sultans, ainsi que les salutations et les eulogies dont est suivie la mention de Dieu, du Prophète et des personnages illustres, et en dépit de la répétition de certains qualificatifs stéréotypés à la façon d'Homère, tel celui des soldats, marins, etc., le style de Hussein, qui est beaucoup plus élevé que celui de A, rappelle, par la sobriété et la bonhomie, la manière des Villehardouin et des Joinville. Il sait nous présenter ses héros pleins de vie et en action, et son exposé, qui se déroule avec simplicité, nous fait sentir le côté dramatique de son sujet.

La position que prend ce chroniqueur est celle d'un témoin naïf plein d'enthousiasme, un peu intéressé, pour Mouëtafâ I^{er}, blâmant sans fiel l'attitude d'Osman II, dont il déplore toutefois amèrement la fin tragique qu'il laisse sous-entendre par des points de suspension. Il y a, en lui, surtout une teinture de mysticisme qui le rapproche singulièrement, en esprit, de son idole Mouëtafâ I^{er} qu'il entoure, par conviction, d'une auréole de sainteté. Sur les meurtriers d'Osman II, il observe

(1) صولاق, proprement : garde de gauche, l'un des soixante hommes qui, les jours de cérémonie, marchaient à côté du cheval du Sultan.

le silence prudent de Conrart. Suivant la mode du temps, il paraît avoir adopté, comme nom littéraire, celui de New'y⁽¹⁾.

C. Élégie arabe de 444 vers monorimes, encadrée d'un prologue et d'un épilogue en prose rimée, sur Osman II, de 48 pages in-4°, en neskhy non vocalisé, dont les mots et phrases écrits en rouge seront soulignés dans ma traduction. La phraséologie, abondante, pleine d'enjambements, d'homonymes, d'allitérations et d'assonances, du Miri-Liwa Émir Osman Bey, qui en est l'auteur, est d'une plus grande envergure que celle des deux précédents (A, B). Elle trahit un plus profond sentiment de douleur pour le jeune sultan martyr dont Osman Bey, en l'admirant sans bornes, livre furieusement les assassins à une exécration éternelle.

L'espace réservé à ce travail ne me permettant pas de donner ce texte *in extenso*, je me contenterai d'en présenter seulement la dernière partie essentielle du préambule, avec les derniers 121 vers et l'épilogue.

Les trois sources que nous venons d'analyser, ainsi que celle (E) qui sera examinée la dernière, sont des manuscrits appartenant à la Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes, dont l'accès m'a été facilité par la bienveillance de

(1) Impossible de confondre ce New'y avec Yahia, fils de Pir 'Aly ben Nassouh de Maigharali (940-1007), éminent ouléma et poète, en faveur près de Sultan Mourad III et précepteur du Prince Mouctafâ (voir E. J. W. Gibb, *History of Ottoman Poetry*, vol. III, p. 171 et suiv.). Celui-ci, devenu célèbre sous le même Takhalluq poétique, est mort en 1599, longtemps avant la rédaction de notre chronique B qui va jusqu'au 8 Zou-l-Hidjdje 1031 (8 octobre 1622). Notre plagiaire a tout simplement emprunté ce nom qui était en vogue de son temps et pris comme modèle, pour quelques-unes de ses compositions, les vers du vrai New'y qui, lui-même, avait modelé son style sur celui de Baqî (+526-1600). N'ayant pas sous les yeux le Diwân de New'y, j'essaierai de faire ressortir dans les notes, d'après la seule source à ma disposition (Gibb), l'apparence du plagiat commis par notre Hussein ben Séfer.

M. Boyer, administrateur, et de M. Clément Huart, le savant professeur de la même École.

D est une qaçidah hébraïque (en ma possession) de 84 distiques, dont les premiers forment l'acrostiche אליהו בן אפרם (Élie Aféda Béghi), auteur du *Méirath Enaïm* publié dans le *Journal asiatique* (XI^e série, tome IV, p. 5). Les écrivains caraïtes, comme celui-ci, tout enfermés qu'ils étaient dans le ghetto et absorbés par leurs compositions religieuses, prêtaient l'oreille à ce qui se passait autour d'eux et employaient leurs loisirs à enregistrer les événements extérieurs. Cette poésie de Béghi, assaisonnée parfois d'une pointe d'ironie, est, malheureusement, tronquée vers la fin et, commençant son exposé par un résumé du règne du Sultan Ahmed I^{er}, ne nous conduit que jusqu'aux préparatifs du voyage d'Osman II pour la Mecque.

Ce poème, qui n'est pas vocalisé dans l'original, a été pourvu par nous de points-voyelles.

E est une pièce turque, en neskhy, rimée et vocalisée, composée de neuf quatrains, conçue dans un langage populaire, sans pédantisme littéraire et faisant suite, dans le même manuscrit et de la même écriture, à la chronique A dont nous venons de parler. Elle se fait l'interprète d'Abaza Mohammed Pacha (né chrétien), gouverneur d'Erzérroum qui, bien avant le Sultan Mahmoud II, en qui la postérité a vu le justicier d'Osman II, conçut le plan de venger le sang de ce jeune héros et, mal récompensé de son zèle, finit par tomber victime du poignard de Mourad IV, frère d'Osman II (24 août 1634).

Dans ce groupe de cinq monographies, d'origines et de milieux différents et qui constituent, pour ainsi dire, le *Cycle Osmanien*, on croit entendre encore l'écho retentissant de la profonde impression que produisit sur les contemporains cette

tragédie sans précédent dans les annales ottomanes. A mon sens, ce qui fait l'attrait de l'ensemble de nos quatre premiers documents (A, B, C, D), c'est que, traitant le même thème, ils nous font entendre, sur des tons variés, le cri d'horreur universelle par lequel fut accueilli le meurtre d'Osman II, et ce qui intéresse dans le cinquième (E), c'est que, pour la première fois, je crois, il nous révèle, par une sorte de prosopopée émouvante, la conscience vindicative d'un brave guerrier qui, au lieu de geindre et de se répandre, comme les autres, en de stériles jérémiades, s'est érigé en champion farouche de la dynastie ottomane, outragée dans la personne du noble homonyme de son fondateur.

La traduction que j'ai faite de ces pièces, aussi littérale que possible, contient forcément certains mots ajoutés et interpolés entre parenthèses, pour la clarté du discours, tandis que les phrases protocolaires, telles que les vœux et salutations sacramentels qui accompagnent les noms de Dieu et des saints, ont été enfermées entre crochets.

A

HISTOIRE DU SULTAN OSMAN.

Le mardi, 7 du mois de Redjeb le vénéré de l'an 1031, toutes les troupes des milices, soit les Janissaires, soit les Sipahis, soit les Sipahi-Oghlanis ⁽¹⁾, soit les Toptchis ⁽²⁾, soit les Djébedjis ⁽³⁾, soit le reste du corps des prétoriens ⁽⁴⁾, se mirent tous sur pied, s'ameutèrent au marché aux viandes et envoyèrent dire à S. M. le Padichah, Sultan Osman : « (On dit que) Vous voulez vous rendre au pèlerinage saint; ne vous en allez pas! De plus, vous auriez voulu anéantir tous les vieux

(1) سپاهی اوغلان = recrue des Sipahis.

(2) توپچی = artilleurs.

(3) جیبعی = armuriers.

(4) قول (koul) = soldat, proprement : esclave, serf.

Kouls, enrôler, de nouveau, à leur place, des *Kouls* d'Alep et de Damas et établir le trône impérial à Damas la sacrée. Nous n'en sommes pas contents. »

C'est là le message qu'ils (lui) adressèrent. De l'Intérieur aussi émana une communication (impériale, ainsi conçue) : « Qu'ils ne renoncent pas à ce qu'ils savent. Nous n'abandonnons pas (l'idée) de notre voyage du saint pèlerinage. » Sur cette réponse, la troupe des *Kouls* entra en effervescence, se leva du marché aux viandes et, se rendant à la maison du *Khodja*⁽¹⁾, où ils ne trouvèrent pas Sa Sainteté le *Khodja*, y lancèrent des pierres, pillèrent complètement sa fortune et ses bagages et ne lui laissèrent pierre sur pierre.

Partant de là, ils envahirent la maison du Grand-Vizir *Dilaver Pacha*, et en saccagèrent tous les biens et les meubles.

Et le lendemain, qui était un mercredi, le corps des *Kouls* se réunit encore dans la mosquée du Sultan Mohammed⁽²⁾ et cria : « Assurément, notre cause est (appuyée) par la Religion, nous ne commettons rien de contraire au saint Chériat ! » Ils étaient tous rassemblés avec des instruments de guerre et disaient : « Voyons les *Cadis* et les *Gazi-Askers*, pourquoi ne viennent-ils pas ? » (Cependant) chacun, craignant pour sa tête, se tenait coi et ne venait pas (y assister). Mais la troupe des *Kouls* posta, à la porte de chaque onléma, 500 personnes qui, les appréhendant par force, les amenèrent à la mosquée de Sultan Mohammed.

Puis, après, ils partirent de là et, s'étant rendus munis d'armes à la porte du Sérail, envoyèrent dire (au Sultan) : « De toute façon il doit nous livrer le *Kizlar-Agassi*⁽³⁾ et le

(1) Omer Efendi, précepteur d'Osman II, et son mauvais conseiller. Voir *infra*, B.

(2) Appelée جامع فاتح = la mosquée du *Fatih* (le Conquérant).

(3) قیصر اغاسی (ou دارالسعارة اغاسی) « *Darussaada Agassi*, c'est-à-dire le Grand Maître du Serrail » (G, p. 10).

Grand-Vizir; autrement nous proclamerons Sultan Mouçtafâ comme Padichah (et) nous ne voudrons pas de Toi⁽¹⁾. » Aucune réponse n'émana de l'Intérieur. La troupe des Kouls fit irruption à l'Intérieur, où elle trouva sa Hautesse le Sultan Mouçtafâ dans un puits couvert de plomb dont elle brisa la porte avec des haches et d'autres haches à marteau, y (fit) entrer quelques hommes qui, faisant descendre de grosses cordes, en tirèrent Sultan Mouçtafâ et, avec lui, deux jeunes filles qui l'accompagnaient, le prirent et le firent passer au trône.

Le Sultan Osman, étant assis dans le kiosque intérieur, on lui apporta la nouvelle que le Sultan Mouçtafâ était proclamé Padichah. Les oulémas ayant dit : « Toi, que restes-tu assis ? », S. M. Sultan Osman les regarda et dit : « Que devons-nous faire ? » Les oulémas aussi répondirent : « Sire ! Livre le Kizlar-Aga et le Grand-Vizir; autrement le trône (t')échappera de la main. » Sur ce (conseil), il fit sortir le Kizlar-Aga et le Grand-Vizir de la porte impériale. Dès qu'ils franchirent une ou deux portes, (la soldatesque) brandit des couteaux et des haches à marteau et les hacha en morceaux.

Ensuite, on ne laissa pas S. M. Sultan Mouçtafâ dans le Nouveau-Sérail, mais on Le conduisit au Vieux-Palais. Puis, vers le soir, on ne Le laissa pas, non plus, dans l'Eski-Sérail, et on Le fit venir à la Mosquée du Centre⁽²⁾. Cette nuit-là Il dormit dans cette mosquée. Ce jour-là, la maison de Khodja-Zadé, Cadi de Stamboul, ainsi que les maisons de Baki-Pacha et des Cazi-Askers furent envahies, leurs biens et meubles pillés et saccagés.

Le lendemain, c'était mercredi, la troupe des Kouls s'assem-

(1) Ni Hammer, ni aucune des autres sources ne parlent en rien de cette menace explicite.

(2) اورتا جامع (Orta Djami'). « Cette Mosquée est voisine des Chambres des Janissaires qui croient que Mustapha seroit en plus grande seureté estant si près d'eux » (G, 238).

bla dans la Mosquée du Centre. Ali Aga, devenu l'Aga des Janissaires, dit : « Moi, je (puis) empêcher le corps des Kouls (de toute sédition) » et vint (dans ce but) à la Mosquée. La soldatesque ne lui fit pas quartier et le mit en pièces. Puis, après, ce jour-là même, l'ex-Vizir, Hussein Pacha, fut réduit en morceaux et sa maison mise à sac.

Vendredi, S. M. Sultan Osman fut appréhendé et envoyé à Yédi-Koulé. Quant à S. M. Sultan MouÛtafà, Il fut installé sur le trône impérial et les oulémas, les vizirs et les cheikhs vinrent tous et (Lui) présentèrent leurs hommages. Vers le soir, l'homme malfaisant que l'on appelle Daoud Pacha alla avec dix individus et fit périr avec le nœud (fatal) S. M. Sultan Osman. « Nous appartenons à Dieu et nous allons retourner à lui ⁽¹⁾. »

Ce jour-là, la maison du Sou-Bachi de la capitale fut assaillie et lui-même pendu devant sa maison. De là (ils allèrent et) saccagèrent la maison du chef de la douane. Que l'Éternel [soit loué et exalté!] fasse du bien. Amen! O Dieu des deux mondes! — [le règne de Sultan Osman (a duré) 4 ans, 4 mois et 8 jours ⁽²⁾] — Et nous implorons son secours (divin). Amen!

B

Cette histoire raconte la cause de la délivrance de S. M. Sultan MouÛtafà Khan, pôle de la sphère du bonheur et centre du cercle de la perfection, Youssouf (pareil à) Joseph (biblique) par la beauté, ainsi que (le motif) de son avènement au trône.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Reconnaissance et louange et incommensurable éloge à cet incomparable

⁽¹⁾ Verset du Coran (II, 151), maintes fois répété, avec ou sans métaphrases, par B et C.

⁽²⁾ B ne compte que 7 jours (un jour de moins que A).

Maître qui, par son pouvoir complet, a amené du néant à la plaine de l'existence les êtres possibles et, par l'intelligence, la science et les bonnes mœurs, a rendu le genre humain plus honorable et noble que les autres créatures. Et que des milliers de prières soient (faites) sur le chéri de Dieu, Mahomet l'Élu supérieur aux bénédictions et plus parfait que les salutations! Et que la miséricorde divine se pose sur ses quatre camarades de joie et sa famille et ses compagnons qui, le monde étant encore dans les ténèbres de l'ignorance, ont fait les incursions et la guerre sainte et dont le sabre incandescent a rendu flamboyante la torche de la religion et de la nation et a éclairé le continent habité! Que la satisfaction de Dieu [soit-il élevé!] soit sur eux tous!

Puis après : moi, pauvre, vil esclave, nommé Hussein ben Séfer, étant l'un des serviteurs, Solak du refuge de l'univers et de l'asile du gouvernement, Padichah Sultan Osman, et mis en marge, ayant préféré me reléguer à la retraite, je viens rédiger brièvement les événements extraordinaires survenus dans la ville de Constantinople [que Dieu veuille la préserver des malheurs et des catastrophes!], à la date de l'an 1031 de l'Hégire du Prophète [salut sur lui!], savoir : la cause de la délivrance du Sultan de l'Islam, ombre de Dieu dans le monde, assistant les serviteurs de Dieu, aidant les protégés divins, vainqueur des ennemis d'Allah, Calife de l'envoyé de Dieu, déployant la sécurité et la confiance, propagateur de la justice et de la générosité, Sa Majesté le Sultan fils de Sultan, Sultan Mouctafâ Khan, fils de Sultan Mohammed Khan [que Dieu très haut perpétue Son Sullanat et immortalise Son gouvernement jusqu'à la fin du temps!]. J'espère que les savants qui y trouveront des défauts et des lacunes feront un immense effort pour les corriger.

Qu'il ne soit caché à (tout) esprit éclairé que le mercredi, 7 de Rêdjeb le vénéré de 1031, les Janissaires et les Sipahis

se réunirent de bon matin et, du côté de la Suléïmanieh, ils se dirigèrent vers les casernes, et les bazars se fermèrent. Les hommes du marché fermèrent leurs boutiques, et personne ne savait quelle était la situation. Les Sipahis et les Janissaires se réunirent près des nouvelles casernes, au marché aux viandes où ils s'occupèrent de délibérer. Voici l'objet de leur discussion : (il s'agissait) d'obtenir du Sultan de faire mettre à mort ceux qui avaient inculqué au Padichah, protecteur de l'État, (l'idée) de passer vers l'Anatolie sous prétexte (d'aller à) la Ca'aba⁽¹⁾, et de faire renoncer le souverain à ce voyage. Car, ce jour-là, des ordres avaient été donnés aux Capoudjibachis⁽²⁾ sur le transport du Pavillon (Impérial)⁽³⁾ et déjà étaient prêtes la plupart des provisions de l'expédition dont une partie passa à Scutari. Ce jour-là, les Janissaires et les Sipahis s'étant mis en colère, les portes de la citadelle⁽⁴⁾ furent fermées, et ainsi le Pavillon ne sortit pas. Énumérons, en abrégé, les personnes qui, semant la zizanie entre les troupes Kouls et le Padichah, lui ont insinué de passer à la côte d'Asie.

D'après les (gens bien) informés, (moi) l'auteur de (ces) paroles et rédacteur de (cette) brochure, je rapporte que le favori, Suleïman Aga (Aga) du Palais⁽⁵⁾, était devenu l'intime du Padichah à qui, jour et nuit, il faisait l'éloge des cavaliers (mercenaires) égyptiens et vilipendait les troupes des Janissaires et des Sipahis, disant : « Ces troupes sont des gens incapables et inutiles. Au lieu d'en faire des Kouls, il vaut mieux avoir

(1) « Pour aller ensuite en Égypte établir le Siège de son Empire » (G, p. 7).

(2) قاپوچي, nom des employés qui étaient au nombre d'environ 1960, ayant diverses fonctions à remplir soit au sérail même, soit au dehors, pour le service du Sultan. Les douze principaux officiers de ce corps s'appelaient قاپوچي باهي.

(3) اوتاق او شاق ou اوتاق هايون = « la tente qu'on prépare au Grand Seigneur quand il fait quelque voyage » (G, 8).

(4) « Qui étant du côté de la Propontide était celle par où le Pavillon devait passer » (G, 8).

(5) Kizlar-Agassi.

des cavaliers anatoliens et arabes. » (De sorte que) à force de Lui parler, depuis le jour qu'il était Aga du Harem Impérial, il avait éloigné le Sultan des Kouls et inculqué à Sa Majesté le désir d'anéantir les troupes des Janissaires et des Sipahis et d'enrôler des Turcs (d'Asie) comme Segbans et des Turkmènes comme cavaliers. (C'est ainsi qu')Il était disposé à passer du côté de l'Anatolie.

Khodja Omer Efendi aussi était d'accord avec l'Aga du Palais. La cause pour laquelle il faisait au Sultan l'éloge de l'Égypte était celle-ci : Le frère de Khodja Omer Efendi, connu sous le nom de Karabach⁽¹⁾, était Cheikh de la Ca'aba⁽²⁾. C'est le Khodja qui, jadis, peut-être un an avant (la date de ce récit), avait, par ses instances, obtenu du Sultan cette place de la Ca'aba pour son frère Karabach. Mais, les revenus de ce poste étant une prébende du Chérif de la Mecque, celui-ci⁽³⁾ voulut pendre Karabach, frère du Khodja⁽⁴⁾. Les Mecquois intercédèrent auprès du Chérif en faveur de Karabach et le sauvèrent de la potence. Mais le Chérif bannit Karabach et le fit sortir de la Mecque. Karabach, arrivé en Égypte, raconta par lettre ses aventures à son frère, Khodja Omer Efendi. Celui-ci, touché d'émotion, projeta de venger, sur le Chérif de la Mecque, l'injure faite à son frère et conçut le plan d'exciter le Sultan, d'aliéner Son esprit contre le Chérif, d'obtenir de Lui la condamnation du Chérif, pour lui faire subir la peine de l'affront que ce dernier infligea à son frère Karabach. Voilà sous l'impulsion de quel désir sangrenu lui aussi se rangea de l'avis de

(1) « Abdoul-Rahman » (G, 13).

(2) « Supérieur d'un couvent de Derviches à la Mecque et... Cadi de cette ville » (G, *ibid.*).

(3) « Soit qu'il fut indigné de ses malversations ou animé de quelque haine particulière » (G, 13-14).

(4) « Et ayant fait, avec plusieurs autres Cadis jaloux de sa faveur, une forte brigue contre Lui, ils l'auroient enfin un jour fait succomber sous leurs coups, si le peuple ne l'avoit retiré de leurs mains et fait sortir de la ville » (G, 14).

l'Aga du Palais, et inculqua à S. M. Sultan Osman Khan (l'idée de) passer à la côte d'Anatolie.

En dehors de ceux-là, il y eut le Bostandji⁽¹⁾ Mohammed Aga qui mit mal le Sultan avec les troupes des Kouls, devenant par là l'ennemi de Youssuf Aga, l'Aga des Janissaires. Il faisait travestir le Padichah du monde qui, accompagné d'une escorte de Bostandjis, entraît (dans ses rondes nocturnes) à l'improviste dans les tavernes et les bars des glaciers⁽²⁾ où (il espionnait et) surprenait les Janissaires et les Sipahis dont il réprimandait illégalement les uns et commençait à jeter les autres à la mer⁽³⁾. Il y en avait aussi qui étaient mis dans les galères de l'État⁽⁴⁾. Les troupes des Kouls en étaient profondément vexées.

De plus, un an avant l'expédition impériale (contre la Pologne), S. M. le Sultan avait ordonné : « Que toute mon armée soit prête ! » et avait envoyé aux quatre points cardinaux des hommes indépendants, munis du Décret supérieur, qui accumulèrent force matériel de guerre. Lorsque le Sultan alla en expédition (et arriva) à la bourgade d'Ishaktgi, sur le grand pont⁽⁵⁾, il distribua ses dons de guerre à la Garde Impériale qui était présente, (de sorte que) les retardataires restèrent frustrés de (ces) munificences⁽⁶⁾. Voilà pourquoi ceux qui ne

⁽¹⁾ « Bostangi-Bachi, c'est-à-dire gouverneur de tous les Serrails et de toutes les maisons de plaisance du Grand-Seigneur » (G, 17).

⁽²⁾ بوزخانه « les lieux où l'on boit le Bozan » (G, 161) ; « c'est une boisson faite avec du millet broyé comme on fait ici la Montarde » (*Ibid.*, 239, note). G avait donc la leçon préférable بوزخانه.

⁽³⁾ « Pour affaiblir par ce lâche moyen les Compagnies d'Ioussouf Aga et lui donner un dépit qui le portât à quelque murmure » (G, 18-19).

⁽⁴⁾ طاش عی : bateau de pierre.

⁽⁵⁾ Jeté sur le Danube, le 12 juillet (22 Cha'ban) 1631.

⁽⁶⁾ « Outre que pendant le combat ceux qui apportèrent des testes des ennemis dans l'espérance d'estre recompensez avec honneur, ne recevant qu'un present tel qu'un simple Bourgeois le donneroit le jour du Bairam à son Esclave ou à sa servante pour leur feste, ne s'exposèrent plus avec tant d'ardeur qu'ils auroient fait s'ils avoient esté bien payez » (G, 22-23).

touchèrent pas de gratifications se firent paresseux pour la guerre, en répondant : « Que les Kouls qui ont été gratifiés aillent se battre ! » C'est par suite de cette mauvaise attitude que l'on ne put vaincre le bataillon des vils infidèles et que l'on (fut obligé de) conclure la paix⁽¹⁾.

De retour de l'expédition Impériale, le Sultan nomma le Bostandji-Bachi, Mohammed Aga, Beylerbey d'Égypte⁽²⁾, et Khodja Mahmoud Aga devint Bostandji-Bachi. S. M. le Sultan, sur le conseil de Soléiman Aga, Aga du Harem, et de Khodja Omer Efendi, fut entiché du désir de briser le corps des Janissaires et des Sipahis et de recruter des Turcs comme Segbans⁽³⁾ et des Turkmènes comme cavaliers. Aussi, sous prétexte de (chercher des) provisions, expédia-t-il à Alep un Baltadji⁽⁴⁾ nommé Eski-Youssuf, l'un des Baltadjis du Vieux-Palais. Cependant, on disait que ce Baltadji y était occupé à racoler des Segbans, ce qui produisit l'agitation dont il s'agit. De plus, des rumeurs se répandirent que plusieurs Beylerbeys avaient, par des émissaires venus partout, reçu l'ordre d'anéantir la garde impériale et d'engager des Segbans. De là le mouvement du corps des Kouls qui, ce jour-là, sortirent au Caraman⁽⁵⁾ en

⁽¹⁾ Hammer (536) fait valoir encore d'autres causes de cet insuccès de l'expédition de Pologne.

⁽²⁾ « Etoit devenu depuis deux ans Vice-Roy d'Égypte » (G, 17-18).

⁽³⁾ سکیان, propr. : garde de chiens. Ce nom, prononcé communément en turc : Sémien, se donnait autrefois aux soldats de régiments du corps des Janissaires, affectés au service particulier du Sultan, et ensuite aux troupes de nouvelle levée, organisées à l'europeenne sous le règne du Sultan Mahmoud II. Lorsque le Grand-Seigneur allait à la chasse, quarante-quatre soldats de ce régiment l'accompagnaient à cheval. Le Segban-Bachi, chef de cette division, était le lieutenant du commandant en chef (âgha) des Janissaires et le remplaçait à Constantinople quand celui-ci était en campagne.

⁽⁴⁾ Pionnier, sappeur, soldat de la garde du Sultan, armé d'une espèce de hallebarde. « Un des officiers subalternes » (G, 25).

⁽⁵⁾ « Un quartier de Constantinople habité par les Arméniens » (G, 13) où était l'Etméidan. On peut lire aussi فرمان (Ferman); sortir à l'ordre, c'est-à-dire dans le but de solliciter un ordre du Sultan.

foule compacte et, de là, se dirigèrent vers le marché aux viandes.

Ces troupes nombreuses, ce peuple immense, entraînant tous ceux qu'ils rencontraient sous le costume de Janissaires et de Sipahis, se rendaient en foule à l'Hippodrome, quand (ils virent) le Tchaouch-Bachi, Caldji-Zadé⁽¹⁾, qui venait avec l'ordre écrit de Dilawer-Pacha pour prévenir la querelle. Les soldats de marine lancèrent des pierres au Tchaouch-Bachi et le mirent en fuite. De là, la foule se rendit à l'Hippodrome. Quelques vieux Janissaires et Sipahis, rompus aux affaires et expérimentés, allèrent (trouver) le Connaisseur des vérités des Fetwas, versé dans les subtilités de la piété, l'océan des vertus, le plus éloquent parmi les peuples, la rareté du siècle, le modèle du monde, le Mufti des musulmans, Sa Béatitudo le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, et lui demandèrent un Fetwa ainsi libellé sous forme de question : « Que recommande la Loi de faire à l'égard des personnes qui excitent le Padichah de l'univers, font dilapider le Trésor public musulman et sont la cause de tant d'intrigues et de lâchetés ? » Sa Béatitudo répondit : « On doit les tuer ! » En possession de l'acte du Fetwa, la foule revint à l'Hippodrome.

Le même jour, la flotte impériale levant (l'ancre) de devant Béchiktach, pour se diriger vers Yedi-Koulé⁽²⁾, le brouillard la surprit, (ce qui obligea) l'équipage de la faire aborder (devant le Vieux-Sérai), et ces camarades débarquèrent précipitamment

(1) Hammer prononce Tchahidji-Zadé (چالجي) et G (p. 30) : Aligi-Zadé.

(2) « L'Armée des Galères qui estoit à l'ancre à Bechiktasch, et qui a costume tous les ans avant que de se mettre en Mer, d'y rester un jour ou deux pour y égorger quelques Moutons en Sacrifice au Tombeau de Cair-eddin, qu'on appelle communément Barberousse, qui est enterré en cette place sous un petit Dôme entouré de grands Arbres, estoit arrivée en ce Village proche de Constantinople vis-à-vis la Tour de Leandre, et après avoir achevé ces Sacrifices pour faire une Navigation heureuse, comme cette Armée Navale voguait vers les sept Tours, pour prendre sa route vers la Mer blanche, le bruit de la sédition vint jusqu'à elle » (G, 33-34).

à terre. Les portes de l'enceinte étant fermées, chacun escalada le parapet de la Tour et, arrivé à l'intérieur, se mêla à la foule. Alors, l'Aga des Janissaires ainsi que les Agas des régiments accoururent vers le marché aux viandes pour empêcher la cohue d'entrer en rixe. Dès qu'ils (voulurent) y pénétrer, les Janissaires et les Sipahis (en) interdirent l'accès à leurs Agas et, leur jetant des pierres, les firent déguerpir. Puis, les soldats de marine⁽¹⁾ tombèrent d'accord que l'on devait se rendre chez le Khodja Omer Efendi pour le déléguer auprès du Sultan afin de le dissuader de passer en Anatolie et pour faire décapiter l'Aga du Harem, Suléïman Aga. Ils disaient : « Personne autre que le Khodja n'est plus convenable pour soumettre ces faits au Padichah. »

Or, le Khodja de Sultan Osman Khan était assis au balcon et avait fait hermétiquement fermer ses portes. Les soldats de l'Islam poussaient des cris en disant : « Efendi, viens et, chargé de notre supplique pour notre souverain, daigne Lui exposer notre situation ! » Le Khodja, apercevant la multitude, s'esquiva par un guichet de voisinage⁽²⁾. Les soldats de l'Islam, après une courte pause, recommencèrent leurs cris et vociférations. De l'intérieur, les domestiques du Khodja répondirent en disant : « L'Efendi n'est pas ici, il s'est rendu au Palais Impérial. »

Maints soldats de l'Islam avaient vu (Omer Efendi au balcon avant son évasion). Aussi, enfoncèrent-ils sa porte et pillèrent-ils ses biens⁽³⁾. Ils s'en retournèrent et allèrent au palais

(1) عساکر دریا مقاطر. Cette locution, souvent répétée dans la suite, signifie proprement les soldats qui sont comme les ondes (مقاطر) de la mer.

(2) قوکشورتیو, propr. : porte mitoyenne entre deux maisons contiguës.

(3) G ignore cette démarche des Janissaires auprès d'Omer Efendi et leur déception qui s'en suivit. Il ne fait qu'incidemment allusion au pillage de sa maison (p. 51). D'après lui (p. 35), c'est Dilaver-Pacha qu'ils voulurent faire intervenir auprès du Khodja, ce que notre texte, dans le passage suivant, ne dit pas explicitement.

de Dilawer Pacha pour faire (par sa médiation) soumettre au Sultan les faits susmentionnés. A l'arrivée des soldats de marine au palais du Grand-Vizir, la suite, les esclaves et tous les clients et dépendants de Dilawer Pacha, qui étaient armés jusqu'aux dents, lancèrent des flèches sur la foule des soldats de marine, en blessèrent quelques-uns et en tuèrent deux. La multitude des Janissaires et des Sipahis, dépourvus d'armes et de moyens de défense, revinrent et concertèrent d'aller au bazar des Sipahis pour y piller toute espèce d'armes et d'instruments d'attaque et retourner tout armés au palais de Dilawer Pacha pour se livrer à des représailles. Sur cet accord, ils coururent comme un torrent impétueux. Quand ils furent près du marché des Sipahis, les gens du bazar (des armuriers) sortirent à leur rencontre et prièrent les soldats de l'Islam de préserver leurs magasins du pillage⁽¹⁾. Aussi, les soldats de l'Islam se le défendirent réciproquement et renoncèrent au sac. La nuit aussi approchait et, partant, la foule se dispersa après entente de revenir le lendemain, Janissaires et Sipahis réunis, tout armés.

La cause d'une si grande audace de la part des troupes des Sipahis et des Janissaires, c'était que le Grand-Vizir, Dilawer Pacha et le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, ainsi que d'autres notables vizirs et grands oulémas avaient tâché de dissuader le

⁽¹⁾ Hammer (p. 540) passe sous silence le développement suivant que G (39) donne à cet épisode : « Les Vieillards même se meslant parmi eux, et trouvant dans cette Troupe séditieuse des enfants et des neveux, leurs disoient en les embrassant tendrement : Qu'est-ce cecy, mes enfans, où vous porte vòtre colère? que voulez-vous entreprendre sur le peuple? est-il cause de ce que vous avez souffert? est-ce ainsi que la raison doit conduire votre vengeance? ce pillage est d'un très mauvais augure, il n'en pent arriver que du malheur. Ces mots et l'autorité de ces Vieillards arrêterent la fureur des séditieux, ils ne passèrent pas plus avant. . . » G (42-50) rapporte aussi longuement un songe alarmant d'Osman II, sa visite de pénitence à la mosquée d'Eyoub et le sacrifice qu'il y fit avec des bœufs ravis à des paysans, faits brièvement racontés par Hammer. (*ibid.*).

Sultan (de ses projets) sans qu'il y eût moyen de faire agréer leur avis par le Padichah. Enfin, le Chéikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, rédigea et adressa à Sultan Osman un respectable Fetwa en ces termes : « Le pèlerinage du Sultan à la Ca'aba est inopportun. » On raconte [la responsabilité en revient au rapporteur] que Sultan Osman, ayant vu ce Fetwa, le déchira en morceaux. Les grands oulémas et les vizirs n'ayant pu retenir le Padichah, les troupes des Kouls se mirent en sédition. Mis au courant du rassemblement de la foule des Janissaires et des Sipahis, et de leur grande agitation, ainsi que du pillage du palais du Khodja, Sultan Osman convoqua les savants au Sérail et leur demanda le mobile du soulèvement. Et les oulémas répondirent que les troupes des Kouls étaient mécontentes du voyage Impérial à la côte d'Asie et (de plus) ne voudraient pas (voir) certaines personnes (maintenues) dans (leurs) postes. A ces propos, le Sultan répondit en disant : « J'ai renoncé à Mon départ. »

Le lendemain, le jeudi, 8 de Rédjeb le vénéré, les Janissaires et les Sipahis étaient prêts (armés) de flèches, d'arcs, de fusils, de sabres et de lances. Ce jour-là, la foule était le quintuple du rassemblement du jour précédent. Ils se réunirent d'abord près des nouvelles casernes sur l'Hippodrome. Puis, les Janissaires et les Sipahis réunis se rendirent en grand nombre à l'enceinte sacrée de la mosquée de S. M. le Conquérant Gazi S. Mahammed Khan [sur Lui soient la clémence et le pardon !] où ils firent leurs dévotions et, après avoir trois fois prononcé la formule : « Allah est plus grand ⁽¹⁾ ! » ils se rendirent en foule à l'Hippodrome.

Ensuite, les savants légistes : Chéikh-ul-Islam Essa'ad Efendi, Zakarya-Zadé Yahia Efendi, Kethouda ⁽²⁾ Mouçtafà

(1) الله أكبر. La prononciation de cette formule sacramentale s'appelle تكبير.

(2) Vulgairement prononcé Kiaia (au lieu de كيتخدا); signifie : intendant.

Efendi, Bostan-Zadé Mohammed Efendi, 'Azmi-Zadé Haléti Efendi et d'autres semblables oulémas, ainsi que les Chéikhhs : Omer Efendi, prédicateur de Sainte-Sophie, Siwasssi Efendi, prédicateur de la mosquée Ahmédié, Ibrahim Efendi, prédicateur (de celle) de Djerrah ⁽¹⁾ Mohammed Pacha, Derwich Efendi et Cadi-Zadé ⁽²⁾, montèrent à cheval et, ainsi réunis, descendirent de cheval devant la mosquée Ahmédié (où ils entrèrent). Quelques hommes réfléchis parmi les soldats de l'Islam, pénétrèrent (après eux) dans la mosquée et invoquèrent les oulémas légistes et les Chéikhhs. Ceux-ci leur demandèrent le motif de leur réunion; sur quoi ils réclamèrent la tête de six personnes, dont on rédigea la liste (jointe) à la requête. D'abord, voici les noms des six personnes dont on demandait le sang : Khodja Omer Efendi, l'Aga du Harem Impérial Suléïman Aga, le Caïmacam Ahmed Pacha, le Desterdar Baki Pacha, le Grand-Vizir Dilawer Pacha et le Segban Bachi Nassouh Aga. Dans le début de ce récit, il a été exposé pour quels motifs on demandait (l'exécution du) Khodja et de l'Aga du Harem. Quant à Dilawer Pacha, les Janissaires et les Sipahis s'étant rendus le jour précédent à son palais, on avait décoché des flèches sur (cette) foule de Sipahis et de Janissaires, en blessant quelques-uns et en tuant deux personnes : voilà pourquoi ils demandaient (la tête de) Dilawer Pacha.

Pour ce qui est de Baki Pacha, toutes les fois qu'il devenait Desterdar, il payait la solde des troupes des Sipahis et des Janissaires en monnaie rouge, brisée et tronquée : c'est là la raison pour laquelle ils voulaient son exécution. Le Caïmacam Ahmed Pacha, chaque fois qu'il était nommé comme tel dans la capitale, durant une expédition impériale du Sultan, atermoyait le paiement de la pension des Janissaires et des Sipahis

(1) جراح = chirurgien.

(2) B omet le nom de Gubbarri Efendi, chef des Chérifs, mentionné par G (57) et Hammer (543).

en retraite⁽¹⁾. Aussi, les gardes forestiers⁽²⁾ et les vétérans, de concert, lançaient des pierres au palais du Caïmacam et touchaient leur solde. De Nassouh Aga ils n'avaient pas voulu⁽³⁾ comme Segban-Bachi, et ce poste fut donné à Kara Hassan Aga, qui naguère en avait été destitué. Au retour du Sultan de la (récente) expédition Impériale (en Pologne), le Segban-Bachilik fut rendu à Nassouh Aga. Sa Majesté, ayant su que les Couroudjis et les Otouraks avaient jeté des pierres au palais du Caïmacam et créé un tel tumulte, donna l'ordre : « Que tous les gardes forestiers et les vétérans soient mis à l'écart ! » Ils prièrent le Sultan (de ne pas être repoussés). Mais, à 2,000 de ces individus (les plus coupables) on prit le certificat, et leur pension fut retranchée. (Puis) graduellement, on commença à diminuer de plus en plus la solde (des autres)⁽⁴⁾. Voilà pourquoi ils demandèrent l'exécution du Caïmacam Ahmed Pacha et du Segban-Bachi Nassouh Aga, parce que ces deux derniers s'étaient plaints des Couroudjis auprès du Sultan.

Revenons maintenant à notre récit : les oulémas, munis de la liste susindiquée, montèrent à cheval et se rendirent au

⁽¹⁾ اوخرق, vétéran, soldat émérite et qui n'est plus obligé de faire la guerre.

⁽²⁾ قورجی, propr. : soldat vétéran laissé en garnison avec sa solde et exempt d'aller à la guerre.

⁽³⁾ D'après G (p. 147-148), voici la raison de cette antipathie : « La Milice estoit irrité contre ce dernier (Nasouh Aga Chef des Troupes étrangères), parce qu'on l'année 1012 de l'Hégire le feu Sultan Ahmed étant à Andrinople, et le nommé Aianis Aga ayant la seconde Charge des Janissaires, les maltraitoit sans sujet et avec trop de cruauté, en sorte qu'il en fit noyer plusieurs dans le Don, et rendit les autres presque tous malades à force de les faire travailler. Pendant l'exercice de ces cruautés et de cette Charge où il avoit esté appelé par deux diverses fois, on dit qu'il enseigna à ce Nasouh Aga les Arts diaboliques par lesquels il se rendit si recommandable depuis. Outre la qualité de Disciple de ce méchant homme, Nasouh Aga avoit encore celle de Pere du detestable Sofiman Aga, et ce n'estoit que trop pour être en horreur aux Sipahis et... »

⁽⁴⁾ « De dix Aspres dont la solde estoit auparavant, ces Reformateurs ne leur en donnerent que cinq » (G, p. 63).

Sérait, où ils informèrent S. M. Sultan Osman Khan de l'imposant attroupement qui venait d'avoir lieu. Le Pâdichâh, ayant connu la tournure qu'avaient prise les choses, refusa catégoriquement de livrer les personnes dont on demandait la tête et répondit : « Je ne (les) livre pas ! » Les oulémas insistèrent dans leurs prières en disant : « Sire, il faut leur concéder ce qu'ils réclament, autrement c'est la ruine de l'État, (car) ce rassemblement est un grave tumulte. » Le Sultan se mit en colère et dit : « Ne vous (en) souciez pas, on a vu (jusqu'où va l'importance de) leur mesure⁽¹⁾. » Les oulémas, voyant l'emportement du monarque, et convaincus que leurs paroles n'exerceraient aucune influence, coupèrent court à leur réponse, mais ne purent sortir dehors et restèrent en présence du Sultan.

Voyant alors que les oulémas s'attardaient, les soldats de l'Islam songèrent à se rendre au Palais, mais ils craignaient (de le faire) en disant : « Il doit y avoir au Sérail de nombreux et parfaits soldats armés et bien organisés. » Puis, ayant délégué les oulémas, les Janissaires et les Sipahis se disaient : « Que les oulémas arrangent l'affaire et qu'ils reviennent ! » et ils attendaient sur l'Hippodrome. Ayant vu que les oulémas restaient près du sultan, ils prirent la détermination d'aller au Palais. Mais on se disait : « Dans le Sérail, le corps des Bostandjis est tout prêt, bien armé, et dix canons sont portés au Palais. » Aussi n'osèrent-ils pas aller plus loin.

Alors, plusieurs Janissaires et Sipahis réfléchis opinèrent de faire monter quelqu'un au minaret de Sainte-Sophie pour qu'il regardât du côté du Palais s'il y avait ou non des soldats et si les oulémas allaient et revenaient, et le leur fit savoir. Sur cet

⁽¹⁾ G (p. 67 et 69-70) et Hammer (540) mettent dans la bouche d'Osman II des réponses moins laconiques et d'un ton plus véhément, et citent un discours hardi du vizir Husséïn Pacha qui insiste auprès du Sultan pour le décider à livrer aux mutins les victimes exigées par eux.

avis, quelques hommes prudents montèrent au minaret de Sainte-Sophie et, jetant un coup d'œil sur le Palais, ils virent qu'aucun des oulémas n'allait ni ne revenait et qu'il n'y avait nulle trace de Bostandjis ni de soldats, et vinrent immédiatement en informer (l'assemblée). Les soldats de marine forts de cette communication (crièrent) : « Allâh est plus grand ! » et, mettant à l'avant-garde les soldats de l'Islam, armés de fusils, les autres soldats portant des sabres nus, affluèrent de l'Hippodrome vers le Sérail. Arrivés à la porte du Palais, ils la trouvèrent ouverte et questionnèrent sur la situation les quelques portiers qu'ils y rencontrèrent. Les concierges répondirent : « Nous avons entendu dire que les Bostandjis sont prêts, ne soyez pas négligents ! » Sur cet avertissement des portiers, les soldats de l'Islam postèrent trois cents fusiliers pour garder la porte du Sérail et en envoyèrent un pareil nombre à la porte de fer pour y veiller avec vigilance, puis, les soldats de l'Islam, habitués au succès, pénétrèrent par la première porte du Palais et en remplirent la Cour. Les soldats non armés s'emparèrent chacun d'une bûche du bois amoncelé comme des montagnes devant le dépôt des armes, (de sorte) qu'il ne restât point de bois sur place.

Nous venons de dire que les Janissaires et les Sipahis vinrent tout armés. Si l'on demande qui est-ce qui, manquant d'armes, pilla le bois, c'étaient les Djébedjis et les artilleurs, les Adjémis-Oghlans⁽¹⁾ et la foule des civils qui, tous, étaient présents dans cette cohue. La foule des Sipahis et des Janissaires dirent à maintes reprises aux civils : « Allez-vous en, ne vous trouvez pas parmi nous ! Si les soldats surviennent, vous deviendrez pour nous une entrave aux pieds. » La foule citoyenne répondit : « Là où se trouve l'armée musulmane, nous y serons aussi.

(1) عجمی اوغلان = recrues, « soldats expérimentés ou novices qui, en d'autres termes, étaient pour la plupart des aspirants janissaires » (Djévad, p. 241).

Il nous est interdit de vivre sans les soldats de l'Islam. Si vous vivez ou si vous êtes écrasés, nous serons avec (vous). » Ce disant, ils ne (voulurent pas) se séparer.

Pendant une ou deux heures, les soldats de marine ondu-laient, déblatéraient, criaient et tiraient des coups de fusils, en vociférant : « Légalement nous réclamons l'Aga du Harem, de par la Loi nous voulons le Khodja, au nom de Chéri'at nous demandons (la tête de) Dilawer Pacha. » Voyant que personne n'allait ni ne revenait, la foule compacte fondit cette fois comme un torrent et vint à la deuxième porte. Ils y pénétrèrent aussi avec mille frayeurs, poussèrent des cris et déchargèrent des armes à feu. Mais, une grande peur régnait parmi les soldats de marine qui tenaient les yeux ouverts de toutes parts (pour voir) d'où allait surgir et de quel côté allait attaquer la troupe des Bostandjis. Une autre partie des soldats de l'Islam se dispersa vers les dômes où les vizirs tenaient séance, et une autre du côté de la cuisine, venant jusqu'à la troisième porte. La rengaine des soldats de l'Islam y était (toujours) : « Légalement nous réclamons Dilawer Pacha, au nom du Chéri'at nous voulons la tête du Khodja, de par la Loi nous demandons l'Aga du Harem ! »

Ils y restèrent environ trois heures et il n'y avait aucun passant. Ils prirent enfin courage et vinrent à la troisième porte où se tenaient quelques eunuques blancs, des Capou-Oghlans⁽¹⁾ qui, voyant l'irruption des soldats par la porte, s'enfuirent à l'intérieur. Les soldats de marine pénétrèrent aussi par la troisième porte, vociférant au milieu des fusillades. Alors, au milieu des soldats se fit entendre un cri dont on ne connut pas l'auteur, à cause de la multitude. Cette parole s'exprimait ainsi : « Au nom de la Loi, nous désirons avoir Sultan MouÛtafâ Khan ! » et fut trois fois répétée. Par la sagesse divine et la

⁽¹⁾ *تجرو خواجگان* « quelques misérables portiers » (G, p. 82).

providence de Dieu, ce propos courut sur les langues de tous les soldats qui, de concert, jetant des cris, disaient avec des vociférations répétées : « Par le Chérif, nous réclamons Sultan Mouçtafâ Khan ! »

De là, ils arrivèrent devant le compartiment des Itch-Oghlans ⁽¹⁾ et s'enquirent de l'endroit où Sultan Mouçtafâ Khan était emprisonné. Les Itch-Oghlans sortirent alors au devant de leurs chambres, où ils se tenaient tremblants de peur, et répondirent : « Nous ignorons le réduit où Sultan Mouçtafâ Khan est séquestré. » Les soldats de l'Islam se mirent à faire le tour des pièces et à chercher dans tous les coins, lorsqu'un Itch-Oghlan des chambres spéciales fit signe du côté du Harem et dit : « Sultan Mouçtafâ Khan doit être là-bas. » Tous les soldats se ruèrent alors du côté des voûtes, les Sipahis montèrent sur les coupoles et, marchant sur les dômes, crièrent : « Par ordre de la religion, nous réclamons Sultan Mouçtafâ Khan ! » Alors, de dessous la voûte se fit entendre une voix triste qui parvint à l'oreille des soldats. Ils s'arrêtèrent sous cette coupole et expédièrent quelques braves agiles vers la cuisine, d'où ils apportèrent des haches, avec lesquelles ils se mirent à briser le plomb et à percer le dôme ⁽²⁾. Sultan Osman, ayant pris connaissance de ce qui se passait, expédia quelques hommes du corps des Bostandjis pour faire venir Dilawer Pacha qui était allé à Scutari (se réfugier) dans la cellule de Mahmoud Efendi. ⁽³⁾ Les émissaires trouvèrent Dilawer Pacha et, pour

⁽¹⁾ لڭ اوغلان, élève page qui, après avoir reçu sa première éducation dans une espèce de séminaire, était fait لڭ (Itch-Aga) ou page de l'intérieur du Sérail.

⁽²⁾ G (p. 89 et 92) place ici une longue tirade pour expliquer la succession de Mouçtafâ I^{er} à Sultan Ahmed, fait que Hammer (p. 94) interprète en quelques mots, d'une façon différente. La principale cause de la première déposition de Mouçtafâ fut, d'après G (p. 93), « la résolution qu'il prit de faire la guerre aux Persans contre le sentiment du Muphti et de l'ancien Vizir », ce dont Hammer ne dit rien.

⁽³⁾ Dont le couvent servait d'asile aux persécutés qui, pour échapper à la

l'amener, le mirent dans une barque. Laissons-les donc venir.

Entre temps, pendant que les soldats pratiquaient des trous dans la coupole, quelques eunuques noirs faisaient pleuvoir des flèches sur les gaillards occupés à percer la voûte. Quelques fusiliers des soldats montèrent sur le dôme et tuèrent deux eunuques. Avec mille peines, on parvint à trouer la coupole, et quelques soldats coururent à la hâte vers la salle des séances des vizirs dont ils coupèrent et apportèrent les cordes des rideaux. A l'aide de ces cordes, trois audacieux descendirent au fond, mirent leur tête au pied du juste souverain, lui adressèrent des souhaits et répandirent les bijoux de leurs éloges à la poussière de ses pieds :

D'un accord commun, Sire, notre parole est unique :

Nous sommes tous, sans flatterie, de purs et intimes amis.

Le droit est à Toi, sous la haute place du Sultanat sois notre Seigneur,

Nous sommes tes sujets, prêts à exécuter tes firmans.

Le trône de l'État attend le pied de Ta Majesté, [sincères.

Sans contradictoire parmi nous, Sire, nous sommes tous des esclaves

Pendant que le peuple de l'Égypte est ruiné par la famine, agis à l'instar

O saint roi, nous Te voulons monarque du monde. [de Joseph.

Si les compagnons de joie consultent spécialement notre avis,

Nous devons être arrivés à l'époque d'un souverain intègre.

Ces braves dirent : « De grâce, Sire, les soldats musulmans T'attendent dehors, ô roi juste ! » A ces paroles, l'incomparable Padichah, de noble caractère et beau comme Jousuf, Sultan Mouëtafâ Khan demanda de l'eau. Il y avait en effet trois jours qu'il n'avait bu d'eau. Aussitôt, on fit venir de trois lieux trois cruches d'eau que l'on y fit descendre à la corde. Quelques vaillants agiles aussi se rendirent au Vieux-Sérail porter la

mort, y endossaient, au moins momentanément, le frac des derviches. D'après G (p. 98), S. Osman invita également Mahmoud Efendi à « venir à l'instant le trouver pour délibérer ensemble des moyens d'arrêter la fureur de ce torrent ».

bonne nouvelle à la Validé, mère du Sultan Mouçtasâ Khan. Ensuite, on fit monter sur la coupole le monarque intègre, au cœur pur, Sa Majesté Sultan Mouçtasâ Khan, ainsi que deux odalisques emprisonnées avec Lui pour Le servir.

C'est à ce moment que Sultan Osman avait fait venir de Scutari Dilawer Pacha et Suléïman Aga du Harem. L'une des portes du Harem s'ouvrit pour laisser passage aux deux, et la porte fut hermétiquement refermée. Bientôt la soldatesque tira sabres et halberdes et hacha en morceaux le Grand-Vizir Dilawer Pacha et Suléïman Aga du Harem Impérial. Alors les oulémas sortirent de devant Sultan Osman, et le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, ainsi que le Kéthouda Mouçtasâ Efendi, dirent : « Camarades, allons, que Sultan Mouçtasâ Khan reste (de côté). Sultan Osman vous a livré ceux que vous demandiez. Si vous en voulez encore (d'autres), nous allons les obtenir du Padichah ⁽¹⁾. » Les Janissaires et les Sipahis y répondirent : « Messieurs, nous avons trouvé Celui que nous voulions. Auparavant, notre Padichah était Sultan Mouçtasâ Khan et il est encore notre souverain. » Et ils demandèrent les firadjés ⁽²⁾ des oulémas pour habiller S. M. Sultan Mouçtasâ Khan, mais les oulémas refusèrent et ne donnèrent pas un manteau pour vêtir le Padichah.

Puis, les soldats firent descendre par la coupole S. M. le suprême Padichah et le mirent sur le cheval du Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi. Cependant, le Sultan de l'univers n'ayant pu tenir à cheval à cause de sa débilité, on l'en fit descendre, et il fut placé dans une pièce contiguë à la Porte officielle. Les oulémas renouvelèrent leurs instances en disant : « Camarades, vous vous repentirez; allons, que Sultan Mouçtasâ Khan reste (de côté) ! » L'hommage (à présenter au nouveau Sultan) fut

⁽¹⁾ G (107-108) amplifie plus que Hammer (546) cet épisode et le discours des oulémas.

⁽²⁾ ساجد = sorte de simarre « ou veste » (G, 110).

proposé aux oulémas qui refusèrent un peu de se soumettre à cette cérémonie du Bérât ⁽¹⁾. De là, naquirent des rixes et des conflits entre la soldatesque et les oulémas. A la fin, les Janissaires et les Sipahis obligèrent par l'épée les oulémas à présenter les hommages (dus au Sultan). Le refus des savants de se soumettre au Bérât avait pour cause le fait que Sultan Osman occupait encore le trône impérial et que, pour tenter une réconciliation, il avait député les oulémas qui, sortis dehors, trouvèrent Sultan MouÛtafà Khan délivré. De là, les querelles et les contestations surgies entre les Kouls et les oulémas ⁽²⁾. Mais les grands Cheikhs présentèrent sans résistance leurs hommages au pôle du bonheur, au centre du cercle de la perfection, beau comme Yousuf, S. M. Sultan MouÛtafà Khan.

Ensuite, les soldats de l'Islam prièrent S. M. Sultan MouÛtafà Khan de se rendre au Vieux-Sérai. S. M. ne rejeta pas la demande de Ses Serviteurs. Aussitôt, S. M. le Padichah fut placé dans un char avec les odalisques qui le servaient. Alors, l'un des Ich-Oghlans, le Djéleb ⁽³⁾ nommé Derwich Aga, entra aussi dans le char et s'assit sur la place du Sélam ⁽⁴⁾. Plusieurs centaines de personnes (s'attelèrent à) la litière et la tiraient, et des milliers de braves, sabre nu, l'entouraient de tous les côtés, et avec ce (cortège) on conduisit Sultan MouÛtafà Khan au Vieux-Palais. Puis, une partie des soldats se rendirent à la prison de Baba-Djafer, à la geôle de Galata et aux galères de

⁽¹⁾ *بیعت* = reconnaissance solennelle de l'autorité du souverain, de la part de ses sujets.

⁽²⁾ G (p. 112) ajoute ici : « Et ce fut ce jour-là qu'un Efendi nommé Caf-Zadé Couzi qui estoit avec les Sçavants dans la dispute qu'ils avaient eu contre la Milice sur l'Élection de Mustapha, mourut de la seule peur qu'il eut de voir des Sabres nus entre les mains des Spahis », fait que Hammer (p. 547) condense en une ligne, sans prononcer le nom de Caf-Zadé.

⁽³⁾ *چلبی*. C'est un Adjémi-Oghlan (voir *supra*, p. 90, n. 1) promu à un autre service que dans l'intérieur du Palais Impérial.

⁽⁴⁾ En face du sultan, dans une attitude respectueuse.

l'État, d'où ils détachèrent les prisonniers et les criminels⁽¹⁾. C'est par ordre du Maître du monde, Sultan Mouctafâ Khan, que tous furent mis en liberté.

Quelques pillards aussi allèrent et saccagèrent le palais du Dosterdar Bakî Pacha. Ils mirent de même à sac la maison du Cadi de Stamboul, Khodjâ-Zadé Abdullah Thélébi. Le bruit courut que Sultan Osman était prêt à assaillir, avec le corps des Bostandjis, le Vieux-Sérail où, probablement, il tuerait Sultan Mouctafâ Khan. On apprit aussi que la place d'Aga des Janissaires était accordée à Kurd Ali Aga et que le Kéthouda-Bey⁽²⁾ Husséin Aga et le Segban-Bachî Nassoub Aga étaient allés féliciter Ali Aga. Sur cette nouvelle, la troupe des Janissaires allèrent pour mettre en pièce Ali Aga⁽³⁾ qui, ayant senti ce qui se passait, prit la fuite, mais son palais fut saccagé.

Une autre partie des Janissaires et des Sipahis songèrent à aller au Vieux-Sérail, d'où ils voulaient prendre S. M. Sultan Mouctafâ Khan et le conduire à Orta-Djomi⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cette mesure, relatée aussi par Hammer (p. 547), est ainsi motivée par G (119-120): «Comme le Sultan Mustafâ vouloit s'attirer l'affection de tout le monde, et qu'il sçavoit qu'en pareille rencontre les méchans ont plus de voix que les bons, et que ceux qui sont accablés de dettes et de crimes, sont les plus puissans et les plus hardis dans une révolte, il commanda à la Milice d'aller faire ouvrir de sa part les Prisons de Baba-Giofar et de Galato, et de donner la liberté de sa part à tous ceux qui y estoient arrestez.»

⁽²⁾ Grand Huissier (G).

⁽³⁾ G (p. 121-122) développe ainsi ces incidents: «Ce qui augmenta encore le dépit des Janissaires qui avoient conçu une forte haine contre ce Cara Ali Aga, parce qu'étant Chaoux et Kioiebeg, qui est la seconde Charge des Janissaires, ils les avoient fort maltraité, et ne s'estoit fait aucun amy. Et comme on disoit que cette Charge de Chef des Janissaires ne luy avoit esté donnée par Osman qu'à condition de tirer Mustaphâ des mains de la Milice et de la faire mourir, tous les Janissaires irrités de cette entreprise furent chercher Cara Ali Aga pour le mettre en pièces.» Hammer (547) y fait aussi allusion.

⁽⁴⁾ D'après G (125-126), d'accord avec Hammer (547) qui est moins prolixe, voici la raison de cette mesure: «On disoit que le Sultan Osman ayant rallié les Bostangis, les avoit fait armer, et se préparoit à venir à leur teste forcer le Serrail et tuer le Sultan Mustapha. Les Janissaires et les Spahis donnèrent

Sur ces entrefaites, les soldats de l'Islam se rendirent encore au Vieux-Sérail et invitèrent la Validé, mère du Sultan Mouçtafâ Khan, en lui exposant les faits qu'on vient de lire. La Validé répondit : « Enfants, le Padichah n'est pas en état de se tenir à cheval à cause de sa faiblesse de constitution. » On fit donc venir un char, dans lequel on mit Sultan Mouçtafâ Khan, la Validé, les esclaves qui étaient à son service et le Silihdar ⁽¹⁾ Dervich Aga. Les soldats de l'Islam tiraient la voiture et conduisirent S. M. le Padichah à la Mosquée du Centre. L'heure de l'arrivée du Sultan à Orta-Djami² était après la prière du soir, le vendredi, 9 de Rédjeb le Vénéré. En descendant du char, le Sultan éleva Ses mains bénies pour prier et dit : « Allons, enfants, prions ; puisse Allah qui nous a amenés à cet état amener aussi Osman ⁽²⁾ ! » Il pria et entra dans la Mosquée.

VERS :

Orta-Djami² est l'aire ⁽³⁾ des dévotions,
Orta-Djami² est la plus belle des places.
Depuis l'avènement du monarque juste à la Majesté,
La plus brillante position est Orta-Djami².
En devenant, Lui, l'appui de ceux qui cherchent un asile,
Orta-Djami² est le jardin des roses du monde ⁽⁴⁾.

Et ils décidèrent de rendre le poste d'Aga des Janissaires à son ancien titulaire, car ils disaient : « Nous sommes contents

dans cette nouvelle, les Sçavans ne la crurent pas indigne de foy, Mustapha même en parut touché, et les plus expérimentés des Officiers conclurent qu'il falloit faire sortir le Sultan Mustapha du Sérail et le conduire avec toute la Milice à la Mosquée qu'on nomme Ortagiami. »

⁽¹⁾ سلیحدار, vulg. Silghtar, jadis premier officier de l'intérieur du Palais, qui portait le sabre devant le sultan.

⁽²⁾ « Y conduise le Sultan Osman et l'y perde » (G p. 127).

⁽³⁾ Ou grange (خرومی).

⁽⁴⁾ Ces vers me semblent modelés sur la قصیده داریه de New'î dont la première strophe est ainsi conçue : جنئی جو یا باغ ارم یا کستان (Ginn, H., III, 178 et 377).

de notre Aga.» Quand on soumit ces faits au saint monarque intègre, S. M. Sultan Mouctafâ Khan, le Padichah, dès Son arrivée au Vieux-Sérail, conféra de nouveau à Ali Aga la dignité d'Aga des Janissaires. Un exprès fut dépêché pour faire venir Ali Aga, mais celui-ci refusa de se rendre à l'invitation, ayant dit comme réponse : « Je n'irai ni auprès du Sultan Osman, ni auprès du Sultan Mouctafâ Khan, je ne rejoindrai aucun des deux tant que la couronne n'est pas en définitif exclusivement acquise par l'un des deux. Le Sultan, venu à Orta-Djami¹, le fit convier pour la deuxième fois, mais encore il ne vint pas. Enfin, sur l'avis des Oda-Bachis, une lettre d'invitation fut écrite et expédiée à l'Aga des Janissaires qui, en la voyant, monta aussitôt à cheval et vint à Orta-Djami¹, où on lui fit présenter ses hommages au Sultan. Ali Aga, sortant de la Mosquée, monta à cheval et se rendit à la Porte ⁽¹⁾ (des Janissaires). Le premier tiers de la nuit était écoulé quand il vint à la Mosquée, où il s'arrêtait quelque temps, et c'était minuit lorsqu'il s'en alla d'Orta-Djami¹. Cette nuit-là, le corps des Janissaires et des Sipahis garda soigneusement le Sultan dans la Mosquée, et tous les héros musulmans se déclarèrent cordialement attachés à Sultan Mouctafâ Khan.

GHAZEL ⁽²⁾ :

Quiconque a la taille (courbée) en arc par la main violente du temps,
ne doit pas durement se chagriner, car Dieu le fera maître de déco-
[ration.
Si, pour quelques jours, la lune de Canaan ⁽³⁾ est jetée dans le puits de
le saint le favorisera encore dans l'Égypte du bonheur. [la prison,
Tantôt il fait de l'intime ami un papillon du feu de ses rigueurs,
de nouveau, comme la rose, Dieu fait de sa place un jardin de roses.

⁽¹⁾ ديار, propr. : maison militaire, l'hôtel d'un fonctionnaire, le département d'un ministre.

⁽²⁾ Ode, pièce de poésie consistant en 5 (comme ici), 7 ou 9 distiques.

⁽³⁾ Allusion à Joseph, fils du patriarche Jacob, et auquel l'auteur, imbu du Coran (xii), compare Sultan Mouctafâ.

Tantôt il prive ⁽¹⁾ Salomon de la couronne et du trône,
 de rechef, en l'honorant de sa grâce, il fait de lui le souverain des
 [hommes et des génies.
 Patient devant l'injustice (et) la faveur qui porte un violent coup d'épée,
 il aura finalement le cœur réjoui par la réunion avec l'amant

De ce côté, notre récit touche à Sultan Osman Khan, fils de Sultan Ahmed Khan. Il avait entendu dire que Sultan Mouëtafâ, escorté des pages, s'était rendu au Vieux-Sérail, et que la troupe des Kouls n'y avait pas laissé Sultan Mouëtafâ Khan et l'avait mené à Orta-Djami², près des nouvelles casernes. Survint aussi le soir. Alors, Sultan Osman donna congé à tous les vizirs, car au moment où Sultan Mouëtafâ Khan fut délivré, les grands vizirs étaient en présence du Padichah. Lorsque les oulémas sortirent pour essayer un raccommodement, ils firent Bérât à Sultan Mouëtafâ Khan et rentrèrent chez eux. Les vizirs restèrent auprès du Sultan. La nuit étant arrivée, le souverain (les) congédia. Les vizirs saluèrent et rentra chacun dans son palais. Seulement, Husséin Pacha qui, autrefois Grand-Vizir, était actuellement deuxième vizir, resta près de Sultan Osman. Enfin, ceux-ci furent d'accord d'aller chez l'Aga (pour tenter de) produire un revirement d'opinion chez les Janissaires et arracher Sultan Mouëtafâ Khan de leurs mains ⁽³⁾.

Ainsi déterminés, Sultan Osman, Husséin Pacha et le

(1) Légende empruntée par l'Islam (Coran, xxxviii, 33) au Talmud et basée sur les premiers versets de l'Ecclésiaste.

(2) G (p. 114-116) ainsi que Hammer (p. 548) place, avant l'adoption de cette décision, une autre tentative de salut, faite par S. Osman :

« Osman recevant de moment des avis d'un si grand désordre, dit à Mahmoud Aga Bostangi Bachi de faire mettre promptement un Caique en Mer, de mettre dedans la meilleure partie du Thresor, des Armes, et quelques gens de résolution pour passer à Scudary, s'y mettre à couvert de l'orage, et voir de là ce qui pourroit arriver. Mais Mahmoud Aga lui répondit qu'au moment que les Bostangis avoient appris l'Electiion de Mustapha, ils en avoient esté si for alarmez qu'ils avoient tous pris la fuite chacun de leur côté sans qu'en pût sçavoir où pas un n'estoit retiré. »

Bostandji-Bachi, Soufi Mahmoud Aga, montèrent tous les trois à cheval et, à minuit, vinrent chez l'Aga. Au moment de leur arrivée, l'Aga n'était pas à la maison, étant allé à l'audience du pieux monarque, Sultan Mouctafâ Khan, à Orta-Djami^c. Peu après, l'Aga aussi revint. D'après l'accord, on (promettait de) donner 50 ducats ⁽¹⁾ et un coupon de drap d'écarlate à chacun des Janissaires et on (voulait ainsi) arracher Sultan Mouctafâ Khan au pouvoir des Kouls. Avec cette résolution, Ali Aga fut envoyé à Orta-Djami^c. Entre temps, qu'il ne reste pas caché aux Frères doués de la vue contemplative que Sultan Mouctafâ Khan s'était réfugié dans la maison de Dieu, tandis que Sultan Osman Khan s'était mis à l'abri dans la maison du serviteur. Ces deux maîtres de l'État ont pris des précautions. Celui qui s'est fait un asile de la maison divine l'a emporté, et celui qui s'est abrité chez le serviteur a été ⁽²⁾

Revenons à notre narration. Ali Aga vint aux nouvelles casernes, avant la prière matinale, entra dans l'une des chambres des Janissaires, (y) invita 25 ⁽³⁾ personnes des Oda-Bachis ⁽⁴⁾ et leur communiqua la mesure dont nous venons de parler. A chacun, il promit des faveurs, s'ils pouvaient produire une impression par leurs discours, faire changer d'avis le corps des Janissaires et les séparer du corps des Sipahis, prendre Sultan Mouctafâ de la main des Kouls et (leur) faire accepter Sultan Osman comme Padichah. Les Oda-Bachis dirent, en apparence ⁽⁵⁾, à l'Aga des Janissaires : « Mon Sultan, c'est raisonnable. Dites ces paroles à la troupe des Kouls, nous

⁽¹⁾ « Qui sont trois cens soixante et quinze livres » (G, 134).

⁽²⁾ Lacune surmontée, dans le texte turc, de trois points, pour indiquer une réticence.

⁽³⁾ « Vingt ou vingt-cinq » (G, 135).

⁽⁴⁾ اودوباشى = « chef de chambrée », capitaine de Janissaires ou d'autres troupes, commandant en second.

⁽⁵⁾ G (p. 137), omettant ces deux mots, n'admet aucune dissimulation de la part des Odas-Bachis qu'il croit de bonne foi dans leur déclaration.

aussi nous dirons que c'est rationnel. Donner (des gratifications) appartient à Dieu.» Sur ces entrefaites, le point du jour apparut.

Ce jour-là était un vendredi, le 9 de Rêdjeb le vénéré. L'Aga des Janissaires, Ali Aga, vint à la mosquée et se présenta à S. M. Sultan MouÛtafâ Khan. Les Oda-Bachis, déjà au courant de ce qui fut convenu, communiquèrent au corps des Sipahis et des Janissaires dans quel dessein venait l'Aga et de quel genre de résolution il s'agissait. Quelques personnes du corps des Sipahis étaient prêtes à attenter à la vie de l'Aga. Ali Aga resta quelque temps en présence du Padichah et, bientôt, sortit et commença à formuler une prière. Les Janissaires et les Sipahis firent semblant d'écouter la prière de l'Aga, s'avancèrent et entourèrent l'Aga. A peine eut-il fini ses dévotions, l'Aga dit : « Camarades, Dieu bénisse notre Padichah ! Sultan Osman aussi est à la Porte. Il ordonne de vous gratifier de 50 ducats et d'un drap d'écarlate. Consentez donc que le Sultan Osman reste encore à Sa place ! » Sitôt dit, les soldats qui l'environnaient dégainèrent les sabres et mirent Ali Aga en pièces. Ayant su que le Sultan Osman se trouvait dans la Porte d'Ali Aga, quelques soldats s'y rendirent pour amener Sultan Osman, tandis que d'autres pillèrent la maison de l'Aga assassiné. D'autres, enfin, traînèrent le cadavre de l'Aga tué, et, le portant au Bazar d'Ak-Sérail, l'y laissèrent dans le carrefour.

S. M. le Sultan octroya le grand-vizariat à Daoud Pacha⁽¹⁾ chez qui allèrent des exprès (pour annoncer) la bonne nouvelle et l'invitèrent. S. M. le Padichah accorda aussi la dignité d'Aga des Janissaires à Son Silihdar Dervich Aga. On fit monter l'Aga des Janissaires, Derwich Aga, sur le cheval du Ké-

(1) Dont G (p. 143-144) raconte la biographie et les diverses étapes dans l'échelle hiérarchique des dignités dans l'État.

thouda-Bey Husséin Aga et on le dirigea vers le Département (des Janissaires). Le Kéthouda-Bey Husséin Aga et le Bach-Tchaouch, Mahmoud Tchaouch, se réfugièrent dans la mosquée pendant qu'Ali Aga était écharpé, et ils échappèrent (ainsi à la mort). Le lieutenant-général des Janissaires, Ali Aga, devint Kéthouda-Bey, et l'Orta-Tchaouch Ehli-Mézaq Ahmed Tchaouch fut nommé Bach-Tchaouch. Daoud Pacha aussi monta à cheval et vint à Orta-Djami¹. Et quelques pillards allèrent et mirent à sac la maison du chef de la douane, Mourad Tchaouch. La raison en est que certains Djélebs avaient payé à la douane la taxe sur les carquois, mais Mourad Tchaouch avait négligé de leur en rendre le montant, ce qui occasionna le sac de la maison. Quant au Prévôt de la Police, Hadji Soubachi, ex-Soubachi de la ville, les brigands dont il extorquait des amendes quand il était Soubachi, et les colporteurs qu'il frappait de peines pécuniaires durant son commissariat de police, se sentant molestés, allèrent et pillèrent sa maison. Puis, en dehors de ceux dont on réclama, d'après une liste soumise au Sultan à Orta-Djami¹, on exigea aussi la mort de Ayas Aga, antérieurement Aga des Janissaires à deux reprises.

D'autre part, ceux qui étaient chargés d'amener Sultan Osman Khan allèrent et firent monter Sultan Osman à cheval. On s'empara aussi de Husséin Pacha pour le conduire à Orta-Djami¹. Mais Husséin Pacha, s'évadant des mains des détenus, s'enfuit⁽¹⁾. Cette fois, les soldats coururent après lui,

⁽¹⁾ G (p. 151-152) relate autrement cette fuite : « Mais comme il songeoit moins à la conservation de sa vie qu'au salut du jeune Prince, il ne fit pas tous ses efforts pour s'enfuir; au contraire ayant remarqué que quelques Janissaires couraient après lui, il s'arresta et se retourna vers eux en leur disant : Mes compagnons, que voulez-vous faire ? n'épargnez pas ma vie si vous voulez, mais respectez votre Empereur, le Roy du Monde est venu lui-même dans vos chambres, voulez-vous violer le droit de l'Hospitalité ? Il est né votre Empereur, voulez-vous manquer au respect que vous lui devez ? Ne lui refusez pas l'asile qu'il vous demande. Vous êtes tous obligés par vos charges de le conserver et

(lui) administrèrent maints coups de sabre, mais ne purent pas l'exécuter. Enfin, pendant sa fuite, ils lui saisirent le nerf⁽¹⁾, le renversèrent et lui tranchèrent la tête. Il avait sur son dos une double cotte de mailles et l'on trouva dans la poche de son kaftan un khatti-houmayoun lui assurant le grand-vizariat à vie. Les biens du palais de Husséïn-Pacha furent pillés. Husséïn-Pacha étant massacré, Khodja Mahmoud fut cependant sauvé et il est actuellement Bostandji-Bachi.

On fit passer Sultan Osman devant le cadavre de Husséïn Pacha. A ce spectacle, (le Sultan) soupira, pleura et dit : « Ce pauvre souffre-douleurs était innocent, il disait toujours du bien à l'égard des Janissaires et des Sipahis. Sur le pont (d'Is-hakdjî), quand je n'ai pas donné vos gratifications au complet, il opina que ces dons devaient être accordés (indistinctement) à tous. Certaines fois, j'ai dédaigné son conseil. Si j'avais (toujours) pris l'avis de Husséïn Pacha, ce malheur ne me serait pas arrivé. C'est Khodja Omer Efendi et l'Aga du Harem, Suléïman Aga, qui, m'excitant jour et nuit, ont créé l'inimitié entre vous et moi et tout le monde. Je vous le confie, n'attribuez pas mon sang au Khodja⁽²⁾, c'est moi qui étais insouciant, je croyais bien agir en suivant les conseils de ces intrigants, tandis que le monde m'est devenu hostile. » Cela disant, il sanglotait et versait des larmes. Quelques hommes sensés parmi les innombrables soldats répondaient : « Sire, Tu es réduit,

de le défendre. Gardez-vous, gardez-vous, vous dis-je mille fois, de traiter Osman votre Seigneur et votre Maître avec tant de mépris et de cruauté. Il accompagnait ces mots d'un torrent de larmes... »

(1) Membre viril.

(2) *جَمِ قَاتِمِ خَوَاجَةِ دِه قَوْمِيَةِ سَي*, propr. : « Ne placez (ou ne laissez) pas mon sang dans le Khodja », locution vague qui peut aussi être interprétée : « N'oubliez pas de m'en venger », ce qui s'accorderait avec cette leçon de G (156-157) : « L'unique chose que je vous commande, leur dit-il, par mon Testament, est que vous me vangiez d'Omer Efendi et de son fils qui m'ont fait commettre tant de fautes. »

sans aucune faute (de notre part), la paye de (ces) serviteurs qui ont peiné depuis le temps de Tes ancêtres et Tu veux nous exterminer et enrôler à notre place des Segbans et des cavaliers. Ce sont ces serviteurs dédaignés par Toi, qui ont défait la cavalerie et les Segbans de Djan-Poulad et de Calendéroglou⁽¹⁾. C'est à l'aide de ces serviteurs que Tes aïeux ont conquis les pays des infidèles.» Mais, parmi les soldats de marine il y eut plusieurs médisants, dont la langue méchante est bien pendue et qui jouent au Tartufe, qui proférèrent des radotages dont la répétition est cause de chagrin et réveille la douleur.

Quoi qu'il en soit, la soldatesque conduisit Sultan Osman Khan à Orta-Djami. Puis, les soldats de l'Islam, désirant contempler la parfaite beauté de S. M. Sultan Mouctafâ Khan, dirent : « Que notre Padichah fasse voir Sa mine gracieuse ! » Sultan Mouctafâ Khan se présenta à la fenêtre. Les soldats de l'Islam crièrent : « Allâh est plus grand ! » et acclamèrent le Padichah. Alors, Sultan Osman aussi, de la place où il était, fit voir son beau (visage) et dit : « Mes Agas de Sipahis et des Janissaires, ne voulez-vous pas de moi ? » A ces paroles, plusieurs Sipahis et Janissaires répondirent à haute voix : « Qui-conque veut de Toi, que Dieu ne veuille pas de lui ! » En effet, les Sipahis, les Janissaires et le reste de la populace avaient le cœur dégoûté de Sultan Osman.

Ensuite, la soldatesque se réunit et plaça dans un char le grand, juste et glorieux commandeur, le Padichah, héros des mers et des terres [que Dieu fasse profiter les Musulmans de Son existence jusqu'au jour du jugement !], le Sultan fils du Sultan, Mouctafâ Khan, fils de S. M. Sultan Mohammed Khan. Les soldats de l'Islam tirèrent la voiture et l'amenèrent au Nouveau-Sérail. La Validé et les odalisques étaient dans la

(1) Chef des rebelles d'Asie, sous Ahmed I^{er}.

litière avec (Lui). Quelque mille personnes restèrent à garder Sultan Osman Khan dans l'Orta-Djami^c. Ce jour-là, on ne fit pas la prière du vendredi dans la Mosquée du Centre. Cet important événement (eut lieu) le vendredi, 9 de Rédjeb le vénéré, 10 du mois de mai de l'an 1031 de l'Hégire du Prophète [le salut sur lui!], (soit) l'an 1933 de l'ère d'Alexandre ⁽¹⁾ et l'an 342 de Gazi Osman Khan, et la première année de la conjonction des deux planètes du malheur (sous le signe) du Cancer ⁽²⁾. (Alors) on prononça le Khotbeh ⁽³⁾ au nom du Sultan Mouëtafà.

VERS :

La lumière de S. M. Mouëtafà Khan est façonnée.
 Dans son ombre repose le genre humain.
 Rends-le (ô Dieu) victorieux sur mer et sur terre,
 que la tête et le sang de Ses ennemis soient versés !
 Donne-Lui, ô Dieu, succès sur Ses adversaires,
 réduis tous Ses ennemis sous Son glaive !
 Ô Allâh, tant que l'œil du monde regarde,
 ne nous laisse pas manquer de Lui !
 Tant que le soleil se lève et devient tout complet,
 puisse Sa vie trouver progrès jusqu'à la résurrection !
 Que Hidir ⁽⁴⁾ et Élias deviennent Ses compagnons,
 que le désespoir ne se retire (jamais) de la tête de Son ennemi !

Après la prière du vendredi, Daoud Pacha vint à Orta-Djami^c, mit Sultan Osman Khan sur un chariot du bazar et, en foule, on le conduisit à Yédi-Koulé ⁽⁵⁾. Le rassemblement qui eut lieu

⁽¹⁾ Dite ère des Séleucides, qui commence l'an 312 avant J.-C.

⁽²⁾ Les deux planètes qui président au malheur (Mars et Saturne) se trouvaient cette année dans une conjonction défavorable sous le signe du Cancer.

⁽³⁾ خطبة, oraison prononcée, les vendredis, par un prédicateur, du haut de la chaire dans les grandes mosquées, et dans laquelle, après les louanges de Mahomet et des premiers Califes, on fait des vœux pour le souverain régnant. Le خطبة avec le سكه (droit de battre monnaie) sont les deux attributs de la souveraineté du Sultan.

⁽⁴⁾ حذير dont parle le Coran (chap. XVIII, v. 64-81).

⁽⁵⁾ يدي كوله ou Sept-Tours.

ce jour-là à Constantinople, n'advint jamais dans aucune ville et sous le règne d'aucun Sultan. Un pareil tumulte eut lieu, il est vrai, du temps de l'avènement du Sultan Bayazid, fils du Sultan Mohammed Khañ, le corps des Janissaires ayant dépecé le grand-vizir, Caramani Mohammed Pacha, et mis à sac le palais de quelques vizirs. Mais la foule n'était pas (alors) aussi compacte. Environ 160 ans après, est survenue la question de Sultan Osman Khan et la délivrance de Sultan Mouçtafà Khan.

A présent, mon esprit (s'adresse) aux amis intelligents et capables de réflexion (pour attirer leur attention) sur ces faits suffisamment exemplaires : combien extraordinaires sont les vicissitudes arrivées en trois jours à Constantinople ! (savoir :) un monarque couronné, commandant sur sept régions, est détrôné, et les serviteurs qui naguère priaient pour Lui lui sont devenus hostiles. Cela aussi est de la grandeur du Puissant Créateur. D'autre part, sur un simple prétexte et au moment où personne au monde n'y songeait guère, (Dieu) délivre son serviteur qui, fils de Sultan et innocent, restait 19 ans en prison, puis il l'institue souverain sur la terre habitable. Cela aussi est l'effet de la grâce du Créateur de l'univers. C'est Allâh qui l'a effectué et l'a fait faire. L'agitation des hommes, qui font des bruits confus et mêlés, ressemble à un rêve, (rien que) sommeil. « *Louange à Toi, nous n'avons d'autre science que celle que tu nous a enseignée, car c'est Toi le savant, le juge* ⁽¹⁾ ! » Lorsque la soldatesque se dispersa loin de Yédi-Koulé, on fit subir son sort à Sultan Osman ⁽²⁾. Que la pitié divine (et) une vaste miséricorde soient sur Lui !

(1) Voir *supra*, p. 77, note 1.

(2) L'auteur évite de donner les détails de ce meurtre, rapportés par A et surtout C. Hammer (p. 552-553) est plus explicite sur cette fin tragique que G (p. 171-172) résume ainsi : « Le perfide Daoud Pacha, véritable Tyran de la Religion, et dont la malice ne rouloit que de funestes desseins, revint sur ses

THRÉNODIE SUR SULTAN OSMAN KHAN ⁽¹⁾ :

On a attenté à la vie du roi du monde, souverain de haute renommée.

On a attenté à la vie du roi du monde, jeune roi plein de zèle.

Il était un Khan, héros conquérant,

un Sultan d'illustre naissance,

qui porta le nom d'Osman Khan,

On a attenté à la vie du roi du monde.

Il avait formé le projet d'aller en pèlerinage,

les serviteurs ne le laissèrent pas (s) aller,

il sied aux Kouls d'écouter.

On a attenté à la vie du roi du monde.

Ayant le pouvoir de dominer,

quand il observait l'ordre divin

étant prêt à faire le pèlerinage.

On a attenté à la vie du roi du monde.

Étant, Lui, un monarque suprême,

quand Il était préférable à tous,

la religion sacrée étant exécutée.

On a attenté à la vie du roi du monde.

Ce moment est le signe de l'heure (fatale)

Ce moment est l'époque du jugement dernier,

Ce moment est (celui du) repentir pour nous.

On a attenté à la vie du roi du monde.

New'y! les poumons ont saigné.

Au lieu d'un chagrin que j'avais, j'en ai dix.

Les hommes de science ont pleuré du sang

(car) on a attenté à la vie du roi du monde.

pas aux sept Tours escorté de quelques canailles qu'il avoit crû les plus propres à favoriser une détestable entreprise, il entra furieux dans les sept Tours, ferme la porte (!) sur lui, se saisit de la personne d'Osman, lui fait souffrir tout ce que la rage peut inventer de plus cruel, le perce de mille coups de poignards, et lui arrache enfin la vie, pour se venger des injures et des traverses que ce malheureux Prince lui avoit faites pendant qu'il estoit sur le Trône.»

⁽¹⁾ Notre pseudo-New'y paraît s'être inspiré ici d'une élogie composée par son homonyme authentique sur Mourad III et ses enfants assassinés et dont voici le commencement : باغلیا لیکن دیرہ جو خانوس چرخ عبر (GIAN, III, 175 et 177). Voir *supra*, p. 72, n. 1; et p. 97, n. 4.

Cette nuit-là, on transporta de Yedi-Koulé au Séraïl, la dépouille mortelle de Sultan Osman. Le lendemain, samedi, se réunirent les vizirs, les oulémas et les cheikhs qui assistèrent aux obsèques de Sultan Osman. Le corps immaculé de Sultan Osman fut déposé dans le Mausolée de Sultan Amed. La date de la fin tragique de Sultan Osman est marquée par ce chronogramme : *آن عثمان شهید* ⁽¹⁾. La durée de son règne fut de 4 ans, 4 mois et 7 jours ⁽²⁾.

Panegyrique de Sultan Mouctafâ
[que Dieu éternise son règne!]

Si notre Osman Khan est parti,
Vive Sultan Mouctafâ !
Notre Sultan fils du Sultan,
Vive Sultan Mouctafâ !
Pour Sa beauté Il fut aimé,
Il est joli comme Joseph.
Par Sa patience Il devint un Job ⁽³⁾.
Vive Sultan Mouctafâ !
Il fut le souverain du monde entier.
Il fut la lune de la surface de la terre,
Comme s'il était le rendez-vous de la générosité.
Vive Sultan Mouctafâ !
Que tous Ses ennemis soient consternés,
Que les saints Lui soient amis !
Il est le roi du monde, puisse-t-Il exister !
Vive Sultan Mouctafâ !
Qui connaît cette difficulté ?
Khan Mouctafâ est un saint.
Ses lombes sont comme l'ancienne mansion de la pleine lune.
Vive Sultan Mouctafâ !

⁽¹⁾ La supputation des lettres de ce chronogramme (qui signifie : voilà Osman martyr) donne le chiffre 1031. G (p. 176-177) dit de ces trois mots : « L'Inscription du Tombeau du feu bien-heureux martyr Sultan Osman fut en ce peu de mots : *L'assassinat du Sultan martyr est arrivé.* »

⁽²⁾ Voir *supra*, p. 77, n. 2.

⁽³⁾ Prototype des souffrants (voir Coran, chap. xxi, v. 83-84).

Ton esprit errant est un pôle.
 Ton âme dans le corps est un pôle.
 Du monde entier Il est le pôle⁽¹⁾ !
 Vive Sultan MouÛtafâ !
 Ô New'y, notre occupation est la prière.
 Les saints sont devenus nos compagnons.
 Nous avons enfin trouvé notre monarque.
 Vive Sultan MouÛtafâ.

Le samedi, 10 de Redjeb le vénéré, le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, fut destitué de son poste de Mufti. La cause de cette disgrâce d'Essa'ad Efendi, c'est qu'il n'avait pas assisté aux funérailles de Sultan Osman. De plus, il s'(en) était spontanément démis. Zakarya-Zadé Yahya Efendi, jadis Cazi-Asker de Roumélie déposé, fut nommé Mufti, et Kethouda MouÛtafâ Efendi devint Cazi-Asker de Roumélie, tandis que Bostan-Zadé Mohammed Efendi devint Cazi-Asker d'Anatolie et Tchechmi Efendi Cadi de Stamboul. La plupart des Agas des régiments furent renvoyés, et Hassan Pacha fut promu Defterdar en chef. Le titre de Segban-Bachi fut enlevé à Nassouh Aga et (à sa place) fut élevé comme Segban-Bachi, Omer Aga, autrefois destitué de cette place et mis à la retraite. Quelques cuisiniers⁽²⁾ (des Janissaires) furent aussi congédiés. Au Silihdar fut accordée la fonction de Beylerbey d'Égypte, et des décrets furent rédigés et adressés aux autres Beylerbeys.

Le dimanche, 11⁽³⁾ du mois de Redjeb, furent donnés au corps des Sipahis des registres de gratifications et de la capitation. Les autres Kouls aussi (en) prirent tous. Mais, le corps des Janissaires ayant dit : « Nous ne voulons pas de la monnaie détériorée, nous réclamons de l'or pour nos gratifications »,

(1) Terme mystique pour dire Chef.

(2) چورباچی = littéralement « celui qui fait la soupe »; était le chef d'un *orta* (arta) ou compagnie de janissaires.

(3) G (p. 194) dit « le douzième jour ».

(leur paye) fut ajournée de quelques jours. Ce n'est que le 23 du mois de Redjeb que les donations furent payées, ainsi que la solde qui fut versée la même semaine.

Samedi, 1^{er} jour du mois de Cha'aban eut lieu le Conseil des Ministres, (et) le corps des Sipahis se réunit et vint au Diwân. La troupe des Janissaires aussi, se mêlant aux Sipahis, entra en effervescence et exigea l'exécution de quelques personnes dont voici les noms : Khodja Omer Efendi, le Caïmacam Amhed Pacha, le Desterdar Baki Pacha, le Tchaouch-Bachi Khalidji-Zadé, le Capoudji-Bachi Kara Ali Aga, Ayas Aga, Nassouh Aga, et l'ex-Kethouda-Bey, Husséin Aga. Ils vociféraient en disant : « (Ces gens-là) doivent être exécutés ! » Cependant, ceux-ci étaient cachés depuis la délivrance de Sultan Mouçtafâ Khan et Son avènement au trône. Le Grand-Vizir, Daoud Pacha, était occupé à les faire rechercher. Le lendemain, dimanche, le Diwân n'eut pas lieu.

Cette nuit-là, les Itch-Oghlans mirent leur Capou-Aga en pièces, traînèrent son cadavre et le portèrent à l'Hippodrome, où ils le pendirent par les pieds à l'Aiguille du Serpent⁽¹⁾ qui s'y trouve. Ce jour-là, de bon matin, les Janissaires et les Sipahis se réunirent dans l'Orta-Djami, près des nouvelles casernes, pour discuter sur la cause de l'assassinat du Capou-Aga. Séance tenante, on apporte à la porte de l'Aga des Janissaires de la part des Itch-Oghlans du Nouveau-Sérais un billet qu'on lut et dont voici le contenu : « Si l'on demande la raison de l'exécution du Capou-Aga, c'est qu'il a travaillé à assassiner le jeune prince héritier, digne de la couronne et du trône, Sultan

⁽¹⁾ اوردو میلی. G. (p. 247), qui y attache une légende, comme sur les souris et les cigognes de Constantinople, dit à ce sujet : « Ce sont trois Serpens de Bronze entortillés jusques aux testes, qui se separent en triangle, à l'une desquelles le corps de cet Eunuke fust suspendu. Les Turcs croyent que c'estoit un Talisman pour empêcher que les Serpens n'entrassent dans Constantinople, et disent qu'il a perdu sa vertu depuis que la Machoire d'une de ces testes a esté emportée d'un coup de Canne au Jeu de la Giritto. »

Mourad Khan, voilà pourquoi nous avons ôté la vie à celui qui a commis cet ignoble attentat ⁽¹⁾. »

En prenant connaissance de ce qui fut tramé contre le Prince, le corps des Kouls s'accorda à mettre publiquement à mort ceux qui procédèrent à cette affaire et trempèrent dans le complot. Mais ceux qui (en) donnèrent la nouvelle, ignorant (les noms de) ces gens-là, on se concerta d'aller au Palais pour faire sortir le Prince et Lui demander qui aurait conspiré sa mort. Le Prince aussi, ayant signalé ceux qui avaient attenté à Sa vie, les Sipahis et les Janissaires (décidèrent de) mettre à mort ceux qui entreprirent une telle action. Mais quelques-uns des Sipahis circonvinrent le corps des Sipahis, se rendirent chez le Grand-Vizir, Daoud Pacha, et lui demandèrent : « Pourquoi as-tu attenté à la vie de notre Prince ? » Daoud Pacha protesta en disant : « Moi, je ne suis rien d'un attentat à la vie des Princes » et, ayant prêté serment, il fut sauvé ⁽²⁾. Le lendemain, lundi, le Diwân se réunit. Le Grand-Vizir Daoud Pacha fut destitué, et Merré Husséin Pacha qui, autrefois Mir-Ser-Akhour ⁽³⁾, puis Beylerbey d'Égypte, avait été déposé du temps de Sultan Osman, vint au Diwân. Daoud Pacha, après vingt-quatre jours de grand-vizirat, fut (donc) disgracié.

Le dimanche, 9 du mois de Cha'aban, les Oda-Bachis intervinrent auprès de l'Aga des Janissaires pour lui faire congédier ses hommes et les Itch-Oghlans qui, étant (jadis) au

⁽¹⁾ B, non plus que G (p. 197-199), ne donne la véritable cause de ce meurtre, laquelle, d'après Hammer (p. 559), fut l'orgueil de ce Capou-Aga et le dur traitement qu'il faisait subir aux Itch-Oghlans.

⁽²⁾ Moins sobre que B et que Hammer (*ibid.*), G (p. 201-202) continue ainsi : « Mais Daoud Pacha apaisa les mutins, en donnant des Charges considérables aux plus puissans, et des Registres de Caruche aux autres, et s'acquitt de cette manière un repos, que la crainte qu'on ne se vengeât sur lui de la mort d'Osman ne pût plus troubler; mais dont le remord de ses crimes et la crainte du juste châtimement de Dieu ne l'ont jamais laissé jouir. » — Ici s'arrête la relation de Galland.

⁽³⁾ مهر سر اخور = grand écuyer.

service d'Ali Aga, assassiné à Orta-Djami, devinrent les serviteurs de l'Aga des Janissaires (actuel), Derwich Aga. Or, ce personnel du temps d'Ali Aga avait pris la voie de permutation ⁽¹⁾ (des emplois) et devint l'instrument de concussion d'Ali Aga. Aussi (y avait-il à craindre) qu'ils n'eussent sali aussi le nom de Derwich Aga. Sur cette proposition, Derwich Aga congédia tous (les serviteurs).

Ce même dimanche, le Grand-Vizir, Merré Husséin Pacha, donna l'argent des moutons au corps des Janissaires. Aux candidats des Sipahis aussi furent accordées 500 piastres comme argent des moutons. Le mardi, 11 du mois de Cha'aban, ces candidats vinrent, pour se partager l'argent, à la Mosquée de Sultan Ahmed et descendirent de leurs chevaux. Sur le lieu de la distribution, une querelle surgit entre eux et ils se disputèrent les uns avec les autres. La cause de cette noise était que les Mulazims ⁽²⁾ des Sipahis étaient nombreux et les candidats des Silibdars étaient en petit nombre. La troupe des Sipahis ne voulait pas partager à demi et s'entêta. Pendant qu'ils résistaient, un fou, frisant l'ivresse, pénétra par la porte de la Mosquée, portant dans une main un couteau nu et sur une épaule le froc ⁽³⁾ en guise de bouclier et, se précipitant sur la foule des *Mulazims*, frappa à droite et à gauche, blessa trois Sipahis et tua le Mulazim-Bachi, Yahia Bey. Le bouleversement envahit les candidats, 80 Mulazims Sipahis prirent leur élan et, avec des bâtons et des massues, entourèrent le fou et s'occupèrent à lutter. L'aliéné criait : « Où est mon Osman Khan ? Qu'en avez-vous fait ? » et blessa aussi cinq Sipahis. N'ayant pu l'emporter sur le forcené, 80 domestiques des 80 Mulazims se joignirent à leurs Agas et commencèrent ensemble à se

(1) جابش.

(2) ملازم.

(3) عبا.

débattre. Enfin, à quoi bon allonger l'histoire? Après environ une heure astrale de combat, ces 160 personnes terrassèrent le malheureux fou et lui coupèrent la tête.

Ce jour-là, les oulémas tenaient conseil. Mais, personne ne savait de quoi l'on traitait dans cette conférence. De là, le peuple conçut des soupçons malveillants, car le jour de la délivrance du Sultan Mouëtafà Khan, les oulémas venus de la part de Sultan Osman pour essayer une réconciliation, se montrèrent un peu rétifs sur le chapitre du Beï'at. Aussi, le corps des Janissaires et des Sipahis crut-il à tort que les délibérations des oulémas avaient pour objet un changement de Sultan. A Dieu ne plaise que les oulémas du Chéri'at eussent tenu conseil à ce propos! Toutes ces rumeurs au sujet des savants sont une calomnie monstrueuse.

Le vendredi, 14 du mois de Cha'aban, le monarque incomparable, de noble naturel, Sultan Mouëtafà Khan, se rendit à la Mosquée du Sultan Ahmed pour faire la prière du vendredi. Il apparut avec tant de pompe et de puissance que le peuple resta ébahi à l'agréable vue du Padichah. En effet, une pareille beauté et une telle majesté n'échurent en partage à aucun des Sultans ses prédécesseurs. Il est vrai que ceux qui contemplèrent l'apparat et les ornements impériaux ont été privés de l'aspect du Padichah, et ceux qui aperçurent le visage du Sultan n'ont pu voir Sa belle magnificence. Louange à Dieu! Notre Padichah a renouvelé la somptuosité et les cérémonies de Ses ancêtres. Car, les costumes du vendredi qui étaient d'usage durant le règne de LL. MM. Sultan Ahmed et Sultan Mohammed Khan étaient tombés en désuétude du temps de Sultan Osman, et ont été remis en vigueur pendant le règne de notre Padichah.

«La beauté donnée par Dieu n'a pas besoin de parure.»

Parmi la populace ignorante, il y en eut qui, indisposés envers le Padichah, semblable au soleil, firent circuler le bruit

que le Sultan du monde était incapable de rester assis à cheval. Ces médisants, voyant le souverain dans cette posture et (entouré) d'une telle solennité, eurent, pour la plupart, le cœur brûlé, comme du bois sec⁽¹⁾, par le feu de la jalousie.

Le jeudi, 20 du mois de Cha'aban, le Cheikh-ul-Islam, Yabia Efendi, les Cazi-Askers, le Grand-Vizir Merré Husséin Pacha et le Cadi de Stamboul, tirent conseil dans la Mosquée de Sultan Ahmed. Mais, l'objet de ces délibérations était de faire verser au Trésor Public l'excédent des Ewkafs⁽²⁾. Les Janissaires et les Sipahis, n'étant pas au courant du fond de ces pourparlers, se dirent que les oulémas se proposaient, dans leur conciliabule, un changement de Sultan. De là naquirent de nombreuses rumeurs parmi les gens. Néanmoins, les promoteurs de ces médisances, c'étaient les clients et l'entourage des fuyards dont on avait demandé la mise à mort. Leur effort visait à créer une dissension entre les oulémas de la religion et les troupes de l'Islam, afin de les faire en venir aux mains. Aussi, propageaient-ils les médisances dans le peuple, et calomniaient-ils les docteurs de la Loi, jusqu'à le faire accroître à quelques hommes naïfs de la populace. Les ingrats (serviteurs) du saint Padichah étaient légion. Au sujet de (tels) négateurs (des bienfaits), feu Djélal Tchélébi a composé quelques vers. Les ayant trouvés à propos, nous en extrayons, avec la bénédiction de Dieu, les dix strophes que voici :

METHNEWI⁽³⁾ :

Les philosophes ont décidé que
la joie et le chagrin s'entraînent (comme conséquence) mutuellement.

(1) هیزم خشک.

(2) اوقاف = fondations pieuses, biens de main-morte.

(3) مشنوی. B, dans les vers suivants, ne fait que paraphraser la pensée fondamentale des dix distiques de Djélal-ed-Din Roumi (mort à Iconium en 1274).

C'est-à-dire que : si Nemrod s'était entièrement livré à Dieu ⁽¹⁾,
on n'aurait pas compris le rang d'Abraham ⁽²⁾.

Si Moïse ne se heurtait à l'entêtement de Pharaon,
ses sept bâtons ne seraient pas (changés en) serpents.

Si Abou-Djehl ne devenait pas apostat,

Ahmed ⁽³⁾ ne serait pas révélé comme thaumaturge.

Venez, faisons la prière avec sincérité,
adressons à l'Intelligent des éloges et des actions de grâce.

Que le Créateur les dote (d'un esprit) d'équité,
que leurs desseins disparaissent avec leur méchanceté!

Que le caractère diabolique s'écarte de l'ignorant,
que les hommes de cœur soient débarrassés des gens ignobles!

Si leurs paroles sont justes, qu'ils (en) soient récompensés,
que dans les deux mondes ils atteignent leur but!

Si c'est une calomnie, qu'ils (en) soient déçus,
qu'au jour du jugement final ils soient maudits!

Que l'approbation soit jointe à ce désir,
que les hommes équitables disent : Amen!

auxquels il fait allusion. Voici l'original persan qui lui a servi de thème (5^e histoire du 1^{er} volume) :

تا بدین حد خوش دلی آید بدید	رنج و غمرا حق د آن آفرید
چونکه حقرا نیست حد پنهان بود	بس نهانیها بحد پیدا شود
حد بحد پیدا بود چون روم و زنك	که نظر بر نور بود آنکه برنك
حد حد را می نماید در صدور	بس بحد نور دانستی تو نور
تا بحد اورا توان پیدا نمود	نور حقرا نیست حدی در وجود
و هویدرک میی تو از موسی و که	لاجوم ایستادارنا لاندركه
یا چو آواز سخن ز اندیشه دان	صورت از معنی چو شیر از بیسه دان
تو ندانی بحر اندیشه کیاست	این سخن و آواز از اندیشه خاست
بحران دانی که باشد هم شرمی	لیک چو موج سخن دیدی لطیفی
از سخن و آواز او صورت بیساخت	چون زدانش موج اندیشه بتاخت

(1) Proprement : se serait déclaré musulman.

(2) Jeu de mots sur le sens de مقام ابراهم qui, d'après la Tradition musulmane, désigne la place, auprès du temple de la Ca'aba, où le Patriarche se tenait pendant la construction de ce sanctuaire.

(3) L'un des noms du prophète Mahomet.

Encore, pendant la dernière décade du mois de Cha'aban, le Grand-Vizir Merré Husséin Pacha céda au corps de Sipahis l'administration et la surveillance de tous les Ewkafs. Encore, le jeudi, 27 du mois de Cha'aban, on destitua l'Aga des Janissaires, Derwich, et on le nomma Beylerbey de Caramanie. S. M. le Sultan investit le Silihtar, Baïram Aga, de la dignité d'Aga des Janissaires. On renvoya Derwich Aga de (son) département et on y fit venir Baïram Aga (à sa place). Cette nuit-là, le Grand-Vizir, Merré Husséin Pacha, mit à la hâte le destitué Derwich Aga dans une barque (à destination) de Mondania et le fit partir. Le lendemain, vendredi, le bruit ayant couru que le Grand-Vizir aurait mis à mort l'Aga déposé, le corps des Sipahis et des Janissaires s'attroupa sur le marché aux viandes, près des nouvelles casernes, et se dit : « Le Grand-Vizir Husséin Pacha a tué aujourd'hui notre Aga. Demain (ou) plus tard, il se mettra aussi à nous exterminer un à un, deux à deux. Soumettons ce cas à notre Padichah, voyons si Sa Majesté a ordonné l'exécution de l'Aga, nous voulons savoir ! » Sur ces paroles, les Janissaires et les Sipahis ceignirent leurs sabres et, en foule compacte, se rendirent au marché aux viandes où une supplique fut rédigée, relatant le fait, et on choisit dix Janissaires et dix Sipahis qui portèrent la demande au Palais, (suivis des) autres soldats qui affluèrent de l'Hippodrome à la porte du Sérail. Les vingt hommes, partis les premiers, portèrent la susdite pétition, la consignèrent dans le Sérail à l'Aga du Harem, Ismaël Aga, qui la remit au Sultan. S. M. le Sultan, ayant pris connaissance de ce qui se passait, écrivit un *Hatti Chérif* et, par l'entremise de l'Aga du Harem, l'envoya au dehors. Le *Hatti-Chérif* arrivé, fut lu, et les soldats qui étaient à l'extérieur entrèrent aussi au Palais. Voici le contenu de cet édit : « J'ai trois vizirs intègres : Daoud Pacha, Gurgi⁽¹⁾

⁽¹⁾ = Géorgien.

Mohammed Pacha et Lefkelu MouËtafâ⁽¹⁾ Pacha. Tous les trois sont de braves hommes, mais MouËtafâ Pacha est un homme impartial. Je donnerai le Grand-Vizirat à celui que vous préférerez. »

Le Hatti-Chérif, ainsi conçu, fut lu. Dans l'assemblée, les partisans de Mohammed Pacha disaient : « Nous voulons Mohammed Pacha », les hommes attachés à Daoud Pacha dirent : « Nous voulons Daoud Pacha » et ceux de MouËtafâ Pacha dirent : « Nous voulons MouËtafâ Pacha ». C'est ainsi que les propositions divergèrent. Ils prièrent de nouveau l'Aga du Harem de revenir auprès du Sultan et de Lui soumettre leur réponse que voici : « Nous ne pouvons pas dire à S. M. de faire vizir tel (ou tel). Qu'Elle nomme comme Grand-Vizir le serviteur qui Lui agréé ! Que bientôt le Sultan destitue et exécute Merré Husséin Pacha ! » L'Aga du Harem, porteur de ce message, revint auprès du Sultan et Lui soumit le cas. *La grande prédilection impériale se manifesta en faveur de MouËtafâ Pacha et S. M. le Padichah conféra le Grand-Vizirat à MouËtafâ Pacha.* Merré Husséin Pacha fut destitué après vingt-cinq jours de Grand-Vizirat et tous ses biens et ressources furent confisqués au profit du Trésor Public.

Nous avons dit plus haut que Derwich Aga, déposé, fut mis et envoyé sur une barque (à destination) de Mondania. Le lendemain, cette querelle ayant surgi, on envoya après lui un exprès avec une barque alerte et on fit retrouver Derwich Aga. Il revint à Orta-Djami^c la nuit précédant le samedi, 9 du mois de Cha'aban. Le lendemain, samedi, la troupe des Janissaires se réunit et exprima le vœu d'avoir Derwich Aga comme (leur) Aga. Ils rédigèrent une requête (en ce sens) et l'envoyèrent au Sultan.

Ce jour-là, à Orta-Djami^c, Derwich Aga raconta l'un des

(1) Dont la femme fut la nourrice de S. MouËtafâ.

grands miracles de S. M. le Saint Padichah : un jour, S. M. le Sultan, étant dans un jardin de Sentari, parla à Khodja Mahmoud Aga et lui dit : « Va à tel endroit où se trouve le tombeau d'un saint, dans lequel est enterré un mouton vivant. Ouvre ce tombeau et apporte ce mouton. » Sur cet ordre, le Bostandji-Bachi alla immédiatement avec quelques Bostandjis, ouvrit le tombeau signalé par le saint Padichah, et dans lequel ils trouvèrent un mouton qui avait les quatre pieds liés et la bouche et les yeux cousus. Le Bostandji-Bachi prit le mouton et l'amena au Sultan. S. M. enleva les liens des pieds de ce mouton, lui arracha les fils des yeux et de la bouche et le livra au Bostandji-Bachi en lui disant : « Va, engraisse le mouton ! » L'Aga des Janissaires ajouta : « J'ai vu (ce) mouton-là. » Innombrables sont les prodiges impériaux de ce genre. Voici (encore) l'un de ces miracles : Lorsqu'on l'avait déposé du trône impérial, on lui avait dit : « La troupe des Kouls ne veut pas de Toi. » Sultan Mouctafâ aurait répondu alors : « Les serviteurs que vous dites ne pas vouloir de moi, viendront un jour me chercher et me trouver. » Après environ quatre ans et demi, la prédiction impériale se réalisa, la troupe des Kouls chercha le Sultan et le délivra, et ils échappèrent (ainsi) à la calomnie dont on les avait (accusés). Les interminables mensonges de ceux qui disaient : « La troupe des Kouls ne veut pas de Toi » furent (ainsi) mis au clair. Si l'on (se met à) relater tous les miracles réalisés de S. M. le Sultan, notre récit (en subirait) un retard. Aux hommes intelligents suffit le peu que nous venons de rapporter.

Revenons à notre récit : Dès que la supplique de la troupe des Janissaires fut présentée au Padichah, S. M. le Sultan ne rejeta pas la demande de Ses serviteurs, les Janissaires, et conféra de nouveau à Derwich Aga la place d'Aga des Janissaires et à Baïram Aga celle de Beylerbey de Bosnie. Sitôt le Hatti-Chérif (de cette nomination) arrivé, le Kéthouda-Bey

Ali Aga et le Bach-Tchaouch Ehli-Mézak Ahmed Aga vinrent à Orta-Djami¹ où ils firent monter Derwich Aga à cheval et l'envoyèrent à la Porte (des Janissaires).

Le samedi, 1^{er} du mois sacré de Ramazan, le Diwân se réunit. On réclama l'exécution des fuyards dont on avait jadis demandé la tête. Nous avons parlé plus haut des intrigants qui, voyant l'accord, en toute occasion, sur tous les points, entre le corps des Janissaires et celui des Sipahis, répandaient des bruits en disant : « La troupe des Kouls ne veut pas du Sultan. » Lorsque ces rumeurs parvinrent au palais et que S. M. le Sultan en prit connaissance, Il écrivit un Hatti-Chérif qu'il envoya à la Porte de l'Aga (des Janissaires). Le mercredi, 4 du mois de Ramazan, après-midi, on recommanda dans les appartements des Janissaires que les Tchorbadjis et les Oda-Bachis s'y réunissent le lendemain.

Le jeudi, 5 du mois de Ramazan, tous les Agas de l'Odjak⁽¹⁾, les Tchorbadjis et les Oda-Bachis s'assemblèrent à la Porte de l'Aga et on lut le Hatti-Chérif ainsi conçu : « Après avoir salué mes enfants, les Sipahis et les Janissaires, Je vous (rappelle que je vous ai) donné vos gratifications et votre avancement⁽²⁾. Je n'ai (rien) diminué de votre droit⁽³⁾. Je n'ai pas fait du tort au Trésor Public musulman. Je vous ai accordé sans faute votre solde. Quel est votre but en ne voulant pas de moi ? Que vous est-il arrivé, d'abord, quand j'étais dans la solitude, pour me retirer (de mon isolement), me déclarer : « Tu es notre Padichah » et me présenter vos hommages ? Le don (il est vrai) provient de Dieu⁽⁴⁾, mais, en apparence, c'est vous qui en avez été la cause. A présent, que vous arrive-t-il

⁽¹⁾ اوجاق, proprement : le foyer, l'âtre, désigne le corps des Janissaires, et en général, tout ordre civil, militaire.

⁽²⁾ ترقى (terraki) = augmentation de solde, que l'on reverra plus loin dans le document hébraïque D.

⁽³⁾ Ou : de ce qui vous revient de droit.

⁽⁴⁾ Même formule que celle des Oda-Bachis à Ali Aga.

pour ne pas vouloir de moi ? » En entendant, par le Hatti-Chérif, cette réponse de S. M., les Agas de l'Odjak, les Tchorbadjis et les Oda-Bachis, tous d'un coup s'écrièrent : « A Dieu ne plaise ! Nous n'avons aucune connaissance de cette affaire. Tous les Janissaires et les Sipahis l'ignorent également. Ces propos sont une monstrueuse calomnie sur le compte des Sipahis et des Janissaires ! » Ils rédigèrent une requête qui fut revêtue des cachets des Agas de l'Odjak, des Tchorbadjis et des Oda-Bachis. Voici le contenu (de cette protestation d'attachement) : « Vive notre Padichah ! Nous sommes contents de notre souverain. Tous ces propos sont une fausse accusation sur les Kouls. Nous n'avons pas connaissance de ces faits. Toutes nos âmes et nos têtes sont dévouées au service de S. M. I. le Sultan. Que Dieu [soit-il élevé !] préserve de toute faute la personne généreuse de notre Padichah ! » La requête, revêtue des cachets, fut prise par l'Aga des Janissaires et introduite auprès du Sultan. Les Agas des régiments aussi, d'accord avec tous les Sipahis, écrivirent des suppliques qu'ils produisirent devant le Sultan, après y avoir apposé leurs cachets ; les Caziaskers, avec l'avis de tous les Mulazims, rédigèrent également des placets qui furent présentés à Sa Majesté.

Le jeudi, 7 du Ramazan sacré, le Diwân se réunit et le Sultan, pareil à Joseph par sa vertu, à Férédoun par la justice et à Alexandre par la majesté, écrivit un Hatti-Chérif à l'adresse de Ses Kouls et l'expédia à la Porte de l'Aga. Voici ce qu'on lut sous forme de prière : « Mes enfants, Sipahis et Janissaires, que Dieu [soit-il élevé !] rende votre corporation resplendissante ! Soyez heureux dans la vie ! Que toutes les bonnes affaires que vous entreprenez partout deviennent faciles ! »

Le 15 du Ramazan sacré vint un ambassadeur de l'Europe⁽¹⁾,

(1) Probablement Kuz de Senfнау, ambassadeur de l'Empereur d'Autriche. Celui de Bethlen Gabor, prince de Transylvanie, ne vint (au dire de Hammer) que trois mois après l'avènement de Moussafâ I^{er}.

et un grand Diwân eut lieu. Mardi, 17 du mois de Ramazan sacré, la solde fut payée. Encore, le dernier vendredi du mois de Ramazan sacré, Ibrahim Efendi, prédicateur de (la Mosquée de) Djerrah Mohammed Pacha, dans son sermon et ses exhortations, fit mention de notre souverain, Sultan MouÛtafâ Khan, et dit : « Depuis quatre jours, le saint Padichah, retiré dans une chambre isolée, fait la prière et pleure, et n'en parle à personne. Ô nation mahométane, vaequez aux dévotions dont le Padichah de l'univers connaît le secret mystère. Il a témoigné aussi avoir, dans le monde des rêves, vu en songe le degré de Sultan Osman Khan qui a acquis une très haute promotion. Que Dieu [soit-il élevé!] ait pitié de Sultan Osman et qu'il préserve des fautes notre Padichah Sultan MouÛtafâ Khan ! » Que ceux qui dirent « Amen » à cette prière soient heureux dans les deux mondes !

Mardi, le 1^{er} jour du Baïram (fête qui suit le jeûne de Ramazan), S. M. le Sultan installa le trône impérial et, se tenant debout, donna Sa main à baiser. Grâce à Dieu, notre souverain, respectant les usages des Califes antérieurs, resta sur pied, car au temps du Califat des quatre Compagnons (du Prophète) élus [que le Haut Dieu soit satisfait d'eux tous !], à l'arrivée de la fête sacrée, ils donnaient la poignée de main, en se tenant debout. De plus, les (dits) quatre Compagnons, les grands Ashab⁽¹⁾, les Mohadjirs, les Ansar⁽²⁾ et les autres musulmans présentaient leurs hommages dans la Mosquée sacrée. Louange à Dieu ! le Bérât de notre Padichah aussi eut lieu dans la sainte Mosquée. Aussi, par égard pour le cérémonial des Califes ses prédécesseurs, resta-t-il sur pied, et S. M. le Sultan fit la prière du Baïram dans la Mosquée de Sultan Ahmed Khan.

(1) اصحاب = Compagnons du Prophète.

(2) Les tribus de Yathrib qui ont reçu Mahomet.

Le 9 du mois de Chewal, quelques intriguants du corps des Sipahis vinrent à l'Hippodrome, près des nouvelles casernes et, proférant quelques paroles inconvenantes à l'égard du Grand-Vizir, Mouçtafa Pacha, dirent : « Il faut demander un autre Vizir ! » Néanmoins, le corps des Janissaires répondit, en disant : « Nous n'intervenons pas dans les questions graves, nous sommes contents du Vizir, le Grand-Vizir est le vicaire du Sultan, notre langue est trop courte pour proférer un mot contre des Vizirs ! » Encore, le samedi, 12 du mois de Chewal, le Sultan alla en barque visiter (le Mausolée de) Abou-Eyoub Ansari⁽¹⁾ et Il retourna à cheval.

Vers :

Au sujet de Sultan Mouçtafa.

L'empereur, pareil à Salomon,

Le roi du monde, Mouçtafa.

La quintessence des Ottomans,

Le roi du monde, Mouçtafa.

Cet empereur qui a la marque de Joseph,

qui, par la patience, a trouvé la souveraineté,

qui a visité Eyoub,

Le roi du monde, Mouçtafa.

Le souverain en qui demeure (l'esprit d') Alexandre,

Prince (pareil au) soleil, sans égal,

Sûr de la possession de l'univers,

Le roi du monde, Mouçtafa.

Roi victorieux comme Féridoun,

Prince (portant) la ceinture de Chosroës,

se promène dans Sa capitale avec justice,

Le roi du monde, Mouçtafa.

Qui le voit, atteint son désir.

New'y! fais ta prière.

Qu'il soit éternel, qu'il jouisse d'une parfaite santé,

Le roi du monde, Mouçtafa.

⁽¹⁾ Le porte-étendard du Prophète (mort l'an 53 de l'Hégire).

Le jeudi, 17 du mois de Chewal, le sultan se transporta à la métairie de Daoud Pacha. Le lundi, 28 du mois de Chewal, Il destitua le Cadi de Stamboul, Tchechmi Efendi et (à sa place), fut nommé comme tel, Hassan Efendi, ex-Cadi d'Andrinople, déposé, et parent de Yahia Efendi, actuellement Mufti.

Le mercredi, 15 du mois de Zou'-l-Ca'adé, une partie du corps des Sipahis se rendit à la métairie de Daoud Pacha, pour se plaindre du Vizir auprès d'Ismaël Aga, l'Aga du Harem, et lui dit : « (Va) exposer notre affaire à Notre Padichah, nous ne voulons pas de ce (grand) Vizir qui est très flexible⁽¹⁾. » Le Kizlar-Aga aussi, ayant soumis (leur demande) au Sultan, S. M. le Sultan conféra le grand-vizirat à Gurgi Mohammed Pacha Lefkélou. MouÛtafâ Pacha, après 77 jours de grand-vizirat, fut (donc) destitué. Le jeudi, 16 du mois de Zou'-l-Ca'adé, l'Aga des Janissaires réunit à la Porte tous les cuisiniers et les Oda-Bachis et leur demanda : « Parmi ceux qui allèrent hier à la métairie de Daoud Pacha pour exiger le renvoi du Vizir, y eut-il aussi des individus du corps des Janissaires qui s'y mêlèrent et allèrent ensemble? En réponse à cette question, les Oda-Bachis dirent : « Nous n'avons aucun grief contre les Vizirs, et aucun de nos camarades n'(y) est, non plus, allé. Si nous voulions déléguer quelqu'un auprès du Sultan, nous y aurions envoyé de nos vieux doyens, survivants de l'époque de Sultan Suléiman. »

Le samedi, 25 du mois de Zou'-l-Ca'adé, Rédjeb Pacha, Serdar⁽²⁾ de la mer Noire vint avec la flotte de la mer Noire et, à cette occasion, (on fit) de grandes solennités (saluées) par (des salves de) canons et d'artillerie. Dieu merci, Rédjeb Pacha, sous les hauts auspices de Notre Souverain, attaqua les bateaux des infidèles Cozaques et, après une lutte acharnée et un combat

⁽¹⁾ Hammer, plus explicite, le qualifie de « avare et accessible à la corruption ».

⁽²⁾ سردار = commandant, général.

sanglant, (leur) prit 18 bateaux et plus de 500 mécréants Cozaques comme prisonniers. Dieu connaît le chiffre exact de ceux qui ont succombé. Ils ont capturé deux Kara-Mursel ⁽¹⁾.

Le lundi, 27 du mois de Zou'l-Ca'adé, le saint Padichah se transporta de la métairie de Daoud Pacha à Stamboul. Le mardi, 28 de Zou'l-Ca'adé, le Diwân se réunit et le commandant de la flotte de la Mer Noire, S. Exc. Rédjeb Pacha [qu'Allah lui rende facile ce qu'il désire!], vint et fut honoré par le baise-pied du saint Monarque, S. M. Sultan Mouctafâ Khan. Le Padichah de l'univers fit endosser à Rédjeb Pacha un magnifique habit d'honneur ⁽²⁾ de la valeur des impôts d'une région.

Le samedi, 2 du mois de Zou'l-Hidjé eut lieu le Diwân. Cette nuit-là, fut recommandée (l'organisation d'un) imposant cortège. Le lendemain jeudi, arriva Aga Razi, ambassadeur de Chah-Abbas, le Chah de la Perse, et, avec sa suite pompeuse (accompagnée du) fastueux cortège (qui était composé de) l'Aga des Janissaires, des Agas des régiments, des Capoudjis-Bachis, du Tchaouch-Bachî, du Kethoudas des portiers, des Janissaires, des Sipahis, des Djébedjis, des Toptchis et des Adjémis-Oghlanis, il fut introduit par la Porte de l'audience, passa sous le balcon et fut (présenté) à la vue de S. M. le Sultan. L'Aga des Janissaires aborda l'ambassadeur et le logea dans le (quartier de) Wéfa, dans la maison de Kizil-Bach Hassan. Quant à la suite et aux bagages de l'ambassadeur, ils furent installés dans le Han de Pertew Pacha, à Wéfa. Encore, le mercredi, 6 du mois de Zou'l-Hidjé, le Capoudan Halil Pacha arriva avec la flotte de la Méditerranée qui n'en vint pas aux mains avec les vils infidèles, mais fut surprise quatre fois par de forts orages.

Le vendredi, 8 du mois de Zou'l-Hidjé, l'Aga des Janis-

(1) قرة مرسى = sorte de petits voiliers.

(2) خلع (khila't).

saires, Derwich Aga, fut déposé. Voici la cause de sa destitution : Poussé par une sottise cupidité, Derwich Aga voulut envoyer ses propres hommes (pour administrer) le Trésor Public échu (aux Janissaires) dans les provinces des alentours. Les officiers de l'Odjak protestèrent en disant : « Illustre Aga, en pays ottoman, depuis la fondation du corps des Janissaires, il est de règle d'envoyer un préposé Guédikli⁽¹⁾ de l'Odjak (pour régir) le Trésor des Janissaires, tandis que le commis de l'Aga n'y est jamais allé. » L'aga se mit en colère et dit : [A Dieu ne plaise !] « Malédiction sur votre Trésor et sur votre Odjak ! »

Les gens de l'Odjak n'acceptèrent pas l'imprécation et en référèrent au Grand-Vizir Mohammed Pacha qui soumit le cas au Sultan. Le saint Padichah promut comme Aga des Janissaires le Grand-Écuyer Mouctafâ Aga. C'est une étonnante mentalité de la part de Derwich Aga qui, ayant tant profité de l'Odjak, a encore commis une telle action qui a occasionné son renvoi.

Vers :

O toi qui, parvenu depuis peu, as trouvé un grand avancement,
 en mangeant le pain et le sel de l'Odjak des Derwiches !
 Contre son saint⁽²⁾, son Odjak, ses serviteurs,
 tu ne devrais pas être ingrat, mon Bey, on leur doit des égards.
 N'outrage pas, par ingratitude, le saint,
 autrement la balance du temps met un taux à ta (valeur) personnelle.
 Cheikh Rouchéni⁽³⁾ a dit à propos dans son exhortation :
 « Le chien qui heurte son chenil⁽⁴⁾ devient galeux. »

(1) كجكلى = officier du Palais Impérial qui jouissait du revenu des fiefs (Z'amel ou Timar) sans être astreint au service militaire.

(2) پیر, proprement : vieillard ; au figuré : Supérieur d'un ordre de Derwiches.

(3) Je n'ai pu identifier ni cet auteur ni son ouvrage. Peut-être, est-il identique avec Omer Rouchéni (voir BASMADJIAN : *Histoire de la littérature ottomane*, p. 37), professeur du Cheïkh Ibrahim Gulchéni († 940/1533-4 ; voir GIBB, II, 374).

(4) لای = tanière.

Grâce à Dieu, il n'y a pas de doute que notre Aga en fonction, Mouçtafâ Aga, ayant été élevé dans le Harem Impérial, a mérité qu'on lui applique l'adage (qui dit) : « Le service des rois est la moitié de l'attachement (à l'ordre des Bektachis). »

Requête du pauvre New'y :

Dien merci, dans l'Odjak du saint Hadji-Bektach,
un homme généreux, sage et intelligent est devenu notre Aga.
Puisqu'il a complètement vagué au service des rois,
qu'a-t-on à redire si l'on déclare ses efforts supérieurs?
Si, une fois, d'un oeil de miséricorde, il observe ma situation,
Mouçtafâ Aga, l'Aga de l'Odjak de Hadji-Bektach, [(sa) Porte.
(je lui rappelle que) depuis longtemps je suis un pauvre, un fils d'Odjak, de
serait-ce audacieux si je frotte mon visage à la Porte où demeure la
Les chroniques du saint Sultan du monde, Mouçtafâ Khan, [grandeur?
sont composées par New'y dans une mesure dénuée d'éloquence.
Il apporte à ton portail une ou deux de mes simples feuilles
dont chaque page est actuellement ornée par le nom impérial.
(Mon) but n'est pas d'étaler de l'art en (souhaitant) la permanence de
[l'État,
notre caractère serait, pour ainsi dire, de viser l'espoir de recevoir
[(des dons).
Fais (-moi) avancer et sauve (-moi) de condescendre aux gratifications;
que je devienne le répéteur de tes éloges, tant que je vivrai, moi
[insignifiant.

Voici la pétition, couchée par écrit, de ce serviteur qui forme des vœux :

L'intention de la supplique est de bons souhaits,
la visée de la prière consiste en louanges.
L'esclave dédie une prière pour le serviteur, sache-le,
par générosité il est possible de réciter la Fatiha ⁽¹⁾.
Si, au fond, l'homme est habitué à la prière,
l'occupation en est successivement le culte.
Quel bonheur est-ce, s'il est persévérant dans la prière!
D'ailleurs, c'est là un signe pour les gens du Paradis.

(1) Sourate du Coran que les Mahométans répètent souvent dans leurs prières.

C

(Après de longues tirades sur les malheurs prévus par Mahomet, l'histoire glorieuse de la dynastie ottomane et la campagne d'Osman II contre la Pologne, l'émir Osman Bey continue ainsi :)

Il s'assit sur le trône du bonheur et sur le siège de la royauté et de la principauté, le 17 Séfer de l'an 1031 ⁽¹⁾.

Et le motif qui occasionna le meurtre du Sultan de l'Islam, c'est que, sitôt revenu de la victoire sur les ignobles infidèles, et qu'il obtint le prix de la guerre sainte dans la voie du salut, Il projeta un pèlerinage vers la maison sacrée de Dieu et la visite du tombeau de son prophète [que Dieu le bénisse et le salue!] afin d'obtenir la récompense du pèlerinage et de la visite, de réunir les deux vertus et de monter aux deux degrés. Mais ce plan ne Lui réussit guère, et un désaccord survint entre Lui et ce qu'Il projetait. Et le pèlerinage ne fut facile à aucun de Ses ancêtres, les Sultans, à cause des obstacles de la royauté et du (besoin de) sauvegarder le pays et les musulmans. Et, cependant, par son effort suprême, sa vigueur constante et son énergie avide de sang, Il insista sur ce qu'aucun héros n'entreprit et qu'aucun lion n'atteignit, par l'augmentation de sa douceur, la perspicacité de son intelligence, la solidité de son goût et la sagacité de son intellect. Mais ce fait ne fut pas accompli pour Lui, et le temps ne Le favorisa pas pour atteindre Son affaire.

DISTIQUE :

L'homme n'atteint pas tout ce qu'il désire,
les vents courent là où ne veulent pas les vaisseaux.

⁽¹⁾ C'est une nouvelle version à ajouter à celles enregistrées par Hammer (*ibid.*, p. 532, note b), sur la date de la rentrée d'Osman II à Constantinople, de retour de l'expédition.

Et des faits eurent lieu, coururent, en révélant ce qu'il y avait (de caché) dans les cœurs. Et l'on interpréta son projet sublime au rebours de ce qu'il y avait dans son dessein élevé, et on crut (voir) du mal en ce que l'innocent (Osman) en était exempt. Par là augmentèrent les vains propos et les potins, et le babil s'étendit. Et il ne Lui fut possible de (rien) arranger, ni de résoudre la situation, ni de transformer l'absurde, et il n'y eut ni pénétration, ni ruse, ni sagacité, et des troubles surgirent, et les avis divergèrent parmi les savants, les vizirs, les coryphées de l'État et les chefs, dont certains marchèrent avec des troupes et des soldats. Et le Sultan ne trouva (personne) parmi ses auxiliaires, qui se mît du côté de Son Sultanat, qui eût pitié de Sa jeunesse et dont Il (pût) invoquer le secours, ni aide, ni assistant, ni défenseur, ni (quiconque) eût écarté (le malheur) de Lui, ni qui se tint près de Lui, ni qui eût éloigné (la mort) de Lui, ni protecteur parmi les esclaves et la suite, les grands et les petits, les notables et les vils. Et ils fondirent sur Lui, renièrent (Ses) bienfaits, trahirent le pacte et le devoir, et n'observèrent aucun respect pour Ses ancêtres et pour Lui, et ils n'appréhendèrent pas en Lui la divinité et ne craignirent point la vengeance d'Allâh, forgèrent contre Lui des mensonges et des calomnies, transgressèrent la limite, commirent contre Lui injustice et inimitié, humilièrent l'honorable et Le tuèrent cruellement et tyranniquement, fait qui, depuis l'éternité antérieure, était déterminé par le juge tout-puissant et, à son sujet, courut la plume sur la Table⁽¹⁾ (du destin). « Nous appartenons à Dieu et nous retournons à Lui⁽²⁾. »

Et que ceux qui ont pratiqué (cette) tyrannie sachent quel revirement ils subiront [et il n'y a ni force ni pouvoir, si ce

(1) Dans laquelle sont inscrites les destinées humaines, comme le dit plus loin (vers 373) l'auteur : لوح قیامه.

(2) Voir *supra*, p. 77, n. 1.

n'est en Dieu suprême et grand] à la suite de cette affaire importante et de (cet) événement mystérieux, car c'est là le jeu du malheur évident. *Et (je jure) par Dieu* que le vengeur puissant, le fort, l'omnipotent Le vengera, et que l'observateur comptable et témoin tuera d'eux, à cause du sang du martyr, illustre par Lui-même et par Ses ancêtres, le même (nombre) qu'il a tué en revanche du sang de celui des bonnes (gens) qui a été assassiné avant Lui. *Et il est transmis* par les traditions de la part des doctes et des savants dont le docteur 'Omar Molla racontait au nom d'Ibn-'Abbâs [que Dieu en soit satisfait!] qui dit : « Le Prophète divin [que Dieu le bénisse et le salue!] a dit que : (l'ange) Gabriel [salut et bénédiction sur lui!] m'a informé que Dieu [soit-il honoré et exalté!] tua pour (venger) le sang de Yahia ben Zakarya ⁽¹⁾ 70,000 et que, pour le sang de Husséin, il massacra 70,000 et 70,000. » Et l'Imam 'Abderrazâk a raconté que 'Abd'Allâh ben Salâm ⁽²⁾ entra auprès des assiégeants du (Calife) Othman et dit : « Ne le tuez pas et, par Dieu! personne de vous ne l'assassinera sans qu'il rencontre Dieu! étant mutilé et manchot ⁽³⁾, car le glaive d'Allâh ne reste point caché et, par Dieu, si vous le tuez, Dieu vous en tiendra responsable, puis il ne cachera jamais de vous (sa colère). » Et l'on n'a pas tué un prophète quelconque sans que 70,000 fussent massacrés à cause de lui, et non pas un Calife (tué) sans que fût immolé, pour cette raison, 35,000 avant qu'ils fussent réunis ⁽⁴⁾. Et dans l'affaire du Chameau ⁽⁵⁾ furent tués 20,000 et 800 personnes, (savoir) 800 des compagnons de notre Maître 'Ali et 20,000 des

(1) Prophète hébreu.

(2) Rabbín des Juifs de Médine, converti par Mahomet à l'islamisme et mort en l'an 43 H.

(3) Le Coran (chap. xxvi, v. 49) parle d'un supplice analogue.

(4) Pour se défendre?

(5) *وقعة الجمل*, bataille qui, en l'an 36 H., eut lieu entre 'Ali, gendre, et les partisans de 'Aïcha, femme de Mahomet.

auxiliaires de notre Dame 'Aïcha [que Dieu élevé soit satisfait d'Elle et d'eux tous!]; et dans l'affaire de Ciffin⁽¹⁾ *il fut tué*, en 110 jours, 110 mille du peuple de l'Irak et de Damas. Et (d'après une autre version) 70,000 (y) *furent massacrés* (savoir) : 45,000 du peuple de Damas et 25,000 de celui de l'Irak. Et, si Dieu le voulait, mais Dieu agit comme bon lui semble, à lui (appartient) le règne des cieux et de la terre, et à Allâh reviennent les affaires, il n'est point responsable de ce qu'il fait, mais, eux, ils doivent répondre de ce qu'il veut.

Et, déjà, plusieurs (écrivains) distingués de Roum⁽²⁾ *ont déploré*, en des lamentations turques et persanes, le Sultan défunt, le martyr bienheureux. *Et, moi, je le pleure* dans cette élégie arabe⁽³⁾ *et je dis* avec des pleurs douloureux et en larmes abondantes :

(Omettant, comme moins essentiels à notre sujet, les 324 premiers versets de cette élégie, qui ne sont, au fond, que la partie sacrifiée du prologue, nous commençons d'emblée par le 325^e distique :)

- 325 Et il advint ce qui est arrivé, par la volonté divine préexistante,
tracé depuis les éternités sur la plaque avec la plume.
Et cela (arriva) lorsque le (Sultan) défunt, ayant vaincu par Ses armées
le *Krat*, roi des Polonais, objets des accusations,
les infidèles, et qu'il défit leur foule et les entoura,
à l'instar de l'Océan, par l'armée et les troupes,
renversant les drapeaux des mécréants qu'il affaiblit
par le carnage, la captivité, la dispersion et la capitulation
et qu'il retourna (enfin) victorieux (et) fortifié, *Il désira* (alors)
le pèlerinage à la Ca'aba, belle dans l'enceinte (sacrée de la Mecque)
330 et visiter l'Élu⁽⁴⁾, guide de l'humanité,

(1) *وقعة الصنيد*, bataille qui, en l'an 37 de l'Hégire, eut lieu à Ciffin entre les armées de 'Ali et de Mo'awiya.

(2) Roumélie, Turquie d'Europe; voir Guez, I, 169, note 1.

(3) Mètre *Tawil*. Fréquent emprunt de rimes et expressions du Borda de Boucirî.

(4) Mahomet.

et embrasser le sol qu'il a foulé dans la maison du Territoire de
 Et Son but s'est illustré par la hauteur de Son projet d'y [Médine.
 entrer, en ce qu'il aspirait vers le temple du Maître de la grandeur:
 Et (en esprit) Il y courut et fit le tour de la Ca'aba et pria sur la place
 [et revint (faire)

la visite des alentours de la Mecque, et but de la plus noble source
 du (puits) Zemzem, et passa à Mina ⁽¹⁾, et par là [(savoir)

Il atteignit (Son) désir et, dans la station de la miséricorde, se purifia
 de (ses) péchés, suivant la parole [que Dieu est content du [courageux
 pèlerinage] (énoncée) dans le Hadith, de même qu'il devint déjà plus
 que les Conquêteurs, champions de l'Islam, dans le jugement. 335

Mais Il n'acheva que la guerre sainte par l'attaque violente,
 Et le défunt n'eut pas (d'autres) intentions, et déjà il en a été parlé
 longuement dans le Prologue de (ce) livre compréhensible.

Jusqu'à ce qu'ils interprétèrent le dessein du Roi
 au rebours, puis ils foulèrent (sous les pieds) l'étendard.

Dans leur révolte, les troupes attaquèrent soudain le

Sultan, dans la demeure de la félicité, logés de la noblesse,
 dans le grand Constantinople, Sa Capitale;

et de dessus Son trône élevé, les gens de l'entreprise téméraire
 firent descendre leur Sultan dans l'abîme 340

et s'en allèrent avec Lui en prison, marchant à pied
 dans l'opprobre après Sa grandeur, et c'est dommage [heur.

pour l'Honorable qui était (autrefois) revêtu du plus agréable bon-
 Et, se levant le matin en honneur, Il était la nuit frappé sur la nuque ⁽²⁾
 comme un prisonnier méprisé entre leurs mains.

Ils ont violé le pacte des fils de l'intrépide Osman.

Ils ont été infidèles, (l')outragèrent, (lui) firent défection et portèrent
 [dommage dans leur ameutement.

Ils ont trahi la fidélité envers la dynastie du zélé Osman
 qui faisait la guerre sainte dans la voie du Très Haut.

Ils ont assassiné leur roi homonyme (de Gazi Osman), avec méchanceté, 345
 comme le meurtre (du calife) Othman, maître des deux lumières et du
 [chemin droit.

⁽¹⁾ Village près de la Mecque, où se font les sacrifices.

⁽²⁾ Je lis : *جاءه* (r. *جاء*). Si, pour respecter la leçon du manuscrit, on lit :
جاءه نيلًا, la traduction en serait : «il fut conduit (r. *جاء*) en petit mépri-
 sable.»

Dans leur ignorance, ils ont rompu le pacte de l'Imam, et voilà que
pour ces deux (victimes) se sont révoltés les hommes en colère.

Ils ont déserté (Sa cause), de même qu'on abandonna les bienfaits du
[défunt; ils délaissèrent

leur Sultan, ils (Le) rejetèrent, ils (Lui) furent infidèles dans leur
Et contre leur roi ils se sont multipliés par rancune [défection.

et le (Sultan) persévérant (se trouva) ligoté en captivité dans leur
A Lui seul, Il combattit ses troupes, étant bien déterminé [château.

par Sa fermeté, en (les) tañçant avec Sa bravoure qui inflige un dur
350 Dans leur injustice, ils fixèrent sur la tête de leur Maître, [traitement.
le Roi des rois, une (lame) de fer aiguisée.

Et ils L'ont meurtri par des blessures, plongèrent méchamment
les ongles de leurs fers pointus dans la (plaie) saignante de (Sa) peau.

Et, sans aucun égard pour le respect dû aux Majestés, [vigueur
l'entourage du défunt (L')empoigna, de sorte que, malgré (Sa)

Il fut enveloppé; ils Lui furent hostiles comme des juifs, et (par) leur
[tyrannie

ils jetèrent une corde sur Son cou pour (l')étrangler dans leur vio-
Ils ont étranglé le Calife : « Nous appartenons à Dieu et nous [lence.
retournerons au Maître de l'honneur qui est l'arbitre⁽¹⁾. »

355 Je suis libre d'eux et ne consens pas à leur action
et, à la fin, demain, mon Dieu les accusera de leur haine.

Ils (L')enveloppèrent, (Le) percèrent, désespérèrent de l'esprit du
[maître de la pitié

dans un accès de colère, et (révoltés) redressèrent leur tête contre le
Hélas! pour Lui, le Roi, le Sultan terrassé [Puissant et vengeur.

le visage sali de poussière, frappé après la ruine,
poussé, gisant par terre, abattu, n'ayant aucun protecteur
ni aucun aide parmi les assistants et la famille.

Je livre sa cause à Dieu et il n'y a, contre ce qu'il
décide dans l'occurrence, nul protestataire parmi les peuples,

360 pas un; à lui appartient l'ordre, il décide parmi les créatures
par la balance, il ne consulte pas les savants dans le monde

au sujet de ses ordes, il a le libre arbitre, agit comme
il veut dans son royaume, il décide à bon escient:

En toute justice il détermine les heures fixées à tous, de même que
leurs aliments avant de les créer du néant.

Et il n'y a point de salut pour eux de par la vraie religion, même s'ils

⁽¹⁾ Voir *supra*, p. 77, n. 1.

entrent dans des tours fortifiées par des fortins en pierre.

Et, que l'homme s'évertue ou ne s'efforce pas, il n'y a pour lui aucun autre partage en dehors de ce que lui octroie Celui qui distribue les

Et, pour ce qui va survenir, le calame de sa pitié court [lots. 365
sur la table de sa sagesse depuis le monde antérieur.

Et il décide par sa science, et il fait vivre, et il fait périr, et il rend heureux celui dont il ordonne la félicité parmi les hommes.

Et il tient tête (à tous) et il rend pauvre et riche qui il veut, et il amène (à lui) celui des peuples dont il veut le rapprochement.

Et il éloigne, et il fait descendre et monter qui il veut; à lui [vers.
(appartient) le commandement; il effectue ce qu'il désire dans l'uni-
De son œuvre il n'est point responsable, mais il tient responsables (de
leurs) actions tous les hommes dans la station du dur traitement.

Et, pour le défunt (Osman II), il y a un modèle (précédent) dans le 370
et son homonyme⁽¹⁾ et 'Ali au pied ferme [(calife) 'Omar

et dans les petits-fils de Mahomet, (savoir) Husséin et sa postérité et les fils
de l'Éclatante⁽²⁾, petit nombre⁽³⁾ des (hommes de) bien des Arabes
[et des Persans,

et sa famille, les brillants, les bienheureux, à qui a résulté
le martyre, ainsi que les martyrs courageux

parmi les Compagnons (de Mahomet) dont la félicité est inscrite
avec la plume sur la Table gardée de son Destin⁽⁴⁾.

(Ce fut) un malheur dont aucun pareil n'a jamais éprouvé
la famille du Monarque, homonyme du Calife du jugement,

Othman, depuis que (ces) nobles (Sultans) s'assirent sur le trône 375
royal et s'étendirent sur la terre et la mer,

à l'est et à l'ouest, avec l'aide de Dieu, agités,

leurs drapeaux, et coururent dans la plaine et l'univers,

(et que) les secrets de leurs jugements pénétrèrent dans le peuple,
et les rois du monde s'efforçaient d'obéir à leur ordre.

Son infortune fut grande pour les hommes, et il n'y a
ni force ni puissance si ce n'est en (Dieu), maître des grandeurs.

« Nous et toutes les créatures, nous (appartenons) à Dieu et nous
retournons au Clément, Maître de la Miséricorde⁽⁵⁾. »

(1) Le Calife Othman.

(2) الزهراء, qualificatif de Fatima, fille de Mahomet et femme de 'Ali.

(3) Ou : dans l'abaissement (ضعف, v. وضع) des hommes de bien, etc.

(4) Voir p. 128, n. 1.

(5) Voir p. 77, n. 1.

- 380 *Et déjà nous nous sommes résignés à la décision* du Destin et nous
 lui avons livré l'affaire, et à l'arbitre la résolution
 sans opposition (de notre part); à lui (appartiennent) les choses, il
 qui lui plaît dans le royaume et le règne et le monde. [fait ce
 Par son ordre, toute chose est précisée dans le livre,
 par sa décision depuis le monde antérieur.
 Et rien ne se meut, si ce n'est par sa force,
 sur la plaine ou le monde, sur la terre ou la mer.
 Et tous les êtres qui sont dans l'existence
 ont un créateur dans la procréation, maître de la science.
- 385 *Et, ô les adeptes de l'Islam* et ceux qui s'acquittent de (leurs) devoirs,
 qui respectaient le frein du Calife courageux!
 (Il était) votre bienfaiteur, et vous (deviez) prendre la corde
 de (la main de) ses assassins, gens de la haine et de l'entreprise au-
 et respecter Sa recommandation et Sa parole à vous [dacieuse,
 [en instituant pour vous, comme exécuteur testamentaire, Allâh mon
 [Dieu qui excelle à se venger,
 quand Il pressentit Son meurtre]: «Réclamez mon sang
 de mon assassin! et déjà j'en tiendrai compte devant le Juge (su-
 Ô Dieu! assomme les gens dont l'œuvre a été [prême).»
 de tuer l'Imam, le fidèle, au corps immaculé,
- 390 Calife d'Allâh, Sultan des hommes, commandeur des
 Croyants, issus des Seigneurs de la générosité!
 Que Dieu les confonde, les punisse de ce qu'ils ont perpétré,
 [le jour du jugement,] à cause de leur mauvaise action!
Puissent-ils périr, les gens qui, dans leur ignorance, ont couru
 la course de l'entêté Yézid⁽¹⁾, précurseur du feu de l'enfer!
 Ils ont trahi la confiance (due) à leur bienfaiteur, [dans leur assemblée.
 ils ont été infidèles, ont fait affront et défection et s'(en) sont vantés
 Et ils n'ont, tant soit peu, respecté les ancêtres de l'honorable (pour) ce
 qu'ils en avaient (reçu) des bienfaits et des choses sacrées. [bitre
- 395 *Et ils n'observèrent, non plus, les obligations envers le Calife de l'Ar-*
 par le droit et la vénération; (aussi) ont-ils été repoussés, pour leur
 [crime,
 de la miséricorde divine, le jour de son entrevue, et quand ils rencon-
 leur Seigneur au jour de la résurrection. [treront

⁽¹⁾ Le deuxième des Omeyyades, détesté par les Musulmans, à cause de la part qu'il a prise à la mort de Hussân, fils de 'Ali.

Et ils sont, comme dit notre Professeur ⁽¹⁾ : « Et certes ⁽²⁾ on en tirera
sauf si (Dieu) les en dispense » par sa vertu parfaite. [vengeance

Et (quant à) tout ce qu'ils racontèrent de révolte et d'affaire grave
 contre le Calife par rancune et par colère,

loin du (Sultan) innocent le crime et la perdition, (car il ne)
 se proposait ni vilénies ni colère !

Ils l'ont détourné de faire le pèlerinage à la Maison d'Allah, puis de 400
 visiter le tombeau de Mahomet et d'autres (lieux saints), par leur

Il passa martyr ; que Dieu fasse périr Son assassin [injustice.
 qui, avec les meurtriers du (Calife) Othman, puisse entrer dans le feu !

Et, à la fin, Dieu en tuera trente-cinq
 mille à cause de leur crime :

Parce qu'ils ont versé le sang du Sultan des créatures et des deux
 continents ⁽³⁾ et de l'est et de l'ouest de la terre du Maître de la gran-
 l'empereur de ses deux mers ⁽⁴⁾ et de la terre, son Calife, [deur,

roi de l'Islam, protecteur du sanctuaire et de l'enceinte sacrée,
 comme (on raconte) du docteur *Abd'allah*, postérité de Salâm 405

El-Harith ⁽⁵⁾, nom que son père portait antérieurement,
 rabbin des Juifs, savant qui, lors de la mission de Taba ⁽⁶⁾,

le sceau des prophètes, pour tous les peuples
 d'après le livre, devint musulman pour sa mission

en toute justice (et apôtre par son) peuple, à qui il parlait d'après
 [leurs documents ⁽⁷⁾,

Ce héros-là (dis-je, s'adressant) aux assiégeants du gendre du Prophète ⁽⁸⁾
 dont il redoutait la troupe en colère, (leur)

disait : « N'assassinez pas Othman, car le sabre tranchant [nérosité
 « d'Allah ne reste pas caché (dans le fourreau), et le maître de la gé-

[louange à lui !] si vous tuez le pieux, tirera 410

« l'épée contre vous, le créateur du monde !

« Et parmi vous, il n'y aura, tant soit peu, qui reste caché ; et n'a tué

(1) Omer Molla, cité dans le prologue.

(2) لى, au lieu de لى, pour le besoin du rythme. Autrement, la phrase me paraît incompréhensible.

(3) Roumélie et Anatolie, l'Europe et l'Asie.

(4) La Méditerranée et la mer Noire.

(5) Voir p. 129, n. 2.

(6) Mahomet.

(7) La Bible et le Talmud.

(8) Le Calife Othman ben 'Afan. Voir le Prologue.

«quelque peuple ou prophète, par sa tyrannie, dans l'antiquité,
 «sans que le Tout-Puissant eût tué, par représailles
 «70,000, et n'(ont tué) un Calife de (Dieu) très-haut
 «sans que, pour cette raison, Dieu, dans sa justice, en ait tué la moitié
 «parmi les hommes, avant qu'ils fussent réunis.»
 Et, par sa justice, il jette entre eux l'inimitié et la haine,
 [après s'être mutuellement chéris]; dans un (accès de) colère,
 415 de même que dans le meurtre de son homonyme, le Calife, jeta
 dans leur milieu le Tout-Puissant et vindicatif
 [après l'entente et le rapprochement] la contrariété,
 l'aversion et la haine, à tel point que, au dire des *Annales*,
 à cause du sang du défunt, le Tout-Puissant fit périr dans (Son) cour-
 70,000 et, d'après certains autres rapports, [roux
 110,000 dans l'événement (survenu) [l'innocent,
 entre les Compagnons (de Mahomet), de même que, pour le sang de
 feu Yahia ⁽¹⁾, l'omnipotent fit mourir dans (sa) colère
 90,000 et cinq et, d'après (d'autres) relations,
 420 70,000, et dans l'affaire de) Husséin de noble caractère
 le double de ce (chiffre, par égard) pour la place de son cher (Pro-
 Et, ô mon cœur, brise-toi, puis, ô mon foie, [phète) sacré.
 liquéfie-toi pour Lui, et, ô mon chagrin, continue à cause de Lui!
 Et sur Lui, ô mon œil, abonde (en larmes) au lever du soleil,
 et pleure chaque soir le (Sultan de) naturel parfait,
 laissant facilement couler l'averse (des larmes)
 sans te fatiguer, et abrège le blâme!
 Et pleure, malheur à toi ⁽²⁾, sur l'œil des yeux ⁽³⁾, et gémis
 pour la perte du défunt Osman le courageux,
 425 Sultan de l'Islam, dont un pareil jamais
 ne se trouvera dans le temps jusqu'à la résurrection dans le monde.
 A lui le salut du salut! Sa demeure (est)
 le lieu du séjour avec Son homonyme le majestueux.
 Et, sur Sa poussière [où repose l'esprit] puisse briller beaucoup
 Riḍwan ⁽⁴⁾ par l'esprit ⁽⁵⁾, la plante odoriférante et les plaisirs

⁽¹⁾ Voir p. 129, n. 1.

⁽²⁾ وحى (non vocalisé), au lieu de وَحْي ou وَهْي.

⁽³⁾ Dans la partie omise de ce poème (vers 18), Osman II est appelé *عين الاميان*.

⁽⁴⁾ Ange gardien du Paradis.

⁽⁵⁾ L'ange Gabriel.

en permanence de la part du (Dieu) Clément! aussi longtemps que
 les langues humaines son éloge espéré, [porteront
 et tant qu'(apparaîtra) ouvertement la pleine lune pendant la nuit, et
 le soleil qui envoie la clarté au monde, [tant que brillera
 et que l'étoile rayonnera du ciel, et se dissipera la pluie 430
 et paraîtra dans (sa) beauté l'astre de la terre,
 et montera, de bon matin, une haleine du plateau,
 et la création s'en embaumera par le plus suave des parfums,
 et tant qu'une averse abondante suintera des angles des yeux
 et que la pluie printanière fera rire la bouche de Vénus
 et (enfin) tant que, tous les matins, la feuille adressera des louanges,
 [parmi le feuillage
 des arbres, au dominateur Tout-Puissant, par un son agréable.
 Et après, la disparition du soleil du martyr [dévasté
 et qu'un matin le trône du maître de la Majesté se trouva vide et
 et qu'après Lui se fût obscurcie la demeure de la félicité, parce qu'on 435
 en avait inhumé la pleine lune dans le séjour du tombeau,
 voici resplendir l'Orient du Maître adolescent, frère du
 Maître, le Martyr (Osman II), homonyme du Calife (Othman) du Juge,
 (qui était) gendre du Prophète, (le frère, dis-je) Mourad, rejeton
 [d'Ahmed,
 Sultan de la terre, descendant de (Mahomet III) homonyme du
 [Maître de l'innocence,
 Mohammed (II, le Conquérant) roi du Monde et dominateur des
 nuques des hommes, et Il brilla dès le début de la disparition des
 ténèbres par Son avènement sur Son trône et, un beau
 jour, la nature se trouva en liesse et les hommes dans les plaisirs.
 Que le Seigneur prolonge donc Son règne et qu'il Lui fasse atteindre 440
 Son désir, et que par Sa noble intention Il protège
 la religion de la Direction ⁽¹⁾ et que, par elle, Il fasse briller les Musulmans
 et qu'il le préserve de tout mal par l'Islam innocent!
 Que Dieu le dirige! Qu'Allah Le rende heureux!
 Que l'Éternel Le fasse triompher par Ses nobles troupes!
 Que Dieu L'immortalise! Qu'Allah vienne à Son aide!
 Que l'Éternel Le munisse de sa vertu générale!
 Que Dieu Le soutienne! Qu'Allah Lui prête assistance!
 Que l'Éternel L'enveloppe de l'esprit et des faveurs!

(1) *مهدى*, le Coran.

Et, déjà, l'injustice vint envahir les serviteurs, et l'intrigue des gens de l'époque appelait déjà à la corruption, et le monde se trouvait le matin dans son iniquité, et l'univers passait la nuit dans sa dureté, jusqu'à ce qu'eût resplendi la figure de la place grandiose, et du roi majestueux, et du Khakan suprême, et du très noble Sultan, (visage) riant de gaieté, rehaussé par la pureté, dont la mention devance celle des nobles brillants (comme) le Bismillah qui précède les Sourates (du Coran). Et les yeux des vertus se réveillèrent après leur sommeil et leur extinction, et les (choses) inanimées ressuscitèrent. Et Il dirigea la terre et ses braves, et nous fit voir ce qu'étaient les biographies que nous avons entendues dans les chapitres des princes et qui se présentent à nous avec la beauté et l'exubérance que les pensées peuvent imaginer. Et puissent les rayons de Sa Majesté ne (jamais) cesser de monter, et les étoiles de Sa noblesse pleuvoir, et les visages de Ses auxiliaires s'empourprer par l'éclat du bonheur, et les joues de Ses ennemis s'assombrir par la poussière de la fuite! Et que Dieu Lui fasse atteindre tous les désirs et les aspirations, et qu'il rende dociles les fronts des serviteurs, et qu'il Le mette en possession de la joie du monde et de la gaieté des provinces, et qu'il décide pour Ses partisans l'honneur et la félicité, et qu'il condamne Ses adversaires à l'humiliation nécessaire et à la rancune abattue, et qu'il renforce Ses résolutions avec l'aide de la victoire éclatante, et déploie Ses drapeaux par les légions triomphantes et affermies! Et que Sa vertu florisse et déborde tant que dureront les cieux et la terre, et que Sa justice se généralise, et qu'elle s'étende en longueur et en largeur, et puissent triompher Ses armées de qui, dès qu'elles se présentent, les ennemis s'approchent avec les affres du jour du jugement (dernier)! Et que les orphelins de l'homme se relèvent par les dons de Sa générosité qui est aussi haute que le devoir! Et qu'Il fasse, de Ses portes élevées et de Ses seuils éminents,

l'abri de tout marcheur et de (tout) aspirant, et le pâturage de toute (chamelle) qui aime tendrement son petit et de (tous) ceux qui chancellent, et la Ca'aba de la vertu qui recueille pour elle les fruits de toute chose (digne) des louanges, et qu'il restaure dans Ses (portes) les articles des sciences et des bonnes mœurs contre tout projectile éloigné et que, d'un pas rapide, s'acheminent vers elles les foies⁽¹⁾ des montures (venant) de tout profond défilé, jusqu'à ce que reviennent les hommes qui sont allés chercher du karat⁽²⁾ et que se joignent l'Est avec l'Ouest⁽³⁾, et que la constellation Arcturus perde sa lance, et que le Poisson céleste qui nage soit pêché du fleuve de la Voie lactée!

DISTIQUE :

Et jusqu'à ce que se confonde, après le désespoir,
la constellation Canopus avec les astres et les Pléiades⁽⁴⁾!

Finie l'élogie bénie, avec l'éloge de Dieu [soit-il élevé!] et son aide et son bon concours, et que Dieu bénisse notre Seigneur Mahomet et le comble de grands saluts! Amen!

(A suivre.)

(1) Comparez la locution : *البعير ضرب أكباد الأبل*, «les foies des chameaux se mirent à battre vers lui», pour dire : «les chameaux se mirent en route d'un pas rapide».

(2) *كزيت*, feuille de l'arbre *سدر* ou fruit de l'acacia.

(3) Il s'agit probablement allusion à la future domination du Mahdi sur l'Est et l'Ouest.

(4) Métaphores correspondant à la locution française : «(renvoyer) aux calendes grecques».

MÉLANGES.

LA SYMÉTRIE

DU ZODIAQUE LUNAIRE ASIATIQUE.

Le problème de l'origine et de l'évolution du zodiaque lunaire asiatique sous ses diverses formes (*māndzil* arabes, *nakṣatra* hindous et *sieou* chinois) soulève des questions d'ordre historique, astronomique et philologique. Il n'intéresse guère qu'un petit nombre de personnes préparées à l'envisager sous plusieurs aspects. Aussi mon intention n'est-elle pas de traiter ici ce sujet complexe, mais simplement d'attirer l'attention des indianistes sur un fait nouveau, aisément perceptible sur la figure 1, et de nature à modifier les idées actuellement admises.

L'œil, en effet, saisit d'emblée la symétrie diamétrale du système. Les secteurs numérotés en chiffres romains sont visiblement opposés par couples. L'exactitude n'est pas parfaite, mais l'intention est évidente.

Or ces secteurs représentent la projection des *nakṣatra* sur l'équateur du ^{xxiv}^e siècle av. J.-C. Si on projette ces mêmes *nakṣatra* sur l'écliptique (fig. 2), la symétrie se déforme et l'ordre traditionnel se trouve même rompu : le *nakṣatra* XX vient s'intercaler entre XVIII et XIX.

Considérons maintenant les figures 3 et 4, qui représentent la projection des *sieou* chinois sur l'équateur du ^{xxiv}^e siècle et sur l'écliptique. La symétrie de la première est beaucoup plus

régulière que celle des *nakṣatra*; sur la projection éclipique elle s'atténue également.

On trouvera ailleurs la discussion de ces faits⁽¹⁾; je me bornerai ici à quelques indications d'ordre général.

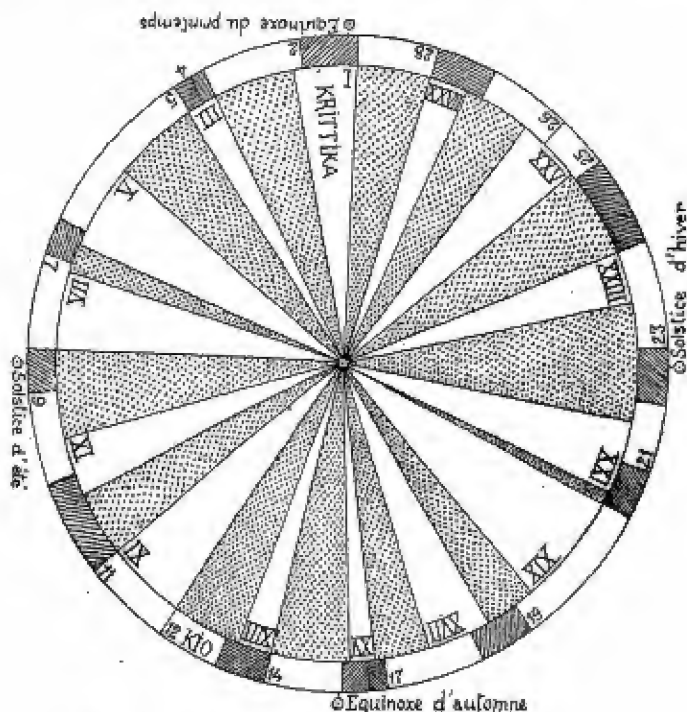


Fig. 1. — Projection des *nakṣatra* (chiffres romains) et des *saisons* (chiffres arabes) sur l'équateur du XIV^e siècle.

L'astronomie primitive proprement dite est celle qui n'emploie pas de repères artificiels tels que division géométrique

(1) *Le zodiaque lunaire asiatique* (Archives des Sciences physiques et naturelles, avril 1919); *Le système astronomique des Chinois* (ibid., en cours de publication); *Les origines de l'astronomie chinoise* (en cours de publication depuis 1909 dans le *Toung Pao*).

du firmament, guomon, plan méridien, etc. Dans cette phase, deux procédés permettent de constater directement dans le firmament le retour d'une date annuelle : 1° l'observation des levers ou couchers héliques des étoiles, en rapport par conti-

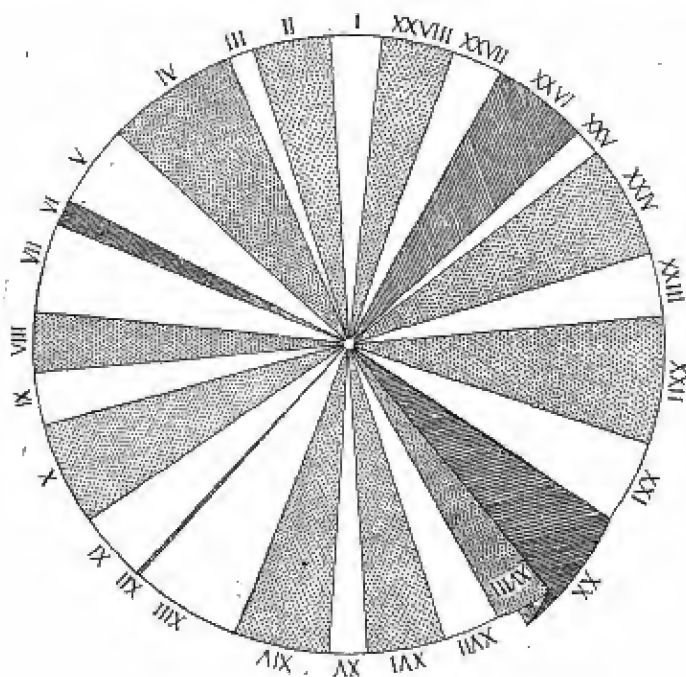


Fig. 2.
Projection des nakshatra sur l'écliptique.

gnité avec la course annuelle du soleil; 2° l'observation du lieu sidéral de la pleine lune, en rapport par *opposition* avec la course annuelle du soleil. Le zodiaque lunaire naît de l'utilisation de ce deuxième procédé.

Son emploi suppose la désignation d'un certain nombre de constellations associées aux dates annuelles à déterminer,

nombre pouvant varier de 1 à 12, une seule date annuelle suffisant à rectifier l'erreur de l'année civile de douze mois lunaires, et le nombre normal des pleines lunes étant de douze dans l'année astronomique.

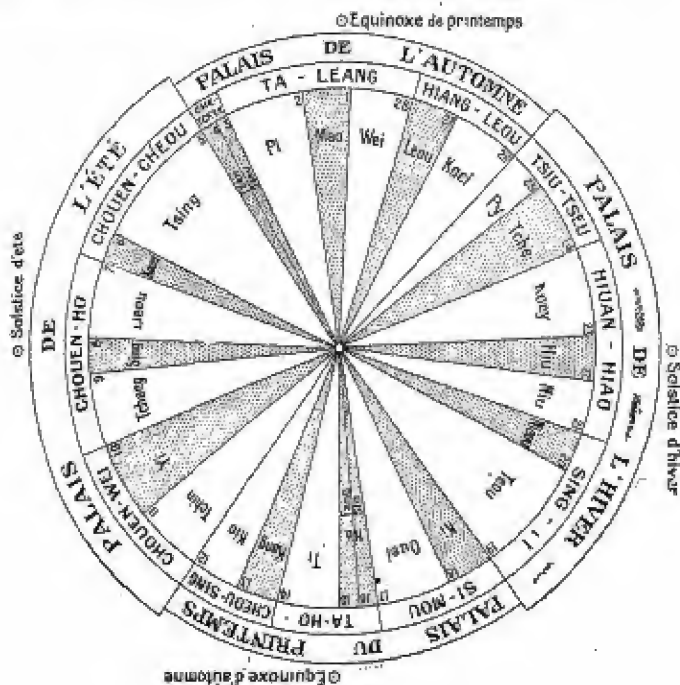


Fig. 3.
Projection des sieux
sur l'équateur du xiv^e siècle.

Le zodiaque lunaire asiatique, qui comporte 28 divisions, n'appartient pas à ce stade primitif. Il correspond à une période déjà savante, où l'on désirait connaître le lieu sidéral du soleil. Le lieu sidéral de la pleine lune est, en effet, directement visible et, comme il est exactement opposé à celui du soleil, on en peut déduire ce dernier, à condition d'avoir au préalable

divisé le ciel en secteurs diamétralement opposés, au moyen d'étoiles symétriques.

Le nombre (28) de ces étoiles provient peut-être de ce qu'on tenta d'abord de réaliser grossièrement cette symétrie en se

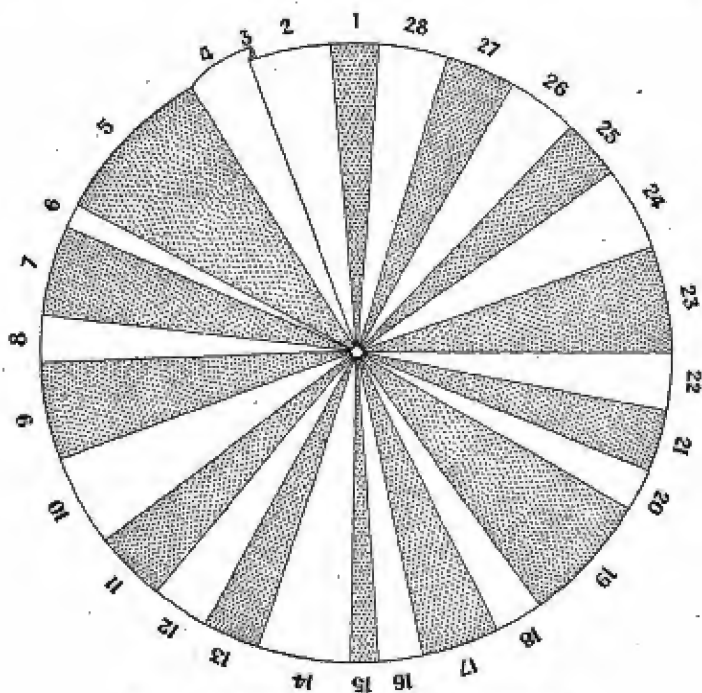


Fig. 4. — Projection des *sicou* sur l'écliptique.
L'ordre des étoiles 3 et 4 se trouve interverti.
Le couple 4-16 disparaît.

servant de la marche diurne de la lune pour jalonner le ciel. (La révolution sidérale de la lune est de 27 jours, 32.) La symétrie ainsi obtenue était alors selon l'écliptique.

La symétrie des *nakshatra* et des *sicou*, étant équatoriale, n'a pu être réalisée qu'en utilisant le passage au méridien des étoiles circompolaires. C'est là un procédé analogue à celui

qu'emploient les ingénieurs pour obtenir l'exacte opposition de direction des deux amorces d'un tunnel : ils établissent sur le sommet de la montagne un jalonnement qui se prolonge sur les deux versants. La région circompolaire est le *sommet* du ciel et permet, elle aussi, d'établir un alignement prolongé sur les deux versants opposés, lesquels ne sont pas visibles simultanément.

En 1840, Biot avait déjà signalé, dans le *Journal des Savans*, la correspondance entre les *sieou* chinois et le passage au méridien supérieur et inférieur des grandes circompolaires, lorsqu'on les reporte à l'époque antique où le texte du *Yao-tien* met en corrélation les équinoxes et solstices avec les quatre *sieou* cardinaux. Intrigué par l'énigmatique diversité d'amplitude de ces mansions (variant de 3° à 30°) et par la petitesse des étoiles qui les délimitent, il fit construire un globe à pôles mobiles et chercha quelle était, au $xxiv^e$ siècle (date présumée du *Yao*), la particularité motivant cette singulière inégalité. Il put alors constater que les deux grands *sieou* opposés, *Trou* et *Tsing* (n° 19 et 5), correspondent à une absence de notables étoiles circompolaires; cette découverte l'amena à calculer avec précision les ascensions droites des 28 *sieou* et des principales circompolaires, qu'il consigna dans des tableaux comparatifs montrant leur corrélation.

Si Biot avait songé à dresser un diagramme circulaire au lieu d'exposer ses résultats dans des tableaux numériques, la symétrie générale du système lui serait apparue avec évidence et il eût été impossible à Whitney de nier, après sa mort, la corrélation révélée par lui. Il aurait compris, en outre, que cette corrélation n'était pas le *but* recherché par les astronomes chinois, mais le *moyen* employé par eux pour obtenir une exacte symétrie. Il aurait enfin constaté que les étoiles 4 et 16 qui, dans les tables numériques, rompent en apparence la régularité du système, la confirment sur le diagramme, où se

manifeste l'intention évidente de bissecter les divisions ($3 + 4$) et ($15 + 16$)⁽¹⁾.

Mais cette soigneuse répartition symétrique des *sieou*, établie aux environs du xxiv^{e} siècle par les astronomes chinois, n'était pas de leur part une création entièrement nouvelle. Elle leur était inspirée par l'état antérieur du zodiaque asiatique, dont les *sieou* sont manifestement dérivés et dont les *nakṣatra* sont une forme probablement bien conservée. Afin de me rendre compte du remaniement opéré par les Chinois, j'ai tracé le diagramme équatorial des *nakṣatra* au xxiv^{e} siècle, pour en faire un terme de comparaison représentant, par hypothèse, le zodiaque primitif. Ce ne fut pas sans surprise que je constatai alors chez eux une symétrie diamétrale, moins exacte que celle des *sieou*, mais cependant très remarquable (fig. 1).

Ces faits ont une certaine importance, non seulement pour la sinologie et l'indianisme, mais encore pour le problème des origines de la civilisation et de la science. Ils montrent que le but primordial du zodiaque lunaire (ou plutôt luni-solaire) a

⁽¹⁾ Lorsque j'ai révélé (*Toung Pao*, 1907) la symétrie générale des *sieou*, je n'étais pas encore à même d'indiquer la raison d'être du couple 4-16. Ces deux étoiles représentent les astérismes *Che-tek'en* et *Ta-ho* (Orion et Scorpion), qui jouent un rôle éminent dans le folklore uranographique chinois; ce rôle semble provenir de ce que, à une époque reculée, ils symbolisaient, comme dans certaines îles de la Malaisie, les deux semestres de l'année qui se poursuivent dans le ciel, Orion disparaissant sous l'horizon lorsque le Scorpion se lève (cf. le mythe grec d'Orion piqué par le Scorpion). *Ta-ho* et *Che-tek'en*, alias *Sin* et *Tsien*, sont tous deux honorés du titre de *Ta-tek'en* 大辰 (Grand indicateur), qu'ils partagent avec la seule étoile polaire, comme le dit le 公羊傳 l'an 525 avant J.-C. Ils symbolisent la légende des frères ennemis rapportée par le 左傳 l'an 541 avant J.-C. Et dans l'astrologie chinoise les groupes ($3 + 4$) et ($15 + 16$) ne comptent que pour une seule division (cf. *Toung Pao*, 1909).

Quant à l'inexactitude du couple 12-24, elle provient, comme je l'ai montré, du désir de conserver l'antique repère du Nouvel An. Les couples de *sieou* sont d'autant plus exacts qu'ils sont composés de plus petites étoiles, choisies uniquement par raison de symétrie; et d'autant moins exacts qu'ils sont composés d'étoiles ayant un rôle traditionnel.

été de déterminer le lieu sidéral du soleil par l'observation du lieu sidéral de la pleine lune, grâce à un système d'étoiles fondamentales choisies en opposition par couples; ce qui explique l'inégalité des divisions, l'admission de très petites étoiles (4^e grandeur dans l'Inde, 5^e grandeur en Chine), la diffusion de ce zodiaque d'un bout à l'autre de l'Asie et la conservation traditionnelle des mêmes étoiles fondamentales.

Léopold DE SAUSSURE.

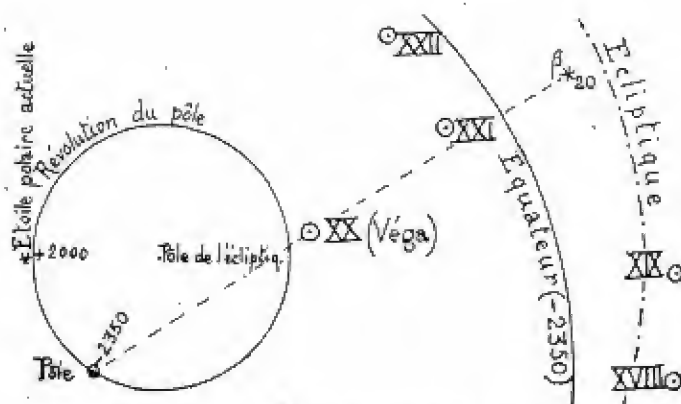


Fig. 5. — Remplacement de Véga par β Capricorne.

L'époque (xxiv^e siècle) à laquelle les Chinois réformèrent le zodiaque original est indiquée : 1^e par le système des saisons sidérales (fig. 3), resté immuable et qui place les équinoxes et solstices dans les *sieou* cardinaux 1, 8, 15, 22; 2^e par le texte du *Yao-tien* qui met en rapport ces *sieou* cardinaux avec les équinoxes et solstices; 3^e par le nom caractéristique des étoiles qui furent polaires du xxv^e au xxii^e siècle.

Le remplacement, opéré par les Chinois, de Véga par β Capricorne corrobore ces données chronologiques. Véga étant proche du pôle, son cercle horaire varie rapidement parmi les étoiles. Or c'est précisément vers l'an - 2350 que β Capricorne et Véga se trouvèrent sur le même cercle horaire.

L. DE S.

COMPTES RENDUS.

G. CORDÈS. *LE ROYAUME DE GRĪVĪJAYA*. Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, t. XVIII, fascicule 6, 36 pages, avec 3 planches. — Hanoi, 1918.

L'article de M. Coedès montre de façon décisive que le *Grīvijaya* de certaines inscriptions sanskrites et tamoules doit être identifié avec le *Che-li-fa-che* et *San-fa-ts'i* des textes chinois, avec le *Sribuza* des textes arabes, c'est-à-dire avec l'ancien royaume de Palembang du Sud-Est de Sumatra. Comme la géographie et l'histoire anciennes de la grande île indonésienne nous sont encore peu connues, ce rapprochement est une très utile contribution à nos études. Si la thèse de M. Coedès n'est pas contestable dans l'ensemble, certains détails de son argumentation ne sont pas également convaincants et valent d'être examinés de près; on peut, d'autre part, y ajouter quelques informations appréciables.

Le premier document utilisé par M. Coedès est une très ancienne inscription, fameuse parmi ceux qui s'occupent d'indonésien, dite de Kota Kapur (île de Banca). La date qu'on lui attribue n'est pas sûre. Brandes avait lu d'abord 1080, puis 1089, puis enfin 608 çaka = 686 de notre ère. C'est cette dernière date qu'a adoptée son éliteur en faisant remarquer qu'elle n'est pas établie avec certitude; mais «paléographiquement», ajoute-t-il, rien ne s'oppose à la haute antiquité de ce document ⁽¹⁾.

Brandes, qui l'avait étudiée, déclare qu'elle est rédigée en «une sorte de malais ⁽²⁾». Kern en publia un fac-simile en 1913, accompagné d'une transcription et d'un essai de traduction. La langue de cette inscription est, en effet, partiellement inintelligible, mais le sens général qu'en

(1) KERN, *Inscriptie van Kota Kapur (eiland Bangka; 608 çaka)*, avec fac-simile, dans *Bijdragen tot de T., L. en Volkenkunde van Ned. Indië*, t. 67, 1913, réimprimé dans *Verspreide Geschriften*, t. VII, 1918, p. 206-214. C'est à la réimpression de cet article que je renvoie : p. 214, n. 1.

(2) *Ibid.*, p. 207.

donne le traducteur est cependant sûr : « La pierre [trouvée près de Kota Kapur, sur la rive Nord de la rivière Mënduk, dans l'Ouest de l'île de Baŋka] contient un édit [promulgué] au nom de Sa Majesté Wijaya (vanwege Z. Maj. Wijaya), d'après lequel une imprécation a été prononcée contre certaines catégories de malfaiteurs et contre celui qui endommagerait la pierre érigée (en over wie den opgerichtten steen beschuldigt), ainsi qu'une bénédiction pour ceux qui sont les loyaux sujets du prince ⁽¹⁾. » M. Coedès n'a pas compris ainsi ce passage : « C'est selon H. Kern, dit-il, un édit de Sa Majesté Wijaya prononçant des malédictions contre diverses catégories de malfaiteurs et ceux qui endommageraient la stèle, et des bénédictions. . . (p. 1). » Mais cette interprétation est inexacte : Kern dit expressément que l'édit est promulgué au nom (litt. de la part) de S. M. Wijaya. En étudiant le texte, on se rend compte, en effet, qu'il s'agit non pas d'une ordonnance royale, mais d'une ordonnance de haut fonctionnaire royal parlant au nom de son souverain.

Gr̃i Wijaya est mentionné dans trois passages de l'inscription :

L. 2 : ... *mahradja yañ kadatuan gr̃i wijaya*, que Kern a rendu par : (machtige goden) die 't rijk van Z. Maj. Wijaya beschermen, « (dieux puissants) qui protégez le royaume de S. M. Wijaya ». *Kadatuan*, plus exactement *kadatuan* < *dātu*, est une forme dérivée du type malais bien connu : *jākat* « méchant », *kujahātan* « méchancelé » ; *raja* « roi », *karajāan* « royaume ». *Kadatuan* ne me semble pas avoir ici le sens du royaume, mais plutôt celui de « circonscription administrative d'un *dātu*, district administré par un *dātu* ⁽²⁾ » ; et cette interprétation peut se justifier.

« Les États malais, dit Marsden dans son *Histoire de Sumatra* (trad. Parraud, Paris, 1788, in-8°, t. II, p. 165), les États malais, dont le gouvernement est fondé sur des principes plus approchant du système féodal que les autres gouvernements de l'île, sont régis par un *Raja* ou Prince, qui prend ordinairement le titre de *Sultan*, introduit par les Arabes, et qui a sous lui un certain nombre de *Dattoos* [= *dātu*], choisis dans le corps des *Orang cayos* [lire : *Orang cayas* pour *Oran k̃aya* « nobles, notables »], hommes de rang, ou nobles ; lesquels ont un grand nombre de vassaux. Le Sultan prend parmi les *Dattoos* les officiers de l'État ; tels que le *Shabandar* qui règle les droits de douane qu'on per-

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 208.

⁽²⁾ De même que nos *préfecture* et *sous-préfecture* sont les circonscriptions administratives d'un *préfet*, d'un *sous-préfet*.

çoit dans les ports. . . » Et plus loin (p. 167) : « Le titre de *Dattoo*, à Sumatra, est particulier aux gouvernements malais; et partout où il est en usage, les habitants peuvent être regardés comme tels [comme Malais]. Il ne vient cependant pas de Malacca, mais de Menanggabow [= Minangkabaw]. Bencoolen⁽¹⁾ [sur la côte sud-occidentale de l'île], près duquel la Présidence angloise de Marlborough est située, et où le Fort York étoit autrefois, est une ville *malaise* gouvernée par quatre *Dattoos*, sous la protection ou l'autorité des *Pangerans* [= *Païeran*] de *Soongey-lamo* [= Suiney Lamo, la rivière Lamo] et de *Soongey-etan* [= Suiney hitam? la rivière noire], qui, tous les deux, ont des possessions sur différentes parties de la rivière, qui traverse la ville. »

« Les habitants des rivières de *Leemon* [= Limun], *Batang Assy* [= Batañ Asi] et *Pacallang jambo* [= Pankalan Jambu], dit encore Marsden (p. 168), qui sont des colonies de *Menanggabow* [= Minangkabaw] établies en ces lieux pour le commerce de l'or, sont aussi gouvernés chacun par quatre *Dattoos*, qui ne sont pas nommés, mais confirmés par le Sultan [de Minangkabaw], auquel ils payent tribut. Les *Dattoos* de *Leemoon* (*sic*), qui est [la rivière] la plus septentrionale, reçoivent l'investiture avec le titre, le *badjoo* [= *bāju*] ou habit [officiel], et le *daytar* [ou *destar*] ou turban, du Sultan de *Palembang*; ce qui est un effet de leur politique [du Sultan], et un moyen imaginé dans la vue de l'utilité qu'ils peuvent retirer du commerce avec cette place. . . »

Le *dātu* est donc un chef indigène originaire du district, où il exerce son autorité sous les ordres directs d'un *païeran*, gouverneur de province, lequel représente le pouvoir central. Ainsi, l'île de Banca, voisine du royaume de Palembang, devait être administrée par un *païeran* qui avait sous ses ordres des *dātu* ayant reçu l'investiture du souverain ou de son délégué, le gouverneur de l'île.

Le *kadatuan* de la l. 2 désigne donc à mon avis non pas le royaume dont fait partie l'île de Banca, mais seulement le district administré par un *dātu* et, dans le cas présent, la circonscription administrative de l'Ouest de Banca où a été érigée la stèle. Je traduirai donc : *mañraḥṣa yañ kadatuan erī wijaya*, par : « (dieux puissants) qui protégez ce *kadatuan* (ce district administré par un *dātu*, qui appartient à ou dépend de) S. M. Wijaya ».

L. 4 : . . . *tida ya bhakti tida ya tatwārjjawa diy āku dian di iyañ nigalaraku sanyāsa datūa dhawa wuātūa uruñ inuñ nīwunuh ya sampah nisuruh tūpik ya mulah parwānḍāñ dātu erī wi-[l. 5]jaya*, que Kern a

(1) Ou *Bengkelen*, var. de *Bēñkulu*.

rendu par : die niet onderdanig zijn; die niet oprecht gezind zijn jegens mij, en aan die door mij aangesteld zijn met opdracht *Dātu's* te wezen; zulke menschen wier handelingen schelmachtig zijn, zij worden gedood door de vervloeking; zij moeten getuchtigd (?) worden ⁽¹⁾ met (?) . . . van de *Dātu's* van Z. Maj. Wijaya, «ceux qui ne sont pas [de féaux] sujets, ceux qui ne sont pas loyalement intentionnés envers moi et envers ceux qui ont été préposés par moi aux fonctions de *Dātu*; ces gens-là dont les procédés sont mauvais, qu'ils soient tués par cette imprécation; qu'ils soient châtiés (?) par (?) . . . les *Dātu* de S. M. Wijaya». Le dernier membre de phrase peut être interprété autrement. *Tāpik*, que Kern a traduit conjecturalement par «châtier» et qui semble ne plus exister en indonésien occidental, a pour équivalent exact : malgache *tāfikā* ⁽²⁾, «armée, expédition». Cette restitution permet de voir le sens général de la phrase dont je ne comprends pas les trois mots qui suivent *tāpik* : «qu'une armée reçoive l'ordre (litt. qu'il ait été ordonné à une armée). . . le (ou les) *dātu* de S. M. Wijaya». Il faut évidemment entendre : «qu'une armée reçoive l'ordre de combattre les rebelles, les révoltés contre le (ou les) *dātu* de S. M. Wijaya». La phrase suivante : *tālu muah ya dhan gotrasantānāna*, zij worden voorts gefnuikt met de leden van hun geslacht, «[et] qu'ils soient ensuite mis hors d'état de nuire ainsi que les gens de leur race», s'applique bien à des rebelles.

L. 9-10, les deux dernières lignes de l'inscription : *Çakawaryutita 608 dīn pratipada pulakapakṣa wulan waicakha tatkalānu* (l. 10) *yañ man-man sumpah inī nipākat di welānā yañ wala çri wijaya kaliwat manāpik yañ bhūmi jāwa tida bhakti ka çri wijaya*, «l'année révolue 608, le premier jour de la quinzaine claire du mois de waicakha, [telle est] la date à laquelle cette imprécation a été gravée. C'est à cette même époque que l'armée de S. M. Wijaya venait de partir en expédition [contre] le pays de Java, qui ne reconnaissait pas la suzeraineté de S. M. Wijaya». Le sens littéral de la dernière phrase est : «à l'époque l'armée de Çri Wijaya passé part en expédition [contre] le pays de Java n'étant pas sujet de Çri Wijaya». *Kaliwat*, en javanais moderne *kéliwat*, malais *liwat*, signifie «passé»; employé avec un verbe au présent, il indique que l'action exprimée par le verbe vient de s'accomplir. *Manāpik* est un verbe actif au présent : *man* + *tāpik* = malgache *manāfikā* < *man* +

⁽¹⁾ Kern dit en note : «Le sens paraît être exactement ceci : il a été ordonné qu'ils soient châtiés» (?).

⁽²⁾ En finale de trissyllabe proparoxyton, à représente une voyelle très atténuée en Merina. Dans les autres dialectes, elle est représentée par *i* ou *e*.

tafikā, «faire la guerre, partir en expédition». Le sens est nettement établi par la phonétique comparée et le contexte ⁽¹⁾.

L'inscription de Kota Kapur n'est pas signée; je veux dire que l'auteur n'en est pas explicitement désigné. Elle ne peut cependant être attribuée qu'au roi ou à un haut fonctionnaire chargé du gouvernement de Baŋka. La première hypothèse n'est pas à retenir, car le nom du souverain n'y figure pas à la première personne avec les titres protocolaires habituels. C'est la seconde hypothèse qui me semble devoir être exacte : l'édit a vraisemblablement été rédigé par le *paŋeran* ou gouverneur de l'île pour le roi de Palembang, ce haut fonctionnaire ayant pouvoir de nommer des *dātu* par délégation des prérogatives royales à cet égard. Cette délégation s'explique quand il s'agit d'une île, c'est-à-dire d'une division administrative géographiquement isolée du royaume dont elle dépend. À l'aide de cette conjecture, le passage de la ligne 4 dont il vient d'être question ne fait plus difficulté.

M. Cœdès est d'avis que le *Ūri Wijaya* de l'inscription de Kota Kapur n'est pas un nom de roi, mais un toponyme. Le texte ne permet en aucune façon de l'interpréter autrement que l'a fait Kern. En indonésien occidental, *Wijaya*, employé isolément et précédé d'un titre protocolaire, est un nom royal. Cf. par exemple le fameux Raden Wijaya ou Prince Wijaya — le 土罕必闍耶 *T'ou-han P'i-chō-ye* = Tūhan Wijaya du

(1) Cette inscription de Kota Kapur, que j'étudierai ailleurs, est d'une exceptionnelle importance. Elle représente un échantillon à peu près unique de ce que j'appellerai le vieux haut-indonésien occidental. Les affinités étroites de cette «sorte de malais» avec le malgache ancien et moderne sont frappantes. Je n'en signalerai ici que quelques exemples : préfixe verbal *mañ* formant des verbes actifs (*mañ-rakya* sans intervention du sandhi; *mañuruk* avec sandhi = *mañ* + *suruk*; *mañapik* = *mañ* + *tāpik*; le malgache applique, au contraire, toujours la loi de sandhi : *mañafika* = *mañ* + *tafika*; il n'a conservé l'n vélaire du préfixe verbal que dans les dialectes non-merina et avec un radical à voyelle initiale : *mañāraka* = *mañ* + *āraka*). Dans l'inscription de Kota Kapur, on trouve six verbes au parfait passif caractérisés par le préfixe *ni* : *niwunuk*, a été tué; *nisuruk*, a été ordonné; *nipāhat*, a été gravé. En malgache, le préfixe verbal *ni* au présent, *ni* au parfait, *hi* au futur, marque qu'on est ou qu'on se met dans l'état indiqué par le radical : *lēfa*, action de fuir; *milēfa*, fuir, s'évader; *lāza*, action de dire; *miłāza*, dire, déclarer. Aux l. 4 et 8 de l'inscription, le texte a *nigalariku*, litt. a été nommé (*nigalar*) par moi (*ku*). C'est une forme spéciale de passif qui se conjugue exceptionnellement avec pronom personnel suffixe. Cf. malgache *nilazāko*, litt. il a été dit, annoncé par moi = *ni*, préfixe du parfait + *ilazāko* (*ilazāna* + suffixe pronominal *ko*).

Yuan che⁽¹⁾ — qui, d'après le *Pararaton* fut le fondateur du royaume de Majapahit en 1216 çaka⁽²⁾. Il régna sous le nom de Çri Kêrtarajasa. D'autre part, skr. *çri* devant un nom de personne est, en Indonésie occidentale, un terme protocolaire ayant le sens de «Sa Majesté». C'est dans cette acception qu'il est usité en kawi, alternant, dans les textes, avec le titre royal indonésien *bhrā* > *blan* > *bra* (cf. *Pararaton*, p. 238). Brandes le dit expressément à la page 202 : *bra* = *çri* = Sa Majesté⁽³⁾. *Çri* précède, cependant, le nom de quelques villes illustres; mais *Çriphalatikta*, par exemple, ne peut prêter à confusion : c'est l'une des nombreuses équivalences sanskrits de l'indonésien *majapahit*, l'aggle *marmelos*, qui a donné son nom au royaume de Majapahit. Le contexte, pour éviter toute amphibologie, est généralement aussi précis qu'il est désirable : le *Nāgarakrêtāgama*⁽⁴⁾ a *Çriphalatiktanūgara* (chant XVII, strophe I, vers 2), *Çrīnūgaru* (chant LXXIV, strophe I, vers 2) «la ville de S. M. Raṅga».

Mais il y a mieux encore. L'inscription de Kota Kapur mentionne deux authentiques toponymes : *Parāwis*, nom de l'île ou d'une partie de l'île de Baṅka, et *Jāwa* = Java. Celui-là est cité trois fois : l. 3, *Parāwis* et, cinq mots plus loin, *bhūmi Parāwis* (Kern suppose justement que *bhūmi* est pour *bhūni*), et l. 9, *yūn wanaūna Parāwis* «le pays de Parāwis». A la ligne 10, on a *yūn bhūmi Jāwa* «le pays de Java», et trois mots plus haut : *yūn wala çri wijaya* «l'armée de S. M. Wijaya». Ces deux expressions, dans la même phrase, s'opposent l'une à l'autre : dans un cas, il s'agit d'un souverain dont l'armée vient de partir en campagne; dans l'autre, d'un toponyme ainsi que l'indique le contexte. Si le rédacteur de l'édit avait voulu parler d'un pays de Çri Wijaya, il aurait sans aucun doute écrit : *yūn wala bhūmi çri wijaya*, comme il a écrit *yūn bhūmi jāwa*. Cette constatation est un argument décisif de plus en faveur de la traduction de *Çri Wijaya* par «S. M. Wijaya». Mais il n'y a pas lieu d'insister quand il s'agit d'une étude de l'illustre savant

⁽¹⁾ Apud GROENEVELDT, *Notes on the Malay Archipelago and Malacca*, dans *Miscellaneous papers relating to Indo-China and the Indian Archipelago*, 2^e série, t. I, 1887, p. 149.

⁽²⁾ Cf. *Pararaton* (*Ken Arok*) of het boek der koningen van Tumapel en van Majapahit, publié, trad. et annoté par J. Brandes, dans *Verhandelingen van het Bataviaasch Genoots. v. K. en W.*, t. XLIX, 1^{re} partie, p. 104 et suiv.

⁽³⁾ Cf. avec le même sens, cambodgien *vrāh* (*prāh*), siamois *brah* (*phra*).

⁽⁴⁾ Je renvoie pour ce texte kawi, qui a été transcrit, traduit et annoté par Kern, à la réimpression parue dans les tomes VII et VIII des *Versproide geschriften*.

que fut Henri Kern et alors surtout que l'article ayant trait à cette inscription vient d'être réimprimé sans changement dans le tome VII de ses *Verspreide geschriften* ⁽¹⁾.

À l'automne de 671, le célèbre pèlerin bouddhiste Yi-tsing part de Canton et arrive, vingt jours après, au pays de 佛逝 *Fo-che*. « Je m'y arréтай pendant six mois, ajoute-t-il; j'y étudiai par degrés la science des sous ⁽²⁾. » Yi-tsing désigne ce pays tantôt sous le nom de *Fo-che*, tantôt sous celui de 室利佛逝 *Che-li-fo-che*; il l'appelle à deux reprises 金洲 *kin-tehou* « l'île de l'or ⁽³⁾ ». Sous les Tang, *Fo-che* représente phonétiquement **Bu'-jay* ⁽⁴⁾; *Che-li-fo-che*, **(rī Bu'-jay*, c'est-à-dire **(rī Bujaya*. Comme *Che-li-fo-che* se situe incontestablement à Palembang, ce toponyme se trouve étroitement apparenté au *(rī Wijaya* de l'inscription de Kota Kapur, le nom royal du souverain de Palembang qui fut très vraisemblablement contemporain du pèlerin chinois. Les deux noms débutent par le même titre *(rī*; l'un ne diffère de l'autre que par la première syllabe: indonésien *wi-* < skr. *vi-*, transcription chinoise *fo* < ancien **bu'*. Stanislas Julien (*Méthode*, n° 209) avait restitué *(rībhōdja* pour le *Che-li-fo-che* de Yi-tsing; mais le caractère 佛 *fo* transcrit une labiale sonore non aspirée + *o* ou *u* + implosive dentale finale, pratiquement **bu'*. L'emploi de ce caractère à implosive dentale répond à une tendance caractérisée de la phonétique chinoise qui, dans les transcriptions de noms étrangers, met en harmonie la finale d'un caractère avec l'initiale du caractère suivant ⁽⁵⁾. Dans le cas présent où il s'agit de transcrire indonésien **Bu-ja-ya* et en l'absence d'un caractère chinois à

⁽¹⁾ Dans un récent article, *Oudheikundige opmerkingen (Rijdragen tot de T., L. en V. van Ned.-Indië*, t. LXXIV, 1918, p. 141), M. G. P. Rouffaer a cité la dernière phrase de l'inscription de Kota Kapur, en reproduisant la traduction de Kern. Pour peu qu'en soit familiarisé avec l'indonésien occidental, il ne peut venir à l'idée de personne de prendre *Āt Wijaya* pour un toponyme.

⁽²⁾ Trad. Éd. CHAVANNES, *Les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident, mémoire composé à l'époque de la grande dynastie Tang*, Paris, 1894, in-8°, p. 119.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 181 et 186. Chavannes a traduit *kin-tehou* par « île d'or »; c'est « île de l'or » qu'il faut lire. Cf. mon mémoire *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *J. As.*, XI^e série, t. XII, p. 57, n. 9.

⁽⁴⁾ Pour éviter des notations différentes, j'emploie dans cette note le *j* avec sa valeur sanscrite de palatale sonore.

⁽⁵⁾ Pour ce système de transcription, cf. mon mémoire *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud*, *J. As.*, XI^e série, t. XIII, 1919, p. 265.

implosive palatale sonore finale, Yi-tsing choisit un caractère phonétiquement voisin à implosive dentale sonore et l'approximation est très satisfaisante (cf. des exemples du même procès dans S. Julien, *Méthode*, n° 298 et 300; Sylvain Lévi, *Catalogue*⁽¹⁾, p. 55, vers 94, n° 2).

A ne considérer que les deux textes précédents, on pourrait en conclure que Yi-tsing a désigné inexactement un pays par le nom de son roi et que le vocalisme de sa transcription est fautif pour le troisième caractère. Mais des témoignages de sources différentes peuvent être apportés au débat; d'autres textes chinois, des textes tamouls, sanskrits et arabes connaissent ce même pays. Voici les indications divergentes qu'ils nous fournissent.

Moins d'un siècle après l'édit de Kota Kapur, une inscription sanskrite découverte sur la côte orientale de la Péninsule malaise, à Vien Sa, au sud de la baie de Bandou, mentionne un *Grivijaya*. Dans cette inscription qui est datée de 697 çaka = 775 de notre ère, il est question d'un roi dont le nom est donné trois fois et sous trois formes différentes :

- L. 14 : *Grivijayendravarja*;
- L. 16 : *Grivijayecavarabhūpati*;
- L. 28 : *Grivijayanpati*.

M. Coedès n'a pas été en peine de montrer que le *Grivijaya* des deux premiers complexes ne peut être qu'un toponyme, en rappelant les composés parallèles *Kambujendra*, *Kambujecvara* «roi des Kambujas (ou du pays des Kambujas)» de la titulature khmère; *Sayāmindra* de la titulature siamoise; auquel peut s'ajouter le *sañ Yawendra* «S. M. le roi de Jawa» de l'*Arjunawijaya* (dans *Pawaraton*, p. 138 et 139). *Grivijaya* est donc ici en fonction de nom de peuple ou de toponyme.

«Le nom de *Grivijaya*, dit M. Coedès (p. 3), n'est pas complètement inconnu comme nom de pays. Il figure d'abord dans un manuscrit népalais à miniatures datant au plus tard du début du XI^e siècle, sur lequel M. A. Foucher a basé sa première *Étude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*. La miniature 23 du manuscrit de Cambridge Add. 1643, qui représente Avalokiteçvara à quatre bras entre Tārā et Mārīci, porte comme titre : *Suvarṇapure Grivijayapure Lokanātha* «Avalokiteçvara à «Grivijayapura dans Suvarṇapura». Et M. Coedès ajoute : «Mais cette citation n'avance pas à grand'chose, étant donné que *Suvarṇapura* peut

⁽¹⁾ Le catalogue géographique des Yakça dans la *Mahānāyāri*, dans *J. As.*, XI^e série, t. V, 1915, p. 20-138.

aussi bien désigner la Birmanie (*Suvarṇabhūmi*) que Sumatra (*Suvarṇadvīpa*) (p. 4). » Isolément, *Suvarṇapura* ne prête pas à une identification décisive, car on peut, en effet, hésiter entre la Birmanie et Sumatra; mais quand le texte précise qu'il s'agit de *Ḫrīvijayapura* «ville ou pays de Ḫrīvijaya» situé dans *Suvarṇapura*, au «pays de l'or», la localisation s'impose : il s'agit de Ḫrīvijaya = Palembang, et la Birmanie est hors de cause. Yi-tsing, on vient de le voir, désigne deux fois Che-li-fo-che sous le nom de *kin-tcheou* = *Suvarṇadvīpa* «l'île de l'or». Une inscription sanskrite relevée sur la pierre tombale du roi Ādityavarman, trouvée à Kubur Raja, dans le Minangkabaw, et datée approximativement de 1300 çaka, mentionne aux lignes 2-4 : *Advayavarman* (2) *putra Kaṇaka* (3) *medinindra* (4), c'est-à-dire *Advayavarmanputra Kaṇakamedinindra* «[Ādityavarman], fils de Advayavarman, roi de la terre de l'or». Et Kern, qui a édité cette inscription, ajoute : «Je tiens *Kaṇakamedinī* pour un synonyme de *Suvarṇadvīpa* «l'île de l'or», qui est l'un des noms de Sumatra⁽¹⁾. » L'identité est certaine et Kern aurait pu citer le témoignage de Yi-tsing à l'appui de son rapprochement. Che-li-fo-che et Ḫrīvijayapura sont situés par le pèlerin chinois et l'auteur du manuscrit népalais dans l'île du pays de l'or, parce que cette ville ou ce pays du sud-est de Sumatra fait ou faisait partie — géographiquement ou politiquement, j'y reviendrai plus loin — de l'Empire de Minangkabaw dont la richesse en or nous est attestée par la légende et l'histoire⁽²⁾.

Vers la même époque, l'épigraphie des Ćolas apporte des précisions : une inscription sanskrite et tamoule de 1005, commémore la donation d'un village à un temple bouddhique de Negapatam, commencé par Ćulāmaṇivarmaṇ et achevé par son fils Māraviṣayottuṅgavarman. Ce dernier est appelé *Kaṣṭhādhipati* «roi de Kaṣṭha» et *Ḫrīvijayādhipati* «roi de Ḫrīvijaya». Ces mêmes souverains sont mentionnés dans le *Song che* ou *Histoire des Song postérieurs* comme rois de l'État de 三佛齊 *San-fo-ts'i* = Palembang. Le premier : 思離朱囉無尼佛麻調華 *Sseu-li-tcheu-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa* = tamoul Ćulāmaṇivarmaṇ, envoya une ambassade à la cour de Chine en 1003; le second, fils du précédent, dont le *Song che* n'a transcrit que le commencement du nom :

(1) *Het Sanskrit-inschrift op den grafsteen van Vorst Ādityavarman te Kubur Raja* (Minangkabau ± 1300 çaka), dans *Bijdragen*, t. 67, 1913; réimprimé dans *Verspreide geschriften*, t. VII, p. 217-221.

(2) Cf. G. FERNAND, *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *J. As.*, XI^e série, t. XII, 1918, p. 51 et suiv.

思離麻囉皮 *Ssen-li-ma-lo-p'i* = Çri Mārañjayaottuṅgavarman, envoyé une ambassade en Chine en 1008⁽¹⁾. Ainsi que l'a montré M. Cardès qui a très heureusement rapproché ces deux textes, l'identification de Çrīvijaya à Çrivijaya = Palembang n'est pas douteuse.

On aura remarqué que le *Song che* n'écrit plus *Che-li-fo-che* comme Yi-tsing, mais *San-fo-t'si*, qui représente exactement **Sam-bu^t-jay**. D'autre part, les textes arabes ont une notation différente. Il y a donc lieu de réunir et de présenter chronologiquement toutes les leçons que nous fournissent les textes orientaux pour en dégager, s'il est possible, la véritable leçon.

671. CHE-LI-FO-CHE = *ÇRI BUJAYA, d'après Yi-tsing.

686(?). ÇRĪVIJAYA, dans l'inscription de Kota Kapur.

vii^e siècle. 舍利毗逝 CHE-LI-P'I-CHE = *ÇĀṬĪJAYA, d'après le *T'ai p'ing houan yü li*⁽²⁾.

695. 尸利佛誓 CHE-LI-FO-CHE = *ÇRI BUJAYA, d'après le *T'ang houei yao*⁽³⁾.

702, 716, 724, 728 et 742. CHE-LI-FO-CHE envoie des ambassades à la cour de Chine, d'après le *Ts'ao fan yuan kouei*⁽⁴⁾.

717. FO-CHE = *BUJAYA est visité par le moine Vajrabodhi⁽⁵⁾.

775. ÇRĪVIJAYA dans l'inscription sanskrite de Viêt Sa.

785-805. 佛逝 FO-CHE = *BUJAYA, dans l'itinéraire de Kia Tan⁽⁶⁾.

904. 三佛齊 SAN-FO-TS'I = *SAMBUJAYA envoie une ambassade en Chine, d'après le *Wen hien t'ang k'ao*⁽⁷⁾.

916. سربوذا Sribuza = malais *SĒM BUZA (le texte a سربوذا Sarbaza, var. fautive سربوذا Sarira), d'après Abū Zayd⁽⁸⁾.

(1) Apud GROENEVELDT, *Notes*, p. 189-190.

(2) Cf. PELLIER, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle*, dans B.E.F.E.O., t. IV, 1904, p. 324. Le texte a pour le premier caractère, 金 *kin* qui est fantôme pour *che*, ainsi que l'a indiqué M. Pellier. M. Cardès a naturellement utilisé ces témoignages.

(3) *Deux itinéraires*, p. 334.

(4) *Ibid.*, p. 334-335. L'ambassade de 724 est envoyée par le roi 尸利施羅拔摩 *Che-li-t'o-lo-pa-mo* = Çri Daravarman (?); celle de 742, par le roi 劉膝末恭 *Lieou-t'ang-wei-kong* (?).

(5) Apud Sylvain LÉVI, *Les missions de Wang Hsien-ts'ang dans l'Inde*, dans J. As., IX^e série, t. XV, 1900, p. 420, et PELLIER, *Deux itinéraires*, p. 336.

(6) Apud PELLIER, *Deux itinéraires*, p. 264 et suiv.

(7) Trad. d'HEBERT DE SAINT-DENYS, *Méridionale*, p. 561.

(8) Pour tous les textes arabes concernant le Sribuza, cf. mes *Relations de*

943. *Sribuza* = *Séri Buja* (correction de *Sarvra*), d'après Mas'ûdi.
 960, 962, 971, 972, 974, 980. 三佛齊 *SAN-FO-TS'I* = **SAMBUJAYA* envoie des ambassades à la cour de Ching⁽¹⁾.
 1000. *Sribuza* = **Séri Buja* (correction de *Sarvra*), d'après l'*Abrégé des Merveilles*.
 XI^e siècle. *Çriviṇaya*, dans un manuscrit népalais.
 1003, 1008, 1017, 1028. *SAN-FO-TS'I* = **SAMBUJAYA*, d'après le *Song che*⁽²⁾.
Çriviṣaya = *Çriviṇaya*, d'après une inscription tamoule de 1005.
 1030. *Çriviṣayan* = *Çriviṇaya*, d'après l'inscription tamoule de Tanjore.
 1040. *Sribuza* = **Séri Buja*, d'après Birṇi (le texte a *Sarbuza*).
 1067. *SAN-FO-TS'I* = **SAMBUJAYA* envoie une ambassade en Chine⁽³⁾.
 1132. *Sribuza* = **Séri Buja*, d'après Harāḷi (le texte a *Sribuza*).
 1178. *SAN-FO-TS'I*, dans le *Ling wai tai ta* de Tchou K'iu-fei⁽⁴⁾.
 1224. *Sribuza*, dans Yāḳūt (le texte a *Sarbuza*).
 1225. *SAN-FO-TS'I*, dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-Kou⁽⁵⁾.
 1208-1286. *Sribuza*, dans Ibn Sa'īd (le texte a *Sarvra*).
 1325. *Ibid.*, dans Dimaṣḳī.
 1273-1331. *Ibid.*, dans Abūltidā.
 ? *Ibid.*, dans le *Livre des Merveilles de l'Inde*.
 1370 à 1377. *SAN-FO-TS'I* = **SAMBUJAYA* envoie cinq ambassades en Chine.
 ? *SAMBUJA*, *SĪMBUJA*, d'après les anciens textes javanais⁽⁶⁾.

Ces divergences sont extrêmement curieuses. Les textes sanskrits et tamouls ont *Çriviṇaya*; les textes indonésiens ont *Çriviṇaya*, puis *Sambuja*, *Sĕmboja*. Les textes arabes ont *Sarbuza* سربوزا (var. *Sarbuza* سربوزا, *Sarvra* سربورا) que Kern a proposé de lire *Sribuza* = *Sribuja*; j'ai adopté cette lecture qui répond à une leçon malaise vraisemblable **Séri Buja*. Aux VII^e-IX^e siècles, les textes chinois ont *Che-li-fo-che* = **Çri Buṇaya* et *Che-li-p'i-che* = **Çri Vijaya*; mais à partir des dernières années des T'ang, en 904, apparaît la leçon *San-fo-t'ai* = *Sam Buṇaya* qui se maintiendra sans modification sous les Song (960-1279) et jusqu'au début des Ming.

voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient, Paris, in-8°, t. I, 1913; t. II, 1914, à l'index du tome II, sub verbis *Sribuza*, *Śribuza*.

(1) D'après le *Song che*, apud GROENEVELDT, *Notes*, p. 188-189.

(2) *Ibid.*, p. 189-190.

(3) *Ibid.*, p. 190.

(4) Dans *Chou Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 63.

(5) *Ibid.*, p. 60 et suiv.

(6) Apud BRANDES, *Pararaton*, p. 140, n. 1.

Nous avons ainsi parallèlement dans le temps :

Aux VII ^e -VIII ^e siècles.....	{	<i>Crī Bujaya,</i> <i>Crī Vijaya,</i>
Au X ^e siècle.....	{	<i>Sam Bujaya,</i> <i>Sēri Buja,</i> <i>Sēri Buja,</i>
Au XI ^e siècle.....	{	<i>Sam Bujaya,</i> <i>Crī Vijaya,</i> <i>Sēri Buja,</i> <i>Sēri Buja,</i>
Au XIV ^e siècle et plus tard..	{	<i>Sam Bujaya,</i> <i>Sēm Buja,</i> <i>Sam Buja.</i>

L'alternance de la leçon de l'inscription de Kota Kapur à celle des textes javanais : *Crīvijaya* > *Sēmboja* est inexplicable. En indonésien occidental, le vieux haut-javanais *Crīvijaya* peut normalement aboutir à malais **Sēri Bijaya*, **Sēri Bijay* et peut-être **Sēri Bije* (cf. vieux haut-javanais *wuhaya* «caïman», malais *buwāya*, minangkabaw *buaya*, toba-batak *buē*, dialectes malgaches *vūāy*, *vāēy*, *vmé*⁽¹⁾); mais aucune évolution phonétique régulière ne permet de lui apparenter *Sēmboja*. Il est, d'autre part, remarquable que l'inscription de Kota Kapur, les inscriptions sanskrites et tamoules, le manuscrit népalais ont invariablement *Crīvijaya* (vu^e-xi^e siècles) — c'est également la leçon du *T'ai p'ing houan yu ki* —, alors que Yi-tsing, qui est cependant bon indianiste, transcrit par *Che-li-fa-che* = **Crībujay*^a, ce toponyme sanskrit. On pourrait supposer que les Chinois ont rendu inexactement par 佛 *fo* < ancien **bu*^d, la syllabe sanskrite *-vi-*, indonésien *-wi-*; ou que l'ancienne prononciation de 佛 *fo* avait une voyelle indécise comme le *pépēt* indonésien : **bē*^e, lui permettant de rendre indifféremment *i* et *u* étrangers, mais cette conjecture n'expliquerait rien. Les leçons arabes à partir de 916, et javanaises de basse époque ont *bu* comme Yi-tsing et toutes les autres transcriptions chinoises, sauf une seule; alors que les Colas, qui sont en relations directes avec le royaume de Palembang, entendent et notent *vi* avec le même vocalisme que l'inscription indonésienne de

⁽¹⁾ Cf. H. H. JOYSCOLL, *Kawi-Balinesch-Nederlandsch glossarium op het oudjavanische Rāmāyana*, La Haye, 1902, in-8°, s. v° *wuhaya*; R. BRANDSTETTER, *Mata-hari oder Wanderungen eines indonesischen Sprachforschers durch die drei Reiche der Natur*, Lucerne, 1908, in-8°, p. 32; G. FERRAND, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, 1909, in-8°, p. 13.

Kota Kapur et l'inscription sanskrite de Vien Sa. Dans l'état de nos connaissances et en présence de ces notations contradictoires, même dans le domaine indonésien, le problème est insoluble. Le pis est que ce même problème se pose en Indochine pour le même toponyme dans des conditions également désespérantes. L'une des capitales du Campa est appelée 佛誓 *Fo-che* = **Bu'-jay** (sino-annamite *Phật-thế*) par les textes annamites; 佛逝 *Fo-che* = **Bu'-jay**, par le *Song che*; le *Tao yi tche ho* dans la notice sur Pin-t'ong-long = Pāṇḍuraṅga a 毗齊 *Pi-t'si* = **Vijay**⁽¹⁾. «Or, dit M. Coedès, on sait d'une façon certaine par l'épigraphie qu'à cette époque la capitale chame était au Binh-dinh et s'appelait *Vijaya* (2).» Comme pour le nom du royaume de Palembang, l'identité géographique de *Bujaya* et *Vijaya* n'est pas douteuse; mais l'alternance vocalique *i* : *u* ne se laisse pas expliquer.

Dans la notice sur le *San-to-t'si* du *Song che*, il est dit ceci : «Pendant l'hiver de la même année 960, le tribut annuel [à la cour de Chine] fut offert par le roi appelé 室利烏耶 *Che-li Wou-ye*. Au printemps de l'année 962, le roi *Che-li Wou-ye* envoya trois ambassadeurs pour apporter le tribut..... (3).» Le caractère 耶 *ye* transcrit *ya* (cf. *Méthode*, n° 2234 et 2235; *Catalogue géogr. des Yaksa*, p. 117, *sub verbo*), mais aussi *ja* (cf. *Méthode*, n° 2336 : 羅耶 *lo-ye* = *rāja*, d'après le *Fan yi ming yi tsi* qui est de 1151; même notation dans le *Yuan che*, k. 210, p. 3 r°, *apud* PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 314, n. 4). *Che-li Wou-ye* = **C'ri Wuja**, **C'ri Buja** (?), représente ainsi un nom royal phonétiquement apparenté aux notations chinoises, arabes et javanaises : *Che-li Fo-che*, *Sri-Buza* et *Sēm-boja*; mais on ne peut rien déduire de cette rencontre qu'il fallait cependant signaler.

Le *Che sul yu king* ou «Sūtra sur les Douze Étapes du Buddha», traduit en 392 par le moine Kālodaka, contient une notice sur le Jam-

(1) *Apud* W. W. ROCKHILL, *Notes on the relations and trade of China with the Eastern Archipelago and the coast of the Indian Ocean during the fourteenth century*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 98. M. Aurousseau (*B.É.F.E.-O.*, t. XV, 1915, fasc. 9, p. 39) a traduit, en même temps que Rockhill, ce passage du *Tao yi tche ho*; mais il a pris pour des noms de produits du pays, les noms géographiques mentionnés dans cette notice sur le Pāṇḍuraṅga.

(2) P. 24. M. Coedès n'a pas cité le *Pi-t'si* = *Vijaya* du *Tao yi tche ho* (voir la note précédente). Mais ce *Fo-che* cham = *Vijaya* n'est en aucune façon une preuve positive que 佛 *fo* peut représenter skr. *vi*. L'énigme phonétique se présente au Campa et à Sumatra dans des conditions identiques, et elles ne s'éclairent pas l'une par l'autre.

(3) *Apud* GROENEVELDT, *Notes*, p. 188.

ludvipa, qui est insérée dans le *King lin si yang* compilé en 516 et où il est dit ceci : « Dans la mer, il y a 2,500 royaumes. . . . Le premier roi a pour nom 斯梨 *Ssen-li*; ce royaume ne sert que le Buddha et il ne sert point les hérétiques. Le second roi a nom 迦羅 *Kia-lo*, la terre y produit les sept joyaux. Le troisième roi a nom 不羅 *Pou-lo*; la terre y produit 42 (var. du *King lin* : 43) espèces de parfums et aussi le verre (*lieou-li*) blanc. Le quatrième roi a nom 闍耶 *Chô-ye*; la terre y produit le 草荑 *pi-pa* «poivre long» et le 胡椒 *hou tsieou* «poivre». Le cinquième roi a nom 那頗 *Na-ngo* (var. du *King lin* : 那頗 *Na-p'o*); la terre produit la perle blanche et du verre (*lieou-li*) de sept couleurs. Dans les cinq grands royaumes, les habitants des villes sont en général noirs et petits de stature ⁽¹⁾. » « Le glossaire *Fau fan yu*, compilé au vi^e siècle, à la fin du livre IV, section 12, cite trois de ces noms : « roi de *Kia-lo*, roi de *Pou-lo*, roi de *Chô-ye* » (mêmes caractères que ci-dessus) ou se référant à un « Sâtra sur les cinq Songes du Prince «Royal» (*Tai tsou wou nong king*) qui ne se retrouve pas dans nos collections. Il glose le nom de *kia-lo* par 黑 «noir» (skr. *lâla*), *pou-lo* par 城 «ville» (skr. *pura*), *chô-ye* par 捷 «victoire» (skr. *jaya*) ⁽²⁾. » M. Sylvain Lévi a justement identifié *Ssen-li* à Ceylan, le *Sieo-tiba* de Cosmas, dont « la dévotion au Buddha est bien un des traits traditionnels de l'île ». En admettant que l'énumération des cinq royaumes suive un ordre vaguement géographique d'Ouest en Est — et elle aboutit en fait en Indonésie —, *kia-lo* pourrait être identique au 箇羅 *Ka-lo* de l'itinéraire de Kio-Tan ⁽³⁾, c'est-à-dire à *Kêrà* ou *Kêrah*, le *Kra* ou *Krah* de nos cartes, sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom; *Pou-lo* = *Pura*, à la forme abrégée de *Taijauṇagura* — *Taijauṇpura*, le nom de Bornéo dans le *Nāgarakṛtāgama* ⁽⁴⁾.

M. Sylvain Lévi considère comme certain que *Chô-ye* = *Jaya* est une altération du nom de Java qui produit le poivre ordinaire et le poivre long (*ibid.*, p. 84 et 85). L'information du *King lin si yang* est pleinement confirmée par les faits et cette constatation est évidemment très importante. Mais une autre interprétation est possible. *Chô-ye* glosé par « victoire », skr. *jaya*, rappelle mieux encore le nom du royaume de

⁽¹⁾ Apud Sylvain Lévi, *Pour l'histoire du Rāmāyana*, dans *J. As.*, XI^e série, t. XI, 1918, p. 83.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ Apud PALLAT, *Deux itinéraires*, p. 349 et suiv.

⁽⁴⁾ Cf. KERN, *Een oudjavaansch geschiedkundig gedicht uit het bloeitijdperk van Majapahit*, dans *Indische Gids*, 1903, réimprimé dans *Verapreide geschriften*, t. VII, p. 241.

Vijaya (skr. *vijaya* et *jaya* signifient également « victoire »). Or, Sumatra est également producteur de poivre. Barros (décade III, liv. V, chap. 1, p. 508 de l'édition de 1778) dit dans sa description de la grande île indonésienne : « En fait d'épices, on y trouve le poivre ordinaire, le poivre long . . . » Castanheda dit également : « Dans toute l'île pousse le poivre . . . » [A Pedir] pousse beaucoup de poivre long et de poivre rond; et il est aussi fort que celui du Malabar Un autre royaume est celui de Pacem [= Pâse] ainsi appelé d'une ville de ce nom qui est le meilleur port de l'île; il y a également une grande quantité de poivre que transportent les navires du pays. . . .⁽¹⁾ » Sulaymân al-Mabrî, qui était contemporain des historiens portugais précédents, donne des renseignements identiques (ms. 2559 de la Bibliothèque nationale de Paris, fol. 78 v° et 79 r°) : « Parmi les ports de la côte orientale [de Sumatra] sont : le port de Fidir = Pedir qui est situé au bas de la montagne de Lâmurî; c'est le port du poivre. Le port de Sumatra, le plus connu des ports de l'île, c'est une grande ville; c'est le port du poivre, de la soie et de l'or⁽²⁾ » Le général Beaulieu, qui partit de Honfleur le 2 octobre 1619 pour aller faire la traite du poivre à Sumatra et à Java, rapporte que « le pays [de Tieu = Tiku, sur la côte occidentale de Sumatra, au sud de l'équateur] est assez fertile de ris, bétail et grande quantité de beau poivre, et meilleur sans comparaison que celui de Banten [à Java], qui est la richesse du pays⁽³⁾ ». Cette constatation me semble permettre de poser : Chō-yo = Jaya = Vijaya et justifier ainsi cette identification nouvelle.

Je ne vois rien dans la toponomastique indonésienne dont *Na-ngo* = **Naiga*, **Nana*, ou *Na-p'o* = **Nawa* puisse être rapproché.

En résumé, M. Coedès a eu parfaitement raison de rapprocher les différentes leçons divergentes du nom du pays dont il s'agit et de conclure à l'identité de *Crivijaya*, *Che-li-so-che*, *Che-li-p'i-che*, *Sau-so-ts'i*, *Sribuza* et *Sembaja*. Pour les raisons que j'ai déjà dites, le *Crivijaya* de

⁽¹⁾ *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portuguezes*, éd. de 1833, liv. II, chap. cxi, p. 353-353.

⁽²⁾ وأما بنادرها بطنها اعنى مطلعها بندر فيندر وهو تحت جبل لامرى وهو بندر الغنفل بندر سمطرة وهو اشهر بنادرها وهي بلدة كبيرة وهي بندر الغنفل والحرير والذهب

⁽³⁾ *Mémoires du voyage aux Indes orientales du général Beaulieu dressés par lui-même*, dans TAÉVENOT, *Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1664, in-fol., 2^e partie, p. 44 et passim.

l'inscription de Kota Kapur est, d'après le texte même, un nom de souverain et non un toponyme; mais la thèse de M. Cœdès ne s'en trouve pas infirmée.

A propos du *Grīvijaya* de l'inscription sanskrite et tamoule de 1005, M. Cœdès dit en note : « PW., s. v° *vijaya* 1) k, glose : *viṇaya* « Provinz, « District »⁽¹⁾. » Dans l'épigraphie chame, *vijaya* désigne certaines subdivisions administratives (*B. É. F. E.-O.*, t. IV, p. 915). *Grīvijaya* et *Grīvijaya* sont donc synonymes et signifient « le district de la fortune, le pays fortuné (p. 4, n. 3) ». L'explication qui pourrait valoir pour un toponyme çam est sans valeur pour un toponyme du Sud-Est de Sumatra, alors que *vijaya* n'a pas été attesté encore — si tant il est que le mot existe en indonésien occidental — avec le sens de « province, district ». En kawi et à Java, *vijaya* n'est usité, autant que nous sachions, que comme nom propre royal⁽²⁾. L'hypothèse qui se présente naturellement est la suivante : le royaume de Palembang a pu s'appeler *bhūmi Grīvijaya* ou *wanua Grīvijaya*, pour employer les termes mêmes de l'inscription de Kota Kapur, c'est-à-dire « pays de S. M. Wijaya », du nom de son fondateur ou d'un souverain qui fut particulièrement célèbre; et plus tard, le nom royal seul aurait été usité en fonction de toponyme. Cette conjecture vaut ce qu'elle vaut; je ne la propose que faute d'une explication meilleure.

Qu'était exactement ce royaume de *Grīvijaya*? M. Cœdès a employé et j'ai employé aussi le doublet « royaume de Palembang ». Des textes chinois que n'a pas utilisés M. Cœdès permettent d'apporter quelque précision. Dans la notice consacrée au San-fo-t's'i, le *Song che* ou *Histoire des Song postérieurs* rapporte ce qui suit : « Au 9^e mois de l'année 960, [le roi] 悉利胡大霞里檀 *Sì-lì hóu-ta Hia-lì-t'an* [= *Grīkuda*⁽³⁾ *Haridana*?] envoya un ambassadeur pour apporter le tribut [à

⁽¹⁾ Āryabhaṭa emploie *viṣaya* dans un sens plus étendu encore : *Romakaviṣaya* « le pays des Romains » (*apud KERN, Java en het Goudeiland volgens de oudste berichten, dans Verspreide geschriften*, t. V, 1916, p. 308); cf. également *Mahāvijaya* « le pays de la Mekke », dans *Tiruvāṭṭa*, trad. Schielner, aux additions, p. 305.

⁽²⁾ Cf. par exemple, les indics du *Pararaton*.

⁽³⁾ *Kuda* « cheval », en javanais et malais, est usité dans le titulature royale et princière. Cf. *Pararaton*, p. 118, 122, 143, 187, 192. C'est sans doute du même titre qu'il s'agit dans le nom royal çam 范胡達 *Pan Hou-ta* = *Kudavarman*, sin.-ann. *Phan Hô-tát*, malgré l'implosive finale du caractère *ta* < ancien **daś*. Pour ce souverain, cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 192, et

la cour de Chine]; ce qu'il fit encore pendant l'été de l'année suivante⁽¹⁾.» La même information est reproduite dans le *Wen hien t'oung k'ao* sous une forme plus détaillée : « Sous les Song, à la neuvième lune de la première année *kien-long* (960), on vit paraître à la Cour un ambassadeur nommé 李遮帝 *Li-tehe-ti* [= **Li* ou **Ri-ša-ti*], qui venait faire la visite d'hommage et offrir le tribut de la part du roi *Si-li kou-tu Hia-li-t'an*. Des ambassades du même prince arrivèrent encore durant l'été de la seconde année *kien-long* (961), et dans l'hiver qui suivit. On apprit par elles que le royaume de *San-to-ts'i* était appelé aussi royaume de 先留 *Sien-lieou* ⁽²⁾. » *Sien-lieou* ne rappelle rien de connu dans le Sud-Est de Sumatra. Le texte est ici vraisemblablement fautif et je n'hésite pas à corriger 先 *sien* en 末 *mo*, ancien *m^{wa}d*, pratiquement ici **ma*⁴, l'implosive finale de *mo* étant en harmonie avec l'initiale du caractère suivant⁽³⁾; soit 末留 *Mo-lieou* = *Malāyu*. Et il faudrait lire cette dernière phrase de Ma Touan-lin : « On apprit par ces ambassades que le royaume de *San-to-ts'i* était appelé aussi royaume de *Mo-lieou* [= *Malāyu* parce qu'il faisait partie où était l'État souverain de l'Empire de ce nom]⁽⁴⁾. » Le *Malāyu*, en kawi *Malayu*, est au sens propre le nom de l'ancien Empire de Minangkabaw dont la capitale était à Pagar Rūyon et qui s'étendait à l'Est et à l'Ouest, jusqu'à la mer⁽⁵⁾; au sens large, c'est l'île de Sumatra tout entière. La relation de Yi-tsing, le *Pararaton* et le *Nāgarakṛtāgama* sont affirmatifs à cet égard⁽⁶⁾. Le passage précédent du *Wen hien t'oung k'ao* est d'un laconisme qui en rend l'interprétation difficile et qu'il faut éclairer par d'autres textes. Vers la fin du vi^e siècle, Yi-tsing rapporte que « le pays de Mo-lo-yeou = *Malāyu* est maintenant le pays de Che-li-fo-che⁽⁷⁾ ». Telle est la traduction de M. Takakusu. M. Pelliot a rendu cette même phrase par : Georges MASPERO, *Le royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 344, n. 5.

⁽¹⁾ Apud GROENEVELDT, *Notes*, p. 188.

⁽²⁾ Trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, *Méridionaux*, p. 562.

⁽³⁾ Cf. Sylvain LÉVI, *Le catalogue géographique des Yakha*, loc. cit., vers 11, 4; 18, 2; 40, 1; 74, 4; 92, 4; 104, 4; et *supra*, p. 155, n. 5.

⁽⁴⁾ Si cette correction est quelque jour justifiée par un texte, elle confirmerait heureusement l'interprétation que j'ai proposée (*Malaka, le Malāyu et Malāyur*, *J. As.*, XI^e série, t. XII, 1918, p. 115-120) du 馬流 *Ma-lieou* du *Lín-yi k'í*, 馬留 *Ma-lieou* du *Wen hien t'oung k'ao* par *Malāyu*.

⁽⁵⁾ Cf. le mémoire cité dans la note précédente, p. 51 et suiv.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 63 et suiv.

⁽⁷⁾ J. TAKAKUSU, *A Record of the Buddhist religion as practised in India and the Malay Archipelago* (A. D. 671-675) by I-tsing, Oxford, 1896, in-4°, p. 10

« l'île [le texte a 州 *tehou* = *deipa*] de Mo-lo-yeou qui est l'actuel royaume de Che-li-fo-che ⁽¹⁾ ». Ce renseignement est assez clair malgré la concision du texte : le Malāyu (il s'agit ici du Malāyu au sens propre) est devenu feudataire du Che-li-fo-che = San-fo-ts'i; ou, en d'autres termes, le Che-li-fo-che a imposé sa souveraineté au Malāyu. On vient de voir que, en 960, les ambassadeurs du San-fo-ts'i déclarent à la cour de Chine que San-fo-ts'i et Mo-lieou sont deux noms différents d'un même royaume. C'est en somme une indication à peu près identique à celle que donne Yi-tsing. Moins de cinquante ans plus tard, l'inscription sanskrite et tamoule du roi ěola Rājarāja I^{er} ne connaît que le Ćrivijaya ⁽²⁾. Dans la seconde moitié du XI^e siècle, le *Ling mai tai ta* de Tcheou K'iu-fei, qui écrivait en 1178, restreint le San-fo-ts'i au port de Palembang, « l'escale la plus importante » pour les marins de l'Est et de l'Ouest qui se rendent en Chine. En 1225, Tchao Jou-koua dans son *Tchou fan tche* donne au San-fo-ts'i un extraordinaire développement territorial : sa souveraineté s'étend sur quinze villes ou États ⁽³⁾ dont :

Trois sont situés sur la côte orientale de Sumatra : 巴林馮 *Pa-ling-fong* = Palembang; 監覽 *Kien-pi* = Kompe du *Nāgarakrētāgama* et 藍無里 *Lau-won-li* = *Lāmuri* des textes arabes, dans le Nord de Sumatra;

Huit sont situés sur la côte orientale de la Péninsule malaise : 蓬豐 *Peng-fong* = Pahañ; 登牙儂 *Teng-ya-nong* = Trěngganu; 俊牙斯加 *Ling-ya-szeu-kia* = Lěnkasuka; 吉蘭丹 *Ki-lan-tan* = Kělantan; 佛羅安 *Fo-lo-an* ⁽⁴⁾; 日羅亭 *Je-to-tung* ⁽⁵⁾ ⁽⁶⁾; 單馬令 *Tan-ma-ling* = Tāmbraalinga; 加羅希 *Kia-to-hi* = Grahi = Jaya ⁽⁷⁾;

Deux ne sont pas identifiées : 潛邁 *Ts'ien-mai* et 拔查 *Pa-t'a*;

Enfin 新拖 *Sin-t'o* = Sinda est sans doute pour Sunda, la partie occidentale de Java; et 細蘭 *Si-lan* = île de Ceylan (c'est avec ces deux mêmes caractères que le nom de Ceylan est transcrit dans la notice qui lui est consacrée, p. 72-73).

Cette liste a une grande portée historique. Elle indique — et ces indications sont confirmées dans une certaine mesure par l'inscription tamoule de 1030 dont il sera question plus loin — elle indique que le San-fo-ts'i était un État puissant et que sa souveraineté s'exerçait sur

(1) *Deux itinéraires*, p. 342.

(2) *Le royaume de Ćrivijaya*, p. 4.

(3) *Chou Ju-kua*, p. 62.

(4) *Vide infra* pour la restitution de cette transcription chinoise.

(5) Identifications de M. Coedès d'après de nouvelles inscriptions, p. 16 et 35.

des territoires éloignés de la côte orientale de Sumatra. La mention de Pa-lin-fong = Palembang parmi les dépendances du San-fô-ts'i est assez inattendue; mais nous savons par le *Ming che* que, en 1374, le roi du San-fô-ts'i appelé 麻那哈寶林邦 *Ma-na-ha-pao-lin-pang*, sans doute le Mahārāja de Palembang, envoya une ambassade en Chine⁽¹⁾. Et le *Ying yui cheng lun* (1416) rapporte également que « 舊港 *Kieou-kiang* est le même pays qu'on appelait autrefois San-fô-ts'i; on l'appelle aussi 漆淋邦 *P'o-lin-pang* [= Palembang]⁽²⁾ ». Tchao Jou-koua emploie donc San-fô-ts'i au sens large, comme nom de l'État souverain auquel sont soumis les quinze États qu'il dénombre; mais l'identité de San-fô-ts'i = Palembang, nettement attestée par ailleurs, n'est en aucune façon infirmée par ce passage du *Tchou fan tehe*.

La mention de Ceylan parmi les dépendances du San-fô-ts'i est *a priori* surprenante. Il n'y eut certainement pas conquête de l'île par le San-fô-ts'i, mais vraisemblablement une expédition maritime contre Ceylan avec descente sur la côte singalaïse, et ce coup de main fut transformé en conquête par les envahisseurs. Nous n'en avons pas témoignage pour la période antérieure à l'époque où écrivait Tchao Jou-koua; mais le *Mahāvamsa* nous a conservé le souvenir du fait suivant : « La onzième année du règne du roi Parākramabāhu III (qui régna de 1266 à 1301) fut celle où un certain roi Jāvaka (*Jāvakarājeko*), appelé Candrabhānu, débarqua avec une armée de Jāvaka à Kakkhalā, après avoir trahittement affirmé : « Nous aussi, nous sommes bouddhistes ». Les guerriers Jāvaka, qui étaient tous munis de flèches empoisonnées comme d'horribles serpents, se rendirent maîtres de tous les passages de rivières, tourmentèrent cruellement sans relâche tous ceux qu'ils rencontrèrent, se répandirent partout, parcourant en furieux l'île entière de Laṅkā qu'ils ruinèrent. . . . Ayant obligé les Jāvaka à prendre la fuite, le régent Virabāhu libéra d'ennemis tout le territoire de Laṅkā. » Quelques années après, rapporte encore le *Mahāvamsa*, « ce fut à cette époque que le roi Candrabhānu, qui précédemment avait été contraint à s'enfuir après une grande bataille, débarqua à Mahāvīrthā avec une armée de Jāvaka, après avoir rassemblé une grande armée dans les royaumes Pāṇḍya, Coṣa, etc., ainsi que des soldats tamouls. . . . ». Cette nouvelle armée fut encore battue par Virabāhu⁽³⁾.

(1) Apud GROENEVELDT, *Notes*, p. 193.

(2) *Ibid.*, p. 197; cf. également ROCKHILL, *Notes on the relations and trade*, loc. cit., p. 136.

(3) Apud KUNN, *Twee krijgstochten uit den Indischen Arcipel tegen Ceilon*

Kern a traduit *Jāvaka* par «javanais». Ce mot considéré comme un complexe *Java* + *ka*, sur le modèle de *Romaka* = *Roma* + *ka* «romain», a, en effet, ce sens dans les langues de l'Inde. Étymologiquement, il n'en est pas ainsi : *Jāvaka* est la forme indienne correspondant aux notations chinoises 諸薄 *Tchou-po* = **Ču-bak* attesté au III^e siècle; 社薄 *Chō-po* = **Ča-bak*, qui désignent incontestablement l'île de Java⁽¹⁾ sous le nom de *Javaka* ou *Javaka*. C'est, enfin, cette leçon *Jāvaka* qui est à la base de la transcription arabe ڠاڠ *Zābag*, lue habituellement *Zābaj* ou *Zābej*. Le *Jāvaka* du *Mahāvamsa* est donc non pas un ethnique signifiant «javanais», mais le nom même de l'île de Java augmenté de cette curieuse et inexplicable gutturale finale, et Candrabhānu est un roi javanais, ainsi que l'a indiqué Kern.

D'après la chronique javanaise *Pararaton*, en 1276 de notre ère, c'est-à-dire en 1198 çaka, le roi Kērtanagara de Tumapël est mort l'année précédente. Un interrègne de vingt ans suit entre cette date et la fondation de l'Empire de Majapahit (1197-1216 ç. = 1275-1294), pendant lequel des luttes intestines, la campagne contre le Malāyu à Sumatra et l'invasion de Java par les troupes de Kubilāi Khān absorbent toute l'activité des rois de Tumapël et de Daha. Les deux princes javanais ennemis dont il est fait mention sont Raden Vijaya, le 土罕必闍耶 *T'ou-han Pi-chō-ye* = *Tuhan Vijaya* du *Yuan che*, et Jaya Katōn ou Jaya Katyēn, le *Jaya Katwah* du *Nāgarakrētugama*, le 哈只葛當 *Ha-tche Ko-tang* = *Haji Katōn* du *Yuan che*⁽²⁾. C'était donc une période peu pro-

(paru en 1896 dans le tome XLVI des *Bijdragen*), dans *Verspreide geschriften*, t. III, 1915, p. 29 et suiv. *Mahāvamsa*, LXXXIII, 36-48 et LXXXVIII, 62-75.

⁽¹⁾ Cf. PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 270, 275-276. M. Pelliot, qui n'avait pas songé à ce rapprochement, dit à propos du passage du *Fou nan t'ou sou tchouan* de K'ang T'ai ayant trait au Tchou-po : «Je ne donne ces interprétations [au sujet de l'identification du Tchou-po à Java] qu'avec toutes sortes de réserves; elles perdent beaucoup de leur vraisemblance par ce fait que le *po* de Tchou-po et Tou-po était anciennement un mot à gutturale finale (p. 270-171).» Et plus loin (p. 272-278) : «Ici encore je tiens à faire remarquer que le Tou-po est sans doute le même que le Tchou-po, leur commune identification à Java est gênée par l'ancienne prononciation de 薄 *po* [ancien **bak*], avec gutturale finale.» Mais c'est justement cette gutturale finale qui permet de rapprocher ces notations de la transcription arabe *Zābag*, ce qui assure l'identification de *Tchou-po* et *Tou-po*, corrigé en *Chō-po*, à Java.

⁽²⁾ Pour ces deux princes, cf. *Pararaton*, p. 64 et suiv.; GROENEVELDT, *Notes*, p. 149 et 150; *Nāgarakrētugama*, chant 44, strophes 1-4; chant 45, strophe 1.

pice à une expédition contre Ceylan; et, enfin, aucune liste royale javanaise connue ne mentionne de souverain du nom de Candrabhānu. La seule alternative possible est la suivante : Candrabhānu serait un roi de Çrivijaya et Jāvaka représenterait ici Sumatra qu'on sait avoir été désigné quelquefois sous le nom de Jāwa. A cette conjecture, qui a été naturellement envisagée par Kern, on peut opposer que ce nom royal n'est pas davantage attesté à Sumatra qu'à Java : très malheureusement, les notices sur le *Sau-fo-ts'i* s'arrêtent dans le *Song che* à 1178 pour ne reprendre dans le *Ming che* qu'en 1370; le *Yuan che* ne fournit aucun renseignement sur cette période de près de deux siècles. Mais le *Mahāvamsa* nous apprend que dans sa seconde attaque de Ceylan, « quelques années après 1276 », Candrabhānu avait pour alliés une grande armée provenant « des royaumes Pāṇḍya, Coḷa, etc., ainsi que des soldats tamouls ». Comme nous savons par les inscriptions tamoules de Rājaraja I^{er} que les rois de Çrivijaya étaient en relations suivies avec les Colas (relations amicales en 1005; en guerre et vaincus vers 1030 et en 1068; en guerre encore et vainqueurs dans la période 1068-1077), il est permis de supposer que Colas et Çrivijayas étaient alliés vers 1280 pour aller ensemble piller l'île de Ceylan. Le fait que Tchao Jou-koua, en 1225, compte Ceylan parmi les dépendances du *Sau-fo-ts'i*, ajouté aux témoignages précédents, autoriserait ainsi l'identification de Candrabhānu à un roi de Çrivijaya. D'autre part, *Chvā* en cambodgien moderne, *Chā-vā* en annamite (cf. Boret, *Dict. annamite-français*, s. v^o *chā*, p. 66) désignent également les Javanais et les Malais. Par une confusion identique, *Jāvaka*, pris comme ethnique, a pu servir de dénomination collective pour les indigènes des deux grandes îles indonésiennes. On voit que les deux thèses peuvent s'appuyer sur des arguments qui ne sont pas sans valeur. L'étymologie est en faveur de *Jāvaka* < **Ā-bak* = *Zābag* = île de Java; l'histoire, au contraire, autorise à identifier ces Jāvaka aux Sumatranais de Çrivijaya. Cette dernière solution peut, je crois, être provisoirement adoptée.

L'inscription sanskrite et tamoule de 1005 pose la question des rapports de l'Inde sud-orientale avec l'Indonésie occidentale. M. Cardès n'a pas jugé utile de la traiter, bien qu'elle soit le complément indispensable et vraiment nouveau de son mémoire. Voici les renseignements que nous possédons à cet égard.

J'ai récemment indiqué⁽¹⁾ que l'hindouisation de l'Inde transgange-tique

(1) Cf. mon étude sur *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud*, dans *J. As.*, XI^e série, t. XIII, p. 239 et suiv.

et de l'Insulinde devait être, à mon avis, reportée beaucoup plus haut que la date généralement admise, c'est-à-dire vers le *iii^e* ou *iv^e* siècle avant notre ère; je n'y reviendrai donc pas ici. La première ambassade de la côte sud-orientale de l'Inde à la cour de Chine remonte au *i^{er}* ou à la fin du *i^{er}* siècle avant notre ère; il s'agit de l'ambassade du 黃支 *Houang-tche* à l'empereur Wou (140-86). J'ai proposé d'identifier *Houang-tche* à Kāñcī ou Kāñcīpura, le Conjevaram de nos cartes: les arguments fournis en faveur de ce rapprochement me paraissent avoir gardé toute leur valeur. Les Pallavas de Kāñcī n'ont pas, autant que nous sachions, fait escale à Sumatra, mais ils en passèrent à proximité, car Pūlaw Pisan, l'une des îles de ce nom au Sud-Est ou au Sud-Ouest de la Péninsule malaise, figure sur leur itinéraire⁽¹⁾. Onze siècles plus tard, en 1009, arrive à Canton une ambassade tōla qui avait quitté le Coromandel 1150 jours auparavant, c'est-à-dire en 1006. Cette ambassade a pour chef 婆里三文 *Cha-li San-men* (Çri Sam-man?), suit un itinéraire que j'ai pu reconstituer en partie⁽²⁾ et fait escale à San-fō-ts'i, c'est-à-dire à Palembang, vraisemblablement vers la fin de 1008. En cette même année, une ambassade du San-fō-ts'i envoyée par Çri Māravijayottūṅgavarman était reçue à la cour de Chine. C'est la période de relations cordiales du San-fō-ts'i avec le Coromandel: trois ans auparavant, l'inscription sanskrite et tamoule de 1005 rappelle la construction d'un temple buddhique à Negapalam, commencée par Cōlāmanivarman et terminée par son fils et successeur Çri Māravijayottūṅgavarman. L'inscription tamoule de Tanjore de 1030 commémore, au contraire, la campagne victorieuse de Rājendracōla I^{er} contre le Çrivijaya. Un de ses successeurs, Virarājendra I^{er} prétend avoir conquis Kaḷḷāram (roi de Kaḷḷāram ou Kaḷḷā est un des titres des rois de Çrivijaya) en 1068 et l'avoir ensuite rendu à son roi. D'après le *Wen hien t'ang k'ao*, les Cōlas auraient été tributaires du San-fō-ts'i vers cette même époque. Ma Touan-lin rapporte en effet dans la notice sur 蒲甘 *Pou-kan* = royaume de Pagan, à propos d'une ambassade de ce pays reçue à la cour de Chine en 1106, que «le 汪 紇 *Tchou-lien* [ou royaume des Cōlas] est vassal du San-fō-ts'i; c'est pourquoi, dans les années *hi-niung* (1068-1077), on s'est contenté d'écrire au roi de ce pays sur papier fort, avec une enveloppe d'étoffe unie. Le roi de Pou-kan, au contraire,

(1) *Ibid.*, vide supra, p. 46.

(2) *Ibid.*, p. 39, d'après le *Wen hien t'ang k'ao*, *Méridionaux*, p. 574 et 577-579. M. Coedès, qui a cependant utilisé l'ouvrage de Ma Touan-lin, n'y fait pas allusion.

est souverain d'un grand royaume des Fan⁽¹⁾. Le texte chinois n'est pas suffisamment explicite pour l'opposer à la conquête de Kaḍāram en 1068 par le roi ċola Virarājendra I^{er}.

Une inscription tamoule trouvée à Lubu Tuwa, dans la région de Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, et datée de 1010 ċaka = 1088, commémore un don fait par un groupe de personnes appelées «les 1500». L'usage du tamoul dans une inscription implique évidemment la présence dans l'Ouest de Sumatra d'une colonie ċola importante (pour cette inscription, *vide infra*, p. 195). Enfin, quelques années après 1286, le roi de Jāvaka, Candrabhānu, envahit une seconde fois l'île de Ceylan après avoir fait alliance pour cette expédition avec les ċolas et d'autres peuples de l'Inde méridionale⁽²⁾.

Ces quelques faits, qui nous sont attestés par des documents dont l'authenticité n'est pas douteuse, établissent l'existence de relations étroites entre les ċolas et l'Indonésie occidentale. Il y a tout lieu de croire que des textes et des inscriptions dont je n'ai pas connaissance ou qui restent à découvrir viendront en augmenter le nombre.

Les ċolas ont été de tout temps d'intrépides marins comme tous leurs compatriotes des côtes de l'Inde. Nous en avons un témoignage décisif aux *xv^e* et *xvi^e* siècles par les *Instructions nautiques* des manuscrits n^{os} 2292 et 2559 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale. Dans son *كتاب الغرابت في اصول علم البحر والقواعد* «*Livre des renseignements utiles sur les bases et les principes de la science nautique*», qui est daté de 1489-1490, Ibn Mājid dit, par exemple (ms. 2292, fol. 53 r^o, l. 12) : «Parfois, le désaccord [sur la position d'un lieu] entre eux [les ċolas] et nous n'est qu'une question de mots; alors on le supprime immédiatement. D'après les ċolas, par 3^e des *Farāḳid* (β et γ de la Petite Ourse) se trouve le détroit de Sunda — c'est là que commence [l'île de] Jāwa du côté du Nord⁽³⁾. Nous [les Arabes], les ċolas et tout le monde, nous sommes d'accord à cet égard, car c'est un fait bien connu» Dans tous ses ouvrages nautiques, Ibn Mājid fait fréquemment allusion à l'opinion des ċolas qu'il approuve ou rectifie. C'est qu'il devait avoir en main les *Instructions nautiques* et les tables géographiques avec indication de la latitude des ports, utilisées par les marins du Coromandel et qu'il les comparait avec des documents

⁽¹⁾ *Méridionaux*, p. 586; cité par M. Cordès.

⁽²⁾ *Vide supra*, p. 167.

⁽³⁾ Ibn Mājid oriente inexactement Java du Nord au Sud, au lieu de l'Est à l'Ouest.

arabes de même nature. Sulaymān al-Mahrī dit également dans son كتاب المنهاج الفاخر في علم البحر الزاخر « Livre de la voie excellente dans la science de la mer en force » (ms. 2559, fol. 64 r°, l. 9) : « Chapitre II traitant de l'observation astronomique sur les côtes habitées connues. . . . Dans mon livre intitulé *Al-Umda* « le Soutien », [les latitudes données] s'accordent avec celles des Colas; dans le présent livre, j'ai reproduit l'opinion des Anciens. . . . » Et il est fait de nombreuses allusions aux opinions que professaient les marins colas sur telle ou telle question nautique. Il existait donc aux xv^e et xvi^e siècles des textes nautiques colas sur la navigation dans l'Océan Indien, les mers de Chine et de l'Indonésie, assez importants et utiles à connaître pour que des auteurs d'*Instructions nautiques* arabes se soient crus obligés de les étudier et, dans certains cas, de les prendre pour base de leurs publications. Je ne crois pas que cette littérature spéciale ait été consultée par les indianistes et je n'ai même pas souvenir qu'on en ait signalé l'existence. Il serait extrêmement intéressant de faire des recherches dans ce domaine où on trouverait certainement de précieuses indications sur les relations de l'Inde orientale avec les populations maritimes de l'Indochine, de la Chine et de l'Indonésie.

D'après l'inscription tamoule de Tanjore de 1030, le roi Rajendra-coja I^{er} (1012-1042), « ayant envoyé de nombreux navires au milieu de la mer mouvante et s'étant emparé de Saṅgrāma vijayottuṅgavarman, roi de Kaḍāram », s'empara également de :

1. Çrivijaya = San-fo-ts'i = Palembang.
2. Paṅgai = Pansai ou Pânè sur la côte orientale de Sumatra.
3. Malaiyūr = Malaka.
4. Māyirūḍiṅgam = ? 日羅亭 *Je-lo-tiṅg* de Tchao Jou-koua, sur la côte orientale de la Péninsule malaise.
5. Maṅgāçogam = Lēṅkasuka, sur la même côte de la Péninsule malaise.
6. Māppappājam = Pappāla au Pégu ou Fawfalām, Fafalām, c'est-à-dire Pawpalam, Papalam des sources arabes de Sidi 'Alī, par 22° 18' Nord sur la côte orientale de l'Inde.
7. Mevilimbaṅgam ?
8. Valaippandūr ?
9. Talaiṭṭakkolam = Τάκωλα de Ptolémée, sur la côte occidentale de l'isthme de Kra.
10. Mādamāliṅgam = 單馬令 *Tan-ma-liṅg* de Tchao Jou-koua = Tām-braliṅga de l'inscription de Viēṇ Sa (697 çaka = 775), sur la côte orientale de la Péninsule malaise, au Sud de la baie de Bondon ⁽¹⁾.

(1) Cf. ce passage de Tāranātha's *Geschichte des Buddhismus in Indien*, trad. A. Schiefner, Saint-Petersbourg, 1869, in-8°, p. 263 : « XI. Die Art und Weise

11. Ilāmuriḍeḍam = Lāmuri des textes arabes, au Nord de Sumatra.
12. Māṇakkavāram = Nicobar.
13. Kaḍāram.

Pannai est sans doute identique au Pane du *Nāgarakrētāgama*, comme l'a indiqué M. Cœdès. Je l'avais identifié (*Relations de voyages*, t. II, p. 652 où il a été imprimé par erreur « dans l'Ouest [lire : l'Est] de Sumatra ») à l'actuel Panai ou Pânè. C'est là que se situe la lettre du Sultan d'Atchin à Jacques I^{er} d'Angleterre (3^e Pânè, sur la côte orientale du royaume d'Atchin, cf. *Relations de voyages*, t. II, p. 670-671). Il est mentionné par l'*Oriental Pilot*, le grand atlas nautique anglais de la fin du xviii^e siècle (cartes 42 et 43), sur la rive droite et en amont de l'embouchure de la rivière de *Songri Pani* (lire *Sūney Pane*; la carte 43 a *Pane*), quelque 30 ou 40 milles au Nord de la latitude de Malaka, par 2° 30' ou 2° 40' Nord.

Je n'ai pas « placé Malaiyūr à Gudimallur près d'Arcot », comme me le fait dire M. Cœdès (p. 6, n. 3); mais j'ai reproduit l'identification de Hultzsch en indiquant expressément ma source ⁽¹⁾ (*Relations de voyages*, p. 646, n. 9). L'article de M. Cœdès apportant des précisions nouvelles,

der Verbreitung der Lehre auf den kleinen Inseln und die Wiederverbreitung der Lehre im Süden u. s. w. — Ferner in Sīmbhādvīpa [= Ceylan], Yavadvīpa [= Java], Tāmradvīpa, Suvarṇadvīpa [= Sumatra, très vraisemblablement], Dhanaḡṛdvīpa [= Tenasserim], Paṇigudvīpa [= Pégou] — in diesen kleinen Dvīpa's war von den ältesten Zeiten die Lehre verbreitet und ist auf diesen Tag [Tāranātha a terminé son histoire en 1608] sehr verbreitet » Une inscription birmane de 1767 a : « Il y a [dans notre monde] quatre continents et 500 îles, et parmi eux le Jambudīpa, le principal continent. Et dans ce continent c'est le grand empire d'Ava qui est le plus grand; parce que c'est le plus riche en or, en argent, en rubis, en ambre et autres minéraux précieux; parce qu'il comprend plusieurs royaumes tributaires, appelés Sunāpāranta, Tāmpadīpa, Kampoja, Yonaka, Haripuṇṇa, Khemāvāra, Khemārātha, Mahanagara, Zeyyavadhana, Sīrikhetṭa, Mahisaka, Ālavī, Ayuddhaya, Tāmalitti et le pays des Seīa [la Chine]. . . . » (dans *Inscriptions of Pagan, Pinga and Ava, Rangoon*, in-4°, 1892, p. 18-19; je cite d'après PELLIER, *Deux itinéraires*, p. 402, n. 2). Le Tāmradvīpa de Tāranātha et le Tāmpadīpa de l'inscription birmane sont certainement identiques. L'un et l'autre signifient sans doute « le pays (dvīpa) du cuivre ». C'est peut-être du même pays que le Tan-ma-king = Tāmbrāṅga qu'il s'agit.

⁽¹⁾ Dans *Tirumalai rock inscriptions of Rajendra-Chola I, Epigraphia Indica*, t. IX, part X, janvier 1908, p. 231 : « Malliyūr is the modern Gudimallūr near Arcot ».

la localisation du Malaiyūr s'impose dans le sens qu'il indique : le *Malaiyūr* de l'inscription de Tanjore est évidemment identique au *Malainr* de Marco Polo, au *Ma-li-yu-ent* du *Yuan che*, et j'aurais dû utiliser ce texte tamoul dans mon mémoire sur *Malaka*, le *Malāyu* et *Malāyur* (dans *J. As.*, XI^e série, 1918, t. XI, p. 391-484, et t. XII, p. 51-154, notamment dans ce dernier volume, p. 83 et suiv.) auquel je renvoie. L'une des conclusions de ce travail est que Malāyur doit être identifié à Malaka. Le texte de l'inscription de Tanjore a : « l'ancien Malaiyūr (avec) un fort situé sur une haute colline ». « Ces courtes descriptions, dit M. Cœdès (p. 9, n. 2), qui accompagnent chaque nom de la liste reposent presque toutes sur des jeux de mots ou des étymologies fantaisistes. C'est le cas ici, où la « colline » (tamoul *malai*) n'apparaît sans doute que pour expliquer *Malaiyūr* » Cette interprétation est plausible; mais il en est une autre que fournit la topographie des environs de Malaka. Il s'y trouve une colline ou montagne où les souverains du pays firent construire des maisons, palais et un fort (cf. le mémoire précité, t. XI, p. 421, 434-435, 449), ce qui rend mieux compte encore de la situation indiquée par le texte tamoul.

M. Cœdès propose de restituer pour Māyirādīngam, Mahā-Yirādīngam, ce qui est parfaitement légitime, et rapproche ce toponyme du *Je-lo-t'ing* du *Tchou fan tche*. 日羅亭 représente une prononciation ancienne telle que **Nū-lo-dīng* = **Nū-ra-dīng*⁽¹⁾, c'est-à-dire **Nī-ra-dīnga* = **Niradīnga*, mais non pas **Niradīnga*. La consonne initiale et la voyelle de seconde syllabe de la transcription chinoise font donc difficulté pour apparenter ces deux notations étrangères d'un toponyme initial qu'on n'a pas retrouvé encore. L'interprétation de M. Cœdès est cependant à retenir provisoirement, faute de mieux.

Pour Laṅgācogam = Lāṅkasuka, qui est à situer sur la côte orientale de la Péninsule malaise, cf. mon mémoire *Malaka*, le *Malāyu* et *Malāyur* où j'ai traité en détail la question (*J. As.*, XI^e série, t. XII, 1918, appendice III, p. 134-135 et 153-154⁽²⁾). Les sources arabes de Sidi 'Alī en précisent la situation par environ 7° 43' (*ibid.*, p. 138) et cette information provenant d'une *Instruction nautique* arabe ne peut pas être infirmée par le témoignage du *Hikayat Maroḥ Mahawansu* dont la

(1) Pour 日 *jo*, ancien **nū*, cf. *Deux itinéraires*, p. 143 et la prononciation annamite de ce caractère *nhat* = à peu près *nūt*.

(2) Aux textes que j'ai cités, ajouter la mention du 楞伽經 *Leṅg-kha-sieou* = *Lāṅkasu[ka]*, à propos de Parāṇārtha, vers 560, dans J. TAKAKUSU, *La Saṃkhyasūtrānta étudiée à la lumière de sa version chinoise*, B.E.F.E.O., t. IV, 1904, p. 62.

valeur historique est à peu près nulle. Il est, d'autre part, possible que l'État de Léoukasuka se soit étendu jusqu'à la côte occidentale de la péninsule, ce qui expliquerait que le texte malais l'ait placé près de Kédah.

Dans un *Annual report* dont je n'ai pas eu connaissance, M. Venkayya a identifié *Mā-ppapālan* au port pégoan de *Papphāla* mentionné par le *Maḥāvamsa* (LXXVI, 59, 63-64). Je l'ai identifié, au contraire, au *فوقل* *Fawfal* de Ibn Sa'īd, sur la côte nord-orientale de l'Inde⁽¹⁾. M. Coëdès le situe conjecturalement sur la côte ouest de l'isthme de Kra. « Un des griefs, dit-il, invoqués par [le roi de Ceylan] Parakkamabāhu contre le roi de Pagan était le rapt d'une princesse singhalaise envoyée au Cambodge (*Mh.*, LXXVI, 35). Comme il est infiniment probable que les messagers se rendant de Ceylan au Cambodge passaient par l'isthme de Kra, c'est dans ces parages que le rapt a dû être commis, et, conséquemment, l'autorité du roi de Pagan devait s'étendre jusque là. Si *Papphāla* se trouvait sur la côte ouest de l'isthme de Kra, rien n'empêche de supposer que cette localité qui, à la fin du ^{xii} siècle, appartenait au Pégou, ait été au début du ^{xr} sous la dépendance de Palembang, dont la suzeraineté, ainsi qu'on le verra par la suite, s'étendait alors jusqu'à la baie de Bandou (p. 14). » Rien n'autorise une pareille conjecture, mais M. Coëdès a été amené à la proposer tout « en ne se dissimulant pas ce que ces propositions ont d'hypothétique », pour rester fidèle à son interprétation de l'inscription de Rājendracōḷa I^{er} qui est formulée ainsi : « Il s'agit d'abord de déterminer, dit-il p. 5, en quoi ont consisté les conquêtes, plus ou moins réelles de Rājendracōḷa I^{er} « au delà de la mer mouvante ». Mais, auparavant, il importe de souligner un fait qui semble avoir échappé à la plupart des auteurs qui ont abordé ce problème. La liste des pays conquis par Rājendracōḷa forme un tout, dont il est impossible de dissocier les divers éléments. Le texte dit en effet que Rājendracōḷa I^{er}, après avoir vaincu le roi de *Kaḍāram*, s'empara de ses trésors, puis d'un certain nombre de pays, et enfin de *Kaḍāram*. Il s'agit donc d'une même campagne, et il est *a priori* infiniment probable que les différents pays énumérés étaient soient des États vassaux du roi de *Kaḍāram*, soit même simplement les différentes villes ou provinces de son royaume : cela est même certain pour le premier nom de la liste, puisque l'on a vu que le roi de *Kaṭāha* (= *Kaḍāram*) était en même temps roi de *Crivissaya*. Cela, les épigraphistes, M. Hultzsch et M. Venkayya l'avaient bien

⁽¹⁾ Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 647.

compris⁽¹⁾ et si tout le monde avait eu ce fait présent à l'esprit, bien des erreurs eussent été évitées. Les identifications des divers pays conquis par Rājendracōla I^{er} sont, je le répète, solidaires les unes des autres, et si l'on arrive à localiser *Kaḍāram*, le cercle des recherches, en ce qui concerne les autres, sera immédiatement restreint aux contrées se trouvant dans le voisinage ou sous la dépendance politique du pays trouvé. » Et plus loin, p. 15, ff. 1, M. Coedès, faisant allusion au passage que je viens de reproduire, ajoute : « J'ai montré plus haut que la présence, parmi les conquêtes de Rājendracōla, d'un port indien était impossible *a priori* (sic). »

La thèse de M. Coedès qui ressort nettement de son argumentation est la suivante : le Çrivijaya des inscriptions éolas est identique à Cheli-fo-che, San-fo-ts'i, Sriboza des textes chinois et arabes, c'est-à-dire au royaume de Palembang. Le seul texte qui fournisse des indications sur l'expansion territoriale du Çrivijaya est le *Tchou fan tche* de Tchao Joukoua qui est de 1225, donc postérieur de 195 ans à l'inscription de Tanjore de 1030 : et, bon gré mal gré, les pays ou villes conquis par Rājendracōla au XI^e siècle doivent se retrouver parmi les pays ou villes tributaires du San-fo-ts'i au XII^e. C'est une dangereuse méthode, alors que nous ignorons entièrement jusqu'où s'étendait la domination du San-fo-ts'i en 1030. Une telle opinion est insoutenable *a priori* ; elle ne peut résulter que de l'identification décisive de tous les pays ou villes conquis par Rājendracōla. Or, sur les treize noms géographiques cités dans l'inscription de Tanjore, la plupart sont identifiés avec certitude (1, 2 et 11 à Sumatra ; 3, 5, 9, 10 sur les deux côtes de la Péninsule malaise, et 12 aux Nicobar) ; mais 4 (*Māyirūḍiṅgam* = *Je-lo-tiŋg*) est discutable ; Māppapūlam (6) ne peut se situer qu'en Pégou ou sur la côte nord-orientale de l'Inde ; Kaḍāram (13) n'est sûrement pas Kédah — j'y reviendrai plus loin — et Mevilimbanḡam et Valaippandāru (7 et 8) sont inconnus par ailleurs. Dans ces conditions, les résultats de l'enquête ne justifient pas pleinement la théorie de M. Coedès.

Il est possible que les conquêtes de Rājendracōla I^{er} aient été effectuées au cours d'une même campagne de guerre, bien que le texte n'apporte aucune précision à cet égard. À vrai dire, l'ordre dans lequel sont énumérées ces conquêtes ne prête guère à une telle conclusion. La flotte

(1) Les deux épigraphistes auxquels il est fait allusion, MM. Hultzsch et Venkaya, situent, celui-là le Malaiyūr à Gudimallur, près d'Arcot ; celui-ci, Pappūlam au Pégou, qui n'ont jamais fait partie du royaume de Çrivijaya. Ils n'ont donc pas interprété l'inscription de Tanjore comme l'indique M. Coedès.

cela serait allée d'abord directement de son port de départ à Çrivijaya = Palembang. En remontant la côte orientale de Sumatra, elle s'empare de Pannai, puis de Malaiyūr = Malaka. Elle opère ensuite sur la côte orientale de la Péninsule malaise (à Māyirudiṅgam et Laṅgāçogam); revient dans le golfe du Bengale pour prendre Māppappālam, passe ensuite à Mevilimbanṅam et à Vajaiṇṇandāru qui ne sont pas identifiés; revient sur la côte occidentale de la péninsule pour s'emparer de Talaitakkolam; repart pour la côte orientale de la péninsule pour enlever Mādamāliṅgam; repasse encore les détroits à destination de Ilāmuri-deçam, au Nord de Sumatra; de là, se rend aux Nicobar qu'aucun texte n'indique avoir jamais été tributaire de Palembang et termine ses attaques victorieuses par la prise de Kaḍāram. C'est, on en conviendra, l'itinéraire le plus extravagant qu'il soit possible d'imaginer, et des marins tels que les Çolas n'ont jamais pu concevoir un plan d'opérations navales aussi saugrenu. L'une des explications raisonnables de cette campagne maritime est que Rājendraceḷa I^{er} a pu envoyer une flottille dans chacun des ports précités ou des divisions navales sur les côtes de Sumatra et de la péninsule, et qu'un scribe ignorant a mentionné successivement toutes les conquêtes de l'armée navale sans tenir compte de leur situation géographique. Quoi qu'il en soit, le libellé de l'inscription de Tanjore n'exclut en aucune façon la mention d'un port péguan ou indien, et on comprend d'autant moins l'insistance de M. Cœdès à cet égard, que le texte ne s'exprime pas nettement dans ce sens et qu'une telle interprétation n'est en aucune façon nécessaire pour assurer l'identification de Çrivijaya à San-to-ts'i = Palembang.

Pour en revenir à Pappālam, on ne peut identifier ce port, en l'état de nos connaissances, qu'au Pappāla du *Mahāvamsa*, c'est-à-dire à un port du Pégou, ou au *Fawfal* de Ibn Sa'īd.

À propos de ce dernier rapprochement, M. Cœdès dit: «Mais le *Fawfal* de Ibn Sa'īd était-il réellement sur la côte nord-orientale de l'Inde?» Il est facile de répondre à la question. Le texte de Ibn Sa'īd est suffisamment clair par lui-même (cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 348-349), mais les sources arabes de Sīdī 'Alī fournissent toutes les indications désirables (*ibid.*, p. 516-517). Ce même port y est appelé قرية فوجم «le village de Fawfalām» et situé par 10° 1/2 de l'étoile polaire = environ 22° 18'. Bien mieux encore, Sulaymān al-Mahrī dans son *Umda*, l'une des sources de Sīdī 'Alī, a فافالام *Fafalam* = Papalam (ms. 2559, fol. 33 v°, l. 10). D'autre part, dans la notice du *Tchou fan tche* consacrée au 注輦 *Tchou-lien* (la côte du Coromandel), Tchao Jou-koua mentionne parmi les 19 部落 *pou-to* (skr. *pura*) du Nord :

堡 瑟 來 *Pao-pu-lai* où MM. Hirth et Rockhill n'ont pas su reconnaître le *Pipli*, *Pipeli*, *Pipley*, *Pipeley* des relations européennes et des anciennes cartes nautiques⁽¹⁾. Les notations arabes *Farfal*, *Fawfalām*, *Fafalam*, ces deux dernières avec la désinence tamoule, représentent une forme originale *Pappālam* passée par étymologie populaire à *Fawfal*, *Fawfalām*, par analogie avec *فوفل fawfal* « la noix d'arec ». Le *Pao-pu-lai* du *Tchou fan tche* est d'origine arabe ou persane — on sait que Tchao Jou-koua a reçu de nombreuses informations de marins musulmans — et représente **Parepalay* ou **Pawpaley*, forme intermédiaire entre le *Fawfal*, *Fawfalām*, *Fafalam* des Arabes < tamoul *Pappālam* et le *Pipli* et ses variantes des relations et cartes européennes. Personnellement, j'incline plutôt à situer le *Pappālam* de l'inscription de Tanjore au Bengale, à *Fawfalām* qui nous est connu par ailleurs depuis le xiii^e siècle, qu'on port péguan de *Pappāla* que mentionne seul le *Mahāvamṣa*.

Reste l'identification du *Kaṭāha* de l'inscription sanskrite de Rājaraṅga I^{er} de 1005, *Kaḍāram* et *Kiḷāram* de l'épigraphie cola, *Kaḍāram* dans le poème tamoul *Kalīngattuparaṇi* et la forme littéraire *Kāḷagam* dans un poème tamoul ancien, le *Paddīnapālai*. M. Coedès admet l'identité phonétique de *Kaṭāha*, *Kaḍāram* et *Kiḷāram*, qu'il identifie à *Kedah* de la côte occidentale de la Péninsule malaise, le 羯茶 *Kie-tch'a* de Yi-tsing, 偈陀 *Kie-t'o* du *Sin t'ang chou*, 吉陀 *Ki-t'o* du *Tchou fan tche*, *Kalah* ou *Kilah* des géographes arabes, 箇羅 *Ko-lo* de Kia Tan et 哥羅 *Ko-to* ou 哥羅富沙羅 *Ko-to-fou-cha-to* du *Sin t'ang chou*. Ces notations chinoises sont empruntées aux Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du xiii^e siècle de M. Pelliot (p. 349-352); mais tous ces rapprochements ne peuvent pas être maintenus. Il est exact que *Kedah* = *Kie-tch'a* = *Kie-t'o* = *Ki-t'o*. *Kalah* et *Kilah* des textes arabes = *Ko-lo* de Kia Tan, mais ils n'ont rien de commun avec les précédents et il faut les situer à *Kēra* ou *Kērah*, le *Kra* de nos cartes, sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom⁽²⁾. Enfin, le *Ko-lo* ou *Ko-lo-fou-cha-to* du *Sin t'ang chou* doit être corrigé en intervertissant l'ordre des 3^e et 4^e caractères en *Ko-to-cha-fou-to* = *Kalagapura* du *Kaṭhāsauritsāgara*, et situé sur la côte orientale de la Péninsule malaise.

En rédigeant ses excursions du *Livre des Merveilles de l'Inde*, Van der Lith

⁽¹⁾ Cf. par exemple, *A geographical account of countries round the bay of Bengal, 1669 to 1779*, by Thomas Bowyer, éd. Sir R. Carnac Temple, Hakluyt Society, 2^e série, n^o XII, 1905, à l'index, s. v^o *Pipli*, et notamment p. 163, n. 2.

⁽²⁾ Cf. mon mémoire *Le Kouen-louen et les anciennes navigations inter-océaniques dans les mers du Sud*, dans *J. A.*, XI^e série, t. XIII et XIV.

soumit la question de *كَلَاك* *Kalah* à Kern. Le très regretté maître hollandais lui suggéra une identification possible à Kēdab, « parce que le *d* malais, qu'on rend maintenant en général par le *ṣ* d'arabe, a en réalité un autre son que cette lettre. Les Malais prononcent le *d* comme une lettre linguale. . . ⁽¹⁾ ». Mais c'est une erreur d'indianiste qui ne résiste pas à l'examen et, en fait, on n'a jamais produit d'exemple de *d* malais rendu par un *l* en arabe ou dans une autre langue ⁽²⁾. La question se pose ainsi. Le *d* malais est incontestablement une linguale comme l'indique Kern, ou une supradentale d'après M. Fokker ⁽³⁾, c'est-à-dire une cérébrale. Il est exact que dans les langues de l'Inde, l'alternance *d* : *l* est courante et le fait est si connu qu'il est inutile d'en donner des exemples. L'alternance malaise *d* : *l* est également attestée à l'intérieur du malais et d'autres langues et dialectes du domaine indonésien occidental y compris le malgache, et d'une de ces langues et dialectes à l'autre. Mais ce n'est pas là un fait de phonétique générale : du malais à l'arabe, au chinois et aux langues européennes le procès est différent. Chinois, Arabes et Européens ont rendu le *d* malais : les premiers par la dentale sonore ou par une cérébrale (cf. Kēdah = 羯茶 *Kie-tch'a* = **Kaḍa* de Yi-tsing qui était bon sanskritisant et fidèle transcritteur; 羯陀 *Kie-t'o* = **Kaḍa* du Sin t'ang chou; 吉陀 *Ki-t'o* = **Kiḍa* du Tchou fan tche); les autres par l'occlusive dentale sonore arabe *ṣ* *d* et par *d* dans les relations portugaises, françaises, anglaises, hollandaises. Nous en avons un témoignage décisif par les transcriptions arabes de Bīrūnī qui savait le sanskrit et qui a toujours rendu le *d* cérébral sanskrit par l'occlusive dentale sonore arabe *ṣ* *d* ou par la vibrante linguale *ḍ* ⁽⁴⁾. En ce qui concerne spécialement Kēdah, les *Instructions nautiques* arabes de Ibn Maǧīd et de Sulayman al-Maḥrī ont transcrit ce toponyme dont ils donnent la latitude : celui-là par كَدَاك *Kadaḥ* (*sic*) — je raviendrois plus loin sur cette graphie — (ms. 2292, fol. 52 v°, *infra*); celui-ci par كِدَا *Kidā* (ms. 2559, folio 70 r°, l. 8). Tous deux le situent sur la côte occidentale de la Péninsule malaise par 1° de l'étoile polaire = 8° des Farḳadayn, soit par environ 6° Nord, c'est-à-dire, à quelques minutes près, à la latitude exacte de l'ancien Kēdab.

Dans l'appendice I à mon mémoire sur *Le K'ouen-louen et les anciennes*

⁽¹⁾ Trad. Marcel Devic, texte arabe et notes par Van der Lith, Leyde, 1883-1886, in-4°, p. 308.

⁽²⁾ Cf. appendice I de mon mémoire sur *Le K'ouen-louen*, *loc. cit.*

⁽³⁾ *Malay phonetics*, Londres, 1895, in-8°, p. 47-48.

⁽⁴⁾ Cf. appendice I de mon mémoire sur *Le K'ouen-louen*, *loc. cit.*, où j'en ai donné de nombreux exemples.

navigation interocéaniques dans les mers du Sud, on trouvera toutes les justifications désirables, de ce point de vue, tant en ce qui concerne les équivalences étrangères du *ḍ* malais que les notations du *pēpēt* (l'*ḍ* de *Kēḍah*) par *a*, *e*, *i* et même *u*, des transpositeurs étrangers, orientaux et européens. Nous avons ici deux exemples de ce dernier traitement dans le *Kio-tek'u* = **Kaḍa* de Yi-tsing et le *Ki-t'o* = litt. **Kiḍa* de Tchao Jou-koua.

A propos du *Kio-tek'u* = **Kaḍa* du grand pèlerin chinois, M. G. dit : « Cette forme (**Kaḍa*) est précisément celle à laquelle doit normalement aboutir skr. *kaṭāha* [de l'inscription de Rājaraṇa I^{er}] dans les parlers indo-chinois. La chute de la finale aspirée ou sifflante, ou du moins sa dégénérescence en un simple *visarga* est courante et d'ailleurs naturelle dans les dialectes à tendance monosyllabique (par ex. : khmèr *Rājagṛīh* = skr. *Rājagṛha*; *grōh* = *graha*, etc.). Quant au passage de la linguale sourde à la sonore, il est de règle en position intervocalique dans les *prākṛits* (Pischel, *Gramm. d. Prākṛit-Spr.*, § 198). Et de fait, skr. *kaṭāha* « poêle à friser », est devenu en khmèr *khdāh* (pron. *khteuh*) et en siamois *kadaḥ* (pron. *kathuk*). *Kio-tek'u* est donc un équivalent très admissible de *Kaṭāha* (p. 21). » Mais la question est mal posée et les conclusions n'en sont pas applicables à *Kēḍah* et à sa transcription chinoise. Qu'une alternance phonétique du sanskrit aux *prākṛits* et du sanskrit au khmèr ne soit ni contestée ni contestable, il ne s'ensuit pas qu'elle vaille également pour d'autres domaines linguistiques. L'alternance des phonèmes sanskrits aux *prākṛits* et à des langues des groupes môn-khmèr et tibéto-birman a ses lois spéciales; elles ne sont pas identiques des langues de l'Inde à l'indonésien occidental. La phonétique comparée exige que les correspondances soient rigoureusement établies d'un groupe linguistique à l'autre; et, dans le cas présent, une étude séparée des correspondances des langues de l'Inde dans chaque famille voisine s'impose. Telle équation sanskrit ou *prākṛit* > môn-khmèr ou tibéto-birman ne vaut pas *ipso facto* pour l'indonésien occidental. Pour citer un exemple pris entre mille, qui illustrera ma pensée: skr. *koṭi* « 10 millions » est passé, en môn-khmèr, à khmèr et cham *ket* « cent mille, million »⁽¹⁾; en birman à *kudé*, pron. *kudé* « dix millions »⁽²⁾; en indonésien occidental à malais *keṭi* « cent mille »; javanais et sundanais *keṭi* « cent mille »;

⁽¹⁾ Cf. ARNHEIM-CARATON, *Dictionnaire lam-français, sub verbo*. Le cham a, en outre, un doublet *kottik*.

⁽²⁾ Apud L. VOSSIER, *Grammaire franco-birmane*, Paris, 1889, p. 95. C'est la seule publication que j'aie sous la main.

malgache ancien *hēti*, malg. moderne *hētsi* avec le même sens⁽¹⁾. Le procès phonétique et sémantique est différent en Indochine et en Indonésie. On voit, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, que l'évolution phonétique du sanskrit au môn-khmér, au birman et à l'indonésien occidental n'est pas la même dans chacune de ces familles et que ce qui vaut pour l'une ne vaut pas également pour l'autre.

M. Cœdès conclut d'un fait sanskrito-khmér à l'existence parallèle d'un fait identique en sanskrito-malais. Cela ne peut pas expliquer ceci, ainsi que je viens de le montrer. Mais le raisonnement pêche par ailleurs. Kēdah est en pays malais. Ce toponyme est antérieur à l'inscription éola de 1005, puisqu'il nous est attesté par Yi-tsing à la fin du vi^e siècle. Ce n'est donc pas *Kaṭāha* > *Kēdah* qu'il faut poser, mais *Kēdah* > *Kaṭāha*. En d'autres termes, si *Kaṭāha* représente malais *Kēdah*, il ne s'agit pas d'expliquer celui-ci par celui-là, mais celui-là par celui-ci. Autrement dit encore, devant un toponyme étranger *Kēdah* avec *d* lingual, que doit donner normalement sa transcription sanskrite? L'*h* final de *Kēdah* n'a été rendu ni par Yi-tsing, par les rédacteurs du *Sin t'ang chou* ou plutôt par leurs sources, ni par Tchao Jou-koua, c'est-à-dire par les informateurs persans ou arabes de ce dernier. L'*h* malais devait être initialement un souffle sonore à peu près identique à *h* arabe. A la finale d'un mot, il a dû s'amuir de bonne heure et, dans les cas où la graphie l'a maintenu, il est pratiquement à peu près imperceptible. Pour *Kēdah* qui est un oxyton, les Chinois des Tang (618-906) et des Song (960-1279) ne l'ont pas entendu. Au xiv^e siècle, l'auteur du *Nāgarakṛtāgama* ne l'a pas rendu davantage et a noté *Kēda* avec un *ḍ* cérébral attendu. Au xv^e siècle, Sulaymān al-Mahri a écrit *Kidā* qui est également attendu. Vers la fin du xv^e siècle, Ibn Mājid, au contraire, écrit *Ḳadaḥ* avec la spirante sourde arabe. Cette dernière leçon, qui est unique, ne peut pas se justifier, le *ḥ* arabe n'ayant pas d'équivalent malais. Peut-être s'agit-il d'une erreur de copiste qui, par inadvertance, a écrit *Ḳḍḥ* pour *Ḳḍḥ*⁽²⁾. De toute façon *Ḳadaḥ* est condamné par toutes les transcriptions antérieures et postérieures des textes orientaux et des relations européennes, et surtout par la leçon kawi *Kēda* du *Nāgarakṛtāgama*. La conclusion qui s'impose,

⁽¹⁾ Cf. G. FERRAND, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, loc. cit., p. 31 et 296.

⁽²⁾ *Ḳḍḥ* est un mot arabe de la langue courante signifiant «coupe à boire, bol, gobelet, verre». Il est possible que, par étymologie populaire, *Kēdah* soit passé à *Ḳadaḥ* dans le texte de Ibn Mājid; le mot arabe a la finale accentuée,

c'est que malais *Kālak* n'a pas pu donner skr. *Kaśāha* pour les raisons qui viennent d'être dites; le rapprochement de M. Coedès n'est donc pas à retenir.

Kaśāha nous est connu par ailleurs. On le relève « dans le manuscrit népalais à miniatures *Cambridge Add.* 1643 : les miniatures 26 et 28, qui représentent Avalokiteśvara debout entouré de deux formes de Tārā, de Hayagrīva (ou Mārīci) et d'un *preta*, portent comme titre : *Kaśāha-deśe (sic) Valavatīparvate Lokanāthah* « Avalokiteśvara sur la montagne Valavatī dans la contrée de Kaśāha » (p. 20), ce qui ne prête pas à identification.

M. Coedès a rappelé que Kaśāha est également mentionné dans le *Kaśāsariśāgarā* (trad. Tawney, t. I, 1880; t. II, 1884). « Ce texte du kaśmirien Somadeva, dit Kern, a été rédigé au xii^e siècle d'après des sources plus anciennes ⁽¹⁾ ». Voici les indications qu'il fournit :

I. Guhasena, fils du marchand Dhanadatta de la ville de Tāmraliptā, épouse Devasmitā, fille d'un autre marchand habitant un pays très éloigné. Le mariage s'accomplit à Tāmraliptā. « Then Guhasena's father died, and he himself was urged by his relations to go to the country of Kaśāha for the purpose of trafficking... » (t. I, p. 86). « Guhasena for his part quickly reached the country of Kaśāha, and began to buy and sell jewels there... » (*ibid.*, p. 87). Devasmitā, restée à Tāmraliptā, va rejoindre son mari : « ... she put on the dress of a merchant. Then she embarked on a ship, on the pretence of a mercantile expedition, and came to the country of Kaśāha where her husband was » (*ibid.*, p. 92).

II. Story of the foolish merchant who made aloes-wood into charcoal. « A certain rich merchant had a blockhead of a son. He, once on a time, went to the island of Kaśāha to trade, and among his wares there was a great quantity of fragrant aloes-wood. » L'aloès était inconnu à Kaśāha et personne n'en voulait; le fils du marchand le transforma en charbon pour le vendre (t. II, p. 44).

III. Story of the two princesses. « There is a *deśa* named Kaśāha, the home of all felicities. In it there is a king rightly named Guṇasāgara (Sea of virtues). » Ce roi décide de marier sa fille Guṇavatī, au roi Vikramāditya. « Accordingly, the king made his daughter embark in a ship on the sea, with her retinue and wealth, and set her off. But it so happened that when the ship came near Suvarṇadvīpa, it was swallowed, with the princess and the people on board, by a large fish. » Ce poisson monstrueux fut jeté sur la côte de Suvarṇadvīpa et la princesse et sa suite furent ainsi délivrées. « And the king [of Su-

⁽¹⁾ *Java en het Goudeland volgens de oudste berichten*, dans *Verspreide geschriften*, t. V, 1916, p. 310.

varṇadvīpa], whose name was Candrasekhara, and who was the brother-in-law of king Guṇasāgara, heard the whole story from the people of the ship. Then the king, finding that Guṇavali was the daughter of his sister, took her into his palace, and out of joy celebrated a feast. . . » (t. II, p. 598-599).

IV. Le brahmane Candrasvāmin vivait à Devakamalapura, ville appartenant au roi Kamalavarman. Après des péripéties qu'il n'y a pas lieu de rappeler, le brahmane se met à la recherche de ses deux enfants. « Candrasvāmin being thus set in liberty [par le roi des Bhillas qui allait le faire exécuter], not finding his son and his younger sister in the wood, wandered in search of them, and as he wandered, he found a city named Jalapura on the shore of the sea, and entered as a guest the house of a certain brāhman. There, after he had taken refreshment, and then told his story, the brāhman, the master of the house, said to him : « A merchant named Kanakavarman came here some days ago; he found in the forest a brāhman boy with his sister, and he has gone off with those two very handsome children to the great island of Nārikela, but he did not tell his name. » When Candrasvāmin heard that, he made up his mind that those children were his, and he determined to go to that beautiful island. And after he had spent the night, and looked about him, he made acquaintance with a merchant, named Viṣṇuvarman, who was about to go to the isle of Nārikela. And with him he embarked in a ship, and went across the sea to the island, out of love for his children. When he began to inquire there, the merchants who lived there, said to him : « It is true that the merchant named Kanakavarman did come here, with two beautiful brāhman children, whom he found in a wood. But he has now gone with them to the island of Kaṭāha. » When the Brāhman heard that, he went in a ship with the merchant Dānavarman to the island of Kaṭāha. There ⁽¹⁾ he heard that the merchant Kanakavarman had gone from that island to an island named Karpūra [l'île du Camphre]. In the same way he visited in turn the islands of Karpūra [l'île du Camphre], Suvārṇa [Suvārṇadvīpa « l'île de l'or »] and Sīṃhala [Ceylan] with merchants, but he did not find the merchant whom he was in search of. But from the people of Sīṃhala he heard that the merchant Kanakavarman had gone to his own city, named Citrakūṭa [dans le Bandedkhand]. . . » (t. I, p. 551-552).

D'après les passages I et II, Kaṭāha était un pays étranger où se fai-

(1) Voici le texte de cet important passage que je reproduis d'après Kern (voir la note précédente) :

Tac chrutvā sa tato vipre varṇijā Dānavarmanā |
 polena gacchatā sākaṃ Kaṭāhadvīpaṃ abhyagāt ||
 tatrapī sa dvijo 'craṇsīd gatam tam varṇijaṃ tateh |
 dvīpāt Kanakavarmanāṃ dvīpaṃ Karpūrasamjñakam ||
 evaṃ krameṇa Karpūra-Suvārṇadvīpa-Sīṃhalān |

sait un important commerce. Ce pays hindouisé, dont le roi s'appelle Guṇasāgara, est une véritable terre promise (III). Ce roi a épousé la sœur du souverain de Suvarṇadvīpa, c'est-à-dire vraisemblablement de Sumatra. Dans III, Kaṭāha semble situé à l'Est de Suvarṇadvīpa, car la princesse Guṇavālī qui va épouser Vikramāditya, «le seigneur des sept dvīpa», le roi de Ujjayinī, passe par Sumatra pour se rendre de Kaṭāha dans l'Inde.

Le quatrième passage, qui est le plus détaillé, contient l'itinéraire suivant : Candrasvāmin se rend de Jalapura, «la ville de l'eau», à l'île de Nārikela, «l'île du ou des cocotiers»; de là à Kaṭāhadvīpa; puis de cette dernière île à Karpūradvīpa, Suvarṇadvīpa et Ceylan. Kern, qui a étudié ce passage en 1869, est d'avis que Kaṭāha peut difficilement désigner autre chose que le Katai, c'est-à-dire la Chine; Karpūradvīpa, «l'île du camphre», désignerait Bornéo; et Suvarṇadvīpa, «l'île de l'or», Sumatra⁽¹⁾. Tawney, qui vraisemblablement ne connaissait pas cet article de Kern, a également songé à identifier Kaṭāha à la Chine (cf. t. I, p. 86, n. 1 : «Cathay?» [sic]). Mais ni Kern ni Tawney ne pouvaient connaître l'inscription sanskrite de Rājaraṇa I^{er} où Çrīmāravijayottuṅgavarman, souverain de San-fo-tsi, est qualifié de «roi de Kaṭāha et de Çrīvijaya». Cette suggestion n'est donc pas à retenir. Il est, en effet, peu vraisemblable que Çrīmāravijayottuṅgavarman aurait osé prendre le titre de «roi de Kaṭāha = Chine» au moment même où son père et lui-même faisaient acte d'allégeance auprès de la cour impériale, laquelle n'aurait, du reste, jamais toléré une telle prétention, au début surtout de la dynastie des Song⁽²⁾. La Chine et Kédah étant écartés, on ne voit pas où peut se situer cette île de Kaṭāha. Si l'interprétation de Kern est exacte : Karpūradvīpa = Bornéo, Suvarṇadvīpa = Sumatra — et rien ne la contredit formellement, car Bornéo était célèbre par sa production

(1) *Ibid.*

(2) La Chine septentrionale, quelquefois la Chine entière, est appelée par les Persans خطای *Hiṭāy* (cf. le خطای نامه dont Schefer a publié un extrait dans les *Mélanges orientaux* publiés par les professeurs de l'École des Langues Orientales de Paris, 1883, p. 29-84), خطا *Hiṭā* (par Abū'l-Faḍl, cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 551) et خط *Hiṭā* (*ibid.*, p. 556, 559 et 561); par les Arabes, خط *Hiṭā* (*ibid.*, p. 350, 392 et 449), كيتاي *Kiṭāy*, قطع *Kiṭā'* (*ibid.*, t. I, p. 52, 284; Abū'l-Faḍl, *ibid.*, t. II, p. 546, emploie également cette notation pour désigner l'aloès chinois قطي). Les Grecs désignent la Chine sous le nom de *Kitāia*, les Russes sous celui de *Kitāik* (cf. Yule, *Cathay and the way thither*, éd. H. Cordier, t. I, 1915, Hakluyt Society, p. 146). Aucune des notations orientales ne peut être à la base de Kaṭāha.

de campbre⁽¹⁾ — on ne peut songer pour Kaṭāha qu'aux Philippines, aux Célèbes ou à Java. Ce toponyme n'est attesté à ma connaissance dans aucun des deux archipels, mais on trouve à Java un nom de ville qui en est voisin. Aux chants 29 (strophe 3), 30 (str. 1 et 2), 31 (str. 1) et 49 (str. 3) du *Nāgarakṛtāgama*, il est question d'une ville de Kēṭa que visita l'auteur du poème kawi en 1281 çaka; une insurrection y éclata en 1251 ç.; ce serait l'actuelle Kētah, au N.-O. de Bésuki, d'après Niermeyer⁽²⁾. Cette identification, qui n'est proposée qu'à titre de conjecture, soulève à peu près les mêmes objections du point de vue phonétique que le rapprochement de *Kēdah* > *Kaṭāha*, en ce qui concerne l'h final du javanais moderne que le kawi n'a pas noté (*Kēta*). Géographiquement, elle tient compte de l'itinéraire du *Kaṭāsaritsāgara* (IV); mais on ne voit pas, d'autre part, comment cette ville de l'Est de Java serait devenue un état feudataire du San-so-tsi que le souverain de ce pays aurait mentionnée dans ses titres protocolaires. Le plus simple est donc d'avouer notre ignorance : le *Kaṭāha* de l'inscription çola et du *Kaṭāsaritsāgara* ne répond à rien de connu en toute certitude⁽³⁾.

La charte de Rājaraja I^{er} de 1005 donne au roi de Āṇṇvijaya (*Āṇṇvijādhīpati*) le titre de roi de Kaṭāha (*Kaṭāhādhipati*) dans la partie sanskrite de la stèle. Ce même souverain est qualifié de roi de Kaṭāram dans le texte tamoul de la même inscription (p. 4). L'inscription tamoule de 1030 a «roi de Kaṭāram»; celle de Viṭarājendra I^{er} de 1068 a également Kaṭāram; des textes tamouls ont Kaṭagam pour le même toponyme (p. 19). Sur la foi de l'épigraphie, M. Coedès a admis l'équiva-

⁽¹⁾ Cf., par exemple, la notice sur Bornéo dans le *Tchou fan tche* (*Chau Fou-kua*, p. 156 et 193).

⁽²⁾ *Apud* N. J. Krom, *De eigennamen in den Nāgarakṛtāgama*, dans *Tijdschrift voor Indische Taal-, L. en Volkskunde*, t. LVI, 1914, p. 516.

⁽³⁾ Kern n'a pas mis en doute l'exactitude des données du *Kaṭāsaritsāgara* (extrait IV). Il se pourrait, cependant, que nous ayons affaire non pas à des réalités géographiques, mais à des toponymes imaginaires habituels au folklore. Le caractère de l'œuvre de Somadeva autorise cette conjecture. Si Kaṭāha, attesté par ailleurs, est hors de cause, il n'en est pas de même pour le Karpūradvīpa «l'île du Camphre», qui, autant que je sache, ne figure que dans des recueils de contes. Cf. par exemple, M. Gauthier-Denonvignes, *Les Cent et une nuits, traduites de l'arabe*, Paris, 1911, in-8°, p. 68-78 (IV. l'île du Camphre), et le compte rendu que j'en ai donné dans *J. A.*, X^e série, t. XVII, p. 309-318. Les caractéristiques de cette île du camphre imaginaire sont empruntées à différents pays insulaires de l'Indonésie occidentale, particulièrement à Sumatra.

lence de ces quatre notations, ce qui revient à dire que *Kaṭāha* > *K_aⁱdāram* > *Kāḷayan*, ou inversement, quel que soit l'ordre dans lequel se placent ces trois leçons. Si on accepte une telle équation, les lois phonétiques doivent être mises hors de cause et on tombe dans l'arbitraire. L'alternance de la consonne de seconde syllabe : *t* > *ḍ* > *l* n'a rien d'anormal; mais celle de la syllabe finale : *ha* > *ram* > *gam* ou *ha* > *gam* > *ram* est tout à fait impossible. Il me paraît donc nécessaire de séparer *Kaṭāha* de *K_aⁱdāram* et de les tenir pour deux pays différents.

Le *Ming che* ou *Histoire des Ming* rapporte expressément que «*San-to-t'si*, autrefois appelé 干陀利 *Kan-t'o-li*, envoya pour la première fois des ambassadeurs avec le tribut, sous le règne de l'empereur Siao-wou de la première dynastie des Song (454-464), puis sous celle des Leang (502-549) et sous celle des Song postérieurs (960-1279)⁽¹⁾». Dans la notice du *Leang chou* ou *Histoire des Leang* consacrée au *Kan-t'o-li*⁽²⁾, il est dit que ce pays est situé sur une île de la mer du Sud. Sous le règne de l'empereur Siao-wou, le souverain de ce pays, 釋婆羅那憐陀 *Chè-p'o-lo Na-lien-t'o* = *Icvara Narendra* (?), envoya en ambassade à la cour un haut fonctionnaire du nom de 竺留陀 *Tchou Liou-t'o* «*l'Indien Rudra*». En 502, le roi 瞿曇跋陀羅 *K'in-tan Siou-pu-t'o-lo* = *Gautama Subhadra* envoie une autre ambassade. Il mourut très peu de temps après; mais son fils et successeur, 毗邪跋摩 *P'i-ye-pa-mo*, litt. *Vijavarman* (*Vijayavarman*?), resta en relations avec la cour de Chine par l'envoi de deux ambassades en 519 (l'ambassadeur s'appelait 毗員跋摩 *P'i-guan-pa-mo*⁽³⁾, litt. *Vijavarman*) et en 520. D'après les noms de ces souverains et ambassadeurs, le *Kan-t'o-li* était un état hindouisé au v^e siècle, ce qui n'a rien d'inattendu pour le Sud-Est de Sumatra⁽⁴⁾.

La transcription chinoise *Kan-t'o-li* représente littéralement **Kandali* ou **Kandari*. C'est cette dernière leçon que donne le manuscrit 2292 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale au folio 110 v^o, ligne 16 : سنكل كنداري qui est à lire *Sinkil Kandāri*. *Sinkil* est la forme arabisée du nom d'un port de la côte nord-occidentale de Sumatra, *Siñkel*. *Kandāri*

(1) Apud GROENEVELDT, *Notes*, p. 192.

(2) *Ibid.*, p. 185.

(3) Ma Touan-lin, qui reproduit les indications données par le *Leang chou* (*Méridionaux*, p. 452), a la variante 毗針邪跋摩 *P'i-tchen-ye-pa-mo*.

(4) En note à la strophe 2 du chant XV du *Nāgarakṛtāgana* (*Verpréside geschriften*, t. VII, p. 281), Korn dit : «*Nous savons avec certitude que Java était déjà entièrement hindouisé au commencement du v^e siècle.*»

est soit un ethnique — nous devrions alors avoir *al-Kandāri* — soit un nom de pays; mais de toute façon le sens n'en est pas douteux : *Sinkil Kandāri* ne peut signifier que Sinkel [du pays] de Kandāri, Kandāri désignant l'île de Sumatra tout entière; en tant que Kandāri, le *Kan-t'o-li* du *Ming che* serait un autre nom du royaume de *Sau-fo-ts'i* = *Çrīvijaya*, État souverain de Sumatra. C'est une conjecture qu'autorisent les témoignages des textes chinois et arabe. *Kandāri* n'est pas précisément *Kadāran*, interprété par *Kadāra* + désinence tamoule *m*; mais c'est le seul toponyme indonésien qui s'en rapproche. L'identification soulève évidemment des objections; aussi n'est-elle proposée que sous réserves et en attendant mieux⁽¹⁾. Elle est enfin conciliable avec les indications fournies par l'épigraphie des Colas.

« Ces preuves tangibles [fournies par les inscriptions sanskrites et tamoules, et par le *Tchou fan tche*] de l'extension considérable du royaume de [*Çrīvijaya* = *Sau-fo-ts'i*] Palembang, dit M. Cœdès, fortifient singulièrement l'hypothèse émise par Chavannes (*Religieux éminents*, p. 36, n. 3) et par Gerini (*Researches*, p. 557 et suiv.), suivant laquelle ce royaume ne serait autre que le célèbre *Zābaj* (*sic*) (*Jāvaja*) des géographes arabes. . . . Et en note : « Si cette hypothèse venait à être définitivement confirmée, on aurait peut-être du même coup la solution d'un problème assez important pour l'histoire du Cambodge. On sait que, aux termes de l'inscription khmère de *Sdok kak thom*, le roi Jayavarman II, qui devait refaire au début du ix^e siècle l'unité du Cambodge, vint de Jāvā et invita un savant brahmane à « composer un rituel pour que le Cambodge ne fût plus dépendant de Java » (Finot, *L'inscription de Sdok kak thom*, *B.E.F.E.O.*, t. XV, II, p. 87-88). On a généralement rapproché de ce texte attestant la dépendance du Cambodge au viii^e siècle, l'histoire de l'invasion du royaume khmère et sa défaite par les armées du Mahārāja de *Zābaj*, racontée par Abū Zayd (G. FEARRAND, *Textes arabes*, p. 85). Si *Zābaj* est bien le royaume malais de Sumatra, Java, qui a été sûrement appliqué quelquefois à Sumatra, serait ici une autre désignation du royaume de Palembang. Un État, qui dans la seconde moitié du viii^e siècle étendait sa suzeraineté jusque vers la baie de Bandon, se trouvait assez proche du Cambodge pour avoir pu, à la faveur des troubles survenus dans ce pays, s'arroger sur lui certains droits. M. Finot aurait donc suivi la bonne piste en cherchant sur la Péninsule malaise le Jāvā de l'inscription de *Sdok kak thom* (*loc. cit.*,

⁽¹⁾ Pour le *Kan-t'o-li*, cf. l'appendice III de mon mémoire sur *La Kouen-louen*, *loc. cit.*, où la question est traitée plus en détail.

p. 57) : il s'agirait du royaume de *Grivijaya* qui occupait alors une partie de la péninsule (p. 26).»

L'alternance *Zābuj* < *Jawaya* est inexacte; c'est *Zābag* < *Jāwaga* qu'il faut lire. Dans la graphie arabe جاج, qu'on a rendue fautivement par *Zābuj* ou *Zābej*, le ج arabe transcrit la palatale sonore indonésienne j et le ج final est en fonction de gutturale sonore, soit *Zābag*. Ce *Zābag* est la transcription littérale, au timbre de la gutturale finale près, sonore en arabe, sourde en chinois⁽¹⁾, des notations chinoises 諸薄 *T'chou-po*

⁽¹⁾ Pour une variation identique, cf. skr. *śāka* «teck» > arabe ساج *sāj*; skr. *narikela* «cocoitiers» > arabe نارجيل *nārgīl*. D'autre part, De Goeje (*Kitāb al-masālik wa'l-mamālik auctore...* Ibn Khomein, *Bibliotheca geograph. arabica*, t. VI, Leyde, 1889, in-8°, p. 46 et n. 3) a fait remarquer déjà que les géographes arabes emploient tantôt جابة *Jāba*, tantôt جاج *Zābag* pour désigner l'île de Java. Voici les deux textes signalés par De Goeje et d'autres encore :

IBN KHORRĀDHĒB, p. ٧١ : «جزيرة كند [جزيرة كندة] ملكة جابة الهندى : et elle [l'île de Kilah = Kra appartient au ou fait partie du] royaume de Jāba l'Indien» [pris ici inexactement comme un nom de souverain] (cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, t. I, p. 27).

SULAYMĀN, p. ١٨ : «كلدبار [كلدبار] ملكة الزاج : et lui [le Kalāshbūr ou pays de Kalāh = Kra appartient au ou fait partie du] royaume de Zābag» (*ibid.*, t. I, p. 39).

IBN AL-FARĪD, p. ١٧ : «كلدبار [كلدبار] من ملكة الزاج : et lui [le pays de Kalah = Kra] fait partie du royaume de Zābag» (*ibid.*, p. 58).

ABŪ ZAYD, p. ٩ : «وقد ملكنا ملك المدينة الزاج [جزيرة كندة] : et dans son royaume [du roi de la ville (sic) de Zābag, se trouve] l'île de Kalah», c'est-à-dire que l'île de Kalah fait partie des possessions du roi de Zābag (*ibid.*, p. 83).

À propos de la situation d'un volcan, les géographes précédents et d'autres encore fournissent des indications identiques :

IBN KHORRĀDHĒB, p. ٧١ : «جبل في دونه نار... فهو بالنهار دخان وبالليل نار : et il y a, à Jāba, une petite montagne au sommet de laquelle il y a du feu... Pendant le jour, il en sort de la fumée; pendant la nuit des flammes» (*ibid.*, p. 28).

SULAYMĀN rapporte le même fait, mais situe le volcan près du Zābag, p. ٢٢ : «وذكروا ان بقرب الزاج جبل يسمى جبل النار... يظهر منه بالنهار دخان وبالليل نار» (*ibid.*, p. 41).

IBN AL-FARĪD, p. ٢١, situe également le volcan dans le voisinage du Zābag : «بقرب الزاج» (*ibid.*, p. 59-60).

Mas'ūd parle du «grand volcan qui est dans le royaume du Mahārāja, roi des îles du Zābag et d'autres îles dans la mer de Chine» (*ibid.*, p. 109). À la

= **Cu-bak* attestée au III^e siècle et 社薄 *Chō-po* = **Ķa-bak*, et qui, sans aucun doute, désigne l'île de Java⁽¹⁾. C'est ce **Cu-bak* ou **Chō-bak* que les textes indiens et notamment le *Mahāvamsa* ont représenté par *Jāvaka*⁽²⁾.

Chavannes et Gerini ont, en effet, rapproché *Zābag* < *Jāvaga* de *Che-lī-fo-che* < **Grī Bujaya* = **Grī Vijaya*; mais cette équivalence n'est pas défendable et il suffit de mettre ces deux toponymes en parallèle pour constater qu'ils n'ont rien de commun. L'inscription bilingue, sanskrite et khmère, de *Sdok kak thom* qui contient la date de 974 çaka = 1052 de notre ère — «c'est sans doute en cette année même qu'elle fut rédigée» — a été éditée, traduite et commentée par M. Finot (*B.É.F.E.-O.*, t. XV, 1915, II, p. 53 et suiv.). Il est dit dans la partie khmère (*ibid.*, p. 71; pour le texte, p. 61 et 68-78, et 87 et 88 pour la traduction): «Alors S. M. Paramēvara (Jayavarman II, 724-791 çaka = 802-869) vint de Javā pour régner dans la cité d'Indrapura... Alors un brab-

page précédente, le même auteur dit: «...le volcan du *Zābag*, dans la mer de Chine» (*ibid.*, p. 108 et 110).

Année des Merveilles: «Vis-à-vis [de l'île de *Jāba*], au sommet de laquelle brûle un feu... Il est visible la nuit comme flamme et le jour comme fumée» (*ibid.*, p. 152). Quelques pages plus loin, le même ouvrage situe ce volcan dans une île proche du *Zābag* (*ibid.*, p. 155).

Edrisi situe ce volcan près de l'île de *Zābag* (*ibid.*, p. 175-176), et quelques pages plus loin (*ibid.*, p. 186), dans une île qui est évidemment celle de *Jāba*.

Kazwīni situe le volcan dans l'île de *Jāba* (*ibid.*, t. II, p. 307 et 312), ainsi que Ibn al-Warīdī (*ibid.*, p. 421) et Bīḫarī (*ibid.*, p. 464).

Al-Bīrūnī dit: «Il y a dans les îles du *Zābag*... des montagnes en ignition perpétuelle» (*ibid.*, p. 402-403).

Il résulte de ces informations, prises dans onze ouvrages publiés du IX^e au XV^e siècle, que *Jāba* et *Zābag* désignent une seule et même île: l'île de Java. Il semble que les deux notations soient interchangeables, car l'*Abrégé des Merveilles* emploie tantôt l'une tantôt l'autre. Ce doublet des textes arabes: *Jāba* et *Zābag* < *Jāvaga*, est naturellement inattendu; mais il reproduit exactement un doublet des transcriptions chinoises du nom de la même île: 闍婆 *Chō-p'o*, pron. anc. **Ķ'a-bwa*, pratiquement **Ķaba* = arabe *Jāba*; et 社薄 *Chō-po*, pron. anc. **Ķa-bak* = arabe *Zābag* < *Jāvaga*. Cette concordance est tout à fait remarquable et nettement affirmative dans le sens de l'identification de ces quatre leçons à l'île de Java.

(1) *Vide supra*, p. 168.

(2) *Vide supra*, p. 167.

mane nommé Hiraṇyadāna, savant dans la science magique, vint de Janapada, parce que S. M. Paramesvara l'avait invité à faire un rituel pour que le Kambujadeça ne fût plus dépendant de Javā et qu'il y eût [dans ce royaume] un souverain cakravartin. . . »

M. Finot (*ibid.*, p. 57) dit :

Le matrimoine de Sdok kak tham remonte à un *kavi* nommé Civaikaivalya, chapelain du roi Jayavarman II. Ce roi était venu de Javā pour régner au Cambodge. On ignore quel pays ce nom désigne ici : ni Java, ni Luang-Prabang ne semblent historiquement possibles, étant donné que le Cambodge était à ce moment « dépendant » (*āyatta*) de Javā. On songerait plutôt à la péninsule malaise, où les anciens rois de Fou-nan auraient pu régner obscurément pendant quelques siècles en gardant une sorte de suzeraineté nominale sur leurs anciens états.

D'après un texte laotien de basse époque (1602 de notre ère), « ce [pays de Luang-Prabang] porte le nom de Muroṇ Xua (Javā) parce qu'il est de la même sorte (*jāti*) que le Muroṇ Suvappabhūmi. Comme le sol, dans les limites de ce royaume, contient de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du fer, du cuivre, de l'étain, du plomb, qu'il y a de l'eau et des poissons en abondance, pour cette raison il a reçu le nom de Muroṇ Javā » (Piox, *Recherches sur la littérature laotienne*, dans *B.É.F.E.-O.*, t. XVII, 1917, v. p. 167)⁽¹⁾. Ce n'est évidemment pas,

(1) Autant que nous sachions, cette description ne répond pas à la réalité, car l'existence de pierres et de métaux précieux n'a pas été signalée au Laos, ni dans le passé, ni depuis l'occupation française. Cette Javā laotienne « contenant de l'or, de l'argent, des pierres précieuses . . . » rappelle étrangement la Java indonésienne, « l'île de Yuva . . . , l'île d'Or et d'Argent [ou l'île de l'Or et de l'Argent], parée de mines d'or . . . », du *Rāmāyaṇa* (IV, 40, 30, de l'édition de Bombay; cf. Sylvain LÉVI, *Pour l'histoire du Rāmāyaṇa*, loc. cit., p. 20 et 80) et ce passage d'une ancienne inscription sanskrite de Java : « Il y a une île excellente, incomparable, appelée Yava, fertile en céréales et autres graines, riche en mines d'or . . . » (*āsiddvipavarāṇaṃ yavāḥkhyamutulanāḥ[nya] divijādhikāṇ | sampannāṇaṃ kanakākaraistadamarai . . .*, *apud KEAS, De Sanscrit-inscriptie van Ceylon (Kēda)*, n° 654 *cāka*, dans *Verspreide geschriften*, t. VII, p. 118 et 122). Cf. également Ptolémée (VII, 2, 29) qui s'exprime dans le même sens. Et cette richesse en or de la Java indonésienne n'est pas moins inexacte que celle de la Javā laotienne; c'est l'île voisine, Sumatra, dont la production aurifère a été considérable et se continue, je crois, de nos jours. La légende de la richesse aurifère semble être un complément indispensable du nom de Java. Enfin, le nom même de Java (pron. *Djawa*, en indonésien *Djawa*) est attesté jusqu'en Arabie. Je l'ai récemment relevé dans le جاج

comme l'indique M. Finot, de ce Javā qu'il s'agit dans l'inscription de Sdok kak thom. Mais je crois qu'il s'agit bien de l'île de Java et que cette identification est historiquement possible. Abū Zayd rapporte en 916 que, «jadis, dans les temps anciens», le Khmèr fut conquis par le Mahārāja du Zābag < Jāvaga = Java. Le texte arabe a : *فَقِيلَ لَنْ هَذَا الْمَلِكُ تَقْلَدَ الْمَلِكَ عَلَى الْقَارِ فِي قَدِيمِ الْأَيَّامِ* «on raconte que ce roi était investi du pouvoir sur le Khmèr dans les temps anciens»⁽¹⁾.

Or Jayavarman II, qui régna au Cambodge de 802 à 869, arrive dans ce pays tout à fait au début du ix^e siècle, c'est-à-dire après la conquête javanaise. Qu'un Javanais devienne roi du Cambodge dans de telles conditions n'a rien de particulièrement inattendu; on peut citer un fait identique dans un pays voisin. A la suite de l'expédition javanaise de 1275-1293 de notre ère contre le Malāyu de Sumatra, deux princesses malāyu furent ramenées à Java et l'une d'elles, Dara Jingga, y épousa un prince javanais dont le fils, Marmadeva (*alias* Tuban Janaka), devint roi du Malāyu (cf. mon mémoire *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *J. As.*, XI^e série, 1918, t. XI, p. 482⁽²⁾, et t. XII, p. 70). L'événement est postérieur à la conquête du Khmèr par le Mahārāja du Zābag; il ne peut donc constituer un précédent; mais il me paraît très vraisemblable qu'un prince javanais ait pu être imposé comme roi aux Khmèrs vaincus. C'est ce que l'inscription rappellerait en des termes acceptables pour les sujets de ce souverain d'origine étrangère. Que Jayavarman II ait ensuite voulu se libérer du protectorat javanais et

المستعصر (cod. المستعصر) de Ibn al-Mujāwir qui meurt en 690 = 1261, dans la description du Najrān du Tihāma (ms. 6021 du fonds arabe de la Bibl. Nat., fol. 133 v°, l. 5 et suiv.). L'auteur donne l'itinéraire suivant : «De Harz حارز à Karūr, il y a 3 *farsah*; de Karūr à Najrān, 2 *farsah*; ... de Najrān à Al-Jāwa الجاوة, 3 *farsah*...» En Indonésie occidentale, on relève le nom de Jawa dans celui d'un golfe de Bornéo (district de Kutei) et de Tanah Jawa (lit. «pays de Jawa») dans la Résidence de la côte orientale de Sumatra (district de Batulara, division administrative de Assahan).

⁽¹⁾ Dans *Relation des voyages faits par les Persans et les Arabes dans l'Inde et à la Chine dans le x^e siècle de l'ère chrétienne*. Texte arabe de Langlès, p. 42, trad. de Reinaud, p. 98. Mas'ūmī (*Les Prairies d'or*, t. I, p. 176) reproduit presque le texte même de Abū Zayd : *وَذَكَرُوا أَنَّ تَقْلَدَ الْمَلِكِ عَلَى مَلَدِ الْقَارِ فِي قَدِيمِ الْأَيَّامِ*.

⁽²⁾ Je profite de l'occasion pour corriger un lapsus. Aux lignes 12-13 de la page 482, il a été imprimé : «Raden Wijaya, *alias* Adji Djoya katoan»; c'est : «*alias* Ciri Kertarajasa» qu'il faut lire, comme aux lignes 4-5 de la même page.

devenir indépendant n'a rien que de très naturel; et qu'il ait eu recours dans ce but à un rituel magique est plus naturel encore : le Cambodge n'était pas en mesure de se soustraire par les armes à la suzeraineté de Java; on faisait donc appel au pouvoir magique du brahmane Hiranyadāma. Telle est, il me semble, l'interprétation qu'autorise le rapprochement de l'inscription cambodgienne et du texte arabe dont le synchronisme est, pour moi, probant. L'hypothèse de M. Finot, d'après laquelle Jayavarman serait un descendant des rois du Fou-nan émigrés sur la Péninsule malaise, ne tient pas compte d'un argument péremptoire : on n'a jamais relevé encore de mention d'un royaume de Javā dans cette région.

En proposant de situer le Zābag à Sumatra, M. Coedès interprète inexactement l'histoire de l'Indonésie occidentale. Deux grands royaumes ont tour à tour prédominé dans cette région : celui de Zābag < Jāvaga à Java⁽¹⁾ et celui de Malāyu généralement appelé royaume de Minangkabaw, à Sumatra, dont Crivijaya a été tantôt un État feudataire, tantôt, comme le rapporte Yi-tsing, l'État suzerain. Grâce au mémoire sur le *Le royaume de Crivijaya*, nous pouvons maintenant en reconstituer l'histoire dans ses grandes lignes pendant quelque dix siècles, tantôt par conjecture, tantôt par le témoignage d'authentiques documents de diverses provenances.

392. Mention par le moine Kālodaka du pays de 闍耶 Chō-ye = Jaya = Vijaya qui désigne peut-être le royaume de Crivijaya⁽²⁾.

(1-2) ⁽¹⁾ En 930, Java envahit le San-fo-ts'i et occupait encore le pays en 992 (*vide infra*, p. 193); mais la victoire javanaise ne semble pas avoir eu de suite durable; pas plus que l'expédition de Crivijaya contre Java à la fin du vii^e siècle (*vide supra*, p. 152) ou que la campagne de Java contre le Malāyu à la fin du xiii^e (*vide supra*, p. 191). D'après Ibn Khordādhbeh (848), Sulaymān (851) et Ibn al-Fakīh (902), Kalah faisait partie du royaume du Zābag (*supra*, p. 188, n. 1); d'après Abū Zayd (vers 916), le Zābag comptait « au nombre de ses possessions l'île de Sriboza = Crivijaya = Palembang, l'île de Rāmnī = Nord de Sumatra et l'île (sic) de Kalah (dans mes *Relations de voyages*, t. I, p. 82-83). Mais la période de grande expansion coloniale des Javanais est contemporaine de l'empire de Majapahit, fondé, d'après le *Pararaton*, à la fin du xiii^e siècle. Sous le règne de son quatrième souverain, Hayam Wuruk (*alias* Rajasanagara et Sañ Hyū Wēkas in Sukha), qui naquit en 1256 çaka et régna de 1272 ç. à 1311 (1350 à 1389 de notre ère), Majapahit avait pour tributaire toute l'Indonésie orientale, Sumatra et une partie de la Péninsule malaise (cf. KERN, *Een oudjavaneesch geschiedkundig gedicht uit het bloeitijdperk van Majapahit*, dans *Verapride geschriften*, t. VII, p. 231 et suiv.; *De Naga-*

454-464. Le roi de 干陁利 *Kan-t'o-li*, 釋婆羅那憐陁 *Che-p'o-lo Nalien-t'o* = *Iqvanarendra*, envoie en ambassade en Chine 竺留陁 *Tchou Lioou-t'o* π l'Indien *Rudra*.

502. Autre ambassade envoyée par le roi 瞿曇脩跋陁羅 *K'iu-tan Siou-pa-t'o-lo* = *Gautama Subhadra*.

519 et 520. Autres ambassades envoyées par le fils et successeur du précédent, 毗邪跋摩 *P'i-yen-pa-mo* = *Viyavarman* ⁽¹⁾.

608 c. = 686 (?). Inscription indonésienne de Kota Kapur à Bañka ⁽²⁾.

671-695. Yi-tsing séjourne à plusieurs reprises à Po-che ou Che-li-fo-che. Cet État impose sa suprématie au Malāyu = *Minangkabaw* ⁽³⁾.

717. Po-che est visité par *Vajrabodhi* ⁽⁴⁾.

697 c. = 775. Inscription sanskrite de Vien Sa.

916. Première mention de *Sribuza* dans un texte arabe ⁽⁵⁾.

960. Le roi de San-fo-ts'i, 悉利胡大霞里檀 *Si-li houta hia-li-tan* = *Çri kuta Haridana* (?), envoie une ambassade en Chine. Autre ambassade envoyée pendant l'hiver de la même année par le roi 室利烏耶 *Che-li-wou-ye* = *Çri Wuja*, et au printemps de 962. Le dernier ambassadeur dit que le San-fo-ts'i s'appelait également 先留 *Sien-lieu*, vraisemblablement pour 未留 *Mo-lieu* = *Mal-lieu* = *Malāyu* ⁽⁶⁾.

971, 974, 975. Autres ambassades envoyées par un ou des rois non dénommés.

980 et 983. Ambassades envoyées par les rois 夏池 *Hia-tch'e* et 遐至 *Hia-tch'e* (dans les deux cas il s'agit du titre indonésien *Haji* «roi»).

988. Autre ambassade. A son retour de Chine, en 990, cet ambassadeur apprend «dans le Sud», en retournant à San-fo-ts'i, que ce pays avait été envahi par les Javanais qui y étaient encore au commencement de 992.

XI^e siècle (tout au début). Mention de *Çrivijayapura* dans le *Suvarṇapura* = *Sumatra*, dans un manuscrit népalais ⁽⁷⁾.

1003. Ambassade en Chine envoyée par le roi 思離朱囉無尼佛麻調華 *Ssou-li-tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa* = *Çriculamanivarmadeva*, le *Culāmanivarman* des *Çolas*. Ce roi de San-fo-ts'i = *Çrivijaya* fait don d'un village à un temple bouddhique de *Negapatam* dont la construction est commencée par lui (inscription sanskrite et tamoule de 1005).

rakṛtāgama, *ibid.*, p. 249 et suiv.; t. VIII, p. 1-132; *Pararaton*, éd. et trad. Brandes). — ⁽²⁾ *Vide supra*, p. 162-163.

⁽¹⁾ Pour ces ambassades du *Kan-t'o-li*, *vide supra*, p. 186.

⁽²⁾ *Vide supra*, p. 149.

⁽³⁾ *Vide supra*, p. 155 et 165.

⁽⁴⁾ *Vide supra*, p. 158.

⁽⁵⁾ *Vide supra*, p. 158. On trouvera là toutes les mentions de *Sribuza* dans les textes arabes, qu'il est inutile de reproduire ici.

⁽⁶⁾ *Vide supra*, p. 164-165.

⁽⁷⁾ *Vide supra*, p. 156-157.

1008. Ambassade en Chine envoyée par le roi 思離麻囉皮 (sic) *Sau-li-ma-lo-p'i* = Grimāravijayottuṅavarman. D'après l'inscription Ćola précédente, qui donne intégralement le nom de ce roi, il acheva la construction du temple buddhique commencée par son père.

1017. Ambassade envoyée par le roi 霞遲蘇勿毛蒲迷 *Hia-tch'e Sou-wou-tch'a-p'ou-mi* = *Haji Sumatrabhūmi* «le roi du pays de Sumatra».

1028. Ambassade envoyée par le roi 室離疊華 *Che-li-tie-houa* = *Cri-deva*.

1030. Le roi Rājendracōla I^{er} (1012-1042 de notre ère) fait prisonnier Saṅgramavijayottuṅavarman, roi de Kaḍāram, et s'empare de Ćriviṇṇaya et de plusieurs villes ou États de ce souverain situés tant sur la côte occidentale de Sumatra que sur les deux côtes de la Péninsule malaise et ailleurs.

1067. Envoi à la cour de Chine par un roi non dénommé de l'ambassadeur 地華伽羅 *Ti-houa-k'ia-lo* = Devakāla.

1068. Le roi Ćola Virarājendra I^{er}, successeur et fils (?) de Rājendracōla I^{er}, prétend avoir conquis Kaḍāram = Ćriviṇṇaya et l'avoir ensuite rendu à son roi.

1068-1077. D'après une information rapportée par le *Wen hien t'ong k'ao*, le pays des Ćolas aurait été à cette époque vassal du San-to-ts'i¹⁾ (cf. Ma Touan-lin, *Méridionaux*, p. 586).

1080, 1082, 1083, 1094-1097. Envoi d'ambassades à la cour de Chine.

1088. «To the kindness of Dr Brandes, écrit M. Hultzsch, I am indebted for two casts of a Tamil inscription from Lobu Tawa (Baros, Sumatra), which is in the Archaeological Collection of the Batavia Society of Arts and Sciences (*Catalogue*, p. 388, n° 42). The original stone is badly broken and injured; but so much is certain, that the inscription is dated in the Saka year 1010 (A. D. 1088), and that it records a gift by a body of persons who are styled «the One-thousand-five-hundred». It is interesting to learn that Tamil language was used in public documents on the island of Sumatra in the xith century» (dans *Notulen... v. h. Bataviaasch Genoot. v. K. en W*, t. XXVIII, 1892; sur cette inscription, cf. également *Oudheidkundige dienst in Nederlandsch-Indië*, *Oudheidkundig Verslag* 1914, 3^e trimestre, n° 86, p. 113-114, et N. J. Krom, *Een Sumatraansche Inschrift van Koning Kṛtanagara*, loc. cit., p. 19).

1156. Ambassade envoyée par le roi 悉利麻霞囉蛇 *Si-li-ma-hia-lo-chō* = Ćri mahārāja.

1178. Autre ambassade. A cette date, le *Ling wei tai ta* de Tchou K'iu-fei fournit des renseignements sur le port de San-to-ts'i (cf. Chau Ju-kua, trad. Hirth-Rockhill, p. 63).

1225. Description détaillée du royaume de San-to-ts'i dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua. Ses quinze dépendances comprennent des villes ou États de l'Ouest de Java, des deux côtes de la Péninsule malaise et Ceylan¹⁾. «xin^e siècle (milieu). D'après l'inscription khmère de Jaya, qui ne saurait guère être postérieure au milieu du xiii^e siècle» (p. 36), régnait à

¹⁾ Vide supra, p. 166.

cette époque un roi appelé Kamratch An Mahārāja çrīmat Trailokyarājamaulibhūṣaṇavarmadeva. L'inscription est gravée sur le piédestal d'une grande statue de Buddha en samarit doré, qui fut faite sur l'ordre de ce souverain, donné au Mahāsenāpati Galānai (?), «qui gouverne le pays de Grahi». M. Cœdès a justement rapproché Grahi du 加羅希 Kia-lo-hi que Tchao Jou-koua cite parmi les dépendances du San-to-ts'i, sur la côte orientale de la Péninsule malaise. Phonétiquement et géographiquement l'identification est inattaquable. Mais s'agit-il d'un roi du San-to-ts'i, comme le pense M. Cœdès? D'après des inscriptions découvertes à Sumatra, Trailokyarājamaulibhūṣaṇavarmadeva serait plus vraisemblablement un souverain du Malaya⁽¹⁾.

(1) En 1911, M. L. C. Westenenk a découvert à Padañ Roço, près de Suhai Lensat, sur la rive gauche du Batañ Hari, une inscription indonésienne datée de 1208 çaka = 1286, où il est dit que, à cette époque, une statue de Amoghapaça Lokeçvara fut envoyée de Java à Suvarṇabhūmi (*bhūmi jawa ka swarnabhūmi*). Elle fut apportée par quatre hauts fonctionnaires désignés dans ce but par le roi de Java, Pāduka çrī mahārājādhirāja çrī Kṛtanagarawikramadharmanottūgadewa, et érigée à Dharmmaçraya (pour cette ville; cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 652). L'inscription se termine ainsi : «Tous les sujets du pays de Malāya (*di bhūmi Malāya*) s'en réjouissent : brahmanes, kṣatriya, vaiçya et çudra, et, au milieu des ārya, Çrī mahārāja çrīmat Tribhuvanarājamaulīwarṇadewa s'en réjouit le premier» (*apud* N. J. Koen, *Een Sumatranische inscriptie van koning Krtanagara*, dans *Verslagen en Med. d. K. Akad. v. Wetenschappen, Afdeling Letterkunde*, 5^e série, t. II, p. 326-327). Une autre inscription, sanskrite, découverte sur le territoire du Minangkabaw et qui se trouve actuellement à Pagor Ruyou, est au nom de Çrīmat çrī a[ç] j[yā]dityavarma... rājendramaulīmaṇīvarmadewa mahārājādhirāja, et datée de 1278 çaka = 1356 (cf. *Commissie in Nederlandsch-Indië voor oudheidkundig onderzoek op Java en Madoera. Oudheidkundig verslag 1912*, 2^e trimestre, p. 51-52 et 42; le titre royal précédent est aux lignes 6-7; aux lignes 18-19, le même souverain est appelé Ādityavarmançpatemaṇīvarmadewa). Cet Ādityavarman nous est connu par ailleurs. Sous le titre général de *Het zoogenoemde rotsinschrift van «Batu Berung» in Mênangkabau* (1269 en 1297 çaka), dans *Verspreide geschriften*, t. VI, 1917, p. 249-263, Kern a réuni deux articles intitulés : *'t Opschrift van Batoe Berung op Sumatra* et *Het opschrift van Batoe Berung opnieuw onderzocht*, publiés dans les *Bijdragen tot T., L. en V. v. N.-I.* en 1873 et 1877, où il est question de ce souverain. Cf. également du même auteur, *De wij-inscriptie op het Amoghapaça-beeld van Padang Candi (Midden-Sumatra)*; 1289 çaka (*Verspreide geschriften*, t. VII, 1917, p. 172), où ce roi est appelé Çrīmat çrī Udayādityavarman rājendramaulīmaṇīvarmadewa mahārājādhirāja et où il est fait mention de *Malayapura*, erreur de graphie pour *Malayupura* (*ibid.*, p. 174). Par une autre inscription également publiée par Kern (*Het sanskrit-inschrift op den grafsteen van Vorst Adityavarman te Kubur Raja, Mênangkabau*; ± 1300 çaka, dans *Verspreide Geschriften*, t. VII, p. 215-221), nous savons que ce roi était fils de Advayavarman et titré Kana-

1276 et quelques années plus tard. Invasion de Ceylan par Candrabhānu, roi de Jāvaka, la seconde fois avec des alliés Pāṇḍya, Coḷa et Tamouls. Ce souverain n'est donné comme roi de Jāvaka = San-to-ts'i que sous toutes réserves (*vide supra*, p. 167).

1276-1293. Invasion du Malāyu par les troupes javanaises du roi de Tuma-pai, à Java⁽¹⁾.

1370. Envoi d'une ambassade chinoise au San-to-ts'i.

1371. Le roi du San-to-ts'i, 馬哈刺札八刺卜 *Ma-ha-la-tsa pa-la-pu* = Mahārāja Prubhu envoie une ambassade en Chine.

1373. Envoi d'une ambassade par le roi 恒麻沙那阿 *Ta-ma-sa-na-a* = Dharmasena? «Il y avait à cette époque trois rois dans le pays de San-to-ts'i.»

1374. Ambassade envoyée par le roi 馬那哈寶林邦 *Ma-na-ha Pao-lin-pang* = Mahārāja de Palembang, l'un des trois rois de San-to-ts'i.

1375. Ambassade envoyée par 僧伽烈字蘭 *Seng-k'ia-tie-yu-lan*⁽²⁾. C'est sans doute le troisième roi du San-to-ts'i.

1376. Mort de Ta-ma-sa-na-a. Son fils, 麻那者巫里 *Mu-na-tchō*

kamedinindra, «souverain de la terre de l'orn». D'après ces textes épigraphiques, on peut établir la courte liste suivante des rois de Malāyu :

Çrīmat Tribhuvanarājamaulivarṇadeva qui règne en 1208 ç. = 1286;

Aḍṇayavarman, père du roi suivant;

Çrīmat çri A[]jyādityavarṇa rājendramaulimauivarṇadeva qui régnait en 1269 ç. = 1347 et mourut vers 1300 ç. = 1378.

Le Mahārāja çrīmat Traḷōkyarājamaulibhūsaṇavarṇadeva de l'inscription cambodgienne de Grahī, dont la date est malheureusement fautive (elle est datée de 11006 (*sic*) çaka, année du Lièvre), était certainement un roi de Malāyu, car ses titres protocolaires sont remarquablement identiques à ceux des rois de cette dynastie sumatranaise, et on n'a jusqu'à présent rien signalé de semblable dans les autres listes royales de l'Indonésie occidentale. J'étudierai prochainement la question des relations entre Java et les royaumes de Palembang et de Malāyu. L'inscription publiée et commentée par M. Krom apporte de précieuses indications à cet égard.

⁽¹⁾ *Vide supra*, p. 191.

⁽²⁾ D'après le *Yuan che* (XXIX, 22^a; XXX, 2^a, 20^a), le roi de Java envoya en 1325, en ambassade en Chine, un ministre appelé 普刺僧迦里也 *Si-la Seng-kia-li-ye* = javanais Sira Sañ kaliya(?). En 1332, une autre ambassade avait à sa tête un ministre du nom de 僧伽刺 *Seng k'ia-la*, litt. Sañ Gala(?) (*Yuan che*, XXX, 21^a; XXXVI, 4^b). Comme l'a conjecturé Rockhill (*Notes on the relations and trade*, dans *Young Pao*, t. XV, 1914, p. 446-447), il s'agit très vraisemblablement du même personnage. Le nom de l'ambassadeur javanais est sans doute le même que celui de l'ambassadeur du San-to-ts'i, mais je n'ai pas réussi à les restituer.

Wou-k = Mahārāja Wuli (?), lui succède et envoie une ambassade en Chine en 1377. « A cette époque le royaume du San-fô-ts'i avait déjà été conquis par Java... Après cet événement, le San-fô-ts'i devint de plus en plus pauvre et ce pays n'envoya plus de tribut. » En 1397, en réponse à un mémoire du Ministère des Rites, l'empereur de Chine dit entre autres choses : « ... Dernièrement, le San-fô-ts'i a profité de la révolte de Hou Wei-yong et a induit en erreur nos ambassadeurs dans ce pays par des indications mensongères... Si nous envoyons maintenant des ambassadeurs à Java, il y a lieu de craindre que le San-fô-ts'i ne les empêche de continuer leur voyage [jusqu'à Java]. Je comprends que ce San-fô-ts'i était un pays appartenant initialement à Java... » Le Ministère des Rites envoya alors une lettre au Siam dans laquelle il était dit : « ... Autrefois, les différents Barbares d'au delà de la mer venaient régulièrement [à la cour] pour bénéficier de l'influence [du gouvernement impérial]; mais maintenant le San-fô-ts'i a eu de mauvaises intentions, il a trompé nos honnêtes ambassadeurs et s'est rendu coupable de trahison... Notre saint empereur a dit que l'Annam, le Campa, le Cambodge, le Siam et Licou-k'ieou remplissent leurs devoirs de sujets [de l'Empire]; mais le San-fô-ts'i seul se révolte contre les saintes instructions [de l'empereur]; quoiqu'il soit plus petit que ces autres pays, il ose persister [dans sa rébellion]; il sera ainsi la cause de sa propre ruine. Mais vous, Siamois, comme vous remplissez respectueusement vos devoirs de sujets [de l'Empire]... on vous a chargés d'informer [le roi de] Java qu'il doit rappeler ses devoirs [envers l'empereur] au San-fô-ts'i. Si ce dernier pays modifie ses mauvais procédés, on recevra aimablement [ses ambassades] comme par le passé. » « A cette époque, continue le *Ming che*, Java avait conquis le San-fô-ts'i tout entier et changé son nom en celui de 舊港 *Kiou-kiang*. Lorsque le San-fô-ts'i fut battu, il y eut des troubles dans tout le pays et les Javanais ne purent pas l'occuper entièrement. En raison de cela, les Chinois, qui étaient établis là, se révoltèrent pour leur propre compte, et un Cantonais de Nan hai, appelé 梁道明 *Leang Tao-ming*, qui avait vécu là pendant longtemps et erré sur la mer, qui avait l'appui de plusieurs milliers d'hommes du Fou-kien et de Canton, fut choisi par eux comme chef. Il régna comme maître d'une partie du pays, et son fils qui rencontra, une fois, un ambassadeur impérial envoyé en mission hors de Chine, fut amené par celui-ci à la cour. . . . »⁽¹⁾

Telle est la liste des rois de Çrivijaya que permettent d'établir les textes et inscriptions chinois, sanskrits, tamouls, indonésiens, pâlis et khmèrs. Il y a tout lieu d'espérer que de nouvelles découvertes épigraphiques permettront de la compléter. Ce royaume de Çrivijaya, qui fut si puissant au moyen âge, nous est bien connu par ailleurs : c'est le royaume de Malāyu, généralement appelé royaume ou Empire de Minan-

(1) Pour les extraits des annales chinoises, cf. GROSSEVELET, *Notes*, p. 185-195, et *Pararaton*, p. 140-143.

kabaw. Le Malāyu au sens propre en était l'État souverain et le Çrivijaya = Che-li-fo-che = San-fo-ts'i, désigné communément sous le nom de royaume de Palembang, l'un de ses États tributaires. Ce dernier — nous en avons le témoignage formel par Yi-tsing — devint État suzerain vers la fin du vi^e siècle, en établissant sa suprématie sur le Malāyur par la diplomatie, par la force ou comme résultat d'alliance par mariage⁽¹⁾. Moins de cent ans après, en 775, le Çrivijaya, soit par son expansion personnelle, soit comme héritier des conquêtes antérieures du Malāyu, était maître de Viēn Sa, sur la côte orientale de la Péninsule malaise, par environ 9° Nord. En 1068, il tient en vassalité le pays çola; en 1225, ses possessions hors de Sumatra s'étendent non seulement jusqu'au 9° parallèle sur la Péninsule malaise, mais dans l'Ouest de Java et même à Ceylan. Aussi reste-t-on un peu sceptique devant les conquêtes de Rājendracōla I^{er} et de son successeur Virarājendra I^{er}. Les indications fournies par l'épigraphie çola ne s'accordent guère avec les renseignements contenus dans les annales chinoises. Nous saurons, sans doute, un jour le coefficient d'exactitude qu'il faut donner à ces documents orientaux. L'heure de la certitude historique n'est pas encore venue; il est trop tôt pour déclarer de façon décisive que tel fait a été exagéré en faveur de l'une ou l'autre des parties.

M. Coëdès fait remarquer (p. 4) que Çrīmāravijayottuṅgavarman, fils et successeur de Çrīṣulamanivarmadeva, appartenait au *çailendra-vamça*, «à la famille du Roi des Monts» et que le roi de Çrivijaya de l'inscription de Viēn Sa est titré : *çailendravamçaprabhu*, «chef de la Famille du Roi des Monts», *çrīmahārājanāmā* «nommé Çrīmahārāja» (p. 4, 30 et 32). La traduction de M. Coëdès est naturellement exacte, mais *çailendra*, qu'on interprète généralement ainsi, n'a pas rigoureusement le sens de «roi des Monts» et peut signifier tout aussi bien «roi de la Montagne». Or, une légende historique bien connue⁽²⁾, dont M. L. C. Westenek a récemment recueilli et publié la version suivante, rapporte ceci : «Les premiers hommes, disent les anciens de Pariañan du Minañkabaw, vinrent d'outre-mer et atterrirent sur le sommet du volcan, le mont Barapi⁽³⁾. Leur chef suprême était Maharaja di Raja⁽⁴⁾,

⁽¹⁾ Vide *supra*, p. 165-166.

⁽²⁾ Elle est mentionnée par Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XIV, 1889, p. 222.

⁽³⁾ *Barapi* est la forme en dialecte minañkabaw du malais *بارپی* *bērāpi* «[la montagne] qui est en feu».

⁽⁴⁾ Forme dialectale minañkabaw du malais *maharāja di rāja* < skr. *mahārājādhirāja*.

un descendant de Dzū'l-karnayn (Alexandre le Grand, le Bicorne), La mer qui couvrait encore entièrement le haut plateau commença à baisser, et à mesure que l'eau se retirait, les colons descendirent le versant méridional de la montagne. Leur premier établissement, près du sommet, se fit à Sandi Lawèh dans le Rimbun Gunuñ Manduro, sur le versant méridional de la montagne... De Sandi Lawèh, on continua à descendre dans la direction de l'actuel Pariañan et on s'installa pendant un certain temps à Padañ Pënjarinān ou Galundi nan Basélo, où il ne vente pas sur la montagne et où dans la vallée il n'y a pas d'eau...⁽¹⁾ La dynastie qui aborda à Sumatra sur le sommet du volcan célèbre et fonda l'Empire de Malāyu-Minañkabaw, est ainsi un *çailendravança*, «une famille [royale] du roi de la Montagne» dont le souverain régnant est le *prabhu*. Lorsqu'à la fin du VI^e siècle, le Che-li-fo-che = Çrīvijaya a établi de quelque façon que ce soit sa suprématie sur le Malāyu, le nouveau suzerain devient en fait le *çailendravança* *prabhu* et il ne manque pas de se prévaloir de ce nouveau titre dans ses rapports diplomatiques avec les Colas et dans la stèle érigée sur le territoire de ses sujets de Vien Sa. Cette titulature a son prix, car l'ancien feudataire du Malāyu y proclame implicitement qu'il est maintenant suzerain de l'empereur qui fut son maître. Jayavarman II, venu de Javā pour régner au Cambodge, avait voulu devenir suzerain cakravartin⁽²⁾; le roi de Çrīvijaya a fait mieux encore : prince feudataire au début, il a conquis l'Empire et soumis l'empereur à l'allégeance. La réalité de sa conquête s'affirme dans le protocole royal par l'usage du titre de «chef de la famille du roi de la Montagne» qui le sacre successeur direct de l'antique et légendaire fondateur du Malāyu-Minañkabaw⁽³⁾.

(1) Apud L. C. WESTERNK, *Opstellen over Minaangkabau*, II, dans *Tijdschrift voor Indische Taal-, L. en Volkskunde*, t. LXVII, 1915, p. 242 et 243.

(2) *Vide supra*, p. 190.

(3) Dans le *Sējarañ Malāyu*, le célèbre volcan Barapi ou Marapi, qui s'élève jusqu'à 2,892 mètres, est appelé Si Guntāñ Mahāmeru (skr. *Mahāmeru*). Aux pages 14, l. 1 et 3 *infra*, 17, l. 6 du texte malais (éd. W. G. Shellabear, Singapour, 1896), il est dit : «La nouvelle étant parvenue à Majapāhit que le roi descendu de la montagne de Si Guntāñ راج تورن دري بويکيت سنگتنگ était à Tanjoñ Pura...; bientôt on apporta cette nouvelle à Bantian : Le roi de la montagne de Si Guntāñ qui est de la famille يغ بيسان *yāñ baysāña* du roi Alexandre le Bicorne arrive...; notre roi se nomme Sañ Sapurba [Trimurti Turi Buwana]; son origine remonte à la famille du roi Alexandre le Bicorne; il est descendu de la montagne de Si Guntāñ Mahāmeru» (cf. *Sējarañ Malāyu*, trad. A. Marre, Vauclercsson, 1900, in-8°, p. 26 et 28, avec les corrections de

Cette interprétation ne soulève aucune difficulté de l'ordre grammatical, géographique ou historique. Elle rend compte du développement qu'a pris dans la suite le Çrivijaya dont l'expansion territoriale nous est attestée quelques siècles plus tard; et elle n'est point inattendue quand on se rappelle la description du Che-li-fo-che de Yi-tsing. Le pays où des pèlerins chinois éminents venaient apprendre le sanskrit au viii^e siècle; qui, vers cette même époque, conquerrait le Malāyu et envoyait une expédition navale à Java, était alors parvenu à un degré éminent de civilisation. Cette maîtrise dans les domaines de la science de la navigation et des armes est un sûr critérium de haute culture; elle fait prévoir et comprendre le rôle si important que jouera plus tard le «roi de la Montagne» sur la Péninsule malaise, en Indonésie, dans l'Inde méridionale et jusqu'à Ceylan.

Le Çrivijaya entre dans l'histoire générale de l'Asie au moment où règnent en Chine la grande et glorieuse dynastie des Tang (618-906); à Bagdad, les illustres khalifes abbassides Hārūn ar-Rašīd (786-809) et son fils, Al-Mamūn (813-833), tous deux contemporains de Charlemagne. L'Inde a ainsi accompli cet autre miracle insoupçonné: la création à Sumatra d'un centre de civilisation indonésienne qui, dès le viii^e siècle, avait pour roi un souverain cakravartin dont la renommée s'étendra, au x^e siècle, jusqu'au lointain Népal.

Les problèmes historiques et géographiques que pose et résout dans une certaine mesure l'article sur *Le Royaume de Çrivijaya* en montrent toute l'importance. La flatteuse nomination de l'auteur aux fonctions de conservateur de la Bibliothèque Nationale de Bangkok nous fait espérer la publication de nouvelles études. M. Cœdès est mieux préparé que personne pour préciser et développer nos connaissances encore très lacunaires sur certaines parties de l'Inde transgangaïque.

Gabriel FERRAND.

M. WESTERENK, *Opstellen over Minangkabau*, II, loc. cit., p. 248 et suiv.). Il s'agit ici de la *çailendraçampana* — le texte malais a même *baŋsa* < skr. *vaŋsa* — dont il a été question ci-dessus, p. 198, et ce témoignage me semble tout à fait décisif dans le sens que j'ai indiqué.

Le gérant :

L. FINOT.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1919.

LE K'OUEN-LOUEN

ET

LES ANCIENNES NAVIGATIONS INTEROCÉANIQUES
DANS LES MERS DU SUD,

PAR

GABRIEL FERRAND.

(SUITE.)

LES MIGRATIONS DES KOMR.

Les principaux faits historiques dont il vient d'être question se classent chronologiquement ainsi :

I. Très ancienne migration de la Haute-Asie dans l'Inde transgangétique, par les vallées de l'Iraouaddy, du Salouen, du Menam et du Mekong⁽¹⁾, peut-être vers le début du premier millénaire avant notre ère⁽²⁾.

II. Peuplement par les descendants de ces immigrants, de la Péninsule malaise et de l'Indonésie. Nous manquons de

⁽¹⁾ Dans mon article sur *Malaka, le Malāyu et Malāyur* (*Journ. Asiat.*, juillet-août 1918, p. 120-125), j'ai traduit et discuté la théorie de Kern à ce sujet. Cf. également Georges MASPERO, *Grammaire de la langue khmère*, Paris, 1915, in-8°, p. 8.

⁽²⁾ Cf. mes *Relations de Voyages*, p. 317-320. Cette date est naturellement une pure conjecture et elle n'est indiquée que pour faciliter la discussion. Elle marque approximativement, en outre, le recul qui paraît nécessaire pour amener les Komr de la Haute-Asie dans l'Inde transgangétique et en Indonésie.

données pour situer dans le temps ces migrations de peuples. Il est possible que l'avance en Indonésie ait eu lieu vers le milieu du premier millénaire avant notre ère. Les îles indonésiennes devaient être habitées alors par des Negritos ou des Papous; mais ces anciens occupants ont disparu sans laisser de traces en Indonésie occidentale. Il a sans doute fallu plusieurs siècles pour qu'un nouveau type somatique et culturel d'indonésien occidental s'établisse. C'est ce type que trouveront à Sumatra, Java, Bali, les civilisateurs hindous et qui a été modifié dans une certaine mesure, sur les côtes, par les colons chinois, musulmans et européens. Immigrés en petit nombre, les gens de l'Inde n'ont, en somme, métissé que quelques familles indigènes. Il est vraisemblable que ces Hindous n'avaient pas amené de femmes; nous en sommes certains pour les Chinois et les Musulmans et c'est également vrai de la majorité des Européens.

III. A partir de 140-86 avant notre ère, des peuples de l'Océan Indien ont offert le tribut à la cour de Chine⁽¹⁾.

IV. En 1-6 de notre ère, Wang Mang envoie une ambassade au roi du Houang-tche⁽²⁾.

V. Colonisation de Madagascar, vers le début de notre ère, par des Indonésiens occidentaux hindouisés⁽³⁾.

VI. Établissement de relations diplomatiques entre la Chine et Java en 132, le Khmèr vers 225 et le Campa vers 230⁽⁴⁾.

VII. Envoi d'une ambassade khmèr vers 240-245 à la cour d'un roi indien de la dynastie des Murundas⁽⁵⁾.

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 452.

(2) *Ibid.*, p. 453.

(3) *Vide supra*, t. XIV, p. 67-68.

(4) *Ibid.*, p. 5 et suiv.

(5) *Vide supra*, t. XIII, p. 458.

VIII. Les deux envoyés impériaux chinois, K'ang T'ai et Tchou Ying, séjournent au Fou-nan = Khmèr vers 245-250, au cours de leur voyage dans les mers du Sud⁽¹⁾.

Tels sont les faits les plus importants attestés par les textes, l'ethnographie et la linguistique, pour la période comprise entre le début du premier millénaire avant notre ère — cette date est naturellement une conjecture — et 250 environ de notre ère. C'est à la lumière de ces événements qu'il faudra désormais reprendre à nouveau l'histoire ancienne, non seulement des pays riverains de la mer de Chine méridionale, mais aussi de l'Inde propre dans ses rapports avec l'Inde transgangaïque et de la navigation dans l'océan Indien. L'envoi de missions à la cour de Chine, au temps de l'empereur Wou (140-86 avant notre ère), par des pays situés dans l'océan Indien, fournit une précieuse indication sur l'état des relations officielles et des échanges entre peuples éloignés, à cette époque. Bien que le texte du *T'ien han chou* n'en dise rien, il est possible que les royaumes étrangers dont il s'agit aient été sollicités par des envoyés impériaux — ces « chefs interprètes qui dépendent de [l'administration] du palais » — d'envoyer une ambassade à l'empereur Wou. On ne conçoit guère qu'un roi de l'océan Indien ait spontanément accompli un tel acte d'allégeance, sans y avoir été engagé par un fonctionnaire chinois lui montrant le profit personnel qu'il en pourrait tirer⁽²⁾.

(1) *Vide supra*, t. XIV, p. 27.

(2) On tend généralement à admettre que des marchands allant à l'aventure ont été les initiateurs des relations, commerciales d'abord, officielles ensuite, entre la Chine, d'une part, et l'Indonésie, l'Inde transgangaïque et les pays de l'océan Indien, d'autre part. Cette théorie est sans doute exacte dans une certaine mesure; mais on ne doit pas écarter l'hypothèse que la Chine ne s'est pas laissé devancer par des marchands et qu'elle aurait pris l'initiative d'entrer en relations avec les populations maritimes d'une grande partie de l'Asie. L'envoi de missions par l'empereur Wou est en faveur de ce point de vue.

Historiquement, les relations de la Chine avec l'océan Indien se trouvent ainsi attestées au n° siècle avant notre ère. L'information a son prix, car elle témoigne d'une très ancienne activité interocéanique. Et cela est un argument de plus en faveur d'une hindouisation de l'Indo-chine et de l'Indonésie à plus haute époque que la date généralement admise. S'il n'est pas démontré que la Chine ait inauguré la navigation au long cours dans les mers du Sud⁽¹⁾, il est infiniment plus probable que l'existence des pays lointains de l'océan Indien a été révélée à ses voisins occidentaux par l'hindouisation du Khmèr et du Çampa; et du Çampa, conquis une première fois par T'sin Che-houang-ti (246-209), des renseignements sur les peuples de l'Ouest et du Sud-Ouest ont pu parvenir facilement en Chine. Ainsi s'expliqueraient l'établissement de relations officielles entre l'Empire et les royaumes occidentaux; et l'envoi du tribut à l'empereur Wou. Les Indonésiens connaissaient évidemment ces routes maritimes de l'océan par leurs civilisateurs hindous et ils s'y aventurèrent à leur exemple. Dès lors, il n'y a plus lieu d'être surpris qu'ils aient, un jour, dépassé l'Inde et qu'ils soient arrivés jusqu'à Madagascar et à la côte orientale d'Afrique.

La première migration des peuples de la Haute-Asie vers l'Inde transgangétique et l'Indonésie n'est rappelée explicitement, autant que je sache, que par Ibn Saïd. Cette parenté originelle des Chinois, Indochinois, Indonésiens et Malgaches, que mentionnent en d'autres termes Mas'ûdî et quelques écrivains musulmans postérieurs, est rapportée d'après la Genèse.

(1) «Les Javanais, dit Couto, sont tous des hommes très exercés dans l'art de la navigation, au point qu'ils prétendent être les plus anciens navigateurs. Plusieurs, cependant, attribuent l'honneur [de sa découverte] aux Chinois (*dam esta hora aos Chins*) et affirment que les Javanais l'ont apprise d'eux» (*Da Asia*, décade IV, livre III, chap. 1, p. 169 de l'édition de Lisbonne, 1778). Cf. mon article *Les voyages des Javanais à Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, mars-avril 1910, p. 281.

Si le point de départ est inexact, les données de la légende judéo-musulmane correspondent à la réalité. En fait, la descendance commune des Malgaches, Indonésiens et Indochinois des anciens habitants de la Haute-Asie n'est pas contestable. La légende, comme il arrive souvent, recouvre une vérité historique. Il est donc probable que ces derniers étaient apparentés aux Chinois; et l'affirmation de Ibn Sa'ïd, paradoxale au premier abord, est probablement justifiée. En supprimant les Juifs du texte de Mas'ûdî et des autres auteurs musulmans, l'histoire de cette migration de peuples est exacte dans ses grandes lignes. Sur ces bases nouvelles, il nous faut donc reprendre l'étude de tous les documents anciens ayant trait à la Haute-Asie et peut-être y trouvera-t-on des allusions, des indications même qui jusqu'à présent ont été négligées.

Ibn Sa'ïd appelle Komr — le texte a كمر, litt. *KMR* — un peuple «frère des Chinois⁽¹⁾», qui «habitaient avec les Chinois dans les régions orientales de la terre⁽²⁾». Le rapprochement de Komr du Gomer de la Genèse est naturellement un simple calembour judéo-musulman. En arabe, كمر étant pris comme thème radical trilittère, peut être correctement à la base de :

كمر *Komayr, Komir, Kmîr*;

قامر *Kamâr, Komâr, Kimâr, Kmâr*;

قامران *Kamâr-ayân, Kimâr-ayân, Kamâr-iyân, Kimâr-iyân*;

كامران *Kâmr-ân, Kânir-ân*;

كامرون *Kâmr-ûn⁽³⁾*.

La grammaire arabe permet, je le répète, ces rapproche-

(1) Cf. t. II de mes *Relations de voyages*, p. 321.

(2) *Ibid.*, p. 329-330.

(3) Pour tous ces noms, cf. l'index du t. II de mes *Relations de voyages*. «Les peuples voisins ont adopté [le nom de *Khmér* pour désigner les Cambodgiens]. Les Chams en ont fait *Kvir, Kmîr* et, aujourd'hui, *Kur*; les Siamois *Khemer*, présentement prononcé *Khmén*; les Laotiens, *Khamen* ou *Khôm*; les Annamites 高蠻 *Cao-mán*, 高綿 *Cao-mén*» (Georges MASPERO, *Grammaire de la langue khmère*, p. 2).

ments que l'ethnographie et la linguistique autorisent. *Komr*, ce sont les anciens habitants de la Haute-Asie, mais c'est aussi Madagascar. *Ḳomayr*, *Ḳm̄r*, *Ḳomār*, *Ḳimār*, etc., ce sont les Khm̄ers et nous savons que Malgaches et Khm̄ers ont une très ancienne origine commune. قاربان *Ḳimārayān* = قارى *ḥimārī* ethnique de قار *Ḳimār*, le Khm̄er, + suffixe -ān. قامرآن *Ḳāmīrān*, le prétendu petit-fils de Noé d'après la légende judéo-musulmane = *Ḳāmīr* ou *Ḳām̄r* + suffixe -ān. قمرآن *Ḳām̄rān* a en commun avec le nom précédent قمر *Ḳām̄r*; sa finale, ān, n'en diffère que par la voyelle; et l'un et l'autre s'écrivent avec les trois consonnes radicales de *Ḳomr*, *Ḳm̄r*, *Ḳimār*, etc. On reconnaîtra qu'il y a dans cet accord plus qu'une coïncidence fortuite.

Edrīsī (1154) mentionne un roi *Ḳām̄rūn* qui règne sur des îles non identifiées⁽¹⁾. D'après Ibn Sa'īd (1208-1286), lorsque « les Chinois chassèrent les *Ḳomr* vers les îles [= Indochine et Indonésie], ils [les *Ḳomr*] y restèrent [dans ces îles] un certain temps. Le titre de leur roi était *Ḳām̄rūn*⁽²⁾ ». Ces *Ḳomr* « s'en allèrent ensuite vers cette grande île [de *Ḳomr* = Madagascar] et leur sultan résida dans la ville de *Ḳomoriyya* [ou *Ḳomriyya*, ethnique féminin de *Ḳomr*]⁽³⁾ ». Le même auteur dit plus loin : « Le nom de la ville [principale des îles du ou de *Ḳām̄rūn*], *Ḳām̄rūn*, est [également] le titre du roi transmis héréditairement. On a déjà donné sa généalogie en parlant de l'île de *Ḳomr*⁽⁴⁾. » D'après Ibn Al-Mujāwir, les *Ḳomr* ont colonisé Aden (t. XIII, p. 475). Dimašqī (vers 1325) dit : « . . . L'île de *Ḳām̄rūn* . . . est ainsi appelée d'après le nom du roi . . .⁽⁵⁾. [Dans l'île de Khm̄er,] un roi nommé *Ḳām̄rūn* y règne⁽⁶⁾. »

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 432.

(2) *Ibid.*, p. 445.

(3) *Ibid.* Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 330.

(4) *Ibid.*, p. 344.

(5) *Vide supra*, t. XIII, p. 435-436.

(6) *Ibid.*

Le Kāmrūn est célèbre par l'aloès qu'il produit⁽¹⁾; Nuwayri (mort en 1332) rapporte même que ce nom lui vient d'une espèce d'aloès appelée *kāmrūn*⁽²⁾.

A en croire Ibn Sa'īd, Kāmrūn serait en même temps le nom du pays, de sa capitale et celui du roi, ce qui est évidemment inexact. Il apparente le souverain des îles du Kāmrūn de la mer de Chine méridionale avec celui de l'île de Komr = Madagascar, sans se rendre compte qu'il se contredit lui-même. Lorsque les Komr chassés par les Chinois émigrèrent vers les îles [= Indochine et Indonésie], « le titre de leur roi était Kāmrūn. Ensuite la discorde se mit entre eux alors qu'ils étaient dans ces îles [de Kāmrūn] dont nous parlerons plus loin. Alors, *les gens qui ne faisaient pas partie de la famille royale* s'en allèrent vers cette grande île [de Komr = Madagascar] et leur sultan résida dans la ville de Komoriyya [ou Komriyya . . .]⁽³⁾ ». Puisque la famille royale n'émigra pas des « îles » de la mer de Chine méridionale à la grande île de Komr = Madagascar, il n'y avait dès lors aucune parenté entre le souverain malgache et le Kāmrūn des îles de ce nom. Mais il n'y a confusion que dans les termes et la vérité est facile à rétablir. Les Komr de la Haute-Asie deviennent des Kāmrūn après leur émigration en Indochine et en Indonésie et reprennent — dans le texte de Ibn Sa'īd — leur nom originel de Komr à Madagascar et à la côte orientale d'Afrique. Il ne s'agit donc que d'une modification du nom de ce peuple migrateur au stade de sa colonisation des « îles » de la mer de Chine méridionale; mais la parenté ethnique des Komr d'Asie et d'Afrique et des Kāmrūn est ici nettement affirmée. Au point de vue linguistique, la courbe, d'après ce témoignage arabe, est : Komr > Kāmrūn > Komr. Phonétiquement, elle est assez inattendue; historique-

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 436.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 445.

ment, elle n'est pas contestable. Il y a donc lieu de croire que le nom d'un peuple *Komr* ou *Kāmrūn* a été appliqué à tort à la capitale des îles de *Kāmrūn* et de l'île de *Komr* et pris en même temps pour le nom ou titre du souverain, par une erreur commune à d'autres auteurs orientaux.

Le fait que le *Kāmrūn* produit un aloès renommé n'a pas grande signification par lui-même : les auteurs arabes font pousser l'aloès à peu près partout⁽¹⁾. Il faut noter à cette occasion que ni Ya'qūbī⁽²⁾, ni surtout Ibn al Bayṭār qui citent différentes sortes d'aloès, dont l'aloès du Khmèr — celui-ci en énumère treize sortes d'après Avicenne⁽³⁾ — ne mentionnent le *kāmrūn* ou aloès du *Kāmrūn*. Il n'était donc pas aussi connu que le disent d'autres écrivains, moins compétents en la matière que l'auteur du *Traité des simples*⁽⁴⁾.

Houeï-lin «glose le nom du pays de Ko-mao [=Khmer] en disant que c'est le plus grand des royaumes k'ouen-louen⁽⁵⁾»; et le *Kieou t'ang chou* rapporte que, «à partir du Lin-yi [=Čampa], vers le Sud, . . . on leur donne (aux indigènes) le nom général de k'ouen-louen⁽⁶⁾». Le premier caractère de k'ouen-louen, *k'ouen* = *kun*. Malgré la non-concordance de la voyelle et du timbre de la nasale de la première syllabe, on peut, je crois, poser *kāmrūn* = *k'ouen-louen*, ce nom désignant particulièrement un peuple de l'ancienne Indochine. En chinois, c'est surtout du Khmèr qu'il s'agit; mais d'autres pays de la même région sont également habités par ce peuple, car le Khmèr n'est que «le plus grand des royaumes k'ouen-louen». Il faut, comme je l'ai dit déjà, séparer complètement cet ethnique *k'ouen-louen* de son homophone homographe *k'ouen-*

(1) Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, à l'index, s. v° aloès.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 51-52.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 284-285.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 234.

(5) *Ibid. supra*, t. XIII p. 246.

(6) *Ibid.*, p. 250-251.

louen = *kou-long* < *kurun*, «roi, ministre»⁽¹⁾. Cette distinction n'a rien d'arbitraire; elle est faite par les textes eux-mêmes. A les lire sans parti pris, il est impossible de considérer comme un même terme, malgré l'identité des caractères, le *k'ouen-louen* du *Nan tcheou yi wou tche* (II), du *Fou nan ki* (IV), du *Tong-tien* (XI) et du *Wen hien t'ong k'ao* (XXVII) signifiant «roi, ministre»⁽²⁾; et celui de Houei-lin (X) et du *Kieou t'ang chou* (XX) qui s'applique nettement à un peuple⁽³⁾. Il est, enfin, très vraisemblable que, chez les quatre premiers auteurs, une confusion a pu s'établir entre celui-là et celui-ci, du fait même que, dans les pays *k'ouen-louen*, le titre royal pris pour un nom de roi est très voisin du «nom général» des indigènes; et c'est probablement la meilleure explication de cette rencontre dans la transcription identique de deux termes étrangers l'un à l'autre. Il est vraisemblable aussi que les célèbres montagnes *K'ouen-louen* d'Asie centrale ont influencé les transcrivains et leur ont fait adopter deux caractères fameux de la géographie chinoise pour rendre des noms étrangers à peu près homophones⁽⁴⁾.

D'autre part, les Malgaches sont des *Komr*, et «un grand nombre d'entre eux s'en allèrent peupler le Sud [d'après la conception ptoléméenne de l'océan Indien, = Ouest], au commencement de la terre habitée, le long de la montagne qui porte leur nom [en Afrique orientale]⁽⁵⁾». Or c'est cette même côte d'Afrique que *Tcheou K'iu-fei* et *Tchao Jou-koua* appellent *K'ouen-louen ts'eng-k'i*, litt. [le pays] des *Zangs* du *K'ouen-louen*, c'est-à-dire originaires du *K'ouen-louen*⁽⁶⁾. Comme nous savons que ces *Zangs* sont, en partie, originaires

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 309 et suiv.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 318 et suiv.

(4) *Vide supra*, t. XIII, p. 289 et 316.

(5) Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 330.

(6) *Vide supra*, t. XIII, p. 331-332.

de Kōmr = Madagascar, ici encore chinois K'ouen-louen = Kōmr. Il n'est guère possible de trouver un parallélisme plus frappant; et ce rapprochement est d'autant plus important qu'il s'appuie sur des textes chinois et arabes.

On entend bien que je n'ai pas l'intention d'apparenter *directement* les Malgaches aux Khmèrs. Mais ces concordances rentrent dans le cadre général du sujet et il n'y a pas lieu d'en être étonné. Pour les Arabes, le Khmèr, le Cāmpa, Java sont également des « îles » situées dans l'Inde ou à la frontière de l'Inde et de la Chine. On ne doit pas davantage être surpris, après ce qu'on vient de lire, de voir désigner Madagascar = Kōmr par un nom emprunté au même thème radical que la forme arabisée : Kōmayr, Kōmār, Kīmār = Khmèr; ni de retrouver celui de K'ouen-louen appliqué à des Africains orientaux par Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua. *K'ouen-louen ts'eng-k'i* = historiquement ذنج القمر (avec ج en fonction de gutturale sonore), litt. « Zang de Kōmr », les Zang [originaires de l'île] de Kōmr. Kāmrun n'est pas usité dans l'océan Indien occidental où on ne connaît que Kōmr. L'équivalence arabe du *Kouen-louen ts'eng-k'i* chinois ne peut donc être que *Zang al-Kōmr*.

Tchao Jou-koua, dont le *Tchou fan tche* est de 1225, était « *tch'ao-san-ta-fou* et directeur du commerce maritime dans le circuit du Fou-kien⁽¹⁾ » en résidence à Ts'iuan-tcheou, et tenait ses informations sur l'Occident de marins persans et arabes. Une partie de son ouvrage est copiée littéralement du *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei; et c'est justement le cas de la notice du chap. xxxviii qui est consacrée au K'ouen-louen ts'eng-k'i⁽²⁾. « Tcheou K'iu-fei, disent MM. Hirth et Rockhill,

(1) Cf. Paul PELLIER, *Bulletin critique*, dans *Young Pao*, t. XIII, 1912, p. 449.

(2) *Ibid.*, p. 447. Les traducteurs de Tchao Jou-koua ont mis entre guillemets

naquit à Wen-tcheou du Ts'eu-kiang. Lorsqu'il écrivit le *Ling wai tai ta*, en 1178, il était sous-préfet adjoint à Kouei-lin, la capitale du Kouang-si. Il est extrêmement probable qu'il recueillit ses renseignements pendant un séjour à Canton, lorsqu'il se rendit à sa résidence officielle⁽¹⁾. » Dans cette hypothèse, Tcheou K'iu-fei aurait été également documenté par des marins persans et arabes.

Le *K'ouen-louen ts'eng-k'i* du *Ling wai tai ta* et du *Tchou fan tche* est particulièrement notable, car, en 1178, les Zangs sont connus des Chinois depuis plusieurs siècles. « . . . On trouve à partir des Song (x^e siècle) le terme de 崑崙奴 *k'ouen-louen-nou*⁽²⁾ « esclaves [du] K'ouen-louen », employé à peu près de la même façon qu'on employait à l'époque des T'ang (618-906) 僧祇奴 *seng-k'i-nou* [= esclaves *zangī*] ou 僧祇奴 *seng-tche-nou* [esclaves *zanjī*, c'est-à-dire dans les deux cas⁽³⁾, des Zangs de l'Afrique orientale] (cf. *Song che*, k. 489, p. 5 v°; k. 490, p. 7 v°; *Tong si yang kao*, k. 4, p. 9 v°; Groeneveldt, *Notes*, p. 188 et 257)⁽⁴⁾. » Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua seuls emploient ces deux noms pour désigner l'Afrique orientale voisine de Madagascar, ainsi que l'indique expressément le texte chinois⁽⁵⁾. En réalité, le *K'ouen-louen ts'eng-k'i*, [le pays] des Zangs du K'ouen-louen, du *Ling wai tai ta* et du *Tchou fan tche* est une expression parallèle à celle du *Song che* : *K'ouen-*

les nombreux passages de *Tchou fan tche* qui sont littéralement reproduits du *Ling wai tai ta*.

⁽¹⁾ *Chau Ju-kua*, p. 22, n. 2.

⁽²⁾ Ce passage se trouve dans la notice sur le San-to-ts'i = Palembang, dans le sud-est de Sumatra. Groeneveldt qui l'a traduit (*Notes*, p. 188) a rendu inexactement *k'ouen-louen nou* par « esclaves de Poulo Condore ».

⁽³⁾ *Seng-k'i* = 僧祇, *zangī* est soit la forme persane, soit la forme dans le dialecte arabe de l'Omân où ځ est gutturale sonore; *seng-tche* = *zanjī* est la prononciation du même mot dans les autres dialectes arabes. Mais il est très vraisemblable que *seng-tche* est une graphie chinoise fautive pour *seng-k'i*.

⁽⁴⁾ *Deux itinéraires*, p. 231, n. 4.

⁽⁵⁾ *Vide supra*, t. XIII, p. 331-332.

louen nou « esclaves du K'ouen-louen », où K'ouen-louen désigne déjà l'Afrique orientale. Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua emploient ce toponyme pour désigner le « K'ouen-louen africain », deux siècles après son inscription dans l'*Histoire des seconds Song* où on le relève pour la première fois avec le même sens.

En dernière analyse, la filiation des peuples qui, partis de la Haute-Asie, aboutirent à Madagascar et à la côte orientale d'Afrique, s'établit ainsi dans ses grandes lignes, d'après les sources arabes et chinoises :

Komr, frères des Chinois, en Haute-Asie.

K'ouen-louen (Khmèrs, *Cams*) et Kāmrun en Indochine.

K'ouen-louen et Kāmrun de la Péninsule malaise
et continuation de la migration à Sumatra, Java, Bali, etc.

Komr de Madagascar.

Komr et K'ouen-louen de l'Afrique orientale voisine.

A n'envisager que l'expansion du nom des peuples dont il s'agit, on obtient la curieuse courbe suivante :

$$\text{Komr} > \left\{ \begin{array}{l} \text{K'ouen-louen} \\ \text{Komr} \\ \text{Kmīra} = \text{Khmèr} \\ \text{Kāmrun} \end{array} \right\} > \text{Komr de Madagascar} > \left\{ \begin{array}{l} \text{K'ouen-louen} \\ \text{et Komr de} \\ \text{l'Afrique orientale.} \end{array} \right.$$

La courbe linguistique est incomplète, car elle ne recouvre pas exactement la courbe géographique des migrations : Haute-Asie > Indochine > Péninsule malaise et Indonésie > Madagascar > Afrique orientale. Il n'y a pas trace ou plutôt nous n'avons pas trouvé trace dans la toponomastique ou l'ethnographie anciennes de l'Indonésie occidentale, des Komr, Kāmrun ou K'ouen-louen qui sont attestés partout ailleurs.

Tel est le schème que permettent de reconstituer les docu-

ments orientaux, d'une part; l'ethnographie et la linguistique, d'autre part, en ce qui concerne le rattachement des Malgaches aux Indonésiens occidentaux hindouisés. Phonétiquement, le nom des Komr de l'Afrique orientale et de la Haute-Asie, et celui des Khmèrs — Kmīra, d'après les inscriptions — peuvent être rapprochés en toute certitude. Kāmrun et K'ouen-louen font quelque difficulté pour s'apparenter phonétiquement l'un à l'autre; mais les informations précédentes concordent si bien par ailleurs que je n'hésite pas à les considérer comme identiques et à rattacher ces transcriptions arabe et chinoise au thème initial *KMR*, c'est-à-dire à Komr. Il reste maintenant à retrouver en Haute-Asie un ancien nom de peuple permettant d'identifier ces Komr « frères des Chinois » dont Ibn Sa'īd nous a heureusement conservé le souvenir.

La colonisation de l'Afrique orientale voisine de Madagascar par des Komr ou K'ouen-louen hindouisés ne semble avoir laissé aucune trace apparente. Autant que je sache, aucune influence indienne ancienne n'a été signalée par les africanistes chez les nègres de cette région. Dans ce domaine encore, des recherches doivent être entreprises sur ces bases nouvelles. On a redécouvert, après les Arabes et les Portugais⁽¹⁾, de gigantesques édifices, en Rhodesia notamment. Ces constructions fameuses de Zimbabwe n'ont pas été identifiées et leur origine est incertaine. Il n'est pas impossible qu'elles soient dues aux Indonésiens occidentaux immigrés sur la côte orientale d'Afrique et qui auraient pénétré dans l'intérieur, comme le firent les Merina de Madagascar. Ce n'est naturellement qu'une hypothèse; mais les conclusions de ce mémoire permettent de demander aux archéologues une enquête complémentaire, en s'inspirant de faits historiques dont il n'avait pas été tenu compte.

(1) Cf. Jean DE BARROS, *Da Asia*, décade I, liv. X, chap. 1, p. 378 de la réimpression de 1777.

APPENDICE I.

箇羅 KO-LO ET 𑖀𑖔 KALAH.

« La question de savoir quelle a été la situation précise de Kalah, dit Van der Lith dans l'*excursus B* du *Livre des merveilles de l'Inde*, me semble pour le moment très difficile à résoudre. Il est vraiment bien curieux qu'il ne reste pas de trace d'un port qui sans doute a été autrefois très important, puisqu'on le trouve cité à plusieurs reprises dans les écrits arabes et chinois. Les écrits malais que j'ai pu consulter n'en parlent pas⁽¹⁾. » Van der Lith discute ensuite les témoignages fournis par les géographes arabes⁽²⁾ et conclut à l'identification de Kalah à Kēdah, le port de la côte occidentale de la Péninsule malaise, au nord du 5° degré de latitude. « Quoique les preuves que j'ai alléguées plus haut en faveur de l'identité de Kalah avec Kēdah me semblassent concluantes, ajoute Van der Lith aux *addenda*, il restait encore une difficulté à résoudre; à savoir : comment expliquer que les Arabes aient rendu le son du *d* de Kēdah par un *l* dans Kalah. J'ai consulté M. Kern sur ce point. L'explication suivante qu'il m'a donnée me semble résoudre entièrement cette question.

Le mot malais *Kadah* ou *Kēdah*, dit-il, peut très bien avoir frappé les oreilles des Arabes à peu près comme le son *Kalah*, parce que le *d* malais, qu'on rend maintenant en général par le *s* *d* arabe, a en réalité un autre son que cette lettre. Les Malais prononcent le *d* comme une lettre linguale; dans le langage javanais, leur *d* est toujours rendu par

(1) P. 255.

(2) P. 255 et suiv.

le *aa* [d] lingual et jamais par le *aa* [d] dental. Le son du *d* lingual a beaucoup de ressemblance avec un *l*. Les Arabes n'ont pas de *d* lingual et ne possédaient donc pas le moyen usité par les Javanais pour rendre ce son dans leur alphabet d'une manière précise⁽¹⁾.

Au sujet du *d* malais, M. Fokker écrit :

Cette supradentale est la même que celle représentée par le signe *d* en orthographe anglaise, lorsqu'elle vient après un *n*. Sa prononciation n'a rien de particulier pour une oreille européenne. Elle n'est identique ni à la dentale javanaise écrite *aa* [d], ni à la palatale écrite *aa* [d]. Celle-là est un son étrange très difficile à prononcer pour les Hollandais et les Anglais; celle-ci se prononce plus haut dans la bouche que le *d* malais. Les Javanais confondent régulièrement leur palatale [d] représentée par *aa* avec le *d* malais qu'ils rendent toujours par *aa*. . . . Le *d* malais alterne, dans quelques cas, avec *l* : *libâ* = *dâibâ*, *liûr* = *dûr*. Dans les alphabets arabico-malais dont on se sert pour apprendre à écrire le malais en caractères arabes, il y a un signe spécial qu'on n'utilise jamais dans l'écriture courante : un *â* surponctué de trois points. Je risque l'hypothèse que ce signe devait initialement représenter le *d* malais. Cette supradentale n'existe en aucune façon en arabe si nous devons en croire la description faite par les phonéticiens arabes des différentes lettres de leur langue. Dans le système perso-arabe, on n'a adopté aucun signe spécial pour la supradentale *d*; on se sert du *â* à quatre points pour transcrire la cérébrale, c'est-à-dire la linguale, de l'hindoustani. Il semble donc probable que le signe correspondant [en malais] avec trois points devait rendre la supradentale inexistante dans les langues précitées. Mais la supradentale [malaise] étant d'un usage général et la dentale représentée par *a* étant inconnue aux Malais, nous pouvons en conclure que le signe à trois points a été abandonné dans la pratique par suite de la complication graphique qu'il présente; mais on

(1) P. 308. Van der Lith ajoute : « M. Kern m'a en outre cité un passage remarquable de M. Yule (*Hobson-Jobson*) sub verbo *Calay* *kalai* : « The port of Quedah; there is a trade for *Calin* or *tutenague*. . . to export to different parts of the Indies. » Ce passage est extrait de Dunn, *A new Directory for the East Indies*, Londres 1780. Mais *Calin*, comme l'indique Van der Lith lui-même, est la forme anglicisée du portugais *Calaim* = *calai* + nasale, lequel est la transcription portugaise de l'arabe *قلايت* *kalai't* qui n'a rien de commun avec le toponyme malais Kédah ni avec le *Kalah* des géographes arabes.

l'a conservé en théorie, pour marquer la différence [phonétique] entre le *d* malais et le *s* arabe⁽¹⁾.

Il est tout à fait exact, comme l'indique M. Fokker, que le *d* malais alterne avec *l* à l'intérieur du malais. Le même phénomène existe, du reste, dans d'autres langues malayo-polynésiennes tant à l'intérieur d'une langue que d'une langue ou d'un dialecte à d'autres langue et dialecte de la même famille. Il reste à savoir et à démontrer surtout que cette alternance se produit également du malais ou d'une autre langue indonésienne à une langue tout à fait étrangère à ce domaine linguistique et spécialement à l'arabe.

Le *d* malais est incontestablement une linguale, comme l'indique Kern, ou une supradentale, d'après M. Fokker, c'est-à-dire une cérébrale. Il est également établi que les Javanais, qui distinguent graphiquement la cérébrale de la dentale, rendent régulièrement le *d* malais par celle-là. Mais il y a lieu de rechercher comment d'autres peuples et notamment les Arabes, ont entendu et rendu la cérébrale malaise.

d malais > *d* arabe.

Du malais à l'arabe, en position initiale, intervocalique et après nasale, la cérébrale malaise est rendue, dans les exemples suivants, par la dentale sonore arabe :

Pedir sur la côte Nord-Est de Sumatra > arabe *فيدر* *Fidūr*, in ms. 2559, fol. 70 r°, l. 12. Le même ms. a au folio 78 v°, l. 15, la leçon plus correcte *فيدر* *Fidir* = *Pedir*.

Diñdīn, habituellement écrit *Dingding*, sur la côte occidentale de la Péninsule malaise > arabe *جزر دنج دنج* *juzr Dingding*, les Iles *Diñdīn*, in ms. 2559, fol. 70 r°, l. 2 *infra* (le texte a *دنج دنج*).

Indragiri sur la côte orientale de Sumatra > arabe *اندرجيري* *Indragiri*, in ms. 2559, fol. 71 r°, l. 6.

Indrapura sur la côte occidentale de Sumatra > arabe *اندرقورا* *Indrafurā*, *ibid.*, fol. 71 r°, l. 9.

(1) *Malay phonetics*, Londres, 1895, in-8°, p. 47-48.

d malais > *t*, *t'* chinois < **d*.

Du malais au chinois, la cérébrale malaise est rendue, dans les exemples suivants, par la dentale chinoise, pure ou aspirée :

Chinois 打麻兒 *ta-ma-er* < malais *damar* «résine», dans *Ying yai cheng lan*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 244, n. 1.

Chinois 賭爾焉 *tu-er-yen*, phon. *tu-öl-yen* < malais *durian*, fruit tropical, dans *Ying yai cheng lan*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 209, n. 3.

Chinois 碟里 *Tie-li* < malais *Déli*, sur la côte Nord-Est de Sumatra, dans *Kieou t'ang chou*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 184, n. 1.

Chinois 巴都葛 *pa-tou-ko* < malais *pāduka* «Sa Majesté», dans *Ming che*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 225, n. 2 et 5. Même notation dans le *Si yang tchao kong tien lou*, cité par Rockhill, dans *T'oung Pao*, t. XVI, p. 270, note.

Chinois 不刺頭 *pou-la-t'ou* < malais *bēlādaw* «poignard», dans *Ying yai cheng lan*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 172, n. 1. Même notation dans le *Sing tek'a cheng lan*, apud Rockhill, *T'oung Pao*, t. XVI, p. 247-248.

Chinois 悉利胡大 *Si-li-hou-ta* < malais *Sērī Kuda*, titre royal, dans *Song che*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 188, n. 5.

Chinois 損都盧廐 *souen-tou-lou-ssou* < malais *sundurur* «sanda-raque», dans *Ying yai cheng lan*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 244, n. 2.

Chinois 陂隄里 *Pei-t'i-li* < malais *Pedir*, sur la côte Nord-Est de Sumatra, dans *Hai yu*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 246, n. 7.

d javanais > *d* arabe et *t'* chinois < **d*.

Dans les exemples suivants, le *d* cérébral javanais est rendu en arabe par la dentale sonore et en chinois par la dentale sourde aspirée représentant un ancien **d* :

Arabe سندا *Sunda*, in ms. 2559, fol. 35 v°, l. 4 < javanais *Sunda*, dans l'Ouest de Java.

Chinois 新拖 *Sin-t'o*, variante 孫他 *Souen-t'a* < javanais *Sunda*, dans *Tchou fan tche*, trad. Hirth-Rockhill, p. 62 et 84.

Chinois 失刺班直木達 *Chi-la-p'an-tchi-mou-ta*, ambassadeur javanais à la cour de Chine en 1297, dans *Yuan che*, XIX, 15 b, apud Rockhill, *Notes on the relations and trade of China, P'oung Pao*, t. XV, 1914, p. 446 < kawi *Sirāpañji mūda* [= malais *mūda* «le jeune»]. Pour ce titre javanais, cf. *Pararaton*, p. 17, l. 2, et 61.

Le *d* dental javanais est rendu en arabe par la même dentale sonore et en chinois par la dentale sourde non aspirée, à l'époque mongole :

Arabe جزير تيمور كيدول *juzr Timūr kidul* «les îles Timūr du Sud»; *kidul* = javanais *kidul* «Sud», in ms. 2559, fol. 29 v°, l. 4.

Chinois 荅哈 *Ta-ha* < javanais *Daha*, à Java, dans *Yuan che*, apud Groeneveldt, *Notes*, p. 150, n. 1.

La dentale sonore aspirée du kawi *gandharuṃ* «parfum» est rendue en chinois par la dentale non aspirée : 崑煖盧麻 *k'ouen-touen-lou-ma*, dans le *Wen hien t'ang k'ao* de Ma Touan-lin, *vide supra*, t. XIII, p. 282-283.

ḍ sanskrit > *d*, *r* arabes.

Dans son livre sur l'Inde (*Alberuni's India*, trad. Sachau, 2 vol., Londres, 1910, in-8°, 2^e édit.), Birūnī a tenté de rendre en graphie arabe les phonèmes sanskrits qui sont étrangers à cette langue. Sa transcription n'est pas constante; mais, malgré ses imperfections et ses inexactitudes, elle reste intéressante pour ma démonstration.

Birūnī rend quelquefois le *ḍ* cérébral sanskrit par la dentale sonore arabe, plus fréquemment par la vibrante :

Skr. *ḍ* > arabe *d* :

domba > دما *dūma* (cf. t. I de la trad., p. 101-102);

gaṇḍa > گند *ganda* (t. I, p. 203);

daṇḍa > دند *danda* (t. I, p. 203; t. II, p. 97);

kamandala > كمندل *kamandala* (t. I, p. 118);

camḍala > جندل *jandāla* (t. I, p. 101, 239, 344, 381; t. II, p. 137, 138, 153);

brahmayḍa > برهماند *brahmānda* (t. I, p. 131, 221, 237).

ḍ sanskrit > r arabe :

kṇḍava > كنب *knaraba* (t. I, p. 162, 163, 164, 165);

vyādi > بيارى *byārī* (t. I, p. 189-191);

vaiḍūrya > بيارى *bayrūrī* (t. I, p. 301);

ṣaḍaṣṭimukha > سراسيمع *ṣarāṣṭimuḥa*;

cūḍāmanī⁽¹⁾ > جورامن *jūrāmani*;

nādi > نارى *nārī*;

vināḍikā > بنارى *binārī*;

khaḍga > كرك *karḥa*;

khaḍgadanta > كركدن *karkadann*;

kulūṭalakhada > كلوتراخ *kulūṭarakhara*;

draviḍa > درور *dravira*;

garuḍa > گور *garura*.

La cérébrale sanskrite est rendue une fois par د *dl* :

muyḍa > مندل *mundla*.

d sanskrit > *d*, *t*, *ḍ* arabes.

La dentale sonore sanskrite non aspirée est rendue par Birūni par د *d*, quelquefois par ت *t* et quelquefois même par l'affriquée ḍ :

durjodhana > درجوشن *durjūdhanu*;

sidhānta > سدهانت *sidhānta*.

bhadrāpata > بترپت *batrapata*;

veda > بيد *bīḍa*.

(1) Les exemples suivants sont empruntés à E. Sachau, *Indo-Arabische Studien*, dans les *Abhandlungen der Königl. Preuss. Akad. der Wissensch. zu Berlin*, 1888, p. 17-18, 20, 21-22.

dh sanskrit > *d*, *dh*, *ḍ*, *t*, *ṭ* arabes.

La dentale sonore aspirée du sanskrit est rendue par *dh*, *ḍ*, *t* et *ṭ* :

dhruva > درې *druba*;

siddhānta > سیدھانت *sidhānta*;

vidyadhara > ویدھادر *biddādāra*;

malādhara > ملھتر *mahitra*;

duryodhana > دُرْیُودھنا *durjūṭhana*.

Abū'l-Faẓl, l'auteur du *Ayn-i-Akbari* ou *Institutes d'Akbar* (1), est un Persan de l'Inde, né à Agra le 14 janvier 1551. Il transcrit régulièrement en persan la cérébrale des toponymes indiens par un *dāl* surmonté d'un trait horizontal : *ḍ*, pour le différencier de la dentale sonore. Sa transcription est constante pour la cérébrale pure ou aspirée, en toute position, après voyelle ou nasale :

P. ۳۹۳, ۱۲۹ :	<i>Tāṇḍa</i>	تاندہ
P. ۳۹۴, ۱۳۲ :	<i>Baḡhādiyā</i>	بادھادیا
P. ۳۹۸, ۱۳۳ :	<i>Kanḍāliyā</i>	کنڈالیا
P. ۴۰۰, ۱۳۴ :	<i>Kaḍwān</i>	کدوان
P. ۴۰۰, ۱۳۵ :	<i>Badgāon</i>	بدگاون
P. ۴۰۰, ۱۳۵ :	<i>Baḍalkā</i>	بدالکا
P. ۴۰۱, ۱۳۵ :	<i>Anḍhor</i>	انڈھر
P. ۴۰۲, ۱۳۷ :	<i>Koḍānagar</i>	کودانگر
P. ۴۰۲, ۱۳۷ :	<i>Masḍhā</i>	مسدھا
P. ۴۰۷, ۱۴۰ :	<i>Khaṇḍ</i>	کھنڈ
P. ۴۰۷, ۱۴۰ :	<i>Panḍwāh</i>	پندوہ
P. ۴۰۸, ۱۴۱ :	<i>Bodhan</i>	بودھن
P. ۴۰۸, ۱۴۱ :	<i>Bāliṇḍā</i>	بالینڈا
P. ۴۰۸, ۱۴۱ :	<i>Kanḍāliyā</i>	کنڈالیا
P. ۴۱۱, ۱۴۴ :	<i>Kalang Dandpāt</i>	کلنگ ڈنڈپات

(1) Texte par H. Blochmann (2 vol. in-4°, Calcutta, 1872 et 1877) et trad. par Blochmann (t. I, in-8°, 1873) et H. S. Jarrett (t. II, 1891, et III, 1894). La pagination en arabe renvoie au texte et la pagination en chiffres occidentaux à la traduction.

P. ۳۳۱, 156 :	<i>Mandhal</i>	منكحل
P. ۳۳۱, 156 :	<i>Bagdā</i>	بگدا
P. ۳۳۱, 156 :	<i>Bhadwār</i>	بهادر
P. ۳۳۳, 157 :	<i>Badgāon</i>	بگگنو
P. ۳۳۸, 164 :	<i>Gadwārah</i>	گدواره
P. ۳۳۹, 165 :	<i>Tāṇḍah</i>	تانده
P. ۳۳۹, 175 :	<i>Mandwah</i>	مندوه
P. ۳۳۹, 175 :	<i>Mandlah</i>	مندله
P. ۳۳۹, 178 :	<i>Sanḍilah</i>	سنديله
P. ۳۳۸, 187 :	<i>Djhalodā</i>	جهلودا
P. ۳۳۸, 187 :	<i>Sarbandah</i>	سربنده
P. ۳۵۰, 190 :	<i>Mandlāer</i>	مندلایر
P. ۳۵۲, 191 :	<i>Dadekar</i>	ددهکر
P. ۳۵۹, 200 :	<i>Mandlā</i>	مندلا
P. ۳۵۳, 205 :	<i>Kasrāōḍ</i>	کسراود
P. ۳۵۵, 205 :	<i>Hindāh</i>	هندیه
P. ۳۸۲, 225 :	<i>Ladkhēr</i>	لادکهر
P. ۳۸۷, 242 :	<i>Mandā</i>	مندال
P. ۳۵۵, 254 :	<i>Badnagar</i>	بگنگر
P. 41۸, 285 :	<i>Aḍkah</i>	ادکه
P. 4۴۰, 316 :	<i>Dadyāl</i>	ددهال
P. 4۴۰, 316 :	<i>Dādah</i>	داده
P. 50۳, 231 :	<i>Mahand</i>	مهند

Dans un texte tamoul écrit en lettres arabes⁽¹⁾, on relève les transcriptions suivantes : *d* tamoul est transcrit par د; *ḍ*, par un *dāl* sous-ponctué ڍ; *t* par ت; *ṭ*, également par ڍ :

	ARABE.
Tamoul <i>d</i> > د : <i>vūdikku</i>	ویدک
Tamoul <i>ḍ</i> > ڍ : <i>nārpateḷāmāṇḍu</i>	نارپتاضامانڍ
<i>raṇḍāntiṇṇukku</i>	رندانتیننک
<i>mudikra</i>	میدکر
<i>kēttadāga</i>	کیتدادگ
<i>peṇṇudeiya</i>	پننیدی
<i>udeimeṭi</i>	ادیمی
<i>koḍuttu</i>	کودت
<i>mudinjudu</i>	میدینجود

(1) Publié par M. Vinson dans *Journ. Asiat.*, X^e série, t. V, 1895, p. 153.

	ARAB.
Tamoul $t > \text{ء}$: <i>koḍuttu</i>	كدت
<i>vaittirukravagal</i>	ويتيركرافال
Tamoul $t > \text{ذ}$: <i>viṭṭuku</i>	ويدك
<i>viṭṭu</i>	ويد
<i>tōṭṭuttuku</i>	توتتوك
<i>kaṭṭu</i>	كد
<i>vīṭṭil</i>	ويدل
<i>kēṭṭu</i>	كد

Du tamoul au grec, la cérébrale tamoul δ est rendue par τ à l'intervocalique; par δ à la médiane après nasale :

Tamoul *Ar'ukāḍu* > grec *Ἀρκατοῦ*; *Paṇḍya* > *Πανδίων*.

Le grec a également rendu par τ la cérébrale sourde tamoul :

Koṇṇar'u > *Κοττίαπα*.

Même traitement du tamoul au français :

Tamoul *Ar'ukāḍu* > français *Arcate*; *Ambulakkāḍu* > *Ambulacatte*.

Du tamoul à l'anglais, δ tamoul intervocalique est rendu par *r*; δ tamoul après nasale par *d* anglais :

Tamoul <i>Kuḍagu</i>	Anglais <i>Coorg</i>
<i>Kannāḍa</i>	<i>Canara</i>
<i>Tarangambāḍi</i>	<i>Tranquebar</i>
<i>Tiruvankōḍu</i>	<i>Travancore</i>
<i>Tuttukkūḍi</i>	<i>Tuticorin</i>
<i>Çoramanḍalam</i>	<i>Coromandel</i>

Du sanskrit au grec, les cérébrales sonore et sourde sanskrites sont rendues par ρ dans les exemples suivants, pris dans Ptolémée :

Dramiḍa > *Δρυμίδην*, le pays dravidien ⁽¹⁾.

(1) Cf. Sylvain LÉRY, *Catalogue*, p. 103.

Lāṭa > *Λαρκη*, le Guzerate actuel, le pays de Lār, des géographes arabes⁽¹⁾.

« Comme les Chinois, dit M. Pelliot, n'ont pas de cérébrales, ils ont dû rendre les lettres de ce groupe par les sons les plus voisins que leur langue leur fournît, c'est-à-dire les palatales ou les dentales; mais c'est le plus souvent aux palatales qu'ils ont eu recours, et non aux dentales⁽²⁾. » Ainsi le caractère 茶 *teh'a*, phonétiquement *č'a*, transcrit *ḍā* de *caṇḍāla*, *ḍa* de *Dra-vidā*⁽³⁾, *Garuḍa*⁽⁴⁾; *dra* de *Puṇḍravardhana* > *Pen-teh'a-pa-ta-na*, *Puṇḍrakakṣa* > *Pen-teh'a-ko-teh'a* (le dernier *teh'a* du second mot est 叉 = *kṣa*)⁽⁵⁾. Cette alternance est trop connue pour qu'il soit utile d'y insister.

Yi-tsing emploie le caractère 陀 *t'o*, pron. ancienne **da*, pour transcrire la dentale sonore sanskrite non aspirée et aspirée, quelquefois même la dentale sourde :

kio-mo-t'o-na = *karmadana*,
Nan-t'o = *Nanda*,
Che-lun-t'o = *Jalandhara*,
Kien-t'o-lo = *Gandhāra*,
Fo-t'o-t'i-p'o = *Buddhadēva*,
Mi-t'o-f'o = *Amita Buddha*⁽⁶⁾.

Le caractère 陀 *t'o*, pron. ancienne **da*, homophone du précédent, transcrit également la dentale sonore sanskrite aspirée et non aspirée :

Kien-t'o-kiu-teh'o = *Gandhakuṣi*,

(1) *Ibid.*, p. 97-98. Cf. également mes *Relations de voyages*, à l'index du t. II, *sub verbis* : Lār (pays de —) et Mers : mer de Lār ou Lārwl.

(2) *Deux itinéraires*, p. 313.

(3) *Ibid.*, p. 312.

(4) *Apud* Sylvain LÉVI, *Notes chinoises sur l'Inde*, dans *B. É. F. E.-O.*, t. V, 1905, p. 271.

(5) *Deux itinéraires*, p. 380 et n. 1.

(6) *Apud* CHAVANNES, *Religieux éminents*, p. 89, 102, 14, 51, 183 et 44. Cf. également pour le cinquième exemple, le *ḍa* de *deva* transcrit par 提 *t'i*, ancien **de*.

K'ien-t'o-lo = *Gandhāra*,
Mo-kia-t'o = *Magadha*,
T'o-lo-t'o = *Darada*,
Meon-tchen-lin-t'o = *Mucilinda*,
Mo-t'o-lo-po = *Madarava* ⁽¹⁾.

Dans le *Tch'eng wei che louen* de Hiuan-tsang, le *Dravida* de l'Inde méridionale est transcrit 達羅毗荼 *Ta-lo-p'i-tch'a* ⁽²⁾.

Les exemples précédents témoignent que :

<i>d</i> cérébral malais a été rendu	{ en arabe par <i>d</i> ;
	{ en chinois par <i>t</i> et <i>t'</i> < * <i>d</i> ;
<i>d</i> cérébral javanais a été	{ en arabe par <i>d</i> ;
rendu	{ en chinois par <i>t'</i> < * <i>d</i> ;
<i>dh</i> = <i>d</i> aspiré kawi a été	{ en chinois par <i>t</i> ;
rendu	{ en chinois par <i>t</i> ;
<i>d</i> dental javanais a été rendu	{ en arabe par <i>d</i> ;
	{ en chinois par <i>t</i> ;
	{ en arabe par <i>d</i> et <i>r</i> ;
<i>ḍ</i> cérébral sanskrit a été	{ en persan par un <i>d</i> arabe accentué;
rendu	{ en grec par <i>ρ</i> ;
	{ en chinois par <i>tch'</i> = <i>č'</i> , <i>tch</i> = <i>č</i> , <i>t'</i> < * <i>d</i> ;
<i>d</i> dental sanskrit a été rendu	{ en arabe par <i>d</i> , <i>t</i> et <i>ḍ</i> ;
	{ en chinois par <i>t</i> et <i>t'</i> ;
<i>dh</i> = <i>d</i> aspiré sanskrit a été	{ en arabe par <i>d</i> , <i>dh</i> , <i>ḍ</i> , <i>t</i> et <i>θ</i> ;
rendu	{ en chinois par <i>t'</i> < * <i>d</i> ;
<i>ṣ</i> cérébral sanskrit a été rendu	{ en grec par <i>ρ</i> ;
	{ en chinois par <i>tch'</i> = <i>č'</i> , <i>tch</i> = <i>č</i> , <i>t</i> et <i>t'</i> < * <i>d</i> ;
	{ en graphie arabe par un <i>d</i> sous-ponctué;
<i>ḍ</i> cérébral tamoul a été rendu	{ en grec par <i>τ</i> et <i>ḍ</i> ;
	{ en français par <i>t</i> ;
	{ en anglais par <i>r</i> et <i>d</i> ;
<i>d</i> dental tamoul a été rendu .	{ en graphie arabe par <i>d</i> ;
<i>ṣ</i> cérébral tamoul a été rendu	{ en graphie arabe par un <i>d</i> sous-ponctué.

⁽¹⁾ *Apud* Sylvain Lévi, *Notes chinoises sur l'Inde*, loc. cit., p. 280, 278, 277; 270, 281 et 279.

⁽²⁾ Cf. *B. E. F. E.-O.*, t. XI, 1911, p. 378.

Autrement dit :

Au *d* cérébral malais, javanais, sanskrit et tamoul, l'arabe répond par *d* dental ou *d* dental sous-punctué et *r*; le chinois par *t*, *t'* < **d*, *tch'* = *č'* et *tch* = *č*; le persan par un *d* arabe accentué; le grec par ρ , τ et δ ; le français par *t*; l'anglais par *r* et *d*;

Au *dh* = *d* aspiré kawi et sanskrit, l'arabe répond par *d*, *dh*, δ , *t* et θ ; le chinois par *t* et *t'* < **d*;

Au *d* dental javanais, sanskrit et tamoul, l'arabe répond par *d*, *t* et δ ; le chinois par *t* et *t'* < **d*;

Au *ḍ* cérébral sanskrit et tamoul, l'arabe répond par *d* sous-punctué; le grec par ρ , le chinois par *tch'* = *č'*, *tch* = *č*, *t* et *t'* < **d*.

Il résulte de cette enquête que le *d* cérébral sanskrit a été rendu une fois en arabe par *dl* : c'est le seul exemple connu de toute la littérature arabe. Il faut y voir simplement la tentative non renouvelée d'un savant oriental pour serrer de près un phonème étranger à la langue sémitique dans laquelle il écrivait. C'est donc un véritable *ἄναξ*; car Birūnī a adopté un traitement différent pour tous les autres cas. A cette exception près, on peut poser la règle suivante : le *d* cérébral malais, javanais, sanskrit et tamoul n'a jamais été rendu en graphie arabe par un *l*.

Dans ses *Notes on the Malay archipelago and Malacca* (p. 235, n. 1, extrait du *Ming che* sur Bornéo), Groeneveldt lit les deux caractères 那督, *la-tou* qu'il identifie au titre malais *datu*. Il y a là plusieurs inexactitudes. Les deux caractères en question doivent être lus *na-tou*, qui est pour *la-tou*, lequel représente l'indonésien *ratu* « chef », avec le même sens que malais *datu*.

Au cours de ses voyages de Chine en Inde et d'Inde en Chine, le pèlerin chinois Yi-tsing fait escale au pays de 鞑茶 *Kie-tch'a*⁽¹⁾, désigné une fois sous le nom de « île de Kie-tch'a »⁽²⁾. Il s'agit ici du pays de Kédah de la Péninsule malaise. La pre-

(1) *Religieux éminents*, p. 105, 119, 125 et 144.

(2) *Ibid.*, p. 158.

mière syllabe du toponyme est à voyelle *ɛ* que les langues étrangères rendent indifféremment par une voyelle quelconque ⁽¹⁾. « Pour l'initiale de la seconde syllabe, dit M. Pelliot, la dentale malaise étant en réalité une cérébrale, il est régulier de la voir figurer dans *Kie-tch'a* par une palatale ⁽²⁾. » *Kie-tch'a*, qui représente **Kada*, est donc la transcription aussi approchée que possible du malais *Kedah*, le nom du port de la côte occidentale de la presqu'île de Malaka.

C'est encore *Kedah* qu'il faut voir dans le chinois 偈陀 *Kie-t'o*, un des royaumes cités dans la notice sur le P'iao, la Birmanie, du *Sin t'ang chou* ⁽³⁾. La prononciation ancienne du second caractère est **da*, d'où *Kie-t'o* = *Kada*, qui est une bonne transcription de *Kedah*.

Dans son *Tchou fan tche*, Tchao Jou-koua nomme côte à côte les pays de San-f'o-ts'i = Palembang, Kien-pi = Kampei, à Sumatra, et 吉陀 *Ki-t'o* ⁽⁴⁾. M. Pelliot a justement identifié ce *Ki-t'o*, pron. ancienne **Kida*, à *Kedah* ⁽⁵⁾.

Le *Tao yi tche ho* mentionne également un pays de *Ki-t'o*, écrit avec les mêmes caractères. Rockhill, qui a traduit le passage où *Ki-t'o* est mentionné, dit qu'il s'agit « probablement » de *Kedah* ⁽⁶⁾. *Probablement* est de trop : l'identification est certaine.

La forme arabisée du toponyme de la Péninsule malaise occidentale que Van der Lith a identifié à *Kedah*, est :

كك كاتاك dans Sulaymān, Ibn Al-Fakīh, Ibn Rosteh, Abū Zayd, Mas'ūdī, l'*Abrégé des merveilles*, Birūnī, Harakī, Edrīsī, Yāqūt, Ka-

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 284-285.

(2) *Deux itinéraires*, p. 351-352.

(3) *Ibid.*, p. 352.

(4) *Chou Ju-kua*, p. 89.

(5) *Deux itinéraires*, p. 352, n. 5 et *Chou Ju-kua*, p. 89, l. 15-16.

(6) *Notes on the relations and trade of China*, dans *Toung Pao*, t. XVI, 1915, p. 253 et n. 1.

wīnī, Šīrāzī, Dimaškī, Nuwayrī, Ibn al-Wardī, Bakuwī, Ibn Iyās, Abū'l-Faḍl et les *Merveilles de l'Inde*⁽¹⁾;

كالا *kala* dans Yāqūt et Abūlfidā⁽²⁾;

كيلك *kilah* et كليلك *killah* dans Ibn Ḥordādzbeh et Mas'ūdī⁽³⁾;

كال *kalā* dans Dimaškī et les *Mille et une Nuits*;

كالك *kalāh* et كال *kalā* dans Sulaymān, Mas'ūdī, Ibn Serapion et Yāqūt⁽⁴⁾;

كالا *kalā* dans Ishāk bin 'Imrān, *apud* Ibn al-Bayṭār⁽⁵⁾.

Ces graphies se ramènent aux types suivants : كالا *Kalah* = كال *Kala*. Ces deux graphies ne se différencient l'une de l'autre que par les points diacritiques du *ʾ* final, qui sont fréquemment omis dans les manuscrits. Même remarque pour كالك *Kalah* et كال *Kal*, variante كال. D'où, en somme, trois leçons :

1° كال, كال avec variante كيلك *kilah* et كليلك *killah*;

2° كالك, كالك, variante كالك;

3° كال *kalā*, qui peut être considéré comme une variante de كال.

Ces trois types peuvent ainsi se ramener à deux : un type avec deux *a* brefs (كال et ses variantes); et un second type avec *a* bref à la première syllabe et *ā* long à la seconde (كالك, كالك et variantes). Le second type représente avec exactitude un nom étranger à première syllabe atone et seconde syllabe accentuée.

Van der Lith, ou plutôt Kern, estime que le *d* de *Kēdah*, étant une linguale, peut très bien avoir été entendu *l* par les Arabes, qui auraient rendu le toponyme malais par *Kalah*. Je ne suis pas de cet avis. Dans les transcriptions chinoises où nous pouvons retrouver *Kēdah* avec certitude, le *Ta t'ang si yu k'ieou fa kao seng tchouan* de Yi-tsing a *Kie-tch'a*; le *Sin t'ang chou*, *Kie-t'o*; le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua et le *Tao yi tche ho* de Wang Ta-yuan ont *Ki-to*⁽²⁾; c'est-à-dire *d* malais > pa-

(1) Cf. mes *Relations de voyages*, à l'index du t. II, *sub verbo*.

(2) *Vide supra*, p. 226.

latale ou dentale chinoises. Les anciennss relations anglaises, portugaises et hollandaises ont *Queda*, c'est-à-dire encore *d* malais > dentale sonore. Voilà donc quatre sortes de documents où le *d* malais a été rendu par une palatale ou une dentale. Des constatations de ce genre ajoutées aux faits linguistiques précédemment enregistrés dans des domaines linguistiques différents, ne permettent pas d'accueillir l'hypothèse de Kern en ce qui concerne les Arabes, hypothèse que d'autres exemples ne viennent pas confirmer. Elle a, de plus, contre elle ce fait linguistique auquel n'ont songé ni Kern ni Van der Lith : les Arabes ont rendu l'*r* malais tantôt par *r*, tantôt par *l*. L'exemple le plus connu et le mieux attesté de cette dernière alternance est malais *Baros* ou *Barus* > arabe بالوس *Bālūs*⁽¹⁾. Il est bien évident que, la vibrante malaise étant passée en arabe à *l*, le même traitement n'a pas été appliqué à *d* malais. Tous les textes arabes, sans exception aucune, ont *Bālūs* < *Baros*; on ne saurait concevoir qu'ils aient eu en même temps **Kalah* < *Kedah*. L'identification de Van der Lith n'est donc pas à retenir.

Nous possédons sur la navigation dans l'océan Indien deux textes arabes extrêmement importants : les manuscrits 2292 et 2559 de la Bibliothèque Nationale de Paris⁽²⁾. Leurs auteurs, Šihāb ad-din Aḥmad ibn Mājid et Sulaymān ibn Aḥmad al-Mahrī, étaient tous deux des *mu'allim*. Le *mu'allim* est celui « qui doit être informé des endroits profonds et peu

(1) Cf. une alternance identique de l'arabe au portugais : arabe بندر *bandar*, « port » > port. *bandel*; arabe رأس بر *Rās Bīr*, sur la côte occidentale de Bāb al-Mandab > port. *Rasbel*; arabe سحر *Šiḥr*, sur la côte méridionale de l'Arabie > port. *Xael* = *Sael* (Banzos, *Da Asia*, décade I, liv. IX, chap. 1, p. 289); arabe جوادر *Gwādar* > port. *Guadel* (*ibid.*, p. 290); arabe وزير *wa-zir*, « vizir » > port. *guazil*; cf. également cette alternance inverse du malais au portugais dans le passage suivant de Conto (*Da Asia*, décade VIII, chap. xxi, p. 133 : « les gentilshommes de la garde du roi de Atchin sont appelés *Hurobaloes* < mal. هولو بالع *hulu balai* »).

(2) *Vide supra*, t. XIII, p. 447-448.

profonds de l'océan et doit connaître l'astronomie. C'est lui qui guide le navire vers sa destination et l'écarte des dangers⁽¹⁾. C'est exactement l'*officier de navigation* de l'ancienne marine. Les *Instructions nautiques* que nous ont laissées ces deux *mu'allim* renferment les indications nécessaires aux marins qui naviguaient de la côte orientale d'Afrique à la Chine et en Indonésie. Leur transcription des noms des ports et des points de relâche est remarquablement fidèle et précise et on peut faire état des notations qu'ils ont adoptées. *Kalah* ou l'une de ses variantes ne figure dans aucun passage des deux manuscrits. Au folio 55 v°, le manuscrit 2292 a :

وجاء اصبع قدَحَ وعليه جزيرة فلو ينَج [cod. سنج] وبحريَّها للمغيب
فلو طنبورك وبحريَّها فلو فيرك

Et [à l'endroit où] le gāh [est à] un degré [de hauteur = environ 5° Nord, se trouve] Kādah; en face de ce [port, se trouve] l'île de Fulaw Binang [=Pulaw Pinañ]; au large de celle ci, dans l'Ouest, [se trouve] l'île de Tanbūrak; et, au large de cette dernière, [se trouve] Fulaw Fīrak [=Pulaw Perak].

Le Kādah en face de Pūlo Pinañ est Kēdah dont la cérébrale a été rendue par la dentale sonore arabe, et l'h final, à peine perceptible en malais, a été exceptionnellement transcrit par ح. Je ne retrouve pas Pulaw Tanbūrak sur les anciennes cartes marines; mais Pulaw Perak est bien connu : « Ce n'est qu'un gros rocher aride, dit d'Après, situé au Sud-Sud-Ouest, 15 à 16 lieues de Pulaw Buton et éloigné de 25 lieues de la côte de Malaye [côte occidentale de la Péninsule malaise], par 5°50'⁽²⁾. » Il figure encore sous le même nom de *Perak* sur

⁽¹⁾ Dans *Ayn-i-Akbari* de Abū'l-fadl, t. I. de la trad., liv. II, chap. xvi sur l'amirauté, p. 280.

⁽²⁾ *Instructions de d'Après sur la navigation des Indes Orientales*, Paris, 1811, in-8°, p. 224, *infra*.

nos cartes, mais Ibn Mājid le situe un peu trop au Sud. Sur la carte 42 de l'*Oriental Pilot* (*A chart of the Straits of Malacca and Singapore* by Thomas Jefferys, geographer to the King), Pūlaw Pinān, qui est juste en face de « Old queda », est par 5° 30' Nord. En somme, la latitude indiquée par Ibn Mājid est suffisamment approchée pour l'époque : les instruments imparfaits qu'on utilisait pour les observations ne pouvaient guère donner plus de précision. L'identification de *Kadaḥ* à *Kedah* n'est donc pas douteuse.

Le manuscrit 2559, au folio 69 r°, l. 3-4, a :

الجزء ثلاثة سنجور من ماء صين ثم بندر قرا من البر الشرقي وبحريه
جزر تنكولم من تاكوا ثم ياري فور شير من جزر ناج ياري

[A l'endroit où] le gāh est à 3 [degrés de hauteur = 9° 26', se trouve, en allant de l'Est à l'Ouest] : Sangūr [, sur la côte orientale de la Péninsule malaise] qui fait partie de Māhacīn [= skr. Mahācina]; puis, le port de Karā sur la côte orientale [du golfe du Bengale = côte occidentale de la Péninsule malaise], et, au large de ce port, les îles Tanakōlam de l'archipel des Tākwa; puis, le détroit de Fūr-šīr [ou Furun-šīr qui sépare les îles Andaman] des Nāgabārī [= Nicobar].

Sangūr est le *Pulo Cancorim* de la carte portugaise reproduite par Tomaschek (carte XXIV); le *Pulo Sanghori* d'une autre carte portugaise⁽¹⁾, le *Pulo Sancori* des cartes 32 et 61 de l'*Oriental Pilot*; le *Pulo Sanghori* de la carte jointe à la *Description du royaume Thai ou Siam* de Pallegoix⁽²⁾, situé sur la côte orientale de la Péninsule malaise, un peu au Nord du 10° parallèle. Karā = Kērāh, le Kra ou Krah de nos cartes,

⁽¹⁾ Apud Christovam AYES, *Fernão Mendes Pinto e o Japão*, avec reproduction de quatre cartes portugaises inédites du XVII^e siècle, dans *História e Memórias da Acad. das Sciencias de Lisboa*, nov. série, classe des sciences morales, t. X 2^e partie.

⁽²⁾ Paris, 1854, t. I. Cf. également Le PRÉPON, *Instructions nautiques sur la navigation de la mer de Chine*, Paris, 1836, in-8° p. 68.

sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom. Le *ē* malais a été rendu par *a*, et l'accent tonique malais de *Kērāh*, par un *ā* long arabe. *Karā* représente donc correctement malais *Kērāh*, avec *h* final très peu perceptible.

Les îles Tanakōlam sont les îles « S. Susanna y S. lucas », « l' S^e Suzans » des cartes XXIV de Tomaschek et 32 de l'*Oriental Pilot*.

Le même manuscrit a, au folio 70 r^o, l. 7-8 :

الفرقدان ثمانية كلاندن من ماه صين ثم كيدا من البر الشرقي ثم
جزيرة فيرك ثم جزر ماس فله وجامس [cod. حامس] فله مع راس
شمطرة الشمالي المغيبي

[À l'endroit où] les Farqadān (β et γ de la Petite Ourse) sont à 8 [degrés de hauteur = 1° du gāh = environ 6° de latitude Nord, se trouvent en allant de l'Est à l'Ouest] : Kalāndan [= Kēlantān, sur la côte orientale de la Péninsule malaise] qui fait partie de Mābacin [= skr. Mahācina]; puis Kidā, sur la côte orientale [du golfe de Bengale = côte occidentale de la Péninsule malaise]; puis, l'île de Firak [= Perak]; puis les îles de Mās-fala et de Gāmis-fala avec le cap au Nord-Ouest [de l'île] de Sumatra.

Kidā avec une graphie différente de celle du manuscrit 2292 = *Kēdah*. L'*ī* arabe représente l'*ē* malais et l'*ā* long final rend, comme dans la transcription de *Karā* < malais *Kērāh*, l'accent tonique du dissyllabe oxyton malais. La leçon كيدا *Kidā* représente ainsi correctement *Kēdah*.

L'île de Perak est la même que celle du manuscrit 2292; les îles Mās-fala et Gāmis-fala sont les petites îles voisines de la Tête d'Atchin.

Au folio 70 r^o, l. 12-13, le même manuscrit a :

الفرقدين ثمانية الاربع كرا مع جزيرة فلو بنتج [cod. فلو مع] ثم بندر
نيدور من شمطرة

[À l'endroit où] les Farkadayn sont à 8° moins $\frac{1}{4}$ [de hauteur = 5° 34' environ, se trouvent en allant de l'Est à l'Ouest] : Karā avec l'île de Pulaw Binang [= Pūlaw Pinañ]; puis, le port de Fidūr [Pedir, sur la côte Nord-Est] de [l'île de] Sumat̃ra [= Sumatra].

Karā par 5° 34', c'est à peu près la position de Pūlaw Kēra qui est située entre la pointe Sud-Est de Pūlaw Pinañ et la côte occidentale de la Péninsule malaise. Fidūr = Pedir, en atchinais *Pidië*, par environ 6° 35'. Ici encore, l'auteur inscrit sur le même parallèle des îles et port qui ne sont pas tout à fait à la même latitude.

Il résulte des citations précédentes que les auteurs arabes des traités de navigation qui tenaient lieu des *Instructions nautiques* de nos jours, connaissent :

1° Un port de كَرَا *Karā*, voisin du 10° degré de latitude Nord = Kērah, le Kra de nos cartes;

2° Un port de كَدَا *Kadah* d'après le manuscrit 2292, de كِيدَا *Kidā* d'après le manuscrit 2559, situé par environ 6° Nord, c'est-à-dire à peu près à la latitude de Kēdah. L'identité de *Kadah*, *Kidā* et Kēdah est ainsi nettement établie;

3° Enfin un port de كَرَا *Karā* par environ 3° 34' d'après les observations des marins arabes. C'est, sans aucun doute, de la petite île appelée Pūlaw Kēra, voisine et au Sud de l'ancien Kēdah, qu'il s'agit.

La première conclusion qui s'impose est que les *mu'allim*, les marins arabes spécialement chargés de la conduite du navire, les auteurs d'*Instructions nautiques* qui, par devoir professionnel, doivent être bien informés; les *mu'allim*, dis-je, ont entendu le *d* malais de Kēdah comme une dentale pure, la vibrante de Kēra comme une vibrante arabe, et les ont transcrits comme telles. La seconde conclusion est très nette : entre *Kadah*, *Kidā*, *Karā*, *Karā* et le *Kalah* des géographes arabes, il n'y a de pa-

renté phonétique évidente et incontestable que pour les trois derniers : seule l'alternance normale de *l* malais > *l* arabe nous est attestée et on ne peut citer, au contraire, aucun cas d'alternance : *d* malais > *l* arabe. Ces constatations nouvelles ajoutées aux précédentes condamnent de façon décisive l'identification *Kalah* < *Kedah*. Géographiquement, entre *Karā* = *Kra* par environ 10° de latitude Nord et *Karā* voisine de *Kedah*, mes préférences vont au premier de ces ports où je place le *Kalah* et ses variantes des textes arabes. J'en donnerai les raisons dans le tome III de mes *Relations de voyages* où cette question sera plus longuement traitée et avec d'autres témoignages.

Les mêmes arguments s'opposent à l'identification du 衛羅 *Ko-lo* de Kia Tan à *Kedah*⁽¹⁾. Ce *Ko-lo*, qui n'a rien de commun avec le *Kolo* ou *Ko-lo-fou-cha-lo* du *Sin t'ang chou* (vide infra, l'appendice II), est le même port que le *Kalah* des géographes arabes = *Kra* sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom. Les Chinois, qui ont régulièrement rendu le *d* malais par un caractère à initiale dentale ou cérébrale, ne pouvaient pas le transcrire en même temps par un caractère à *l* initial.

APPENDICE II.

哥羅 *KO-LO* OU *KO-LO-FOU-CHA-LO*.

« Dans la *Nouvelle Histoire des T'ang*⁽²⁾, dit M. Pelliot, au milieu du chapitre sur les pays des mers du Sud, c'est-à-dire au propre de l'Indochine puisque l'Inde est rangée dans les pays d'occident », il est question de différents pays de l'Inde. Il est dit ensuite : « De plus il y eut les trois royaumes de 哥

⁽¹⁾ Deux itinéraires, p. 373 et 351.

⁽²⁾ *Sin t'ang chou*, k. 222 下, p. 3 v°.

羅舍分 *Ko-lo-chō-fen*⁽¹⁾, 脩羅分 *Sieou-lo-fen*, 甘畢 *Kan-pi*, qui apportèrent en tribut des produits locaux (suit une description de ces trois pays qui se trouvaient sûrement dans l'Inde transgangaïque)⁽²⁾.

Au sujet de *Ko-lo-chō-fen*, M. Pelliot ajoute en note :

« *Ko-lo-chō-fen* est sans doute le même pays qui est appelé 迦羅舍弗 *Kia-lo-chō-fou* dans un autre passage de la *Nouvelle Histoire des Tang*⁽³⁾, et qui y est mis au Nord du 墮和羅 *T'o-houo-lo* ou 獨和羅 *Tou-houo-lo*, qui est lui-même au Nord du P'an-p'an. On le trouve dès le temps des Souei (518-617) : il envoie une ambassade à la cour sous le nom de 迦羅舍 *Kia-lo-chō* en 608⁽⁴⁾. Les trois formes du nom ramènent à Kalāṣapura. Le *Kathāsariṣāgara*⁽⁵⁾ nomme en effet dans le Suvarnadvīpa, c'est-à-dire en Indochine ou dans l'Insulinde, une ville de Kalāṣapura⁽⁶⁾. Malgré la concordance exacte des noms, il n'est pas évident qu'il s'agisse du même endroit, car à s'en tenir aux indications de l'*Histoire des Tang* sur les limites du *T'o-houo-lo*, il n'est pas très facile de mettre le Kalāṣapura des Chinois au bord de la mer, et tel semble être le cas de Kalāṣapura dans le conte hindou. Nous avons vu que le

⁽¹⁾ 哥羅舍分 *Ko-lo-chō-fen*. Ce royaume est situé très avant dans la mer du Midi. Il est voisin de celui de 墮和羅 *T'o-houo-lo* [= Dvāravātī]. Il peut mettre sur pied vingt mille soldats. La cinquième des années *hien-king* (560), son roi, nommé 蒲越伽摩 *Pou-yue-k'ia-mo* [*Pe* ou *Bu-va* 'gama], envoya des ambassadeurs à la cour des *Tang* offrir le tribut (dans le *Wen hien t'ong k'ao* de Ma Touan-jin; trad. d'HENRY DE SAINT-DENYS, *Méridionaux*, p. 527).

⁽²⁾ Deux itinéraires, p. 359 et 360.

⁽³⁾ K. 222 下, p. 3 v°; le même texte est donné dans le *Kieou t'ang chou*, k. 197, p. 2 v°, avec l'orthographe 迦羅舍佛 *Kia-lo-chō-fu* (Pelliot).

⁽⁴⁾ *Souei chou*, k. 3, p. 35 v°; *Poi che*, k. 12, p. 5 v°, où l'édition lithographique de la librairie du *Tou chou tai tch'eng* a 舍 *han* au lieu de 舍 *chō*; notez que ces textes des annales principales mettent la mission de Tch'ang Tsiaun au Tch'e-t'ou en 608, au lieu que les notices des pays étrangers indiquent 607 (Pelliot).

⁽⁵⁾ Trad. Tawney, t. 1, p. 530.

⁽⁶⁾ Cf. *T'oung Pao*, t. IX, 282; Kern, *Java en het Goeiland*, dans *Bydragen t. d. Taal, Land- en Volkskunde*, 3^e série, t. IV, p. 645, où M. Kern songeait à une correction éventuelle en *Kalāṣapura*, sans doute d'après le javanais *kalapa*, malais *kělāpa*, « noix de coco », qui est resté pour les Chinois le nom de Batavia (Pelliot).

P'an-p'an était sur la péninsule malaise; j'ai proposé de le situer à hauteur de Bandon ou de Ligor⁽¹⁾. Quant au To-houo-lo, si on tient compte de la variante 獨和羅 *Tou-houo-lo* d'une part, et d'autre part des formes 社 (= 杜 ?)⁽²⁾ 和鉗底 *Chô (= Tou?)-houo-po-ti*, 杜和羅鉗底 *Tou-ho-lo-po-ti* et 杜和羅 *Tou-houo-lo* qu'on rencontre dans les ouvrages d'Yi-tsing pour le nom de Dvāravatī⁽³⁾, il apparaîtra bien probable que conformément à l'opinion du colonel Gerini, le To-houo-lo ou Tou-houo-lo de la *Nouvelle Histoire des T'ang* n'est lui-même autre que Dvāravatī⁽⁴⁾. La principale objection qu'on pourrait faire, je crois, à cette identification est que la *Nouvelle Histoire des T'ang*⁽⁵⁾ met le T'o-houo-lo au Sud-Ouest du P'iao, c'est-à-dire de la Birmanie; mais de toute façon cette indication semble inadmissible, et Schlegel, qui voit dans T'o-houo-lo l'antique Takola situé quelque part sur la péninsule malaise, a dû corriger Sud-Ouest en Sud-Est comme je suis obligé de le proposer ici⁽⁶⁾... Dvāravatī ne peut être placée que vers la basse Ménam⁽⁷⁾. Kalaçapura, étant au Nord de Dvāravatī, semblerait donc se trouver dans l'intérieur des terres; cette solution est cependant *a priori* peu admissible. Aussi je crois qu'il faut rejeter le passage de la *Nouvelle Histoire des T'ang*⁽⁸⁾ qui met le Kalaçapura au Nord du T'o-houo-lo. Au verso de la même page, un texte, altéré dans son état actuel, doit se restituer en intercalant 接 *tsie* entre 南 *nan* [Sud] et 東 *tong* [Est]; ainsi corrigé, ce texte met le Kalaçapura à l'Ouest du T'o-houo-lo; c'est la leçon même qu'on trouve dans le *Ts'ò fou yuen kouei*⁽⁹⁾. Comme d'autre part la précision des limites données au T'o-houo-lo dans le premier passage du *Sin t'ang chou* ne permet guère de renverser complètement ses indications, je chercherais Kalaçapura au Nord-Ouest du Siam, vers les bouches du Sittang.

(1) *Deux itinéraires*, p. 229.

(2) Cf. *Deux itinéraires*, p. 275-276, pour des exemples de confusions entre 杜 *tou* et 社 *chô*.

(3) *Nan hai ki kouei nei fa tchouan*, k. 1, dans *Tripiṭaka japonais* 致, VII, 68 r°; k. 3, *ibid.*, p. 83 v°; *Ta t'ang si yu k'ieou fa hao seng tchouan*, k. 上; *ibid.*, p. 95 r°; CHAVANES, *Religieux éminents*, p. 69; TAKAKUSU, *A Record*, p. 10 et 129 (Pelliot).

(4) Cf. *Deux itinéraires*, p. 235, n. 1.

(5) K. 222 下, p. 4 r°; ce membre de phrase ne se retrouve pas dans l'*Ancienne Histoire des Tang* (Pelliot).

(6) Cf. *T'oung Pao*, t. X, p. 157.

(7) Cf. *Deux itinéraires*, p. 223, n. 5 et 235, n. 1.

(8) K. 222 下, p. 3 r°.

(9) K. 970, p. 15 v°.

Dans cette interprétation, le Kalacapura des Chinois pourrait être celui du *Kathāsaritsāgara*. Il ne faut pas se dissimuler toutefois que cette hypothèse est fragile. Dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* (N. S., t. V, p. 86), M. Kern interprète Suvarṇadvīpa par « Sumatra, en y comprenant peut-être Java⁽¹⁾ ».

La Nouvelle Histoire des Tang dit :

Le pays de 哥羅 Ko-lo est situé au Sud-Est de P'an-p'an; il est également appelé 哥羅富沙羅 Ko-lo-fou-sa-lo⁽²⁾. Le nom de famille du roi est 矢梨婆羅 Che-li-po-lo, et son nom personnel 米矢針羅 Mi-che-po-lo⁽³⁾. L'enceinte de la capitale est en blocs de pierres, tandis que les tours de garde, le palais et les autres bâtiments sont couverts de chaume. Le pays est divisé en 24 arrondissements... Au Sud-Est se trouve le pays de 拘婁密 Kiu-leu-mi, à une distance d'un mois de voyage par mer. 婆利 P'o-li est à dix jours de distance, au Sud; 不述 Pou-chou, à cinq jours, à l'Est; et 文單 Wen-tun, à six jours, au Nord-Ouest. Les coutumes des gens du pays sont à peu près les mêmes qu'au 赤土 Tch'e-t'ou. Entre les années 650 et 656 ce pays [de Ko-lo] est venu à la cour et a apporté en tribut, des perroquets au plumage multicolore⁽⁴⁾.

Le P'an-p'an, qui est limitrophe du Lang-ya-sieou = Lénkasuka par 7°43' sur la côte orientale de la Péninsule malaise⁽⁵⁾, a le Ko-lo au Sud-Est. Ce dernier pays est donc situé sur la même côte, quelque part du côté de Patani, vers le 6° degré de latitude. La côte forme à cet endroit, un cap

⁽¹⁾ Deux itinéraires, p. 360, n. 1.

⁽²⁾ Cf. mon article *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *Journ. Asiat.*, mai-juin 1918, p. 401, n. 3.

⁽³⁾ Groeneveldt dit en note qu'il n'a pas pu restituer ces deux transcriptions chinoises. Mais le texte est ici fautif. Il s'agit d'un nom coapé en deux, qui est à lire Che-li-p'o-lo-mi-che-po-lo = Criparameçvara. Cf. *Deux itinéraires*, p. 350.

⁽⁴⁾ GROENEVELDT, *Notes on the Malay archipelago and Malacca*, dans *Miscellaneous papers*, 2^e série, t. 1, p. 261 et 262. Cf. également MA TOUN-LIN, *Ethnographie, Méridionale*, p. 414-416.

⁽⁵⁾ Pour cette situation du Lang-ya-sieou, cf. mon article *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *Journ. Asiat.*, juillet-août 1918, appendice III, p. 134-145 et 153-154.

qui se trouve exactement au Sud-Est de la région plus au Nord de ce point.

« *Ko-lo*, dit le *Sin t'ang chou* que reproduit le *Wen hien t'ong k'ao*, est également appelé *Ko-lo-fou-cha-lo*. » Dans ses *Geographical Notes* VI et XIV (*Toung Pao*, t. IX et X, 1898 et 1899), Schlegel restitue pour le nom complet, « *Kora bésar* ou *Grand Kora* » et, sur l'autorité du *Kouang tong t'ong che* ou *Topographie générale de Canton* dont la première édition est de 1683, l'identifie à Malaka. Ce témoignage est sans grande valeur pour un pays dont « on entendit parler au temps de la dynastie des Han⁽¹⁾ » qui régna de 202 avant à 220 après notre ère. En fait, le *Kora* de Schlegel rend inexactement le chinois *Ko-lo*, qui ne peut représenter que **Kala* ou **Kara*; et *Kora bésar* n'est nulle part attesté dans la toponomastique de la Péninsule malaise, de l'Indochine ou de l'Indonésie.

Ko-lo-fou-cha-lo peut être situé de façon satisfaisante si on intervertit l'ordre des troisième et quatrième caractères. Grâce à cette correction peu importante, on a **Ko-lo-cha-fou-lo*⁽²⁾, qui représente on ne peut mieux le *Kalacapura* du *Kathāsarisāgara*. L'identité du nom et de la transcription chinoise est si parfaite qu'elle ne peut laisser aucune place au doute. Enfin, la région de Patani convient admirablement à sa situation, par les textes, au Sud-Est de P'an-p'an. Cette hypothèse me paraît plus vraisemblable que celle de M. Pelliot⁽³⁾.

(1) MA TOUAN-LIN, *Ethnographie, Méridionaux*, p. 414.

(2) Le *Wen hien t'ong k'ao*, au chapitre consacré au Ho-ling, a 迦邏舍弗西 *Kia-lo-chā-fō-si* (MA TOUAN-LIN, *Ethnographie, Méridionaux*, p. 529), dont le dernier caractère est fautif, mais dont les quatre premiers représentent très exactement *Kalacapu*. Ma correction est donc justifiée par ce texte.

(3) Il y a, cependant, une difficulté à la situation de *Ko-lo-cha-fou-lo* sur la côte orientale de la Péninsule malaise. D'après le *Kathāsarisāgara*, *Kalacapura* est un port de Suvarṇadvīpa, c'est-à-dire de Sumatra, ce qui ne s'accorde pas avec l'indication donnée par le *Sin t'ang chou*. Mais entre le recueil de folk-lore sanskrit et la *Nouvelle Histoire des Tang*, c'est évidemment celle-ci à laquelle il faut faire confiance.

Le Ko-lo-chō-fen ou Kia-lo-chō-fou que le *Sin t'ang chou* met au Nord du To-houo-lo ou Tou-houo-lo, qui est-lui-même au Nord du P'an-p'an, est sans doute un autre Kalaçapura à rechercher au Nord de Dvāravati, ainsi que l'indiquent l'Antienne et la *Nouvelle Histoire des Tang*.

Des quatre pays qui sont mentionnés dans la notice sur le Ko-lo, un seul est connu par ailleurs : le Wen-tan qui, d'après Kia Tan, est le même « royaume que le Lou Tchen-la ou Tchen-la = Cambodge de terre⁽¹⁾. Des trois autres, Kiu-leou-mi⁽²⁾ pourrait être rapproché du Kélumbi du district de Mèrawah, dans la circonscription de la Résidence de l'île de Baïka et dépendances. P'o-li, qui ne peut être l'île de Bali, et Pou-chou ne rappellent rien de connu.

APPENDICE III.

LE KAN-T'Ō-LI.

Le pays de 干陀利 Kan-t'ŏ-li⁽³⁾, dit le *Leang-chou* ou *Histoire des Leang* (502-556), se trouve sur une île de la mer du Sud. Ses mœurs et coutumes sont peu à près les mêmes que celles du Fou-nan [= ancien Cambodge] et du Lin-yi [= Cāmpa]⁽⁴⁾. Il produit des étoffes de plusieurs couleurs⁽⁵⁾, du coton et des noix d'arec. Celles-ci sont d'excellente qualité et meilleures qu'en aucun autre pays.

Sous le règne de l'empereur Hia-wou (454-454), de la dynastie des premiers Song, le roi de ce pays, 釋婆羅那憐陀 Che-p'ŏ-lo-na-lien-t'ŏ⁽⁶⁾ [= Çrīvaranarendra], envoya un haut fonctionnaire appelé 竺

(1) Cf. *Deux itinéraires*, p. 211 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 213, n. 2.

(3) Appelé 斤陀利 Kin-t'ŏ-li dans le *Song chou* (k. 97, p. 4 v°). Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 197, n. 4.

(4) Groeneveldt a rendu inexactement Lin-yi par Siam.

(5) Groeneveldt a traduit incorrectement 斑布 pan pou par « flowered cloth ». Cf. *Deux itinéraires*, p. 402, n. 1.

(6) Groeneveldt transcrit Sa-pa-la-na-lin-da. La restitution exacte est due à M. Pelliot, dans *Deux itinéraires*, p. 197, n. 4.

留陀 *Tchou Lieou-t'o*⁽¹⁾ [= Rudra l'Indien] pour offrir [à l'empereur] des objets de valeur en or et en argent.

En 502, le roi 瞿曇修跋陀羅 *K'in-t'an-sieou-pa-t'o-lo* [Gautama Subhadra]⁽²⁾ eut un rêve dans lequel il vit un prêtre bouddhiste... (qui lui conseilla d'aller rendre hommage à l'empereur de Chine).

Quelque temps après, le roi mourut et son fils 毗邪跋摩 *Pi-ye-pa-mo* [Vijayavarman?] lui succéda. En 519, ce dernier envoya un haut fonctionnaire appelé 毗員跋摩 *Pi-yuan-pa-mo* [Vi...varman] remettre à l'empereur une lettre ainsi conçue :...

En 520, le même roi envoya de nouveau une ambassade pour remettre, comme tribut, des produits du pays⁽³⁾.

D'après le *Tch'en chou* (k. 3, p. 5 r°), une autre ambassade fut envoyée en 563⁽⁴⁾.

Il n'est ensuite plus question du Kan-t'o-li dans les textes chinois jusqu'au temps des Ming (1368-1644), où ce pays est identifié à Palembang, dans le Sud-Est de Sumatra⁽⁵⁾. Groeneveldt accepte cette identification en faisant confiance « aux Chinois qui pouvaient connaître ces choses par une tradition ininterrompue et qui sont tous d'accord [pour voir en Kan-t'o-li] le Palembang des temps modernes⁽⁶⁾ ». Ainsi présentée, l'argument est sans valeur : nous n'avons que trop d'exemples d'identifications insoutenables dues à des géographes orientaux tardifs, ignorants ou fantaisistes, que la critique européenne a infirmées. Au moment où il publiait ses *Deux*

(1) Groeneveldt a *Ta-ru-da*.

(2) Pour l'identification de ce nom que Groeneveldt a lu *Gu-dha-su-po-da-la*, cf. PELLIOU, *Deux itinéraires*, p. 402.

(3) Apud GROENEVELDT, *Notes on the Malay archipelago and Malacca*, p. 185-187. Ce texte a été également étudié par Schlegel, dans *T'oung Pao*, 2^e série, III, p. 122-124, dont M. Pelliot a relevé déjà les identifications inexactes dans ses *Deux itinéraires*.

(4) *Deux itinéraires*, p. 401 et n. 4. Sur le Kan-t'o-li, cf. *Wen hien t'ong kao* (k. 331, p. 21 v°) et trad. HERVEY DE SAINT-DENIS, *Méridionaux*, p. 451-454.

(5) Apud GROENEVELDT, *Notes*, p. 185, n. 1.

(6) *Ibid.*

itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle, M. Pelliot pouvait donc écrire que « la solution couramment admise [par Groeneveldt et Schlegel sur l'autorité de textes de basse époque] n'était rien moins que certaine⁽¹⁾ ».

Dans un passage de la *Hāwīya* de Ibn Mājid, qui date de 1462, le port de Sīnkel de la côte Nord-Est de Sumatra est appelé *شَنَكَل كَنْدَارِي* *Sīnkil Kandārī* (ms. 2292, fol. 110 v^o, l. 16). Ce port, qui est cité à plusieurs reprises dans les manuscrits 2292 et 2559, n'est appelé ainsi que dans cet unique passage. *Kandārī* pourrait être grammaticalement l'ethnique de *كَنْدَار* **Kandār* — cette hypothèse exigerait l'article *شَنَكَل الْكَنْدَارِي*; mais l'expression figure dans un texte en vers où on rencontre des licences de ce genre et Ibn Mājid est coutumier, même en prose, de ces solécismes —; *Sīnkil Kandārī* signifierait alors : Sīnkel du pays de *Kandār*. Il ne peut, du reste, pas signifier autre chose; car si *Kandārī* n'est pas en fonction d'ethnique, il ne peut être pris que comme nom.

Kandārī est l'exact équivalent du chinois 干 陀 利 *Kan-t'o-li*, prononciation ancienne **Kan-da-li*, qui représente normalement **Kandar* ou **Kandari*, *Kandal* ou **Kandalī*⁽²⁾. L'identité de la notation chinoise et du toponyme ou de l'ethnique arabes est phonétiquement incontestable. Il faut donc traduire *Sīnkil Kandārī* par *Sīnkel* [du pays de] *Kandārī* et admettre que les textes chinois de l'époque des Ming ont reproduit inexactement une information authentique, à savoir que Palembang n'est pas Kan-t'o-li, mais faisait partie du pays de Kan-t'o-li. Dans cette hypothèse que vient confirmer le vers de la *Hāwīya*, *Kandārī*

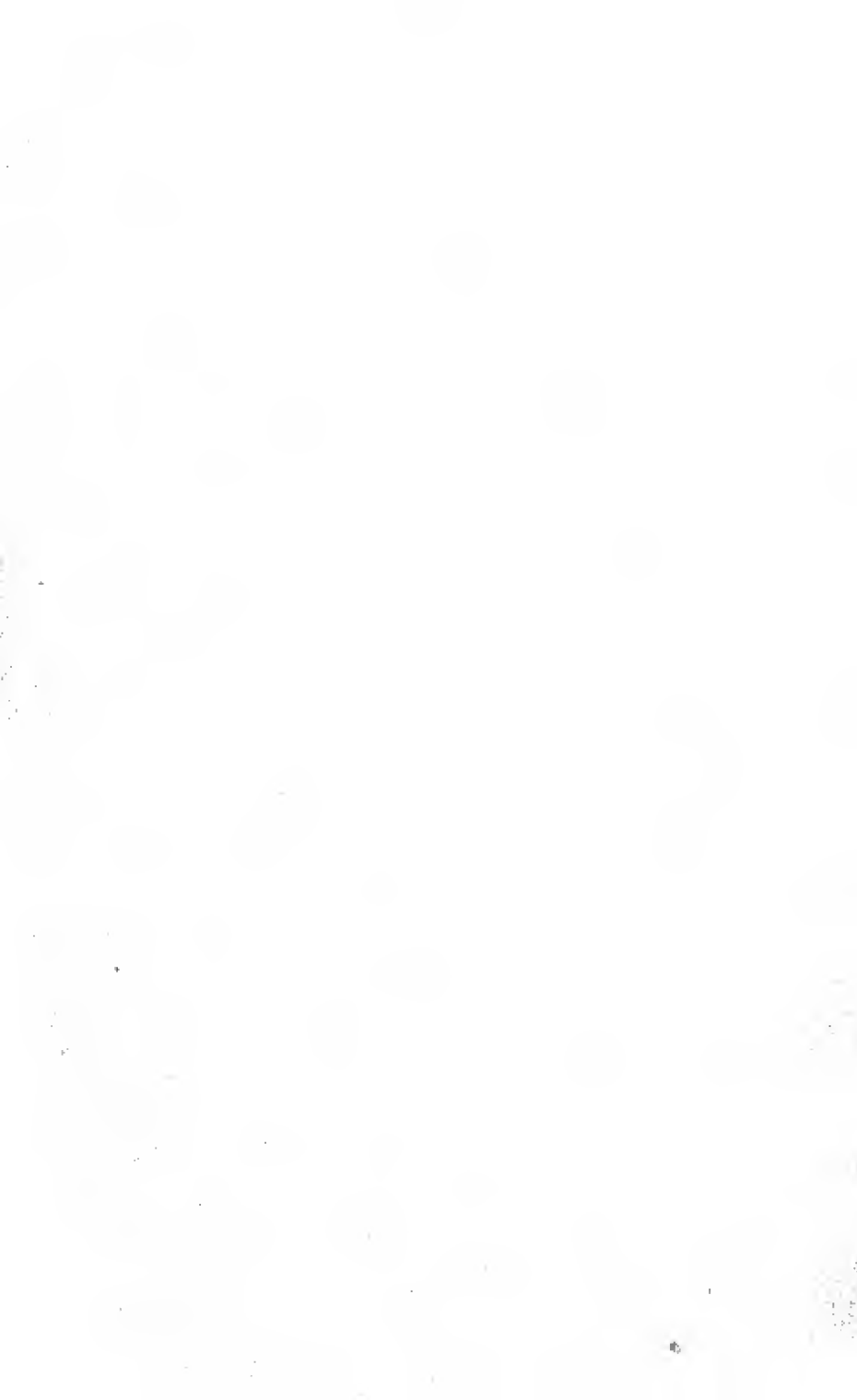
(1) Deux itinéraires, p. 401-402.

(2) D'après la leçon du *Song-chou*, *Kin-t'o-li*, on est autorisé à poser une forme initiale indonésienne avec *š* à la première syllabe, soit **Kendar*, **Kēndari*, **Kēndal*, **Kēndalī*, dont la voyelle a été régulièrement rendue tantôt par *a* (*Leang chou* et *Hāwīya*), tantôt par *i* (*Song chou*). Vide *supra* pour ces alternances, t. XIII, p. 284-285).

et *Kan-t'o-li* désigneraient l'île de Sumatra tout entière. La conjecture semble vraisemblable, mais reste cependant une conjecture, car aucun autre document que les textes chinois et le manuscrit 2292, ne témoigne explicitement que la grande île indonésienne fût jamais désignée sous ce nom.

Les noms du souverain de *Kan-t'o-li* sous les premiers Song, Çrivarānarendra; de son ambassadeur, l'indien Rudra; de son successeur, en 502, Gautama Subhadra; du fils de celui-ci, Vijayavarman(?), et de son ambassadeur, Vi. . . varman, attestent que ce pays était profondément hindouisé dès le v^e siècle. Et ceci n'est pas pour surprendre, car un souverain à nom royal sanskrit régnait déjà à Java depuis plus de trois siècles ⁽¹⁾.

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 455.



CONTRIBUTIONS
À L'HISTOIRE
DES SULTANS OSMAN II ET MOUÇTAFÂ I^{ER},
PAR
M. A. DANON.

(SUITE.)

D

Je veux exalter la valeur, plus précieuse que l'or pur,
de Sultan Ahmed⁽¹⁾ et de son règne :
Dieu l'a élu comme roi de son peuple,
ce monarque de si belle physionomie⁽²⁾.
Ce chérubin sacré est monté sur le trône,
à la place de Son père, encore enfant.
Il était généreux et, par Ses prodigalités,
faisait participer Ses peuples à Sa joie.
Dans toutes Ses entreprises armées
Son génie guerrier s'est révélé.
Sa dignité, accompagnée de Sa beauté,

5

⁽¹⁾ Né en l'an 998 de l'Hégire (1590) et mort le 23 Zou-l-Qâdè 1026 (22 nov. 1617).

⁽²⁾ Jorga (*Gesch. des osm. Reiches*, III, 411) fait aussi le beau portrait d'Ahmed I^{er}.

- faisait partout naître l'allégresse, dès qu'il apparaissait.
 Par la gravité de Sa mine, Il ressemblait à un lion,
 les spectateurs exultaient à la vue de Son visage.
 C'était un ami soucieux du bien public,
 tout le monde est témoin de Sa bonté.
 Tout jeune encore Il est tombé malade
 d'une très grave infirmité⁽¹⁾ et Son heure arriva.
- 10 Ses enfants étaient mineurs, c'est pourquoi
 Son fils aîné Osman n'a pu Lui succéder sur le trône.
 Alors l'a emporté Son frère qui s'appelait
 Sultan Mouçtafâ et qu'Il aimait.
 Celui-ci a remplacé Son frère
 dont Il a hérité la souveraineté et la grandeur.
 Sultan Mouçtafâ devint donc roi
 et se rendit à Eyoub avec magnificence.
 Il y ceignit l'épée dans Ses reins
 et offrit le sacrifice suivant les rites de Sa religion.
- 15 Il gratifia aussi et accorda
 le don d'avènement et d'avancement⁽²⁾.
 A ceux qui se présentaient à Lui, Il prodiguait des sommes
 toutes les fois qu'Il sortait.
 Il était un misogyne intraitable
 qui ne laissait aucune femme approcher de Son lit.
 Dans toutes Ses actions et Sa conduite
 Il se comportait comme Yéhou⁽³⁾.
 Quand Ses muftis et Ses eunuques ont vu
 ce roi d'une telle mentalité,

(1) Il ne dit rien de la petite vérole dont Ahmed I^{er} avait été atteint en 1604.

(2) 333 (Terraki).

(3) Exterminateur des Omrides, dont la démarche précipitée (בשנעון ינהג), Il Rois, ix, 19) a fait de lui le type des fous, quoiqu'il ne le fût guère. La franchise de Béghi (dans l'intérieur de son ghetto et écrivant dans une langue inconnue) sur l'imbécillité de Mouçtafâ I^{er} fait contraste avec le naïf enthousiasme de B à son égard.

ils se sont concertés pour Le destituer 20
 et Lui donner Shah Osman comme successeur.
 Alors, avec un ton impératif, se présentèrent à Lui
 le Mufti et tous les Ministres de Son empire.
 Alors, ils Lui dirent : « Lève-Toi, Notre Seigneur !
 Sur ce trône royal, entouré de magnificence
 Tu n'es pas digne de T'asseoir ! »
 Ils Lui enlevèrent la couronne d'or et le turban.
 Ils Le reléguèrent donc dans une chambre
 et Lui dirent : « Voici Ton lieu de repos ! »
 Les jours de Son règne ont été 25
 94 ⁽¹⁾ bien comptés.
 Alors régna Sultan Osman,
 beau roi et jeune encore.
 Agé de quatorze ans,
 Il avait une jolie figure aux yeux de tous.
 Il fut circoncis et se rendit à Eyoub-Sultan,
 pompeusement escorté de toutes Ses troupes.
 Il offrit alors le sacrifice d'usage
 et ceignit ses reins d'une épée.
 Il donna alors des gratifications d'avancement ⁽²⁾ 30
 et tout le monde jouit de Ses donations.
 Le même jour s'enfuit Mohammed (Ghirai) Khan
 de la forteresse étroite des (Sept) Tours.
 Ceux que l'on mit à sa poursuite furent agiles et le retrouvèrent,
 (de sorte que) sa fuite (le couvrit) d'opprobre.
 Il fut condamné à être déporté à l'île de Rhodes
 où il devait rester à perpétuité.
 Il dut aller (en exil) à Rhodes, où il demeura
 enfermé dans la tour de sa prison.

⁽¹⁾ Différant en cela de Hammer qui donne, au premier règne de MouÛtâfâ I^{er}, une durée d'au moins 96 jours (22 novembre 1617 - 22 février 1618).

⁽²⁾ موزن. Voir p. 244, n. 2.

- 35 Sultan Ahmed, avant sa mort,
 avait fait la guerre au Shah 'Abbâs.
 Une mort précoce l'emporta
 avant de conclure avec lui une paix amicale.
 Son fils 'Osman, dès qu'il prit le pouvoir royal,
 arrangea définitivement cette paix par clémence,
 par l'entremise de Son fondé de pouvoirs, Halil-Pacha ⁽¹⁾,
 homme intègre et juste qui s'acquit Sa confiance.
 Mais, sitôt arrivé à Constantinople,
 il fut mis à l'inaction malgré son intégrité.
- 40 Sa place fut alors donnée . . . ⁽²⁾
 Okuz-Mohammed qui fut sa confusion.
 Après quelques jours. Il destitua
 Mohammed aussi de ses fonctions ⁽³⁾.
 Il éleva comme Grand Vizir 'Ali-Pacha
 par cupidité et désir de richesses.
 Il destitua aussi le gardien de Son Harem,
 le Kizlar-Agassi dans sa droiture.
 Il le condamna à être exilé en Egypte
 où il devait habiter sa maison.
- 45 Il mit à sa place un méchant homme
 de la perversité duquel tout le monde est témoin.
 'Ali-Pacha était grand amateur de concussion
 et accumulait la fortune des ministres dans son trésor.
 Il donnait des sommes immenses à Son Roi
 mois par mois et chaque année.
 Les grands du peuple en étaient émus;
 il devint l'objet de malédiction et de honte.
 Il tomba malade d'un mal terrible et amer

⁽¹⁾ Grand vizir, plus tard destitué (18 janvier 1619).

⁽²⁾ Il y a ici, dans l'hébreu, une lacune de quatre syllabes qui laissent incohérents cette phrase et l'hémistiche suivant.

⁽³⁾ Damad Okuz Mohammed Pacha fut destitué en janvier 1617.

que les docteurs déclarèrent incurable.

Encore jeune, 'Ali-Pacha mourut ⁽¹⁾

50

et ce fut Husséin que le (Sultan) éleva sur le pays.

Sultan Osman Shah se mit en tête [plet).

de faire guerre à la Pologne jusqu'à son abaissement (com-

Il réunit les troupes qu'il commandait

de l'est et de l'ouest (prêtes) à son ordre.

Il mit alors à mort Son frère qui s'appelait

Sultan Mohammed, (distingué) par sa noblesse.

Il procéda enfin avec une grande armée et la cavalerie

et s'achemina Lui-même pour le combat.

Pendant la guerre, Il destitua Husséin

55

et donna sa dignité à Divaler ⁽²⁾.

Un combat vigoureux, contre la nation polonaise, fut mené

par Osman et le Khan-Timour ⁽³⁾ avancé en âge.

Alors se prosternèrent à Lui les princes polonais

(reconnaissant) Sa gloire, Son héroïsme et Sa victoire ⁽⁴⁾.

Il retourna alors à Son pays avec une grande joie,

de l'allégresse, accompagné de chants et plein d'orgueil.

Il fonda aussi une ville et un Zoéma ⁽⁵⁾

près du Danube, au moment de Son retour.

Alors, Il fit des réjouissances avec de grandes lumières

60

qui étaient innombrables dans Sa joie.

Il ordonna des manifestations joyeuses et des illuminations ⁽⁶⁾

(1) Tchélébi 'Ali Pacha est mort le 9 mars 1619.

(2) = Dilawer. Métathèse comme celles commises, encore aujourd'hui, par maints bons connaisseurs du turc, telles que : Daryé au lieu de ^{داریه}, Körpu au lieu de ^{کورپی}, etc.

(3) = Kantémir.

(4) Sur ce point, D est d'accord avec C, contre B qui y voit plutôt une défaite.

(5) ^{زعامة}, fief (plus considérable que celui de Timar) qui rapporte 2,000 aspres au moins par an.

(6) ^{دوئعا}.

- et l'on exécuta Ses ordres à deux ⁽¹⁾ reprises.
 Après quelques jours, Il se mit en tête
 de prendre sous Son baldaquin ⁽²⁾ des filles de princes.
 Il se maria avec une fille du vizir
 qui, depuis longtemps, portait le nom de Praschow ⁽³⁾.
 Il prit alors de même des filles de savants,
 du Moufti ⁽⁴⁾ qui (d'abord) récusait Sa demande.
 65 Il ne connut point de repos dans Ses actions
 et voulut aller à la Mecque.
 Il se concerta avec de mauvais conseillers
 qui lui donnèrent des conseils pernicieux.
 L'un s'appelait Khodja ⁽⁵⁾
 qui, autrefois dans son enfance, avait étudié avec Lui.
 Le second, un nègre comme la poix ⁽⁶⁾,
 Kizlar-Agassi ⁽⁷⁾, qui causa Sa ruine.
 (Puis) Djemat-Divaler qui, comme vizir,
 se trouvait près de Lui dans sa vieillesse.
 70 Tous les trois L'ont donc mal conseillé
 de faire Ses préparatifs pour se rendre à la Mecque.
 Dès que la décision impériale fut connue,
 Ses ministres et Sa nation en furent émus.
 Ils s'adressèrent aux savants et leur demandèrent
 si ce voyage (impérial)-là était conforme à leur religion.
 Ils discutèrent sur la base de leur Loi,
 les juges et le Moufti avec son intelligence.

(1) Ou : à plusieurs, suivant que l'on vocalise ce mot : רַבִּימָה ou רַבִּימָה .

(2) = épouser.

(3) La leçon primitive פרשקו (= Pertew), mal comprise par le copiste, a dû être changée en פרשקו (avec *ch* au lieu de *t* qui lui ressemble en écriture Rachi. Pour la métathèse, voir p. 247, n. 2.

(4) Essa'ad Efendi.

(5) Omer Efendi.

(6) Ironie.

(7) Suléiman Aga.

Après délibération, ils décidèrent et dirent
 qu'il n'y avait pas lieu, pour Lui, d'aller à la Mecque⁽¹⁾,
 et qu'il serait préférable, pour Lui, de rester dans Son palais 75
 pour ne pas assombrir le pays et Sa patrie.
 Alors, Ses savants Lui écrivirent des lettres
 qu'ils Lui envoyèrent par l'entremise de Son Lecteur.
 A la lecture de leur missive, Il se mit en colère
 et, dans Son courroux, déchira leur lettre⁽²⁾.
 A cette nouvelle, Ses serviteurs tremblèrent beaucoup
 et furent surpris de son entêtement.
 Ils chuchotèrent beaucoup sur Lui⁽³⁾,
 ainsi que tous Ses chambellans, au sujet de Son expédition.
 Il ne prit point leur parole en considération 80
 mais Il tint (fermement) à Son voyage pour la Mecque.
 Il commença à faire Ses préparatifs
 et à enregistrer les gens de Son escorte.
 Ses esclaves et Ses serviteurs dirent : « Nous
 n'irons nulle part par Son ordre. »
 Il décida de les destituer à cause de leur rébellion contre Lui
 et d'enrôler d'autres à leur place⁽⁴⁾.
 Il donna l'ordre à quelqu'un portant le nom d'Aský⁽⁵⁾
 Youssuf et Baltadgi par son commandement⁽⁶⁾.

(1) Par un jeu de mots entre מֶכָּה (la Mecque) et מַכָּה (fléau, malheur), l'auteur paraît vouloir dire ironiquement, au nom des ministres et Oulémas, à Osman II : « Qu'a-t-il à courir vers la Mecque (ou : vers son malheur) ? » Voir p. 248, n. 5. Les deux lettres מֶכָּה sont les seules vocalisées dans mon manuscrit, sans compter les trémas qui surmontent certains noms propres et mots turcs.

(2) B, moins catégorique que Béghi dans cette assertion, dit à ce sujet : « La responsabilité en est au rapporteur. »

(3) A la rigueur, on pourrait traduire : « Ils discutèrent beaucoup avec Lui. »

(4) Il faut lire : הַמְּסֻרִּים (avec le pronom pluriel) au lieu de הַמְּסֻרִּי.

(5) خاصكى = exprès, ou اسكى (= vieux), d'après B. V., p. 258, l. 5.

(6) Sans doute, en mission pour la Syrie. Voir Hammer, p. 537, qui ne mentionne pas ce nom. Ici s'arrête mon manuscrit. Le reste manque.

E.

Abaza Pacha dit à Khosrew Aga ⁽¹⁾ :

« Qu'est-ce mon Padichah ? Que j'aïlle ! », dit-il.

« Si ma réclamation est écoutée par la Loi,

« Je vais écraser leur grand et (leur) petit », dit-il.

« Ce qu'ils ont fait à leur souverain,

« les infidèles ne le font pas à leur Kral.

« Est-ce juste qu'il leur reste ainsi (leur crime impuni) ?

« Jusqu'à (ma) mort, je ne les lâcherai pas », dit-il.

« Son corps délicat gît (baigné) dans son sang bigarré ⁽²⁾.

« Ils Le blessèrent et firent envoler Son âme.

« (C'est) le sang de Ghâzi Sultan Osman Khan.

« Jusqu'à la mort je tâcherai de Le venger ⁽³⁾ », dit-il.

« Mon intention est d'aller à Slamboul ⁽⁴⁾

« pour arranger le trône de la dynastie ottomane

« (et) pour me faire vizir de Sultan Mourad Khan.

« Si après cela je meurs, je ne m'en soucie pas », dit-il.

« Ils s'efforcent d'expédier des Sipahis (pour me combattre).

« Ces gens-là s'imaginent pouvoir briser Abaza.

« Sauf s'ils vont à la corne du bœuf ⁽⁵⁾,

« je ne (le) permets pas, je fais, je trouve », dit-il.

« De la part de Dieu, un signe m'est arrivé :

« Il faut exterminer les Janissaires.

[le sable,

« C'est Hadji-Bektach ⁽⁶⁾ qui dit : J'ai fondé (cet ordre) sur

(1) On ne peut déterminer si c'est Khosrew, l'Agâ des Janissaires, ou le Grand Vizir Khosrew Pacha.

(2) *Al* signifie aussi : « qui souille ».

(3) J'ai traduit ainsi *أولوم* d'après le contexte. N'était-ce la *medda* qui surmonte l'*elif* initial, on pourrait y voir un dérivé de *أولوم* et le rendre par : « je hurlerai, me lamenterai ».

(4) Stamboul, ainsi appelé par les Musulmans.

(5) Faire l'impossible.

(6) Le saint, le patron de l'ordre des Janissaires.

« J'ai détourné mon visage de ceux-là », dit-il.

« Je sais qui a été la cause de cette affaire :

« Ni les Agas le permirent, ni le Vizir-Pacha.

« Ils ont entièrement démoli le monde d'un bout à l'autre;

« (par la Loi) mon glaive est légitime contre eux », dit-il.

« Ils ont foulé le Harem réservé aux souverains.

« Ils mirent dans la Tour ⁽¹⁾ ce supérieur de la religion.

« Ils ont assassiné le Calife de la surface de la terre.

« Ce sont des Yézids ⁽²⁾, je le sais », dit-il.

« Les maudits ont attenté à (la vie de) Sultan Osman.

« Ce sont des infidèles ⁽³⁾ revenus à la mauvaise religion.

« Moi, je vais les ramener à la (vraie) foi

« ou bien, par ce zèle, je meurs », dit-il.

⁽¹⁾ Yédi-Koulé.

⁽²⁾ Voir *supra*, note sur la traduction de C, vers 392 (شیر العینید یزید).

⁽³⁾ Les Janissaires étaient d'origine chrétienne.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A

(1) قَارِجْ سُلْطَانِ عُمَانَ : بِيْكَ اُوْغُوْزُ بَرِ مَاه رَجَبُ الْمَرْجَبُكْ يَدَنْجِي كِه
صَالِي كُونْدُرُ جَمِيعًا قَوْل طَائِفَه سِنْدَن اَكْرِ يَكْچِرِي وَاكْرِ سِيَاهِي وَاكْرِ
سِيَاهِي اَوْ غَلَاڤِي وَاكْرِ طُوْچِي وَاكْرِ جَبَه جِي وَاكْرِ سَاڤِر قَوْل طَائِفَه سِي
اِيَاغ اَوْ رَزَه قَالْقُوْبُ جَمِيعًا اَت مَيْدَانِنْدَه جَمْع اُولُوْبُ يَادِشَاه سُلْطَانِ
عُمَانَ حَضِرْ قَلْبِنَه خَيْرْلَر كُونْدُرُبُ ج شَرِيفَه كَهْمَك اِسْمَش سِن كَهْمَه
سِرْ وَدَخِي اِسْكِي قَوْلْ لَرِي جُهْلَه قِيْرُوْبُ يَزْلَرِنَه حَلْبَدَن وَشَامَدَن
جَدِيْدَا قَوْلْ لَرِي يَزُوْبُ شَام شَرِيفَه تَحْتِ سُلْطَانِي قُوْرْمُقُ اِسْمَش سِرْ
بِرْ آكا رَاڤِي دَكْلُوْز دِيُوْبُ خَيْرْلَر كُونْدُرْدَلَر اِيچْچِرُوْدَن دَخِي خَيْرْلَر
جَنْبُ بِلْدَكْلَرِنْدَن قَهْمُسُوْلَر (2) بِنُ ج شَرِيفَه كَهْمَدَن قَارِغ اُولْمَزِيْن
دِيْدَكْدَه جَمِيعًا قَوْل طَائِفَه سِي غُلُوْ اِيْدُوْبُ اَت مَيْدَانِنْدَن قَالْقُب
خُوْجَه نَك اَوِيْنَه وَاَرْوْبُ خُوْجَه حَضِرْ قَلْبِنِي اُوْدَه بُولْمِيُوْبُ اَوِيْنِي
طَاشَلِيْبُ جَمِيعًا اَسْمَاْبُ اَنْعَالَمْلَرِنِي يَغْمَا لِيْبُ طَاشِي طَاش اُوْرُزَه
قُوْمُوْدِيْلَر اَنْدَن قَالْقُبُ وَزِيْرُ اَعْظَمُ دِلَاوُرُ پَاشَانَاك اُولَرِيْنُ بَاَصْبُ جَمِيعًا
مَال وَمَنَا لِيْنُ يَغْمَا اَيْلَدِيْلَرُ وَاَرْزَه سِي كِه يَوْمُ جِهَارْ شَنْبِه دُرْ كِرُوْ قَوْلُ
طَائِفَه سِي سُلْطَانُ نَجْدُ جَامِعِنَه جَمْع اُولُوْبُ اَلْبَنَه بَزْمُ اِيْمَشْمَزُ شَرِ عِيْلَه
دُرْ شَرُوعُ شَرِيفَه خِلَافُ نَسْنَه اَيْلَهْزُوْزُ دِيُوْزِدَا اَنْدُرُبُ وَجَمِيعًا اَلْبُ
حَرْبِلَه جَمْع اُولُوْبُ اَلْبَنَه قَاضِي وَفَاضِي عَشْكَرْلَر نِيچُوْنُ كَلْمَزْلَرُ دِيُوْ

هَرَكَسْ بَاشَلَرْنَدَنْ خَوْفِ اِيَدُوْبْ كَلَمَاكَهْ قُوْرَقَارْلَارْدِيْ لَكِيْنْ قُوْلْ
 طَايْفَهْ سِيْ هَرَعَمَلَاْنَكْ قِيُوْسِنَهْ بَشِيُوْرْ مَقْدَارِيْ اَدَمَلَرْ كَلُوْبْ جَبْرًا اَلُوْبْ
 سُلْطَانْ مَحْمَدْ جَامِعِنَهْ كَتُوْرْدِيْلَرْ (3) بَعْدَهْ اَوَّلْ اَرَاْدَنْ قَالْعُوْبْ سَرَايِ
 قِيُوْسِنَهْ اَلْتْ حَزِيْنَهْ وَاَرْوْبْ اَلْبَنَنَهْ قِيَزْلَارْ اَغَاْسِيْ وَزِيْرْ اَعْظَمِيْ وِيْرَسِيْ
 يُوْخْسَهْ سُلْطَانْ مُصْطَفَايْ پَادِشَاهْ اِيْدَهْ رُوْزْ سَنِيْ اَسْمَحْرُوْرْ دِيُوْ خَبِرْلَرْ
 كُوْنْدَرْوْبْ اِيْجِرُوْدَنْ خَبِرْچَمَاجِيْقْ قُوْلْ طَايْفَهْ سِيْ اِيْجِرُوْ يُوْرُوْبْ سُلْطَانْ
 مُصْطَفَايْ حَضِرْتَلَرِيْ بَرَقُوْرشُوْنْ اُوْرْتَلُوْ چَاهْ اِيْجِنْدَهْ بُولُوْبْ بَلَنَهْ وَجَاقْ
 اِيْلَهْ قِيُوْسِيْ قِيْرُوْبْ اِيْجِرُوْبَهْ بَرَقْ اَدَمْ كِرُوْبْ اُوْرغَاْنْ صَارَقْدُوْبْ سُلْطَانْ
 مُصْطَفَايْ حَضِرْتَلَرِيْ وَيَاْلِيْجَهْ اِيْكِيْ قِيَزْ اُوْغَلَانْ مَعَاْجَقْرُوْبْ اَلُوْبْ تَحْتَهْ
 چُوْرْدِيْلَرْ سُلْطَانْ عُمَاْنْ حَضِرْتَلَرِيْ اِيْجِرُوْدَهْ كُوْشَكِدَهْ اُوْتُوْرزَكِيْ
 خَبِرْ كَتُوْرْدِيْلَرْ كِهْ سُلْطَانْ مُصْطَفَايْ پَادِشَاهْ اُوْلَدِيْ سَنْ نَهْ اُوْتُوْرزِيْسِيْ
 دِيْدُكَلَرْنَدَهْ سُلْطَانْ عُمَاْنْ حَضِرْتَلَرِيْ عِلْمَايَهْ بَقُوْبْ دِيْدِيْكَهْ نَچَهْ
 اِيْدَهْ لَهْ عِلْمَاْ دَخِيْ پَادِشَاهْمْ قِيَزْلَارْ اَغَاْسِيْ وَزِيْرْ اَعْظَمِيْ وِيْر يُوْخْسَهْ
 تَحْتِ الدَّنْ كِيْدَرْ دِيُوْ سُوْيَلْدُكَلَرْنَدَهْ (4) قِيَزْلَارْ اَغَاْسِيْ اِيْلَهْ وَزِيْرْ اَعْظَمِيْ
 بَابْ هُمَايُوْنْدَنْ چَقْرُوْبْ يِرَايِكِيْ قِيُوْ اِيْجِرُوْبَهْ چَقْدُوْغِيْ كِيْيِيْ حِجَاقْ نَچَاقْ
 اُوْشَرُوْبْ يَارَهْ يَارَهْ اِيْلَدِيْلَرْ وَلَنْدَنْ صَكْرَهْ سُلْطَانْ مُصْطَفَايْ حَضِرْتَلَرِيْ
 يِكِيْ سَرَايِدَهْ قُوْمِيُوْبْ اَسْكِيْ سَرَايَهْ كَتُوْرْدِيْلَرْ بَعْدَهْ اَخْشَاهْمَهْ قَرِيْبْ
 اَسْكِيْ سَرَايِدَهْ دَخِيْ قُوْمِيُوْبْ اُوْرْتَهْ مَسْجِدَهْ كَتُوْرْدِيْلَرْ اَوَّلْ كِيْجَهْ
 اُوْرْتَهْ مَسْجِدَهْ يَانْدِيْ اَوَّلْ كُوْنْ خُوْآجَهْ زَادَهْ اِسْلَامْبُوْلْ قَاْسِيْ
 سِنَكْ اُوْيَنِيْ بَاْصُوْبْ وِيَاْقِيْ يَاشَاْ وَقَاْصِيْ عَسَكِرْلَرْ اُوْلَرِيْيِيْ
 بَاْصُوْبْ مَالْ مُنَالَكِرِيْ يَغْمَالْنُوْبْ اَلَنْ قَالَنْ اُوْلَمَشْدُوْرْ وَاْرْتَهْ سِيْ يَوْمْ
 چَهَارْشَنْبَهْ دُرْ قُوْلْ طَايْفَهْ سِيْ اُوْرْتَهْ مَسْجِدَهْ جَمْعْ اَوْلُوْبْ يِكِيْچِرِيْ

اَغَاثِي اُولَان عَلِي اَغَا بِن قَوْل طَائِفَه سِن مَنَع اِيْدَه رِس دِيُو مَسْجِدَه
 كَلُوْب قَوْل طَائِفَه سِي اَمَان وَرَمِيُوْب اِنِي دَخِي يَارَه لَدِيْلَر اَنَدَن صُكْرَه
 وَزِيْر سَابِق اُولَان حُسَيْن يَاشَاي دَخِي اُول كُون يَارَه لِيُوْب اُولَرِس يَحَا
 اِيْلَدِيْلَر وَجَمْعَه كُون (5) سُلْطَان عُمَان حَضْرَتْلَرِي اِخْد اِيْدُوْب يَدِي
 قَلِيَه كُونْدَرْدِيْلَر وَسُلْطَان مُصْطَفِي حَضْرَتْلَرِي تَحْت پَادِشَاهِيَه جِرُوْب
 عَمَلَا وَزَرَا وَمَشَايَجْ جَمِيْعَا كَلُوْب يِيْعَت اَقْدِيْلَر وَاكُنْدُوِيَه قَرِيْب دَاوُد پَاشَا
 دِيْدُكَلَرِي بَدِيْعَال اُون مُعْدَاَرِي اَدَم اِيْلَه وَآرُوْب سُلْطَان عُمَان
 حَضْرَتْلَرِي مَنَد اِيْلَه هَلَاك اِيْلَه شَدَر اِنَّا لِلّٰهِ وَاِنَا اِلَيْهِ رَاْجِعُوْنَ وَاُول
 كُون شَهْر صُوْبَاشَنَك اَوِيْنِي بَاصُوب گِنْدُوْنِي اَوِي اُوْكُنْدَه صَلْب
 اِيْلَه شَدَر وَاَنَدَن مُرُك اَمِيْنَنك اَوِيْنِي يَحَا لَدِيْلَر حَق سُبْحَانَه وَتَعَالٰي
 حَضْرَتْلَرِي خِيْرَتَر فَتَح اِيْدَه آمِيْن يَا رَبَّ الْعَالَمِيْنَ سُلْطَنَت سُلْطَان
 عُمَان سنه ۱۰ اى ۱۰ كُون سَكز ويه نِسْتَعِيْن م،

B

(1) بو حكاية قطب فلك الاقبال ومركز دائرة الامكال سلطان مصطفى خان

يوسف يوسف جمال حضرتلرينك سبب خلاص و جلوس هايونى بيان

ايدور

بسم الله الرحمن الرحيم شكر وسپاس وحمد في قياس اول خداوند في هفتايه
 كم كمال قدر ونددن موجودات ممكنه هم عدمدن صغراى وجوده كنوب
 نوع انسانى سائر مخلوقات اوزرينه عقل وعلم وادب برله مَعَزَّز و مَكْرَم قلدى
 وهزاران صلوات حبيب خدا محمد مصطفى افضل الصلوات واكل
 التحيات حضرتلرينك اوزرينه اولسون ورحمت خدا چهار يار باصفا

وَأَمَّا وَاقِعُ وَاجِدُ وَاعْتَبَارُ أَوْزُرِيْنِهِ أُولُسُونِ كَمْ عَالَمِ ظَلَمَتْ جِهَالْتِنْدَه اِيَكْنِ
عَزَا وَجِهَاد اِيْدُوْبِ هِرْدِرِيْسَنَكْ شَهْ شِيْر اِنْشِتَابِنْدَنِ چَرَاغِ دِيْنِ وَمَلَّتْ
شَعْلَه دَارِ اُولُوْبِ رِيْعِ مَسْكُونَه ضِيَايَحْشِ اُولُشْدَرِ رِضْوَانِ اَللّٰهِ تَعَالٰي
عَلَيْهِمْ اَجْمَعِيْنِ

(2) أَمَّا بَعْدُ بُوْقْفِيْر حَقِيْر حَسِيْنِ بِنِ سَفَرِ نَامِ كَمِيْنَه كَمْ پَادِشَاهِ
سُلْطَانِ عَثْمَانِ دَوْلَتِ پَنَاهَكْ صَوْلَاقِ بِنْدَه لِرِنْدَنِ اِيَكْنِ طَرِيْقِ تَقَاعُدِ
اِخْتِيَارِ اِيْدُوْبِ دَرِ كِنَارِ اُولُشِ اِيَكْنِ تَارِيْحِ هِجْرَتِ نَبِيْ عَلَيْهِ السَّلَامُ كَمْ
بِيَكِ اَنُوْزِ بَرَسَانْدَه شَهْرِ قُسْطَنْطِيْنِيَه كَفْظَهَا اَللّٰهُ عَنِ اَلْاَفَاتِ وَالْبَلِيَّهِ
اِيَحْنَدَه وَاقِعِ اُولُوْبِ وَاقِيْعِ عَجِيْبَه كَمْ سُلْطَانِ الْاِسْلَامِ ظِلُّ اَللّٰهِ فِي الْعَالَمِ
نَاصِرِ عِبَادِ اَللّٰهِ مَعِيْنِ اُولِيَاءِ اَللّٰهِ قَاهِرِ اَعْدَاءِ اَللّٰهِ خَلِيْفَةِ رِسُوْلِ اَللّٰهِ بِاسْطِ
الْاَمْنِ وَالْاَمَانِ نَاشِرِ الْعَدْلِ وَالْاِحْسَانِ سُلْطَانِ ابْنِ السُّلْطَانِ سُلْطَانِ
مُصْطَفٰى خَانِ ابْنِ سُلْطَانِ مُحَمَّدِ خَانِ خَلْدِ اَللّٰهِ تَعَالٰى سُلْطَنَتَه وَابَّدِ
دَوْلَتَه اِلٰى اَنْتِهَآىِ الزَّمَانِ حَضِرْ تَلَوِيْنَكْ سَبَبِ خِلَاصِنِ عَلِي سَمِيْلِ
الْاِجْمَالِ تَحْرِيرِ اِيْلَدَمِ مَأْمُوْلِدِرْ كَهْ عِيْبِ وَقُصُوْرِنِ بُولَانِ اَرْبَابِ عَرْفَانِ
تَحْصِيْحِ اِيْلَدَه سَبْقِ كَلِيْعِ بِيُوْرَه لِرِ ضَمِيْرِ مَنِيْرَه خَفِيْ بِيُوْرَلِيَه كَهْ سَنَهْ بِيَكِ
اَنُوْزِ رَجَبِ الْمُرْتَجَبِيْنَكْ (3) يَدْنَجِيْ چَارِ نَشْنِيَه كُوْفِيْ يَكِيْچِرِيْ وَسِيَاهِ
عَلٰى الصَّبَاحِ جَمْعِ اُولُوْبِ سَلِيْمَانِيَه يَانْنَدَنِ اَوْدَه لِرِ سَمْتَنَه يُوْرِيُوْبِ
چَارْشُوْلِرْ قِيَانْدِيْ بِجَمُوْعِ اَهْلِ سُوْقِ دُكَانَلِرِنِ قِيَايُوْبِ هِرْ كَسِ اَحْوَالِ
نَهْ اِيْدُوْكْنِ بَلَزَلِرْدِيْ اَنْدَنِ جَمْعِيَّتِ اِيْدَنِ سِيَاهِ وَيَكِيْچِرِيْ يَكِ اَوْدَه لِرْدَه
اَنْتِ مِيْدَانَنَه جَمْعِ اُولُوْبِ مَشَاوَرَه يَهْ مَشْغُوْلِ اُولُدَلِرِ مَشُوْرَه لِرِيْ بُو
يَدِيَكَمْ پَادِشَاهِ دَوْلَتِ پَنَاهَه كَعْبَه نَامِيْلَه اَنَاطُوْلِ سَمْتَنَه كُچْمَكِيْ الْقَا اِيْلِيْنَلِرِيْ
پَادِشَاهَه قَتْلِ اِيْتَدِرْبِ پَادِشَاهِيْ كُتْمَكْدَنِ فَرَاغْتِ اِيْتَدُوْرَلِرِ زِيْرَا يُوْمِ

مذکورده اوراق چتاق ایچون قاپوچ باشیلرینه تنبیه بیورولمش ایدی
 وسفر لوازمک اکثری اماده اولوب بر مقداری اسکداره کچمش ایدی
 یوم مزبورده یکیکیری وسیاه غلو ایلدوکی سببدن حصار قاپولری
 قیاتدی اول اجلدن اوراق چتادی قالدی پادشاهی قول طائفه سیله
 دشمن ایدوب اناطولی سمتنه کچمکه الغا ایلین نه کشیلر ایلدوکی
 اجمالاً (4) بیان اولنسون تَحَرَّرْ کَلِمَاتْ وَ مُتَرَرِّ رَسَالَاتْ وَ قَوْنِیْ اولنلردن
 روایت ایدرکم چونکم مصاحب سلیمان اغا دار السعادة اولوب
 پادشاهه هدم اولدی روز و شب پادشاهه مصرک جندیسی مدح
 ایدردی ویکیکیری وسیاه طائفه سنی قدح ایدوب هرکاه بو طائفه بی
 هنرون منفعت قوم در قول اولنجه اناطول جندیسی و عرب فارسی
 کبی اولسه دیوب دار السعادة اغاسی اولدوغی کوندن سویلیو سویلیو
 پادشاهی قولدن صوودب و سعادتلو پادشاه یکیکیری وسیاه طائفه سنی
 قَرَوْبْ اُتْرَاکدن سکبان و ترکاندن جندی یازمق هواسنه دوشوب اناطول
 سمتنه کچمکه حاضر واماده ایدی وخواجه عر افندی بو خصوصده
 دار السعادة اغاسنه موافقت ایدوب پادشاهه مصر شهرن مدح ایلمکه
 سبب اول ایدیکم خواجه عر افندینک بر قونداشی کعبهده شیخ ایدیکم
 (5) قره باش دیملکه مشهوردر خواجه افندی بوندن اقدام بَلْکِه
 بریل مُقَدَّمْ کعبه قضاسن قونداشی قره باشه پادشاهدن رجا ایدوب
 الیورمش ایدی انده اولان محصول قضا ایسه شریف مکّه یه مخصوص
 اولمغین شریف مکّه خواجه برادر قره باشی بردار ایلمک استدکده
 اهل مکّه قره باشی شریف دن رجا ایدوب اَصْلَکْ اقدن قسورتاردلر
 اَمَّا شریف مکّه قره باشی مکّه دن اخراج ایدوب رَدْ ایلدی قره باش

شهر مصره کلوب باشنه کلن وقعه لری برادری خواجه عر افندی به
 نامه ایله اعلام ایلدیر خواجه عر افندی غیرته دوشوب قرنداشنه
 اولدوغی رسوایلدن شریف مکهیه انتقام قصد ایدوب کوکلنه
 بواندیشه دوشدیکم پادشاهی قالدرب شریف مکه اوززینه ایلدوب شریف
 مکه قتل ایتدرب قرنداشی قره باشه شریف ایتدوک حقاترک جزاسی
 ایده پس بو سودای خامله اول دج دار السعادة اغاسنه موافقت
 (6) ایدوب سعادتلو سلطان عثمان خانی انطولی سعتنه چکمکه إلقا
 ایدردی وینلردن ماعدا پادشاهله قول طائفه دشمن ایدن بستاجی
 محمد اغا ایدی بو خصوص ایچون یکیکیرلر اغا سی یوسف اغا ایله
 خصم اولوب پادشاه جهانبانی تبدیل جامه ایله وبستاجی طائفه
 سیله اویدروب میخانه ووزخانه باصوب دوتدقلری یکیکیری وسپاهینک
 کچمن تعزیر غیر شرعی ایدوب وکمین دج دریایه اتماغه بشلدیر
 وکیمسن دج طاش کیسنه قودیلر قول طایفه سی بو خصوصه زیاده
 مُتَالِم الدیلر وسعادتلو پادشاه سفر هایونه کتزدن بریل مقدم
 جمله عسکریم حاضر وْمَهْیَا اولسنلر دیوب جوانب اربعهیه امر شریف
 ایله مستقل ادملر ارسال ایلیمس بحکم یراغ ایلدیر چونکم پادشاه
 سفر هایونه واردیلر قصیه احتاجیده جسر کبیرده سفر انعامسن
 موجود بولنان قهو قولنه ویروب صکره کلنلر انعام دن محروم اولدیر
 اول سبیدن جنک (7) امرنده بخشش الماین عسکر تکاسل ایدوب
 بخشش الان قول دشمنله جنک ایلسون دیوب جواب ایلدیر بو کونه
 سوء تدبیر ایلدکلری ایلدن کفار خاکسارک طابورن فتح ایده
 میوب صلح اولدیر وپادشاه سفر هایوندن کلدکده بستاجی باشی

محمد اغایه مصر بکلریکی لکن صدقه بیوردلر وخواجه محمود اغا
 بستانچی باشی اولدی وسعادتلو پادشاه دار السعادة اغاسی سلیمان
 اغانک و حوجه عر افندیکن مشاوره سیله یکیکیری و سیاه طایفه سن
 قیروب اترآکدن سکبان و ترکان دن جندی یازمق هواسنه دوشوب
 اسکی سرای بالنه جیلرندن اسکی یوسف نامنده بر بالتمق شهر
 حلبه ذخیره ایچون دیوب کوندردلر مذکور بالتاق ایسه اول جانبده
 سکبان یازمغه مشغولدر دیوب سویلمکین بو مقدار حرکت اولمشدر
 و بوندن ماعدا نیچه بکلریکله امر وارد اولمش ایدیکم قیو قولن
 قیروب سکبان یازله دیو هر جانبه ادملر کتمشدر (8) دیوب خیرلر
 شایع اولماغه قول طایفه سی حرکت ایلایوب یوم مذکوره جمعیت
 عظیم ایله قزمانه چیقوب آندن ات میداننه طغور روانه اولدلر جم
 غفیر جمع کثیر اوکلرله کلن یکیکیری و سیاه قلغننده اولان سورب
 جمعیتله آت میداننه کیدرکن چاوش باشی قالحی زاده غوغا منعه
 دلاور پاشا بیوردیسیله کلورکن عسکر دریا مقاطر چاوش باشنی
 طاشلیوب قاجوردلر آندن جمعیت آت میداننه واروب یکیکیری
 و سیاه طایفه سنک امور دیده و کار آزموده اختیارلرندن بر مقدارن
 عارق حقایق الفتوی واقف دقایق الفتوی بحر الفضائل افصح الامم
 نادره العضر علامه الدهر مقتدای اهل جهان شیخ الاسلام اسعد
 افندی حضرتلرینه وارب فتوا طلب ایلدلر مفهوم سوال بوایدیکم
 پادشاه جهانبانی ازدرب بیت المال مسلمینی تلف ایتدرب بوجه فتنه
 وفتارقه سبب اولان کشیلره (9) شرعا نه لازم کلور ددکلرنده قتل
 لازم کلور دیوب جواب شریف بیوردیلر صوره فتوا آخذ اولنوب

جمعیتله آت میداننه کلدر وینه اول کون طونمهء شایون بشك
 طاش اوکندن قالقوب یدی قلّه یه کدرکن بو غلو واقع والمغین کیلره
 کناره یناشدرب طونمه ق یولد اشلر عجله ایله کناره چقدلر حضار
 قابولری قبانق اولمغین هر بریسی برج بارودن اشروب ایچویه کلسوب
 جمعیتنه داخل اولدلر اول زمان یکیکیری اغاسی وبلوک اغالری غوغا
 منعه ات میداننه جمعیتنه کلوب داخل اولدقلرنده یکیکیری وسیپاه
 اغالرن جمعیتنه داخل ایلمیوب طاشلیوب قاجوردلر ائدنصکره عساکر
 دریا مغاطر اتفاق ایلدلر کم خواجه عرافندی یه وارپ پادشاه
 جانبینه خواجه کوندرب اناطول سمتنه کچمه دن فراغت ایندروب
 دار السعادة اغاسی سلیمان اغانک باشن کسدره لر بو احوالی
 پادشاهه عرض ایلمکه خواجه دن مناسب مکسه (10) اولماز دیدلر
 چونکم عسکر دریا مغاطر خواجهنک سرای اوکنه کلدر اول زمان
 خواجه سلطان عثمان خان شهنشین ده اتورب قبولرن محکم قیامش
 ایدی عساکر اسلام نعره لر اورب افندی کل بیور جانمزدن جوامره
 وکیل اولوب احوالمر پادشاهره اعلام ایله ددکلرنده خواجه غلبه
 کورب قوکشو قیوسندن فرار ایلدلر عساکر اسلام بر مقدار طوروب
 وینه نعره لر اورب چاغرشدلر ایچرودن خواجه نک خدمتکارلری
 جواب ایلدلر کم افندی بونده دکل سرای پادشاهه کتمشدر ددیلر
 عساکر اسلامدن چوق کشیلر کورمشلر ایدیلر اول سببدن قیوسنی
 یعوب مالن غارت ایلدلر اندن دونوب دلاور پاشانک سراینه کلدر کم
 ذکر اولنان احوالی پادشاهه عرض اینددره لر چونکم عساکر دریا مغاطر
 وزیر اعظم دلاور پاشانک سراینه کلدر دلاور پاشانک خدّم وحشمی

بالجملة توابع ولو احدی (11) پر سلاح اولوب عساکر دریا مقاطر
 جمعیتنه اوق اتدیلر ویر قاج ادملر بحروج ایلیوب برایکسن قتل ایلدیلر
 سپاه ویکیکیری جمعیتنده ایسه یات ویراق یوغدی اول سبیدن
 دوندیلر و اتفاق ایلدیلر کم سپاهیلر چارشوسنه وارپ هر نه دکلو آلات
 حرب واسباب ضرب وارسه غارت ایلیوب ینه پر سلاح دلاور پاشانک
 سراینه کلوب انتقام ایلیله لر بو اتفاق اوززیننه سیل روان مثال اقوب
 سپاهیلر چارشوسنه یغین اولدقدده اهل سوق قارشو چقوب دگانلر
 غارتدن قورترمچون عسکر اسلامدن تمئی ایلدیلر عسکر اسلام دئی
 بر برن منع ایلیوب غارتدن فراغت ایلدیلر وهم اخشام دئی قریب
 ایدی اول سبیدن جمعیت یریشان اولدی فاما اتفاق ایلدیلر کم صباح
 یکیکیری و سپاه آلات سلاخله جمع اولوب کله لر سپاه ویکیکیری طائفه
 سنک بو مقدار جرعت اتمسینه (12) سبب اول ایدیکم پادشاهی منع
 ایلمکه وزیر اعظم دلاور پاشا و شیخ الاسلام اسعد افندی و سایر وزرا
 عظام و علماء کرام اقدام ایلدیلر چاره اولوب سوزلن پادشاهه تائیر
 ایتدیرمدیلر عاقبت شیخ الاسلام اسعد افندی پادشاهک کعبه یه
 کتمسی جایز دکلدیر دیوب بو فتوای شریفی تحریر ایدوب سلطان
 عثمانه ارسال اتدیلر سلطان عثمان اول فتوای کوردکده العهده علی
 الراوی فتوای شریفی پاره لدی دیور وایت ایدیلر چونکم کبار علما
 ووزرا پادشاهی الیقومغه چاره ایده مدیلر اول سبیدن قول طائفه سی
 حرکت ایلدیلر چونکم سلطان عثمان یکیکیری و سپاه طائفه سنک
 جمعیت ایدوب بو مقدار حرکتی وخواجهنک سرای غارت اولندوغن
 اشیدوب علمای سرایه دعوت ایلدیلر و سبب جمعیتی سوال بیوردیلر

علما دای جواب ویردیلرکم قول طائفه سی (13) پادشاهک اناطولی
سمتیه کچه، وکنه راضی دکلردر ویر قاج کشی لرك منصبده اولدوغن
استرلر دیدکلریده پادشاه کتیه دن فراغت ایلدوم دیوب جواب
ویردیلر ارقه سی ماه رجب المرجبک سکرنجی کونی پنج شنبه کونی
یکیکیری وسمیه تیر وکان و تغنک و سیف و سنان برله اماده اولدلر
بو کون اولان جمعیت دونک کون اولان جمعیتک بش مقداری واردی
اولا یکی اوده لر یاننده آت میدانده جمعیت ایدوب اندنصکره جمع
اولان یکیکیری وسمیه جمعیت عظیم ایله ابو الفتح غازی سلطان محمد
خان علیه الرحمة والغفران حضرتلرینک جامع شریفی حرمنه واروب
دعا قلنوب اندن اوج کره تکبیر ایدوب جمعیت عظیم ایله آت
میداننه کلدلر اندنصکره علما شریعتدن شیخ الاسلام اسعد افندی
وزکریا زاده یحیی افندی وکتخدا مصطفی افندی (14) وستان زاده
محمد افندی وعرمی زاده حاتی افندی وبونلرک امثال بیجه افندیلر
و مشایخ طریقتدن ایاصوفیه واعظی عمر افندی وجامع احمدیه واعظی
سیواسی افندی وجرّاح محمد پاشا واعظی ابراهیم افندی ودرویش
افندی وقای زاده اتلره سوار اولوب مجمع انادیه جامع احمدیه آت
لرندن اینوب عساکر اسلامک مدبّرلرندن بر مقداری جامع اچینه
کیروب علما شریعت و مشایخ طریقت افندیلره دعالر ایلدلر سبب
جمعیت سوال اولندقدده الی مکسنه نک قتل اولغسن طلب ایدوب
عرض حال وصوره دفتر تحریر اولندی اول قتل اولغسنی طلب اولنان
الّی کشی نک اسامیلری بونلردر خواجه عمر افندی ودار السعادة
اغلی سلیمان اغا وقایم مقام احمد پاشا ودفتردار باقی پاشا ووزیر

اعظم دلاور پاشا و سکیان باشی نصوح اغا ایدی خواجه ایله دار
السعادة اغاسی نه خصوص ایچون طلب اولندوغی (15) حکایه
اولنده یاد اولمیشدر فاما دلاور پاشا دونکی کون یکجیری و سیاه سرایده
واردقده یکجیری و سیاه جمعیتنه اوق آتوب بر قاچ ادملری مجروح
ایدوب ویراکی ادم قتل اولندی اول سبیدن دلاور پاشای استدلیر
ویاقی پاشا هرچین دفتردار اولسه یکجیری و سیاه طایفه سنه قزل
و قرقق و اکسک اچده چقاردی علوفه لری اول اجلدن قتل اولمسه سن
طلب ایدلر و قایم مقام احمد پاشا پادشاه سفر هایونده ایکن
استانه قایم مقام لغله قالدوغنده یکجیری و سیاه مانده لری نک
علوفه لرن ویرمکده تاخیر ایدلرکی اجلدن قورجیلر و اوتورقلر جمع
اولوب قایم مقامک سراین طاشلیوب علوفه لرن الدلر و نصوح اغاسی
سکیان باشی لکله قبول ایلیوب سابقا سکیان باشیلکدن معزول قره
حسن اغایه سکیان باشیلک ویرلدی چونکم پادشاه سفر هایوندن
دوندی تکرار نصوح اغایه سکیان (16) باشیلک ویرلدی چونکم
پادشاهک معلوی اولدکم قورجی و اوتورقلر قایم مقامک سراین
طاشلیوب بو مقدار حرکت ایدلرکی سعادتلو پادشاه قورجی
و اوتوراق جهله سی دفع اولسون دیو فرمان اتدیلر پادشاهدن رجا ایدلر
لکن ایکی بیک مقداری ادمک تذکره سن الوب درلکن کسدرلر تدرجه
علوفه دن اکساکمه بشلدلر اول سبیدن ایدیکم قایم مقام احمد پاشا
و سکیان باشی نصوح اغاک قتل اولمسن طلب ایدلر زیرا
قورجیلردن قایم مقام و سکیان باشی پادشاه شکایت ایلمشدر ایدیلر
برینه سوزمره کله لم عطا ذکر اولنان دفتری الوب آت لرنه سوار اولوب

سرایه تددلر و جمعیت عظمی پادشاه جهان سلطان عثمان خانہ اعلام
ایلدلر پادشاه چونکم صورت حالہ واقف اولدی قتل اولمہ سی طلب
اولنان کشیلری قتل ایلمک بابندہ عناد ایدوب ویرم (17) دیوب
جواب بیوردلر علما تکرار رجا ایدوب پادشاهم استدکلرن ویر بوخسه
حال خراب اولوردو جمعیت عظیم جمعیت ددکلرنده پادشاه غضبنہ
کلوپ مقید اولمک انلرک تدارکلری کورلمشدر دیو بیوردیلر علماء دین
پادشاهک غضبن مشاہدہ ایدیک ک سوزلری تاثیر ایدہ میسہ چکن
بیلوب جوابلرن قطع ایلدلر و طشرہ چقامایوب پادشاه نظرندہ
قالدلر اول زمانده علمانک اکلندوکن کورچک عساکر اسلام تدبیر
ایلدلر کم سراپہ وارہ لر لکن سراپدہ مکمل یراقلو نیچہ بک مُرتب
عسکر واردر دیخکین خون ایدرلردی و ہم علمای کونددر مشلر ایدیلر
اولہ کم علما مصلحت کورب کله لر دیو یکیکیری و سپاہ آت میدانندہ
دور ولردی چونکم علما پادشاه نظرندہ اکلندوکن کوردیلر تدارک
ایلدلر کم سراپہ ورہ لر لکن سراپدہ بستانچی طایفہ پیراغ اولمشلر
حاضر وامادہ در و سراپہ اون عدد طوب کتورمشلر در (18) دیخکین
ایلرویہ وارمغہ جرات ایدہ مدیلر اول زمان یکیکیری و سپاہ اراسندن
نیچہ مدبئلر رای ایلدلر کم ایہ صوفیہ منارہ سنہ ادم چقاروب
وجانب سراپہ باقدروب سراپدہ عسکر واری یوقی بیلدلر و علمان
کلورکدر واری کورہ لر بو تدبیر اورزینہ برقاچ جایک کسہ لر ایہ
صوفیہ منارہ سنہ چقوب جانب سراپہ باقدلر نہ علمان کلورکیدر
وارونہ بستانچی و عسکردن اثر وار چونکم انی کوردیلر در حال کلوپ
عسکرہ خبر ایلدلر چونکم عساکر دریا مغاطر بوخبری الدلر اللہ اکبر

دل امدی کور عساکر اسلام توفنکلوسن اوکنه الوب باقی عسکر بالک قلیچ لایله ات میدانندن جانب سرایه یوریدیلر چون سرای قیوسنه کلدلر قیوی کشاده بولدلر و قیوی لک بر قاجن بولوب احوال سؤال ایلدلر بۆایلر دئی جواب ایلدلر کم بستانجی لری حاضر مهنیا اشتدک غافل اولماک ددیلر عساکر اسلام بۆایلردن (19) بو خبری الدقدده سرایک قیوسن بکلکه اجیوز توفنکلو الی قودیلر ودمور قیویه دئی بر اول مقدارن کوندرب محکم حفظ ایلدلر اندنصکره عساکر اسلام سرایک باب اولندن کردیلر وعساکر ظفر مائر سرای حولسنه تولدیلر وجبه خانه اوکنده داغلر کبی یغلان اودون عسکسکک یراقسوزی بر رن الدلر یرنده اودن قالمدی سابقا دغمشدیکم یکیکیری وسپاه مکل سلاحله اماده اولوب کلشدر ایدیلر بونده یراقسوز کلوب اودن غارت ایدن مکر ایدوکی سؤال اولنورسه جبهی وطوبجی وعجمی اوغلانی وشهرلو طائفه سی ایدیکم بو جمعیت ده جمله سی حاضر ایدیلر سپاه ویکیکیری طایفه سی نیجه کز شهرلویه وارک ارامرده بولمک عسکر چقرسه بزه ایق باغی اولورسز ددکلرنده شهرلو طائفه سی دئی جواب ایلدلر کم عسکر اسلام قنده ایسه بزه انده یوز عساکر (20) اسلامسوز بزه درلک حرآمددر دریلورسک بله وقریلورسق بله اولوروز دیوب ایرلادلر ویر ایکی ساعت مقداری عساکر دریا مقابلو موج اوردیلر دردیلر ونعمره لر اورب تغنکلر ائدلر وچاغرشوب شرعله دار السعاده اغاسن استرز شرعله خواجه بی استرز شرعله دلور پاشای استرز دیدلر کوردلر کم هیچ کلورکدر یوق بوکر جمعیت عظم سیل مثال اقوب اکنجی قیویه کلدلر اندندئی

هزار خوفله کیرب نعره‌لر اورب تڤنکلر اتدلر فاما عساکر دریا مقاطرده زیاده خوف وار ایدیکم بستانجی طائغسی نه بیردن چقرونه بیردن هجوم ایدر دیوب هریرسی روزته دیدلر کشاده ایلمشلر ایدیلر وعساکر اسلامک بر مقداری وزرا اتوردی قُبَّه‌لر سمتنه و بر مقداری مَطْلَح سمتنه طاغلوب تا اوچنجی قبیوه کلنجه عسکر اسلامک جوان ایدیکم شرعله دلاور پاشای (21) استرز شرعله خواجه استرز شرعله دار السعادة اغاسن استرز دیوب اوج ساعت مقداری اولدیکم طور دیار هیچ کلورکدر یوق عاقبت جرّت ایدوب اوچنجی قبیوه کلدلر اول قبیوه ایسه قیو او غلنلرندن بر قاج اق اغالر طور رلردی عسکر اسلامک قبیوه هجوم کورب قیودن ایجرویه فرار ایلدلر عساکر دریا مقاطر اوچنجی قیودن دئی کیروب نعره‌لر اورب تڤنکلر اتدلر اول زمان ایدیکم عساکر اسلام اراستده بو صدا پیدا اولدی سویلین کم ایدوکن کتشدن بیله مدیلر سویلدوکی سوز بو ایدیکم شرعله سلطان مصطفی خانی استرز دیوب سوزن اوج کرّه تکرار ایدنجه حکمت یزدی وقدورت سبحانی برله جمیع عسکرک لساننه بوسوز جاری اولوب جهلهسی برکزدن نعره‌لر اورب شرعله سلطان مصطفی خانی استرز دیوب نعره تکرار ایلدلر اندن ایچ اوغلنلر (22) اودهسی اوکنه کلوب سلطان مصطفی خان حبس اولدوخی مکانی سؤال ایلدلر اول زمانده ایچ اوغلنلری اوده لری اوکنه چیتوب خون وخشیت ایله طوررلردی جواب ایلدلرکم بز سلطان مصطفی خان محبوس اولدوخی مکانی بلمز ددیلر عساکر اسلام جا بجا اوده‌لر ارایوب کرزکن بر خاص اوده‌لو ایچ اوغلانی جانب حرمة اشارت ایدوب سلطان مصطفی خان بوسمتده

اولئق واردر دینجه عسکرک جهلهسی اول اشارت اولئان قبه لر سمتنه کلدلر وسیاهی لر یوقارو قبه لر اوزرینن چقبوب وقورشون اوزرنده کزوب شرعه سلطان مصطفی خانی استرز دیوب نعره لر اوردیلر اول زمانده اشافی قبه نک برپسندن بر اواز خیزین عسکر اسلامک سمعنه ایرشدکده اول قبه نک اوزرنده دورب وبر قاچ چاپک یکتلر مطیح سمتنه سکردشوب بالته لر کتوردلر وقورشون بالته ایله (23) کسوب قبه دلمکه مشغول اولدلر سلطان عثمان بو احواله واقف اولدقدده تیز دلاور پاشای کتورمکه بستانجی طائفه سندن بر قاچ ادملر ارسال بیوردلر زیر دلاور پاشا اسکداره محمود افندی تکیه سنه کتمشلر ایدی کیدن ادملر وارب دلاور پاشای دتوب کتورب قایغه قودلر قوامدی بونلر کلسون بویکاده عساکر اسلام قبه دلیکن بر قاچ قره خادملر قبه دلوب کاره مشغول اولان بهادرلره تیرباران ایلدلر عساکر اسلام دن بر قاچ تفنگلو قبه یه چقبوب اکی خادم قتل ایلدلر هله بیک جهده قبه دلی دلوب لشکرک بر مقداری دئی علی الغور وارب وزرا اتوردغی ایوان یرده لر نک طنب لرن کسوب کتوردلر ائدن اوچ نفر شهبازلر رسن ایله اشاغیه ائدی لر وقدم شاه عادلّه باش قویوب دعادرلرسن نثار وئنا کوهلر لن خاک پاینه ایثار ایدوب ایتدی لر

قطعه (24)

جهله نک راییمله شاهم سوزمز برادر بزم
خالص ومخلص محبت بی ریا هی چاکرز

حق سئکدر سلطنت صد رنده سن شاه اول بزه
 بز سنک تحکومکز هر امرکه فرمان بزرز
 تخت دولت منتظر در پای عالی پایه که
 یوق خلا فومز شها فی الجملة طوغرو قدولبرز
 مصر دئلر تحط دن ویران ایکن یوسف لک آیت
 پادشاهم سن عزیزی عالمه شاه استرز
 قالمزدن نوعیا صوررسه یاران صفیا
 شاه عادل دورنه ایرشد وکوز سویلرز

نثر

اول دلاورلر ایتدیلر بیور پادشاهم عساکر اسلام طشروده سن شاه عادل
 منتظرلر در ددکلرنده اول پادشاه کریم لفصال و عدیم الامثال سلطان
 مصطفی خان یوسف جمال اول محل صواستدیلر مکر اوج کون ایمش کم
 صواچما مشلر ایمش علی الغوز اوج یردن اوج صوماق (25) صوکتوردیلر
 واشاغیه رسن ایله صوا ایندردیلر و بر مقدار چایک یکتلر اسکی سرایه
 والده سلطان مصطفی خانه مزده ایلمکه کتدیلر اندنصکره شاه عادل
 سلطان مصطفی خان صان دل حضرتلرن قبه اوزر ینه چقاردیلر
 و خدمتنده بله محبوس اولان ایکی جاریه سن بیله چقردیلر اول زمان
 ایدیکم سلطان عثمان اسکداردن دلاور پاشای کتوردب دار السعادة
 سلیمان آغا ایله ایکیسن عسکره ارسال ایلدیلر حرم سرای قبولرندن
 برقیو اچیلوب ایکسن دئی طشریه ایدوب قیوی ینه تحکم بند
 ایلدیلر اندنصکره عساکر اسلام تیغ و تبر چکوب وزیر اعظم دلاور

پاشای ودار السعادة اغاسی سلیمان اغای پاره‌لدلر اول زمان علماء شریعت سلطان عثمان نظرندن چقوب کلدلر شیخ الاسلام اسعد افندی وکتخدا مصطفی افندی ایتدلر یولداشلر کلک سلطان مصطفی خان درسون سلطان عثمان (26) استد وکوکوزوردی دئی کی استرسکز پادشاهدن الیویه لم دیدکده بیکچری و سپاه جواب ایلدلر کم افندلر بزااستد کمز بولدق اولده بزم پادشاهز سلطان مصطفی خان ایدی بینه پادشاهزدر ددیله و سلطان مصطفی خان حضرتلرینه کیدرمکیچون علمادن فرآجه استدلر علما اجابت ایللیوب پادشاهه کیدرمکیچون فرآجه سن ویرمدیلر اندنصکرة عساکر اسلام پادشاه عالمقام حضرتلر قبه‌دن اشغیه ایندردلر و شیخ الاسلام اسعد افندی‌نک آتیه سوار ایلدلر پادشاه جهانک ایسه ضعف بدندن آتیه اتورمعه افتد اولری اولماغمین بینه ایندروب عرض قایوسی یاننده برآورده ایچینه قویدلر علما تکرار سولیوب یولداشلر پشیمان اولورسز کلک سلطان مصطفی خان طورسون دینچه علمایه بیعت تکلیف اولندی علما بیعت امرنده بر مقدار مخالفت ایدوب بیعتدن (27) ایا ایلدلر و قول طائفة سیله علما اراسنده چوق نزاع وجدال واقع اولدی آخر الامر بیکچری و سپاه علمای قاج ایله بیعت اندردلر علما‌نک بیعت امرنده مخالفت ایله لریمه سبب اول ایدیکم سلطان عثمان هنوز تخت پادشاهیده بر قرار اولوب علماء دینی صلح ایچون کوندرمشدر ایدیلر علما طشره یه کلدکده سلطان مصطفی خان خلاص اولش بولندی اول سببدن علمایله قول میاننده بو مقدار نزاع وجدال واقع اولدی فاقا مشایخ کبار عناد ایللیوب قطب فلک الاقبال و مرکز دائرة الکمال

سلطان مصطفی خان یوسف جمال حضرتلرنیدن بیعت ایلدیر
اندنصکرة عساکر اسلام سعادتلو سلطان مصطفی خان یوسف جمال
حضرتلرنیدن اسکی سرایه کتھکی رجا ایلدیر سعادتلو حنکار قوللرنیک
رجالرن رَد دیورمدیلر اندنصکرة سعادتلو پادشاهی خدمتسندے
اولان جاریلر ایلہ بیلہ عربیہ قوللر اول زمان ایچ اوغلنلرنیدن
(28) درویش اغا نامندے بر جلب مقام سلام دارده پادشاهلہ عربیہ
بلہ کیروب ونیچہ یوز ادملر عربیہ چکوب ونیچہ بیک غازیلر سیفلر
عربان ایدوب عربہ نک اطرافن احاطہ ایدوب بو حاللہ سلطان مصطفی
خانی اسکی سرایه کتوردلر اندنصکرة عسکر اسلامک بر مقداری واروب
بابا جعفر زندانندے وغلطہ زندانندے وطاش کمیلرندے اولان
محبوس لری وجمہرلر خلاص ایلدیر پادشاه جهان سلطان مصطفی خان
امریلہ جملہسی خلاص اولدیلر وبر مقدار یغاجیلر واروب دفتردار باقی
پاشانک سراین غارت ایلدیلر وخواجہ زادے استنبول قاضیسی عبد اللہ
چلبی نک خانہ سن غارت ایلدیلر وبر خبر دئی ظہور ایلدیکم سلطان
عثمان بستانجی عسکریلہ آمادہ اولوب کلوب سرای عتیقی باصوب
سلطان مصطفی خانی قتل ایلدے کرکدر ددیلر وبر خبر دئی النندیکم
سلطان عثمان یکیکچیلر اغالغن (29) قرہ علی اغایہ ویرلش دندکدے
کتخدایک حسین اغا و سکبان باشی نصوح اغا قرہ علی اغایہ مبارک
بادے کتھلر ایدیلر یکیکچری طائندہسی بو خبری الدقدے علی اغای
پارے ملکہ کتندلر علی اغا احوالی دویوب قرار ایلدیلر لکن سرای غارت
اولندے ویکیکچری وسپاہ طائغہ سنک بر مقداری تدبیر ایلدیلر کیم
اسکی سرایه وارب سلطان ولی سلطان مصطفی خان حضرتلرن اسکی

سرایدن قالدرب اورتہ جامعہ کتورہ لر جو رای اوزرینہ عساکر اسلام
 ینہ اسکی سرایہ واروب والدہ سلطان مصطفیٰ خانی دعوت ایدوب
 ذکر اولنان احوالی عرض ایلدکلرنده والدہ سلطان مصطفیٰ خانی
 ایندی اوغللر پادشاهک ضعف بدندن آتده اتورمغه اقتدارلری
 یوقدر دیدکده تکرار بر عربہ کتورب سلطان مصطفیٰ خانی و والدہ
 سلطان مصطفیٰ خانی و خدمتده اولن جاریہ لری و سلاح دار درویش
 اغای عربہ قویوب و عساکر (30) اسلام عربہ چکوب پادشاه عالی جایی
 اورتہ جامعہ کتورہ لر پادشاه اورتہ جامعہ کلدوکی زمان ماه رجب
 المرجمیک طقوزنجی جمعه کیجسی اخشام نمازیدن صکره ایدی پادشاه
 عربہ دن ایندکدن مبارک دست شریفلرن دعاہ قالدرب بیوردیلرکه
 اوغللر کلک دعا ایدہ لم بری بو ارایہ کتورن مولا عثمانیده کتورسون
 دیوب دعا ایدوب جامع ایچنه کردیلر

ایات

دعائک خرمتیدر اورتہ جامع	مکانک احسنیدر اورتہ جامع
کللدن شاه عادل اول مقامہ	مقامک روشنیدر اورتہ جامع
اولبدر مسند اهل نجات اول	جهانک کلشنیدر اورتہ جامع

وینہ اسکی یکچیریلر اغاسنه اغالی منصبین مقرر ایلدلر زیبا یکچیری
 طائفه سی بز اغامردن خشنودر دیوب شاه عدالت عنوان شاه ولی سلطان
 مصطفیٰ خان حضرتلرینہ بواحوال عرض اولنمغین (31) سعادتلو
 پادشاه اسکی سرایہ کلدکده ینہ یکچیریلر اغالغن علی اغایہ صدقه

ایلدلر وادم کوندرب علی اغای دعوت بیوردیلر علی اغا دعوته اجابت
 قلمیوب جواب بیوردیلرکه نه سلطان عثمانه وارورن ونه سلطان مصطفی
 حانه وارورن پادشا هلق بللو برسنه منکسر اولمايیچه برسنه وارمدم دیوب
 ایلدلر پادشاه اورته جامعه کلدکده یینه دعوت بیوردیلر یینه کلهدی
 عاقبت جمیع اوده باشیلرک راییله بردعوت نامه یازوب یکیکچری اغاسنه
 کوندردلر اغا اول دعوت نامه کورب درحال آتینه سوار اولوب اورته
 جامعه کلوب پادشاه ولیدن بیعت ایندردلر علی اغا جامعدن چقوب
 آتینه سوار اولوب قیویه کندلر اغا جامعه کلدوکی زمان کبیجه نك ثلث
 اولی کچمش اییدی بزمقدار اکلندیلر نضیب اللیل وار اییدیکم اورته
 جامعدن کندیلر یکیکچری و (۳۳) سپاه طائفه سی اول کبیجه سعادتلو
 حنکاری جامعه تحکم خفا ایلدلر و جمله غزاة مسلمین سلطان
 مصطفی خانه جان و دلدن قول اولدلر

غزل

فلک انک که دست قهرینه قدن کمان ایلر
 قتی غم چکسون کمحق انی صاحب نشان ایلر
 صالوب برنیچه کون زندان چاهده ماه کنعانه
 یینه مصر سعادتده عزیز کامران ایلر
 ایدر کاهی خلیلی اتش قهرینه پروانه
 یینه کل کیبی مولا ییمین انک کلسستان ایلر
 سلیمان ایدر آواره کاهی قاج و تختدن
 یینه اعزاز اکرامیله شاه انس و جان ایلر

چول اولوب جفايه تيغ قهري چل ايدن لطفه
وصال ياريله البتة كوكلن شادمان ايلر

بوجانبده بزم حكايمهز سلطان عثمان خان بن سلطان احمد خانه
كلدى سلطان مصطفى غلام الله كيروب اسكى سرايه كتند وكن وقول
طائغسي (33) سلطان مصطفى خان انده دئ قوميوپ يكي اوده لرده
اورته جامعه ايلتدكلرن اشتد لرخشام دئ اولمش ايدى اول زمان
سلطان عثمان بهيمع وزرايه اجازت بيوردلر زيرا سلطان مصطفى خان
خلاص اولدوغى زمان وزراء عظام پادشاه نظرندده ايديلر علما صالح
اچيون چقد قده سلطان مصطفى خان دن بيعت ايدوب اولرينه كتدلر
وزرا پادشاه ياننده قالمش لرا ايديلر چونكم اخشام اولدى پادشاه اجازت
بيورديلر وزرا سلامليوب هر بيرى سراينه كتدلر فاما حسين پاشاكم
سابقا وزير اعظم اولوب حالا ايكنجى وزير ايدى اول سلطان عثمان
ياننده قالدى اخر اتفاق ايلد لركم اغا قاپوسنه وار لر اوله كم يكيچرى
طائغس دن دوندرب سلطان مصطفى خان آللرندن ال لر بواتفاق اورزينه
سلطان عثمان وحسين پاشا وبستايجى باشى صوفى محمود اغا اوچييده
اتلنوب نصف اليلده (34) اغا قپوسنه كلدلر بونلر قپويه كلدكلرندده
اغا قپوده دكل ايدى اورته جامعه شاه ولي سلطان مصطفى خان نظرينه
كتمش ايدى از زمانده اغا دئى كلدى ذكر اولنان اتفاق اورزينه
يكيچرى طائغه سنه الليسر التون بخشش ويروب وچوقه لرن اسكرلد
ايليلر و سلطان مصطفى خان قول الندن ال لر بوتدبير اورزينه على
اغاي اورته جامعه كوندرلر بوازاده ارباب بصيرة اولان اخوانه خفي

بیورلییه که سلطان مصطفی خان الله اوینه صغندیلر و سلطان عثمان خان قول اوینه صغندیلر اول ایکی شاه دولت صناشدیلر حق اوینه صغنان غالب اولوب قول اوینه صغنان ۵ اولدیلر بزینه سوزمزه کلهلم علی اغا صباح نمازندن مقدم یکی اوده لره کلوب ویکچیری اوده لرنندن برپسنه کیروب یگرمی بش نفر اوده باشی دعوت ایدوب ذکر اولنان تدبیری اعلام ایلدیلر وهر برپسنه احسانلر وعده اولندیکم سوزلرن (35) تاثیر ایندرب ویکچیری طائفه سن دوندرب وزمره سپاه دن اییروب و سلطان مصطفی خان قول الندن الوب و سلطان عثمانی پادشا هله قبول ایتد رده لر اوده باشیلر صورتا یکچیری اغاسنه معقول سلطانم سز بوسوزی قول طائفه سنه سویلک بزدی معقول دیدلم ویرمک خدا نکدر ددیلر بو مقدار زمانده صباح دئی اولدی اول کون ماه رجب المرجبک طقوزجی جمعه کون ایدی یکچیری اغاسی علی اغا جامع شریفه سعادتلو سلطان مصطفی خان نظر نه کردلر اتغاقدن خبردار اولان اوده باشیلر سپاه ویکچیری طائفه سنه اغانه فعل ایچون کلدوکن ونه کونه مشاوره اولدوغن اعلام ایلدیلر زمره سپاه دن برعقدار کشتی لر اغانک قتلی قضده اماره اولدیلر علی اغا پادشاه نظرنده بر مقدار اکلنوب تیزینه طشریه چقدیلر دعا ایلمک بشلدیلر یکچیری و سپاه اغانک دعاسن دکلرکی اولوب ایلرویه کلوب اغای احاطه ایلدیلر اغا دعای (36) تمام ایدوب ایتدی یولداشیلر الله پادشا هکوزی مبارک ایلسون سلطان عثمانده قپوده در سره الی شر التون بخشش وجوقه کوز اسکرلت فرمان بیوردیلر کلوک ینه سلطان عثمان یرنده طورسون دینچه اطرافنده اولان عسکر قلچدر چکوب

علی اغای پاره‌لدیلر چونکم سلطان عثمان قیوده اولدوغی خبری
الندی برمقدار عسکوواغا قیوسنه سلطان عثمان کتورمکه کتدلر
وبرمقدار عسکر مقتول اغانك خانه‌سن غارت ایلدلر وبرمقداری دئی
مقتول اغانك جسدن سورویوب کنورپ آق سرای چارشوسنده دوت
یول اغزنه برقدلر وسعدتلو پادشاه وزیر اعظم‌لک داود پاشایه احسان
بیوردیلر داود پاشایه مزده جیلر کیده‌وب دعوت ایلدیلر وسعدتلو
پادشاه یکیکیریلر اغاغین سلاحداری اولان درویش اغایه صدقه
بیوردیلر یکیکیریلر اغاسی درویش اغای کتخداک حسین اغانك اتنه
سوار ایدوب قیویه ایلندیلر کتخدا (37) بک حسین اغا وباش
چاوش محمود چاوش اغا پاره‌لندکی زمان جامع ایچنه قانچوب خلاص
اولدلر وزغری باشی علی اغانك کتخداک اولوب اورته چاوش اهل
مذاق احمد چاوش باش چاوش اولدی داود پاشا دئی اتلنوب اورته
جامعه کدلر وبرمقدار یماجیلر وارپ مرک امینی مراد چاوشک
خانه‌سن غارت ایلدلر سببی بوا یدیکم برتاج جیلر مرکه تیرکش
بهاصالدرب مراد چاوش اتچه‌لرن ویرمده اهل ایلدوکی سبیدن وارپ
خانه‌سن غارت ایندردلر وسابقا شهر صوباشسی ایکن محتسب اغاسی
اولان حاجی صوباشیدن صوباشیلک حالنده جریمه‌سن الدوغی اوغریلر
تحتصب لکنده جریمه‌سن الدوغی متره‌بازلر زنجیمیده اولغین وارپ
خانه‌سن غارت ایلدلر وارته جامعه‌ده پادشاهه دفتر ویریلوب قتل
اولغاسی طلب اولنلر دن ماعدا سابقا اکی کره یکیکیریلر کتخداسی
اولن ایاس اغانك قتل اولغه‌سن (38) طلب ایلدلر وبو جابنده
سلطان عثمان خان کتورمکه کدلر وارپ سلطان عثمان براته‌سوار

ایلدیر وحسین پاشای دوتدیرکم اورته جامعه کنوره لر حسین پاشا
دونانلرک آندن تورلوب فرار ایلدی بوکر عسکر اردندن ایریشوب
اول مقدار قلج اوردیلر کسدره مدیار عاقبت قچارکن سکر چالوب
یقدیر آندن باشن کسدرلر ازقه سننده اکی قات دمر طوفی وار ایلدی
قفتانی جبنده سلطان عثمانک خطا هایونن بولدر قید حیاطله باش
وزیرلرک ویرمشلر ایمش وحسین پاشانک سراینده اولان مالی غارت
اولندی بواراده حسین پاشا قتل اولندی اما خواجه مجودی خلاص
ایلدیر کم حالا بستانجی باشیدر و سلطان عثمانی حسین پاشانک
میتنی اوزرینه اوغرتدیلر حسین پاشا اکی کورب اه ایدوب اغلدی
وایتدی بومظلوم بی کناهدر هرگاه یکیکری وسماء حقیقنده ایلک
سویلردی جسدره بخششلر وکوز (39) ناعلم وبردو کم زمان انعام
جمله بیه اولمسن عرض ایلدی برقاچ کر عرضن پایمال ایلدم آکرین
حسین پاشانک سوزن طوتایدیم شمدی بو حال کلمزدی روز و شب
بنی ازدرب سزکله و دنیا خلق ایلد دشمن ایدن جواجه عفر افسندی
ودار السعادة اغاسی سلیمان آغا ایلدی اوزر یکوزده امانت اولسون بدم
قالم خواجهده قومیه سز بن غافل ایدم اول منافقلرک سوزلریله
ایتدو کم اشلری ابوصانوردیم مکرکم بکا دنیا عیدو اولمش دیوب اه
ایدوب اغلردی عساکر بی شمارک عقلاشدن بعضیلر ایتدیلر پادشاهم
ابا واجدادک زمانندن امکدار اولان بنده لر وکک درلکله بیه بی کناه
نقصان ینوردک وجمله مزی قیروپ بیرومزه سکبان وچندی یازمق
دلرسن جان یولادک وقلندر اوغلنک چندیسن و سکبان بویکهدو کک
قولدر قومشلردر و ابا واجدادک اقلیم کتاری بوقوللرله المشلردر ددیلر

فاما عساكر (40) در بامقاطر اراسنده نيجه بد زبان دهان وقاضى باز
ولسان قباحى دراز ايدوب نيجه هديان سويلدلى كم ذكر اولمىسى
باعث غم وسبب الكمدر هله نه حالسه جمعيت عسكر ايله سلطان
عثمان خان اورته جامعه كتوردلى اندنصكره عساكر اسلام سلطان
مصطفى خان عاليقام حضر تلىرىك جمال باكانلى كوزمك استيموب
پادشاهر عرض جمال ايلسون ددكلرنده سلطان مصطفى خان جامع
روزنه سندن عرض جمال ايلدلى عساكر اسلام تكبير كتورب پادشاهى
الغشلىدلى اول زمان سلطان عثمان دئ كوردوغى يردن عرض جمال ايليوب
ايتدى بيم سپاه ويكيچرى اغالم بنى استر مسر ديدكده سپاه
ويكيچرىدن چوق كشبلر چاغرشوب ايتدلى هر كم سنى استرسه الله
ان استمه سون دديلىر للىق يكيچرى وسپاه وسائر عوام قلبلىرى سلطان
عثماندن متنفّر ايدىلر اندنصكره عساكر اسلام (41) جمع اولوب
جناب جلالت شعار عدالت دثار شاهنشاه الاعظم فرمان رواى معظم
پادشاه روى زمين قهرمان الماء والطين مَنَعَ الله بوجوده المسلمين الى
يوم الدين السلطان ابن السلطان سلطان مصطفى خان ابن سلطان
محمد خان حضرتلرن عربيه قويوب عساكر اسلام عربيه چكوب سراى
جديده ايلتدلى والدسى وايكى جاريه سى عربيه ايجنده بيله ايدىلىر
ونيجه بيك كشبلر قالب اورته جامعه سلطان عثمان خانى خفا
ايلدلى اول كورن اورته جامعه جمعه نمازى قلغادى وبو وقعه عظيم
ماه رجب المرجبك طقوزنجى وماه مايسك اوننجى جمعه كورن تاريخ
هجرة نبى عليه السلامك بيك اوتوز برسالنده وتاريخ اسكندر ك بيك
طقوزبوز اوتوز اوج سالنده وظهور عثمانيان خان غازينك اوجيوز قرق

اکی یلنده وقران تحسین سرطا نینک اول یلنده خطبه سلطان
مصطفی نامه لوقندی

ابیات

(42) مُصَوَّرَ نور حضرت مصطفی خان انک ظلنده ساکن نوع انسان
بحر ده برده منصو ایله ائی دوکلسون دشمنینک باشی وقانی
مُطَقَّر قتل ائی اعدایه یارب قلع التنده ایت اعداسنی هپ
الهی کوزی باقدنجه جهانک بزه اکسک لکین کوسترمه اُنک
کنش طوغب طولندنجه غمامت ترقی بوله عری تا قیامت
رفیقی اوله انک حَضَرُ والیاس عدوسینک باشندن کتمسون یاس

ایدن بعد صلاة الجمعة داود پاشا اورته جامعه کلوب سلطان عثمان
خانی بر بازار عربده سنه قودوب جمعیت ایلیدی قلهیه کتوردلر شهر
قُسطنطنیه ده اول کون اولان جمعیت روزکارده برشیهرده وبریادشاه
ملکنده اولما مشدر کرچه بویله پر جمعیت سلطان پایزید بن سلطان
محمد خان جلوس ایندوکی زمان یکیکجری طایفه سی باش وزیر بولنسان
قرمانی محمد پاشای باره لیوب وززادن بعضیلرنک سرای لری غارت اولندی
(43) لکن جمعیت بومقدار دکل ایدی یوز الشمس یله قریب زمانده
وقعه سلطان عثمان خان و خلاص سلطان مصطفی خان ظهور ایلدی
امدی بنم روحم عاری صاحب بصیره اولان یارانده بوعبره نمونه یترکم
شهر قُسطنطنیه ده اوج کون ایچنده ظهور بولان حوادث عجیبه
نَدَر کیم اقالیم سبعیه حکم ایدن بر شاه تاجدار ی تختندن ایندرب

قدیمی دعاگوی اولان قوللرن اکه دشمن ایدر بودی عظمت جلال
 باریدندر ویر قولن دخی سلطان زاده و معصوم ایکن اون طقوزیل
 حبوس طورب عالم خلقنک عقلمنده و فکرنده یوغیکن جزئی بهانه
 ایله اول قولن خلاص ایدوب ربع مسکونه شاه تاجدار ایلر بودی
 خَلَقَ عَالَمُكَ أَطْطَانُ جَمِیْلَه سندر ندر ایدن وایتدورن الله در بو عالم
 خلقنک غوش و غلبه ایدوب های وهوی دیمه سی بر خیال خاب
 (خواب) مثالنده در

سُحَّانَكَ لَا عِلْمَ لَنَا (44) اَلَا مَا عَلَّمْنَا اِنَّكَ اَنْتَ اَلْعَلِیْمُ الْحَكِیْمُ یدی
 قلهدن عسکر طاغلد قده سلطان عثمانی حقنه واصل ایلدر رجه
 الله علیه رجه واسعه

مرثیه سلطان عثمان خان

برشاه عالی شانکن شاه جهانہ قیدلر
 غیرتلو کتچ ارسلانکن شاه جهانہ قیدلر
 غازی بهادر حاندی عالی نسب سلطاندی
 نامیله عثمان خان ایدی شاه جهانہ قیدلر
 نیت ایدوب چ اتمکه قومادی قوللر کتمکه
 قولق کرک ایشتمکه شاه جهانہ قیدلر
 حکم ایتمکه قادر ایکن امرحقه ناظر ایکن
 چ ایتمکه حاضر ایکن شاه جهانہ قیدلر
 اول برشه اعلا ایکن هب جمعه دن اولای ایکن

شرع شریف اجرا ایکن شاه جهانہ قیدلر
 اشراط ساعتدر بودم دور قیامتدر بودم
 (45) بیرزه فداامتدر بودم شاه جهانہ قیدلر
 نوعی جکرلر اولدی خون دردم برایکن اولدی اون
 قان اغلدی اهل فنون شاه جهانہ قیدلر

واول کیجه یدی قلعه دن سلطان عثمان خانک میثن سرلیمه کنوردلر
 ارتسی شنبه کونی وزرا وعلمای و مشایخ عظمای جمع اولوب جنازه سلطان
 عثمانہ حاضر اولدلر وجسد پاک سلطان عثمان خانی سلطان احمد
 تربیه سنده دفن ایلدلر مرحوم سلطان عثمان واقعیه اوغراد غنه
 تاریخ آن عثمان شهید واقع اولشددر ومدت سلطنت لری درت بییل
 درت ای ویدی کوندلر

درمدح سلطان مصطفی خلد الله ملکه

کتدیسه عثمان خاتم صاغ اوله سلطان مصطفی
 سلطان بن سلطان صاغ اوله سلطان مصطفی
 حسنیله محبوب اولدلر یوسف کبی خوب اولدلر
 (46) صبریله ایوب اولدلر صاغ اوله سلطان مصطفی
 جمله جهانک شاهیددر بیروزینک اول ماهدر
 کان سکا درگاهدر صاغ اوله سلطان مصطفی
 دشمنلری هب زار اوله اکه ولیلر یار اوله
 شاه جهاندر وار اوله صاغ اوله سلطان مصطفی

مکدر بلن بو مشکلی خان مصطفادر بر ولی
 سابق مقرّبدر بلی صاغ اوله سلطان مصطفی
 روح روانک قطبدر جسم انجیره جانک قطبدر
 جهله جهانک قطبدر صاغ اوله سلطان مصطفی
 نوعی دعداد کارمز اولدی ولیسر یارمز
 بولدیق هله خنکارمز صاغ اوله سلطان مصطفی

وینه ماه رجب المرحّیک اوننجی شنبه کون شیخ الاسلام اسعد افندی
 مفتی لکدن معزول ایلدیر اسعد افندی نیک عزلنه سبب سلطان
 عثمانک جنازه سنه (47) کله دوک اولدی وهم کند ولی اختیاریله
 فراغت ایلدیر وسابقا روم ایلی قاضی عسکر لکندن معزول ذکریتا زاده
 یحیی افندی مفتی اولدی وکتخدا مصطفی افندی روم ایلی قاضی
 عسکری اولدی وبستان زاده محمد افندی اناسطولی قاضی عسکری
 اولدی وچشمی افندی استنبول قاضیسی اولدی وبلوک اغالرینک
 اکثری معزول اولوب وحسن پاشا باش دفتردار اولدی ونصوح اغای
 سکبان باشیلکدن معزول ایدوب سابقا سکبان باشی لکدن معزول
 اولوب اوتوزاق اولان عراغا سکبان باشی اولدی وبرقاج چورو اجیلر
 معزول اولدیر وسلا حداره مصر بکلی بکیلیک ویرلدی وسایر بکلی بکیلیره
 مقرّر نامهلر یازیلوب ارسال اولندی وماه رجبک اون برنجی یکشنبه
 کون سیاه طائفه سنه (48) بخشش وخراج دفترلری ویرلدی وسایر
 قوللر جماعه سی الدلر لکن یکیکیری طائفه سی بزخشیشموز النون استرز
 خرده انجه المازز دیمکین برقاج کون تعویق اولمشدر وماه رجبک یکری

اوجاچی کون یکیکیری به بخشش و برلشدر و اول هفته علاونه دائی
چشمدر وینه ماه شعبانك اوقی شنبه کونی دیوان اولوب سیاه طائفهسی
جمع اولوب دیوانه کلدلر و یکیکیری طائفهسی دئی زمره سیاهه قارشوب
غلو ایلدلر و برقاچ ادملرک قتل اولمخه سن طلب ایلدلر کم نام لری
بونلردر خواجه عرافندی و قایم مقام احمد یاشا و دفتردار باقی یاشا
و چاوش باشی خالیجی زاده و قیوچ باشی قره علی اغا و ایاس اغا و نصوح
اغا و چقان کتخدایا بك حسین اغا الیتته قتل اولنسون دیوب نعره لر
اوردیلر طائفه مرکور (49) ایسه سلطان مصطفی خان خلاص اولوب
سلطنت تختنه جلوس ایلدوک زماندن نهان اولشلر ایدی وزیر اعظم
داود یاشا طائفه مذکورى ارأعغه مشغول اولدلر اوتسی یکشنبه کونی
دیوان اولمادی اول کیجه ایچ اوغلنلری قیو اغاسن یاره لیوب و لشن
سور یوب کتورب ات میدانده اولان اؤکر میلنه ایاقلرنیدن برادر
ایلدلر اول کون چین تکر یکیکیری و سیاه یکی اوده لرده اوزنه جامعه
جمع اولوب قیو اغاسنك قتل اولما سنك سببی سویلشورکن سرای
جدید ایچ اوغلان لرندن یکیکیریلر اغاسنك قیوسنه بر نامه کتوردلر
اوقندی مفهومیو ایدیکم اگر قیو اغاسنك قتل اولمخه سنك سبی سوال
اولنورسه شهزاده جوانحضت و سزوار تاج و تخت سلطان مراد خان قتل
ایلمکه (50) اقدام ایلدی بزدی اول یمان ایشه اقدام ایدن بی امان
قتل ایلدک دملر چونکم قول طائفهسی شاهزاده اولان قضیهیه
واقف اولدقده اتفاق ایلدلرکم بوکاره شروع ایدوب بواقفاده اولاندی
جمعیت ایله قتل ایلیمه لر لکن مباشر اولاندلرنه کشیلر ایدوک بلخمدوک
سببندن اتفاق ایلدلرکم سرايه واروب عالی بختی چقاردب قتلنه قصد

ایدن کم ایدوکن سؤال ایدهلر شهزاده دج کندویه قصد ایدنلری دیو ویره سپاه ویکیکری بوکاره شروع ایدنلری وارب قتل ایدهلر غامتا سپاهدن برمقدار ادملر سپاه طائعه سن اویدرب وزیر اعظم داود پاشایه واردیلر وایتدلر کم شهزاده مزانه سبیدن قصد ایلدک ددکلرنده داود پاشا بزم شهزا دهلرک قتلای خصوصه صنده خیرم یسوتدر دیوب قسم ایلیوب خلاص اولدلر ارته سی دوشنبه (51) کونی دیوان اولدی وزیر اعظم داود پاشا معزول اولوب سابقا میر سراخور ایکن مصر بکلر بکیسی اولوب معزول اولن مرّه حسین پاشاکم سلطان عثمان زماننده معزول اولمش ایدی دیوانه کلدلر داود پاشا یکرری درت کون وزیر اعظم اولوب معزول اولدلر وینه ماه شعبانک طقوزجی یکشنبه کونی اوده باشیلر یکیکری اغاسنک ادملر وایچ اوغلانلر رد ایتدر میکچون اغایه سولدلر زبیر اورته جامعه قتل اولنان علی اغانک خدمتکارلری یکیکری اغاسی اولان درویش اغایه خدمتکار اولمشلر ایدیلر خدام مدکور ایسه علی اغا زماننده هریرسی طریق بجایش اوکرنوب علی اغانک ید رشوق اولمقین درویش اغانک داعی نامن یرامز ایدلر دیوب سولدل کلرنده درویش اغا بچله سن رد ایلدلر و مزبور یکشنبه کونی وزیر اعظم (52) مرّه حسین پاشا یکیکری طائعه سنه قیون انجمن ویردلر و سپاه ملازم لرنه دئی بشیوز غروش بهاء غم ویریلوب ماه شعبانک اون برنجی سه شنبه کونی طائعه ملازمین انجمن حصه امک ایچون سلطان احمد جامعنه کلوب اتلرندن ایندلر حصه بکلنده ارا لرینه نزاع دوشوب یری برلرینه کیردلر سبب نزاع بوایدیکم سپاه ملازم لری چوق و سلاحدار ملازم لری از ایدی زمره سپاه تنصیفه راضی اولما یوب

لڭ وعناد ایدرکن بر دیوانه مانند مستانه جامع قیوسندن ایچرویه کردی برالنده یالن بچاق وبرقوله عباسی سیر ایدوب طائفه ملازمینک اوزرینه یوزیوب انی انده وپوی بونده اوج نغر سیاقی بحروح ایدوب ملازم باشی بچیا بکی قتل ایلدی طائفه ملازمینن الاق بولاق اولوب (53) سکسن نغر ملازم سپاه غیرت وحیت ایدوب دسته چوبلر وبوز طغانلر ایله اول دیوانه احاطه ایدوب جنکه مسغول اولدلر دیوانه نعره لر اوروب قنی بئم عثمان خامی نیلدکوز دیوب یش نغر سپاه دئی بحروح ایلدی دیوانه یه ظفر بولجا دقننده سکسن نغر ملازمک سکسن نغر خدای اغالرینه موافقت ایدوب بله جنکه آغاز ایلدلر باری نه قصه دراز ایدهلیم بر ساعت نجومی مقداری جنکدن صکره اول یوز القمش ادم اول دیوانه بد بختی بیقوب باشی کسیدلر اول کون علها مشاوره ایلدلر اما مشورتلری نیدوکن کسه بلزدی اول سبیدن خلق سو ظنه واردیلر زیر اعلا سلطان مصطفی خان خلاص اولدوخی زمان بیعت امرنده سلطان عثمان جانبدن صالح ایچون کلوب بیعت (54) امرنده بر مقدار مخالفت کوشنردلر اول سبیدن یکبچری وسیاه طائفه سی علهانک مشاوره سن پادشاه تبدلانه دردیوب علها حقنه سو ظنی ایدرلدی حاشاکم علها شریعت بوکونه مشاوره ایلیدلر علها حقنه بوسوزلرک جمله سی بهتان عطاچدر ینه ماه شعبانک اون دردنجی جمعه کونی شاه کریم الخصال وعدیم المثال سلطان مصطفی خان یوسف جمال سلطان احمد جامعنده جمعه نمازنه چقیدلر اول مقدار سطوت وصلاحیت ایله چقدیکم خلق عالم پادشاهک حسن تماشا سنده حیران اولدلر الحق بو حسن وهیبت جلال شاهان سلغدن بریسته

میسر او لما مشدر کرچه کم پادشاهک زیب وزیرتن سیر ایدنلر زویه دیداردن محروم اولدلر و مشاهده دیدار ایدنلر زیب وزیرتن سیر ایده مدیلر محمد الله که (55) پادشاهز ابا واجدادنک دارات وایینن احیا ایدلر زیر سلطان احمد و سلطان محمد خان حضر تلرینک زمان شریفلر نده اولان جمعه رخت لری سلطان عثمان خان زمانده مَعطَّل قالمش ایدیینه پادشاهز زمانده تجدید اولندی مصراع حسن خدادار را حاجت مشاطه نیست

پادشاه خرشید جاه حقنده بعضی نادان قوم سوظن ایدوب گفت وکویه سبب اولدلرکم پادشاه جهان آتده اوتورمز دیوب غیبت ایدنلر چونکم شهر یاری بوآداب و اوضاع اورزه کوردیلر منافق خیلنک قلب لری نار حسدنه هیزم خشک مثال دوتوشوب یاندی ینه ماه شعبانک یکر می پنج شنبه کوفی شیخ الاسلام یحیی افندی وقاضی عسکرلر وزیرا اعظم مرّه حسین پاسا واستنبول قاضیسی سلطان احمد جامعنده مشاوره ایدلر (56) فاما بو مشاوره اوقافنک زاید بیت الماله ادخال ایلمک ایچون ایدی بومشاوره نکه اصلنه یکیکری وسپاه وقوف حاصل ایلمیوب علما مشا وره سی پادشاه تبدلا تنه در دیدلردی اول سببدن میان ناسده گفت وکو چوق ایدی فاما بوخصوصده گفت وکویه سبب اولان قتل اولمخه سی طلب اولنان فراریلری توابع ولواحق ایدی جهدلری بوانیدیکم علماء دینی جیوش مسلمین ایله خصم ایدوب بربرلرینه دشوره لر اول سببدن خلق اراسنده مساوییه شهرت وپروب علماء دینه بهتان ایدرلردی وعوام ناسدن بعضی بون ادملری ایناندر لرلردی پادشاه ولینک منکرلری زیاده ایدی مرحوم جلال چلبی

منکرلر حقننده برنج اییات بیور مشلردر مناسب حال اولغین اون
بیت تبرکا تحریر اولموسدر اول (57) بیتلر بونلردر

مثنوی

اهل حکمت بو حالنه جازم	شاد وغم بربرینی مستلزم
یعنی عمرود ایلسه تسلیم	اَکَلَا نَکَلْزُ مقام ابراهیم
لَحَّ فرعوننه دوشمنسه موسی	اولماز یدی عصاسی اُزدرها
کرايو جهل اولسه مرتد	ظاهر اولمزدی معجز احمد
کلوکز صدقله دعا ایدهلم	عاقله مدحله ثنا ایدهلم
ویره انصاف انلره باری	محو اوله شریقله افکاری
شیطننت زائل اوله جاهلدن	اهل دل قورقله آزادلدن
سوزلری حق ایسه مثاب اوله لر	اکی عالمده کامیاب اوله لر
افترا ایسه اوله لر مغیبون	قله لر روز محشرده ملعون
بو مراده اجابت اوله قرین	اهل انصاف اولن دیسون امین

وینه ماه شعبان المبارکک عشر اخرنده وزیرا اعظم مرّۃ حسین پاشا
همیع اوقافک تولیت و نظارتی زمرّۃ سپاهه بخش ایلدیلر وینره ماه
شعبانک یکرّم ید بخنی (58) پنج شنبه کونی یکیکریلر اغاسی درویش
اغای معزول ایدوب قرمان بکلر بکی لکن ویردیلر وسعادتلو پادشاه
یکیکریلر اغالغی سلاحددار بیرام اغایه احسان بیور دیلر درویش اغای
قیودان قالدرب بیرام اغای قیویه کنوردیلر اول کیجه وزیر اعظم مرّۃ
حسین پاشا معزول اولن دریش اغای تعجیل برمداینه قایغته قویوب

کوندردلر ارتمسی جمعه کونی برخبر شایع اولدکم وزیر اعظم معزول اولان اغای قتل ایلمش ددکلرنده زمرة شهاده ویکیکچری یکی اوده لرده ات مید اننه جمع اولوب ایتدلر وزیر اعظم مره حسین پاشا بوکون اغامز اولدردی یارن بری کون برز ایکیشیر بزی دخی قهرمغه بشلر هوا حوال پادشاهزه اعلام ایلیمه لم کوره لم اغا قتل اولند و غنه پادشاهک فرمانی وازی یوقی بیله لم دیوب یکیکچری و سپاه (59) قلیج لرن بغلوب جمعیت عظیمه ایله ات مید اننه کلدلر و ذکر اولنان احوالی عرض حال یازوب اون نفر یکیکچری و اون نفر سپاه جمله دن اختییار اولنوب عرض حالله سرایه کوندردلر و باقی عسکر دانی آت مید اندنن سرای قیوسنه روانه اولدلر ذکر اولنان عرض حالی اول کپدن یکری نفر آدم کنوزب سرایده دار السعادة اغاسی اسمعیل اغایه و یروب پادشاهه کوندردلر سعادتلو پادشاه صوره حاله واقف اولدقده برخط شریف تحریر ایلیوب دار السعادة اغاسیله طشریه ارسال بیوردیلر خط شریف کلوب اوقندی طشرده اولان عسکر دی کلوب سرایه داخل اولدلر مفهوم خط بوایدیکم اوج مُسْتَقْدَم وزیرم واردرد داود پاشا و کورجی محمد پاشا و لفکلهو مصطفی پاشا اوچیده ایو (60) ادملردر اما مصطفی پاشا بی غرض ادمدر هر قنقسن دلرسکز وزیرلکی ویردم دیو بیورمشلر خط شریف اوقندقده جمعیت ایچندن داود پاشا توابعی داود پاشای استرز و محمد پاشا توابعی محمد پاشای استرز دیدیلر و مصطفی پاشا توابعی مصطفی پاشای استرز دیدلر بویله اولیجق سوز الاجه لندی تکرار دار السعادة اغاسندن رجا ایلدلرکم پادشاهه واروب عرض ایلیمه جوابلری بوایدیکم بزپادشاهه فلانی وزیر ایلسون دیهمز هر قنقی قولون

دلرسه وزیر ایلسون خان مرّه حسین پاشای معزول ایلایوب قتل ایلسون
 ددکلرنده دار السعادة اغاسی تکرار پادشاهه وارپ احوالی عرض
 ایلد کلرنده مصطفی پاشا حقتده مزید عنایت پادشاهی ظهوره کلوب
 سعادتلو پادشاه وزیر اعظم لغی (61) مصطفی پاشایه احسان بیوردلر
 و مرّه حسین پاشا بکری بش کون وزیر اعظم اولوب معزول اولدی
 و مرّه حسین پاشانک جمیع مال واسبانی بیت المال ایچون ضبط ایلدلر
 یوقاروده ذکر اولمش ایدیکم معزول اولان درویش اغای برمداینه قایغنه
 قویوب کوندر مشلر ایدیلر ارتسی بوغوغا قویقدقه اردندن یوکرک
 قایق ایله ادم کوندرب درویش اغای دوندرب کتوردلر ماه شعبانک
 طقوزنجی شنبه کیجه سی اورتی جامعه کلدلر ارتسی شنبه کونی
 یکچیری طائفه سی جمیع اولوب ینه درویش اغای اغالغه استدلر عرض
 حال یازیلوب پادشاه جانبینه کوندردلر درویش اغا اول کون اورتی
 جامعه سعادتلو پادشاه ولینک کرلمات علیّه لرندن برکرامتن
 حکایت ایلدلر برکون سعادتلو پادشاه اسکدار باغچه سنده ایکن
 (62) خواجه محمود اغایه فرمان ایلدلر کم وار فادن یوده برمشهد وار
 ایچنده برصاغ قیون دفن اولمشدر اول قبری ایچوب اول قیون یونده
 کتور دیو بیورد قلرنده بستانجی باشی درحال برقاج بستانجیلر ایله
 واروب پادشاه ولی نشان وپردوکی قبری ایچوب ایچنده برقیون بولدلر
 درت ایای باغلو وکوزلری دکلمش بستانجی باشی اول قیون الوب
 پادشاهه کتوردلر سعادتلو پادشاه اول قیونک ایای بندن الوب کوزینک
 واغزنیک ابلکلرن سکوب قیون بستانجی باشیه تسلیم ایلایوب
 وار بوقیون بسله دیو بیوردیلر یکچیری اغاسی بن قیون کوردم دیو

بیوردیلر پادشاهك یونك امثالی کرامتلی بی نهاییه در جملة کراماتندن
 بریسی بودرکم اول تخت پادشاهییدن رفع ایند کلرنده قول طائغسی
 سنی (63) استمز دمشلر ایدیلر اول زمانده سلطان مضطبی بیور زلرکه
 برکون کله کم قول استمز دیدوکوکوز قوللر بنی ارایوب دولهلر دشمش
 ایدی نطق شریف لری درت حقیق یله قریب زمانده ظهور ایلدی کم
 قول طایغسی ارایوب پادشاهی بولوب خلاص ایلدلر وکنند ولرینه
 اولان افترا دن فور تولدلر قول طائغسی سنی استمز دینلرک دروغ بی
 فروغ لری اشکاره اولدی سعادتلو پادشاهك اگر هر ظهور بولان کرامتی
 ذکر اولنسه حکایه مز قالور ارباب معارف اولانلره بومتدار ذکر اولندوغی
 اکتفا ایدر دزینه سوزمه کله لم چونکم یکیکیری طائغ سنك عرض لری
 پادشاهه واردی سعادتلو پادشاه یکیکیری قوللرینك عرض لرن رد
 بیور میوب یکیکیری اغالغن یننه درویش اغایه و بیروب بیرام اغایه
 یوسنه بکلر یکیلکی ویرلدی خطاً (64) شریف کلدکده کتخذا بك
 علی اغا و باش چاوش اهل مذاق احمد اغا اورته جامعه کلوب درویش
 اغای اتلاندرب قیویه ایلندلر یننه ماه رمضان شریفك اولی شنبه کونی
 دیوان اولوب سابقا قتل اولغهمسی طلب اولنان فراریلرک قتل اولغهمسی
 طلب ایلدلر و سابقا ذکر اولغش ایدیکم ارباب نفاق هرامورده یکیکیری
 و سیاه طایغ سنك اتفاق لرن کورب کفت و کویه شهرت و بیروب قولی
 طائغسی پادشاهی استمز دیلردی چون بوخبر سرایده شایع اولدی
 و سعادتلو پادشاهك معلوم اولدهده برخطاً شریف تحریر ایللیوب اغا
 قیو سنه ارسال ایلدلر ماه رمضانك دردنجی چارشنبه کونی بعد
 العصر یکیکیری اوده لرینه تنبیه ایلدلر کم صباح چوزبا جیلر اواده

باشیلر قیوده جمع اولد لر ارتسی ماه رمضانك بشنجی پنج شنبه کون جمع اوجاق اغالری وچو رباحیلر واده باشیلر (65) اغا قیوسنه جمع اولد لر خط شریف او قندی مفهوم بوایدیکم بنم سپاه ویکچیری اوغللرعه سلامدنصکرة بن سزك بخششکوز و ترق کوز ویردم بن سزك حقه تقصیر ایلدم و بیت المال مسلمینه غدر ایلدم و علوفه کوز بیقصور ویردم سز بنی استفا مکن مراد کوز ندر اول سزه نه حال اولدکم عالم خلوقده ایکن بنی چقاروب پادشاهر سنسن دیوب بیعت ایلد کوز ورکی حقه در صوره ظاهرده سز سبب اولد کوز شمعی سزه نه حال اولدکم بنی استغز ایش سز دیوب جواب بیردمشیلر چونکم پادشاهك خط شریفندن بوجوابلری اوجاق اغالری وچو رباحیلر واده باشیلر بوجوابلر اشتدلر جمله سی ترکزدن چاغرشوب حاشا بزم بواشلردن خبرمز یوقدر و جمله یکچیری و سپاه طایفه سنك خبرلری یوقدر بوسوزلر جمله یکچیری و سپاه حقه نه بهتان عظیمدر ددیلر و بر عرض حال تحریر ایلوب (66) اوجاق اغالری وچورو اجیلر واده باشیلر مهرلر او ردیلر مفهوم بو ایدیکم پادشاهز صاغ اولسون بز پادشاهزدن خشنودز بوسوزلر جمله قول حقه افترا در بواشلردن بزم اکاهز یوقدر جمله مزك جان و باشی سعادتلو پادشاهك اغور شریفنه فدادر حق تعالی پادشاهرك وجود پرچودلن خطالردن صقلیه دیوب صوره عرضه مهر اوریلوب یکچیری اغاسی عرضی الوب پادشاه جانبنه ایلتدلر و یلوك اغالرندن دخی جمله سپاهك رائیله عرض حاللریازیلوب مهرلیوب پادشاه جانبنه ارسال ایلدلر و قاضی عسکرلر دخی جمله ملازمین رائیله عرض حاللریازوب پادشاه جانبنه ارسال ایلدلرینه

رمضان شریفک یدنجی شنبه کونی دیوان اولوب پادشاه یوسف منقبت فریدون معدلت سکندر شوکت قوللرینه خط شریف یازوب (67) اغا قیوسنه کوندردلر اوقندی مفهوم بولایدیکم بنم سپاه ویکجری اوغللرم حق تعالی اوجاغکوزی روشن ایلسون برخوردار عمار اولک هریرلده طوئد و غکوز خیمراشلر و کوز اسان اولسون دیوب دعالر ایلهش وینه رمضان شریفک اون بشنجی کونی فرنکدن الجی کلوب غلبه دیوان اولدی و ماه رمضان شریفک اون یدنجی سه شنبه کونی علوفه چقدی وینه ماه رمضان شریفک صوک جمعه سی جتراج محمد پاشا واعظی ابراهیم افندی وعطا نصیحت ایدرکن پادشاهز سلطان مصطفی خانی یاد ایدوب بیرردیلرکه درت کوندرد پادشاه ولی برتنها اوده یه کیروب نماز قلوب اعلاق دادر هیچ کسیه سویلهز امت محمد دعا یه مشغول اولک سرنه ینه پادشاه عالم واقفدر و سلطان عثمان خاؤک مرتبه سن عالم روابده مشاهده ایلهشلهز زیاده طایفه (68) کسب ایلهش دیوب شهادت ایلدلر حق تعالی سلطان عثمانه رحمت ایلسون و پادشاهز سلطان مصطفی خانی خطالردن صقلسون بودعا یه امین دینلر اکی عالم ده برمراد اولسون سه شنبه کونی عید فطرک اول کونی اولوب سعادتلو پادشاه تخت پادشاهی قورب ایاغ اوزرینه طوب ال اویدردلر بحمد الله که پادشاهز اداب خلفاء سلفه رعایت ایدوب ایاغ اوزرینه طور دیلر زیر چار یار کزین رضوان الله تعالی علیهم اجمعین حاضر تلرینک زمان خلافت لرنده عید شریف اولدقدده ایاغ اوزرینه طوب مصالحه ایدرلردی وهم چهار یار کزین صحابه کبار ومها جرین وانصار وسایر مسلمانلر جامع شریفده بیعت ایلهشلهزدر بحمد الله که

پادشاهزدهن دج بیعت جامع شریفده اولمشهدر اول سبیدن ادا
 خلفاً سلفه رعایت ایدوب ایاغ اوزرینه (69) طوریدلر وسعدتلو پادشاه
 بیرام نمازین سلطان احمد خان جامعده قلدر

وینه ماه شوالک طقوزنجی کون سپاه هیئتنده بر مقدار ارباب نفاق
 یکی اوده لرده آت میداننه کلوب وزیر اعظم مصطفی پاشا حقتده بعض
 ناسزا کلام سویلیوب برغیری وزیر استمک کرددر ددیلسر یکچیچری
 طائفه سی دج جواب ایلدر کم بز امور معظمده مدخلر یوقدر
 روزبردن خشنودز وزیر اعظم وکیل پادشاهدر بزم وزرا حقتنه سوز
 سویلمکه زبانه کوتاهدر ددیلسر وینه ماه شوالک اون لیکنجی شنبه کونی
 پادشاه ابن ایوب انصاری زیارتنه قایق ایله وارپ آتله کلدر

درحق سلطان مصطفی (70)

شاه سلیمان نشان شاه جهان مصطفی
 زبده عثمانیان شاه جهان مصطفی
 اول شه یوسف نشان صبرله دولتابولی
 زایر ایوب اولان شاه جهان مصطفی
 شاه سکندر نشین خسرو خاور نکین
 ملک جهانیه امین شاه جهان مصطفی
 شاه فریدون ظفر داور کسری مکر
 عدله شهرتی کز شاه جهان مصطفی
 ایردی مراده کورن نوعی دعا ایله سن
 دایم اوله صاغ اسن شاه جهان مصطفی

وینہ ماہ شۆالک اون یدنجی پنج شنبه کونی پادشاه داود پاشا چفت لکنه کوچوب کتد وینہ مال شۆالک یکر می سکرنجی دو شنبه کونی استنبول قاضی چشمی افندی معزول ایدوب سابقا ادرته قضاسندن (71) معزول اولان حسن افندی کم حالا مفتی اولان یحیی افندی کون اقراسندندر اول استنبول قاضی اولمشدر وینہ ماہ ذو القعدة کونک اون بشنجی چار شنبه کونی سپاه طائنه سنک بر مقتداری داود پاشا چفت لکنه واروب دار السعادة اغاسی اسمعیل اغایه وزیردن شکایت ایدوب احوالز پادشاهز اعلام ایله بز بو وزیر استه مرز غایتده ملا محمد ددیله دار السعادة اغاسی دائی پادشاهه عرض ایتدکلرنده سعادتلو پادشاه وزیر اعظم لئی کورجی محمد پاشایه ویروب لفسکه لو مصطفی پاشا یتش یدی کون وزیر اعظم اولوب معزول اولدی وینہ ماہ ذو القعدة کونک اون التنجی پنج شنبه کونی یکیکچری اغاسی جمیع چورواجیلری واده باشیلری قبویه جمع ایدوب سۆال بیوردلرکه دونکی کون داود پاشا چفت لکنه واروب وزیر (72) استمز دینلرده یکیکچری طائنه سندندی مکسملر قارشوب بیله وارمشلرمیدر ددکلرنده او طه باشیلر جواب ایلدیلرکم بزم وززادن شکایتمز یوقدر وولدا شلمزدندی مکسه وارماشدر اکر بز پادشاه جانبه ادم کوند رملو اولیدق سلطان سلیمان زماندن قالمش اختیار امکدارلریموزدن کوندردک ددیله وینہ ماہ ذو القعدة کونک یکر می بشنجی شنبه کونی قره دکر طونخه سی ایله قره دکره سردار اولان رجب پاشا کلدرلر طولیلر وتفنکلر اتوب عظیم شندک ایله کلدرلر محمد الله کم پادشاهرک اغور شریفنک رجب پاشا قزاق کافرلرنک شیقه سنه بولوشوب جنک

و جدال و حرب و قتال ايدوب اون سكر پاره شيقه و بشيوزدن زياده
 قزاق كافرن اسير ايلددر و قورلانينك خود حدن خدا بيلور و اكي
 (73) پاره قره مرسل الدلر وينه ماه ذوا لقعدة نك يكرمي يدنجي
 دوشنبه كوئي پادشاه ولي داود پاشا چغت لكندن استنبولنه
 كوچديلر وينه ماه ذوا لقعدة نك يكرمي سكرنجي سه شنبه كوئي
 ديوان اولوب قره دكر دونمه سنه سردار اولان رجب پاشا بستر الله
 ما يشاء حضرتلري كلوب پادشاه ولي سلطان مصطفى خان حضرتلرينك
 ياي بوسيله مشرف اولددر پادشاه جهان رجب پاشايه اقدم خراج
 دكر خلعت فاخر كيدر ددر وينه ماه ذوالحجه نك ايكنجى شنبه كوئي
 ديوان اولدى و اول كيجه محكم الاي تنبيه اولندى ارتسى يكشنبه
 كوئي شاه عجم شاه عباسدن اغا رضى نام الهى كلوب محكم الاييله
 يكيچرى اغاسى و بلوك اغالرى و قيوچ باشيلر و چاوش باشى و قورجيلدر
 (74) كتهذاسى و سياه و يكيچرى و جبهه و طوبجى و عجمى اوغلان
 عظيم الاييله الهى باب شهوددن قيوچ كوشك التندن چكوروب
 سعادتلو پادشاه الهى سير ايلددر و يكيچرى اغاسى الهى يناشوب الهى
 وفاده قزلباش حسنك خانه سنه قوندر ددر الهى نك اغرلغنى و ادملرينى
 وفاده پرتو پاشا خانه قوندر ددر وينه ماه ذوالحجه التنجى چارشنبه
 كوئي اق دكر طونمه سيله فيودان خليل پاشا كلددر كقار
 خاكساره بولشمشلىر لكن درت دفعه عظيم فورتنه چكشلىر
 وينه ماه ذوالحجه نك سكرنجي ادينه كوئي يكيچرىلر اغاسى درويش اغاي
 معزول ايلددر درويش اغانك عزلنه سبب طمع خام بلاسييله اطران
 و اكافاده اولان مملكت لرده دوشن بيت الماله كندو ادملردن كوندرومك

(75) استدکنده اوجق ضابطلری ایندلر دولتلو اغا دولت عثمانیانه
 یکچیری طائفهسی پیدا اوله لی یکچیرینک بیت المالنه اوجاقدن
 کدکلو کتک قانوندر اصلا اغا ادمسی واره کلامشدر ددکلرنده اغا
 غصبه کلوب حاشا لعنت بیت المالکزه و اوجاگوزده دیمکین اوجاق
 خلقی لعنتی قبول ایلیوب بواحوالی وزیراعظم محمد پاشایه اعلام ایلدلر
 وزیر دئی پادشاهه عرض ایلدلر پادشاه ولی یکچیرلر اغالغن میر سرآخور
 اولان مصطفی اغایه ویردلر بو عجب حکمندرم درویش اغا اوجاقدن قبول
 مقدار ایلک کورمش ایکن ینه بوکونه فعلله معزول اولدی

اییات

لی کلوب ازکونده چوق دولت بولن

میر اوجاغندن بیوب نان و نمک

(76) پیرنه اوجاغنه خدامنه

منکر اولمایوب بکم حرمت کرک

پیره انکار ایلیوب سبّ ایله

نرخکه قور یوخسه میزان فلک

خوش دمش پنددده شیخ روشنی

اویوز اولور ایننه اورن کوپک

بحمد الله که حالا اغامز اولان مصطفی اغا حرم پادشاهیده نشو و نما
 بولش خدمت الملوك نصف السلوك مضمونک مغهوی حقیرنده
 کوا اولدینی ریب و مکان بیورلیه

عرض حال فقیر نوحی

محمد الله اوجاغ حاج بكتاش ولی ایچره
 اغامز اولدی بر صاحب کرم بر عارف دانا
 ملوک خدمتنده چون سلوک ایلدی تکمیل
 دینورسه حقنه انک نوله کرختی اعلا
 (77) نظر ایلرسه برکز حالمه عین عنایتله
 اوجاغی حاج بکتاشک اغاسی مصطفی اغا
 قدیمیدن قیونک بر اوجاغ اوغلی فقیری یم
 در دولت مابه یوز سور رسم نوله بی پروا
 توارج ولی سلطان عالم مصطفی خانی
 ادادن عاری مقدار نجه نوحی ایلدی انشما
 کتوردی در کاهوکه بزاکی ساده ورقاسم
 اولید نام شاهیلله مزین هرورق حالا
 دوام دولته عرض هر ایتک دکمل مقصود
 مراد الملق امیدیلله اولیدر طبعز کویا
 ترقی ایلیموب احسان تنزلدن خلاص ایلله
 ثنا خوانک اولم تا عزم اولد نجه بویین ادنا
 بودعای قوللرنک حسب حالیدر کم تحریر اولندی

(78) تضرعدن غرض خیر دعادر غمگی دن مراد اولان ثنادر
 قوی قولک دعاسی بر لغار بیل کرمدن فاتحه دیکه قابل

دعايه اولسه معتاد اصل آدم ايشى انك عبادتدر دمام
نه دولتدر دعاده اوله دائيم جنان اهلينه پس بودر علام

C

مثير الاحزان في مقتل السلطان عثمان تغذده الله بالرحمة والرضوان
واسكنه فسيح الجنان مولفه مير اللواء الشريف السلطاني وصاحب
العلم المنيف الخافاني مولانا الامير عثمان بيك كان الله له حيث يكون
ولطف به في كل حركته وسكون م.....

(p. 11) والسبب الداعي لقتل سلطان الاسلام. انه عند عوده من
غزو الكفرة الليام. وفوزه باجر الجهاد في سبيل السلام. قصد حج بيت
الله للحرام. وزيارة قبر نبيه عليه الصلاة والسلام ليفوز باجر الحج
والزيارة. ويجمع بين الغضيلتين. ويرقي الي الدرجتين. فلم يتم له
هذا المرام. وحيل بينه وبين ما رام. ولم يتيسر الحج لاحد من ابيه
السلاطين. لعوايق الملك وحفظ المملكة والمسلمين. ولكن من هتته
عليه وشهامته القوية وشجاعته الصرّية. كان يقدم علي ما لا يقدم
عنه هام. ولا يبلغه ضرغام. مع وفور حله وذكي ذهنه. وسلم ذوقه.
وتوقد فهمه. فلم يتم له هذا الامر. ولم يساعد الدهر. علي بلوغ
الوطر.

مفرد

ماكلها يمتنى المرئيدركه ، تجري الرياح بما لا يشتهي السفن ، (p. 12)

وجرت امور. جرت لاطهار ما في الصدور. وجملوا قصده الشريف. علي خلاف ما في خاطره المنيف. وظنوا السوء بالمبرأ منه العفيف. هنالك كثر اللغو والقييل. واتسع الفتق فلم يمكن له الرقي. وحال الحال. واستحال الحال. فلا حول ولا احتيال ولا نفع. ووقع الهرج والمرج. واختلفت الآراء بين العلماء والوزرا. وعظماء الدولة والكبرا. وتواطء بعضهم مع الجنود والعساكر. ولم يجد السلطان من يقوم بسلطانه. وبرحم شبابه وياخذ بناصره من اعوانه. ولا معيناً ولا مغيثاً ولا نصيراً. ولا راداً عنه ولا قائماً دونه ولا ذاباً عنه ولا ظهيراً. من خدم وحشم وكبير وصغير. وجيل وحقير. فسطوا عليه وكفروا بالدين. وخانوا العهد والذمة. ولم يرعوا لآبائه وله حرمة. ولم يراقبوا فيه الله. ولم يخشوا نعمة الله. واقتروا عليه زوراً وبهتاناً. وتعدوا للحد وعدوا عليه بغياً وعدواناً. وادلوا العزيز وقتلوه ظلماً وطغياناً. لامر قدرة القادر للحكم. من ازل القدم. وجري به في لوحه القلم. انا لله وانا اليه راجعون. وسيعلم الذين ظلموا اني منقلب ينقلبون. ولا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم. من هذا الخطب للجسم. والحادث الكيس. ان هذا (p. 13) هو آلاء المبين. فوالله لينتقم له المنتقم الجبر. المقتدر الفهار. وليقتل منهم الرقيب الحسيب الشهيد. بصديق النسيب الشهيد. كما قتل بدم من قتل قبله من الاخيار فقد ورد في الاخبار. عن العلماء والاحبار منهم الخبر عمر الملا. روى عن بن عباس رضى الله عنهما قال قال رسول الله صلى الله عليه وسلم ان جبريل عليه الصلاة والسلام اخبرني ان الله عز وجل قتل بدم يحيى بن زكريا سبعين الفا وهو قاتل بدم الحسين سبعين الفا وسبعين الفا وروى الامام عبد

الرزاق ان عبد الله بن سلام كان يدخل علي محاصري عثمان فيقول
لا تقتلوه فوالله لا يقتله رجل منكم الا لقي الله اجذم لا يد له وان سيف
الله لم يزل مغودا انكم والله ان تقتلوه ليسلنه الله ثم لا يغد عنكم
ابدا وما قتل نبي قط الا قتل به سبعون الفا . ولا خليفة الا قتل به
خمسة وثلاثون الفا قبل ان يجتمعوا فقتل في واقعة الجمل عشرون الفا
وثمان مائة رجل ثمان مائة من اصحاب سيدنا علي وعشرون الفا من
اصحاب سيدتنا عائشة رضى الله تعالى عنها وعنهم اجمعين وقتل في
واقعة صفين من اهل العراق والشام في مائة يوم وعشرة ايام مائة
الف وعشرة الاف وقتل سبعون الفا من اهل (p. 14) الشام خمسة
واربعون ومن اهل العراق خمسة وعشرون ولو شاء الله ما اقتتلوا ولكن
الله يفعل ما يريد له ملك السموات والارض والي الله ترجع الامور
لايسال عما يفعل وهم يسالون لما يريد وقد رثا السلطان الشهيد السعيد
المرحوم . كثير من افاضل الروم . بمراثي تركية وفارسية فرثيته بهذه
المرثية العربية فاقول بدمع حزين ودمع مطلول .

p. 26
vers 325 فكان ما كان بالتقدير من ازل الا زال منزلها في السجود بالسهم
وذاك ان الرضى لما غزا بجيوشه القرال ملىك كنة ذوى السهم
الكافرين فاردى جهنم واحاط ما المحيط بهم بالجيش والسهم
p. 27 ونكس اعلام اهل الكفر واخذهم بالقتل والسبي والتشتيت والسهم
وعاد منتصرا ميودا فاراد للسج للكعبة الغرا بالسهم
وربارة المصطفى هادي الانام ولثم تراب وطأته بخدرة السهم
330

وجلّ مطلبه لعلّوّته الدخول فيمن سعي لببيت ذي العظم
 وسعي وطاف وصلي بالمقام وجاء بحجرة وحسا من افضل التّجمر
 من زمزم ومضي الي مني وبها بلغ المنى ونقي في موقف الرحم
 من الذنوب لقول رضى المهيم من حج الحديث ما قد صار ذو القدم
 335 من الغزاة المجاهدين في الحكم فلم يتم سوي الجهاد للقدم
 وللرضي مانوي وقد تقدم بالتفصيل في خطبة الكتاب المفهم
 حتي اذا جلدوا قصد المليك علي الخلف ثم تواطؤوا علي العلم
 بغيرهم بغتة هجم الجنود علي السلطان دار السعادة منزل الكرم
 بالقسطنطينية الكبرى مدينته ومن علي تخته العالي ذو والكُمر
 الي الخضيض انزلوا سلطانهم ووطنوا به الي الحين ماشيًا علي القدم
 340 في ذلة بعد عزة فؤاد سفا علي عزيز تزيّ بارعد النعم
 وشب في عزة عدا يقاد ذليلاً كالاسير مهاناً في اكفهم
 نقضوا حبول بني عثمان ذو القدم خابوا خزوا خذلوا خسروا بحشرهم
 خانوا الامانة في ال المرباط عثمان المجاهد في سبيل ذو العظم
 345 قتلوا مليكهم سميه رهقاً كقتل عثمان ذي النورين والرمز
 نكثوا بجهلهم حبل الامام وانما علي انفسها نكثت ذو والاضمر
 رفضوا كرافضة نعم المرضي خذلوا سلطانهم خابوا برفضهم
 وعلي مليكهم تكاثروا ترة والتميت في قيد اسرهم بقصرهم
 يقاتل اجنادة فردا كعستهم من عزمه بذمة مع باسه العزم
 350 بظلمهم اثبتوا في راس مالكمهم ملك الملوك محدداً من التخم
 واخنوه جراحا وانشبو رهقا اظفار انصالهم في منزل الادم
 وبلا احتشام علي محاسن الحشم حشم الرضي قبضوا حتي على الشهم

- عُشِيَ اعتدوا كاليهود وظلمهم طرخوا في عنقه وترًا خنقًا بجورهم p. 29
 خنقوا للخليفة أنا لئلا أنا راجعون الي ذي العزة الحكم
 برئت منهم ولا ارضي بما فعلوا ولسوف القي غدا ربي ببعضهم 355
 عوا شقوا ايسوا من روح ذي الرحم بالغيب بآوا من الجبار والنفير
 اواه والمملك السلطان مستجدا معقر الوجه مرديا علي الهدم
 ملقي طرحا صريعا لا تحجير له ولا معين من الاعوان والحشم
 سلمت ليه امرة فليس لما قضي من الامر دافع من الامر
 احد له الامر يقضي في الخليفة بالتسلسل لا يسال العلام في العلم 360
 عن فعله فهو المختار يفعل ما يشاء في ملكه قضي علي العلم
 بالحق قدر اجال الجميع كذا اراقتهم قبل خلقهم من العدم
 فلا نجاة لهم من اليقين ولو حلوا بروج مشيدة من الاطم
 وان سعي المرء او لم يسع ليس له قسم سوي ما حباه قاسم القسم
 وما يكون جري يراع رحمة في لوح حكته من عالم القدم 365
 قضي بحكته فاحيا واهلك واسعد من اراد سعادت من النسم
 واشقى وافقر واغني من اراد وقرب من اراد له الرلغى من الامر
 واقصا وحقا واعلا من اراد اليه الامر يفعل ما يشاء في العلم
 عن فعله غير مسئول ويسال عن افعال كل الوري في الموقف العرم
 فليرضي اسوة المرتضي عمر وميته وعلي راي القدم 370
 وبسبط طه الحسين ونسله وبني الزهراء بضعة خير العرب والجم
 وآله الغر السعداء من حصلت هم الشهادة والشهاد ذو القدم
 من النجاة من كتبت سعادتهم في لوح قدرته الحفوظ بالنقم
 مصيبة لن يضاب بمنتها ابدا آل المليك سمي خليفة الحكم

375 عثمان مذجلس الكرماء فوق سرير الملك وانتشرت في البرو الطغمر
 شرقا وغربا بنصر الله خافقة اعلامهم وسرت في السهل والعلم
 اسرار احكامهم في الخلق نافذة وسعت ملوك الدنيا طوعا لا مرهم
 عظمت مصيبتة علي الانام فلا حول ولا قوة الا بذي العظم
 380 وقد رضينا بتقدير القدير وسلمنا له الامر بالتقدير للحكم
 بلا اعتراض له الاشياء يفعل ما يشاء في الملك والملوك والعلم
 بامره كل شي في الكتاب مقدر بتقديره من عالم القدر
 وليس متحرك الا بقدرته بسهل او علم ببر او طغمر
 وكل كآينة في الكون كآينة لها المكون في التكوين ذو العلم
 385 فيا آولي السلم والموفون بالذمير راعوا زمام الخيفة ثابت القدر
 ولي نعمتكم وخذوا الوترة من قاتليه ذوي العدوان والتحم
 وارعوا وصيته وقوله لكم اوصيكم الله ربي خير منتقم
 لما احس بقتله خذوا بدمي من قاتلي فقد احتسبت بالحكم
 يا قاتل الله قوما كان شانهم قتل الامام الامين الطاهر الارم
 390 خليفة الله سلطان الانام امير المؤمنين سليل السادة الكرم
بجزهم الله بجزهم بما ارتكبوا في يوم عرفهم من سوء فعلهم
 395 بعدا لقوم لقد ساروا بجهلهم سير العنيد يزيد الفجر الحمر
 خانوا الامانة في ولي نعمتهم خابوا خزوا حذلوا بأوائهم
 وما راعوا قط لباء المكسر ما لهم عليهم من الاحسان والكرم
 395 ولا دعوا الذمام خليفة للحكم حقا ولا حرمة حرما بجرمهم
 من رجة الله يوم لقاء فما يلقون رثهم في يوم حشرهم

فهم كما قال مولانا وما نقولوا إلا أن اغناهم من فضله العظم
وكل ما نعملوا بغبي ومغتسل علي الخليفة من ثرة ومن اضم
حاشا المبرء من تعب ومن تعب يشينه ومشاكين ومن اضم
صداوة عن حج بهت الله ثمر زيارة قبر طه ودولها بظلمهم
400 مضي شهيدا واخرى الله قاتله وحل مع قاتلي عثمان للبصر
ولسوف يقتل منهم المهين خمسة مع ثلاثين الف لا يحترامهم
بسفكهم دم سلطان الميرين والفاقين من ارض ذي العظم
خاقان بحرية والبشري خليفة ملك السلام جامي البيت والحرم
p. 33 لما عن الحمر عبد الله نجل سائر الحارث اسم ابيه كان من قديم
405 خيرا من اليهود عالما ببعثة طه خاتم الانبياء لكافة الامم
من الكتاب واسم عند مبعثه بالحق الخلق يروي عن ثقاتهم
ان الهام علي محاصري ختن النبي كان يحش لعصبة الاضم
يقول لا تقتلوا عثمان ان حسام الله ما زال مفودا وذو الكرم
سجانه ان قتلوهما الرضي ليسكن الحسام عليكم ياري العلم
410 وعنكم قط لا يغدر وما قتلت قوم نبيا بظلمهم من القدر
الا به قتل الحمار منتهقا سبعين الفا ولا خليفة لسمي
الا به نصفها قتل اجتماعهم قتل الاله بعدله من النسيم
وبعد له بينهم يلقي العداوة والبغضاء بعد توادهم من الاضم
كما يقتل سميه الخليفة القي بينهم خير مقتدر ومنه قتلهم
بعد التواضع والقربي التماسين والشحنا والبغض حتي قيل في ندم
بدم الرضي قتل الحمار من غضبي سبعين الفا وفي نقل لبعضهم
p. 34 مائة وعشيرة الان بواقعة بين الحجاب كما بصيب ذي العظم

يحيى الرضي قتل الجبار من اضر
 420 سبعين الفا وبالجسمين ذي الششم
 نيا فوادى تفتت ثمر يا كبدي
 وعليه يا عين جودي بالشريق
 بمستهل من الشوبوب منجم
 وابكي وبكى علي عين العيون واعولي
 425 سلطان الاسلام من كثرته ابدا
 له السلام من السلام مسكنه
 وعلي ثراه مقيل الروح هل جدا
 علي الدوام من الرجن ما جلت
 وما اعلن السهر في ليل وما
 430 وهل نجم من السماء وانجم السماء
 وما سرت نسبة من حاجر بحر
 وما بكت مزنة فاضت مداها
 وسبح السورق بالانصار من ورق
 وبعد ما آفلت شمس الشهيد
 435 واظلمت بعده دار السعادة لما
 فاشرفت شرق المولي الرشيد اخي
 ختن النبي مراد نجل احمد سلطان البسيطة نجل سمّي ذي العصم
 محمد ملك الدنيا ومالك ارقاب الوري فاجلا عن عزة الهدم
 بجلوسه فوق تخته النظام
 واجي الكون متهجا والياس في نعم
 440 فادام دولته المولي وبلفه
 مراده وجي عيراده اليكسر

دين الهدي واعز المسلمين به . وجاء من كل سوء بالهدي العصم
 الله يرشده الله يسعده الله ينجده بجنوده الكرم
 الله يخلده الله يعصده . الله يوجده بفضله العزم
 الله يسنده الله يرفده الله يحمده بالروح والنعم

فقد كان الجور استولي علي علي العباد . وفساد ابنآ العرفان قد دعا الي
 الفساد . واصبح العلم في جفوة . وامسي العالم في قسوة . الي أن
 اسفرت وجوه المقام الاعظم . والملك الاحشم . والشاقيان الانخم .
 والسلطان الاكرم . ضاحكة البشر . طالحة البر . مقدمة الذكر . علي
 الكرام الغرر . تقديم بسم الله في السور . فايقت عيون الفضائل بعد
 مجودها وهودها . واحيت موات وهاد الثرى ونجودها . فارتنا ما كانت
 السير تسمعنا في فنون السياره . واستقبلتنا بما كانت الاماني تخيليه
 من الحسن وزيادة . فلا زالت انوار دولته ساطعه . وبجارج كرمه هامة .
 ووجوه مو اليه بنضارة الاقبال مودة . وخدود اعاديه بقتر الادبار
 مرتدة . وبلغه الله كل المنى والمراد . وذلك نواصي العباد . وملكه سرّة
 العالم وصغوة البلاد . وقضي لاوليائه بالعرز والاسعاد . وحكم لاعدائه
 بالذل اللازم . والغل الراغم . وايد عزآيمه بامداد الفتح المبين . وشيع
 اليه بجنود النصر والتمكين . وقاض فضله وهذل ما دامت السموات
 والارض . وعم عدله وشمل طولها والعرض . ونصر جيوشه التي اذا
 عرضت شافهت الاعداء بهول يوم العرض . وعال ايتام آدم بنوافل
 جودة التي هي عليه كالغرض . وجعل ابوابه الشريفة . واعتابه المنيفة .
 منجاة كل وافد وقاصد . ومنجع كل رايم ورايد . وكعبة فضل تحني

אליה ثمرات كل شي من الحمائد . ويحيي اليها بضائع العلوم والاداب
 من كل مرمي تحقيق . وتضرب اليها اكباد المطي من كل فج عميق . الي
 ان يؤول الغارطان . ويجمع الخافقان . ويضع معدته السماك الساج .
 ويصاد من نهر الجرة حوت السما الساج

مفرد

وحتي يلتقي من بعد ياس سهيل في الكواكب والثريا

D

5	<p>"אוקיר אנוש טפו בקורותו "למלך עלי עמו בקרו אלא "ישב בים מלכות ברוב סמשה "היה אנוש נריב ברוב חקרו "ובכל אשר פנה להדחם "אך יקר רוח כליל יפי "פניו פני אנה ברוב הורו "דורש ודבר טוב לכל עמו "אזי בבחורותו הני חלה "בניו קטנים הם ולא מלך "גבר אזי אחיו אשר נקרא "ישב בטלנותו מקום אחיו "מלך אזי מלמן ומוסטפא "הנר אזי חרב עלי מתניו "הוציא נקמן אז לסתנה "ולעוקרים נגדו ספור חון "היה סאר שונה לנשים הוא</p>	<p>אחמד וסלמן שאה במלכותו מלך יפח סאר במראיתו מלא מקום אביו בקטנותו עמו שמחים הם בשמחתו הראוי לכל עם את גבורתו מלה וגם ריפה בעת צאתו רואיו סאר ששים בעזרתו מלם ועידון טוב שלמותו חלי סאר קשה ובה עתו עוסקן כבוד אונן בטמשלתו מלמן ומוסטפא באהבתו ירש מקומו אף נולדתו מלך אלי איוב במחלתו מלמן הני חקרים כפי חתו מלמן ומראקי בביתו כל יום אשר היתה וציאתו לא הקריב אשה במשתו</p>
10		
15		

אף כל פגלותיו וסנהדריו
 בראות איו שופטיו וסריסיו
 אז בועצו כלם להוציאו
 באו לפניו אז בקום עשה
 אקרו איו לו קום ארונג בו
 לא היא לך גאה ושיבתו
 שקמו איו אותו בחדר חד
 ימיו אשר משל תלא המה
 סלף איו עוסקן וסלטן שאה
 בן ארבע עשרת שנותיו הן
 נסול וחדל אל איוב סלטן
 הקריב איו קרדן בסנהגו
 דורון וסלאקי הלא גתן
 בו יום איו ברח סחפור כאן
 קלים היו רודפיו מצאוחו
 גור להוליכו לאי רונ'ים
 הלך לאי רונ'ים וישב שם
 קונם פטיבת סלטן אחמד
 הפסיק זמנו קמטו ימיו
 במלוד בנו עוסקן במלכותו
 על יד סקירו איש חליל פשא
 אף אחרי שובו לקוסטנדין
 גתן סקומו או.....
 אחר קצת ימים הלא הוציא
 הנדיל למשנה את עלי פשא
 שומר לנעדותיו או(י) הוציא

20
 35
 40
 45
 50
 55
 60
 65
 70
 75
 80
 85
 90
 95
 100
 105
 110
 115
 120
 125
 130
 135
 140
 145
 150
 155
 160
 165
 170
 175
 180
 185
 190
 195
 200
 205
 210
 215
 220
 225
 230
 235
 240
 245
 250
 255
 260
 265
 270
 275
 280
 285
 290
 295
 300
 305
 310
 315
 320
 325
 330
 335
 340
 345
 350
 355
 360
 365
 370
 375
 380
 385
 390
 395
 400
 405
 410
 415
 420
 425
 430
 435
 440
 445
 450
 455
 460
 465
 470
 475
 480
 485
 490
 495
 500
 505
 510
 515
 520
 525
 530
 535
 540
 545
 550
 555
 560
 565
 570
 575
 580
 585
 590
 595
 600
 605
 610
 615
 620
 625
 630
 635
 640
 645
 650
 655
 660
 665
 670
 675
 680
 685
 690
 695
 700
 705
 710
 715
 720
 725
 730
 735
 740
 745
 750
 755
 760
 765
 770
 775
 780
 785
 790
 795
 800
 805
 810
 815
 820
 825
 830
 835
 840
 845
 850
 855
 860
 865
 870
 875
 880
 885
 890
 895
 900
 905
 910
 915
 920
 925
 930
 935
 940
 945
 950
 955
 960
 965
 970
 975
 980
 985
 990
 995

גור לחוליו לטעמיהם
שם אז המורחז אנוש רשע
45 אהב עלי פשט מאד שחד
הוציא ונתן רב עלי מלכו
טחפצלים היו נשיאו עם
הלך בחלי סר מאד קשר
50 נקמה עלי פשט בבחיותו
עוסמן וסלמן שמה חלא בנו
קבץ תילומו אשר מושל
הרג אזי אחיו אשר נקרא
קם אז בחיל רב ובפכשיו
55 החליף לחוביין במלחמתו
נלחם באמה ליד ברוב כח
השתתוו לו אז נשיאי ליד
אז שב אלי ארצו ברוב שמחה
אף ציר אזי בנה וזוא'מר
60 שמחה אזי עשה ברוב גרות
נור גשורת שמחה ודונג'טא
אחר קצת ימים ברוחו שם
לקח לאשה טבנות משגים
אף טבנות לומדים אזי לקח
65 לא נח ולא שקט בעניניו
עם יוצאים דעים הלא נמלך
אחר הלא חוגא שמו נקרא
שגי לאיש בושו קמו וסר
נימל לדינ'ואלר אשר טשנה

- 70 הן כל שלשתם יצאו לו הע
ויהי בהשמע דבר מלך
הלכו ללומדים שאלו להם
גשאו ונתנו הם כפי דתם
נמנו ונמרו או נאמרו כי
75 כי טוב היות יושב בארמנו
לומדיו או כתבו כתבים לו
קרא כתבם או וחקרה לו
שמעו עבדיו או מאד רגו
מתלחשים היו מאד עמו
80 לא שתי קלבו הוא לרבותם
מתחיל לחזין את הכנותיו
אמרו עבדיו אף משרתיו לא
זסם להוציאם במרדם בו
נור לאיש נקרא שמו אשמי

E

أَبَارَةً بِأَسَا أَيْدَرُ خُشْرَوِ اغَايَةِ
نُؤْلَةِ بَادِشَاهُمُ وَأَرِيئِمَ دِمِشْ
دَعْوَاتٍ دِكَلَنُورَسَهُ شَرْعِيْلَةَ بَنَمِ
بِيُوكِيْنُ كُوجُوكِيْنُ قَيْرَارِيْمَ دِمِشْ
أَنَلَرِ ائِدْكَلَرِ بِيْنُ خُنْكَارَلِيْمِنَةِ
أَمَرُ أُنَيْ كَاتِرُ قَرَالْتَرِيْنَةِ

لَا يَمْدُرُ بُوَيْلَهُ قَالَهُ أَنْلَرَهُ
 قَوْمَانِمَ أُولُيَجَهْ أَنْلَرِي دَمِشْ
 أَلَا قَابِيلَهُ يَتَوَرُّ أُولُ نَاوَكْ تَهِي
 بَجَرُوحْ ائِيدُوبْ اْوَجَرْدِيلَرْ خَائِنِي
 عَايْ سُلْطَانْ عُمُتَانْ خَانَكْ قَانِنِي
 أُولُيَجَهْ جَالِشُورْ أُولُورِيمْ دَمِشْ
 مُرَادْمَدُرْ اِسْلَامْ بُولَهُ وَارْمَغَه
 آلْ عُمُتَانْكَ تَخْتِنِي دُورْمَكَه
 سُلْطَانْ مُرَادْ خَانَه وَزِيرْ أُولْمَغَه
 اَنَدَنْ صُكْرَهْ أُولُورِيمْ دَهْ غَمْ دِكَلْ دَمِشْ
 جَالِشُورْ لَرْ سِيَاهِي سُوْرَهْ لَر
 أَوْمَرْ لَرِكَهْ اَبَا رَهْ قِرَالَرْ بُونَلَارْ
 مَكْرْ اَوْكُوزْ بُوَيْنُوزِيْنَهْ كَدَهْ لَر
 قَوْمَانِمَ اَدَارِيمْ بُولُورِيمْ دَمِشْ
 حَقْدَنْ بَكَا بَر اِشَارَتْ اُولُيَدُرْ
 يَكْچَرِيلَرِي قِرْمَقْ گَر كَدُرْ
 قَوْمَهْ قُورْدُمْ حَاجِي بَكْدَاشْ دِيْيَدُرْ
 دُونْدُورْدُمْ يُوْرَمِي أَنْلَرْدَنْ دَمِشْ
 بِلُورِيمْ كَمْ سَبَبْ اُولْدِي بُوَايْشَهْ
 نَهْ اَعَالَرْ قُودُيْلَرْنَهْ وَزِيرْ پَاشَا
 دُتْيَايْ پَقْدِيلَرْ هَبْ بَاشْدَنْ بَاشَهْ
 خَلَالْدُرْ قِيلِجْمَ أَنْلَرَهْ دَمِشْ

حَنَكَاژَنَرُكْ بَئِدِيلَرُ حَرَمِ خَاصِنِ
 قُودِيلَرُ قَوْلِيه اُول دِيْن اُولُوسِنِ
 اُولَدُزْدِيلَرُ يَرْيُوزِيْنَكْ خَلِيْفَه سِنِ
 اَنَلَرُ يَرْيُوزِيْنَكْ يِلُوزَم دَمِشِ
 مَلْعُونَلَرُ قَمِيدِيلَرُ سُلْطَانِ عُمَّانَه
 گَاغَرُزْدَرُ كَم دُودِيلَرُ كَم دِيْنَه
 بِنِ اَنَلَرِي گَمُوزِيْم اِيْمَانَه
 يَاخُودُ بِنِ بُو غَيْرَتِيلَه اُولُوزَم دَمِشِ

MÉLANGES.

LES FOUILLES DE TAXILA.

S'il est un nom fait pour intéresser à la fois les hellénistes et les indianistes, c'est assurément celui de Takshaçilâ, la Taxila des historiens d'Alexandre. Placée dans un site admirable, au milieu d'une plaine fertile qu'embrassent de leurs ramifications les premières collines et que dominant de loin les cimes neigeuses de l'Himâlaya, compensant la chaleur de ses étés par la fraîcheur de ses hivers et habitée, tout comme le Penjab actuel, par une population intelligente et énergique, voire à l'occasion turbulente, sa position géographique à trois étapes seulement de l'Indus, sur la seule grande voie terrestre de communication entre le monde occidental et la péninsule indienne, la prédestinait à devenir un lieu d'échange privilégié pour les idées comme pour les marchandises. Aussi, tandis que les écrivains grecs nous vantent sa prospérité commerciale, la tradition bouddhique nous la donne comme un centre intellectuel réputé. Tous ces avantages naturels ou acquis furent d'ailleurs durement payés, si l'on en croit l'histoire. Ce n'est pas une situation toujours enviable pour une ville que le voisinage de la frontière et le bord d'une grande route périodiquement fréquentée par tant d'invasions. Annexée à l'empire des Perses par Darius, à celui des Macédoniens par Alexandre; cédée par Seleucos à Candragupta, bientôt révoltée, et soumise, dit-on, à nouveau par Açoka avant que d'être évangélisée par ses missionnaires bouddhistes; conquise sur les der-

niers Mauryas par les Gréco-Bactriens, des mains de qui elle passa tour à tour à celles des Çakas ou Scythes, des Pahlavas ou Parthes et de chefs de hordes venus des confins de la Chine, les Kushapas, Taxila fut finalement détruite au v^e siècle de notre ère par les Huns blancs ou Ephthalites. Ses restes mêmes ne devaient pas connaître le repos éternel. Trop de tumuli pierreux, bossuant au loin la plaine, les dénonçaient soit aux chercheurs de trésors du village moderne de Shâh-Dhêrî, soit aux amateurs européens, depuis les généraux Court et Ventura, entrés au service du mahârâja Ranjit Singh, jusqu'aux officiers et aux fonctionnaires anglais que l'annexion du Penjab amena dans le district. Mais c'est avec les explorations d'Al. Cunningham en 1863-1864 et 1872-1873 que commence vraiment l'archéologie de Taxila⁽¹⁾.

A la vérité, si ces recherches eurent pour effet de fixer définitivement, encore que de façon assez approximative, l'emplacement de l'ancienne cité, elles n'en étaient pas moins restées des plus superficielles, et sans aucun lendemain. Quand, en février 1897, nous descendîmes pour la première fois à la petite station de Sarai-Kâlâ, le chef de gare indigène savait fort bien pourquoi nous faisons halte; mais des divers monuments jadis fouillés par le pionnier de nos études il ne restait plus à voir que le plan, quand du moins il avait pris la peine de le lever : toutes les pierres remises au jour avaient déjà disparu, emportées par les villageois d'alentour. D'autre part, en apercevant à quelques milles droit au Nord — là justement où, selon Hiuan-tsang, le Bodhisattva avait jadis donné en charité sa propre tête — le grand tope de Bhallar, qui domine tout le paysage, mais ne trouve aucune place dans la topographie de

(1) Cf. AL. CUNNINGHAM, *Arch. Survey of India Reports*, t. II et V; Sir John MARSHALL, *A.S.I., Annual Reports*, 1912-1913, Pts. I and II; 1913-1914, Pt. I; 1914-1915, Pts. I and II; 1915-1916, Pts. I and II; *A Guide to Taxila*, Calcutta, 1918.

Cunningham, on ne pouvait s'empêcher de penser que celle-ci devait pécher par quelque endroit : « Où la restitution lamentablement croule, retrouvons-nous dans nos notes, c'est à propos du stûpa du don de la tête. Ce que Cunningham nous donne comme tel n'est qu'un petit quadrangle contenant un misérable tumulus; et pendant ce temps le grand tope de Bhallar ne marquerait rien et ne serait même pas noté par le pèlerin chinois : c'est tout à fait inadmissible. . . » Quand, en novembre 1918, nous nous retrouvâmes sur le même terrain, il y avait déjà cinq ans que Sir John Marshall avait commencé ses fouilles et la face des choses était complètement transformée. Tout d'abord les trois grands monticules qui se succèdent du Sud au Nord, Bhir, Sirkap et Sirsukh, ont été reconnus comme les trois emplacements successifs de Taxila, l'antique, la gréco-parthe et la koushane. Bien entendu, c'est cette dernière, la plus septentrionale de toutes, qu'a visitée Hiuan-tsang; et dès lors le stûpa de Bhallar — sauvé par de délicats travaux d'une ruine totale, que Cunningham considérait déjà comme imminente — prend dans l'identification du site le rôle que lui assignent ses dimensions et sa situation dominante. De leur côté les fouilles présentent un aspect jusqu'ici inconnu dans le pays. Qu'il s'agisse des remparts et des rues des anciennes villes ou des monuments isolés qui s'élevaient dans leurs environs immédiats, partout les excavations, constamment surveillées et minutieusement contrôlées, ont été poussées à fond. Fait non moins nouveau, les ruines ainsi exhumées ont été mises elles-mêmes en état de conservation, et des mesures efficaces ont été prises pour les protéger contre les déprédations toujours possibles, tant de la part des gens des villages, en quête de trésors ou simplement de matériaux de construction, que de celle des touristes européens, avides d'emporter quelque souvenir de leur visite. Bien loin que la fouille signifie, comme elle l'a fait trop souvent dans

le passé, l'ultime destruction de la ruine, elle aboutit ainsi à une restitution complète et durable de tout ce que la terre maternelle avait abrité de son manteau. Ce n'est plus seulement le chef de chantier qui peut déchiffrer tant bien que mal au passage un plan dont les vestiges seront prompts à s'effacer : le livre est gardé ouvert à la dernière page tournée pour que chacun puisse venir s'y pencher à son tour et lire pour son propre compte les secrets du passé.

Ces remarques sonnent sans doute le rebattu aux oreilles des hellénistes et des égyptologues : mais ce qui est devenu pour eux le pain quotidien était resté, avant la réorganisation de l'Archæological Survey, un régal tout à fait inaccoutumé pour l'indianiste. Et ceci peut expliquer, en même temps que son heureuse surprise, l'abondance et la variété des objets qui sollicitent de toute part son attention. Les remparts de Sirkap et de Sirsukh, flanqués de tours rondes ou carrées et percés de meurtrières en tête de flèche, nous donnent pour la première fois des exemples grandeur nature d'un système de fortifications que nous connaissions déjà par les bas-reliefs. A la grande rue de Sirkap, remise au jour en même temps que les venelles latérales qui la coupent à angle droit, et à ses flots de maisons avec leurs chambres d'habitation ou de réunion, leurs boutiques ou leurs sanctuaires, il ne manque qu'une plus grande hauteur de murs et une plus riche moisson d'objets d'art pour égaler en intérêt un quartier de Pompéi. Une révélation non moins inédite nous est apportée par l'édifice si curieux de Janḍiāl, avec son péristyle fait d'une muraille percée de nombreuses fenêtres, son vestibule porté par quatre colonnes ioniennes *in antis*, son *pronaos* et son *naos* malheureusement retrouvés vides de tout ornement, et derrière eux le massif soubassement encadré d'escaliers de ce qui dut être une tour pyramidale à la façon des *zikurrat* d'Assyrie. Temple assurément ni hindou ni bouddhique, probablement mazdéen,

il s'élevait juste en avant de la porte Nord del a ville, et il semble bien que ce soit celui où Apollonios de Tyane et son compagnon Damis attendirent, vers l'an 44 de notre ère, que leur arrivée eût été annoncée au roi parthe de Taxila : car il ne fait plus de doute que le récit de Philostrate ne contienne un fond de vérité. Quant aux nombreuses fondations bouddhiques dont sont semées la vallée et les collines prochaines, une sélection a dû être faite parmi les sites les plus prometteurs; et si les excavations ne nous ont encore et toujours rendu que les stûpas, les chapelles et les quadrangles de monastère habituels, la façon dont elles ont été conduites a permis de faire nombre de constatations importantes au point de vue chronologique et de conserver pour la première fois *in situ* des ensembles décoratifs d'argile et de stuc. Il convient tout particulièrement de nommer, après le stûpa de Bballar, le Chir Tope, auquel une inscription a restitué, avec son nom de Dharmarâjika, son titre à être originairement considéré comme une fondation d'Açoka; puis celui qui semble marquer, à l'extrémité de la chaîne de Hathiâl, l'emplacement traditionnel de la légende de Kuṇâla, le fils d'Açoka, victime comme Hippolyte des manœuvres d'une trop amoureuse belle-mère; et enfin, dans les replis de la même chaîne, les deux couvents de Mobra Morâdu et de Jauliân dont la découverte a achevé de susciter des rivaux aux fameux sites gandhâriens de Jamâl-Garhî et de Takht-i-Bahai.

Comme bien on pense, des recherches menées de façon aussi systématique et complète ne pouvaient manquer de rendre quantité d'objets curieux, de documents et d'œuvres d'art. Le petit dépôt archéologique de Taxila, où le produit des fouilles attend la construction d'un musée local, est déjà tout encombré de richesses. Ici encore, devant l'impossibilité de tout citer, nous n'avons que l'embarras du choix. Un épigraphiste va droit aux inscriptions dont, hélas! aucune n'est

encore en grec, mais dont une, en araméen, est la première du genre qui ait été trouvée dans l'Inde : gravée sur un fragment de pilier utilisé dans la construction d'une des maisons de Sirkap, elle vient confirmer de la façon la plus opportune la théorie courante sur la dérivation de l'écriture *khāroshthī*, en usage dans la région. Le philologue n'a d'yeux que pour les débris carbonisés d'un manuscrit de l'époque Gupta, écrit en *brāhmī* sur écorce de bouleau : c'est à peine si l'on y peut déchiffrer quelques passages sanskrits, évidemment empruntés à un *avadāna* bouddhique; mais cette trouvaille inespérée est un gage d'espoir pour l'avenir. Le numismate se précipite sur une collection de plusieurs milliers de monnaies *punch-marked*, indo-grecques, scytho-parthes, koushanes et sassanides, dont plusieurs apportent des noms et des types nouveaux. L'ethnographe se délecte à examiner quantité de vestiges, jusqu'ici trop négligés, de la vie courante, poteries, carreaux de verre, jouets en argile, et toutes sortes d'ustensiles de métal, tels que lampes, vases, trépieds, pliants, clefs, gonds, clochettes, mors, cuillers, couteaux, faucilles, fers de lance, épées, etc., sans oublier un matériel de faux monnayeur. L'antiquaire a pour sa part une vitrine pleine d'intailles, de bijoux d'or et d'émail, et de ces reliquaires qui souvent nous rendent la silhouette complète des anciens stūpas, y compris le couronnement dont les siècles les ont toujours décapités. L'helléniste s'attarde devant certaines pièces d'un caractère et d'une facture particulièrement classiques, notamment un buste de Dionysos en argent repoussé, et une charmante statuette en bronze d'Harpocrate, debout et s'appuyant à poser sur ses lèvres l'index levé de sa main droite. L'indianiste s'ingénie au contraire à deviner sous les formes hellénisantes les conceptions locales qu'elles revêtent, et reconnaît par exemple jusque dans l'aigle à deux têtes qui décore l'un des stūpas de Sirkap le Garuḍa et l'Upagaruḍa de la légende bouddhique. Fait au

premier abord surprenant, mais qui s'explique par l'extrême dureté de la pierre de taille locale: en dépit de l'abondance de cette dernière à laquelle Takshaçilâ semble devoir son nom, presque toute la décoration des couvents a été exécutée en terre ou en mortier de chaux. Les bas-reliefs et statues de pierre sont peu abondants et le schiste bleuâtre dont ils sont faits doit avoir été apporté tout sculpté des collines du Swât. Mais il n'est aucun visiteur qui ne demeure stupéfait devant nombre et la diversité des têtes d'argile et surtout de stuc le ramassées par centaines dans les tranchées. Buddhas d'une idéale sérénité, moines moroses, Bodhisattvas souriants, coquets donateurs des deux sexes, ou grotesques atlantes, ces figures nous présentent toute l'échelle des tailles, toute la variété des coiffures et toute la gamme des expressions.

On se tromperait d'ailleurs de croire que l'intérêt des fouilles de Taxila réside uniquement dans les objets et les édifices exhumés. Complétant les recherches du docteur D. B. Spooner et de Sir Aurel Stein à Shâh-jî-kî-Dherî et à Sahri-Bahlol, elles ont éclairci l'obscurité qui continuait à régner, sinon sur les origines, du moins sur les destinées ultérieures de l'école du Gandhâra. Tout d'abord elles ont prouvé que, sur les deux rives de l'Indus, nous avons affaire aux mêmes donateurs comme aux mêmes artistes. En second lieu, elles nous ont révélé le rôle jusqu'ici insoupçonné de la décoration en argile dans l'art indo-grec. Ces œuvres éminemment fragiles ne pouvaient subsister qu'à l'abri des chocs et des intempéries, et les quelques spécimens retrouvés ne le doivent qu'à un heureux accident — d'ordinaire à l'incendie qui, en consumant le couvent dont elles ornaient les chapelles, les a transformées en terres cuites. Il a fallu tout le soin et toute l'intuition divinatrice déployés dans les recherches actuelles de l'Archæological Survey, pour attester que les images d'argile n'étaient pas moins nombreuses dans les couvents du Nord-

Ouest de l'Inde que dans ceux du Turkestan chinois et que, sur ce point encore, l'Asie centrale ne faisait que suivre les usages du Gandhâra. Enfin et surtout, les observations techniques de Sir John Marshall n'ont pas seulement confirmé de façon décisive l'ordre de succession que les numismates, pour des raisons de leur cru, avaient dès longtemps établi entre les dynasties indo-grecques, scytho-parthes et koushanes : elles permettent encore de rapporter à chacune de ces périodes successives un type distinct de maçonnerie. Comme la date de la décoration suit naturellement celle de la muraille qu'elle recouvre, c'est ainsi qu'il a pu attribuer au iv^e et au v^e siècle de notre ère la plupart de ces images de stuc et d'argile chez lesquelles nous venons de constater que subsiste tant de verve imaginatrice et de dextérité dans l'exécution.

Qu'on veuille bien nous permettre d'y insister : c'est là une donnée inédite autant que capitale pour l'historien de l'art gréco-bouddhique. Assurément l'on savait déjà que l'école gandhârienne n'avait reçu le coup mortel que de la main de Mihîrakula, dans la première moitié du vi^e siècle de notre ère : mais jamais on n'aurait pensé que son activité avait pu se prolonger aussi longtemps et de façon aussi méritoire. Évidemment les diverses branches de sa production artistique ont connu des fortunes diverses, et l'heure de la décadence n'a pas sonné pour toutes à la fois. La première technique qui — comme on pouvait s'y attendre en raison des conditions spéciales qui la régissent — ait périclité est naturellement celle des monnaies : dès le ii^e siècle de J.-C. sa dégénérescence est un fait accompli. Vers le iii^e dut venir le tour de la sculpture sur pierre, autant du moins que nous en pouvons juger par les spécimens tardifs relevés à côté des morceaux d'argile ou de stuc, et dont l'infériorité est criante. Mais longtemps encore, plus longtemps qu'on n'eût osé le prétendre à défaut de ces preuves palpables, les modelages témoignent d'une vitalité et

d'un savoir-faire dignes des meilleurs jours. Peut-être n'y a-t-il pas lieu de trop s'en étonner : tandis que l'Inde actuelle ne possède que de médiocres sculpteurs, au contraire ses coroplastes, chez qui la tradition semble ne s'être jamais perdue, continuent à produire des statuettes d'argile pleines de vie et d'expression. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, les fouilles de Taxila ne se bornent pas à nous éclairer sur le fécond déclin de l'école gandhârienne : elles nous permettent également de mieux situer celle-ci dans l'histoire générale de l'art bouddhique. Une brusque et complète décadence, survenue dès la fin du ^{iv} siècle de notre ère, aurait en effet creusé un inexplicable intervalle de deux siècles entre les dernières productions gréco-bouddhiques et celles des ateliers Gupta de Mathurâ et de Bénarès. Les figures d'argile et de stuc, déjà très indianisées, ménagent admirablement la transition entre les unes et les autres; et Taxila, dont le sol nous a rendu à la fois des fragments sculptés dans le schiste bleu du Gandhâra et le grès rouge de Mathurâ, nous fournit le chaînon géographique et historique nécessaire entre l'école du Nord-Ouest et celles du bassin du Gange. Mais ce n'est pas encore tout : car nous retrouvons d'autre part, dans les niches de Jauliân et de Mohrâ Morâdu, les mêmes groupes et ordonnances de personnages qui commencent à s'aligner vers le même temps sur les parois des grottes chinoises de Touen-houang et de Yun-kang.

Voilà, dirait-on peut-être, des considérations qui débordent singulièrement en étendue le petit coin de terre dont elles sont sorties. En effet : et rien n'illustre mieux l'intérêt et l'importance d'une fouille bien faite. Elle ne fournit pas seulement des pièces de musée, mais en même temps le moyen de les comprendre et de les classer. Malheureusement l'élémentaire précaution de tenir un « journal de fouilles » est la dernière à laquelle on avait songé depuis cinquante ans et plus qu'on grattait l'inépuisable sol gandhârien. On pouvait continuer

indéfiniment à déterrer des sculptures et à les disperser dans des collections publiques ou privées, sans aucun souci de noter le lieu, l'ordre et les circonstances de leur trouvaille : on n'aurait pas été plus avancé dans un siècle d'ici. Devant cet amoncellement de pièces de provenance inconnue ou trop vaguement spécifiée — nous en avons fait jadis l'amère expérience au musée de Lahore, — toute tentative pour retracer l'évolution de l'école restait d'avance vouée à l'insuccès. Les récentes fouilles de l'Archæological Survey ne nous ont pas seulement rapporté des « butes », mais, qui mieux est, de l'histoire. C'est là, on ne saurait trop le répéter, un fait nouveau dans les annales de l'indianisme. A cette introduction dans l'Inde des méthodes éprouvées de l'archéologie classique restera attaché le nom de Sir John Marshall.

A. FOUCHER.

COMPTES RENDUS.

SPRUTĀRTHĀ, ABHIDHARMAKOṢAYĀRTHĀ, the work of YAÇOMITRA. First Koçasthāna, edited by Prof. S. LÉVI and Prof. Th. STCHERBATSKY. — Petrograd, 1918; in-8°, vii-96-iv pages.

S. D'OLDENBURG. *LE MOINE ET L'OISEAU À LA PIERRE PRÉCIEUSE.* — Petrograd, 1918; in-8°, 4 pages. (*Bulletin de l'Académie des Sciences de Russie.*)

C'est avec une joie sincère que nous saluons l'arrivée de ces deux brochures qui sortent des ténèbres russes comme un message rassurant et de bon augure; elles nous annoncent que les études orientales n'ont pas été englouties dans le grand naufrage de la Russie, que l'on continue à travailler à Pétrograd et que même on ne craint pas d'y faire des projets d'avenir. Puissent ces espérances se réaliser!

M. Th. Stcherbatsky nous raconte dans sa préface l'origine de cette édition du fameux commentaire de Yaçomitra. Ce texte, si important pour l'histoire des doctrines bouddhiques, aurait dû être publié depuis longtemps, si les savants n'avaient reculé devant les difficultés exceptionnelles de ce travail. La principale de ces difficultés est dans le mélange confus de trois textes : les *kārikās* de Vasubandhu, qui forment le noyau du *çāstra*, le *bhāṣya* du même auteur, enfin la glose (*vyākhyā*) de Yaçomitra. C'est seulement à l'aide des versions chinoise et tibétaine qu'il est possible d'isoler l'œuvre de Vasubandhu du commentaire où elle est noyée : une traduction de cette partie est la clef indispensable pour pénétrer dans l'exposition touffue de Yaçomitra. On en annonce trois : une française, une anglaise et une russe, ce qui est peut-être surabondant. Quant au texte sanskrit de l'*Abhidharmakoça-vyākhyā*, nous avons sous les yeux le premier *koçasthāna*, préparé par M. Sylvain Lévi et publié par M. Stcherbatsky dans la *Bibliotheca buddhica* (fasc. xxi).

La tradition de l'*Abhidharmakoça*, fondée sur la tradition de Hiuan Tsang, s'est maintenue au Japon, où elle a engendré une abondante littérature. Un élève de M. Stcherbatsky, M. O. Rosenberg, s'est consacré à l'exploration de cette littérature pendant un séjour de quatre années au

Japon et il en a rapporté des matériaux intéressants, dont deux fascicules ont déjà paru : 1° un vocabulaire des termes techniques du bouddhisme chinois, avec équivalents japonais et sanskrits; 2° une analyse des principes de Vasubandhu et, en fait, de toute la philosophie bouddhiste; le tout en russe, malheureusement ⁽¹⁾.

Le petit mémoire de M. Serge d'Oldenburg a pour objet de compléter par l'indication de deux textes nouveaux un article publié ici même par M. A. Foucher sur un bas-relief du Gandhâra représentant l'histoire édifiante du moine qui se laissa battre par le joaillier pour ne pas dénoncer la corneille voleuse (*Journ. Asiat.*, mars-avril 1917). Le premier de ces textes se trouve dans le « Livre des bêtes » d'Al-Djâhiz et le second dans le *Dsaunglun*. M. d'Oldenburg y joint quelques fines remarques sur les rapports entre les œuvres littéraires et les « illustrations » qu'en ont données les artistes indiens.

L. FÉROT.

F. NAU. *RECUEIL DE TEXTES ET DE DOCUMENTS SUR LES YÉZIDIS* (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XX [1915-1917]). — Paris, A. Picard et fils, 1918.

Dans ce volume de 117 pages in-8°, M. Nau a réuni les documents actuellement connus relatifs aux Yézidis, et il les présente sous la forme la plus accessible, celle d'une traduction française.

Ces documents sont de deux sortes : les textes originaux de source yézidie, et les informations recueillies par les historiens arabes et syriaques ainsi que par les explorateurs modernes.

A la première catégorie appartient d'abord le fameux poème attribué au cheikh 'Adî et qui jusqu'à ces dernières années constituait l'unique texte original que l'on possédât sur les Yézidis. Ceux-ci le considéraient comme sacré, bien qu'ils le montrent volontiers aux étrangers. Mais à vrai dire il s'agit d'une sorte de rapsodie, plus verbeuse que documentaire, dans laquelle le cheikh célèbre sa propre louange. Ce poème, de 80 vers seulement, est en arabe. Il a été édité et traduit en dernier lieu par M. Isya Joseph, parmi les *Yezidi Texts* qu'il a publiés en 1909 dans

⁽¹⁾ *Introduction to the study of Buddhism, according to material preserved in Japan and China*, by O. ROSENBERG. Part I. Vocabulary. A survey of Buddhist terms and names arranged according to radicals, with Japanese readings and Sanskrit equivalents (1917). — Part II. Problems of Buddhist Philosophy (1918). [*Oriental Series published by the Faculty of Oriental Languages of the University of Petrograd*, n° 45.]

le volume XXV de l'*American Journal of Semitic Languages and Literatures*. Mais déjà Layard en 1853 (*Nineveh and Babylon*, t. I, p. 89) et même Badger en 1852 (*The Nestorians and their Rituals*, t. I, p. 113) en avaient donné une version, que J. Menant avait reproduite en 1892 dans sa belle monographie sur *Les Yézidiz* (Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation, t. V), et que M. Nau réimprime une fois de plus.

D'un intérêt plus considérable sont deux autres textes, le *Livre de la Révélation* (*Kitêb-i Djelwê*) et le *Livre noir* (*Mashaf Rêch*). Ce sont, par excellence, les livres sacrés des Yézidis. On les connaissait depuis 1895 par une traduction anglaise établie d'après une rédaction arabe et publiée par M. H. Browne en appendice à la relation de M. H. Parry, *Six Months in a Syrian Monastery*. Cette rédaction arabe, accompagnée d'une nouvelle version anglaise, prit place en outre, en 1909, dans les *Yezidi Texts* de M. Isya Joseph. Mais le texte kurde, spécial aux Yézidis, demeurait caché avec un soin jaloux aux curiosités indiscrettes, lorsqu'en 1904 il fut livré par un adepte quelque peu sceptique au Père Anastase Marie qui en donna une transcription littérale ainsi qu'une traduction française dans la revue *Anthropos*, t. VI, janvier-février 1911, p. 1-39 : *La découverte des deux livres sacrés des Yézidis*. Une édition complète, comprenant le texte kurde, la rédaction arabe, une transcription latine, une traduction allemande, une grammaire, un glossaire et des fac-similés a été enfin établie par M. M. Bittner, en 1913, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, t. LV, fasc. 4-5 : *Die heiligen Bücher der Jeziden oder Teufelsanbeter*. M. Nau, pour sa traduction française, utilise les versions du P. Anastase Marie et de M. Isya Joseph. Le *Livre de la Révélation* daterait de l'an 558 de l'hégire (1163 de J.-C.) et le *Livre noir* de l'an 743 (1342 de J.-C.). Le premier se compose d'un prologue et de cinq chapitres; le second, de trente-trois paragraphes. L'un et l'autre exposent surtout les légendes cosmologiques des Yézidis.

En ce qui concerne les mœurs et les coutumes, un des documents les plus instructifs est la requête adressée en 1872 par les Yézidis au gouvernement turc pour obtenir la dispense du service militaire. C'est une pétition en arabe, qui fut éditée et traduite en allemand, en 1897, par M. Lidzbarski : *Ein Exposé der Jeziden* (*Z. D. M. G.*, t. LI, p. 592-604), puis de nouveau publiée avec une traduction anglaise par M. Isya Joseph dans ses *Yezidi Texts*. Antérieurement, M. H. Browne, dans l'appendice à l'ouvrage déjà cité de H. Parry, en avait donné une première version anglaise. C'est d'après ces trois publications que M. Nau établit sa traduction.

Si nous ajoutons enfin une prière yézidie de huit strophes, en kurde, d'abord éditée et traduite en allemand par M. H. Makas dans ses *Kurdische Studien* (Heidelberg, 1900), ensuite recueillie par M. Isya Joseph et traduite en français par M. Nau au paragraphe VI de son recueil, nous aurons épuisé la série des textes yézidis originaux.

Les renseignements fournis par les auteurs arabes et syriaques ou bien consignés par les voyageurs modernes suppléent à l'indigence des sources indigènes.

Ce sont, d'une part, les traditions musulmanes (Yâqoût, Ibn al-Athîr, Ibn Khallikân, etc.). Ici M. Nau rencontrait un excellent guide dans M. R. Frank, qui en 1911 consacra sa dissertation de doctorat à l'examen critique des textes arabes où il est question du cheikh 'Adî (*Scheich 'Adî, der grosse Heilige der Jezidis*, t. XIV de la *Türkische Bibliothek* de M. G. Jacob).

A côté des historiens arabes, il faut placer Bar Hebraeus, auquel M. Nau réserve un paragraphe spécial.

Puis il publie un important texte syriaque jusqu'ici inédit, qu'il accompagne d'une traduction française (revue et annotée) due à M. Joseph Tfinkdji, prêtre chaldéen de Mardin. Il s'agit d'une tradition nestorienne, écrite en l'an 1763 des Grecs (1452 de J.-C.) par un moine nommé Ramicho' et d'après laquelle la secte yézidie aurait pris naissance aux dépens du couvent de Mar-Yohanan et d'Icho'-Sabran, dont 'Adî se serait emparé par la violence. Ce document donne au recueil de M. Nau un puissant intérêt, en même temps qu'il en fait l'originalité. Il constitue, en effet, une sorte de monographie des Yézidis où il est traité successivement de l'histoire du cheikh 'Adî, de la prise du couvent nestorien, de la vie de Yézid, des croyances des Yézidis, de leurs mœurs et coutumes, de leur organisation et de leur nombre.

Quant aux autres informations jusqu'ici publiées sur les Yézidis, M. Nau s'est contenté en général de les analyser dans un appendice.

C'est d'abord la *Notice sur la secte des Fezidiz* donnée au *Journal asiatique* en 1882 et 1885 (VII^e série, t. XX, p. 252-258, et VIII^e série, t. V, p. 78-98) par Siouffi, de son vivant consul de France à Mossoul.

On trouve ensuite le résumé de l'ouvrage de M^{re} S. Giamil, *Monte Singar, storia di un popolo ignoto* (Rome, 1900). On sait que ce livre contient, accompagné d'une traduction italienne, le texte syriaque d'une série de questions posées aux Yézidis par un prêtre chaldéen du nom d'Isaac, qui vécut longtemps parmi eux à la fin du xix^e siècle.

Un troisième paragraphe relate, d'après Layard et Menant, un pèlerinage au sanctuaire des Yézidis.

Le chapitre IV contient la traduction d'une lettre de recommandation donnée à Layard par le cheikh Nazir.

Enfin M. Pognon a joint la version d'une petite chronique syriaque, qui rappelle qu'en 1660 le patriarche Élie, ayant refusé d'ordonner un métropolitain pour les Nestoriens du Sindjar, ceux-ci se seraient dès lors convertis aux croyances yézidiées.

Tel est le bilan des documents recueillis par M. Nau. Ils épuisent tout ce que l'on sait à l'heure actuelle sur les Yézidis et constituent les matériaux indispensables pour une étude d'ensemble. Cette étude, que l'auteur dit (p. 77) ne pouvoir terminer, sera désormais rendue facile à qui l'entreprendra. Ajoutons que dans le recueil de M. Nau, on trouve encore une introduction générale et deux notes critiques : l'une sur la personnalité du cheikh 'Adi, l'autre sur la divinité générale des Yézidis, le Mélék Tâous.

A. GUÉRAUD.

Arthur CHRISTENSEN. *LES TYPES DU PREMIER HOMME ET DU PREMIER ROI DANS L'HISTOIRE LÉGENDAIRE DES IRANIENS*. Fasc. I (fait partie des *Archives d'études orientales*, publiées par J. A. Lundell, vol. 14). — Stockholm, 1917; 1 vol. in-8°, 218 pages.

M. A. Christensen, qui continue d'user, avec une maîtrise absolue, de la langue française pour communiquer au public le résultat de ses recherches, a l'intention de poursuivre systématiquement des études critiques sur l'histoire légendaire de la Perse, d'en rechercher les origines et d'en exposer l'évolution. Le présent travail se compose de deux parties, la première réservée à l'étude de Gayômar, Masyagh et Masyânagh, la seconde (p. 131) consacrée à Hôcheng et à Tahmôrath. Trois appendices traitent : 1° des restes des légendes de Gayômar et du bœuf type dans les cosmogonies du mithriacisme et du manichéisme; 2° de la fête de Sédé et d'autres fêtes du feu iraniennes (*âtharitchackn*, *bahâritchackn*); 3° de Taxmôrûw (c'est ainsi que M. Christensen lit le mot pehlvi d'où provient le persan Tahmôrath) dans la tradition mazdéenne et chez les auteurs islamiques. Ces deux mémoires et leurs annexes sont une nouvelle preuve du labeur consciencieux de l'auteur, tel qu'ont appris à l'apprécier les lecteurs de ses précédentes productions.

Gayômar (*gayô marata* «vie mortelle = vie humaine») est mentionné incidemment dans l'Avesta, en compagnie du bœuf primitif; mais le Dénkard nous apprend qu'un *nask* perdu de l'Avesta, le Tchibrdâd-nask, contenait l'histoire du genre humain, de la création de Gayômar et de la manière dont le premier couple, Masyagh et Masyânagh, entra dans

l'existence (p. 13). Si l'on adopte l'idée émise par M. A. Andreas, qui consiste à lire *uhr* la ligature à laquelle la tradition persie a donné la valeur *z*, le nom du premier homme se lira *Mulryagh* (primitivement *Murtyaka*) et celui de la première femme *Murdônagh*; or ce dernier a été rencontré dans un des textes de Tourfân. Les formes citées p. 10, dérivant toutes de ces deux types, l'un dû à la lecture traditionnelle, l'autre découlant de la conjecture de M. Andreas, rendent celle-ci très vraisemblable.

Entre le premier couple humain et Hôcheng, le premier roi, il y a un interrègne rempli par deux générations. L'Avesta ne contient rien à ce sujet, mais le passage du Dênkard déjà cité contient une indication indirecte; c'est dans cet intervalle qu'a eu lieu la dispersion des hommes et leur division en races et en peuples (p. 110). Gayômar était «roi de l'argile»; Hôcheng fut le premier roi, qui régna sur des hommes. Tahnôrath lui succéda, sans qu'on sache, d'après les Yaëts et le Dênkard, quel rapport de parenté il y avait entre eux. C'est Firdausi qui a affirmé que le second était le fils du premier. Hôcheng était surnommé Parôdhâta, surnom qui peut signifier : «Celui qui a été créé avant [les autres], créé le premier»; ce n'est que plus tard que le pehlvi-persan *pésdâd* a été interprété par «celui qui, le premier, donna la loi» (p. 136). Notons en passant le rapprochement singulier entre Arpachad du chapitre 1 de la Genèse, le nom scythique connu par Hérodote Arpaxais, et la reconstitution perse équivalant à ces deux noms, *Arpa khchâyathiya* «roi Arpa», forme primitive Rpa d'où M. Andreas tire **erapa* < *urupa* (dans *taxma urupa*, *Urupa* le fort, forme ancienne du nom de Tahnôrath (p. 140). Ces rapprochements sont parfois hasardeux, mais on ne saurait les rejeter *a priori*; il faut, toutefois, attendre que l'on produise une démonstration plus convaincante, fondée sur l'histoire des mots; les similitudes phonétiques sont parfois trompeuses.

La fête du Sédé était célébrée le 24 janvier; elle était une de ces fêtes du feu dont la Saint-Jean-Baptiste est le type et qui ont été étudiées par M. Frazer dans son *Rameau d'Or*. El-Bîroûni nous rapporte que les Perses y pratiquaient des fumigations afin d'éloigner le malheur, et que les rois y faisaient allumer des feux dans lesquels on poussait des bêtes sauvages et des oiseaux. Minoutchebri a célébré les feux que l'on allumait dans la citadelle et dans les rues (p. 164-166). On ne sait à quelle époque a disparu cette coutume. Les autres fêtes de ce genre avaient lieu le 18 août (au Khorasan le 24 novembre), et à la fin de l'hiver. La chronologie offre cependant des difficultés qui sont examinées p. 177 et suivantes.

Tahmôrath régna trente ans, période pendant laquelle il eut le diable pour monture, «le mauvais esprit transformé en cheval», dit le Dénard (VII, 1, 19). Cette légende n'a pas d'analogue par ailleurs, si ce n'est une des historiettes de Naçr-ed-din Khodja où il est question d'un rabbin juif chevauchant un démon, soumis à sa puissance par l'effet d'une ruse magique. Il n'en faut pas chercher l'origine dans les voyages de Sindbad le Marin, car, dans cette aventure et les parallèles indiens relevés par M. Basset dans son introduction aux *Fourberies de Si Djeh'n* traduites par M. Mouliéras, c'est le démon qui se sert de l'homme comme monture, et non l'inverse.

M. Christensen appuie ses recherches sur tous les textes possibles appartenant soit à l'ancien Iran et aux commentaires de l'Avesta, soit à la Perse moderne, musulmane ou parsie; il est difficile d'être plus complet, et son adresse à se débrouiller au milieu des divergences des auteurs est vraiment surprenante. La suite de ses travaux, que nous attendons avec impatience, nous réservera probablement d'autres surprises.

CL. HUART.

Frédéric MACLER. *HISTOIRE UNIVERSELLE*, par Étienne Acochik de Tarôn (deuxième partie), traduite de l'arménien et annotée. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres. — Paris, Imprimerie Nationale, 1917; 1 vol. grand in-8°, xxxiv-209 pages.

Dulaurier, mort le 21 décembre 1881, avait laissé inachevée sa traduction de l'histoire d'Étienne Acochik; la première partie, dont il avait pu revoir les épreuves, a paru en 1883; la seconde partie, de beaucoup la plus importante, nous est donnée maintenant par le savant professeur d'arménien à l'École nationale des langues orientales vivantes, M. F. Macler, qui en a fait le sujet de la thèse complémentaire présentée par lui à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Il ne nous appartient pas de juger une œuvre qui est entièrement hors de notre compétence; nous retiendrons seulement des dires que nous avons entendu exprimer par des arménisants de haute valeur, que la traduction soumise au jugement du public est une œuvre excellente, qu'il fallait que le travail entrepris par Dulaurier fût achevé, et que M. Macler s'est tiré à son honneur d'une tâche qui peut paraître parfois ardue.

Le livre III, qui constitue cette seconde partie, embrasse une période qui s'étend de l'an 887 à l'an 1005, c'est-à-dire depuis la restauration du royaume d'Arménie par Achot I^{er} le Bagratide, avec Ani pour

capitale, jusqu'à une date quelconque, sans importance pour l'histoire de cette dynastie. Le texte en a été publié, pour la première fois, à Paris, en 1859, par Chahmazarians, et pour la seconde, à Pétrograd, en 1885, par M. Malkhasians; une traduction allemande toute sèche, sans introduction ni commentaire, en a été donnée à Leipzig, en 1907, par H. Gelzer et August Burckhardt. Le travail de M. Macler vient à propos compléter l'œuvre ébauchée par ces deux savants allemands, en donnant au public une traduction accompagnée, en note, de toutes les explications indispensables.

A cette époque, l'Arménie est en contact permanent, bien malgré elle, avec l'empire grec de Byzance et le khalifat abbasside de Bagdad. C'est au point de vue des rapports avec les Arabes que nous trouverons l'occasion de présenter quelques remarques. En 322 de l'hégire (932-935 de l'ère chrétienne), sous le règne de l'empereur romain Lécapène, Curcuas (Gourgén) s'empare de Mélitène. Ibn-Khaldoûn (t. III, p. 409), qui tire ses renseignements d'Ibn-el-Athîr (t. VIII, p. 221) sans le citer et en l'abrégéant, nous apprend qu'à cette date « le Domestique se rendit à Samosate à la tête de cinquante mille Grecs; il campa devant Mélitène et l'assiégea pendant longtemps, jusqu'à ce qu'il la prit par capitulation (littér. par sauvegarde); il envoya les habitants [musulmans] en un lieu de sécurité avec un de ses patrices; beaucoup d'entre eux se convertirent au christianisme par amour pour leurs familles et leurs biens ». Si leurs familles étaient chrétiennes, c'est que ces musulmans ne s'étaient convertis à l'islamisme que par crainte pour leur vie ou par ambition; ils saisirent la première occasion de retourner à leur religion première. Cela dit, nous constatons que l'auteur arabe ne nous donne pas le nom du défenseur de la ville; or, nous le trouvons dans Açoghlik : « Romanos chassa Alakhouthêth, le persécuteur de notre foi » (p. 37). Par malheur, aucune identification n'est proposée pour ce nom étrange, que l'on est en droit de supposer défiguré par les copistes, car, à première vue, il ne semble correspondre à aucun nom ou titre arabe ou turc; la première syllabe *Al-* pourrait être l'article arabe, mais ce n'est pas sûr. — P. 48, note 7, où il est question d'un fils du Hamdânite Nâçir-ed-daula, l'auteur ajoute : « Il se nommait exactement : Adhad ed-daula Aboû Thyhlab el-Ghudansur » et cite, comme référence, le *Manuel* de Stokvis, tandis qu'à la page 37, note 3, ce nom est écrit « Adhad-ed-daula Abu Taghleb el-Ghudansur ». Le mot *exactement* est de trop. Le nom de ce prince doit être Adod ed-daula Abû-Taghlib el-Ghadanfâr. — P. 153, Açoghlik parle d'une fête des musulmans, « où ils faisaient des sacrifices, le 3 du mois qu'ils nomment Alhédén ». Cette expression est embarrassante; la note 6 cherche à l'ex-

pliquer par l'arabe العیدان «les deux fêtes», ce qui est invraisemblable, puisque le texte parle d'un mois alors que la fête des Sacrifices ou grand Béram tombe le 10 du mois de dhoul-hidjdja, et que celle de la Rupture du jeûne ou petit Béram arrive le 1^{er} du mois de Chawwâl; ces fêtes n'étant pas dans le même mois, العیدان ne peut être le nom d'un mois. Je persiste à croire que l'auteur arménien a entendu 'id el-adhâ par son «Alhédén»; mais le chiffre 3 est inexplicable.

Quelques remarques de détail ne seront pas inutiles. P. 16, note 4, Eger est expliqué par Colchide (voir également p. 29, note 4), tandis que, p. 17, note 5, ce nom est donné comme correspondant à l'Abkhazie-Iméréthie, mais c'est le même pays. — P. 21, note 5. *Emir el-mou'minîn* est plutôt «commandeur des croyants» que «maître des croyants». — P. 54, note 4. L'arabe *zahit* est clairement زاهد «ascète», mais il n'a pas tous les sens que lui attribue gratuitement M. Norajr N. Buzandatsi. Dans la même note, à propos d'un peuple d'origine turque, est-ce *khasak* ou *khasik* qui est la bonne leçon? Si c'est la première, nous avons tout uniment affaire au turc-oriental *qasag* «aventurier» (fr. *cosaque*). — P. 61, note 3, dans le passage cité de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, il est évident que *kaba khosrû* est une mauvaise leçon des manuscrits pour Fennâ Khosrau; il était peut-être inutile de reproduire servilement un passage visiblement erroné. De même, p. 52, à la note, où est cité un extrait de la traduction d'Abou'l-Fédâ par Reiske, *Hasano* (ligne 6) est une mauvaise lecture pour Djestân. — P. 71, note 5. Le nom de la ville de Dwin a persisté, chez les géographes arabes, à côté de Dabîl; Abou'l-Fédâ en fait même deux villes différentes (p. 396, d'après Ibn-Hauqal, et p. 398, d'après le *Mochtarik* de Yâqout).

Une épineuse question historique est posée par le chapitre XII, où Açoghik nous entretient (p. 51) d'un émir persan nommé Ab[ou]l-hadj[dj] Delmastani, petit-fils de Salar. Quel est ce personnage? Le nom de son grand-père Salar a pu faire penser à la dynastie des Banou-Sellâr (*sellâr*, correspondant au persan *silâr*, est le nom générique que portaient les chefs de Taram) ou Banou-Mosâfir, qui ont régné dans l'Adherbaïdjan de 330 (941) à 420 (1029); le fondateur de cette dynastie se nommait Sellâr-Mohammed ben Mosâfir Dâlemt; il a eu pour fils Merzbân I^{er} (dont le fils Djestân Ibrahim fut le successeur) et Vehsoûdân, père d'Ismaïl. Le prince, qui fit sa soumission à Toghrul-beg le Seldjoudide en 446 (1054), et dont la capitale était Tébriz, se nommait Abou Mançoûr Vehsoûdân ben Mohammed er-Rawâdî (el-Azdi, ajoute Schefer, *Nâssiri Khosrau*, p. 17, note 2): à raison de la date et de la différence de surnom ethnique, il ne peut être rattaché à la famille

de Salar ou Sellâr. D'un autre côté, le surnom de Delmastani et le nom d'Abou'l-hâdjidj ne sont portés par aucun membre de cette famille, à en juger par la liste donnée dans le *Târîkh-Mouedjdjîm-bâchy*, t. II, p. 505. La note de M. Macler n'éclaircit, par infortune, aucun de ces points; il doit être question de personnages différents, et ce problème nécessite de nouvelles recherches.

Dans la note de la page 22, l'auteur fait allusion à l'usage, courant encore aujourd'hui dans les églises orientales, d'enterrer l'évêque assis et revêtu de ses habits pontificaux. Ce rite s'est établi à une époque indéterminée. On souhaiterait plus de détails sur ce point curieux. Pourquoi cette dérogation à l'usage en faveur des dignitaires de l'Eglise? Est-ce pour maintenir cette conception de l'Eglise primitive, qui veut que l'évêque soit seul à prêcher devant le peuple assemblé? Je rappellerai à cette occasion qu'au *Dom* d'Aix-la-Chapelle, on peut voir, sous la coupole centrale, au bord de la galerie du premier étage, le trône de Charlemagne, simple escabeau de marbre sans sculpture ni décoration d'aucune sorte; ne serait-ce pas le trône mortuaire sur lequel le grand empereur a été enterré assis, en sa qualité d'évêque extérieur? Ce rite, sur lequel je suis à court de renseignements, méritait de voir son histoire approfondie davantage.

Par sa traduction de la dernière partie de l'histoire d'Acophik, M. Macler a montré de quel intérêt sont, pour l'histoire très embrouillée de cette époque en Asie antérieure, les documents fournis par la littérature arménienne, et l'importance qu'il y a à les traduire dans une langue européenne: Tabari, Bédâhori, les anciens géographes arabes, qui ne sont accessibles qu'aux seuls arabisants, auraient énormément gagné à être munis d'une traduction; il est vrai que cela aurait doublé la tâche.

CL. HUART.

J. LANTIER, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy.
L'ARMÉNIE ENTRE BYZANCE ET L'ISLAM DEPUIS LA CONQUÊTE ARABE JUSQU'EN 886. — Paris, Fontemoing et C^{ie}, 1919; 1 vol. in-8°, vii, 398 pages et 1 carte.

Du même. *BYZANCE ET LES TURCS SELJOUKIDES DANS L'ASIE OCCIDENTALE JUSQU'EN 1081*. — Nancy, Berger-Levrault, 1918; 1 vol. grand in-8°, 140 pages et 1 carte.

De même que l'Arménie avait été le théâtre de luttes prolongées entre l'Empire romain et les Sâsânides, elle se trouva, au moyen âge, prise

entre l'enclume et le marteau, l'Empire romain d'Orient d'une part, et le Khalifat abbasside de l'autre. Un nouvel élément contribuait à rendre le litige plus incertain : les Arméniens résistaient aux tentatives de conversion de l'Eglise grecque, qui avait trouvé un appui chez les Géorgiens, leurs voisins; ils étaient tentés, pour défendre les croyances propagées par saint Grégoire l'Illuminateur, devenues pour eux une question nationale, de s'appuyer sur l'islamisme; d'autre part, l'extrême division du pays, entièrement montagneux, où chaque vallée, isolée de sa voisine par de hautes chaînes infranchissables une grande partie de l'année, forme un canton séparé, favorisait l'éclosion d'un système de féodalité où chaque chef de clan n'agissait que selon sa volonté ou ses intérêts propres. L'Arménie n'était pas en mesure de défendre son indépendance contre ses puissants voisins; et sa nationalité, elle n'en avait guère conscience que par sa langue et le caractère particulier que le christianisme avait pris chez elle.

En adoptant pour thèse principale de doctorat ès lettres l'étude de la situation de l'Arménie depuis la conquête arabe, et surtout celle des événements qui s'étendent de 867 à 886, M. J. Laurent, ancien maire de Nancy, nous a donné un travail très fouillé, très poussé dans les détails, soigneusement documenté; les érudits trouveront un grand profit à sa lecture. Il a l'avantage de rassembler en un volume compact à la fois les données des historiens byzantins et celles des auteurs arméniens et arabes qui ont été traduits : car l'auteur n'est point orientaliste, et il doit, pour les renseignements provenant de ces deux dernières sources, se fier aux traductions qui en ont été faites. En cinq appendices, on verra étudiées successivement les dénominations et les divisions de l'Arménie, qui ont varié, les questions relatives à l'Eglise arménienne, l'autonomie du patriarcat et les négociations religieuses avec Photius, les principautés arabes (Isbaq de Tiflis, les émirs de Manzikert [Mélazgerd] et d'Arzen, les Chabanides) et la révolte de Bâbek le Khorrémite, les trois dynasties indigènes des Bagralounis, Siounis et Ardzrounis, ainsi que la bibliographie de la Géorgie. Trois tables et une carte de l'Arménie au IX^e siècle aident aux recherches et à l'intelligence du texte.

Le sujet traité étant en grande partie hors de ma compétence, je m'abstiendrai d'en parler. Toutefois je signalerai un petit nombre d'imperfections relevées au cours de la lecture. — P. 11, note 7. Il y a confusion entre le Gourgistan, ou pays du Kour, et le Gourgân, ancienne Hyrcanie. Le premier est le pays habité par les Gourdj (Géorgiens); le second correspond à la province actuelle d'Astéribâd, dans la vallée de l'Âtrék; l'un est à l'ouest, l'autre à l'est de la Caspienne. — P. 49, note 5.

Étienne Orbélieu dit que les *sograpnos* chargés de décorer l'église de Thathév étaient de nation franque; on ne comprend pas pourquoi l'auteur veut à toute force y voir des Grecs. Est-ce qu'à cette époque il n'y avait plus (ou pas encore) de peintres en Italie? — P. 236, note 3. Les Khârédjites sont tout autre chose que la définition donnée permettrait de croire. Séparés de la communauté musulmane dès la bataille de Qiffin en 657, parce qu'ils désapprouvaient la résolution d'Ali de négocier au lieu de continuer à combattre, leurs doctrines représentent certainement un islamisme moins évolué, plus primitif que l'école de Médine elle-même, d'où sortit Mâlek ben Anas. — *Passim*, Samara, nom de la résidence temporaire des khalifes abbassides : lire Sâmarrâ, nom araméen de cette localité, transformé par l'étymologie populaire en *Sourra-man-ra'a* «joyeux qui la voit!»

Dans sa thèse complémentaire sur les rapports entre Byzance et les Turcs Seldjoukides jusqu'en 1081, M. Laurent s'est attaqué à un problème difficile, celui des commencements de l'établissement en Asie Mineure de ces Turcs que nous voyons fonder à Iconium, vers la fin du xii^e siècle, une dynastie qui dura jusque vers la fin du xiii^e. Ces débuts sont entourés de fables, comme ceux de l'empire ottoman à Seuyud et à Brousse; l'historien persan des Seldjoukides de Roûm, Ibn-Bibî, dont l'abrégé a été publié par M. Houtsma, dit textuellement ceci, dans sa préface : « Rien n'est certain relativement à l'avènement du sultan Soléimân, fils de Qoutoulmich, ni à la situation de ses grands capitaines tels que les émirs Mangoudjik, Ortok et Dâniclmend, à raison de l'inconsistance des ouvrages historiques de cette époque, et du peu de confiance que l'on peut attribuer aux dires des traditionnistes et aux légendes des conteurs qui traitent de faits anciens; par suite des divergences entre les diverses versions, on a commencé avec le règne de Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau I^{er}, père d'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd I^{er}. » Les Grecs sont mal renseignés, comme ils le seront plus tard sur les débuts de l'histoire ottomane. Ils donnent comme capitale aux Turcs Nicée, alors que les auteurs orientaux affirment l'installation de ces sultans à Qonya (Iconium); Ibn-el-Athîr (t. X, p. 89) dit, par exemple : « En 477 hég. (1084), Soléiman, fils de Qoutoulmich, seigneur de Qonya, d'Aq-Séraï et de leurs dépendances en Asie Mineure, se rendit en Syrie et s'y empara d'Antioche que les Grecs possédaient depuis l'année 358 (969). » Ces derniers ont probablement raison; Nicée était trop excentrique pour que ces princes l'adoptassent pour leur séjour habituel.

M. Laurent a bien mis en lumière que jusqu'en 1081, les Turcs ne

forment que des bandes isolées qui dévastent les campagnes et laissent en dehors de leurs déprédations les villes fortifiées, qu'ils n'étaient pas outillés pour assiéger; mais il ne fait pas une différence suffisante entre l'État fondé en Perse par Toghrul-beg, qui avait renversé les Bowéilides et profitait de l'organisation apportée au pays par cette dynastie nationale, et les bandes irrégulières qui pénétraient de plus en plus profondément en Anatolie; c'est parce qu'il avait une armée régulière, composée en partie de soldats de profession d'origine iranienne, qu'Alp-Arslan a pu remporter sur Romain Diogène la victoire de Mélazgerd et faire prisonnier l'empereur; mais après ce succès, on ne le voit pas poursuivre ses avantages: ce ne sont plus que des tribus nomades, sans cohésion entre elles, qui profitent de la désorganisation croissante de l'État byzantin pour s'infiltrer sur les hauts plateaux de l'Asie Mineure et finir par s'y installer. La perte de la bataille de Mélazgerd entraîna celle de la région tout entière.

Les Arméniens jouent un rôle considérable dans toutes ces aventures. A Antioche, lors de la prise de la ville par Soléiman, c'était, au dire d'Ibn-el-Athir, el-Fardarous qui y commandait pour les Grecs; or, cette graphie défigure le nom du condottiere arménien Philarète Vrakhamios, dont on peut lire l'histoire très intéressante aux pages 81 et suivantes. Ébikh, prince arménien originaire du Chirag, avait été installé par les Grecs dans la forteresse d'Andrioun, où il vécut jusqu'en 1078-1079 (p. 86 et 88, note 4). M. Laurent n'a pas réussi à identifier cette forteresse; je pense qu'il s'agit d'Andrôn, en arabe Andarîn, au sud d'Alep, entre cette ville et l'Euphrate. Les empereurs de Constantinople, arméniens d'origine, comme Jean Tzimiscès, sont bien connus.

L'auteur attribue à certains chefs turcs un goût particulier pour l'étude de l'astronomie, et cela ne laisse pas de paraître surprenant; mais il s'agit tout bonnement d'astrologie. La note 3 de la page 106 aurait gagné à être complétée par ce qu'a dit El-Djâhizh des Turcs dans son traité en arabe publié par Van Vloten dans les *Tria opuscula*; mais l'auteur n'est pas orientaliste, et l'on aurait mauvaise grâce à l'incriminer d'ignorance à l'égard d'un texte dont il n'existe pas de traduction.

Les recherches de M. Laurent s'arrêtent à l'an 1081, et le tableau qu'il nous offre dans sa conclusion représente bien l'état de l'Asie Mineure à cette époque; mais il y a lieu de se demander comment, de cet état d'anarchie, va sortir au siècle suivant un royaume assez puissant pour lutter avec Byzance, non plus par infiltrations que favorisait la décomposition du pays, mais par batailles rangées, et pour se reformer derrière la masse des Croisés, passant au travers des hordes noma-

des comme un boulet à travers une toile d'araignée. Ce fut l'œuvre d'une dynastie qui aurait ramené quelque prospérité dans ces campagnes dévastées par de longues guerres, si son action bienfaisante n'avait été bientôt entravée par les progrès des Mongols; ce sera sans doute l'objet des travaux ultérieurs de M. Laurent, qui nous donnera la synthèse des auteurs grecs, arméniens et orientaux sur ce sujet encore passablement obscur.

Cl. HUART.

Salvatore Minocchi. *MANUALE DI LINGUA ARABA, ad uso delle scuole.* — Florence, R. Bemporad e figlio, s. d.; 1 vol. in-18, viii-234 pages.

Ce n'est pas une nouvelle grammaire arabe que s'est proposé d'écrire M. S. Minocchi, de l'Université royale de Pise, mais un manuel pratique destiné à l'enseignement de l'arabe littéral, que l'on tend à traiter aujourd'hui de classique. Il a été frappé de la difficulté qu'éprouvent à cette étude certaines personnes qui se rendent facilement maîtres des dialectes parlés, et se rebtent devant les difficultés de la langue écrite, dont la principale est sans doute l'absence des voyelles brèves, que rien ne décode. Cependant cette connaissance est indispensable, puisque tout ce qui est écrit est conçu et exprimé dans cette langue classique, à la seule exception des lettres rédigées par des illettrés et des morceaux de vers ou de prose où les auteurs ont délibérément transcrit, au moyen de l'alphabet classique, les expressions particulières à leur dialecte.

L'auteur essaie de simplifier les règles de la grammaire; on pourrait aller plus loin encore. Pourquoi, par exemple, suivant ses devanciers, classe-t-il en quatre colonnes les formes isolée, initiale, médiale et finale des lettres de l'alphabet? Cela fait quatre lettres à apprendre pour une, et cela peut effrayer le commençant. En réalité, l'arabe est une sténographie, et les points diacritiques ont été inventés pour différencier des caractères devenus semblables les uns aux autres; mais la forme des lettres est pu fond la même, que ces lettres soient au début, au milieu ou à la fin du mot; ce sont les *défies* rejoignant les lettres précédentes ou suivantes qui font toute la différence, et ont aussi entraîné quelques modifications de détail dans la physionomie des caractères. Cela aurait pu être dit, et ne nuirait pas, je crois, à une juste compréhension de ce qu'est l'écriture arabe. Une autre superfétation, qu'il y aurait lieu de laisser aux grammaires détaillées, c'est la déclinaison du pronom interrogatif *مَنْ* quand il est isolé (p. 23); les exemples ne s'en trouvent que

dans les anciens poètes, et l'élève pourra lire des milliers de pages de la littérature sans en rencontrer : inutile d'en charger sa mémoire dès le début.

Les formes vulgaires, où il est fait acception surtout des dialectes de l'Afrique du Nord, sont indiquées à la fin de chaque paragraphe. On n'en sera pas moins surpris de voir classés dans les pronoms indéfinis et rélléchis (p. 25) des substantifs tels que حاجة, شيء, غير, فلان, etc. : c'est parce que la traduction en italien a recours à des expressions telles que : *nulla, nessuna, altri, tale*; autrement dit, la morphologie est plutôt classée suivant l'ordre de la grammaire italienne que d'après celui de la grammaire arabe. Le sens de عيني « en personne » n'est pas dérivé de celui d'œil (p. 26), mais de celui d'identité, ipsité; la phrase *عند دخل الأمير عينه* *entrò l'Emiro in persona (il suo occhio)* est absurde, présentée sous cette forme; il fallait dire : l'Émir est entré en personne (son identité, son ipsité); c'est ainsi que le même mot désigne les objets en nature (dans la perception des droits de douane) par opposition à l'idée de contre-valeur de ces mêmes objets.

Les éléments de la métrique, qui sont exposés brièvement, pourraient être de quelque utilité; les pieds principaux sont indiqués, mais on a négligé d'en donner la répartition entre les différents mètres, de sorte que la liste de ceux-ci (p. 176) ne sert à rien. De courts extraits de différents auteurs, judicieusement choisis, figurent tant dans le cours de l'ouvrage que dans l'*Antologia* des pages 189 à 202; ce sont des fragments d'Édrisi (p. 65), d'Ibn el-Moqaffa' (p. 85), du Qorân (p. 189-194), d'Ibn-Hauqal (p. 195) sur la Palerme musulmane au x^e siècle, d'Ibn-al-Athîr (p. 197) sur la conquête de Tripoli par les Siciliens en 1146, d'Édrisi (p. 198) sur Tripoli sous la domination des Normands, d'Ibn-Djobêr (p. 199) sur Guillaume le Bon, roi des Deux-Siciles, et d'Abou'l-Fédâ (p. 201) sur la cour du roi Manfred en 1261.

Fautes typographiques non relevées à l'*errata* : Page 35, l. 4. فَنصَحُوا, lire فَنَصَحُوا « ils se mirent à rire ». — P. 36, l. 18. النِيمَةُ est une graphie étymologique, mais la seule forme usitée est النِيْمَةُ. — P. 201, l. 11. اِنَّكَ الظَّاهِر, et l. 15. اِنَّكَ لِكَامِل, lire dans les deux endroits اِنَّكَ. — Autres observations : P. 111, l. 3. رُقْعَةُ مَمْلُوكَة dans le sens d'« étendue du territoire » est une expression propre à Édrisi; il aurait fallu le signaler dans le vocabulaire, où le mot رُقْعَة, d'ailleurs, ne figure pas. — P. 184. سَعَادَة (non سَعْدَة) est un titre honorifique employé dans les pays relevant autrefois de l'Empire ottoman; l'usage en a été popularisé par le turc سَعَادَتْلُو (non سَعْدَتْلُو). — P. 185. بُشْرُك n'est pas arabe; c'est le ture *ichürük* « de mauvais aloi ».

Sauf ces quelques imperfections de détail, qu'il sera aisé de corriger dans une seconde édition, le manuel de M. Minocchi, par la simplicité, l'élégance et la clarté de son exposition, est appelé à rendre de grands services dans les écoles italiennes et surtout dans les possessions méditerranéennes de la patrie du Dante.

Cl. HUART.

CHAMBRE DE COMMERCE DE MARSEILLE. *CONGRÈS FRANÇAIS DE LA SYRIE*. Séances et travaux. Fasc. II. Section d'Archéologie, Histoire, Géographie et Ethnographie. — Paris, Champion; et Marseille, Chambre de Commerce, 1919; 1 vol. grand in-8°, 253 pages et 1 carte.

La Chambre de Commerce de Marseille a organisé, les 3, 4 et 5 janvier 1919, un congrès scientifique qui comprenait une section d'archéologie et sciences connexes présidée par M. E. Babelon, membre de l'Institut. Dans une allocution pleine d'intérêt, le savant conservateur du Cabinet des Médailles a montré tout ce que les études orientales, et en particulier celles qui se rattachent à la Syrie, doivent à la France. On a ensuite entendu des communications diverses, de M. le comte de Gérin-Ricard sur un acte de souveraineté de Charles I^{er} d'Anjou comme roi de Jérusalem (1284); de M. le comte Durrien sur le titre de roi de Jérusalem et la France; de M. L. Bréhier sur les origines des rapports entre la France et la Syrie et le protectorat de Charlemagne; de M. Pillet sur les fouilles de Botta et de Victor Place, accompagnée d'une carte, ainsi que sur la manière dont doivent être traités les sites antiques et les monuments historiques; du docteur Alfred Coury, de Beyrouth, sur le martyre du Liban. M. E. Duprat a traité des relations de la Provence et du Levant, du v^e siècle aux Croisades, et d'une lettre inédite de Girold; abbé de Sainte-Marie de Josphat: ces mêmes relations ont été étudiées, au point de vue des arts et des industries artistiques, par M. l'abbé Arnaud d'Agnel; M. Michel Clerc a communiqué ses souvenirs d'un séjour en Syrie en novembre 1882. Le R. P. Jalabert a expliqué à ses auditeurs le rôle joué par l'archéologie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, et le R. P. Claudius Chanteur celui des études orientales dans le même établissement. M. Cl. Huart avait adressé un mémoire sur les frontières naturelles de la Syrie; M. R. Dussaud a entretenu les membres du congrès de Simyra et de l'importance de la côte nord de la Syrie dans l'antiquité; M. J. Baillet, des Marseillais dans le Levant aux temps romains; M. F. Macler, des Arméniens en Syrie et en Palestine, et a

communiqué le texte et la traduction de deux inscriptions arméniennes conservées au musée du couvent de Saint-Jacques, à Jérusalem; M. P. Casanova a remis une note sur Damas, capitale des États musulmans. M. V. Chapot a comparé la question d'Orient en Syrie dans l'antiquité avec la même question à l'heure actuelle; M. Paul Masson s'est occupé des éléments d'une bibliographie française de la Syrie et a présenté une note sommaire sur le rôle des Français dans ce pays du xvi^e au xix^e siècle. M. Duchatel propose la création d'un Institut de Syrie. MM. les docteurs Louis et P. Murat font part de leurs réflexions sur les ruines franques en Syrie et en Palestine, et sur la protection des arbres historiques dans cette région. M. H. Froidevaux parle des rapports de la Société de Géographie et de la Syrie depuis 1822, et raconte l'histoire de la confection de la carte des intérêts français insérée à la fin du fascicule. M. Babelon termine les séances en causant du duc de Laynes, de Louis de Clercq et du marquis de Vogüé, tous trois voyageurs archéologues en Syrie.

Cinq communications sont arrivées trop tard pour être présentées aux séances, mais elles n'en figurent pas moins au fascicule; ce sont celles de M. E. de Martonne sur l'unité géographique de la Syrie; des PP. Séjourné et Vincent sur l'école d'archéologie française en Palestine; de M. Gandefroy-Demombynes sur l'érudition française en Syrie; du R. P. Zumoffen sur la géologie du Liban; et une note complémentaire du comte Durrieu sur le titre de roi de Jérusalem. C'est un ensemble de notices du plus haut intérêt, non pas qu'elles apprennent aux spécialistes quelque chose de nouveau, mais elles ont le mérite d'attirer l'attention du public sur les efforts qui ont été faits en France pour faire connaître la Syrie à l'Europe, de résumer des travaux dont la lecture rebuterait parfois et qu'il est en tout cas malaisé d'aller rechercher dans les bibliothèques publiques, et de faire connaître des groupements qui, comme l'Université française de Beyrouth et l'École biblique de Jérusalem, ont déjà réalisé tant d'efforts sur le domaine de l'archéologie. En outre, le Congrès français de la Syrie était pour ainsi dire improvisé, et les mémoires que renferme le fascicule II l'ont été également; mais on n'aurait pu l'écrire si de longs et consciencieux travaux n'en avaient préparé l'éclosion. Si l'heureuse initiative de la Chambre de Commerce de Marseille a pu montrer au monde politique la nature de l'intérêt que la Syrie nous offre, nous ne saurions que l'en louer et l'approuver hautement.

CL. HUART.

Europe de l'Est, Ministère des Affaires Étrangères. *NEUTRALITÉ PERSANE*. Documents diplomatiques. 30 septembre 1914-22 mars 1915. — Paris, imprimerie Georges Cadet, 1919; 1 vol. grand in-8°, xiv-163 pages.

La Perse est restée neutre, dans le grand conflit universel, mais elle n'a pas pu défendre sa neutralité, parce qu'elle n'avait pas d'armée et que ses provinces du Nord étaient effectivement occupées par des forces russes. Du moins, elle a fait tout ce qu'elle a pu pour prouver sa bonne foi; elle a employé tous les moyens diplomatiques possibles; pour établir le bien-fondé de ses dires, le gouvernement de S. M. I. le Châh vient de faire paraître la traduction française, sous forme de *Livre vert*, des correspondances échangées à cette occasion tant avec ses agents qu'avec les représentants des puissances étrangères. Ce recueil intéressant ne comprend pas moins de trois cent vingt pièces, s'étendant sur un espace de temps qui va du 30 septembre 1914 au 22 mars de l'année suivante.

Entre l'enclume et le marteau : telle était en réalité la situation de l'empire d'Iran. Les Russes occupent l'Azerbaïdjan; inquiets des menées des Ottomans qui soulèvent les Kurdes, ils envoient des troupes vers Khoi et Oyrnia. On leur demande d'évacuer, pour que la neutralité devienne réelle; ils répondent qu'étant donnée l'absence d'une force armée persane dans la province, ils sont le seul facteur de la sécurité des étrangers. Le gouvernement persan proteste à Constantinople contre la violation de ses frontières : la Turquie réplique que la présence d'une armée russe met en danger son propre pays. L'Angleterre envoie un navire de guerre à Mohammara et débarque des détachements sur le Karoun, pour contenir les Bédouins révoltés, surtout les Béni-Lam. A un moment les Russes évacuent Téhéran et un bataillon ottoman y entre, le 9 janvier 1915; le 14 du même mois, la ville est occupée de nouveau par l'armée du Tsar. Entre temps, un négociant allemand, M. Hoffmann, est assassiné à Mechehed, dans son magasin, par trois soldats russes, arrêtés presque immédiatement et dirigés sur Tachkend pour y être jugés par un tribunal militaire.

Ce n'est pas tout. Ne tenant aucun compte du firman du 12 dhou'l-hidja 1332 (1^{er} novembre 1914), les *modjéhihs* de Kerbélâ demandent que la Perse fasse cause commune avec la Turquie et prenne part à la guerre; on devine aisément dans quel sens. Le gouvernement persan, inquiet, télégraphie à son consul général à Bagdad de tâcher de leur faire comprendre le véritable intérêt de la Perse, qui est de rester neutre.

La tournure prise depuis lors par les événements fait que ces do-

cuments, pour la première fois mis au jour, n'ont plus d'intérêt politique : en revanche, leur valeur historique est très grande et devait être signalée aux lecteurs de ce recueil. Ces échanges de correspondances, témoins irréfragables, font merveilleusement ressortir les immenses difficultés éprouvées par la Perse pour maintenir une neutralité qui n'a pas empêché son sol d'être en partie ravagé et dévasté.

CL. HUANT.

Michel T. FERMALL. *LE PARLER DE Kfar'abîda (Liban-Syrie)*. Essai linguistique sur la phonétique et la morphologie d'un parler arabe moderne. — Paris, E. Leroux, 1919; 1 vol. in-8°, xv-307 pages.

Du même. *ÉTUDE SUR LES EMPRUNTS SYRIAQUES DANS LES PARLERS ARABES DU LIBAN*. — Paris, Honoré Champion, 1918; 1 vol. in-8°, xvi-98 pages.

M. l'abbé Michel Feghali, dont le frère, vicaire du patriarche maronite, a été récemment préconisé évêque, est actuellement professeur d'arabe à l'Institut colonial de Bordeaux; il a présenté, pour le doctorat ès lettres, une thèse principale et une thèse complémentaire, qui forment la matière des deux ouvrages précités. M. Feghali est, je crois, le premier Syrien qui se soit soumis à la discipline de la linguistique; ses travaux sont composés avec ce souci de l'exactitude de la notation des sons que l'on exige maintenant des ouvrages consacrés à la phonétique. Il a largement profité des leçons et des directions de M. Albert Cuny, professeur de langue latine et de grammaire comparée à l'Université de Bordeaux, et il nous a donné, dans le premier des deux volumes annoncés, une étude complète sur le parler arabe de son village natal, Kfar'abîda, situé au nord de Batroun, au pied de la montagne, sur le bord de la mer. Ce parler est spécial, car « on reconnaît facilement l'habitant de Kfar'abîda au consonantisme et au vocalisme de son parler, de même qu'à sa phraséologie » (*Introduction*, p. xi). Pour constituer les bases de son travail, c'est-à-dire la collection de mots dont il s'agit d'expliquer la formation et les transformations, l'auteur n'a eu à mettre en œuvre que ses souvenirs. A ce point de vue, il est impossible à n'importe quel phonéticien de critiquer ses transcriptions : il faudrait pour cela être

natif du même village, et en plus avoir acquis le talent de linguiste de M. Feghali; il est donc inattaquable sur ce terrain.

C'est la première fois aussi que l'on s'attaque, avec une méthode aussi rigoureuse, à un dialecte libanais. Ceux qui ont habité quelque temps la Syrie savaient bien que, par rapport à d'autres dialectes de ce pays qui ont conservé plus pure la vocalisation de l'arabe classique, le Liban se faisait remarquer par un abus de l'imâle (les *â* longs prononcés *è*, par exemple), mais personne n'avait pu pénétrer aussi profondément dans les détails de l'articulation des voyelles et des consonnes. J'ai éprouvé un grand plaisir à lire les deux thèses de M. Feghali : elles m'ont rappelé mes débuts en Orient, lorsque, il y a maintenant quarante-trois ans, je notais des expressions damasquines inconnues jusqu'alors (*Journal asiatique*, 8^e sér., t. I, p. 48, 1883).

L'auteur compare les formes actuelles du parler à celles de l'arabe classique : on ne saurait agir autrement, puisque nous ne connaissons pas l'arabe parlé par les conquérants de la Syrie; nous sommes contraints de nous reporter à la langue écrite, codifiée par les docteurs de Koufa et de Baçra d'après un idéal qu'ils s'étaient forgé à eux-mêmes, et conservée dans les dictionnaires, herbiers de fleurs desséchées. Le pays conquis ne connaissait comme langue que l'araméen, qui a disparu peu à peu et a même mis très longtemps à disparaître, la montagne échappant à l'administration directe des musulmans et à l'influence de leur politique et de leur civilisation. Mais qu'entendre par classique? Pour l'auteur, ce semble être le *Mohât el-Mohât* d'el-Bistâni, qui a pour base le *Qâmous*; mais comme il ne le dit pas expressément, je m'abuse peut-être. En l'absence de dictionnaires historiques de la langue arabe, je crois qu'il conviendrait d'adopter une classification de ce genre : 1^o arabe classique, représenté par le *Lisân-el-'Arab* d'Ibn-Mokarram; 2^o arabe néo-classique, représenté par les *Mostadrakât* du *Tâdj-el-'Aroûs* du cheikh el-Mortadâ et par le *Supplément* de Dozy; 3^o arabe dialectal, par les divers dialectes parlés actuellement. Le néo-classique de M. Feghali n'est pas tout à fait celui que j'indique; ce sont plutôt des néologismes ou des expressions dialectales de Syrie, que le *Mohât* contient en grand nombre, et

que Dozy y a relevées. Nous en donnerons quelques exemples tout à l'heure.

On est bien obligé de prendre les mots classiques avec la vocalisation que leur donnent les lexiques, mais celle-ci est sujette à caution; elle paraît, dans beaucoup de cas, forcée. Par exemple, cl. *dustār* «règle; ministre, permission» se prononce *destār* dans les dialectes vulgaires qui l'emploient, ainsi qu'en turc; c'est pourtant un mot d'origine iranienne, **daṣtu-bara*; l'u de la 1^{re} syllabe en classique n'est-il pas purement analogique par régression? Et *ṣundūq* à côté de *ṣandūq*, passé avec cette prononciation en persan et en turc? On ignore l'origine de ce mot; il faut peut-être la chercher dans le grec. Comme *funduq* vient de *πανδύκιον*, *ṣandūq* viendrait d'un mot formé avec *σανίδι(ον)* «planche», tel que **σανδύκιον*. Vollers (Z.D.M.G., L, p. 651, n° 43) indique l'Inde comme l'origine de ce mot, à cause de la richesse de ce pays en bois, mais il n'en donne aucune preuve; il faut même biffer, dans sa note, le mot *σάδνξ* traduit par «Kasten», car c'est le nom du vermillon, qui n'a rien à faire avec notre sujet. *Ṣiṣṣānū* «jeu d'échecs» est la vocalisation classique, tandis que le vulgaire, le persan et le turc épellent *ṣaṣṣān*, conformément à l'origine sanscrite de ce mot (*ṣaturāṅga*). Je suis persuadé qu'on en trouvera des exemples plus nombreux quand les recherches seront plus avancées.

Dans la masse de faits linguistiques sur lesquels s'appuient les déductions de l'auteur, il était difficile que des inadvertances ne lui échappassent point. Je signalerai les suivantes : Page 5, ligne 22 : classique *'iṣṣaika* «tes deux pieds»; *'iṣṣ* pour *riṣṣ* est dialectal. — P. 78, l. 29. *Revolver* est un mot anglais emprunté par le français actuel. — P. 84, l. 19. Les formes *ṭayṣillatu* et *ṭayṣisatu*, données comme classiques, me sont inconnues avec l'i long. — P. 119, note 1, *irḥab* est la seule forme possible, de *rakiba*, *yarkabu*. — P. 156, l. 28 et suivantes. Les exemples cités sont inopérants pour prouver que «u (de l'aoriste) passe régulièrement à ū (o, ô, e), tandis que a et i sont représentés par e (avec ses diverses nuances)»; ces exemples, en effet, ont tous les voyelles ô, o, e, données comme dérivées de u. — P. 164. *شَهْرِي*, dans le sens de

«magnanimité», ne se trouve que dans le *Mohât*. — P. 167. Le III^e thème [ou forme] est qualifié de *causatif*, comme le IV^e; c'est à tort, puisque cette troisième forme indique une action s'opérant avec une autre personne, sans réciprocité. — P. 170, l. 17. Cl. *yasdawî*, lire *yusdawî*. — P. 171, note 2 : *bāsiden* est inconnu au persan; lire *bāsiden*. — P. 196, l. 15, lire «en chaleur». — P. 238, l. 20 : *miš* «Christ», c'est plutôt «Messie». — P. 239, *rūhānīyā* est traité à tort de néo-classique, car il est dans le *Qahāl* de Djauharī. — P. 241, l. 6 : *rēya* «hypocrisie» < cl. *rīdu* «apparence» n'est pas entièrement exact, ce mot étant simplement emprunté au classique *riyā'at* «hypocrisie», proprement nom d'action de la III^e forme de *ra'ā*. — P. 255, l. 15 : *razzāgu* ne signifie pas «qui donne beaucoup (épithète de Dieu)», mais : «qui attribue à chacun sa portion journalière, son pain quotidien (*rizq*)».

D'autres passages soulèvent des objections, parce que l'auteur n'a pas suffisamment tenu compte de l'histoire des mots. Ainsi, p. 4, l. 31, *mīr* «impôt» ne vient pas directement de cl. *'amīrī*, non attesté dans ce sens; c'est un terme administratif, emprunté au ture *mīr* «fisc», emprunté lui-même au persan, qui de *mīr* écourté de *'amīr* par aphérèse (cf. *mīr-zā[dā]*), a formé l'adjectif *mīrī* «du prince, princier» au moyen du suffixe iranien *i*. L'arabe *'amīrī* est refait artificiellement (dans ce sens de «fisc»). Cuche, p. 11, donne *میری او میره* avec le signe particulier des formes dialectales devant *mīrī* et *mīr*; comparer p. 644 : *میره* (عوض امیری) [sans indication de forme dialectale]; voir aussi le *Mohât*, apud Dozy. — P. 16. Le persan *kehrubā* n'existe pas; c'est *kah-rubā*, réduction de *kāh-rubā* «qui enlève la paille», devenu en ture-osmanli *kehrūbar* (Meninski) < *kehrībar* (Barbier de Meynard) < *kehlībar* (id.) par suffixation d'un *r* analogique de nombreux emprunts persans. Le dial. *kāgrba* me semble une simple métathèse; *kahrabā* (et *kahrabu* < fr. *carabé*) n'est pas l'unique forme classique; il y a également *kahrubā*. Inutile de faire intervenir des formes purement hypothétiques comme **kafruba* et **kaβruba*. — P. 36, l. 6. *şormāyē* «soulier» < pers. *šorm*; c'est *šarm* «cuir» qu'il faut lire; la voyelle *ø* du dialectal a été amenée par l'emphasis. Quant au pers. *šālpā* «croix», M. Nöldeke a montré que

c'était une transcription du syriaque *tsalibâ* (prononciation *ts* pour *s*). L'arabe *ṣalīb* vient de l'araméen, non du persan. — P. 62, l. 24. *ṣarṣīn* « pourpier » est cité par Freytag, sans autorités alléguées, et par Dozy, d'après Boqtor. — P. 64. Dial. *ma'qāḍus* « persil », en face de cl. *baqḍumisu* (*Mohit*), est expliqué par une dissimilation de la première nasale et donné comme d'origine étrangère : l'auteur n'a pas fait attention que le dialecte reproduit la forme originelle, *μακεδονίστου* (ov), gr. anc. «ache», gr. mod. «persil». — P. 70, l. 10. Le nom de Joachim en hébreu est *Yehôyāqīm*; *yāqīm*, abrégé du même, est porté par d'autres personnages. — P. 76, l. 7. *wēhībē* «don (et nom propre d'homme)» doit être rapproché du nom d'action *wahb* (aussi nom propre d'homme, par abréviation du nom théophere *wahb* + divinité, attesté par l'épigraphie), et non de *hibatu*; *wa'dē* se trouve dans Golius, qui l'a tiré de Maracci; *wāsmē* est attesté par le *Qdmois* et *Djanharī* pour désigner la teinture bleue servant aux tatouages. — P. 79, l. 12 et suivantes. À propos de *qādd* «quantité, mesure, pareil» (usité dans de nombreux dialectes; voir Beausnier), l'auteur se livre à des suppositions purement gratuites. Je cite textuellement : «*'qād* < *qādr* < cl. *qādaru*...», mais il y a bien plutôt eu confusion avec le cl. *qāddu* «quantité, mesure». — C'est par là fin qu'il fallait commencer, et dire que les cl. *qādir* et *qādd* coexistent dans le dialecte; quant à la forme *qadr*, donnée comme hypothétique, puisqu'elle est précédée d'un astérisque, il n'y a pas plus courant qu'elle; elle a été également empruntée par le persan et le turc, tandis que *qadar* est resté plus spécialement confiné dans le sens de «prédestination». — P. 78, l. 18. *māḡraṣ* n'est pas une herse, mais le *tribulum* servant à égruger le blé sur l'aire; Cuche traduit par «égrugeoir», qui n'a pas ce sens en français, cet instrument étant inconnu des cultivateurs d'Europe. «Il peut s'expliquer, nous dit M. Feghali, soit par l'assimilation de *n* en *m* à la labiale *g* < cl. *nāḡraṣu*, soit par confusion de ce dernier avec l'hébreu *māray*.» Le classique *nāḡraṣ* (encore usité en Égypte, *nāḡḡ*) n'est pas arabe d'origine; *māḡraṣ* est une simple survivance de la forme cananéenne primitive.

P. 80, l. 29. Est-il bien certain qu'en contact, on a, par

différenciation, *ra* dans cl. *qunnabîtu* «chou-fleur» > dial. *'qur-nabîtu*? *Ra* semble primitif; nous avons, en effet, le turc *qurnabî*, que l'on rattache à gr. *κράμβη*, mais qui correspond plutôt à son diminutif *κράμβιδιον*; la difficulté pour certaines langues de prononcer deux consonnes de suite à l'initiale a pu amener des formes comme **krambîdi* > **karambî* > *karnabî* (par dissimilation de la nasale en présence de la labiale sonore et métathèse de la voyelle *a*). Comparer l'algérien *kerenbî* «chou» à côté de cl. *kiranb* «chou» (Ibn-Battâr, t. III, p. 155) *κράμβη*. — P. 96, note 1. *'ihramu**, avant de signifier «vêtement de pèlerin», désigne proprement l'acte de la «consécration», qui a passé ensuite au vêtement qui en est le symbole. — P. 99, l. 9. Les formes *majdânu* et *mâdânu* sont également classiques; l. 13, *naṣrānīyu* «chrétien» n'a aucun titre à être qualifié de néo-classique, puisqu'il figure dans le *Qâmoûs*. — P. 100, l. 14, *tinānu* signifie «dragon, grand serpent», non «typhon», c'est-à-dire «trombe». — P. 103, l. 5. C'est *ruḥtu* qui signifie «je suis allé», non *riḥtu*. — P. 116, note 1. *ḥtmi* «demande protection» = *iḥtmi* est une VIII^e forme analogique formé par le dialecte sur la racine *nur*: le sens de «s'abstenir» (en parlant d'un malade), seul conservé par les dictionnaires, peut être négligé. — P. 193, note 2: *trāḥbān* «il s'est fait moine» n'est pas quadrilittère par suffixation de *n*, mais il est formé sur *ruḥbān*, pluriel devenu singulier; le singulier régulier de cette forme serait **rahbān* (= *rahīb*), d'où *rahbānīya* «monachisme». Voir cependant ce qu'il est dit p. 197 sur la suffixation de *n* dans le dialecte.

P. 199. Comment *ibât* répondrait-il à cl. *yubātu*, aor. pass. de *bāta* «il a passé la nuit»? Ce verbe étant neutre, ce ne pourrait être qu'avec le sens de «on a passé la nuit»; mais l'auteur a oublié que *bāta*, à côté de l'aor. *yabitu*, a une autre forme *yabātu*, d'où provient le *ibât* du dialecte. — P. 202, l. 11: *zāndu* n'est pas «avant-bras», mais le nom des deux os de l'avant-bras (duel *zāndān*). — P. 203, l. 26: *zādh* «aile» < cl. *zanāḥu* «côte»; mais cl. *zanāḥu* a déjà le sens d'«aile» en classique, contrairement à ce que laisse croire l'expression de l'auteur. — P. 208: *mōllākīn* «possesseurs» est plutôt le pluriel régulier de *mōllāk* =

mallāk non attesté en classique, mais courant dans l'Est de l'Algérie (Beaussier). A la ligne 29, *'attāl* dans le sens de « portefaix » n'est pas classique; il est tout au plus néo-classique; voir les autorités citées par Dozy, *Suppl.* — P. 211, l. 11. *sāddāt* « seigneurs » est classique, puisqu'on le trouve dans Méridant; cette forme, d'ailleurs courante (sans l'*indlê*), n'est pas propre au dialecte. — P. 222, l. 35 : *twdbb' / q* « étages » est dérivé de cl. *tawdbiq* « poètes » (ajouter : « à friser », pers. *tdbbē*); cela ne convient pas pour le sens; il faut admettre une contamination sémantique de *ṭabaqatu* « étage ». A la ligne 39, cl. *ṣawānīḥu* est le pluriel, non de *ṣānīḥu*, mais de *ṣānīḥatu*, qui veut bien dire « côte »; mais comme *ṣwānḥ* dans le dialecte signifie « ailes », on doit penser à une contamination du sens de *ṣānḥ*.

P. 225, l. 6 : *maṣḍ'ibu* est le pluriel, non de *maṣḥbatu*, qui n'existe pas, mais de *muṣḥbatu* (proprement part. act. fém. IV^e forme). L. 36 : le sens de « voyages, courses » ne peut provenir de celui de « lieux où l'on expose les chevaux »; y a-t-il dans *miṣwār* (très usité à Damas) une contamination de *maṣā* « marcher » ? — P. 226, l. 26. De *taḥlīlu* « action de dénouer » ne peut dériver le sens de *thāḥl* « autorisation de mariage, dispenses ecclésiastiques pour un mariage »; mais ce nom d'action de la II^e forme signifie aussi « rendre licite », et c'est de cette dernière signification que provient le sens dialectal. — P. 229. Le type *māqtel* des substantifs d'instrument ou de vase ne peut provenir d'une influence syriaque, puisque, comme l'indique la note 1, le même phénomène se rencontre en tunisien; c'est donc une formation purement arabe (arabe parlé). — P. 234, note 1 : *huzaliyu* « poète de la tribu de *huzāil* »; lire *hūdāil* هُدَیْل. — P. 248. *wāṣṣā* « recommander » ne peut avoir de rapports avec une racine qui signifie « unir, être contigu »; c'est que cette II^e forme est un dénominatif de *waṣātu*, *wiṣāyatu*, *waṣṭiyatu* « testament » (cf. *waṣṭiyu* « exécuteur testamentaire »). — P. 254, l. 21 : *'nūd* « entêté » correspond, pour le sens, à cl. *'anūd*. — P. 255, l. 12. Il est absurde de rapprocher *ḥōrrāt* « menteur » de cl. *ḥarrāṭu* « tourneur »; les tourneurs ne sont ni plus ni moins menteurs que les autres hommes (comparer toutefois le fr. *fumiste*); ce mot dialectal est formé d'après le ture *ḥorēta* « jeu, badinage,

plaisanterie», emprunté au grec moderne χαπατά (Barbier de Meynard).

Encore une remarque. P. 15, note 5, 'aiwa «c'est cela» est expliqué par 'ai-hu(wa), au lieu de l'habituel 'ai-wallāhi; cependant 'aiwāh est attesté au Maghreb (cf. Beaussier), ce qui fait douter que la dérivation proposée soit bonne. — P. 37. zārf n'est pas une soucoupe, mais le coquetier (d'argent filigrané ou de porcelaine) qui sert à tenir la petite tasse sans anse (finzān) dans laquelle on sert le café maure.

Dans les emprunts aux langues étrangères, M. Feghali cite des étymologies qui sont parfois contestables. P. 28, ligne 7, le turc *qundura* est rapproché de ital. *cornuto*; j'ai émis l'idée, devant la Société de Linguistique, que ce mot était plutôt emprunté au grec *χοῦρπα* «(chaussures) épaisses». — Même page, l. 9. *kāstek* (ou *hāstek*) «gousset, chaîne de montre», dérivé du persan *haštaq*; je ne connais pas ce dernier mot, mais le turc *kōstek* «chaîne de montre» (anciennement «entrave»). — P. 39, l. 26. Le turc *gōzder* est inconnu; c'est *gāzdūr*-, aujourd'hui *gāzdir*-, qui signifie, non «se promener», mais «promener quelqu'un» (causatif de *gāz*). — P. 56, note 6 : *ṣābūr* vient du turc *ṣābōr* (non *ṣābūr*). — P. 57, l. 11. Le turc pour «polype» est *aḥtapod*, non 'aḥtāpodī; la terminaison «(ov) du grec, non accentuée, tombe toujours. — P. 60, l. 21. «Aubergine» est en turc *patlıjān*, déformation, sous l'influence d'étymologies populaires, de ar. *bādinjān*, pers. *bādingān*, formes remontant toutes à lat. *melongena*, prov. *meringiana*. — P. 67, l. 27. Le turc *qara-qol* (non *qaraqūl*) ne signifie plus «gardien, surveillant» (voir R. Youssouf; pour le sens ancien, cf. Barbier de Meynard), mais «poste de garde, de police», par abréviation de *qaraqol-hānē*, du turc-oriental *qara*- «voir, regarder» (Vámbéry, Pavet de Courteille). — P. 76, l. 13 : *manūrdāt* ne vient pas directement du français «manœuvres», mais par l'intermédiaire du turc *manevra*, *manovra* «manœuvres, grandes manœuvres»; ce terme a été emprunté par le dialecte à la technologie militaire. — P. 81, dernière ligne. «nabrīs «tuyau de narguilé» < néo-cl. *narbīzu** ou *narbīsu** (persan).» C'est la forme *narbīs* qui est usitée à Damas, et c'est incontestablement le

persan **mār-ptē* «qui se tord comme un serpent»; l'image est exacte.

P. 91, l. 27 : *kūwazatu* «cruche» est le pluriel de *kūz*, ce que ne dit pas l'auteur; celui-ci est un mot persan apocopé (*kūzē*), de sorte qu'il n'y a aucune réduction; dial. *kūzē* est un simple emprunt. — «*Bairmān* «veille (d'une fête)» < néo-cl. (sic) *bairamānu* ». On penserait à rapprocher ce mot du turc *bairam* «fête», mais ce serait une erreur: le *Moh̄t̄*, cité par Dozy, donne une autre forme du même mot, *bārāmānu*, qui est le grec moderne *παράμονη*, même sens (cf. Vollers, *Z. D. M. G.*, t. L, 1896, p. 610). — P. 224, l. 16 : *'ambar* «cale», ambre gris». Dans le sens de «cale», c'est le persan *anbār* «magasin» (contre Vollers, *ibid.*, *ἐμπόριον*⁽¹⁾), emprunté par le turc-osmanli avec le sens de «cale de navire»; avec la signification d'ambre gris, c'est l'arabe classique *'anbar*. La graphie par un *'ain* initial est attestée par le *Moh̄t̄*, d'après Dozy; ce cas serait analogue, pour l'emprunt persan, à celui de *'askar*, si ce mot vient du lat. *exer(citus)* par métathèse de la palatale et de la sifflante ($x = ks < sk$). — P. 238, l. 31 : *hān* «hôtellerie» n'est pas ture; il est venu par le turc-osmanli, mais il est persan (cf. *hānē* «maison»). En turc, *hān* est le titre que porte le chef de la tribu. — P. 241, l. 10 : *ēṣa nā/qdē* «peine pécuniaire» provient de la terminologie juridique du turc-osmanli. — P. 246, note. Le turc *manqala* est emprunté à l'arabe, quand même ce mot ne serait pas attesté dans cette langue, car sa formation est sémitique; mais on le trouve dans les *Mille et une nuits* et même dans le *Kitāb el-Aghānī*; il est classique. — P. 253, l. 21 : «*qundqu*» (ture). Le turc est vocalisé *qonaq* (de *qo-n-maq*, réfléchi de *qo-* «poser»). — P. 258, l. 29. «*ḥal/qīn* «chaudière» < néo-cl. (ture) *ḥilqīnu*» (ture *ḥalqīn*). Ce prétendu turc (le mot n'est pas usité) est le grec *χαλκείον*. Même endroit, *'qalāīn* «bas, chausses», néo-cl. (ture) *qilāīnu*. C'est le

(1) A raison du verbe *anbāstan*, de *ham* + $\sqrt{\text{par-}}$, déjà attesté en pehli, *am-bār-ēt*. Cf. P. Horn dans le *Grundriss d. iran. Philologie*, t. I, 2^e part., p. 140, et Vollers, endroit cité, p. 636, n° 11, qui, après l'avoir dérivé du grec, le rattache au persan.

dialecte qui a raison (comme dans le cas précédent) contre les grammairiens qui ont vocalisé ce néo-classique, car le turc est *qalên*, mais il n'y a plus de dissimilation vocalique. — P. 259. Néo-cl. *tinbalu* (turc). C'est *tênbel* « paresseux », d'origine persane (cf. *tên-pêrêr*). Dozy donne la vocalisation *tanbal*. A la ligne 4, *bôr-yol* « blé moulu grossièrement » est le turc *buryul*. — *hêrduqu* n'est pas turc; Dozy, qui vocalise *hurdaq*, le donne comme persan (*hurde*): le *q* final indiquerait un emprunt ancien au pehlvi, ce qui est invraisemblable historiquement; il faut admettre un cas d'analogie avec les emprunts du même genre.

Dans sa thèse complémentaire, M. l'abbé Feghali a tâché de réunir tous les mots des dialectes du Liban qui ne peuvent s'expliquer que par un emprunt à la langue syriaque, c'est-à-dire, dans ce cas, à une survivance, puisque ce syriaque a été parlé dans la montagne avant l'arabe et lui a laissé la place, comme le gaulois en présence du latin. Ainsi qu'il l'indique dans sa préface, son travail se distingue de celui de ses devanciers, et surtout du plus complet d'entre eux, le P. J. Hôbéika, dans son *Étymologie arabo-syriaque*, par une discussion sur les origines de chaque mot, en laissant de côté ceux qui prêtent à une double interprétation, c'est-à-dire ceux dont on ne peut déterminer si l'origine est arabe ou araméenne. Une introduction historique fixe un certain nombre de points importants, tels que l'époque de l'extinction du syriaque : au xvn^e siècle, on parlait encore cette langue dans quelques villages, à Becharré, Hasroûn et Baz'oûn (p. 11); on sait qu'aujourd'hui il faut traverser la Bêqâ pour trouver, dans l'Anti-Liban, le syriaque encore vivant à Ma'loûla et dans deux autres villages voisins. On pourra reprocher à l'auteur de ne pas avoir fait une distinction suffisante entre les mots populaires et ceux de la langue savante, empruntés à la langue liturgique des Maronites, et dans lesquels la vocalisation de la langue écrite se retrouve naturellement. Nous nous bornerons à quelques remarques.

Page 41, n° 5. « Syr. *paθgānd* est un emprunt »; ajouter : au pehlvi *paθgām*, pers. *pa'iyām* « message », emprunté lui-même par l'arménien. — P. 43, n° 1. Comparer *اعش*, qui a le 'aîn, comme *ܐܡܝܬܐ* en syriaque. — P. 59, dernière ligne : *عَدَان*

«[espace de] sept années» doit être lu عِدَان, sans *tesdid*, \sqrt{DN} . — P. 60. Dial. 'id «main» pour *yadu* passera difficilement pour un emprunt au syriaque, plusieurs dialectes arabes ayant aussi 'id. — P. 63, n° 4, *šarṭā* «chiffon», rapprocher *šarmā* par élargissement de la même racine (شَرَط «scarifier») au moyen de l'infixation d'un *m*. — P. 64, n° 3 : «*sandānu* qui vient, paraît-il, du persan». C'est, dans cette dernière langue, *sindān*; il y a eu, dans l'arabe, assimilation de la voyelle de la première syllabe. — P. 65. *māymar* «homélie, chant» est néo-classique, puisqu'on le trouve dans l'*Histoire des Maronites* de M^{sr} Istifān Dowéihī (xvii^e siècle); c'est un mot savant, incontestablement emprunté au syriaque *mēmar* (cf. Dozy). — P. 73, n° 5. *šmā* «argent» est le persan *šim*, qui est lui-même le grec moderne ἀσημένιον < ἀσημον (ἀργυρον) «argent non monnayé». — P. 77. *taqs* «rite, température» est bien τῆξις, mais il n'est pas directement emprunté au syriaque *teksā* (par un *k*); Golius avait déjà trouvé *taqs* (par un *q*) dans les auteurs chrétiens écrivant en arabe. — P. 83, paragraphe α. Le dialectal 'āyger «il vérifia, ajusta (les poids, les mesures)» n'est pas le syriaque 'ayar, qui signifie «veiller», mais l'arabe عَيَّر, qui semble inconnu de l'auteur, puisqu'il ne cite que عَوَّر, et qui peut être considéré comme un dénommatif de عَيَّر «titre de la monnaie» (proprement nom d'action de la III^e forme \sqrt{AYR}).

L'auteur s'est livré à une petite statistique qui ne manque pas d'intérêt (p. 94); il a relevé 175 mots concernant la vie domestique et agricole, et 57 se rapportant à la vie religieuse; il a constaté ainsi que «les trois quarts des survivances syriaques sont des termes de la vie rurale». La conclusion générale, c'est à la fin de la thèse principale qu'il convient de la trouver; il en résulte que le dialecte étudié est «généralement conservateur au point de vue de la quantité des voyelles et de la coupe syllabique, comme à celui du consonantisme»; qu'il l'est également pour l'ensemble des formes verbales et nominales; il s'y est produit beaucoup moins de compromis que sur le domaine phonétique et dans le champ du vocabulaire, où transparaissent plus clairement les

habitudes d'articulation et d'emploi des mots chez une population qui a changé de langue au cours des siècles. Somme toute, le travail de M. l'abbé Feghali est consciencieux à l'extrême; ses deux thèses nous donnent une foule de renseignements de tout ordre qui prendront toute leur valeur quand on sera en mesure de procéder à des comparaisons avec les autres dialectes de la Syrie et de l'Orient de langue arabe en général.

Cl. HUART.

CHRONIQUE

ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

The Asiatic Review, July 1919 :

J. POLLEN. A way out in India. — G. MOLESWORTH. The industrial Aftermath of the War. — A. C. YATE. What Constantinople means to Britain and Islam. — K. STUART. Signs in the Eastern and Western Skies. — J. BEDFORD. The Salvation Army Work among the criminal Tribes of India. — K. GAUBA. Indian Literature : Past, Present, and Future. — J. A. SHARROCK. Caste as a Factor in Indian Reform. — O. NOVIKOFF. The Tsar and the Slavonic World. — A RUSSIAN. The Fate of Russia's Western Borderlands. — F. P. MARCHANT. The Serbs of Lusatia. — E. H. PARKER. Law and other Reforms in China. — F. H. TYRRELL. Scraps from a Persian Wallet.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, t. XVIII :

N° 9. G. COEDÈS. Études cambodgiennes : XII. Le site primitif du Tchen-la. — XIII. Notes sur Tebeou Ta-kouan. — XIV. Une nouvelle inscription du Phimānākās. — XV. Inscription du Phnom Dēi. — XVI. Essai de classification des documents historiques cambodgiens conservés à la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient.

N° 10. Notes et mélanges : H. PARMENTIER. Le tombeau de Nghi-vé. — G. COEDÈS. A propos des anciens noms de Luang Prabang. — L. FÉROT. Deux nouvelles inscriptions indochinoises.

Bibliographie. — Chronique. — Nécrologie : Éd. Chavannes, par N. PERI. — Documents administratifs.

Epigraphia Indica, vol. XIV, parts 3-4 :

4. V. S. SUKTHANKAR. The Porumamilla Tank Inscription of Bhaskara Bhavadura, Saka 1291. — 5. HIRANANDA SASTRI. Haratha Inscription

of the Reign of Isanavarman, Vikrama-Samvat 611. — 6. V. S. SOKTHANKAR. Bhandak Plates of Krishnaraja I, Saka 694. — 7. Sten KONOW. The Ara Inscription of Kanishka II. — 8. Sten KONOW. Sanjan Plates of Buddhavarasa. — 9. V. S. SOKTHANKAR. A new Andhra Inscription of Siri-Pulumavi. — 10. R. D. BANERJEE. The Naihati Grant of Valala-Sena, the 11th year. — 11. K. N. DIKSHIT. Sangoli Plates of Hari-Varman, the 8th year. — 12. S. V. VENKATESWARA and S. V. VISWANATHA. Udayambakam Grant of Krishna-Deva Raya, Saka 1450. — 13. G. H. OJHA. Partabgarh Inscription of the time of the Pratiharas king Mahendra-Pala II of Mahodaya, Samvat 1003. — 14. L. D. BARNETT. Lakshmeshwar Pillar Inscription of the Yuvaraja Vikramaditya. — 15. DAYA RAM SAHNI. Chandravati Plates of Chandra-Deva, V. S. 1150 and 1156.

Giornale della Società asiatica italiana, vol. XXVIII (1916):

E. BECCARINI-CRESCENZI. L'Avimāraśa di Bhāsa. — G. TOCCI. Note cinesi. — L. PARETI. Tyrria in Lidia e le leggende sull'origine «tirrena» di Pitagora. — U. CASSUTO. Le profezie di Geremia relative ai gentili. — F. BELLONI-FILIPPI. Il Çiladūta di Çāritrasundara Gaṇi. — P. E. PAVOLINI. Çvetadvīpagaṭhāmālikā; — L'opera di Demetrio Galanos. II: Durgā.

Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, 1918,

N° 5:

H. BEVERIDGE. The Rauḥat ut-Tahiriin. — SATIS CHANDRA VIDYABHUSHANA. The Tattva-cintāmaṇi, summarised in English.

N° 6:

Proceedings of the Fifth Indian Science Congress, Lahore, January 1918.

N° 7:

BHĀLA. CHARAN LAW. A short Account of the Wandering Teachers at the Time of the Buddha.

N° 8:

MAULAVI 'ABDU'L WALI. The Spelling of Babar's Name. — Notes on important Arabic and Persian MSS found in various Libraries in India.

N° 9 :

T. W. HAIG. The Poet Shaikh Mufakkhkar-al-din Āzarī of Isfārahayn. — H. BEVERIDGE. The Sources of the Akbarnama.

1919, n° 1 :

ABDUL AZIZ. On the identification of the ancient town of Tagara. — P. TESSITONI. A Progress Report on the Work done during the year 1917 in connection with the Bardie and Historical Survey of Rajputana.

Journal of the American Oriental Society, vol. XXXIX, fasc. 2 :

W. F. ALBRIGHT. Some Cruxes in the Langdon Epic. — J. B. NIES. Origin of MAŠ or BAR and the Development of its Meanings. — W. N. BROWN. Proselyting the Asuras. — G. W. BROWN. Prāṇa and Apāna. — C. C. EDWARDS. Two popular religious Poems in the Azerbaijani Dialect. — A. J. GARROV. Pre-Aryan Origins of the Persian Perfect.

Fasc. 3 :

J. H. BREASTED. The Place of the Near Orient in the Career of Man and the Task of the American Orientalist. — W. PHILLIPS. The Need of an American School of Living Oriental Languages. — W. H. WORRELL. An Account of Schools for Living Oriental Languages established in Europa. — H. F. LUTZ. The DD-Emblem of Osiris. — E. W. FAY. Notes on Indo-Iranian Words.

Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, April 1919 :

A. COWLEY. The Pahlavi Documents from Avroman. — J. MANN. Moses b. Samuel, a Jewish Katib in Damascus, and his Pilgrimage to Medinah and Mekkah. — Th. G. PINCHES. The Legend of the Divine Lovers : Enlil and Ninlil. — W. E. CRUM. A «Manichaean» Fragment from Egypt. — H. HIRSCHFELD. An Ethiopic-Falasi Glossary edited and translated.

Miscellaneous Communications. T. W. RYAS DAVIDS. Sources of the Pali Commentaries. — L. D. BARNETT. The Plays ascribed to Bhāsa and the Matta-vilāsa. — H. BEVERIDGE. The Date of the Book of Job. — G. A. GRIERSON. An Arabic Word quoted by Hēmacandra ; — A new

Book in Maithili. — E. RICE. A new Ganga Record. — V. A. SMITH. Nalanda.

Obituary Notices, Professor Ernst Windisch, by A. A. MACDONELL and R. FLOWER. — Dr. Otto Schrader.

Mémoires de la Société de Linguistique, t. XXI, fasc. 5 :

A. MEILLET. Sur le rythme quantitatif de la langue védique ; — Le pronom duel *vā* dans l'Avesta. — M.-T. FEGHALL. Étude sur les emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban.

The Moslem World, July 1919 :

R. T. McCUTCHEN. Islam in the Philippine Islands. — B. MATHEWS. Women in the Near East. — E. M. WHERRY. Christ superior to Mohammed. — F. L. NUNN. Islam in the Fiji Islands. — I. MASON. A Chinese Tract from Tientsin, translated. — D. M. DONALDSON. A great Venture in Khorasan. — G. STANLEY G. MYLREA. Politico-religious Situation in Arabia today.

Revue africaine, 2^e trimestre 1919 :

R. BASSET. Rapport sur les études relatives à la linguistique berbère (1913-1918). — G. YVER. Les Irlandais en Algérie. — A. COEN. Constantine en 1802, d'après une chanson populaire du Cheikh Belgâsem Er-Rahmouni El-Haddad. — J. CARCOPINO. A propos de trois inscriptions de Madaure récemment découvertes. — J. DESPARMET. Ethnographie traditionnelle de la Mitidja (*suite*). — R. BASSET. Un conte de Blida.

Revue du Monde musulman, t. XXXV :

L. ROUSSEL. Rabat en 1916. — M^{me} A. R. DE LENS. Un mariage à Meknès dans la petite bourgeoisie. — Ed. MICHAUX-BELLAIRE. Études marocaines : La légende idrisite et le Chérifisme au Maroc ; Considérations générales sur la politique indigène ; Un coin de la Qaçba de Tanger. — P. MAILLARD. Bibliothèque de la Grande Mosquée de Tanger : Essai de bibliographie marocaine. — R. MAJERCZAK. La justice chez les Kirghizes-Kazaks. — L. BOUVAT. Les habitants de la Cyrénaïque. — P. MARTY. L'Islam en Guinée : Fouta-Diallon (*suite*).

Rivista degli Studi orientali, vol. VIII, fasc. 1 :

C. A. NALLINO. Il poema mistico arabo d'Ibn al-Fāriḍ in una recente traduzione italiana [traduction de Ignazio Di Matteo, Rome, 1917]. — F. KRENKOW. Il « Libro delle Classi » di Abū Bakr az-Zubaidi. — G. FURLANI. Le « Questioni filosofiche » di Abū Zakariyā Yahyā b. 'Adī.

Bollettino. G. FARINA. Egitto. Antico egiziano. — I. GUIDI. Copto.

T'oung Pao, 1917, n° 4-5 :

P. M. D'ELIA. Un maître de la jeune Chine : Liang K'i-tch'ao. — Henri CORDIER. Les correspondants de Bertin.

Nécrologie. Émile Guimet, par Henri CORDIER.



JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1919.

लोकेश्वरशतकम्

OU

CENT STROPHES

EN L'HONNEUR DU SEIGNEUR DU MONDE,

PAR VAJRADATTA,

ÉDITÉ ET TRADUIT

PAR

M^{lle} SUZANNE KARPELÈS⁽¹⁾.

Pour établir la présente édition du *Lokeśvaraśataka*, j'ai consulté quatre manuscrits sanscrits et une version tibétaine. Ce sont :

A. Le numéro 102 de la collection des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris : « *Lokeśvara*, par Vajradatta, xix^e siècle, écriture nāgarī, papier indien, 2,55 × 1,12 mm., 37 pages, 7 lignes, 30 à 33 akṣ. D. rel. (Sanskrit Dév. 90)⁽²⁾. »

(1) Je suis heureuse de l'occasion que m'offre ce travail, de pouvoir exprimer aux maîtres qui m'ont tant aidée, MM. Lévi et Foucher, ma profonde reconnaissance et mon affectueux dévouement. Leur grande bienveillance, leur inlassable sollicitude pour les élèves, encouragent le travail et ont fait de notre école, durant ces sombres années, un lieu de réconfort et d'espoir (juillet 1917). Je tiens à remercier mon maître, M. Finot, d'avoir bien voulu revoir les épreuves de ce mémoire (novembre 1919).

(2) A. CABATON, *Bibliothèque nationale. Catalogue des manuscrits sanscrits et palis*, Paris, 1907-1912, 1^{er} fasc., p. 14.

B. *Le numéro 28* du catalogue de la Royal Asiatic Society de Londres (Hodgson Collection) : « *Lokeçvarapatakam* by Vajradatta, 26 leaves, 9 in. by 3 1-4 in.; five lines in a page, dated Samvat 764 (A. D. 1644). » Ce manuscrit, écrit en caractères du type maithila, est caractérisé par les changements de *l* en *r* et *vice versa*, de *ç* en *kh*, et par l'assimilation de *r* précédant une consonne avec cette consonne, et la manière d'écrire les voyelles selon la coutume bengalie⁽¹⁾.

C. *Le numéro B. 14* du classement de la Nepalese Buddhist Literature of the Royal Asiatic Society of Bengal, dont Mahamahopādhyāya Satīschandra Vidyābhūṣaṇa a bien voulu faire faire une copie et que le catalogue mentionne comme il suit : « Substance : yellow paper, folia, lines on a page 5, extent in clokas 250, character. newari, appearance old, verse incorrect⁽²⁾. »

D. *Le numéro Add. 1419* du Catalogue of the Buddhist Sanskrit Manuscripts in the University Library, Cambridge : « Paper; 30 leaves, 5-7 lines, 7 1/2 × 3 1/2 in. xviiith century, with recent supply. Leaves 1-3, 17-30 are a recent copy, but the remainder of the ms. is in a square hand on paper of the last century; words etc. divided in red ink. The work is a hundred verses in praise of Lokeçvara⁽³⁾. »

Il me faut remercier tout particulièrement Miss Ridding et Mr. E. J. Thomas, bibliothécaires de Cambridge, qui ont témoigné à ce travail un si encourageant intérêt, et la Royal Asiatic Society de Londres, qui a si obligeamment envoyé le manuscrit à l'Université de Paris.

⁽¹⁾ HODGSON (Brian Houghton), *Catalogue of Sanskrit Manuscripts collected by Hodgson*, compiled by W. W. HUSTON, Trübner, 1881, p. 5. Hodgson MSS. in the R. A. S. catalogued by Professors GOWELL and EAGLETON, *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. VIII, 1876, p. 7.

⁽²⁾ RĪṢENDRAĀLA MITRA, *The Sanskrit Buddhist Literature of Nepal*, Calcutta, 1882, p. 112.

⁽³⁾ C. BENDALL, *Catalogue of Buddhist Sanskrit Manuscripts of the University Library, Cambridge*, Cambridge, 1862, p. 96.

Enfin la version tibétaine, qui fait partie du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale et que décrit le catalogue de M. P. Cordier, p. 303 : « II, Bstan-hgyur, Rgyud-hgrel (Tantra-vṛtti), classe II, Commentaires des Tantras. Tome ñu LXVIII (tibétain 177), 32 (index 33). 'Jig.rten.dbañ.phyug.bstod.pa.brgya.pa. Lokeçvaraçatakastotra (original 'çara... take). 108 b, 8-121 a, 5. Auteur : Kavi Çrī Vajradeva. Traducteurs : Kavi Mahāpaṇḍita Lakṣmīkara (Lakṣmīmkara) de l'Inde. Lo-tsa-ba : le Maître de Çoñ (Çoñ-ston.; c.-à-d. Rdo-rje rgyal-mtshan (Bhikṣu Vajradhva) ⁽¹⁾. »

Le manuscrit B et la version tibétaine, qui se correspondent le plus souvent, ont presque toujours servi de base à l'édition de ce texte.

Le manuscrit D se rapproche beaucoup de B, tandis que les manuscrits A et C, qui s'en écartent, donnent la plupart du temps les mêmes variantes.

L'historien tibétain Tāranātha, dans son Histoire du Bouddhisme indien, consacre plusieurs lignes à la biographie de Vajradeva, l'auteur du *Lokeçvaraçataka* ⁽²⁾.

Il nous le présente comme un poète de grand talent, qui vivait sous le règne du roi Devapāla, au ix^e siècle de l'ère chrétienne ⁽³⁾. Étant devenu lépreux à la suite d'une malédiction, le poète implora Lokeçvara et composa chaque jour, en son honneur, une strophe d'éloges en mètre Sragdharā. Au bout de trois mois, étant parvenu à la centième strophe, le visage du Bodhisattva lui apparut et il fut guéri. Son poème se répandit

(1) Les astérisques que l'on trouvera dans le texte tibétain signalent les corrections proposées, soit pour compléter le nombre régulier des syllabes dans les vers, soit pour rétablir l'orthographe usuelle des mots. Les formes données en note reproduisent les lectures du texte original.

(2) Tāranātha, trad. Schiefner, p. 214.

(3) Vincent SMITH. *Early History of India*, p. 368.

alors dans l'Āryadeça et fut donné comme un modèle de vraie poésie. En effet, cette centurie devait jouir d'une grande notoriété⁽¹⁾, pour que les traducteurs de la célèbre *Avadānahalpalatā* de Kṣemendra, Mahāpaṇḍita Lakṣmīkara et le Maître de Çoṅ, aient pris le soin d'en donner une fidèle traduction aux dévots du Tibet.

Le poète Vajradatta, alaṅkāriste distingué, manie avec aisance, dans chacune de ses stances, le style artificiel et savant appelé « Gaudī », où abondent les longs composés, les mots rares et tous les raffinements de l'allitération.

Ces qualités de style sont malheureusement impossibles à rendre dans la traduction; tout en traduisant de façon aussi littérale que possible, on s'est appliqué à laisser aux mots leur valeur religieuse. Quant à la forme, plutôt que de suivre servilement celle du poète, il a paru préférable de la ramener à une sorte de litanie, ce qui rend ce poème plus accessible à un lecteur européen.

Les images, descriptions ou comparaisons, qui peuvent sembler étranges, notamment au début du poème, sont conformes aux règles traditionnelles. Tel est par exemple le précepte cité par Mallinātha, *Kumārasambhavasanyāsanī*, I, 33 :

देवतानां रूपं पादाङ्गुष्ठप्रभृति वर्णति मनुष्याणां केशादारभ्येति धार्मिकाः ॥

En décrivant l'aspect des dieux, il faut débiter par les orteils, et en décrivant celui des hommes, il faut commencer par la tête : telle est la règle.

(1) Hodgson, dans son *Essay on the literature of Nepal and Tibet*, énumère les principaux ouvrages bouddhiques, parmi lesquels se trouve le *Lokoçvara* de Vajradatta.

ॐ नमो लोकनाथाय !

Hommage au Protecteur du Monde !

ལུ་གར་ལྷ་པོ་ཏུ་། ལོ་ཤིག་ཀྱི་རྩ་ལ་ཏུ་ཤིག་ཀྱི་ཏུ་།
 བོད་ལྷ་པོ་ཏུ་། འཛིན་རྩེན་དཔར་ལུག་གི་བཞུད་པ་བལྟ་མ་།
 འཛིན་རྩེན་མགོན་པོ་ལ་ལུག་འཆམ་ལོ་ ॥

En sanscrit : Lokeçvaraçatakestotra. En tibétain : Centurie d'éloges sur le Protecteur du Monde. Hommage au protecteur du Monde !

निर्धूता धूर्जटीन्दोर्न खलु पटुजटापिङ्गमासङ्गशरिः
सारैराराचयूखैर्न च हरिमुकुटामन्दमाणिव्यभामिः ।
कालिन्नी नापि लीना विबुधगणललत्कुन्तलीनलीनल्ल
लीकेश्वर्योऽनिवार्याश्चरणनखरुचः सन्तु वो ध्वान्तशान्त्यै ॥ २ ॥

1. B *nidhūtā*, "dhajjati", "anakhatu"; ACD "sāraih"; B "pārai". — 2. B "ārā; mayūkhe"; A "ārānmayūśaiḥ"; B "hari", "makuta", "mani". — 3. C *kelimno*; ACD "nāvi"; B "noli", "rinā", "vibūdha", "gana", *rasantkūntara*; C "kuntalā"; B "ariniṛitā"; ACD "ālina"; D *linā*. — 4. B *lokyoçvyyū*; CD *lokeçvarya*; B "anivaryā", "calana", "ruca".

मन्त्रः सुतः अहोऽयं यतिः ॥ १ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ २ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ३ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ४ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ५ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ६ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ७ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ८ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ९ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १० ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ ११ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १२ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १३ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १४ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १५ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १६ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १७ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १८ ॥
मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ १९ ॥ मन्त्रः अहोऽयं यतिः ॥ २० ॥

4. *gi supplée pour compléter le vers.

2. Feux, que rien n'arrête, des ongles des pieds du «Seigneur du Monde» !

Vous, que ne peuvent refouler ni les effluves radieux de la lune que Īva porte sur son chignon et qui se colorent par contact du jaune vif de ses tresses; ni l'éclat des rubis étincelants au loin sur la tiare de Hari,

Vous, qui ne disparaîsez pas non plus par l'effet de la noirceur qui réside dans les chevelures bouclées des troupes de divinités, dissipez les ténèbres !

पर्याप्तोदारकोषस्तुतरकमलाभोगसंपत्तिहेतु-

दूरीभूतप्रियाणामपहतविषमातङ्कशङ्का जनानाम् ।

न चित्तालंघनेरप्युपशमिततमोदुर्ग्रहोद्भूतभीति-

लोकेशांघ्रोरपूर्वा नखशिशिररचां चन्द्रिका वः पुनातु ॥ ३ ॥

1. B "payyaptādāra", "tala", "hetu"; C "hetuḥ. — 2. B "dālī"; B et D "pri-yānām"; B "sakā". — 3. B "ghanañi", "samita", "duggrahod"; C "durgahot", hihitiḥ; B bhiti. — 4. DBG "aoghrev; A "aghryor; B "apūrāṇa; C "apūrāṇa, "cara-panekhararucān"; B candrakū, "va", "pūnātūḥ.

पेरस सु हेणस मेर कु केरि पर महेर रप दु गणस लैर दयस रसेर सुक
सुस केणस प कुमस ग्रे सु ।
सुण प दर वै रेर दु गुर मरि सु मे कुमस ग्रे मे पहर रहेणस मरि रेरस
मे कुमस पर सेव ।
सुके कुमस ग्रेस गुर प सुमे पर मे कुस सुक उक ग दुर मरि गवर मस गुर
मरि रहेणस प लै गुर प ।
रहेण हेर दवर मेरि कवस ग्रे सेर मे मे प सेव सुक मरि सुके मेर वेर ग्रेस
हेर कुमस रण गुर रेर ।

2. *par. — 3. *yi supplée pour compléter le vers.

3. Clair de lune incomparable, au frais rayonnement, des ongles des pieds du « Seigneur du Monde » !

Votre action fait prospérer les parterres de lotus innombrables qui épanouissent leur noble calice⁽¹⁾.

Vous dissipez les soucis et les craintes qui agitent les créatures séparées des êtres chers.

Vous, que les nuages mêmes ne sauraient intercepter et qui anéantissez la peur que produisent les ténèbres malfaisantes, purifiez-nous !

⁽¹⁾ D'après la version tibétaine : « Vous faites prospérer la plénitude de la fortune qui se manifeste par de nobles trésors très nombreux. »

नाथस्योदञ्चदुच्चामितरचिरचिभी रोचमानोरुचूषा-
रोचिष्णोरुच्चकाशश्चरणनखरुचां संचयोऽसौ चिरं वः ।
अत्युच्चीयात् तदर्चाचतुरसुरशिरश्चाररत्नोच्चयोच्चै-
र्नानानिश्चारिरोचिश्चरचितश्चीरुच्यचापोपचारः ॥ ६ ॥

1. B "nathasya", "rucibhi"; ABCD rocamāṣa"; B "amū". — 2. B "urcca", "tācā"; ABD "sau". — 3. D "abhyujjīyāt"; B "accā", "uccai"; C "uccaiy". — 4. B "niç-cālalociç", "raçcīta", "saci".

तेदं वेदं दमय मदे लस मल्लस के चरे तेदं वेदं कृमस ज्ञेय महेय प दद लदक
गङ्गा गङ्गा केव प के ।
महेय मल्ल महेय वेय मप पु महेय लपस महेय वेय तेदं वेदं कृमस के दे ल
महेय मल्ल महेय ज्ञेय कृमस ज्ञेय ।
महेय मल्ल महेय ज्ञेय कृमस ज्ञेय ।
महेय मल्ल महेय ज्ञेय कृमस ज्ञेय ।
महेय मल्ल महेय ज्ञेय कृमस ज्ञेय ।
महेय मल्ल महेय ज्ञेय कृमस ज्ञेय ।

1. *pud. — 3. *gyi suppléé pour compléter le vers.

6. Faisceau lumineux, Feux des ongles aux pieds du «Protecteur» resplendissant avec son vaste chignon qu'illumine l'ascension des rayons montant d'Amitaruci,

Vous avez l'air de l'arc du bien-aimé de Çacī qui serait fait de la masse des feux multicolores, dégagés de toutes parts et surgissant de l'accumulation des joyaux merveilleux sur la tête des dieux empressés à Vous adorer.

Développez-Vous éternellement pour nous!

श्रीमङ्गोगोन्नतीनामभिमतविषयप्राप्तिदानादहीनाम्

सेवाभाजां समन्नादविचलितरुचः प्रीतिमुत्पादयन्तः ।

वैमल्यतुल्यविम्बोपहसितशशिनः शान्तिध्वान्तदोषाः

तोषं माणिक्यदीपा इव ददतु नखाः पद्मपाणेः पदोर्वः ॥ ७ ॥

1. B "bhogānatīnām"; A "ahinādahinām"; B "abinām". — 2. B "carata", rucā, "ūtpādayantah"; D "utpādayantyaḥ". — 3. B "bimbaprahasita", "ṣaṣina", "ṣāṭiva"; ABD doṣās. — B "nakhā", "papa"; C "pado".

सर्वेङ्गं परं तदेदं परं पुण्यं कृमस्य तवैव परं श्रेष्ठं च * तस्य वै रमण्यं रसं श्रेष्ठं
परं तवैव तस्य श्रेष्ठं त्रैलोक्यं सर्वं जितं ।

गुणं तु कृमं परं सौ श्रुतिं तदेदं वै श्रेष्ठं श्रेष्ठं कृमस्य रम्यं च समुच्चयं श्रेष्ठं परं
श्रेष्ठं गुणं च

द्वैतं रसं श्रुतिं सत्कृतं च तवैव परं गच्छत्यस्य वै सौ चैव तस्य पुण्यं तदेदं श्रेष्ठं त्रै-
लोक्यं सर्वं च ।

वैदं श्रुतिं तदेदं चैव पुण्यं च समुच्चयं तु परं तदेदं वै तवैव तस्य त्रैलोक्यं श्रेष्ठं कृमस्य रम्यं च तस्य
च श्रेष्ठं गुणं च ।

1. *Id.

7. Ongles des pieds de «Celui qui tient le lotus à la main» !

Vos lumières toujours égales provoquent une joie où rien ne manque chez vos adorateurs, parvenus au faite des jouissances les plus éclatantes, puisqu'elles leur donnent d'atteindre les objets de leurs désirs; Vos disques d'une pureté incomparable, raillent celui de la lune, Vous dissipez le mal des ténèbres!

Vous êtes pareils aux lampes à escarboucles.

Accordez-nous le bonheur!

राजद्राजीवपाणेनेखनिवहृचां पादपद्मोद्भवानाम्

उद्भेदो भेदकोऽसौ भवतु भवभित्तिर्निर्भराणां भवः ।

जातस्तद्देहभूमेरविरतकरुणावारिदत्तोपकारो

योऽनल्पः कल्पवृक्षाङ्कुरनिकर इवोपात्तविज्ञानबीजः ॥ ८ ॥

1. C "rājendrarāja"; ABD "rājanrāja"; B "panar. — 2. bhledako — bharaṇi; voir Pāṇini, 133, 3, 1, 95 et 3, 14, 67; B "bhavabhiyā"; C bhavantiyām; B "nibharayām"; A "narbharāya; — 3. D "mūmer"; B "vālī", "upahāre; la version tibétaine aurait lu "upasekaṇ. — 4. B "vṛkṣakūḷa", "nikarayi", "upāta"; C "upatā".

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ।
ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ।

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ।

॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥
 ॥ श्रीगणेशाय नमः ॥
 ॥ श्रीगणेशाय नमः ॥

མ་མཁའ་པར་ལྟར་ཡིན་པའི་མི་སྣ་ལྟེན་གྱི་མི་དྲན་པའི་འདྲི་གནས་པ་འད་མང་མང་མཆོ་མོ་གསལ་
ཏེ་མཁའ་པར་ལྟར་གྲུར་ཅིག་།

1. *Une syllabe manque au vers.

8. Ô Vous, dans la main duquel brille un lotus, les reflets de vos ongles jaillissent du lotus de vos pieds!

Que leur pousse repousse pour nous la masse des immenses périls
des renaissances !

Votre corps est son terrain, et le courant bienfaisant de votre intarissable compassion l'arrose.

A elle seule, elle vaut les innombrables bourgeons de l'arbre du Paradis, qui a reçu une semence consciente ⁽¹⁾ !

[1] Voir ASAṆGA, *Mahāyānasūtrālaṅkāra*, traduit par Sylvain Lévi, chap. I, 18, 2 et chap. XI, 32, 44.

भास्वन्तः क्लेशकर्मश्रमविवशजगत्तापविच्छेदशूरा

दूराद्दोषोपलब्धेः पटुबुधगुरवस्तारका ये जनस्य ।

सान्द्रानन्दं ददानाः सकलशशधरश्रीभृतो निष्कलङ्काः

ते वञ्चितामचिन्त्याः कमलकरनखाः पादजाता जसन्तु ॥ १० ॥

1. B "bhūsvanta", "kama", "soma", "vivasa"; ABCD "vicheda". — 2. ABCD "dūrā"; B "doṣaparadhe"; C "upatāddheh, guravah. — 3. B dātānā; C dadhānā; B sakara; A "niḥ"; B "ni"; C "niç"; B karañ; ABC "kās; D "kā. — 4. B "vad", "acintyā", "cintyā"; C cintayāh; B kafa; AB nakhā; A dadanta; B janthantu; D jayanti.

वेदं ददं भुक्त्वा वैदं क्रेत्वा वैदं स्यात् । प्रीतिं मरुदं मरुदं स्यात् । द्रुमं मरुदं मरुदं स्यात् ।
 कृष्णं मरुदं क्रेत्वा मरुदं ।
 भुक्त्वा प्रीतिं मरुदं मरुदं स्यात् । वैदं मरुदं मरुदं स्यात् । मरुदं मरुदं मरुदं स्यात् ।
 मरुदं मरुदं मरुदं स्यात् ।
 भुक्त्वा द्रुमं मरुदं मरुदं स्यात् । वैदं मरुदं मरुदं स्यात् । द्रुमं मरुदं मरुदं स्यात् ।
 द्रुमं मरुदं मरुदं स्यात् ।
 मरुदं मरुदं मरुदं स्यात् । मरुदं मरुदं मरुदं स्यात् । मरुदं मरुदं मरुदं स्यात् ।

10. Ongles inconcevables, nés aux pieds de «Celui qui tient à la main le lotus» !

Héros lumineux qui taillez en pièces les cuisantes douleurs des créatures dominées par l'épuisante activité des passions,

Maîtres savants capables de percevoir les vices de loin, Sauveurs du monde (ou bien : Vous êtes des étoiles, des Lunes-[Soma est le guru de Budha = Mercure] subtiles à voir de loin la nuit),

Vous répandez le bonheur parfait et vous avez la splendeur d'une pleine lune, mais vous êtes sans tache,

Oh, triomphez de nos soucis !

शूरास्तापापहरे शिशिरतरसुधाशीकरासारकाराः

प्राकाराः क्रूरदूराप्रसरदुःशरासारमारापकारे।

संसाराकारकारागृहबृहदुदरोदारदुःखप्रकारं

घोरं वः संहरन्तां चरणनखरुचः श्रीकराः पद्मपाथिः ॥ १३ ॥

1. A tāpopahāre, śudhā°; B śudhā°; D mudhā°; ACD cāra°; ACD śikarīcāra; B śikalīśāpra, kūrā°. — 2. B prākārā°; ACD prākārāh; A kpra; B krara; C krura; ACD dūraprasarad; B °ārasarā°, mālāprakara. — 3. B °ārodāra°. — 4. C dhoran°; B vu°; A saṃharaṃprāṇtāṃ; B saṃharantā°, carana, "kara", "karā°.

क' ग' दुर' स्ये' प्रे' द' प' र' वे' द' ग' र' म' सी' स' के' ग' क' प' द' र' डे' र' डे' ग' स' य' रे' म' र'
 प्रे' क' क' र' डे' म' वे' स' म' ड' र' डे' र' ।
 सी' प' ड' र' म' र' डे' र' क' र' क' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' ।
 प्रे' र' क' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' ।
 डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' ।
 डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' ।
 डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' म' र' डे' र' डे' र' ।

3. *čhar.gyi. — 4. *rai.

13. Héros qui, pour écarter les cuisantes douleurs, faites tomber une pluie d'ambroisie très rafraîchissante,

Remparts d'où, pour écraser le démon, jaillit au loin une formidable averse de larges flèches,

Ô Feux bienfaisants⁽¹⁾ des ongles des pieds de «Celui qui tient à la main le lotus», anéantissez les douleurs redoutables qui viennent à nous du fond de la vaste prison où se déroulent les transmigrations!

⁽¹⁾ Autre sens adopté par la version tibétaine : « Qui diffusez la splendeur. »

भासो लोकेशपादप्रभववल्गुवा दूरदुर्वारमार-

व्यामुक्तव्यापिवाणावरणजवनिकाभ्रान्तिमुत्पादयन्त्यः ।

संक्षोशानीकनाशस्तुटपिशुनमहाकृतसंघातकल्यासू

त्रैलोक्याशक्वशक्तिन्निभवजयबृहद्वैजयन्तो जयन्ति ॥ १४ ॥

1. B bhasva; DG 'bhuvo'; C dāru; B dhuvāra. — 2. B vyāmukta, pānā, varūpa, yamanikā; C jamanikā; A jamanikā; B bhrāntamut. — 3. A saniklaṣa; ABD naṣa; C māṣa; AG sphaṭa; B sphuṭa, piṣuṇa, saṅghāṭa. — 4. C traitokya 'ṣakya'; ABC prabhava; A jayatyō, jayati.

महेशः कृते दपदः पदं लपसः लसः सपः सुषः सरेः सरेः गहसः लः सुदः पः दगः वैः पीकः
 दुः पक्षेणः दगः पदः ।
 पदुदः प्रीसः प्रुः कसः सपः लपदसः सपदः पीसः प्रुपः कससः प्रुपः पदः प्रेदः पदः पदः
 पदः लपुदः पः प्रुदः प्रेदः सरेः ।
 प्रुः कसः प्रेदः सरेः दपुदः कससः पक्षेणः प्रुदः कससः पदः पदः प्रेदः लपुदः सरेः
 केदः पदः केदसः प्रुः पक्षेणः प्रुः पः ।
 महेशः कृते गहसः प्रीसः पीः प्रुसः कसः पः प्रेदः पः गहसः लसः प्रुपः पदः प्रेदः सरेः
 केदः पदः प्रुपः प्रुदः प्रेदः ।

2. *gyed. — 4. *bos.

14. Vivent les lumières nées sur les ongles des pieds du «Seigneur de l'Univers»!

Elles donnent l'illusion d'un écran protégeant des flèches pénétrantes que Māra lance au loin,

Elles ont l'apparence d'un groupe de météores, annonçant la destruction certaine de l'armée des douleurs,

Elles sont les amples bannières des victoires remportées sur les trois existences, dont les énergies sont désormais impuissantes à se manifester dans les trois mondes !

वैलक्ष्येणैव चणीयाः चणमसमतमः चैपद्रचाः चपाणां

नाथेनाक्षुण्णपक्षवृत्तिनिजविपदा निष्कलङ्काक्षया ये ।

अक्षीणारातिरक्षः क्षणपटुजगद्दक्षणाक्षुण्डीक्ष

रक्षा रक्षन्तु लोकेश्वरचरणनखास्तेऽक्षय्यक्षेपतो वः ॥ १६ ॥

1. A *vailakṣeṇakṣaṇīyāḥ*; B *vairakṣaṇakṣaṇīyāḥ*; C *vailakṣelakṣaṇīyāḥ*; B *kṣa-*
nam, tamakṣapadakṣā. — 2. AC "akṣurṇa"; BD "akṣurṇa"; B *kṣayī*; ABCD *mih*;
AC "kalakṣakṣayā"; BD "kalakṣakṣayā". — 3. B *akṣiṇa*"; C *pakṣa*", D "pana";
B *pañ*"; BAC "akṣurṇa"; D "akṣurṇa, dīrkṣā"; ABC "kṣāḥ". — 4. B *rakṣa*;
AC *lakṣa*, lecture adoptée dans la version tibétaine; B *lokyevarac*; BD *carana*;
B ta *kṣakṣapato*.

[illegible]

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ।

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

[illegible]

1. *bo.*sgyons. — 2. *bar.*ba.

16. Ongles des pieds du «Seigneur du Monde», Vous avez le pouvoir de dissiper en un instant l'obscurité la plus dense, Vous êtes sans tache et sans décroissance.

Et la lune, gardienne des nuits, consciente de son sort infortuné qui la condamne à la fatale diminution de ses quartiers, est remplie de honte en vous apercevant!

O Protecteurs, qui vous consacrez entièrement à la protection du monde⁽¹⁾ et qui avez la puissance d'anéantir les démons et les puissants ennemis, préservez-nous de la déchéance!

(1). D'après A, C et la version tibétaine : « Vous êtes les manifestations de la consécration intégrale de la protection du monde. »

दृष्टो दृष्टामरेशार्चनचतुरवधूमकुटकर्पूरपांशु-
प्रोज्झासो भक्तिभारप्रवणहरजटाभूतिविभ्रान्तिभूमिः ।
पूजाविशिष्टलक्ष्मीकरकमलगलत्वेशरायागुरेणु-
च्छायः पायादपायान्नखकरविसरः पद्महस्ताङ्घ्रिजो वः ॥ २० ॥

1. B dṛṣṭā, dṛṣṭā, 'accana; ABCD mukta; B kappūra. — 2. ABD prād°; B prajāla; C prapaṇa; B jātā°, vibhṛanti. — 3. B kamaraṅgarat; ACD grānu; B grānu. — 4. ABD chāyam; BC visara, hastāṅghri; ABD jā.

दृष्टो दृष्टामरेशार्चनचतुरवधूमकुटकर्पूरपांशु-
प्रोज्झासो भक्तिभारप्रवणहरजटाभूतिविभ्रान्तिभूमिः ।

पूजाविशिष्टलक्ष्मीकरकमलगलत्वेशरायागुरेणु-
च्छायः पायादपायान्नखकरविसरः पद्महस्ताङ्घ्रिजो वः ।

पद्महस्ताङ्घ्रिजो वः ।

पद्महस्ताङ्घ्रिजो वः ।

2. *ha'i.

20. Rayonnement des ongles, né aux pieds de «Celui qui tient le lotus à la main»,

Vous avez l'apparence du scintillement de la poudre de camphre au front des déesses honorant avec empressement l'heureux «Seigneur des Immortels»,

Vous donnez l'illusion du chignon centré de Giva incliné sous le poids de la dévotion,

Vous avez la beauté du pollen ténu, tombé des pointes des étamines du lotus rouge que la main de Lakṣmī jette en offrande.

Préservez-nous de l'infortune !

शोभा संभाव्यतेऽस्मिन् हिमकरधवलैर्नामराद्यामरैर्वः

भक्त्यारम्भेन रम्भे परिकिरसि मुधा किं नु कर्पूरधूलीः ।

किं ते पुष्पैः प्रकीर्णैः शचि शुचिभिरिति स्वामिना स्वर्भुवाम् वः

पूजायामब्जपाणेर्नखरुचिनिवहः पादजो वर्णितोऽध्यात् ॥ २२ ॥

1. A 'bhāvāte'; B 'bhāvayata, dhavala, camarai; AC cūmalair; AGD vā; B vva, lecture tibétaine vah. — 2. B 'alambbhena, 'kilasi, mūdha; B kīpta; C kīnta; B karpūradhūrī. — 3. B ghaspaili, çata, çucibhiv, svabhāvā; C svar-bhāvām; B va. — 4. B pāṇe, nīvaha.

शु'क्ष्मस'क्षेद'ग्री'ह'यस'परी'ध'वे'द'प'पु'र'द'ग'र'प'द'ग'वी'स'र'द'वा'अ'ह'स'
य'र'सी'र'स'ह' ।

ग्री'ये'र'स'ह'द'ग'र'स'प'द'य'ति'ग'पु'र'पु'स'गु'र'य'ति'ह'स'य'स'प'र'स'सु'
अ'ह'र'प'उ' ।

प'दे'र'स'क्षे'द'ग्री'वे'र'ग'र'प'द'क्ष्म'ग्री'र'प'द'ग'र'प'स'उ'ले'स'स'र'
इ'स'स'यी'ह' ।

स'ह'र'वा'सु'ग'स'स'ह'र'सु'ग'न'कु'सु'स'स'प'स'अ'ह'र'स'वे'र'स'र'द'वे'र'स'र'स'
ग्री'स'क्षे'द'क्ष्म'स'स'र'स'स'र' ।

a, *ka.

22. « Ô Immortels, la splendeur de vos chasse-mouches blancs comme la lune n'accroît en rien celle des feux innombrables des ongles, nés aux pieds de « Celui qui tient le lotus à la main »;

« Ô Rambhā, à quoi bon répandre la poussière de camphre dans un transport de dévotion ? Et toi, ô Gacl, pourquoi semer de blanches fleurs ? »

C'est ainsi que vous célébrez le « Maître du ciel et de la terre » en vous rendant hommage, ô Feux innombrables des ongles, nés aux pieds de « Celui qui tient le lotus ».

Protégez-nous !

पादाः पादोद्भवानामतिविततिभृता बुद्धमौलेर्नखानां

परि संसारयादःपतिगमनमहासेतुबन्धाघमानाः ।

उद्यद्दुर्वारदुःखानलशमनमहापुष्पसंभारवारि-

स्तच्छन्दाच्छटाभा कटिति विघटनं कुर्वन्तां वो भवस्व ॥ २४ ॥

1. B pādā, omis dans la version tibétaine; A pādāt; B pādāt; la version tibétaine semble avoir lu : ativijitin; B bhyto.maure; C maule, omis dans la version tibétaine. — 2. ABCD baddha; B *nānā. — 3. B durvāl; C durvāra; B samana, pūya, vāli; C cāri. — 4. ABCD chacha; B chatābhā, jhatiti, vighatanam, kuvvantām; C bho. L'ordre des vers est interverti dans la version tibétaine.

འཕྲེ་པའི་རྒྱ་སྒྲིན་པ་དག་ལོ་མ་རྩེ་ལ་བསྐོར་པའི་རྒྱ་མམ་ལ་བསྐྱམས་པའི་རྩམ་ཆེན་
 དག་དང་མཚུངས་འགྱུར་ཞིང་།
 བསྐོར་པར་དགའ་པའི་སྐུ་གསལ་མེ་འཕུར་ཞི་པར་མཛེད་པ་བསྐོར་རྒྱ་མམ་ཆེན་
 པའི་ཆེན་ལྷན་གྱི་རྒྱ་པོ་ནི་།
 རྒྱུ་མ་པར་རྒྱུ་དག་ཏུ་འབབ་པ་ལྟ་བུ་དུ་ལ་སངས་རྒྱས་ཀྱི་ནི་ཞུགས་
 ལས་འཁྱུར་པ་ཡི་།
 འོད་ཟེར་མཆོག་ཏུ་རྒྱུ་པར་རྒྱུར་རྒྱུ་མམ་མཛེད་ཀྱི་སྒྲིན་པ་ལྟུང་དུ་སེལ་
 པར་མཛེད་ལྟར་ཅིག་།

1. *lam. — 3. *dañs. — 4. *khyed rnam.

24. Lumières des ongles, à l'intense rayonnement⁽¹⁾, nées aux pieds de «Celui dont la tiare est ornée d'un Buddha»,

Vous êtes devenues comme le Grand Pont qui nous relie à l'Autre Rive, en traversant la mer des transigrations,

Votre splendeur obtient spontanément la pureté de l'onde des grands Mérites, éteignant le feu croissant et inextinguible des douleurs!

Accordez-nous la fin immédiate de l'existence!

(1) D'après la version tibétaine : «Splendides rayons entièrement triomphants.»

यत्पूजापारिजाते वलितमलिकुलं मीलति श्रीसरोजे
 सेवासक्तः स्वयंभूर्मुकुलितनलिनानुःस्थितो यत्र तस्थौ ।
 येनाश्वासो दिनश्रीः शमितसुरवधूक्तान्तिदोषा निशामूत
 पादोऽसौ पद्मपाणिर्नखविधुविलसच्चन्द्रिकः पातु युष्मान् ॥ २६ ॥

1. C mat^o; A pūjām; B pālījāte, palitām. — 2. ABD saktā; B svayambhū;
 ACD nalinamukulinā; B nalinamakulanā; C duḥsthite. — 3. B "asyosa;
 C "aśmāmā; B satīla. — 4. B pādān; C pādau; B pāṇo, yuṣmān.

यत् पूजा पारिजाते वलितमलिकुलं मीलति श्रीसरोजे
 सेवासक्तः स्वयंभूर्मुकुलितनलिनानुःस्थितो यत्र तस्थौ ।
 येनाश्वासो दिनश्रीः शमितसुरवधूक्तान्तिदोषा निशामूत
 पादोऽसौ पद्मपाणिर्नखविधुविलसच्चन्द्रिकः पातु युष्मान् ॥ २६ ॥

4. *zen.

26. Ô vous qui tenez le lotus rose à la main, les ongles de vos pieds sont un clair de lune chatoyant;

Le lotus de Çrī s'en referme et les essaims d'abeilles viennent tourner sur les fleurs célestes, jetées en offrande devant vous;

Le lotus où «Celui qui existe par lui-même» (Brahmā) était assis, se resserre en bourgeon et le dieu attaché à sa prière vient se poser sur vous;

La nuit, qui n'a plus de noirceur, brille par vous comme le jour et les peines des amantes célestes s'en apaisent.

Que ce clair de lune chatoyant de vos ongles nous protège !

कान्तो विश्वान्तकानामरयुवतिजनैरर्चितो दृष्टिपातेः

शुभं विश्वाद्भूषणालीनिकरमिव नखोद्योतनोज्झतशोभः ।

कामीवानल्यकामप्रसरपरवशानेकचर्यप्रवृत्तः

पादो वः पद्मपाणेरवतु सुरपुरीचन्दनामन्दचर्चः ॥ २७ ॥

1. B krānto; C kāntā 'mara; B yuvata; la version tibétaine aurait lu en plus : ṣobhā; C arkaṣita. — 2. C ṣubhra; ABD vibhral'; C vibhram'; B mynālī, nikalsan; ABCD 'udyotamudbhūta; ABCD ṣobhamp. — 3. B kāmāi, paravasānekā; C paravaṣā 'neka'; B cavya; CD caryyā; B pi'. — 4. B va; C caudā; B caca.

कान्तो विश्वान्तकानामरयुवतिजनैरर्चितो दृष्टिपातेः
शुभं विश्वाद्भूषणालीनिकरमिव नखोद्योतनोज्झतशोभः ।
कामीवानल्यकामप्रसरपरवशानेकचर्यप्रवृत्तः
पादो वः पद्मपाणेरवतु सुरपुरीचन्दनामन्दचर्चः ॥ २७ ॥

1. *ba supplée pour compléter le vers.

27. Pied charmant de «Celui qui tient le lotus à la main», les belles vierges célestes affolées d'amour vous adressent l'hommage de leurs regards!

La beauté rayonnante qui se dégage de vos ongles est semblable à celle d'un bouquet de brillants lotus!

Et, tel un amant soumis aux multiples désirs de sa bien-aimée, vous vous répandez, pour autrui, en activités infinies!

Ô Pied frotté de santal divin, protégez-nous!

आनन्दामन्दमारोल्लसदमरकरैः पारिजाति विकीर्णै

कालीयः कालकूटोत्कटपटल इव प्रोल्लसद्भृङ्गसार्धे ।

श्रेयी वः श्रीर्विधन्तामलमसलनखद्योतदुग्धाब्जिमध्याद्

उद्यन्ती पद्मपाणिश्चरणसरसिजस्याच्युतप्रीतिहेतोः ॥ २८ ॥

1. ABC bhārolasād; B mala, karai, "kiripoh; AC "kiripoh; D "kirip. --
2. A kāliya; B kāliya; C kāliyat; D kāliyām; B "kāṭokato, pataray, prolasa-
bhṛṅga. -- 3. B ert, vedhantām; A vidhantām; dyodutdhābdi; B dyatadut,
dhāghri; C dugdhābaddhimadyad. -- 4. B udyanti; A varana; B sirast; C sarast,
B arita, hetet.

गुहं दण्डिं प्रुतं सु सै दसत् रमं कुसं लुदिं लणं मलं येदसं लुदिं मे र्णं रमं पु
गर्हं वै र्णसं लं ।

सुतं वदिं र्णं लुतं र्णं ये पक्षेणसं पं गिहं पु गणं पमं गणलं वदिं र्णसं पं लु
सं रमं कुसं पं ।

लुणं र्णं पदं लं पसं ग्री सके लुणं र्णं ग्री सके सदिं मेदं र्णं र्णं मेदं र्णं सदिं कु
गर्हं पुं ।

दसुसं लसं लुदसं पदिं दपलं मे लुं मेदं रणे वदिं कु लदिसं लुदं ग्री रणे लणसं
सकेणं पु सलुपं लुदं र्णं ।

1. *ba suppléé pour compléter le vers.

28. Lotus des pieds de «Celui qui tient à la main le lotus rose» ,

Alors que les dieux, de leurs mains qui tremblent sous le poids énorme de la joie, font tomber les fleurs du Paradis,

La splendeur qui se dégage de vos ongles lumineux et purs, véritable océan de lait, fait paraître encore plus sombre que la masse abondante du «Poison Noir» (Kālakūṭa), l'essaim des abeilles tournoyant alentour!

Ô lotus des pieds qui inspirez un amour éternel, puisse votre splendeur nous accorder la parfaite félicité!

उद्भूतोद्भासिचक्रवृत्तिरमलनखैरद्वितीयोदितश्री-

र्विभ्राणो लक्षणां गणमतुलगुणागणपुष्पोपनीत ।

निःशेषद्वीपदीपप्रभवदतिमहद्वैभवो बुद्धमौलिः

पायात् पादो नमस्तद्भुवनपतिशिरश्चक्रवर्ती चिरं वः ॥ ३० ॥

1. B 'bhāṣi, dyūtiḥ; D amara; AB cṛi; C cṛih. -- 2. B lakṣaṇāṇaṃ, ga-
maṇa; A gaṇā; B gaṇayanyopaniṭa. -- 3. B dvīpa, datuti; A duti; C maha-
tad; ABC vebhavo; B budva. -- 4. C namasyabhuvana; B namasyabhuvana,
ciraṣṭcakraṇanti; AC cakravatti; B cilaṇ, va.

नखैरद्वितीयोदितश्री-
र्विभ्राणो लक्षणां गणमतुलगुणागणपुष्पोपनीत ।
निःशेषद्वीपदीपप्रभवदतिमहद्वैभवो बुद्धमौलिः
पायात् पादो नमस्तद्भुवनपतिशिरश्चक्रवर्ती चिरं वः ॥ ३० ॥

30. Pieds de «Celui dont la tiare est ornée d'un Buddha»
 Votre roue ⁽¹⁾ brille avec éclat et la splendeur rayonnante de vos ongles
 immaculés est incomparable,
 Vous portez les innombrables marques dues aux mérites infinis de
 vos vertus sans égales!
 Votre gloire immense surpasse les lumières du monde entier!
 Ô monarque à la roue, devant qui les maîtres de la terre inclinent
 respectueusement la tête, protégez-nous éternellement!

(1) L'un des trente-deux signes primaires par lesquels on reconnaît les
 Buddhas, Bodhisuttvas et Mahāpuruṣas.

कोशैराकाशगङ्गाकनकमलिनीकुङ्कुमलैः को गुणोऽस्मिन्
जिं गीतैर्गीतमेव स्फुटसरसिरुहभ्रान्तिमृङ्गावलीभिः ।

शक्यं साणिक्यदाभ्यामिह रुचिरनखे शोभितुं नेत्रवादीद्
यत्पूजायां सुरेशः स जयति चरणौ वारिजव्यसपाणैः ॥ ३१ ॥

1. AB kīṣar; B kutumalī; D kuṣmaruḥ. — 2. B gītai; omis dans D; A bhrānta; D bhrānti; B vāhibhī. — 3. B māni, gabbīṭantīty. — 4. B et; D ma; B jayati, vāli, nyagra.

सर्वे रैराकाशगङ्गाकनकमलिनीकुङ्कुमलैः को गुणोऽस्मिन्
जिं गीतैर्गीतमेव स्फुटसरसिरुहभ्रान्तिमृङ्गावलीभिः ।

शक्यं साणिक्यदाभ्यामिह रुचिरनखे शोभितुं नेत्रवादीद्
यत्पूजायां सुरेशः स जयति चरणौ वारिजव्यसपाणैः ।

सर्वे रैराकाशगङ्गाकनकमलिनीकुङ्कुमलैः को गुणोऽस्मिन्
जिं गीतैर्गीतमेव स्फुटसरसिरुहभ्रान्तिमृङ्गावलीभिः ।

शक्यं साणिक्यदाभ्यामिह रुचिरनखे शोभितुं नेत्रवादीद्
यत्पूजायां सुरेशः स जयति चरणौ वारिजव्यसपाणैः ।

2. *blancs.

31. «Vive le pied de «Celui dont la main joue avec le lotus»!

«Quel mérite y a-t-il à répandre sur lui les boutons des lotus d'or du Gange céleste?

«A quoi bon nos chants, puisqu'il y a déjà le bourdonnement de l'essaim des abeilles, le prenant pour un lotus épanoui?

«Et que sont les feux de nos colliers de gemmes, auprès de l'éclat de ses ongles?»

C'est ainsi que parla le «Maître des dieux» en vous apportant des offrandes, ô pied de «Celui dont la main joue avec le lotus»!

यो मायस्त्रैव नासीदपि खलु सुगतिः कारणं जन्मभाजां
यस्मिन् पद्माभिलाषी न मधुपनिवहः पचपाती जनोऽपि ।
येनोर्वी नातिशुर्वी नतिमतिशुश्रूषा लभितापि त्रिलोकी
लोकं पादः स पाचात् सुगतशशधरव्योतविद्योतमौलिः ॥ ३२ ॥

1. AC nāthasyaiva; D nāthasyairva, lecture adoptée par la version tibétaine; B kālena. — 2. B abhirākhi, pati. — 3. B yeñovī, rāti, guvinnati, sapuññā°, labhitaṭṭipitriloka. — 4. B dyoti.

གར་ལྷིག་མགོན་པོ་ཁོ་ནའི་པདྨ་པར་གཤེགས་པའི་རྒྱུ་རྒྱུ་རྒྱུ་འབྲེལ་མ་ཡིན་ཞུ།
པའི་རྒྱུ་རྒྱུ་ཡང་།
གར་རུ་པདྨ་མཐོན་འདྲོད་སྒྲུབ་མེད་ཀྱི་རྒྱུ་པའི་མེགས་གཤིས་འདྲེལ་བརྒྱུད་མ་ཡིན་ཞུ།
པོ་རྒྱལ་ཞུ། ཡང་།
གར་གིས་རབ་ལྷི་ས་ཀྱིར་གྱིན་རུ་སྒྲུབ་པར་ཕྱར་ཅིར་འདྲུད་རྒྱུར་མ་ཡིན་འཇིག་རྟེན་
གསུམ་པོ་ཡང་།
དབུ་ལ་པདྨ་གཤེགས་མེ་བོར་འཇོན་པའི་པོར་ཀྱིས་རྒྱལ་པར་གསལ་ལྷན་ལུགས་
དེས་འཇིག་རྟེན་རྒྱུར་ཕྱར་ཅིག་།

1. *zig.zig.ma. — 2. *rāti, *thun.

32. Pied de «Celui dont la tiare scintille de l'éclat de cette lune qu'est le Buddha»,

Vous n'êtes pas le Chemin (ou la Destruction), mais bien le Refuge (ou le Salut) des hommes.

Ce ne sont pas les essaims d'abeilles qui sont entraînés vers vous par l'attraction du lotus, mais bien les hommes !

Ce n'est pas la terre, si lourde qu'elle soit, que vous faites incliner, ô maître de la pensée d'humilité, mais bien les trois mondes.

Oh, protégez cet Univers !

यौऽलीनां पानदानादकृत धृतमुदं संहतिं सेवकानां
यस्मिन्नालं विहीनं न खलु हरिताल्यन्तशोभीपधानं ।
देयाद्वो लौकनायिश्चिरममरशिरःशायिरेणूत्करोऽसौ
श्रेयः श्रीवासभमिर्नखकिरणहसत्केशरः पादपद्मः ॥ ३३ ॥

1. B 'hini; C 'hinūh; B saṃhātī; A savekānām; C savekānām. — 2. B vi-
hinam; B pōbhapadhānam; C cāṃbhapadhānam. — 3. B lokaṇāthaḥ; C loka-
nāthūḥ, asura; B cāya, kara. — 4. B bhūmī, kesara; AC kesarah; B pāda-
padma.

१२. विष्णुः शिवः ब्रह्मा देवता त्रिमूर्तिः ।
विष्णुः शिवः ब्रह्मा देवता त्रिमूर्तिः ।

१. २. ३. ४. ५. ६. ७. ८. ९. १०. ११. १२. १३. १४. १५. १६. १७. १८. १९. २०. २१. २२. २३. २४. २५. २६. २७. २८. २९. ३०. ३१. ३२. ३३. ३४. ३५. ३६. ३७. ३८. ३९. ४०. ४१. ४२. ४३. ४४. ४५. ४६. ४७. ४८. ४९. ५०. ५१. ५२. ५३. ५४. ५५. ५६. ५७. ५८. ५९. ६०. ६१. ६२. ६३. ६४. ६५. ६६. ६७. ६८. ६९. ७०. ७१. ७२. ७३. ७४. ७५. ७६. ७७. ७८. ७९. ८०. ८१. ८२. ८३. ८४. ८५. ८६. ८७. ८८. ८९. ९०. ९१. ९२. ९३. ९४. ९५. ९६. ९७. ९८. ९९. १००.

རུལ་གྱི་མོག་མ་རྒྱལ་པའི་མེད་མགོན་ཉལ་དཔལ་ནི་གནས་པའི་སངས་ལྷ་ར་མེན་མོ་
 རོད་མེད་པལ་དཔལ་།

७. अम. गग. गृह्य. दशम. श्रुति. अंगिरस. बौद्धि. विष्णु. (अ). यजुः. (प्र). म. इत्य. सग.
गङ्गा. विष्णु. श्रुति. अम. अथ.

33. Protecteur du Monde

Le lotus de vos pieds, par le don de son suc, procure une joie intense à l'essaim de ses adoratrices, les abeilles !

Quoiqu'il soit sans tige et non vert, son support n'en est pas moins d'une extrême beauté!

La masse de son pollen se répand sur la tête des Immortels.

Les étamines sourient sous l'éclat de vos ongles !

Que ce séjour de Crī nous accorde le salut éternel !

देहद्रोहावहीयाहितहतिविहितो देहिनां हेतिरीहा-
सिचिराहतिराही हतिरतिमहतो बृहितांहोमहिम्नः ।

लेशव्यूहाहितेहाङ्गतिविहितबृहद्रोहिदुःखापिदाह-

व्यापोहा वाहिनी स्नादङ्गविहितहिता पद्महस्ताङ्गिभा वः ॥ ३४ ॥

1. B drohar; ABC vihitau; A dehinā; B dehinām, omis dans la version tibétaine. — 2. C 'siddher, omis dans A; A alartirapi; C āhahitirapi; B 'ata; mahito; AB 'tāmdyo; C 'tādyo; B mahimna. — 3. B kleyūha; D kṛeçavyūha; B tehāduti; C meçadyuti; ABCD bṛhadrohi; C dāhaḥ. — 4. Impératif √ās Paṇini, 7, 1, 35; B hito.

ལུས་འཛོམས་སྐྱམས་ཤེད་འཇིགས་སུ་རྒྱུ་པའི་དགྲ་འཛོམས་སྐབས་པ་ལུས་ཅན་
རྣམས་ཀྱི་མཆོད་ཏེ་འདྲོད་པ་ཡི།
དངོས་སྐབ་འཕྲོད་པར་ཤེད་ཅིང་ཀྱེ་མ་གྱིན་རྒྱ་ཆེར་བསྐྱས་མ་ཐད་ལྷིག་པའི་
ཆོགས་ཆོད་ཐད་མཛོད་པ།
རྟོན་མོངས་བོད་པ་དགྲའི་བསམ་པའི་བསྐྱེགས་ལུགས་ཀྱིས་བཟུང་སྐབ་བཟུང་
མྱི་མེ་ཆོད་མྱིས་ནི་བསྐྱེགས་པ་དག།
ལེལ་པའི་ཆུ་རྒྱུར་ལུག་ན་པདྨའི་ལྗམས་ཀྱི་འོད་ཀྱིས་ཤེད་ཀྱི་རྣམ་མཁར་ཐན་
པ་ལྷུ་བ་ལྷུར་ཅིག།

1. *ru.ba'i. — 3. *gyi supplée pour compléter le vers. — 4. *rtañ.

34. Lumière des pieds de «Celui qui tient le lotus rose à la main»;
Flèche faite pour détruire les ennemis formidables qui menacent le
corps de ceux qui ont un corps (les âmes),

Vous, que l'on invoque pour la réalisation des désirs, oh, qui, mieux
encore, anéantisiez l'énorme accumulation des péchés,

Rivière qui éteignez le feu incendiaire des douleurs malfaisantes
qu'entretient en nous l'oblation des néfastes passions aux désirs multiples,
Accordez-nous d'innombrables bienfaits!

बुडालंकारमौलेरविकलकमलभ्रान्तिभृङ्गमाला
वाचाला निर्विचारा-रचयतु चरणोत्सर्पिणी संपदं वः ।
सत्त्वत्राणैककार्या स्थिरतरसुचिरावस्थितिस्थापनार्थं
विन्यस्ता भृङ्गलेव प्रबलकरुणया स्थूलकालायसास्य ॥ ३५ ॥

1. A "alamkara; B "alamkalan, avikara; AC avikaca; B bhānti. — 2. B nivalā, "utsarpinī. — 3. ABD satva; B prāṇa, kūya; AC kārya; B sthānatāla; C stvirātara; B sucilā, "atha. — 4. C vinyasta; B ṣṣoreva; C bhṛkharova; A ṣṛākhara; ACD pracura; AB sthala; AC kālāyasya; BD kālāyasasya.

दृष्टं भवत्यस्य कुलं कुलं भवत्यस्य प्रीतिं भवत्यस्य दुःखं भवत्यस्य मोदं भवत्यस्य
मृदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य वः कृतं भवत्यस्य उदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य
मृदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य वः कृतं भवत्यस्य उदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य
मृदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य वः कृतं भवत्यस्य उदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य
मृदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य वः कृतं भवत्यस्य उदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य
मृदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य वः कृतं भवत्यस्य उदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य
मृदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य वः कृतं भवत्यस्य उदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य
मृदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य वः कृतं भवत्यस्य उदं भवत्यस्य वः प्रीतिं भवत्यस्य

9. *bekyals.

35. Ô Vous dont la tiare est ornée d'un Buddha!

L'essaim des abeilles qui, bourdonnant, éperdu, croit voir le plus parfait des lotus, voltige au-dessus de vos pieds,

Cet essaim semble une massive chaîne de fer noir, disposée par l'excès de votre compassion pour maintenir bien longtemps l'immobilité de votre attitude, sans autre emploi que de sauver les créatures.

Puisse cet essaim nous octroyer le bien suprême!

राजीवान्तःपलाशावलिरुचिरमृदुर्वज्रसारी विसारी

क्रुध्यदैरिप्रमुक्तप्रहरणनिवहस्त्रीज्वलज्जभूमिः ।

रक्तो रागीपशान्तेरतिशयबलवत्कारणं तारणायां

संसारांभीनिधेर्वः सुगतशशिभूतोऽपास्तखेदोऽस्तु पादः ॥ ३६ ॥

1. B "anta, parāso, mrdul, vajū; A vajū; B sārān, vicāṇ; AC vicāṇi; D vi-sāri. — 2. B krodhyat; C kruddhiat; B prayukta; C nivasyot", omis dans A; B utbhavap, bhagabbhūmi; A bhagabbhūmi; D bhagabbhūmi. — 3. A "upa-
cāter; B "upasanter; C upacāntar; B avi, barava, tārānāyān. — 4. ABD ābho"; B va; *co passage est omis dans D; C caça".

मृदु रैः कुरः शिः ॥ ३६ ॥ मरिः खेरः मः ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥

मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥

मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥

मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥ मरिः मरिः ॥ ३६ ॥

36. Pied de «Celui dont la tiare est ornée du Bienheureux en guise de lune»,

Vous êtes délicat et brillant, comme la guirlande de pétales au cœur d'un lotus bleu, large et ferme comme le diamant.

Vous êtes le sol où se brisent les armes que lancent les ennemis courroucés.

Vous avez la passion d'apaiser de suite les passions.

L'action de votre grande puissance nous aide à traverser l'océan des transmigrations.

Écartez de nous toute lassitude!

जंभारिर्जम्भिताम्भोरुहरचिरचये चापलेनाम्बलोना

नालं लोलापि लोला हरकरविहितानन्दकुन्दोत्करेऽपि ।

भाजिष्णी विष्णुकीर्णे परिमल्लिनि पुरः पारिजातिष्पजात-

प्रीतिर्यच्चालिमाला रमति जिनभूतः सोऽङ्घ्रियस्रोधवतावः ॥ ३७ ॥

1. B janubhare; BD caya. — 2. B nihila, ānandi. — 3. ABCD bhrājīṣṇau, lecture tibétaine bhrājīṣṇau; AD viṣṇunīṣṇe; B viṣṇunīṣṇe; C viprakīṣṇe, lecture tibétaine viṣṇupakīṣṇe; B marini, 'jāta; C jātah. — 4. B prīti; BC ramata; ABCD bhṛta; ABD sāghri.

दपर'वेति'कु'श्लेष'रप'हु'कुश'रीर'सहे'स'मि'के'श'व'सुर'प'जु'लु'यि'न'
यर'सि'जु'लै'र' ।

गु'न'हु'दग'र'मि'गु'न'द'ल्ले'ण'मे'र'व'न'न'ग'न'स'प'रे'के'श'सि'मे'र'लु'न'
यि'न'यर'सि'मे'र'र' ।

म'दु'न'हु'लु'व'ल्ले'ण'गै'स'न'हे'र'स'हे'र'स'लु'मे'मे'र'ण'सि'म'व'र'स'लु'न'व'र'
दग'र'प'सि'जु'लै'र' ।

ग'र'हु'सु'र'प'रे'मे'र'प'र'ग'र'लु'ग'र'कु'व'प'ल्ले'न'प'रे'ल'व'स'गु'प'म'र'स'मे'र'
लु'र'लु'र'सि' ।

2. *kūn,dho; *la suppléé pour compléter le vers. — 4. *hyūn.

37. Lotus des pieds de «Celui qui porte le Victorieux»!

L'essaim des abeilles qui folâtraient autour de vous ne veut plus butiner, malgré son inconstance, dans les nombreux et splendides lotus en fleurs de «l'Ennemi de Jambha» (Indra);

Il ne désire plus les délectables bouquets de jasmins déposés dans les mains de «Hara» (Çiva), quoique capricieux,

Et il n'éprouve nulle inclination pour les fleurs célestes au parfum merveilleux que Viṣṇu sème (devant vous)!

Oh protégez-nous!

भूयादुद्धूतभूरिबुतिनिवहलसत्कीशरोज्जासुरो वो
रक्तच्छायानुविद्धीन्मुखनखदशनोज्जासिकान्था करालः ।
वस्यदुर्वृत्तवैरिद्विपतरलचललोचनालोकनीयो
लोकेशस्त्राङ्घ्रिसिंहः कमलभवजटारणशायी शिवाय ॥ ३८ ॥

1. AD udbhuta; B udbhukta, bhūvi, rasat, "ubhāsuro, bhā. — 2. ABCD raktachāya; B "anubaddha", "bhāvi, kalālah. — 3. B trasayed; C tasmat; B ūvṛtta; C uvvatla; B caru, rocanā. — 4. B lokya, jati".

वेद'वेर'स्य'दु'सर'येति'हेणस'यस'सु'स'यति'स्य'प'शु'क्षीर'क्षी'दु'स्य'
सहे'स'यस'य'क्ष'य'।
दस'क्षी'सहे'स'य'हे'स'य'स'दु'स'य'स'स'य'स'y'
सहे'स'क्षी'स'य'स'य'स'y'
क्षी'य'स'य'स'य'स'y'
क्षी'स'य'स'y'
क्षी'स'य'स'y'
क्षी'स'य'स'y'

38. Pied du Seigneur du Monde,

Lion qui reposez dans la forêt des tresses de «Celui qui est né d'un lotus» (Brahmā),

Votre crinière ondoyante, d'où jaillissent d'innombrables et puissants éclats, vous illumine.

La beauté radieuse de vos dents et de vos ongles saillants baignés d'une lumière écarlate vous rend redoutable.

Vous faites trembler ces éléphants ennemis : les vices, dont le regard inquiet et fuyant n'ose se fixer sur vous.

Accordez-nous le bonheur parfait !

अक्षीयानध्यनक्षो लघुरपि न लघुर्लङ्घने दिग्मुखानां

त्रैलोक्यानानन्दोऽपि प्रबलपरप्रख्यापिसन्तापहेतुः ।

लावण्यालेपलिप्तोऽप्यतिशयमधुरो वैधुर्याधेर्निरोधम्

पादोद्बोधोः क्रियाद्वौ जिनरुचिविकसन्मालिकाशेखरस्य ॥ ३९ ॥

2. ABCD achyān, anacho; B raghur, raghu, dīksukhānā; C dīksukhānāp.
— 3. B triloka, ānandaro; ACD pratura; lecture tibétaine : carita. —
3. B repi, ripto; C lipitāṭi; ACD vaidhurādhe; B vaidhuradhya. — 4. ABD
pādo; C pādā, lecture tibétaine padoddyotah; C phāta; B phrayād, "syā.

[illegible][illegible][illegible]

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ श्री कृष्णाय नमः ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ श्री कृष्णाय नमः ॥

1. * bar.

39. Ô vous dont la tiare est ornée, comme de jasmins épanouis, du rayonnement de la figure du Vainqueur,

La splendeur de votre pied est pure sans être transparente⁽¹⁾, et toute légère qu'elle soit, elle ne manque pas de vigueur, lorsqu'il s'agit de franchir les régions de l'espace.

Elle réjouit l'ensemble des trois mondes, mais elle cause aussi une cuisante douleur, en pénétrant la puissante citadelle ennemie.

Elle est toute baignée des grâces les plus piquantes, mais elle a aussi une douceur exquise.

Puisse-t-elle empêcher, pour nous, les misères de la privation !

⁽¹⁾ D'après le tibétain on aurait « tantôt pure, grande ou étroite ».

राजीवै राजराजो हरिरपि हरितैर्ह्यारिभिः पारिजातैः
कुन्दैः सानन्दमिन्दुर्वज्रवसुविसर्वासु भासमानैः ।
प्रीतः पाशो पलाशैरिति विबुधजनः प्राज्यपूजाविशेषं
यवानप्रासकाव्यायितमतत स वःपात पादोऽञ्जपाणैः ॥ ४० ॥

1. ABD haritai; B haribhi, 'jātai. — 2. ABD kundai, indu; B badū, visarai, māsamānaih; C bhāsamāneḥ. — 3. Lecture tibétaine pādi; B palāçail; C palāçain; B jana, vāja; C jva. — 4. B va; ABCD pāda°.

[illegible]

2. *kun.dha. — 3. *rgyas.pa'i et *ni supplées pour compléter le vers.

40. Pied de «Celui qui tient le lotus à la main»

Le « Roi des dieux (Indra), avec ses nymphéas bleus, Hari (Viṣṇu) avec ses ravissantes fleurs vertes du Paradis, Indu (la lune), heureuse avec ses blancs jasmains, et Vāsava, avec la brillante profusion de ses trésors et le Dieu, « qui manie le nœud coulant » avec ses fleurs rouges de palāṣa, est pleinement satisfait » ; aussi chacun de ces dieux dépose en masse devant vous ses offrandes particulières, qui ont le charme poétique de l'allitération.

Protégez-nous !

भानुर्भासां विकाशे नुतिमकृत नखेषून्मुखो नाकनाथः

शर्वः शाखाग्रपर्वणविचलनयनोऽप्यन्तकः प्रान्तकान्तौ ।

यस्यासामान्यशोभाविषयमतिशयं द्रष्टुमासीदनीशो

निःशेषं दिव्यलोकः स जयति चरणौ बुद्धबिबाङ्कमौलिः ॥ ४१ ॥

1. B bhānu, vikāśe; AD nātip; B nātip; C kafa; B nakhe, "khanṣavo"; AD "ummonāka"; BC nākanātha. — 2. BC sarva; AD garva; B śākhā; C aśi-cale; ACD "antaka; ACD prita, kātā; B krantā; C kāntā. — 3. D śaya; B atisayan. — 4. C viṣeṣa; BC "loka; B biṇḍāpta; AD biṇḍāka.

नेदं कृमसं कृमं पदं गणयन् पत्रे मसं पश्येत् पञ्चसं श्रेष्ठं मं कृमसं त्रिसं महेष्ठं ।
 पदं महेष्ठं त्रिसं महेष्ठं पदं मसं ।
 श्रेष्ठं मसिं कुं मसिं कृमसं पदं पदं पृथग् नरेष्ठं छेदं कृमं पदं मं कुं महेष्ठं पदं ।
 मसं पदं मसं छेदं पृथग् ।
 कुं मसिं कुं कृमसं पदं गणं कुं मसं मसिं पदं महेष्ठं पदं कुं पृथग् पदं पृथग् ।
 कृमसं कृं ।
 मं पृथग् महेष्ठं पदं कुं पदं पदं मसिं मसिं पदं मसं कुं गणयन् त्रिसं महेष्ठं पदं ।
 नपसं देसं कुं पृथग् कुं उगं ।

1. *mchon.khar supplées pour compléter le vers. — 3. *du; un pied manque au vers.

41. Vive le Pied de «Celui dont la tiare est caractérisée par la figure du Buddha»!

Le soleil glorifie le rayonnement de ses feux, le Seigneur du Firmament (Indra), émerveillé, fait l'éloge de ses ongles!

Çiva, l'œil captivé, glorifie l'extrémité de ses doigts et Yama, la grâce de ses lignes!

Car il est tout à fait impossible, au monde divin, de voir toute l'étendue de son extraordinaire beauté!

संसाराध्वप्रबन्धग्रमसकलजगत्क्षानिसंशान्तिहेतु-

च्छायस्येच्छाफलस्य स्फुटनखकुसुमोद्भासिशशास्त्रभृतो वः ।

लोकेशाङ्घ्रिद्रुमस्य प्रणतसुरजनैर्मौलिमालालवाले

मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥

1. B sakara; D vivāṣa; B jagū, kṛantī, haṭaḥ; A haṭa; C haṭaḥ, — 2. ABCD chā; D *syaichā; ABC *syechā; B gūṣā. — 3. B lokaṅgādhari; ABC surajane. — 4. B māre, 'yo'; D 'ta; B svachadbhānūmbusyakā; ACD svachū.

मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥
मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥

मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥
मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥

मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥
मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥

मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥
मूले संपादितोऽद्यावद्विष्णुकलशभृतः स्वच्छधामास्तुसकः ॥ ४३ ॥

3. *baskyor, *zin, pa'i, supplées pour compléter le vers. — 4. *dran.

43. Pied du «Seigneur du Monde»,

(1) Arbre ombreux, qui apaisez la fatigue du monde épuisé par la course ininterrompue du cercle des renaissances, chargé des fruits des désirs et qui portez des branches (doigts) illuminées par les fleurs de vos ongles brillants (2),

Vous dont les racines sont entourées comme d'un bassin par la guirlande des dieux prosternés qui y versent l'onde d'une pure lumière,

Protégez-nous, ô Porteur du flacon de pierreries !

(1) Voir *Sātrāṅkārā*, trad. S. Lévi, chap. xvii, 35-39.

(2) D'après la version tibétaine : «Que la masse de l'arbre du Paradis des pieds du Seigneur du monde vous protège, lui qui est mouillé par l'eau lustrale et pure.»

चैलोकैश्वर्यलक्ष्मी चपलकरिवधूसंयमालानदण्डः

कष्टलोशाहिदष्टस्त्रलदखिलजगत्पालने दक्षतर्चः ।

दूर्वारान्तःप्रवेशाकृशनरकपुरे द्वारगाढार्गलो वो

भूयै लोकेशपादो भवजलभिसमुद्बुधनैकमवोऽस्तु ॥ ४५ ॥

* इति पादुकादेशना

1. B strailokya; C trailaukyair; B sūrya; C ya; D vapala; B kali, saṃ-jama, "ārūma; C damuḥ. — 2. D phasta; ABCD dasta; B skharad; D sabalad; B akhira, taksa; C tārksah. — 3. ACD durvārāntali; B duvālānta; D malaka; C narakapūre; BCD gūlā; B "agaro. — 4. B pādā; D jara; B samūlani; D jhravo; A "sta; D "stulj. — 5. *B et la version tibétaine ne donnent pas ce passage.

॥ ईयं हेतुं गच्छामि श्रीं दयमं शुभं दयाम् । अत्रैव मया कृतं मं शुभं पतिं सुखं वयं ।
गदयाम् सति दयुगं पं शुभं ।

* हेतुं गेदसं शुभं पश्याम् । उक्तं शुभं गदुगं * सति । अत्रैव पतिं पं सवयं दयं शुभं ।
वयं सुदं मयाम् कृतं मयाम् सुदं ।

मै कृतं दयाम् पतिं सुदं सुदं कृतं शुभं गदुगं दयाम् । अत्रैव पतिं सुखं सवं मयाम् ।
सुदं पतिं कृतं गदुगं कृतं ।

मै गयाम् वयं कृतं पतिं गदुगं पं गदुगं शुभं । अत्रैव हेतुं पतिं दयमं पतिं सवयाम् कृतं सुदं ।
अत्रैव पतिं सुदं गदुगं कृतं ।

2. *zon; *don suppléé pour compléter le vers; *sos.zi.na. — 3. *dkar. — 4. *khyed.roams.

45. Pied du «Seigneur de l'Univers»,
Fortune Royale de l'empire des trois mondes,
Pilier d'attache des éléphants agitées,
Tarksa (Garuda)⁽¹⁾ habile à secourir toutes les créatures qui trébuchent
sous la dent empoisonnée des serpents que sont les viles passions,
Verrou puissant à la porte de la vaste cité infernale dont il est si dif-
ficile d'empêcher l'accès,
Vaisseau unique qui nous transportez au delà de l'océan des renaissances,

Accordez-nous la prospérité!

«Telle est la description de l'empreinte sacrée des pieds divins.»

(1) L'ennemi héréditaire des serpents, qui guérit de leur venin.

वृत्तो नृत्तप्रकारः सपदि विघटिता वाद्यविद्यानवद्या

नो गीतं नावगीतं ह्यतरसरचननव भावैरभावि ।

इत्यन्तःस्मिरशास्त्रे सदसि न शकिता यत्र पञ्चाप्सरोभिः

कर्तुं भावातुराभिः स जयति जनितात्प्रिरूपः सरोजी ॥ ४६ ॥

1. B nṛtye, nṛtya, prakāra, vighatitā; B "vādyā. — 2. B rucanai, naica; D abhabhīḥ. — 3. B ityantaḥ; AB smaracakre; CD smaracakre; G ra. — 4. B katu; CD karttum; B rūpa.

১০. ১১. ১২. ১৩. ১৪. ১৫. ১৬. ১৭. ১৮. ১৯. ২০. ২১. ২২. ২৩. ২৪. ২৫. ২৬. ২৭. ২৮. ২৯. ৩০. ৩১. ৩২. ৩৩. ৩৪. ৩৫. ৩৬. ৩৭. ৩৮. ৩৯. ৪০. ৪১. ৪২. ৪৩. ৪৪. ৪৫. ৪৬. ৪৭. ৪৮. ৪৯. ৫০. ৫১. ৫২. ৫৩. ৫৪. ৫৫. ৫৬. ৫৭. ৫৮. ৫৯. ৬০. ৬১. ৬২. ৬৩. ৬৪. ৬৫. ৬৬. ৬৭. ৬৮. ৬৯. ৭০. ৭১. ৭২. ৭৩. ৭৪. ৭৫. ৭৬. ৭৭. ৭৮. ৭৯. ৮০. ৮১. ৮২. ৮৩. ৮৪. ৮৫. ৮৬. ৮৭. ৮৮. ৮৯. ৯০. ৯১. ৯২. ৯৩. ৯৪. ৯৫. ৯৬. ৯৭. ৯৮. ৯৯. ১০০.

ॐ नमः शिवाय ॥

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

५२ 'अथवा'

८५३३. प. ४२. प. ४३. ८५३४. ४३. ४४. ४५. ४६. ४७. ४८. ४९. ५०. ५१. ५२. ५३. ५४. ५५. ५६. ५७. ५८. ५९. ६०. ६१. ६२. ६३. ६४. ६५. ६६. ६७. ६८. ६९. ७०. ७१. ७२. ७३. ७४. ७५. ७६. ७७. ७८. ७९. ८०. ८१. ८२. ८३. ८४. ८५. ८६. ८७. ८८. ८९. ९०. ९१. ९२. ९३. ९४. ९५. ९६. ९७. ९८. ९९. १००.

པ་ཉིད་ལྷན་དུ་བཅས་པར་།

१०. ११. १२. १३. १४. १५. १६. १७. १८. १९. २०. २१. २२. २३. २४. २५. २६. २७. २८. २९. ३०. ३१. ३२. ३३. ३४. ३५. ३६. ३७. ३८. ३९. ४०. ४१. ४२. ४३. ४४. ४५. ४६. ४७. ४८. ४९. ५०. ५१. ५२. ५३. ५४. ५५. ५६. ५७. ५८. ५९. ६०. ६१. ६२. ६३. ६४. ६५. ६६. ६७. ६८. ६९. ७०. ७१. ७२. ७३. ७४. ७५. ७६. ७७. ७८. ७९. ८०. ८१. ८२. ८३. ८४. ८५. ८६. ८७. ८८. ८९. ९०. ९१. ९२. ९३. ९४. ९५. ९६. ९७. ९८. ९९. १००.

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ।

1. *khan. *ba suppléé pour compléter le vers. — 3. *spa'i. — 4. *llas.

46. Les nymphes commencent à danser, et subitement, elles interrompent leur musique parfaite ;

Elles ne peuvent chanter ni les hymnes avec l'expression de sentiments vus, ni les mélodies avec toute l'émotion requise. Car, lorsque Vous apparaissez à l'intérieur du Paradis souriant de Çakra, les nymphes sont troublées d'amour et incapables de vous rendre leur culte,

Ô noble figure qu'on ne peut se lasser de contempler !

Vive «Celui qui tient le lotus» !

उद्दामस्थामवामक्रमविषममिलनवारमानप्रमाथी

मथ्यादुन्नाथिमोहोद्वमममितमहोमौलिराचाममीमं ।

योमन्निःसोमभूमासममहिममहाकामधामातिभूमी

सत्त्वप्रेमप्रकामप्रथितमृदुमना निर्विरामाश्रयो वः ॥ ४७ ॥

1. B uddhāna; milana; C mila; B pranāthī. — 2. B ugrama; AB mahi; B molil. — 3. D grīma; B nīlgrīma; D jīhstma; A hīma; B sukīma; lōman. — 4. ABCD prathīma; lecture tibétaine : prathīla; ACD nirvirāma; B nivvairāma; ABC gramo.

दपथ'लुङ'मर'सेद'रघ'पु'सकु'रस'प'सेद'तेर'केर'गु'र'रदे'द'य'के'येति'पर'
य'अके'ग'वी'सर' ।

पु'ग'यति'सु'पस'लुङ'सु'के'पु'नेम'मर'सि'मवर'रदु'स'यति'पदु'द'पु'यी'द'कु'सस'
रघ'पु'रहे'सस'सहे'द'तेर' ।

सेसस'ठक'रग'र'पदे'रघ'मवे'द'गु'गस'य'दर'वि'रहे'स'यति'गु'गस'लुङ'रल'सस'
सु'प'म'सि'रगु'र'य' ।

सर्गे'य'ये'द'दपथ'से'द'यस'प्रे'द'पु'ये'द'पु'ग'वी'स'मसु'कु'र'रघ'रहे'सस'पु'के'ति'
रहे'गस'य'रहे'सस'गु'र'दे'ग' ।

47. Vous qui portez Amitābha sur votre tiare,

Vous exterminiez l'orgueil de Māra si dangereux à rencontrer, à cause de sa marche séduisante ⁽¹⁾ (oblique) et de son extrême puissance.

Votre puissance est magnifique et sans bornes, sans pareille votre grandeur, vaste est la puissance de votre désir (qui s'étend) au delà de la terre.

Votre tendre cœur est célèbre pour le grand amour que vous portez aux créatures.

Vous qui ne cessez d'être un refuge, réprimez pour nous l'essor terrifiant de l'ignorance qui trouble (notre esprit).

⁽¹⁾ Autre sens adopté par la version tibétaine : «gauche oblique».

धूमौधोबन्धवन्धीकृतविधुरविधुत्रभ्रनिर्वन्धधामा

नीरोधोद्धेदवाधानुधविबुधवधूधीरतोद्धारधुर्यः ।

यन्नामाधीतिधाराधरविधृतिकृतमेति धूमध्वजोऽपि

प्रध्वंसं साधुधेयान्निरवधिसविधिं बुद्धधारो धृतेर्वः ॥ ५० ॥

1. B dhūmaughā; C dhūmogha; A vadhī; B nirvadhī; C dhāmī. —
2. A nīrodhādhdheda; B nīrodhdhhdheda; D nīrodhdhbedā; B dhilātā; A līlāra;
B līlāra; CD et lecture tibétaine : dvāra; AD dhūryāh; B dhūryya; C dhū-
ryal. — 3. B 'je. — 4. A mādhu; B sāpi; C māyu; B savidhi; C savidhisa-
vidhim; C budhavadhāri; B dhṛte, va.

ॐ पदे केशव ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

नमो भगवते वासुदेवाय ॥ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

नमो भगवते वासुदेवाय ॥

ॐ पदे केशव ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

नमो भगवते वासुदेवाय ॥ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

नमो भगवते वासुदेवाय ॥

3. *mañ.

50. ⁽¹⁾ Le feu qui affaiblit et enchaîne, avec ses liens de torrents de fumée, la lune et le soleil, dont l'éclat est alors sans fruit ⁽²⁾,

Qui est propre à supprimer le courage des épouses célestes, affolées par le tourment que leur cause l'imminence de la destruction,

Pour ceux qui font couler le flot de la récitation de Votre nom,

Ô vous qui portez le Buddha, ce feu même s'éteint.

Accordez-nous continuellement la réalisation de nos désirs !

⁽¹⁾ *Lotus de la Bonne Loi*, p. 265 : « Si un homme venait à être précipité dans une fosse pleine de feu, par un être méchant qui voudrait le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokiteśvara et le feu s'éteindra comme s'il était arrosé d'eau. »

⁽²⁾ Le tib. 'bras.bu.med.par.byed. semble supposer nirvāṇakya.

सूत्कारिश्चासपीषाकृशविषवमद्युष्मिषीरोषाश्चाशा
इशाशादर्शितास्या भृशततश्चिरसो नाशने दन्दशूखाः ।
यन्नामाशीविषेशद्विषि विशति विशां धिषु नश्यन्त्यनीशा
लोकेशः सोऽस्तु विद्यश्चयदतिविषमक्लेशराशिः शमाय ॥ ५२ ॥

1. D sulkāri; B svāsa; ABC "akṛṣa"; B proṣi, "sā. — 2. B darṣitāyā, caṭata; A bhṛata; D bhṛatata; B ciraśā; C ciraṣan, omis dans la version tibétaine; A dandaśūkhā; B dantaśūkhā; C dandaśūkhā; D dandaśūkhā. — 3. A ācivipa; C ācivipa; D "iṣa; C iṣāṃ; B dhiṣu, nasyati, anisā. — 4. B 'mā, viṣu, cāyad; AB cāmāyā; C cāmāya.

सूत्कारिश्चासपीषाकृशविषवमद्युष्मिषीरोषाश्चाशा
इशाशादर्शितास्या भृशततश्चिरसो नाशने दन्दशूखाः ।
यन्नामाशीविषेशद्विषि विशति विशां धिषु नश्यन्त्यनीशा
लोकेशः सोऽस्तु विद्यश्चयदतिविषमक्लेशराशिः शमाय ॥ ५२ ॥

1. *stud. — 3. *rañ.

52. Les serpents se nourrissent de la colère qui les consume; ils rejettent en abondance le poison qui alimente leur souffle stident. Dans l'espoir de mordre, ils montrent leurs mâchoires et tendent leur tête afin de nuire⁽¹⁾.

Mais ils périssent impuissants, lorsque Votre nom, ô «Seigneur du Monde», ennemi des puissants serpents venimeux, a pénétré l'esprit des hommes !

Anéantissez l'amas des néfastes passions qui se réfugient dans tous (les êtres).

⁽¹⁾ Lotus de la Bonne Loi, p. 266 : «Si un homme se trouve entouré de reptiles d'un aspect terrible, lançant le poison par les yeux et répandant autour d'eux un éclat semblable à la flamme, il n'aura qu'à se souvenir d'Avalokiteśvara et ces animaux seront dépouillés de leur poison.»

गन्धोद्गारीरुगर्वयहृणगजगण्मासमीतोयवेगः

सावेगीदयगामी गलगहनगुहागाढगभीरगर्जः ।

योगैर्युग्योपयोगानगमि मृगपतिर्यदुणोद्गीतिर्योगाद्

दुर्धर्मां वः स योगी स्त्रगयतु सुगतासङ्गितुङ्गोत्तमाङ्कः ॥ ५३ ॥

1. B "ugāra"; D voḡi; B grahana. — 2. B gāmi; BD gahapa; B garja. — 3. A yogyai; D yogaur; B yūgyo"; D "upayogo; C "anami; B jaṅgana", "ugīti; C "udagīti, bhāḡud; B yōga. — 4. A duyogam; B dūyogaṃ, ma, sūyata", sam-gittata"; C gamdhitam".

सुखं दुःखं सद्यः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः
 सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः
 सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः
 सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः
 सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः
 सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः
 सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः
 सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः सुखं सद्यः पतिः दुःखं सद्यः पतिः

2. *ba'i. — 3. *dag; *kyi suppléé pour compléter le vers.

53. ⁽¹⁾ Le roi des animaux dont l'élan terrible est célèbre du fait qu'il dévore des troupes d'éléphants possédés de la folle arrogance provoquée par l'écoulement de l'odorante liqueur du rut, s'avance par bonds et émet un rugissement terrible, sortant du gouffre insondable de sa gorge;

Ce roi des animaux peut être mis en servitude par les moyens tirés de la récitation de vos louanges; ô Yogi.

Préservez-vous du péché, Vous sur la tiare duquel se dresse l'image du Bienheureux!

(1) Voir la note stance 50.

संज्ञासावासभूमिं करिविसरसरबादसं मास्वरासि-

प्रासप्रोक्षासिभङ्गं प्रसृतसितलसत्कृतुसत्फेनहाखां ।

यत्सेवासाधुनावा द्विषदसमसमित्सारसेनास्रवन्ती

सोत्साहाः संचरन्ते सुखमसुखमसौ संह्रियाद् सरोजनी ॥ ५५ ॥

1. D saṃgrāsā; B vāsobhāmī; C bhāmīh; ABCD kali, lecture tibétaine kari; C sarudhādasiṃ; D "yādasāṃ. — 2. C prasa; B prāṇāsi; C ptoḥāsi; B bhāṇṇā; D bhāṇṇa; B ḥita; C saḥphāṇa; B "sāṇṇ; D "syāṇ. — 3. B sādha-nāwā; C "vāsā; B dvīpad, aṇama; D ḥamītsāra; C saṃsinitmāra; AD ḥravantiṇ; B ḥravanti; C ḥravanti. — 4. B sośābhā; AC sośāhā; B saralanto, sandriyād; C saṇṇiyad.

ལྷ་རྒྱུ་ཆེན་ཆེན་ལྷ་ཀྱི་ཆུ་མེན་རབ་ལྷ་ཀྱི་མུ་རྩ་རྩེ་རམ་པོར་རྩ་ལྷན་པའི་ཆ
 རྩེ་པས་འཕུག་ཅེར་རྒྱུ་ག་།
 རབ་པས་རྩེ་རྩེ་ལྷ་ཀྱི་པའི་རྩེ་གི་རྩེ་པ་ལྷན་པར་རྩེ་པས་ལྷན་པའི་
 གནས་ཀྱི་མར་རྒྱུར་པ་།
 མུ་རྩ་ལྷ་ཀྱི་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་རྩེ་པས་ལྷན་པའི་རྩེ་པས་ལྷན་པའི་རྩེ་པས་ལྷན་
 པའི་རྩེ་པས་ལྷན་པའི་རྩེ་པས་ལྷན་པའི་རྩེ་པས་ལྷན་པའི་རྩེ་པས་ལྷན་པའི་
 ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་
 པར་ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་རྩེ་པས་ལྷ་ཀྱི་པ་

55. ⁽¹⁾ L'océan des puissantes armées qui livrent des combats sans paires,

Séjour de l'épouvante, où les troupes d'éléphants se répandent comme des monstres marins.

Où les brillantes épées et les javelots s'entrechoquent telles des vagues, et où les étendards agités déploient leur blancheur semblable au sourire même de l'écume.

Cet océan, les vaillants peuvent le traverser aisément ⁽²⁾, grâce au bon navire qu'est votre culte.

O Porteur du lotus, délivrez-nous de la douleur!

⁽¹⁾ *Lotus de la Bonne Loi*, p. 265 : « Si un homme est entouré par une troupe d'ennemis armés de leurs épées, ne songeant qu'à le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokiteśvara pour qu'en un instant ses ennemis conçoivent en sa faveur des pensées de bienveillance. »

⁽²⁾ D'après la version tibétaine : « Les vaillants traversent l'Océan, écarter facilement de nous le malheur. »

धावा चित्रं चरित्रं सुररिपुरिपुणा सचित्रेण नेत्रे
गोत्रामित्रेण गोत्रं गतिरपि गुरुणा रात्रिपेणापि गात्रम् ।
मैत्रं मित्रेण पुत्रीयितसकलजगत्प्रेम् पुत्रेण चाचे-
र्यवेदं स्तोत्रपात्रं स्तुतमवतु स वोऽमावसत्तोऽञ्जपाणिः ॥ ६० ॥

1. B dhātā, calitena, ripuṇā, satinātrena. — 2. B mitraṇa, ati. — 3. B mai-
tri; D maitri; AB putrīpita; B preta; C sūtreṇa; B cotre. — 4. C 'ida,
stotra; ABCD pātrām; C stutavāta, 'sūtra; B gatro.

धवा चित्रं चरित्रं सुररिपुरिपुणा सचित्रेण नेत्रे
गोत्रामित्रेण गोत्रं गतिरपि गुरुणा रात्रिपेणापि गात्रम् ।
मैत्रं मित्रेण पुत्रीयितसकलजगत्प्रेम् पुत्रेण चाचे-
र्यवेदं स्तोत्रपात्रं स्तुतमवतु स वोऽमावसत्तोऽञ्जपाणिः ॥ ६० ॥

60. Ô Vase d'élection, en vous voyant,
Brahmā célèbre votre splendeur, « l'Ennemi de l'Ennemi des dieux »
(Viṣṇu),

Votre conduite, « Celui qui a trois yeux » (Çiva), vos deux yeux,
L'« Ennemi de l'étable [gotra] » (Indra), votre race [gotra], le « Guru »
(Bṛhaspati), votre démarche, le « Maître de la nuit », votre corps,

Mitra, votre bienveillance et le fils d'Atri (Soma), votre affection
pour tous les êtres qui sont pour vous des fils.

Ô Vous qui tenez le lotus à la main et dont la générosité est illimitée,
protégez-nous !

यस्मिन् ब्रह्मा वज्रत्वं वज्रवज्रमतवानानानानां निजानाम् ।

स्फण्दीयानन्दगर्भं नृतिषु नृतिहृती नागनाथोऽपि मूर्ध्नि ।

शक्रः स्वाध्यामनैषीत्तयनदशशतां यं त्रिलोक्य त्रिलोकी

लोकेशो निर्विरामानतिनयनरतिस्त्रीनपात्रं स पायात् ॥ ६१ ॥

1. AB "nā; D "jāntam. — 2. Lecture tibétaine : skandho; B "śi, garvva; D garbhan; C nūtiṣu; AC "hi; AB mūrdhah; CD mūrdhah. — 3. B cak-
ktoḥ, śaṅghān, anaśin; D anaśin, trilokin; B tīrokt. — 4. B lokyāca,
nirvāḥ; C nirāma; CAD ratih; C stotra; AC pātam.

གང་ལ་ཆོངས་པས་རང་གི་ལྷ་ལ་རྣམས་མར་པོ་རྟེན་ལ་མར་པོ་ལེགས་པར་བཞུང་དང་

ལྷན་པས་བསྟོན་ ।

ཤུན་དགས་ཁེངས་ཤིང་ལྷ་པོས་གང་ལོ་ལྷ་རྣམས་དག་གི་ལྷ་མོན་པོས་ཀྱང་རྟོ་སྦྱོ་

པོས་འདུང་པར་བྱེད་ ।

བརྒྱ་ཕྱིན་འདྲེང་ཕྱེད་བརྒྱ་ལྷག་བརྒྱ་རྣམས་བཞུགས་པ་བཞུང་ཅིང་གང་ལ་རྣམ་གཞིགས་

ལྷན་ཆད་མེད་པར་རྟོ་ ।

འདྲེན་ཕྱེད་དགའ་བས་ལྷག་འཆལ་བ་སྟོན་ལྷ་པོ་འཇིག་རྟེན་དཔར་སྦྱག་དེས་

འཇིག་རྟེན་གཞུས་རྣམས་ལྷ་པོར་གྱུར་ཅིག་ ।

2. *rnamas mas *gis, *pyid. — 4. *phyug supplée pour compléter le vers.

61. Vase d'élection des hymnes, des joies du regard, des prosterna-
tions qui ne cessent jamais. En face de Vous,

Brahmā a apprécié au plus haut degré la multitude de ses têtes,
comme une source de joie,

Et Skanda aussi, quand il s'est agi de Vous célébrer, et le « Roi des
Nāgas, quand il s'est agi d'incliner la tête,

Śakra ⁽¹⁾ (Indra), qui est le maître des trois mondes, s'est félicité d'avoir
un millier d'yeux en vous contemplant !

Ô « Seigneur du monde », protégez-nous !

(1) D'après la version tibétaine : « Seigneur du monde, protégez les trois mondes. »

खेदी खे दीप्ररश्मिः किञ्च विफलमसावध्वनीनोध्वनीनो
लोकालोकार्यमास्ते ननु कमलभृतो दीप्रतापः प्रतापः ।
धीरैर्धीरैरकारि स्फुतिरिति विहितोन्नासभासां सभासां
यस्त्वार्यस्यास्तु तस्माज्जगति कतरिपुष्पिप्रसादः प्रसादः ॥ ६१ ॥

1. C khadi; B °rasmī; D °rasmib; AC adhvanī, omis dans D. aoriste passif 3^e pers. sing. — 2. B °atham; ACD diptatāpal; B °pu; ACD °rair; A skuti; B tuti, °ulāma; C sabhosām. — 4. B āyasya; A asku; B ata.

यद्वा 'लङ्' पति 'गदु' 'छे' 'र' 'व' 'ग' 'ल' 'लङ्' 'ग' 'क' 'म' 'ल' 'भ' 'र' 'त' 'दी' 'प्र' 'र' 'श्' 'मि' 'ः' 'कि' 'ञ्च' 'वि' 'फ' 'ल' 'म' 'सा' 'व' 'ध' 'व' 'नी' 'नो' 'ध' 'व' 'नी' 'नो' 'लो' 'का' 'लो' 'का' 'र्य' 'मा' 'स्ते' 'न' 'नु' 'क' 'म' 'ल' 'भ' 'र' 'त' 'दी' 'प्र' 'ता' 'प' 'ः' 'प्र' 'ता' 'प' 'ः' ।
धीरैर्धीरैरकारि स्फुतिरिति विहितोन्नासभासां सभासां
यस्त्वार्यस्यास्तु तस्माज्जगति कतरिपुष्पिप्रसादः प्रसादः ॥ ६१ ॥

1. *med. — 3. *rgas.

62. «C'est bien inutilement que ce voyageur aux rayons lumineux qui se fatigue à travers le ciel ait été déclaré le Soleil !

«Est-ce que ce n'est point l'éclat de «Celui qui porte le lotus rose» qui est le soleil pour illuminer le monde?»

C'est ainsi qu'a été célébré votre éloge, ô Noble, par les sages riches en intelligence. Et c'est pourquoi ceux qui siègent dans votre cour sont tout radieux de satisfaction.

Que votre faveur soit sur le monde et qu'elle abatte bien vite vos ennemis !

न्यस्ता यस्मिन्नमस्ये नतिरपि नितरामुन्नतिः पुण्यधात्रां
 निःसामान्यैकमान्यैःपचितिरूपचितिर्भूयसी भक्तिभाजाम् ।
 ध्यानस्थानस्य यस्य स्मृतिरपि सहसा विस्मृतिर्भूतमीतिः
 सोऽनन्ताचिन्त्यलोके विहितहितपथो लोकनाथोऽवतादः ॥ ६३ ॥

1. B 'aya, punya; D dhāman; AC dhāmnā. — 2. B niḥsāmāna, 'ekamā-
 nya, 'pyacitir; lecture tibétaine : apy acitir; B 'ti. — 3. B ipi; ABC 'ti;
 B bhūtabhahitah; D bhūtibhahitah. — 4. B sā, lokya, hitavihita; B dvatād.

ཡུག་པོས་གང་ལ་ཡུག་འཆལ་བོད་པ་ལས་ཀྱང་བསོད་ནམས་སྒོར་ནམས་ཤིན་ཏུ་
 མཐོ་བ་ཏེད་འགྱུར་ལ།
 ཡུག་སོར་མིན་བའི་མཆོད་པོས་གཅིག་ཏུ་མཆོད་ཀྱང་གུས་པའི་སྒོར་ནམས་ཏེ་བར་
 བསལས་པ་ཤིན་ཏུ་མང་།
 གང་གི་བསམ་གདུན་གནས་པ་དྲན་པ་ཡིས་ཀྱང་འགྱུར་པོའི་འཇིགས་པ་དག་ནི་
 འཇུལ་ལ་བརྟེན་འགྱུར་བ་།
 མཐའ་ལས་བསམ་གྱིས་མི་བྲིབ་འཇིག་རྟེན་མདུན་པའི་སྒྲུབ་ལས་འཇིག་རྟེན་མགོན་
 དེས་ཁྱེད་ནམས་སྐུར་སྐུར་ཅིག་།

63. Protecteur du Monde!

L'inclination que l'on fait devant Vous, si digne d'hommage, n'est en effet qu'une complète élévation pour les fidèles;

(1) L'adoration que l'on vous témoigne, à Vous qui êtes vénéré d'une manière unique et extraordinaire n'est en effet qu'une supériorité (2) plus grande pour tous les dévots;

Votre souvenir, séjour de méditation, n'est en effet que l'oubli immédiat des périls de l'existence;

Ô Vous, qui dans ce monde infini et inconnaissable, êtes la voie qui mène au bien, protégez-nous!

(1) Autre sens : perte.

(2) Autre sens : gain.

दक्षो दक्षोलिरेन्द्रः क्वचिदकृत सुरारातिशतोऽतिशतो
हारीहारीरणासी बलवति विफलाभीषुराजीषुराजी ।
चक्रे चक्रेण नार्थं हरिरिति जनता नूनमाहेति हेति
व्यासव्यासक्तिमृते जयति रिपुजगोलासरोजी सरोजी ॥ ६४ ॥

1. AC sūro; BD sāto; C gito; B vi*. — 2. B "sū, "sū. — 3. ACD nātham; B nātha, sti. — 4. A udram; B utrya; C udām; D udyam; lecture tibétaine pte; B "pū, "ulvāsam, néologisme.

दक्षः दक्षोऽलिरेन्द्रः क्वचिदकृत सुरारातिशतोऽतिशतो
हारीहारीरणासी बलवति विफलाभीषुराजीषुराजी ।
चक्रे चक्रेण नार्थं हरिरिति जनता नूनमाहेति हेति
व्यासव्यासक्तिमृते जयति रिपुजगोलासरोजी सरोजी ॥ ६४ ॥

1. *lha'i. — 3. La version tibétaine ne semble pas avoir compris le sens des trois premiers vers. — 4. *bas.

64. «Décevant est le foudre d'Indra : sa faiblesse a fait la joie des ennemis des dieux!

«La série des traits dont Çiva ici-bas accable ses ennemis est sans effet contre le puissant Kāma;

«Viṣṇu, de son disque, n'a pas atteint le but.» C'est ainsi que parle en vérité la foule.

Vive donc «Celui qui tient le lotus», qui détruit la joie des ennemis sans dépendre du jet d'une arme!

लोकातीतं दधानः सुखमपि जगतां तीव्रदुःखेन दुःखी

नित्यं नित्यानुरक्तोऽप्यशरणरूपप्राणमृद्योगयुक्तः ।

बेलोक्यस्त्रैकनाथोऽप्यसमरचिजनाराधनावन्धुरो यः

सोऽद्यात् संबुद्धमौलिर्विहितविसृष्टाचिन्त्यचर्येश्वरं वः ॥ ६५ ॥

1. A lākūtītam; B lokūtītam, dadhānam, sūkham; BD jagato; B tiva, dūh.
— 2. B nitya, yogānurakto; A tyānurakro; D tyāgānurāgo; B asaraṇa; AC kṛpa-
ṇah; B kurajo; ACD bhṛtyāga, lecture tibétaine muktih. — 3. B 'Kyasyai;
D açama; B jano, "no; AC "nāṇ; B bandhurā, ya. — 4. BC mauli; B sadṛsa,
"acite, caryāc; ACD caryāc; A cira; B citaram.

འཇིག་རྟེན་འདས་པས་བདེ་བ་འཇིག་པར་གྱུར་ཀྱང་འགྲོ་བའི་སྐྱུག་བསྐྱལ་དུག་པོ་
དག་གིས་སྐྱུག་བསྐྱལ་ལྟར་།
རྟེན་ཏུ་རྟེན་ཞུ་ཆགས་པ་བདེ་བར་གྱུར་ཀྱང་སྐྱུག་མེད་སྐྱུག་པའི་སྟོན་ཆགས་
གཏོང་བ་དག་ལས་གྲོལ་།
འཇིག་རྟེན་གསུམ་གྱི་མགོན་པོ་ཉིད་ཏུ་གྱུར་ཀྱང་མི་མཉམ་ཐེད་ལྟར་འགྲོ་བ་ལྟེན་
ཞིང་འདུད་པ་བཟུང་།
མཆོངས་བྱལ་བསམ་ལས་སྟོན་པ་སྐྱུག་མེད་མགོ་ལ་སངས་བྱུང་གི་དེས་ཁྱིད་
རྣམས་ལྟར་རིང་ལུང་གྱུར་ཅིག་།

2. *bar. — 3. *ci. — 4. khye.

65. Ô Vous dont la tiare est ornée du Buddha Parfait!

Quoique portant une félicité qui surpasse cet univers, vous souffrez des douleurs lancinantes des créatures;

Quoique constamment attaché à l'éternel, vous vous attellez au service des créatures misérables et sans protection.

Quoiqu'étant le Maître Unique des trois mondes, vous vous abaissez jusqu'à plaire à des êtres dont l'éclat est inférieur ⁽¹⁾.

Protégez-nous éternellement, Vous dont la conduite est inconcevable, sans pareille et parfaite!

(1) D'après la version tibétaine : « dont les désirs sont indignes ».

निर्विच्छेदत्रिलोकीनिहितनिरुपमस्नेहयोगानुयोगान्

निर्वाणो नमस्कृत्यो बलवदलघुभिस्तीर्थिकोन्मत्तवातैः ।

जीवास्त्रोक्तेऽदीपः स भुवनभवजोद्भूतमोहान्धकार-

ध्वंसोऽविध्वंसधामा परहितकरणीयोगसंवृत्तवर्त्तिः ॥ ६६ ॥

1. ACD nirvicheda; B nirvicheda; lecture tibétaine virūpa; la version tibétaine précise le double sens de sneha; omis dans A; B stahayogān, naivogū; C yogā. — 2. A nirvāṇam; B nirvāṇam; C cīvāṇam; D nirvāṇam; B krakampā; AC balabalad; B balavad, araghūbhīḥ; C aladyutibhīḥ; B tithika; AB vatai; C rāgaṭi. — 3. B *pa; C su; B bhavanā; C bhavarod; B 'bhūta, kāra. — 4. A vidhvasadhāmā; B vidhvasāvidhāmā; C dhvaṃsadhāmā; D dhvaṃsāvidhvaṃsadhāmā; omis dans la version tibétaine; ABCD karuṇā; B samvatta, varita.

ལྷན་མི་འཆད་པར་འཇིག་རྟེན་གསུམ་དུ་དཔལ་མེད་མཆེས་གཤེན་སྒྲུམ་ལྷུགས་སྒྲུར་
པ་དག་ལས་ཞི་པར་ནི།

གང་ཞིག་མི་གཤེགས་སྟོབས་དྲིར་ལྷན་མི་རྒྱང་པ་ལྷ་སྟེགས་རྒྱང་འཁྱབས་དག་གིས་
རྒྱས་པར་མི་ཁྱེ་ཞིར།

གཞན་པན་རྒྱ་ལ་བཞུན་པ་རབ་བརྟན་སྟེར་བུ་མི་ཉམས་འེད་མེར་དར་ལྷན་སྟེར་པའི་
ཁར་པར་ནི།

གཏི་ལྷག་ལྷན་ནག་པོ་རབ་དུ་འཐེབས་པ་སེལ་བུཅད་འཇིག་རྟེན་དཔར་པའི་སྟོན་
མི་ཡིས་རྒྱལ་ཡུར་ཅིག།

1. *dpa. *glugs. — 2. *daii *ba supplées pour compléter le vers. —
4. *pa suppléé pour compléter le vers; *med.

66. Seigneur du Monde, Lampe ardente!

Grâce à l'emploi constant de l'emploi de votre incomparable huile (ou affection) versée aux trois mondes sans distinction, votre calme absolu (ou le Nirvāṇa) n'est pas ébranlé par les vents affolés de l'erreur;

Votre lumière indéfectible dissipe les épaisses ténèbres de l'ignorance nées des renaissances des créatures;

Votre mèche s'emploie avec persévérance à travailler pour le bien d'autrui.

Vive le «Seigneur du Monde, Lampe ardente!»

क्वासौ सर्वचमेची क्व विषमबहलक्लेशविद्वेषिदाहः

क्व प्रौढा मुक्तिशक्तिः क्व च हठः करुणापाशनिष्पन्दबन्धः ।

क्वोपेचापक्षपातः क्व परहितैकतिव्ययता तद्विचित्रं

चित्रं राजीवपाणेश्वरितमतिजगज्जायतां ज्ञानिजिदः ॥ ६७ ॥

1. B kvasan, maitri, bahara; lecture tibétaine bahula; B dohaḥ. — 2. B mukti, sakti; C ṣakti; AB vahaṭa; CD cahaṭa; D pharuṇa, "vāṇa; B nis-panda; CD nispaṇḍa; A nispaṇḍa. — 3. B kvavyakṣā; C "apekṣā; D kva-pekṣa; *omis dans C; B lavicitram. — 4. B "vāṇeṣ; D paṇol; A jūgaṇ; B jñ-yaṭākyaṇi.

གང་དུ་འདྲི་ནི་གྲུན་ལ་བྱམས་ལྡན་མེ་བཟང་མར་ཡོར་གྱུར་པའི་རྩོན་མེད་ས་རྒྱ་
རྒྱམས་ཅེ་ལ་སྟེག་ ।

གང་དུ་གྲོལ་བར་རྒྱས་པའི་སྤྱུ་ལྡན་སྤྱིར་རྗེའི་ཞགས་པ་བརྟན་པོས་གྲོ་བ་མེད་པར་
ཅེ་ལ་འཆིར་ ।

གང་དུ་བསྟར་སྟོམས་སྟོགས་རྟེན་ལ་བསྟེན་གཞན་ལ་མན་པར་བཞུད་སྟར་ཅེ་ལ་
འབྱུག་སྟེ་དེ་ལི་ཕྱིར་ ।

རྒྱམ་བྱ་ངོ་སའོར་ལྷག་ན་པདྨ་འི་སྟོར་བ་འགྲོ་ལ་ས་འདས་པས་ཁྱེད་རྒྱམས་དམན་
ལས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག་ ।

67. Ô Vous qui tenez le lotus à la main !

Eh quoi, d'une part cette bonté universelle et de l'autre ce feu qui consume les ennemis que sont les passions puissantes et dangereuses !

Eh quoi, cette robuste puissance de libération et ce nœud tout frémissant du lacet de votre impérieuse compassion !

Eh quoi, d'une part cette inclination pour l'indifférence et de l'autre cet empressement au bien d'autrui !

Quel contraste ⁽¹⁾ !

Que votre étonnante conduite qui dépasse le monde, vainque pour nous la misère !

(1) D'après la version tibétaine : « la conduite aux multiples manifestations. »

सर्वेयः सर्वरूपप्रद्यनपुष्टुनयः सर्वदा सर्वनाथः

सर्वेषां सर्वथा यो विनयविधिमहासर्वगुर्वर्धसिद्धि ।

सर्वैः सातीतगर्वैर्गुरुमहिमगुणैः खर्वयन् सर्वगर्वान्

सर्वः सर्वप्रदो वः स फलयतु रुचीः सर्वविन्मौलिरुचीः ॥ ६८ ॥

1. ACD sarvoyaḥ; B savvoyaḥ; lecture tibétaine sarveyaḥ; C rūpaḥ; AC pūthuraṇaḥ; B "naya; D nayaṇ. — 2. A vina; B vinaye; C pina; A mahāna; B sahit; C mahān; D mahot; B guruvatha; C siddhyai. — 3. B sarvva, sogita, garvva; D gavaḥ; A garvai; AD gaṇaiḥ; C gaṇaḥ; B kharvaya, forme peu usitée; B gavān. — 4. AD sarvāḥ; A sarvaprada; B pharayatu, sarvacin, "upāḥ; C "sarvamaulikarvīḥ.

गुरुं यः चक्रे सैव गुरुं श्रीः सः पवित्रं तु गणाय कुरुते हृदयं हृदयं गुरुं तु कुरुते ।
गुरुं श्रीः सर्वेश्वरं ।

गुरुं श्रीः देवं केन विसृज्यते उदयं सूर्यं गुरुं श्रीः सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं ।
गुरुं श्रीः सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं ।

गुरुं श्रीः सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं ।
गुरुं श्रीः सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं ।

गुरुं श्रीः सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं ।
गुरुं श्रीः सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं सूर्यं ।

68. Ô vous qui portez l'Omniscient sur votre tiare!

Vous êtes bienfaisant à tous; votre vaste sagesse se manifeste sous toutes les formes.

Vous êtes en tout temps le protecteur de tous; vous êtes pour tous, à tout égard, celui qui conduit au but tracé par le Grand Maître. Universel des règles disciplinaires.

Vous humiliez tous les orgueils par toutes vos qualités qui font la grandeur du Maître, pourtant dégagées de tout orgueil.

Vous qui êtes l'Omniprésent, qui accordez tout, ô faites fructifier nos vastes désirs ⁽¹⁾.

(1) D'après la version tibétaine : « répandez vos larges rayons ».

ईशः स्वामी प्रजानां पतिरमरगुरुलोकपालो महेन्द्रो
 भास्वान् दत्तारिण्डः परजयबलिजिह्व वित्तदो जैत्रपाशः ।
 इत्यन्तर्हासगर्भं भणति परिजनेऽन्वयनाम्नां निजानां
 प्राप्ते यचानुलब्धेर्नतममरगणैरञ्जपाणिः स जीयात् ॥ ६९ ॥

1. BC īṣa, 'mī; C pūjanām; AB patim; B gura; B rokapāla; A mahindro;
 B mahendra; C mahindra. — 2. B svān, dattāvi, parajāya; D parijaya;
 G balid; B 'pūsa. — 3. ACD antarddhāsa; B antahāsa, gabha; lecture libé-
 taine garva; B bhanati, 'jana, 'nvatha, 'jānā. — 4. C pātra; B yetrātra;
 A lajjai; B rajjai; C lajjai; D rajjai; B natata, marujanair, jiyāt.

६९. ईशः स्वामी प्रजानां पतिरमरगुरुलोकपालो महेन्द्रो
 भास्वान् दत्तारिण्डः परजयबलिजिह्व वित्तदो जैत्रपाशः ।
 इत्यन्तर्हासगर्भं भणति परिजनेऽन्वयनाम्नां निजानां
 प्राप्ते यचानुलब्धेर्नतममरगणैरञ्जपाणिः स जीयात् ॥ ६९ ॥

2. *Idem dan.

69. Vive Celui qui tient le lotus à la main !

Seigneur ⁽¹⁾. — Souverain ⁽²⁾. — Maître des créatures ⁽³⁾. — Précep-
 teur des Immortels ⁽⁴⁾. — Protecteur du Monde ⁽⁵⁾. — Seigneur tout-
 puissant ⁽⁶⁾. — Étincelant ⁽⁷⁾. — Justicier des ennemis ⁽⁸⁾. — Vainqueur
 du victorieux Bali ⁽⁹⁾. — Dispensateur des richesses ⁽¹⁰⁾. — Maître du
 filet victorieux ⁽¹¹⁾. — C'est ainsi que votre fidèle entourage vous invoque
 avec un sourire contenu, tandis que les dieux en foule, quelque peu
 confus, s'inclinent devant vous, seul digne de porter leur titre per-
 sonnel dans son plein sens.

(1-11) Ces titres désignent d'ordinaire Śiva (1), Viṣṇu (2), Brahmā (3), Bṛhas-
 pati (4), les dieux des points cardinaux (5), Indra (6), Sūrya (7), Yama (8),
 Viṣṇu (9), Kuvera (10), Varuṇa (11).

वर्यार्याणां वरेण्यो वरपरविधुरोत्सारणासंवरो वो
दुर्वारिः सारमारैरमितकरधरो दुर्वारो वैरिवीरैः ।
वीरो वीरारिवारी प्रचुरतरवरोदारसंभारवारि-
स्कारासारोद्धाराविसरवितरणाधिरधाराधरः स्मात् ॥ ७० ॥

1. A varyāryāṇāṃ; B varyāyāṇā; C varyāryāṇāṃ; B varāṇyā, "dha". —
2. B durvārai; "aramika, taradharā; ACD durvaro; B buddharo. — 3. B viro,
virā; C viro"; A pracutara. — 4. B sārā; C sākhe; AB répétition de
dhūrā, au féminin pour les besoins du vers; ABD ghīra; ABC 'dhara; B stā.

གཙོ་པོ་འཕགས་པ་རྣམས་ཀྱི་མཆོག་གུར་ཐོས་པ་དག་ནི་ཡ་ཤེས་ཐོངས་པ་རབ་ཏུ་
སེལ་པའི་མཆོག་ |
རབ་ཏུ་མར་པའི་མཆོག་སྤྱིན་བྱ་ཆེད་ཆོགས་ཀྱི་ཐུ་ཡི་ཆར་དག་གསལ་ཞིང་ཆེ་པའི་
བྱ་རྣམས་ཀྱི་ |
སྤྱིན་པའི་མི་དམན་རྒྱུན་འཛིན་གྱར་ཅིང་ཐོགྱོང་དྲུང་རབ་པརྟན་བདུད་ཀྱི་དག་
ཡིས་རྟེན་པར་བོས་མི་བྱལ་བ་ |
དཔག་མེད་ཁོད་ཟེར་འཛིན་པའི་དཔལ་བོ་ཡིས་ནི་ཁྱེད་རྣམས་དག་གི་དཔལ་བོའི་
དག་རྣམས་གློག་གུར་ཅིག་ |

3. *rgyan, *bzlog, *dha'.

70. Ô Vous qui êtes le meilleur parmi les plus nobles, qui vous êtes engagé à chasser le mal pour ceux qui sont privés des meilleurs dons,

Vous qui portez Amitābha, vous dont le contrôle spirituel met en fuite les meilleurs démons ennemis, auxquels rien ne résiste!

Héros qui écarter les ennemis héroïques⁽¹⁾, puissiez-vous être pour nous le noble nuage qui donne sans arrêt les larges gouttes des ondées abondantes qui pleuvent en masses généreuses de faveurs innombrables.

(1) D'après la version tibétaine : « Puissiez-vous être le héros qui écarter de nous les ennemis héroïques, vous qui êtes le noble nuage, etc. »

उच्चैरुढो गरीयान् सुगत इव जगत्कार्यसंभारभारो
 न्यस्ता हस्ते प्रशस्ता निज इव कमलालंकृतिर्भक्तिभाजाम् ।
 निर्वीणं नारकायेर्निचय इव चिरं प्रापितः सत्त्वसार्धः
 तीव्रक्लेशप्रबन्धो जन इव शमितो येन पायात्स युष्मान् ॥ ७२ ॥

1. B aḍo. — 2. BD prasastā; B kamara, 'kṛti. — 3. B nirvaṇam, 'gna; C 'gno; B nivaya. cira; BC 'ta; C svaivasārtha; BD satvasārtha; A satva-sārthas. — 4. BC tibra; C kleṣe, iṣa; B samito, pāyā, yugbhān.

उच्चैः उच्चैः सुगत इव जगत्कार्यसंभारभारो
 न्यस्ता हस्ते प्रशस्ता निज इव कमलालंकृतिर्भक्तिभाजाम् ।
 निर्वीणं नारकायेर्निचय इव चिरं प्रापितः सत्त्वसार्धः
 तीव्रक्लेशप्रबन्धो जन इव शमितो येन पायात्स युष्मान् ॥ ७२ ॥

3. Quatre pieds manquent au vers.

72. Bien hant, vous portez, comme le vénérable Sugata, le poids de l'accumulation des œuvres du monde.

Vous ornez la main de vos dévots de la fortune, comme la vôtre l'est du célèbre lotus.

Vous éteignez la masse du feu infernal, aussi bien que vous menez depuis longtemps l'humanité au Nirvāṇa.

Vous maîtrisez, comme les hommes, le puissant lien des passions.

Ô protégez-nous !

धत्ते नैवीत्तमाङ्गं परमपि तु वपुर्द्योमिताभामिरामं

सत्ताजं नारविन्दं गुरुभयविधुरा वैरिसेनापि यस्तु ।

येनावद्धा जटा नो जगदहितहतिव्यापृतेनापि कक्षा

दक्षोऽसौ रक्षताद्वः कुपितयममुखालोकनाक्षीकनाथः ॥ ७४ ॥

1. ABCD "ga; B amava, vapū; A vapurvo, — 2. B sannāram, transcription tibétaine mnnālam (?); C "vinda; B vaill", sanopi. — 3. B yavyabamddhā, hatili; D hatir; ABCD vyūpitena; D kaksyo, omis dans la version tibétaine. — 4. D daksyo; B va, kūpita; A kapita; D ya; B mūkha, ālokanā.

ཡན་ལག་དམ་པ་ཁོ་ན་མ་ལག་སྐྱུ་ལུས་མཆོག་ཀྱང་དཔག་མེད་འོད་ཀྱི་མཛོན་པར་
དགའ་བ་འཛིན་།

གང་གི་པདྨོ་ཁོ་ན་མ་ལག་དག་ལྗེ་དག་ཀྱང་ལྷི་འཛིན་མ་ཐོད་པར་དགའ་བ་དག་
ཀྱང་མནན་འཁྲི་།

གང་གི་རལ་པ་ཁོ་ན་མ་ལག་རུས་པ་དག་ཀྱང་འགྲོ་བའི་དག་འཛོམས་ཁྱེད་པར་
ཆས་གིར་བསྐྱམས་།

མཁས་པ་འཛིན་རྟེན་མཆོན་འདིས་གཤིན་ཏེ་ཁྱོས་པའི་མཛིན་ནི་སྐྱད་པ་དག་ལས་
ཁྱེད་རྣམས་སྐྱད་ཀྱང་ཅིག་།

74. Protecteur du Monde!

Ce n'est pas seulement votre tête, mais tout votre corps parfait qui porte le charme d'Amitābha;

Ce n'est pas seulement votre lotus qui a une excellente tige, c'est aussi, écrasée sous le poids de la peur, l'armée de vos ennemis dont le venin est épuisé⁽¹⁾;

Ce ne sont non seulement vos tresses d'ascètes que vous nouez, mais bien les franges de votre vêtement, que vous retroussiez pour vous occuper à détruire les maux de l'humanité⁽²⁾;

Que votre dextérité nous préserve de voir le visage courroucé de Yama!

(1) D'après la version tibétaine, on aurait : «non seulement son lotus... mais aussi il déprime les ennemis sous le poids de la peur.» Jeu de mots sur *sannāla* : 1° *san-nāla*, 2° *sanna-āla*.

(2) D'après la version tibétaine : «qui, non seulement a la faculté de nouer ses cheveux, mais est aussi occupé à détruire les ennemis de l'homme.»

प्रत्यह्वहवाधाविघटनविषमै* मानसस्याप्यभूमौ

कर्मस्थेकान्तशर्मच्छिदि जगदहितोच्छित्तये पद्मपाणिः ।

निघ्नः क्रीतोऽथ भीतो चलवदिव यथा निर्विकारी नियुक्तः-

सा नाथस्यातिगुर्वी प्रमुरवतु कृपा निष्कृपादन्तकादः ॥ ७६ ॥

1. C pratyavyaha; B iyaha; de *egha à *emon inclus, omis dans B; AC vi-
dhatana. — 2. B karmamaya; D karmamaye; B satmachidi; C cernachidi;
D çarmnachipadi; B "chisla". — 3. B kre; C kp; D blata; B caya, nirva-
karo. — 4. B "api", guvvi; C pratu; B bhavatu; C kriyā; A nilkppā; B nilkppā.

मगेगस ग्री लैगस हसस गनेर म रग गैस हस मर महेसस म सी मउर यैर ग्री
मर सुेर पुय मिक मने ।

सैस गडेय मु रेस मर मदे म गउर मने मने मने रग म मउर मने मर मु
उय न मदे नै ।

मपम मेर *रुस मनेन गैर मु महेगस पुन हस मर सी मगुर मर गैस मने
उेर मनेन म रग गै मर ।

ग्री मर गुर मने ह म महे म रेस नै उेर हसस महे मेर मर उेर रग मर
मुर मुर डैय ।

2. La césure du premier vers est faite après *las, ce qui donne une syllabe de trop pour le premier vers et une en moins pour le deuxième. — 3. *myos.

76. Porteur du lotus!

Votre compassion vous rend en vérité, vous qui êtes impassible, semblable à un esclave acheté, docile et peureux, préposé à l'œuvre de la destruction des maux de l'humanité, œuvre que le tourment des multiples obstacles à écarter rend pénible, et qui n'est pas congéniale à votre esprit, car elle suspend votre suprême bonheur!

Ô Protecteur, que votre très digne et puissante pitié nous protège de l'impitoyable Mort!

भूमिर्नैवाभिभूतेर्मृदुतरमपि यञ्जोक्थातूननन्तान्

अत्यन्तावार्यवीर्यं युगपदपि मृशं भासयस्त्रासशान्तिः ।

खद्योतोद्योतलीशानुक्रुतिविहसिताशेषतेजस्वितेजः

तेजो लौकेश्वरं वो हरतु हृदिभवद्भूरिमोहान्धकारम् ॥ ७७ ॥

1. ABD bhūmi; B bhūtaili, ya; D yroka". 2. A vārya; B viyya; C vora; D vrya; B yūgapad, bhānyā; D bhānyā; B tān". 3. B khadyotā, amikṛti; A tejasvi; B tejavri; ABD tejas. — 4. ABC loka; omis dans la version tibétaine; B bhada, bhāri; A mādū; B andhakārū.

बैश्वं प्रोक्तं यद्विषयं तेन स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन
प्रोक्तं स यत्तेन तेन ।

पुनरेकं नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन
नृणां स यत्तेन तेन ।

स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन
नृणां स यत्तेन तेन ।

नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन नृणां स यत्तेन तेन
नृणां स यत्तेन तेन ।

77. Seigneur du Monde!

Votre éclat, malgré sa grande douceur, ne subit certes pas d'humiliation, puisqu'il illumine à la fois et avec intensité, grâce à son énergie irrésistible, les mondes infinis pour en faire disparaître la crainte;

Il se rit de l'éclat de tout ce qui est éclatant, en le rendant pareil à une parcelle de la lueur d'une luciole;

Que cet éclat dissipe les ténèbres compactes de l'égarement qui naissent en notre esprit!

निःशेषाकाशधातुर्जन इव जनितापूरिताशः समन्तात्
प्रारब्धः सर्वभासाभिव निरतिशयापायराशैर्विलोपः ।
सार्धं सान्द्रान्धकारैः शममगमि महानृद्धिमान्दानिमारो
येनोद्भासः स भूयात् सरसिहृद्भूतो मत्तये जायतां वः ॥ ७८ ॥

1. B ni; ctagyāh; dhātu; C dhātah; B janita^a; D janitah; B pūti^a; *āsa: la version tibétaine spécifie bien le double sens d'āṣaḥ; A sametah; B samanta; C samantā. — 2. AC prārandhah; B prāredya, minatisaya^a; C niratiya^a; B *rāre. — 3. B sādhanā; A sāydrā^a; B nṛddhina, "le; lecture tibétaine mōre; ACD māno. — 4. B *sa; sa omis dans B; B bhūyā, bhātaye; bha^a; A jāvala ५/jan.

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ १ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ २ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ३ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ४ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ५ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ६ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ७ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ८ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ९ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ १० ॥

3. *rju.ba.*plural:

78. Porteur du lotto

Essence de l'espace entier, votre splendeur fait naître et remplit les régions du ciel et les espoirs des hommes !

Elle s'attaque à l'extinction de la masse des châtimens, comme à celle des lumières!

Et, avec les épaisses ténèbres, elle écarte le grand magicien, l'orgueilleux Māra!

Puisse-t-elle servir à notre prospérité!

ईशोऽन्यद्योतनाग्निं बलमिदितरभाद्रुःशमध्वान्तराग्नेः

सत्त्वद्रोहाशयानामनुपमतपनो योऽच्युतश्चित्रमानुः ।

नानानन्ताचलादिव्यवहितविषयोद्भासने शक्तिधारी

लोकेशोद्भास एकोऽप्यमरगणनिभो भीमिदं वः स भूयात् ॥ ७९

1. B ṛāṇyo; AC balavad; B dulsoma; ABC dhyānta. — 2. B satra. —

3. B "anta; A abala"; B cava", dhari. — 4. D nibhā; B bhītide; C bhibhirde; D bhibhike; B va.

गवक् श्रुं मेदं कृमसं कृमसं प्रेदं दवरं ध्रुवं तेषां जेषां मेदं प्रीत्यं सत्त्वद्रोहा
सत्त्वद्रोहाशयानामनुपमतपनो योऽच्युतश्चित्रमानुः ।

नानानन्ताचलादिव्यवहितविषयोद्भासने शक्तिधारी
लोकेशोद्भास एकोऽप्यमरगणनिभो भीमिदं वः स भूयात् ॥ ७९

लोकेशोद्भास एकोऽप्यमरगणनिभो भीमिदं वः स भूयात् ॥ ७९
लोकेशोद्भास एकोऽप्यमरगणनिभो भीमिदं वः स भूयात् ॥ ७९

लोकेशोद्भास एकोऽप्यमरगणनिभो भीमिदं वः स भूयात् ॥ ७९
लोकेशोद्भास एकोऽप्यमरगणनिभो भीमिदं वः स भूयात् ॥ ७९

3. *bagrobs.

79. Seigneur du Monde!

Votre éclat est le «Seigneur» (Çiva), parce qu'il éteint tout autre éclat, le «Briseur de Bala» (Indra), parce que la masse des ténèbres résiste à toute autre lumière,

Le «Soleil» éternel, parce qu'il consume de son ardeur les dispositions funestes des créatures,

Le «Porteur de dard» (Skanda), capable d'éclairer les domaines qu'obscurcissent des monts infinis, variés, etc.

Votre éclat, ô Seigneur du Monde, quoique unique, est semblable à celui d'une troupe de divinités.

Puisse-t-il dissiper pour nous les périls!

संपन्नाशेषसत्त्वप्रचुरजलचरेच्छासुखं यच्च दूरं
दुर्लभया चान्त्यधस्ताद्विरय इव जनानर्थदुस्तीर्थसार्थैः ।
दुर्वारोऽसौ समन्तात् पृथुभवभुवनाभवसंरम्भजृम्भी
भीदावाग्निप्रशान्त्यै करकमलविभास्मीनिधिर्जम्भतादुः ॥ ८० ॥

1. ABCD satva; B pacura; ACD *carechā; B *calechā, dūre; *dūram omis dans C et la version tibétaine. — 2. A durllaghgyā; D dulaghyā; B yanto, dhistā, jalap, dusthla; D *thya; ABD sarilhāh. — 3. B dūvāro; AB samatrāt; B *thū, bhavano; ABD hlāva; B yabhū; D jimbhi; ce vers est omis dans C. — 4. De *bhi à pra*, omis dans C; C iṣṇtyai; B kala, kamara; C kamale; B dvabhitā.

[illegible]

1. *rnamis supplée pour compléter le vers.

80. Vous qui tenez le lotus rose à la main!

C'est dans l'océan de votre splendeur que se réalise tout entière la satisfaction, si lointaine qu'elle pût paraître, des désirs pour les créatures qui vivent dans vos eaux;

C'est là que sont engloutis les caravanes d'hérétiques néfastes aux hommes et qui semblaient insurmontables comme des montagnes!

Que cet océan irrésistible qui bouillonne par impatience de détruire entièrement le vaste monde des renaissances, bouillonne afin d'éteindre pour nous cet incendie qu'est le péril !

दुर्वादीन्मादनादिप्रचुरमदकणादाद्यपादादिवादि-

प्रोद्यत्तानाविवादोऽसदमदसदसां सापवादो विवादः ।

उत्सादः सप्रमादोऽदजर्णविपदां कोविदानां प्रसादो

भावानुत्पादवादो जयति जिनवपुःपादसंपादमौलिः ॥ २३ ॥

1. AC durvāra; B durvada; AC anmadi; C pracūram; B pracūru, kada; même lecture dans la version tibétaine; B manādākṣū. — 2. A prodman; B vivo, pada; C sasāṇ; B sāvasālo; D sāvavādo. — 3. A utpādaḥ; B umādaḥ, 'sa; A vidānāṇi; B kovidānā. — 4. B 'anūt', 'pādi, maule; C maulau.

ॐ कण्ठस्य कृमयस्ते हरे यति गैरुस्य त्रै मद्रुस्य सस्य मद्रुस्य म कृ केर द्रुगस्य यति के
वस्य सु य प ।

मद्रुग द्रुग सस्य मद्रुग यति सु केर द्रुग म कृ मद्रुग यति गैरुस्य द्रुग म द्रुग
मद्रुग सु मद्रुग यति ।

मद्रुग मद्रुग यति सु यति कृमस्य त्रै कृमस्य मद्रुग मद्रुग सस्य मद्रुग यति कृमस्य
त्रै द्रुग मद्रुग यति ।

मद्रुग यति सु यति मद्रुग यति केर सु कण्ठस्य द्रुग यति द्रुग यति सु यति मद्रुग यति
द्रुग यति सु यति ।

1. *guas pa; *cha.les. — 3. *pa.

83. Ô Vous dont la tiare est totalement illuminée par le corps du Vainqueur!

Votre doctrine est la réfutation humiliante des assemblées où l'on s'enorgueillit de discuter point par point les innombrables controverses soulevées par ceux qui professent les doctrines de Kapāda (Kacyapa), d'Akṣapāda (Gautama)⁽¹⁾ et autres de qui les méchants propos exhalent l'immense orgueil;

Elle abat les calamités des créatures enivrées et négligentes et donne la sérénité à ceux qui la connaissent;

Vive votre doctrine qui proclame la cessation des renaissances!

(1) Systèmes Vaiṣeṣika et Nyāya.

वस्तव्यसारिशस्त्रं जयि जगति चकासि सुतो यद्वमस्मि-
स्त्रीमो विस्तीर्णतोयं मरुनिरयसदां विस्तरध्वस्ततापः ।
स ऽस्तादस्ताहितास्त्रावलिबलिकुलिशः पद्महस्तस्य हस्तो
ऽनायस्यै वः समस्तचिमुवनविकसत्साध्वसाम्राप्तिशस्तः ॥ ८४ ॥

1. B tamra; D trastra; AC t̄astum; B t̄amtram; AC j̄iyi; B ḡujati, m̄luta, ḡateti. — 2. B 'nilayasadā. — 3. sa omis dans B; sa omis dans C; B 'stād; tamtrā; 'strā omis dans C; vali omis dans A. — 4. ACD 'nāyāst̄yai; B 'ayānā, va, vikasvat, yāsti; D pāpti; B sasta.

८४ 'वस्तव्य'सार्'शस्त्रं' जयि' जगति' चकासि' सुतो' यद्वमस्मि-
स्त्रीमो' विस्तीर्णतोयं' मरुनिरयसदां' विस्तरध्वस्ततापः'
स' ऽस्तादस्ताहितास्त्रावलिबलिकुलिशः' पद्महस्तस्य हस्तो'
ऽनायस्यै वः' समस्तचिमुवनविकसत्साध्वसाम्राप्तिशस्तः' ॥ ८४ ॥

84. Ô Vous qui tenez le lotus à la main !

La masse (l'hymne) des rayons de votre main est glorifiée, car elle brille dans le monde comme l'épée (l'hymne) sur les ennemis qui se dispersent terrifiés;

Elle resplendit comme une large nappe d'eau pour les habitants du désert infernal et, en se répandant, elle dissipe leur cuisante douleur;

Pareille au foudre puissant, votre main fend les séries de flèches que lance l'ennemi;

Elle est louée pour l'immunité des tourments qui se développent dans l'univers entier. Puisse-t-elle calmer nos souffrances!

संवत्तोद्वृत्तवातव्यतिकरविषयोत्तुङ्गशैलद्रुमालो-

निर्मूलोन्मूलनाय प्रभुररिकरिणां शातितानल्पदपः ।

भद्रो लोकेश्वरस्य प्रणयिमधुकराकर्षदानौघवर्षी

हस्तसम्बरमो वो भवरिपुनगरीभञ्जनायालमस्तु ॥ ८५ ॥

1. A savarttad; C *vrtta; B vrtta*, vyakikara, "ulhhrnga, "ri. 2. B pra-
bhulali, kañinā, sūti; C "anapla". 3. B bhadra, lokyaḥ, "syi; AG dānoghā;
B yaṣi. — 4. B "lamo; D "ramā; B bhaya, rīpū, "aijsāntu.

महेश्वरस्य परितोऽहं ह्रस्वः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः
परितोऽहं ह्रस्वः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः

ह्रस्वः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः
परितोऽहं ह्रस्वः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः

ह्रस्वः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः
परितोऽहं ह्रस्वः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः

पञ्चदशः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः
परितोऽहं ह्रस्वः स्रजः शैलः स्रजः शैलः स्रजः शैलः

1. *mīthor, *lhor. — 4. *phyag supplée pour compléter le vers.

85. Seigneur du Monde!

Votre main, trompe d'éléphant,

Est capable d'arracher jusque dans leurs racines les rangées d'arbres
croissant sur le sommet des monts (que sont les objets des sens), et
qui résistent même au vent qui s'élève au jour de la destruction finale.

Elle détruit l'extrême arrogance des éléphants ennemis.

Elle est de bon augure et fait pleuvoir un flot de dons attirant les
fidèles comme des abeilles (et fait pleuvoir un flot de liqueur de rut
attirant les abeilles amoureuses).

Ô puisse-t-elle être capable de détruire la cité ennemie de nos re-
naissances!

नानादुःखप्रतानातनुकिरणघनोत्तापनक्लेशमानु-
 स्तानं दीनाननं यज्जनमनुजनयत्वातपचोपमानम् ।
 ग्लानिं मा गादहीनं तदखिलभुवनान्मनमानूदितानं
 लीनं लोकेशपाणी नलिनममलिनं स्नानिमेनो नयेद् ॥ ८८ ॥

1. B anūdyana, kirapo; ABC kloda; B bhānus. — 2. ACD mānāp; B tāmnāp; A jaram; B anū. — 3. BC 'ūi, *néologisme. — 4. Dans ABD lipaṃ est omis; C aitra; ABD aino; ABCD nayad, lecture tibétaine nayet.

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।
 नमो भगवते वासुदेवाय ।

2. Un pied en trop au vers.

88. Seigneur du Monde!

Le lotus immaculé qui repose dans votre main,

Tel un parasol ranime les créatures au visage abattu, flétri par
 l'ardent soleil des passions dont les larges rayons se répandent en
 souffrances terribles,

Qu'il ne se fane point, et qu'il s'élève, intact, au-dessus de tous les
 mondes, comme un velum merveilleux.

Puisse-t-il flétrir nos vices!

स्थानः स्थानं महिम्नो महद्बुदयपदधुधामधाम्नां प्रथिनः

चासावासी रिपूणां दुरभिवमवाङ्गीभिदीञ्जुतिभूमिः ।

कान्तं शोभानिशान्तं वसतिरतिजगदीर्यविस्तारिराशे-

लोकेशस्यास्तु बाहुर्बाहुजगदहितोक्तेदनाचण्डदण्डः ॥ ८९ ॥

1. A spāṁnaḥ; B sthāṁna, sthāna, dhāva, dhāmon, prathimnās; AD prathimnas. — 2. B traṣṭvāso; D trāsāvāsā; B "nām, dāt"; AB bhavad; D bhavad; B bhiti, "bhata. — 3. B kanta, "anta; ACD "antūp; la version tibétaine spécifie bien le double sens de niṣāntam; B valeti; D valani; C vasati; B jagat, rajo; D "raça. — 4. B lokya, "ambhu, bahu; A bojagrad; B bahujaga, sāraraṇa; AC chādanā; D chādanā; lecture tibétaine chedana; B calu-catu; C caṇḍadanaṇḍ; A dandā.

ཐཱེ་པས་རྒྱམས་ཀྱི་གནས་པ་དག་ཀྱི་ཆེ་རྒྱམས་ཆེ་པར་དར་པའི་གཞི་དར་འོད་ཟེར་
གུགས་པ་དག་གི་ཁྲིམ་ ।

དག་རྒྱམས་རྒྱག་པར་འགྱུར་པའི་གནས་དང་མདག་པར་དགའ་པའི་འཛིགས་པ་འཛོམས་
པའི་ས་གཞི་ཀྱི་དར་གུར་པ་ ।

ཐུག་ཅིང་མཛོམས་པའི་བརྟེན་གནས་དང་ནི་འགྲོ་ལས་འདས་པའི་བརྟེན་འགྱུར་ལྷ་པོ་
རྒྱ་ཆེར་གྱུར་པའི་གནས་ ।

འཛིག་རྟེན་དཔར་མའི་དུང་པ་འགྲོ་བ་རྒྱམས་ཀྱི་དག་མར་ཆར་གཙོད་ག་ཏུམ་པའི་
དགུག་པ་ཀྱི་དར་གུར་ཅིག་ ।

4. *dpuis.

89. Séjour de la force, lieu du lever grandiose de la majesté, résidence des splendeurs rayonnantes,

Séjour de terreur pour les ennemis, place où s'anéantit la peur des renaissances irrépressibles,

Demeure paisible (et adorable) de la beauté, dépôt de la vaste masse des énergies surnaturelles,

Tel est votre bras, ô Seigneur du monde!

Puisse-t-il être le sceptre clément⁽¹⁾ qui détruit les innombrables ennemis du monde!

(1) D'après la version tibétaine : *simpitoyables*.

स्नानं रूपमिमानैर्जगति सफलतां लोचनैः पुण्यभाजां
 घातं घातं तु तृष्णाततितरलतरैर्यत्र लावण्यसिन्धौ ।
 मन्येऽसंख्यैः शशाङ्कप्रभृतिभिरतुलं कान्तिमद्भिः कृतं स्वाद्
 एकं यथास्वमस्वाप्यतिजयि जयतां तन्मुखं पद्मपाशैः ॥ ९९ ॥

1. ABC mnānaṃ; B "nai; B phalalātām, ro"; D loraṇah; B "nyai. —
 2. B yāta; D yānta; AC yātau; DB jātam; A tynā; B talala; C rair;
 D talair; B tarairāraṇyā, "sinddhau, — 3. B "asaṃkhyai; C asaṃkhai;
 B samāṃka, "bhil, ataraṇ; A kati", kṛta; C syāl. — 4. Lecture tibétaine
 paḍyāt; B "avy; AC jayātāt; B jayātā, "sukham; ABCD "paṇeh.

नरः शैवः स्वः महेशः कुः महेशः गङ्गायः प्रिः महेशः पतिः स्वः कुः कुः उरः पतिः नमः
 कुः प्रिः कुः प्रिः नमः ।
 नमः पः नमः प्रिः दः पतिः प्रिः पः नमः पः पतिः प्रिः पतिः नमः प्रिः पतिः
 महेशः नमः प्रिः पतिः प्रिः पतिः महेशः पतिः उरः गङ्गायः प्रिः पतिः नमः प्रिः
 गङ्गायः प्रिः पतिः प्रिः पतिः नमः प्रिः पतिः नमः प्रिः पतिः
 नमः पतिः नमः प्रिः पतिः प्रिः पतिः नमः प्रिः पतिः नमः प्रिः पतिः
 कुः प्रिः कुः प्रिः कुः प्रिः कुः प्रिः कुः प्रिः कुः प्रिः कुः प्रिः कुः प्रिः

91. Ô Vous qui tenez le lotus à la main!

Votre visage est l'océan de la grâce, où s'évanouit l'orgueil de toute beauté en ce monde; où les regards des créatures méritantes trouvent leur fruit, mais où ceux qu'agite l'excitation de la convoitise trouvent leur perte!

Si d'innombrables séductions, à commencer par la lune, on faisait un seul visage incomparable, sur ce visage encore le vôtre l'emporterait, je le crois, victorieusement!

Vive le visage de «Celui qui tient le lotus rose à la main»!

यस्मिन् विद्वेषभाजामविरतविलसत्कान्तितोयौघमेघैः
संवृत्तं दाहदायि स्फुटतरमसञ्जदुर्दिनं देहिनां तु ।
धौता ध्वसानुबन्धा वज्रलमलमपीपङ्कलेपप्रबन्धाः
तद्ब्रह्मागारमूर्धामुखमतिसुखदं साद्विचित्रक्रियं वः ॥ ९२ ॥

1. B vidvepa, viçarat; D virasat, mayo°. — 2. B samvṛita, 'pi, sphali-
tata; A sphatata; B caçakṛt, duddi; D durdinān. — 3. B dhvama°, "anu-
badvā; D °anubandho; AC badbhala; BD bahala, lecture tibétaine bahula;
ABCD masi; A pañkanilapa; B pañkarapa; C pañkarapra. — 4. A marddlinā;
B muddho; D muddhā; C mukha, tisukhadam; A vicitraya; B vicitrampkri-
yay; C vicitrayan.

गद'लैण'कु'क'क'मे'पद'सहे'स'पदि'कु'कैण'कु'क'पदि'कु'क'स'पु'स'पु'स'
र'कु'स'कु'र'ल'र'।
गै'कु'पु'र'स'ग'स'ल'ल'कु'के'स'प'कु'र'पदि'कु'स'र'कु'पु'र'कु'स'
कु'कु'स'ल'ल'ल'।
गै'कु'पु'हे'स'ल'स'प'स'स'पदि'कु'क'क'मे'पद'स'पु'कैण'पु'स'र'कु'
पु'कु'स'कु'स'ल'ल'ल'।
स'ग'ल'स'द'स'कु'स'ल'स'पदि'स'कु'क'कु'गै'गै'कु'पु'प'कु'कु'ल'स'द'स'प'कु'कु'स'प'कु'कु'
प'स'द'कु'पु'र'कु'स'।

— 3. *ana, *khrul. — 4. *lbraas.

92. Ô Vous dont la tiare est le séjour du Buddha!

Pour les ennemis, votre visage prend plus d'une fois l'aspect d'une tempête incendiaire, entourée de nuages d'où tombent sans cesse des torrents d'eau d'une étincelante splendeur;

Mais, pour les êtres humains, ils y voient purifiés et détruits jusque dans leurs conséquences, leurs liens souillés de boue, de saie et de nombreuses impuretés;

Puisse votre visage miraculeux nous procurer le suprême bonheur!

अत्यन्ताह्लादहेतोरविरतविसृतस्त्रामितामप्रभासः-

संभारस्त्रैव सेकान् निरतिशयमुजासुन्दरो लब्धवृद्धिः ।

उद्दामामोदिदिश्यास्तकुसुमचयैरर्चितश्चिन्तितार्थ-

प्राप्तेः संपत्तये स्तान्नलिनधरजडाकल्पवल्लीषधी वः ॥ ९४ ॥

1. G abhyanta²; AB āklāda; D ūhdāda; B atiraga, "mr; C 'prabhāval; ABD 'prabhāmmah. — 2. AC 'iṣa; B 'iva; D 'eva, syeka; A sekā, trirati-
caya; B niratisaya, sūndaro; A laṇḍhavyrddhiḥ; B labda²; C llangha²; D lab-
dra²; lecture tibétaine labdha. — 3. B uddāmādi, didbhota, kōsū, cayaṛa,
acigaṣ, cintitārthe; D 'lhan; C 'thal. — 4. B prākhyaiḥ, saṃpatṭaiya, lla-
saṃbhā; AC nalinadha; B niradhara, jalā, "anti.

कुङ्कुमं मेरुं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च
कुङ्कुमं पद्मं कृष्णं श्वेतं शिखरं शुभ्रं रत्नं च

2. *ba.

94. Porteur du lotus!

Vos tresses d'ascète, innombrables lianes du désir,

Grâce au ruissellement de la splendeur d'Amitābha, tel un fleuve
coulant sans cesse et répandant une fraîcheur délicieuse,

Sont embellies par cette purification suprême et s'accroissent;

Elles sont honorées avec des profusions de fleurs célestes, odorantes
et merveilleuses par ceux qui ont obtenu la réalisation de leur désir.

Puissent-elles nous faire prospérer !

यासां बन्धो विमुक्तिं गमयति नियतामुज्जिताभ्याधिवासी
 निःसामान्यां विभूषां जनयति वपुषा यासु नाथोऽमिताभः ।
 सर्वाभोदच्छिदो या निरुपमवह्नाभोदलिप्ताखिलाशा
 लोकेष्टोऽवश्चलभ्या मृतिमतिविकटास्ता जटा वो हरन्तु ॥ ९५ ॥

1. B hadho, *kti; ABD ujrita*; C ujita; D vasā. — 2. B misāmānyāṇa; C nissāmānyāṇa; A nismāmānyāṇa; D nisāmānyā; B jayati; A vapuṣayā; B yāsu, vadho; D nadho. — 3. C *dvidā; B yo, *rā, moha, riptā*; BD *sā. — 4. AC laukeṣyā; B lokyaṣye, avasya, roṣya; A *tāṃ; B *ṭosti, jāto.

नरः क्षीणः पदैरसः परः शुभः शुभः कृष्णः परः श्रेष्ठः परः श्रेष्ठः श्रेष्ठः परः श्रेष्ठः
 श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः
 श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः
 श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः
 श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः
 श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः
 श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः
 श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः श्रेष्ठः

1. *lba suppléé pour compléter le vers. — 3. *bzañs; *bzañs. — 4. *čhiñ; deux syllabes en trop dans le vers.

95. Seigneur du Monde!

Vos imposantes tresses d'ascète, dont le nœud nous mène inévitablement à la Libération finale,

Et sur lesquelles l'admirable figure du Protecteur Amitābha, ayant renoncé à tout autre séjour, apparaît tel un ornement sans pareil,

Qui détruisent tous les autres parfums et imprègnent l'espace de leurs incomparables et fortes senteurs,

Qu'elles éloignent de nous la Mort inévitable!

संघातो नो जटानामखिलजनमनोबन्धने पाशराशि-
र्लावण्यं नापि दुःखानलविकलजगज्जीवनीयोऽमृतौघः ।

नाम्भोजं दुष्टदम्यान्तकतुरगकशा क्लेशदोषातिमोषः

प्रत्याशापोषसिद्धिं दिशत जिनशशिक्षेपिकेशः श्रियो वः ॥ ९६ ॥

1. B 'to, nā; AD jaṭānam; B jaṭānam; B bandhana; D bandhanah; B' pā-sarūsih. — 2. B jāvaṇṇo, "ra, "ra; GD jaṭā; B amṛtoghah; C amṛtodhah. — 3. B nābhojam; ABD doliṣṭa; B demyātaka, "sā; A klape; ABC "moṣa. — 4. A praptācā; BD pratyāsā, śāṣa, siddhi; A dīṭata; B dīna; AB keṇa; C kleca; D kecah.

[illegible][illegible][illegible]

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय । ॐ नमो भगवते वासुदेवाय । ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ।

h, *jams; *khyed.*rnam^s supplées pour compléter le vers.

96. Non, ce n'est point un amas de tresses, mais une masse de lacets pour captiver le cœur de toutes les créatures ;

Ce n'est pas-non plus simplement une piquante beauté, mais un courant d'ambrosie qui ranime le monde épuisé par le feu de la douleur⁽¹⁾ :

Non, ce n'est point un lotus, mais un fouet qui dompte la mort cruelle, ce coursier sauvage⁽²⁾, et qui supprime les passions néfastes ;

Ô Vous sur la chevelure duquel est fixé le Vainqueur, tel la lune, accordez-nous la réalisation de nos aspirations au salut !

(4) D'après la version tibétaine : « Ce n'est pas simplement une grâce charmante, mais aussi un courant d'ambrosie, qui est un remède pour les ennemis vaincus par le feu de la douleur. »

(2). D'après la version tibétaine : « Accordez-nous la réalisation de nos désirs, détruisant totalement les vices de la passion, vous qui resplendissez à cause de vos cheveux où est fixée la lune qu'est le Vainqueur le »

उद्दामापिङ्गतेजः प्रसरविरचिताशेषदिग्दाहमोह-

प्रस्तावना विलोकीकवलनरभसोल्लासिकालासिकल्पं ।

दष्टौष्ठं दुष्टदृष्टिज्वलितमनुहयसीवमावदलक्ष्म्या

ज्ञाता लौकेश्वरी वः शरणमनुलक्षणाकातरा दृष्टिरव्यात् ॥ ९७ ॥

1. ACD *ma; B śekha, digūdāha. — 2. B trāhtrā, *ki; AC kavāliṇa; B kavaraṇa; BD rabaṣṣa; B *ulāṣi; D kānūgni; ACD kalpaṭ. — 3. A daṣṭaṣṭa; B draṣṭaṣṭa; C draṣṭaṣṭa; D daṣṭaṣṭam, dūṣṭi, dṛṣṭi; omis dana B; B *civva; ACD *buddha; AD *myā; B *mi; C *mā. — 4. B jātā; A laukecvara; B laṇṇavārī; C lokecvari; B *atusa.

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ १ ॥
 ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥ २ ॥

[illegible] $1, \star_{\mathcal{U}}$

97. Comme le feu de la destruction finale, qui s'enflamme et qui éclate en dévorant les trois mondes sans défense, que terrorise et affole la vue de toutes les régions embrasées par des flammes rougeâtres et irrépressibles.

Tel est l'aspect de Hayagrīva⁽¹⁾, se mordant les lèvres⁽²⁾, enflammé à la vue du mal;

Et votre regard, qui vers lui s'abaisse, ô Seigneur du Monde, pour un instant s'emplit d'une crainte compatissante;

Puisse-t-il nous protéger !

(1) «Celui qui a une tête de cheval.» Voir A. FOUSSER, *Iconographie bouddhique*, 1^{re} partie, p. 99, et 2^e partie, p. 53 et 55.

(2) D'après la version tibétaine : « les dents serrées ».

लीपं लोकः प्रयाति स्फुटमखिलमहाभूमतामब तूर्य
चूर्णीभावो धराणामपि जलनिधयः शेषमायान्वनन्ताः ।
इत्थं यस्यात्तकोपभुक्तिभरभवमङ्गमीमांसाज्जाटान्
निर्यान्तीं वीक्ष्य देवीमतलमजबलैस्त्रस्रमञ्जी स जीयात् ॥ ९८ ॥

1. AC lokam; B lopa; AC lopah; B loka; AC tārna; B bhūrndū. — 2. B curni, "bhāvā, dharayām, "ra, "ya, āyān, ananta. — 3. ACD yasyānta; B ātu; A koṣa; B krodha; AD bhṛukūṭi; B tukuṭi; C bhṛkūṭi; B tara; D tava; ABCD bhavad; B "tān. — 4. A niyānti; B niryanti, vikṣa; CD vikṣa; A anuṭi; BD atora; B turaīm, varaim; A tula.

[illegible]

а. *ha, — б. *pa, — в. *mthos.

98. Le monde va manifestement disparaître, car, aujourd'hui même et rapidement, les monts majestueux, qui le soutenaient pourtant, se réduisent en poussière et les océans infinis se dessèchent !

Ô Vous qui tenez le lotus, le froncement de vos sourcils, sous l'empire de la colère, fendit votre front formidable d'une large entaille d'où sortit la Déesse ⁽¹⁾.

Et, ce que voyant, tous les puissants aux bras incomparables tremblèrent.

Vive celui qui tient le lotus!

(1) VASSILIER, *Le Bouddhisme*, trad. La Gomme, Paris, 1865, p. 125 : « La plus grande quantité des légendes sur lui (Avalokiteçvara) se trouvent dans le Manigamboume tibétain. » Note 1 : « Avalokiteçvara jura un jour de sauver toutes les créatures, et comme il n'a pas rempli ce serment, sa tête s'est fendue. » — Est-ce la Tārā Bhrūṭī ? Il est dit que Tārā (comme l'Elca de Viṣṇu) naquit d'une larme de compassion versée par le Seigneur. Voir GERTY, *Gods of Northern Buddhism*, p. 105. L'origine de Bhrūṭī, dont il est ici question, serait-elle une création de poète ?

सुखेः सुखा गुरुणामपि जगति गुरुर्वन्दिता वन्दनीये-

मूर्तेवानल्यकल्पार्जितसकलजगत्त्राणनिर्वाणशक्तिः ।

लोकस्वार्तिच्छिदाये स्वयमतुलरूपेवान्निनो निर्गता स्नातृ

तारा संसारकारोदरगुरुविलसत्कारणाहारिणी वः ॥ ९९ ॥

1. B mlutayai; AC stutayai; B mtoluyā, gurn; AC vandanoyai; B vandha-
ndaniye. — 2. C °pla; ABC kalpajita; BD sakara; B nivyāja; C nirvāja. —
3. C laukasya°; ABD °anti; C °atī, strala; B °jinā, nigatā, mālā. — 4. Tārā
est omis dans B; D tārāh; B visara; D virasat.

पञ्चदशैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं
श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं
श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं
श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं
श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं
श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं
श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं
श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं पञ्चदशैकं तदंशं सैकशतं श्रुतिं

1 et 2. Un pied en trop dans le vers.

99. Ô Tārā⁽¹⁾

Vous êtes louée par ceux qui sont dignes de louanges et Guru des
Gurus en ce monde, vous êtes célébrée par ceux qui doivent être célé-
brés!

Vous êtes l'incarnation de ce sincère pouvoir de sauver l'humanité
entière⁽²⁾, acquis après de nombreux kalpas;

Vous qui, pour trancher les misères du monde, vous manifestez
comme si vous étiez l'incomparable compassion elle-même de «Celui
qui tient le lotus».

«Qui nous faites traverser l'océan des existences» (Tārā), suppri-
mez pour nous les supplices oppressants qui se déroulent au fond de
l'abîme des transmutations!

(1) Voir G. DE BLOKAT, *La déesse bouddhique Tārā*.

(2) Autre sens : «Véritable épouse divine qui protège le monde entier.»

मीवाणग्रामगीतो मुखगणनगुणो गीष्पतिरग्रगामि-

याद्धानुगाढवर्गस्फुटगतिगहनो हंसगाम्यग्रगामिः ।

*गाम्भीरोद्गारिणीमिर्निगदितगरिमाणेयपूगाख्यभागः

सस्वगम्यः सगयोऽवतु सुगतगिरामञ्जिनो वो गुणीषः ॥ १०० ॥

1. B gīvaṇṇa; ABCD gītā; B nita; A gaṇa; B guṇa, gaṇo; C gīspatti; B agragābhi; A *bhi; C *bhil. — 2. ACD grahyo; B grahyū; A anugrāṭha; lecture tibétaine anugrāhya; B varṇa, gahano; D gahanā; ACD gāsya, gamy; B gāmigragrābhi; la version tibétaine aurait lu en plus api. — 3. *Cette première partie de vers est omise dans B; B' *kheya; lecture tibétaine ageya; ABCD anya; lecture tibétaine alpa. — 4. A nanyah; B namyar; C amyah; lecture tibétaine vacyah; B gnamyahsamgro; D samagra; B *gī; D *nā.

केण सैदं लुक् पति केणस गुणस गुणस ते पशुद मर छे वीर केण पदण गी केण
वेस छे कं यर ।

हेस छे गल्लुद मर कुस म म यीद द र पति रवेस द र दण पति केण कसस गुणस
गुद गस म म र ते ।

पहेंद मर हेंणस दण म पहेंद पु सिक पति केणस ते क गस कुर द गुस पस
पहेंद रे पिरस हेंणस प ।

पदे गणेणस केण गेस यर दण पहेंद पु कु छेस लुक् पति यीद द क केणस गुणस
पिरे कसस सुद गुद केण ।

1. *mtha', *kyi, *grāṇs, un pied manque au vers. — 2 et 3. Ces deux lignes ne semblent pas avoir été comprises par les traducteurs tibétains.

100. Ô Vous qui tenez le lotus !

Le flot de vos vertus est glorifié par la troupe des dieux : le « Maître de l'Éloquence » (Bṛhaspati), malgré ses éloquentes paroles, a peine à en faire le compte !

Il est évidemment impénétrable à la pensée des bandes de créatures plongées dans les objets des sens. Brahmā (qui a pour véhicule le cygne), malgré ses nobles paroles qui résonnent profondément, n'exprime qu'une fraction infime de la masse de ce qui est digne d'être célébré.

Seules, les paroles du Sogata célèbrent parfaitement le flot tout entier de vos vertus. Puisse-t-il nous protéger !

COLOPHONS.

MANUSCRIPT B.

बुद्धं चैलोक्यनाथं सुरनरनमितं पारसंसार. . . म्
 धीरम् गम्भीर्यवन्तं सकलगुणनधिधर्मराजामिषिक्तम् ।
 तृष्णामोहान्धकारमूकरिकलुपहरं कामलोभादिवदन
 वन्द्यशाक्यसिंहप्रणमितशिरसा सर्वकारं नमामि
 भं. . . कारसम्भवनाथं करुणास्त्रिगुणमानसा. . . मायासं नामानाली-
 कना. . . (घं) नमामि ।
 बलदकमलविसारा. . . चैलोक्याधिपतिप्रणुरक्तवर्णमहाशान्तं श्रीलौ-
 कनाथं न. . . (मामि) ॥

संवत् (764)

नष्टचैत्रशुक्रवादादभ्यातिथी संपूर्णदिने श्रीलोकेश्वरशतकं. . . .
 श्रीबुद्धवाहालतनि आशानगृहश्रीवज्राचार्यभुवनदेवेन मुदा लिखिता ॥

1. *sū, *illisible. — 2. *khitam. — 3. *rāṇ, *kalikarūkham, *ro. —
 4. *matī. — 5. *illisible, sang, *illisible. — 6. *partie rongée. — 7. *ra,
 *illisible, *tai, *sāṇ, *ro. — 8. *partie rongée. — 9. *partie rongée. Mètre
 ragadhari.

MANUSCRIPT C.

ये धर्मा हेतुप्रभवा हेतु तेषां तथागतो ह्यवादीत् ।
 तेषां च यो निरोध एववादी महाश्रमणः ॥

1. *hetūsa, *césure, *tah, *avadas. — 2. *nam. Mètre āryā.

VERSION TIBÉTAINE.

ཡོན་ཏན་གྱིས་རྒྱ་མཚོ་ལ་དབང་ཏུ་མེད་པ་དང་ལྷན་པས་སྒྲུབ་པ་ । རྒྱ་མ་དམ

1. *du.

པ་ཚས་ཀྱི་ཀླུ་པོ་དང་། མིའི་དབང་པོ་སྐོབ་དཔོན་ཆེན་པོ་ཤར་གྱི་བཟང་པོའི་
 བཀའ་ལྷན་གྱི་། ཀླུ་གར་གྱི་མཁན་པོ་ལྷན་དག་མཁན་པོ་ཆེན་པོ་མ་དྲུག་པའི་རྩལ་
 རྒྱུ་ལ་ཀ་ར་དང་། བོད་ཀྱི་ལོ་ཙམ་བ་དགེ་སློང་ཤོང་ལྷན་གྱིས་བསྐྱར་བའོ། །

2. *mgan.

matidbhvaṣṣṛibhadra,
 mahānāyaka cakyabhadra, vice-roi,
 mahāpaṇḍitalakṣmīkararā et maître Çoñ,
 Traducteurs de l'Avadānakalpalatā de Kṣemendra en tibétain.

LISTE

DES DIFFÉRENTS NOMS D'AVALOKITEṢVARA.

1. Lokeṣa (17) 1, 3, 9, 16, 23, 38, 45, 51, 52, 61, 66, 79, 82, 87, 88, 89, 95.
2. Padmabhṛt (2), 4, 21.
3. Lokeṣvara (9), 2, 5, 12, 16, 25, 48, 77, 85, 97.
4. Nūtha (2), 6, 76.
5. Padmapāṇi (8), 7, 13, 15, 18, 26, 27, 28, 91.
6. Rājadrāḥivapāṇi (1), 8.
7. Karakamala (1), 30.
8. Kamalakara (1), 10.
9. Lokanūtha (5), 11, 33, 63, 74, 86.
10. Pravarakamaḥbhṛt (1), 17.
11. Buddhamauli (3), 19, 24, 30.
12. Padmahastā (3), 20, 34, 84.
13. Abjapāṇi (5), 22, 40, 59, 60, 69.
14. Vārijaṇyagrapāṇi (1), 31.
15. Sugataṣaṣadharadyotavidyotamauli (1), 32.
16. Buddhālakṣmīkōramauli (1), 35.
17. Sugataṣaṣibhṛt (1), 36.
18. Jinabhṛt (1), 37.
19. Jinaracāyikasanmālikāṣekhara (1), 39.
20. Buddhabhīmbhānkamsauli (1), 41.
21. Kamaladhara (1), 42.
22. Maṇikāḥaṣabhṛt (1), 43.
23. Atulyāmalakamaḥbhṛt (1), 44.
24. Sarojī (3), 46, 53, 64.
25. Amitamahomauli (1), 47.
26. Kamali (1), 49.
27. Buddhadhāra (1), 50.
28. Sugatāsaṅgituṅgottamāṅga (1), 53.
29. Sugatamīlaya (1), 54.
30. Bhṛtāmbhhojaṣobhī (1), 56.
31. Buddhamūrdhā (1), 57.
32. Jinavṛṣavasati (1), 58.
33. Kamalabhṛt (1), 62.
34. Sambuddhamauli (1), 65.
35. Rājivapāṇi (1), 67.
36. Sarvaviṇamauli (1), 68.
37. Amitakaradhara (1), 70.
38. Nalipodbhāsihastā (1), 71.
39. Kamalālakṣmīkṛtī (1), 75.

- | | |
|---|-----------------------------------|
| 40. Sambuddhedbhāsimauli (1), 73. | 45. Anubojin (1), 90. |
| 41. Sogaṭāvāsamauli (1), 75. | 46. Buddhāgāramūrdhā (1), 92. |
| 42. Sarasirubhṛt (1), 78. | 47. Iṣṭābjakṣiṣṭapāṇi (1), 93. |
| 43. Lokabandhu (1), 81. | 48. Nalinadhara (1), 94. |
| 44. Jinavapuḥpādasaṃpādamauli (1),
83. | 49. Jinaçaçiçlesikeçaçri (1), 96. |
| | 50. Abhī (3), 98, 99, 100. |



**INSCRIPTIONS ARABES
DE FÈS**

PAR

M. ALFRED BEL

(SUITE ET FIN)

INDEX GÉNÉRAL



INDEX GÉNÉRAL⁽¹⁾.

A et 'A (أ et ع)

'*Abdallah ben Hamoud*, 122 [221²].
'*Abdallah b. Mohammed el-Elfi*, 119 [218²].

'*Abdallah b. Yasin*, 22 [325¹].

'*Abd el-'Aziz b. el-Hasan* (sultan-chérif), 29 [83²], 53 [107²], 54 [108²].

'*Abd el-Hafid E. El-Hasan* (sultan-chérif), 58 [112²], 61 [115²].

'*Abd el-Mohaimen*, 19 [321¹], 137 [236²].

'*Abd el-Mumin b. 'Ali* (l'almohade), 89 [143²].

'*Abd el-Qader Qara Mustafa*, 398 [86²].

'*Abd errahman* (sultan-chérif), 129 [228²].

'*Abd el-'Abbas Ahmed b. Abû Salim*

(sultan mérinide), 54 [108²], 55 [109²].

'*Abd el-'Abbas Ibn Marzuq*, 47 [101²], 48 [102²].

'*Abû 'Abdallâh el-Hafid* (chérif), 84 [138²].

'*Abû 'Abdallâh Moham. El-Habbâk*, 279 [361²].

'*Abû 'Alî En-Nâsir* (vizir), 19 [321¹], 21 [323¹], 23 [325¹] à 25 [327¹], 164 [263²], 284 [366²].

'*Abû 'Alî 'Omar* (mérinide), 17 [319¹] à 19 [321¹], 113 [167²], 115 [169²], 133 [232²], 137 [236²], 396 [84²].

'*Abû 'Azza* (Sidi), 239 [260²].

'*Abû Bakr b. Abû Zakaryâ* (hafide), 115 [169²], 242 [263²].

'*Abû Bakr b. Gâzi* (vizir mérinide), 54 [108²].

'*Abû Bakr b. Yahya b. Zayyân El-Wattâi*, 83 [137²].

(1) Pour cet index alphabétique, il n'a pas été tenu compte de l'article, ni du *t* rappelant en liaison le *ta marbuta*. La pagination est indiquée par deux chiffres : le premier chiffre renvoie aux pages du tirage à part, celui entre crochets indique les pages des six articles du *Journal asiatique*; chaque exposant accompagnant ces derniers chiffres se rapporte au numéro correspondant de l'article. Ces six articles ont paru dans les numéros suivants : 1, mars-avril 1917 (p. 303-329); 2, juillet-août 1917 (p. 81-170); 3, septembre-octobre 1917 (p. 215-267); 4, septembre-octobre 1918 (p. 189-276); 5, novembre-décembre 1918 (p. 337-399); 6, janvier-février 1919 (p. 5-96).

Les noms des livres et des auteurs cités au cours de cette étude ne figurent pas ici. Les noms de lieux, de monuments, de rues, de rivières, etc., sont écrits en caractères ordinaires (avec l'indication de la ville, entre parenthèses, quand il ne s'agit pas de Fès); sont écrits en italique les noms des personnages (avec une majuscule) et les termes expliqués (sans majuscule).

Abū l-Faḍl El-Mezdeḡī, 240 [261¹].

Abū Fāres 'Abd al-'Azīz (sultan mérinide), 53 [107²].

Abū Ḥammū Mūsā II (sult. de Tlemcen), 53 [107²], 277 [359²], 367 [55²].

Abū-l-Ḥasan 'Alī (sult. mérinide), 8 [310¹], 17 [319¹], 19 [321¹], 33 [87²], 41 [95²], 45 [99²], 94 [148²], 95 [149²], 103 [157²], 107 [161²], 108 [162²], 112 [166²], 116 [170²], 119 [318²], 125 [224²], 130 [229²], 132 [231²], 133 [232²], 136 [235²], 137 [236²], 159 [258²], 169 [190²], 209 [230²], 231 [252²], 232 [253²], 237 [258²], 240 [261²], 241 [262²], 242 [263²], 290 [372²], 294 [376²], 396 [78²] à 398 [86²].

Abū-l-Ḥasan 'Alī b. Aḥmed (le mu'ad-dī), 277 [359²].

Abū 'Inān Fāres b. Abū-l-Ḥasan (sult. mérinide), 1 [304¹], 9 [311¹], 40 [94²] à 49 [103²], 170 [191¹], 202 [263¹], 255 [337²], 317 [399²].

Abū Jida (Sidi), 128 [227²].

Abū Madyan (Sidi) de Tlemcen, 95 [149²], 135 [234²], 148 [247²], 193 [214²], 227 [248²], 291 [373²].

Abū Moḥammed 'Abdallāh b. Qasim, 169 [190¹], 171 [192¹].

Abū Moḥammed 'Abdallāh El-Trifi, 66 [120²], 70 [124²], 71 [125²].

Abū Moḥammed 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd Sa'id, 81 [135²], 83 [137²], 84 [138²].

Abū Sa'id Faraj (naṣrite), 23 [325¹], 24 [326¹].

Abū Sa'id 'Opmaṇ (sult. 'abdelwadite), 160 [342²].

Abū Sa'id 'Opmaṇ b. Abū-l-'Abbas

Aḥmed (mérinide), 70 [124²], 71 [125²].

Abū Sa'id 'Opmaṇ b. Ya'qūb (mérinide), 17 [319¹], 22 [324¹], 42 [95²], 43 [96²], 93 [147²], 94 [148²], 98 [152²], 107 [161²], 111 [165²], 114 [168²], 130 [229²], 132 [231²], 133 [232²], 169 [190²], 170 [191²], 172 [193²] à 174 [195²], 178 [199²], 183 [204²], 199 [220²], 204 [225²], 209 [230²].

Abū Sallim b. Abū 'Inān (mérinide), 47 [101²], 49 [103²].

Abū Samma b. Fahya b. Zayyān el-Waḡḡsi, 53 [137²].

Abū Tāfiṣ II (roi 'abdelwadite), 7 [309¹], 18 [320¹], 54 [108²].

Abū Ya'qūb Ya'qūf (mérinide), 42 [96²], 94 [148²], 169 [190²].

Abū Ya'qūf Ya'qūb b. 'Abd al-Ḥaqq (mérinide), 28 [82²], 99 [144²], 91 [145²], 93 [147²], 94 [148²], 107 [161²].

Abū Zaid (village de), 108 [162²].

Abū Zaid et 'Abd Mūsā, fils de l'Imām, 136 [335²].

Abū Zakarya Fahya b. Fahya b. Zayyān, 83 [137²].

Abū Zakarya Fahya b. Zayyān (vizir), 82 [136²], 83 [137²].

'Adwa-t-el-Andalus, 130 [229²].

Aḥmed b. El-Ḥaqqāṭ (Si), 255 [337²].

Aḥmed El-Bernāsi (Sidi), 239 [260²].

Aḥmed Ibn 'Aīr (El-Ḥājj), 55 [109²].

Aḥmed (Abū-l-'Abbas) Ibn Marzūq, 50 [104²].

Aḥmed Ibn Marzūq El-'Aīn, 48 [102²].

Aḥmed El-Ḥāwī (Sidi), 238 [259²].

'Aīn 'Allū, voir 'Aīn 'Allūn.

'Aīn 'Allūn, 109 [163²], 178 [199¹], 182 [203¹].

'Aīn Azliten (ou Asliten), voir 'Aīn Esliten.

- 'Ain el-Hail, 182 [203²].
 'Ain Essltten, 179 [200²].
 'Aïsa bent Abd Fâres 'Abd el-'Aziz, 27 [81²], 50 [104²] à 55 [109²],
 Aït Yâsi, 240 [261²].
 Alcazar (de Séville), 364 [52²].
 Alger, 8 [310²], 397 [85²].
 Alhambra (de Grenade), 48 [102²],
 247 [268²], 321 [9²], 348 [36²],
 364 [52²], 368 [56²].
 Allucemas, 62 [116²].
 'All b. Yâsof b. Tâkfin, 119 [218²],
 288 [370²].
 'All b. Yâsof El Wattâsi, 83 [137²].
 'Alî El Sarîf (fondateur de l'empire
 'alawite), 58 [112²], 59 [113²].
 Almeria, 230 [251²].
 Alp Araldn, 90 [144²].
 Angâd, 59 [113²], 83 [137²].
 'Arîba (princesse mérinide), 114
 [168²].
 'arza, 127 [226].
 'Arza-t-el-Hodûdi, 127 [226²].
 'Arza-t-Ibn Sekkâk, 129 [228²].
 'Arza-t-el Mersa, 127 [226²].
 'Assâbin (quartier des), 180 [201²],
 319 [7²].
 'Attârin (quartier des), 130 [229²].

B (ب)

- Bâb Bent Msâfer, 12 [314²], 128
 [227²].
 Bâb Faraj, voir Bâb Sidi Frej.
 Bâb Ftûh, 12 [314²], 16 [318²], 60
 [114²], 239 [260²].
 Bâb Gîsa, 12 [314²], 18 [318²], 19
 [321²].
 Bâb el-Hadîd, 117 [216²], 126
 [225²], 131 [228²], 181 [202²].
 Bâb Idîd, 12 [314²], 126 [225²],
 127 [226²].
 Bâb Jyâf, 67 [121²].
 Bâb, El-Mejtes, 222 [243²].

- Bâb leqwâs, 181 [202²].
 Bâb essemmarîna, 67 [121²].
 Bâb Sidi Bu Jida, voir Bâb Bent Msâ-
 fer.
 Bâb Sidi Frej, 5 [307²], 75 [129²],
 178 [199²].
 Bagdâd, 357 [45²].
 El-Bahâlid (village d'), 59 [113²].
 Barzâh (quartier du), 182 [203²].
 battants de portes, 193 [214²], 244
 [265²], 330 [18²], 331 [19²].
 Bent Sadden, 240 [261²].
 Bent Wârîten, 240 [261²].
 bile, 230 [251²], 231 [252²].
 Bilgis, reine de Saba, 199 [220²].
 El-Blida (quartier d'), 84 [138²],
 108 [162²], 179 [200²], 239
 [260²].
 Borj el-Buwwâqta, 279 [361²].
 Bâ Hâd (quartier de), 222 [243²].
 Bâ Sa'ib eddukkâli (vizir), 255 [337²].
 Bâ Towîl de Fès ejjîd, 67 [121²].

C

- Cadix, 62 [116²].
 Ceuta, 19 [321²], 115 [169²].
 Ghella, 14 [316²], 15 [317²], 42
 [96²], 44 [98²], 45 [99²], 257
 [339²].
 coquille (dans la décoration mérinide),
 165 [264²].

D (د et ذ)

- Dâr Abû Habâsa, 117 [216²], 120
 [219²], 125 [224²], 126 [225²].
 Dâr Dabbâga, 131 [220²].
 Dâr el-Mahzen, 98 [152²], 99 [153²],
 110 [164²].
 Dâr es-şibûn, 178 [199²].
 Dâr es-sekka, 178 [199²].
 Dâr es-şyûh, voir Dâr Abû Habâsa.

dinâr, 68 [122²], 118 [217²], 288 [370²].

Don Sancho, 94 [143²].

Dûkhâla (tribu des), 232 [253⁴].

E, E (ا, ع)

El-'Ebbâd (près Tlemcen), 15 [317¹], 42 [96³], 48 [102²], 135 [234²], 157 [256²].

Égypte, 356 [44²].

F (ف)

fandaq, 130 [229²].

fandaq Derb el-gorba, 109 [163²].

fandaq el-Hodûdi, 127 [226²], 179 [200⁴].

fandaq Ibn Hunâsa, 130 [229²].

fandaq el-Ibûdi, 180 [201⁴].

fandaq ej-jidd, 178 [199⁴].

fandaq ej-jeld, 181 [202⁴].

fandaq el-lebbâdin, 130 [229²].

fandaq er-ridâ', voir fandaq et-tetta-wunîyin.

fandaq es-sbitrîyin, 181 [202⁴].

fandaq es-šekkâsin, 181 [202⁴].

fandaq et-tetta-wunîyin, 182 [203⁴], 239 [260⁴].

fandaq ez-zit, 181 [202⁴].

Fârik b. Mahdi, 71 [125²].

Fâris b. Zayyân el-Waffâsi, 83 [187²].

figh, 118 [217²].

fontaines, 72 [126²] à 75 [129²].

fontaine du Bâ Towil, 166 [265⁴].

fontaine de Sidi Frej, 64 [118²], 72 [126²] à 83 [137²].

four el-Halyân, 110 [164²].

four Imabri, 286 [368²].

four el-Kûsa, 181 [202⁴].

four el-Kûsa el-Kobra, 119 [164²].

four Neuf (de Fès ejjdid), 67 [121²].

four de Sidi Mûsa, 181 [202⁴].

four Vieux (de Fès ejjdid), 67 [121²].

G (ج et ج)

Gerniz (quartier de), 181 [202⁴], 301 [383²].

Gibraltar, 397 [85²].

Goûdrâ, 18 [320¹].

Grenade, 54 [108²], 348 [36²], 359 [47²].

Guillaume Petit, 62 [116²].

gurna (abattoir), 109 [163²].

gzâ, 127 [226²].

Gzâ ben Zekkân (quartier de), 182 [203⁴].

G (غ)

Gdir Hasan, 127 [226²].

H, H (ه, ح)

habous (fonctionnaires des), 69 [123²].

Halq en-na'âm, 285 [367²].

handala (formule de la), 388 [76²].

Hammâm b. Bernô, voir *Hammâm el-qdîm*.

Hammâm Derb et-towil, 108 [162²], 109 [163²].

Hammâm el-qdîm (à Mostaganem), 390 [78²].

Hammâm er-ryâd, 239 [260⁴].

Hammâm du sultan, 108 [162²].

Hammâm es-šaltâra, 285 [367²].

Hammâm ez-zellîj, 129 [228²], 131 [230²].

Hammâm ez-zeyyât, 181 [202⁴].

Hanin (quartier de Sidi), 181 [202⁴].

Hâra Qeis, 130 [229²].

Harrârîn, 180 [201⁴].

El-Hasan (sultan alaouite), 98 [152²], 122 [221²].

El-Hasan Ibn 'Omar (vizir mérinide), 45 [99²].

Hayâna (tribu des), 59 [113²].

Hirsilim (Ibn), 60 [114²].
hizb et hazzab, 394 [82²], 396 [84²].
Honain, 397 [85²].

H (ح)

Harrâtin (quartier des), 108 [162²].
Hlat (tribu des), 173 [194¹].

Ī, ʾI (إ, ʾي, ع)

Ibn Marzûq el-Hafîd, 50 [104²].
Ibn Marzûq el-hatîb (Abû 'Abdallâh b. Ahmed), 43 [97²], 47 [101²] à 49 [103²].
Ibn Tûmart, 89 [143²].
Idris II, 11- [313¹], 13 [315¹], 94 [148²], 109 [163²].
Ifriqiya, 242 [263²].
Irâq, 204 [225²].

J (ج)

Jbâla, 232 [253²].
Jezârîn (quartier des), 181 [202¹].
jdân, 127 [226²].
Jnân Abû laûlâd, 239 [260¹].
Jnân Abû Zaïd b. 'Alî, 126 [225²].
Jnân el-'Aïn, 127 [226²].
Jnân Ibn el-'Aïmar, 126 [225²].
Jnân Ibn Rineq, 128 [227²].
Jnân Ibn Šarrâf, 126 [225²].
Jnân Ibn ez-Zawwâq, 128 [227²].
Jnân Es-Semmâr, 126 [225²].
Jnân Tamîm, 126 [225²].
Jnân el-Ujja, 126 [225²], 127 [226²], 239 [260¹].
Joly (les) de Rouen, 62 [116²].
El-Jorf (quartier d'), 238 [259¹].
Ej-Jûtiya (quartier d'), 178 [199¹], 181 [202¹].
Juifs (de Fès), 84 [138²].

K (ك)

Kandar (montagne du), 59 [113²].
Kûsa el-hafyân, 110 [164²].
Kûsa el-Kobra (el), 110 [164²].

L (ل)

Larache, 230 [251¹].
Lebbâdîn (quartier des), 130 [229²].
Le Gendre (les) de Rouen, 62 [116²].
Lisân ed-dîn Ibn el-Hafîb (vizir), 48 [103²], 53 [108²].
Louis XIV, 62 [116²].

M (م)

Madina-t-ez-zahra, 370 [58²].
madîar, 108 [162²], 239 [260¹].
madšar Beni Wârîten, 240 [261¹].
madšar El-Hâjet, 239 [260¹].
madšar Qal'a Kebbâb, 239 [260¹].
Mâgâna (la), 266 [348²], 275 [357²], 279 [361²].
Makîna (ateliers de la), 61 [115²].
El-Makûdî (le grammairien), 170 [191¹].
Malik Châh, 90 [144²].
El-Malik en Nâsar b. Qalaûn, 135 [234²], 242 [263²].
El-Manšûr b. Abû 'Amir, 128 [227²].
Ma'qil (tribu des), 18 [320¹].
Marrâkech, 8 [320¹], 18 [320¹], 59 [113²], 95 [149²], 260 [342²], 354 [42²].
masriya, 67 [121²].
Mayyâra (le faqih), 180 [201¹].
Méchouar (Vieux), 100 [154²], 101 [155²].
medersas (généralités sur les), 86 [140²] à 97 [151²].
Medersa-t-el-'Atîârîn, 17 [319¹], 94 [148²], 111 [165²], 168 [189¹] à

- 229 [250¹], 245 [266¹], 250 [271¹], 253 [274¹], 271 [353¹], 297 [379¹], 306 [388¹], 313 [395¹], 339 [27¹], 366 [54¹], 368 [56¹], 369 [57¹], 376 [64¹], 378 [66¹].
- Medersa Bū'anāniya, 12 [314¹], 36 [90²], 91 [145²], 94 [148²], 150 [269²], 167 [266²], 193 [214¹], 209 [230¹], 255 [337¹] à 317 [399¹], 351 [39¹], 361 [49¹], 362 [50¹], 364 [52¹], 366 [54¹], 369 [57¹], 373 [61¹], 376 [64¹], 378 [66¹].
- Medersa Dār el-Mahzen, voir Medersa de Fès ejjdid.
- Medersa d'El-'Ebbād (Tlemcen), 168 [267¹], 243 [264¹], 374 [62¹].
- Medersa Fès ejjdid, 17 [319¹], 85 [139¹] à 116 [170¹], 134 [233¹], 176 [197¹], 183 [204¹], 237 [258¹], 376 [64¹].
- Medersa-t-el-Halfāwīn, 91 [145²], 92 [146²].
- Medersa-t-el-Kobra, voir Medersa-t-es-šahrij.
- Medersa-t-el-Jebbādīn, 94 [148²].
- Medersa-t-el-Mešbāhiya, 94 [148²], 148 [247¹], 159 [258¹], 213 [234¹], 229 [250¹] à 255 [276¹], 339 [27¹], 364 [52¹], 368 [56¹], 369 [57¹], 375 [63¹].
- Medersa-t-el-Mohandisin, voir Medersa Fès ejjdid.
- Medersa-t-el-mutawakkiliya, voir Medersa Bū'anāniya.
- Medersa-t-er-rohām, voir Medersa Mešbāhiya.
- Medersa-t-es-šahrij, 93 [147¹], 116 [215¹] à 158 [257¹], 161 [260¹], 162 [261¹], 167 [266¹], 185 [206¹] à 189 [210¹], 207 [228¹], 230 [251¹], 231 [252¹], 237 [258¹], 253 [274¹], 297 [379¹], 298 [380¹], 368 [56¹], 369 [57¹], 376 [64¹], 378 [66¹].
- Medersa de Salé, 243 [264¹].
- Medersa-t-essbā'iyīn, 117 [216¹], 120 [219¹], 125 [226¹], 158 [257¹] à 168 [267¹], 193 [214¹], 231 [252¹], 368 [51¹].
- Medersa-t-esseffārin, 91 [145²], 92 [146²], 134 [233¹], 374 [62¹].
- Medersa Sidi Bū Madyan, voir Medersa d'El-'Ebbād.
- Medersa-t-essogra, voir Medersa-t-essbā'iyīn.
- Medersa-t-essarrātin, 60 [114²], 94 [148²], 377 [65¹].
- Medersa Tāsfilīya (à Tlemcen), 374 [62¹].
- Medersa de Tāza, 129 [228¹].
- Medersa-t-el-Uddīya, 95 [149¹].
- Medersa-t-el-Wād, 12 [312¹], 181 [202¹].
- Medersa Ya'qubiya, 91 [145²] à 93 [147²].
- Mekke (La), 47 [101¹], 133 [234¹].
- Meknès, 9 [311¹], 43 [97¹], 84 [138¹], 95 [149¹], 119 [218¹], 348 [360¹], 354 [42¹], 360 [48¹], 363 [51¹].
- Menzel el-Hājeb, 239 [260¹].
- mezmar (le), 169 [190¹].
- nigribes, 216 [237¹], 343 [310¹].
- Miliana, 397 [85¹].
- minarets (décoration des), 366 [54¹].
- Misbāh b. 'Abdallāh el-Yalrūt, 232 [253¹].
- Mitija, 260 [342¹].
- Mohammed Abū Sa'īd, fils d'Ibn Marzūq el-ḥatīb, 46 [100¹] à 50 [104¹].
- Mohammed Abū Zayyid (sultan mérinide), 53 [107¹].
- Mohammed b. 'Abdallāh (le filalien), 119 [218¹].
- Mohammed b. 'Alī b. Yūsuf el-Walīdī, 83 [137¹], 84 [138¹].

Mohammed b. 'Abî-l-Isrâ'îf, 59 [113²].
 Mohammed el-Halâ el Wafâf, 84
 [138²].

Mohammed es sa'id biltah (sultan mérinide), 54 [109²].

Mohammed as Sa'îh el Wafâf, 82
 [136²], 84 [138²].

Mohfiya (quartier de la), 129 [228²].

Moristan (de Sidi Frej), 3 [305¹],
 76 [130²].

Mosquée des 'Abbassides (Fès ejjdid),
 68 [122²].

Mosquée d'Abd-l-Hasan, 258 [340²],
 266 [348²].

Mosquée des Andalas, 117 [216²],
 119 [218²], 120 [219²], 134
 [233²], 159 [258²], 231 [252²],
 297 [379²].

Mosquée El-Bastyaniya, 131 [230²].

Mosquée de Cordoue, 370 [58²].

Mosquée ed-diwan, 12 [314¹].

Mosquée d'El-Ebbad (à Tlemcen),
 274 [356¹].

Mosquée (grande) de Fès ejjdid, 27
 [81²] à 46 [100²], 95 [149²],
 100 [154²], 134 [233²], 260
 [342²], 373 [61²].

Mosquée el-Gûza, 128 [227²].

Mosquée el-hamra, 130 [229²].

Mosquée d'Idris, 108 [162²], 278
 [360²].

Mosquée Lalla Grîha, 63 [117²] à 72
 [126²], 112 [166²], 182 [203²].

Mosquée de Mansoura (à Tlemcen),
 165 [264²].

Mosquée du Méchouar (à Tlemcen),
 348 [36²].

Mosquée (grande) de Meknès, 348
 [36²].

Mosquée el-Mezdegi, 240 [261¹].

Mosquée (grande) de Mostaganem,
 103 [157²] 123 [222²], 136 [237²],
 243 [264²], 390 [78²] à 399
 [87²].

Mosquée El-Qarwiyân, 57 [111²], 60
 [114²], 86 [140²], 87 [141²],
 115 [169²], 134 [233²], 159,
 [258²], 160 [259²], 168 [289²],
 182 [203²], 184 [205²], 190
 [211²], 222 [253²], 233 [254²],
 239 [260²], 240 [261²], 243
 [264²], 256 [338²], 259 [341²],
 260 [342²], 273 [355²], 278
 [360²], 367 [55²].

Mosquée de Qeironan, 370 [58²].

Mosquée Qmîna, 110 [164²].

Mosquée es-Râf, 12 [314¹], 57
 [111²].

Mosquée du Saule, 68 [122²].

Mosquée de Sidi Bel-Hasan (Tlemcen),
 33 [87²], 36 [90²], 165 [264²],
 190 [211²], 193 [214²], 206
 [227²], 210 [231²], 217 [232²],
 218 [239²], 219 [240²], 228
 [249²], 270 [352²], 271 [353²],
 371 [59²].

Mosquée de Sidi Bâ 'Azza, 239
 [260²].

Mosquée de Sidi l-Halwi (Tlemcen),
 157 [256²], 162 [261²], 270
 [352²], 271 [353²], 274 [356²],
 291 [373²], 297 [379²], 369
 [57²].

Mosquée de Sidi Lazza, 266 [348²].

Mosquée de Sidi Mâti, 181 [202²].

Mosquée du Sôq el-Kebir (Fès ejjdid),
 71 [125²].

Mosquée des Sôrfa, 108 [162²].

Mosquée es-ârabliyyân, 12 [314¹], 179
 [200²], 342 [30²], 349 [37²], 352
 [40²].

Mosquée de Syâj, 128 [227²].

Mosquée de Tâzi, 190 [211²], 273
 [355²].

Mosquée des Tijantya, 266 [348²].

Mosquée (grande) de Tlemcen, 78
 [132²], 222 [10²], 348 [36²],
 370 [58²], 372 [60²].

Mosquée d'El-Wéd, 181 [202⁴].
 Mosquée des Zeltj, 110 [164²].
 Mostaganem, 390 [78²] à 398 [86²].
moucharabie, 360 [48²].
moulins de Fès, 110 [164²].
 Musée archéologique de Fès, 150
 [249²], 193 [214⁴], 321 [9²],
 344 [32²].
 Musée archéologique de Tlemcen, 209
 [230²], 222 [243³], 248 [269³],
 271 [353²], 291 [373²].

N (ن)

Nédroma, 41 [95²], 397 [85²].
 En-Nehhalin (quartier d'), 181
 [202⁴].
En-Neyyâr (Sidi), 180 [201⁴].
 Niger (Beuve), 23 [325¹].
Nizâm el Mulk, 90 [144²].
 En-Nowetriyt (quartier d'), 180
 [201⁴].

O, OU, 'O (و, ع, ع)

'Omar b. 'Abdallâh el-Yabani (vizir),
 53 [106²].
Omayyades (d'Orient), 2 [304²].
 Oran, 397 [85²].
orientation des mîhrâb, 190 [211⁴].
Ottomans, 256 [338²].
 Oued Bâ Hdrâb, 129 [228²], 182
 [203⁴].
 Oued Fès, 108 [162²], 126 [225²],
 127 [226²], 129 [228²], 131
 [230²], 173 [194⁴], 181 [202⁴],
 267 [349²], 286 [368²].
 Oued el-Hamiya, 129 [228²].
 Oued el-Jawâhir, voir Oued Fès.
 Oued el-Jâtîya, 109 [163²].
 Oued el-Lajâtîya, voir Oued el-Jâtîya.
 Oued Qmima, 110 [164²].
 Oued Sbû, 59 [113²], 230 [251⁴].
 Oued Sej mlih, 128 [227²].

Oued Sidi Hanin, 181 [202⁴].
 Oued Umm-er-Rahî, 18 [320¹], 260
 [342²].
 Oujda, 397 [85²].
 El-'Oyân (quartier d'), 128 [227²].

P

pepins de pin (dans la décoration),
 369 [57²].
 Pont de Bâin Lemdun, 304 [383²].
 Pont d'Eşşebbâgîn, 182 [203⁴].
 Pont de Gâa Barqûqa, 131 [230²].

Q (ق)

Qâ'at ez-zra', 181 [202⁴].
Qadûb (mère d'Abû Sa'îd, le mérinide),
 114 [168²].
 Qaffâşin (quartier des), 238 [259³].
 Qaire (le), 49 [103²].
 Qeirouan, 8 [310²], 242 [263⁴], 260
 [342²], 290 [372²].
 Qal'a des Beni Hammâd, 165 [264²].
 Qal'a Kebbâb, 239 [260⁴].
 Qasba de Bâ Jûd, 266 [348²].
 Qasba des Filâla, 286 [368²].
 Qasba t-en-novar, 286 [368²].
 Qasba des Udâya, 165 [264²].
 El-Qaşr (quartier d'), 226 [368²].
 Qaşr Beni Merin, 357 [45⁴].
 Qatâânîn (quartier des), 2 [304²],
 94 [148²], 130 [229²], 180 [201⁴],
 238 [259³].
 Qisâriya, 7 [309³], 10 [312⁴], 180
 [201⁴], 387 [75²].
 El-Qohba (place d'), 9 [311¹], 180
 [201⁴].
 Qohb Beni Merin, 13 [315¹], 357
 [45²].
 El-Qolla, 55 [109²], 83 [137²], 84
 [138²].

R (ر)

Rabat, 14 [316¹], 42 [96²], 95 [149²], 354 [426²].

Rahba-t-el-Qeis, 130 [229²], 131 [230²].

Rahba-t-et-toben, 110 [164²].

Râs el-Mâ, 108 [162²].

Râs Šarrâtin, 130 [229²].

Rasîd (sultan-chérif), 29 [83²], 58 [112²] à 62 [116²], 95 [149²].

Rhâ d'Abû Tôba, 129 [228²].

Rhâ Gdir Hasan, 128 [227²].

Rhâ Gdir el-Jâza, 128 [227²].

Rhâ el-Hattâhin, 286 [368²].

Rhâ el-Mezda', 286 [368²].

Rhâ Mošâla, 181 [202²].

Rhâ el-Oyûn, 128 [227²].

Rhâ Zoqâq šai mîth, 128 [227²].

ribât (convent de moines guerriers), 23 [325²].

Roland Fréjus, 59 [113²], 62 [116²].

Kr-Bâif (quartier d'), 131 [230²].

Rue El-'Aqba, 181 [202²].

Rue des 'Attârin, 168 [189²], 181 [202²], 238 [259²].

Rue (derb) Bâb Yasmîna, 159 [258²].

Rue (zoqâq) el-Bîgel, 128 [227²].

Rue (derb) Bâ Hâjj, 130 [229²].

Rue du Bâ Towil, 160 [259²], 232 [253²], 244 [265²].

Rue (zonqa) ed-diwân, 238 [259²].

Rue du Dûb, 285 [367²].

Rue (zoqâq) el-Hâjer, 129 [228²], 258 [340²], 266 [348²], 270 [352²], 285 [367²].

Rue du Hammâm, 69 [123²].

Rue (hâra) el-Hammâm (Mostaganem), 394 [82²].

Rue des Herrâtin, 168 [189²], 185 [206²].

Rue (zoqâq) Ihu Nowar, 286 [368²].

Rue (derb) Ihu Sâfi, 129 [228²], 130 [229²].

Rue (derb) Lalla Griba, 69 [123²].

Rue (zonqa) El-Mâgâna, 286 [368²].

Rue el-Mezda'-l-lôqî, 286 [368²].

Rue el-Mezda'-l-wustî, 286 [348²], 286 [368²].

Rue (derb) qâdî hâja, 128 [227²].

Rue (derb) el-Qâid, 129 [228²].

Rue (derb) es-sbâ'tîn, 159 [258²].

Rue (derb) es-se'ûd, 240 [261²].

Rue (derb) cœnîhen, 159 [258²].

Rue Et-Tâl'a (el-Kbira), 258 [340²], 266 [348²], 289 [371²].

Rue Et-Toğyâna, 266 [348²].

Rue Et-Toğyâna-es-sğira, voir Mezda'-l-wustî, 266 [348²].

Rue (derb) Et-Towil, 108 [162²], 179 [200²].

Rue Ūs'a bœq alwâ, 126 [225²].

ryâd, 127 [226²].

Ryâd Jaha, 238 [259²].

S, Š (س, ص)

sabât ou šaba (voûte), 182 [203²].

Es-sa'id fils d'Abû Ibrân, 45 [99²], 47 [101²].

Salâ, 95 [149²], 294 [376²].

Es-sbilrîyîn, 181 [202²].

Es-sebbâgîn (quartier d'), 182 [203²].

Es-seffârin el-Qodamâ, 179 [200²].

Sefrou, 59 [113²], 240 [261²].

sejra (décors floraux), 372 [60²], 373 [61²].

Séville, 348 [362²].

Sijilmâsa, 18 [320²], 19 [321²], 134 [233²], 137 [236²], 260 [342²], 396 [84²].

šila, 118 [217²].

Solaimân (sultan-chérif), 1 [303²], 3 [305²], 9 [311²] à 12 [314²], 279 [361²], 364 [386²].

Solân lakhal (mérivide), 41 [95²],
113 [167²].
Sôq el-'Attârin, 5 [307¹], 6 [308¹],
75 [129²], 130 [229²], 172
[193⁴], 178 [199⁴], 180 [201⁴],
185 [206⁴].
Sôq el-'Essâbin, 319 [7⁰].
Sôq el-Hâik, 2 [204¹].
Sôq el-Hanna, 75 [129²].
Sôq el-Kabir (Fès), 71 [125²].
Sôq el-Kabir (Mostaganem), 393
[81⁰].
Sôq el-Qasr, 286 [368²].
Sôq ez-zal'eqdim, 180 [201⁴].
Sous (le), 3 [305¹], 18 [320⁴].
Sultan Noir, voir *Solân lakhal*.
Eş-Sum'a-l-mgerreja, 108 [162²].
Swiqet ben Sâfi, 129 [228²], 258
[340⁴].
Swiqet el-debbân (quartier de), 319
[7⁰].
Syrie, 356 [44²].

Ş (ش)

lakhal, 81 [135²].
Şawîya, 83 [137²], 232 [253⁴].
Şebha (de décoration architecturale),
213 [234⁴], 247 [268⁴], 248
[269⁴], 321 [9⁰], 351 [39²], 362
[50⁰] à 364 [52²].
Şefî, 126 [225²].
Eş-Serrâtin (quartier d'), 178 [199⁴].
Eş-Sihâba (quartier d') 181 [202⁴].
Eş-Srâblîyin (quartier d'), 179 [200⁴].

T, T, T (ت, ث, ط)

Tafîlâlet, 18 [320¹], 396 [84²].
Tâjma, 239 [260⁴].
Tâleb, 118 [217²], 184 [205⁴], 381
[69²].
Tâmesnâ, 83 [137²].

Tarîfa, 242 [263⁴].
Târouddant, 18 [320¹].
Tassâla, 397 [85²].
Tapîya (formule de la), 388 [76⁰].
Tâwrit, 18 [320¹].
El-Tayyeb Zmîra (Si), 318 [6²].
Tâza, 17 [319¹], 39 [93²], 43 [97²],
55 [109²], 59 [113²], 114 [168²],
133 [232²], 354 [42⁰].
Ténès, 397 [85²].
terbî'a, 180 [201⁴].
terbî'e-t-el-hayyâta, 180 [201⁴].
teşîr, 213 [234⁴], 227 [248⁴].
Tlemcen, 2 [304¹], 3 [305⁴], 6
[308¹] à 8 [310¹], 14 [316¹]
à 20 [322¹], 26 [328¹], 33 [87²],
39 [93²], 41 [95²], 47 [101²],
54 [108²], 72 [126²], 73 [127²],
87 [141²], 91 [145²], 92 [146²].
95 [149²], 115 [169²], 135
[234²], 136 [235²], 138 [237²],
145 [244²], 230 [251⁴], 242
[263⁴], 291 [373²], 294 [376²],
356 [44²], 359 [47²], 360 [48²],
366 [54²], 368 [56²], 373 [61⁰],
374 [62²], 376 [64²], 379 [67²],
396 [84²], 397 [85²].
Touat, 18 [320¹].
Transito de Tolède, 370 [58²], 371
[59²].
Tunis, 43 [97²], 49 [103²], 115
[169²], 242 [263⁴].

V et W (و)

Ville des Cloches, 61 [115²].
Wânzemar b. 'Arif (seigneur d'Ager-
sif), 260 [342²].

Y (ي)

Yagnordaen b. Zayyân (sult. de Tlem-
cen), 93 [157²].

Yatrib (Médine), 47 [101²].

Yâsof b. al-Hasan (sultan-chérif), 120
[319²].

Z (z)

Zahab bent 'Omar (princesse méri-

nide), 15 [317¹] à 17 [319¹], 19
[321¹], 24 [326¹], 25 [327²],
164 [263²].

Zebbâla (quartier des), 63 [117²].

zelliġ ou zeleġ, 129 [228⁵], 221
[242⁴], 222 [243⁴], 223 [244⁴],
366 [54⁴].



MÉLANGES.

LA PRIÈRE D'ÉZÉCHIAS⁽¹⁾.

(II Rois, xix, 14.)

On sait jusqu'à quel point les récits des *Rois* concernant le règne d'Ézéchias sont composites (II Rois, xviii, 13 à xx, 19; cf. *Isaïe*, chap. xxxvi à xxxix). De là la nécessité d'une rapide analyse. 1° Le roi de Juda, Ézéchias, ayant secoué intempestivement la suzeraineté assyrienne, est frappé d'une lourde contribution de guerre (II Rois, xviii, 13-16). — 2° Les représentants du roi d'Assyrie, parvenus devant les murailles de Jérusalem à la tête de forces imposantes, adressent de hautes sommations aux représentants d'Ézéchias et à la population. Le roi juif fait consulter le prophète Isaïe qui, au nom de Yahvé, prononce des paroles rassurantes. Les représentants du roi d'Assyrie se retirent (II Rois, xviii, 17 à xix, 9). Cette rédaction laisse beaucoup à désirer et l'issue n'est pas très nette; c'est, en somme, une nouvelle version, destinée à mettre Israël en meilleure posture devant l'Assyrie. — 3° Le roi d'Assyrie envoie de nouveau, par de simples messagers, une lettre menaçante à Ézéchias, qui va la soumettre lui-même à l'examen de Yahvé (II Rois, xix, 9 (fin) à 14). Ce dernier verset dit : « Après qu'Ézéchias eût reçu la lettre de la main des messagers et qu'il en eût pris lecture, il monta au temple de

(1) Communication faite à la séance du 11 avril 1919.

Yahvé et la déploie en présence (sous les yeux) de Yahvé⁽¹⁾. — 4° Au lieu des paroles et de la prière conformes à la situation, nous trouvons ici une invocation, d'un caractère banal, à Yahvé « qui chevauche les Kéroub » (II *Rois*, xix, 15-19). Nous voyons clairement que l'écrivain a substitué à la version primitive une version adoucie, mais qui n'est pas de nature à supprimer le scandale d'un laïque s'adressant directement à la divinité en pénétrant devant l'arche de l'alliance. — 5° Le prophète Isaïe adresse une nouvelle réponse au roi (cf. xix, 5-6) en lui annonçant une prompte et complète délivrance. En effet, l'« ange de Yahvé » frappe 185.000 hommes dans le camp assyrien, ce qui détermine une prompte retraite (II *Rois*, xix, 30-37). Il s'agit sans doute de l'armée assyrienne campée devant Lakis au sud-ouest de Jérusalem. — 6° et 7° Deux derniers documents, où intervient encore Isaïe (II *Rois*, xx, 1-11 et 12-15).

Nous laisserons les historiens se débattre au milieu de ces données très confuses, dont nous croyons avoir été les premiers à signaler le caractère légendaire dans notre *Précis d'histoire juive* (1889). Reuss dans sa *Bible* (livres historiques de l'Ancien Testament, 1877) et Renan dans son *Histoire du peuple d'Israël* (t. III, 1891) n'ont pas cru devoir soulever la question de l'homogénéité du récit.

Nous nous trouvons donc en présence de l'assertion suivante : un roi de Jérusalem, Ézéchias, ayant en mains une lettre menaçante qui vient de lui être remise par les messagers du roi d'Assyrie, se rend au temple de Yahvé et déploie devant l'image divine, qui y était adorée, la lettre en question, pour qu'elle en prenne connaissance et dicte la réponse qu'il convient de lui faire. — La divinité qu'on adorait à cette époque à

⁽¹⁾ Cette démarche directe était déjà indiquée par les mots : il se rendit au temple de Yahvé, qu'on lit par erreur à xix, 1.

Jérusalem sous le nom de Yahvé n'avait certainement point pour symbole un coffret lamé d'or, renfermant le Décalogue et surmonté par des images de Kéroubs sur lesquels Yahvé prenait séance quand il honorait son temple de sa présence. Il n'est pas à supposer non plus que Yahvé fût représenté sous une forme humaine ou animale. Les analogies font plutôt imaginer une pierre rare ou précieuse, peut-être de forme conique, et qu'on entourait d'une riche étoffe. C'est devant cette pierre, installée sur un piédestal, qu'Ézéchias s'agenouilla révérencieusement, baissant la tête jusqu'à toucher le sol, mais soulevant et maintenant écarté de ses deux mains dressées le carton, la *charta*, le papyrus ou le parchemin, sur lequel ont été tracées les sommations insolentes de l'ennemi. Je n'ai pas besoin de dire que le suppliant a fait fumer devant l'image divine l'encens le plus rare.

La question est maintenant de savoir comment la divinité répondra. Sous ce rapport, les livres bibliques nous renseignent parfaitement. Nous n'avons qu'à commenter le texte de I *Sa-muel*, xxviii, 6. Le roi Saül, ayant rompu ses relations avec les représentants de la divinité, se trouva dans l'impossibilité de consulter Yahvé, « lequel ne lui répondit, ni par des songes, ni par l'Ourim (et Toumim), ni par les prophètes ». Voilà les trois procédés réguliers par lesquels Yahvé fait connaître ses volontés. Nous avons vu ci-dessus qu'une plume timorée avait substitué l'intermédiaire du prophète Isaïe à la consultation directe de la divinité par les soins du roi. De songe, il n'est pas davantage question en cet endroit. Reste donc la consultation par l'Ourim, c'est-à-dire par le sort sacré. Reportons-nous ici au texte classique de l'*Exode* (xxviii, 15-30).

Nous y apprenons que le costume solennel du chef du sacerdoce comportait une tunique, dite Éphod, richement ornée, à laquelle on attachait une poche, dite Poche d'oracle (*rationale judicii* d'après la Vulgate). C'était une fourre de forme

carrée, dont le côté tourné vers le dehors présentait douze pierres précieuses selon le nombre des tribus d'Israël, portant chacune en gravure le nom de l'une de celles-ci. A l'intérieur de la Poche d'oracle se trouvaient l'*Ourim* et le *Toumim*, consistant, autant qu'on peut s'en rendre compte, en deux objets de petite taille, de forme semblable, mais tout de même susceptibles d'être distingués l'un de l'autre. Ce sont les sorts sacrés, dont l'un signifie *acceptation*, et l'autre *refus* (peut-être *malédiction* et *bénédiction*). Le fonctionnement de cet appareil nous est expliqué dans le texte bien connu de I Samuel, xiv, 41, corrigé par la version des Septante et par la Vulgate : « Saül dit à Yahvé : Si la faute est du côté de Jonathan et de moi-même, donne *Ourim* (malédiction); mais si la faute est du côté du peuple, donne *Toumim* (bénédiction). » Il s'agit donc d'introduire, sans doute selon un rituel prescrit à l'avance, la main dans la poche et d'en retirer, au hasard, un des deux objets, non discernables par simple tact.

Nous avons désormais les deux éléments de la consultation. La pierre, symbole ou effigie de la divinité, n'est pas une représentation pure et simple du dieu; elle est une personne vivante, elle est le dieu. Ce dieu prend directement connaissance de la pièce écrite déployée devant lui. Il la lit comme il entendrait une prière.

D'autre part, l'officiant plonge la main dans la Poche d'oracle, sorte de bourse, de fourre ou de sacoche déposée à côté du simulacre divin, et en retire, par la décision de la divinité, l'objet qui signifie acceptation ou refus.

— Que dois-je répondre au roi d'Assyrie, demande Ézéchias à Yahvé — ou, plutôt, quelle réponse lui fais-tu? — Le sort sacré va le lui dire; d'après l'ensemble du récit, la réponse semble avoir été négative : refus opposé aux propositions assyriennes.

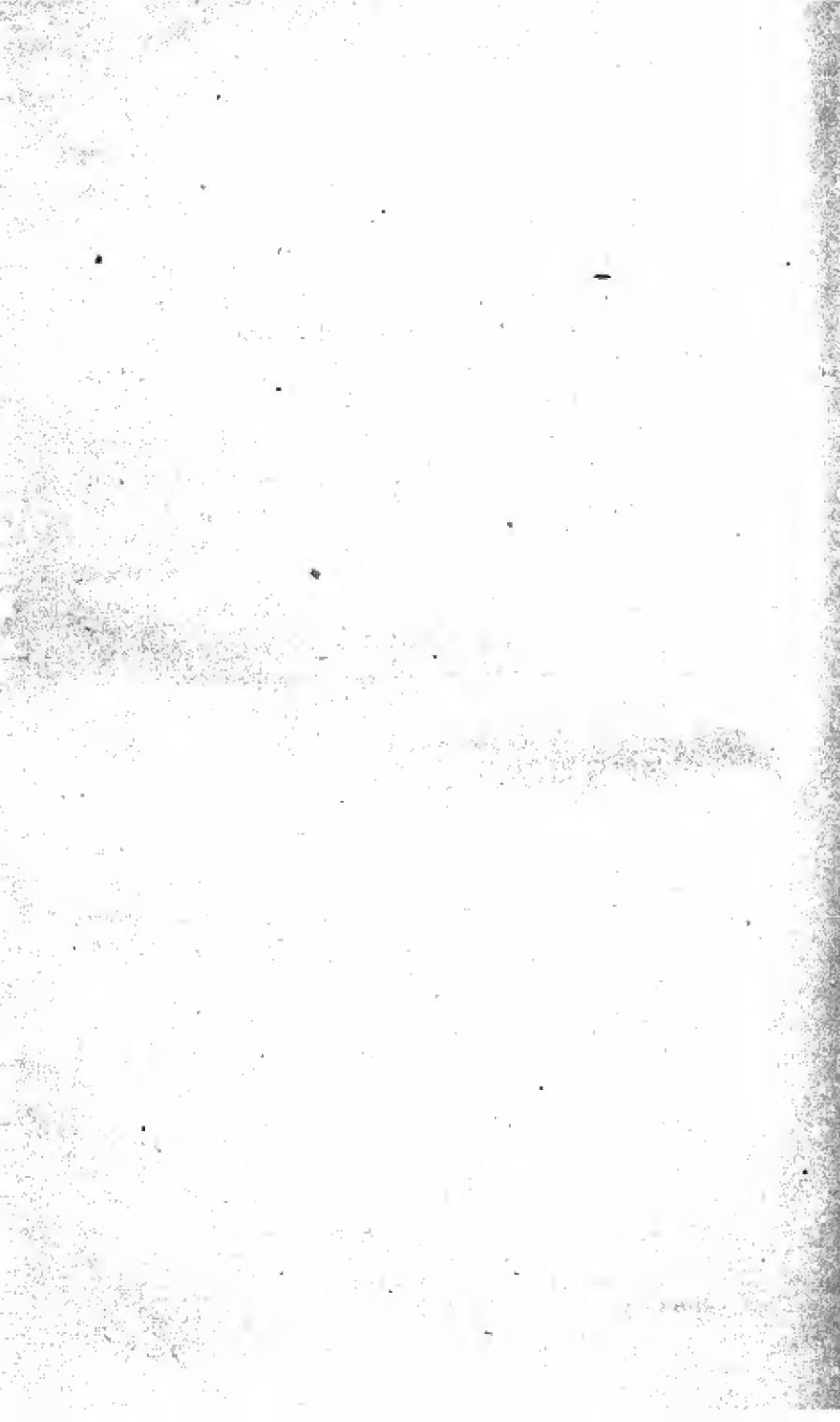
On se souvient que ce procédé de consultation est employé

volontiers par Saül et par David (I *Samuel*, xxiii, 9-12, xxx, 7-8; II *Samuel*, ii, 1-2; v, 19-20, 23-24).

Je ne veux pas insister ici sur cette circonstance que le roi fait, sans scrupules, office de prêtre. Ce n'est qu'à une époque beaucoup plus récente qu'on prétendit l'écartier des actes du culte malgré les précédents, suffisamment autorisés, concernant David et Salomon.

Ce verset du second livre des *Rois*, (xix, 14) nous a permis de reconstituer un rite, dont l'orthodoxie des âges plus récents eut le tort de s'effusquer.

Maurice VERNES.



COMPTES RENDUS.

F. OTTO SCHRADER. *INTRODUCTION TO THE PAÑCARĀTRA AND THE AHIRBUDHNYA SAMHITA*. — Madras, Adyar Library, 1916 ; in-8°, xi-178 pages.

Le docteur Schrader a occupé les loisirs forcés que lui laissait son état de prisonnier de guerre au camp d'Ahmednagar, en étudiant la doctrine des Pāñcarātrins, dont l'Institut d'Adyar, qu'il dirige depuis quatorze ans, vient de publier un texte capital, l'*Ahirbudhnya Samhitā* (Madras, 1916). Ces deux travaux constituent œuvre de science : un domaine de la pensée indienne négligé jusqu'ici et par suite, comme il arrive d'ordinaire, méprisé ou « sous-estimé » par les Européens, se trouve de la sorte exploré dans ses directions essentielles.

L'enquête bibliographique consiste dans l'énumération et la confrontation des listes de *samhitās* (compendia) consacrées par la tradition des Pāñcarātrins. Ici, comme en tout autre domaine, la production indienne apparaît massive, colossale : on découvre une littérature considérable, dont pour la première fois le défrichement se trouve amorcé. Le dépouillement de ces textes inspiré par la recherche, dans chaque *samhitā*, de celles qui s'y trouvent citées, et qui, par suite, sont plus anciennes, aboutit à situer quatorze d'entre elles entre le premier et le neuvième siècle de notre ère ; les plus importantes et les plus anciennes paraissent être la triade *Paushkara*, *Sāttvata* et *Jaya*.

Il y aurait injustice à ne pas savoir gré à M. Schrader de s'être fait notre pilote sur « l'océan du Pāñcarātra ». La doctrine, comme son nom l'indique, consiste en cinq disciplines, concernant l'ontologie (*tāttva*), la libération (*mukti-prada*), la dévotion (*bhakti-prada*), la concentration (*yaugika*), les objets des sens (*vaicēṣika*). Les *Samhitās* des Pāñcarātrins traitent donc, comme les Brāhmaṇas orthodoxes, les Agamas givaïtes, les Tantras viṣṇuites, du contenu entier de la culture religieuse indienne, mais avec des concepts et des méthodes qui leur sont propres. La transcendance de Viṣṇu n'empêche pas, elle fonde au contraire l'im-

manente activité de Lakṣmī, aspect relativement inférieur de l'Absolu; ainsi se trouve surmonté l'hiatus que la philosophie Sāṃkhya dénonçait entre l'esprit immuable, seul être vrai, et la vaine, la tumultueuse Nature. Les attributs de la cākti divine, au nombre de six, conditionnent trois hypostases (vyūhas), en lesquelles se manifeste la divinité : Saṅkarṣaṇa, Pradyūmna et Aniruddha; chacun de ces trois principes est investi de fonctions à la fois physiques et morales grâce auxquelles ils régissent l'ensemble tant des phénomènes que des actes; ajoutons qu'ils représentent une accommodation du système aux autres religions indiennes, tous trois n'étant respectivement que des noms différents du Īva sectaire, du Brahman védāntique et du Puruṣa suprême des Sāṃkhyas.

Le détail du système construit sur ces bases est exposé de façon complète et l'analyse de l'*Ahimbudhanya Saṃhitā*, œuvre que Schrader est enclin à imputer au IV^e siècle, fournit un répertoire utile. D'excellents index achèvent de rendre ce livre fort précieux, bien que l'auteur se soit abstenu de situer la place de la doctrine étudiée dans l'ensemble de la pensée indienne. Dénoncer dans cette doctrine des influences extérieures à l'Inde ne serait pas un vain jeu. L'angélologie, l'histoire de la descente des Manus, véritable pendant de la théorie de la chute d'Adam, le concept de l'œuf cosmique, l'idée d'émanation, bien d'autres notions encore attestent une démarcation des systèmes gnostiques. Un simple trait, purement extérieur, montrera combien les idées entre lesquelles se meuvent ces spéculations sont d'allure peu spécifiquement indienne : les index, très suffisamment complets, ignorent le terme de saṃsāra; occasion privilégiée de constater combien la pensée sectaire entraîna loin de leur foi authentique les Brahmanes qui s'y adonnèrent pour sauver leur prééminence.

P. MASSON-OURSSEL.

V. S. GHATE. *LE VEDĀNTA, ÉTUDE SUR LES BRAHMASŪTRAS ET LEURS CINQ COMMENTAIRES*. — Tours, Armand, 1918; gr. in-8°, XLIV-146 pages.

De toutes les philosophies de l'Inde, le Vedānta, qui a longtemps été presque la seule connue des Européens, est demeurée la mieux connue en Occident. Les consciencieux travaux du schopenhauerien Paul Deussen ont propagé la notion complète et lucide d'un Vedānta construit dans l'abstrait, fondé sur l'écrit de Bādarāyaṇa (*Brahma-sūtras*) à l'exclusion de tout autre texte, si l'on excepte les Upaniṣads, principe du système. Presque seule, une étude de Max Müller (*Der ältere Vedānta*, Heidel-

berg, Winter, 1910) a signalé à l'attention des Européens de fortes raisons d'admettre une évolution de la doctrine, sous l'influence du Bouddhisme Mādhyamika. Mais il devait paraître sûr *a priori* qu'une pensée qui puise ses origines dans les arcanes des Védas et qui demeuure, aujourd'hui encore, le patrimoine intellectuel de l'élite indienne, avait subi à travers les âges d'importantes et de constantes transformations.

M. Ghate a le rare mérite de réunir la connaissance la plus complète des textes, base de la doctrine que professe sa foi de brahmane, et l'attitude critique, dont il a acquis la familiarité auprès des indianistes tant français qu'anglais. Cette thèse, qui fut favorablement accueillie par la Faculté des Lettres de Paris, n'est point l'improvisation hâtive d'un étudiant, mais l'œuvre mûrie d'un maître rompu à l'enseignement de cet ensemble de méthodes à la fois grammaticales et religieuses, sur lesquelles repose la culture brahmanique. M. Ghate s'est fait naguère l'éditeur d'un manuel de logique vaiçṣika qui remonte au début du *x^e* siècle, la *Saptapadārthi*, ainsi que de son commentaire, la *Padārthachandrikā* (1909, Nirṇaya-Sagar Press, Bombay); il a publié des leçons qui constituent un excellent compendium du Védisme, sous ce titre: *Lectures on Rigveda* (1916, Aryabhushan Press, Poona). Son *Vedānta* est une œuvre quasi définitive, parce qu'il consiste en une paraphrase résumée des cinq grands commentateurs: Gaṅkara (début du *ix^e* siècle), Rāmānuja (*x^e*), Nimbārka (*xii^e*), Madhva (*xiii^e*) et Vallabha (*xvi^e*), et qu'il met ainsi en évidence, de façon objective, les divergences des diverses interprétations. Il serait presque aussi vain de résumer que de critiquer un travail qui mérite d'être pris comme modèle d'union de l'exactitude historique et de la pénétration philosophique.

Pour donner satisfaction ainsi aux exigences de l'esprit historique, on n'a en d'ailleurs qu'à se conformer, aussi bien dans l'étude des commentaires que dans celle du livre sacré, aux préceptes d'interprétation de l'exégèse indienne (Mīmāṃsā), car l'intelligence intégrale de chaque commentaire pris en lui-même conduit à des doctrines métaphysiques sensiblement différentes: en consentant à se l'avouer, au lieu de chercher partout l'affirmation d'une même vérité, et quoi qu'il en pût coûter à un homme pour qui ces textes enveloppent des articles de foi religieuse, l'auteur a fait œuvre non seulement de pandit, mais de savant, au sens européen du mot. Sous toutes les latitudes, puisque la critique est toujours fille de l'exégèse, la foi soucieuse d'objectivité inaugure la méthode historique.

La contribution apportée par M. Ghate à l'histoire de la pensée indienne est importante: la notation des phases par lesquelles passa le Ve-

danta chez des esprits qui, si l'on excepte Madhva, furent des théoriciens d'une grande originalité, montre, comme l'évolution du Spinozisme, toute la série des postures intellectuelles intermédiaires entre le pur monisme (Caitanya) et le pluralisme (Madhva). L'ouvrage doit ainsi apparaître comme fournissant des enseignements qui dépassent la portée de l'indianisme, entendu, bien à tort d'ailleurs, comme une spécialité au sein de l'«humanisme».

P. MASSON-OURSZL.

Jñānendra Mohan DAS. *BANĠYĀ BHĀṢĀ ARVIBHĀN*. — Calcutta, 1917; 1 vol., 20-1577 pages.

Depuis le vocabulaire de Forster, qui paraissait à l'aurore du xix^e siècle, le nombre de dictionnaires du bengali s'est accru sans cesse; dans les dernières années la production a été telle que, dans son *Linguistic Survey*, M. Grierson a renoncé à en dresser le catalogue. On ne saurait dire que la qualité de ces ouvrages ait été en progressant comme leur nombre, et il n'y a pas longtemps encore, on pouvait considérer certains des plus anciens, par exemple celui de Haughton, comme étant les meilleurs de tous. Le Bengale n'avait rien à opposer de comparable aux principaux dictionnaires hindoustanis ou à celui de Molesworth pour le marathe.

On ne pourrait imputer principalement la responsabilité de cette situation aux travailleurs indigènes ou européens; l'étude et la notation de la langue rencontrent au Bengale des obstacles sans doute uniques dans l'Inde, et qui tiennent au divorce entre la langue parlée et la langue écrite. Ce divorce date du début du xix^e siècle; jusque-là, si savants, si précieux parfois qu'aient été les écrivains, la langue qu'ils parlaient était cependant celle du peuple; le xix^e siècle inaugure une littérature de papadits. M. D. C. Sen, grand admirateur du passé, montre dans son livre comment les Européens, qui étaient à l'origine de ce mouvement, ont vainement essayé de réagir, et comment, par nécessité ou par mode, la langue littéraire est restée pendant la plus grande partie du xix^e siècle une littérature savante. Ceci complique déjà le travail du dictionnaire; mais il y a plus. D'une part, la tradition se perd pour un grand nombre de vocables populaires, en sorte que parmi les différentes formes qui s'en présentent, le lexicographe ne sait comment choisir, et surtout il ne sait comment les noter, faute d'une tradition orthographique continue; d'autre part, l'orthographe de la langue savante elle-même déforme

l'aspect des mots en les calquant complètement sur leurs prototypes sanskrits; au point que, pour emprunter les termes de M. Grierson, un Bengali écrit le sanskrit et lit et parle une autre langue, comme si un Français écrivait *sicca* en prononçant *sèche*, ou si un Italien écrivait *factum* ce qu'il lit *fatto* : huit mots sur dix sont dans ce cas. Or un dictionnaire doit tenir compte autant des habitudes écrites que de l'usage oral; il est même pratiquement inévitable qu'il en tienne compte davantage. Le résultat c'est qu'on cherche en vain la langue bengalie dans la plupart des dictionnaires du bengali : ils n'en disent guère plus qu'un dictionnaire sanskrit, et aussi bien ce sont à vrai dire des dictionnaires sanskrits.

Depuis quelques années, la littérature bengalie a fait effort pour se rapprocher du peuple, et d'autre part, la curiosité des chercheurs s'est portée sur la langue populaire : on en trouvera la preuve dans la *Patirikā* de la Société Littéraire du Bengale (vieille de 15 ans maintenant) où les descriptions de dialectes voisinent avec les textes archaïques⁽¹⁾. Plusieurs auteurs consciencieux ont déjà essayé de tenir compte de ces nouvelles tendances; mais si M. Jñānendra Mohan Dās n'est pas le premier à renouveler ainsi la tradition lexicographique, il est celui qui y a le mieux réussi. Grâce à lui, nous serons moins embarrassés pour lire les auteurs contemporains dont les dictionnaires à l'ancienne mode ne nous fournissaient pas la clef; pour lire aussi les vieux auteurs, dont le langage s'est conservé en mainte survivance dans les patois.

Deux autres nouveautés caractérisent le dictionnaire de M. Jñ. M. Dās. En premier lieu, il a cherché à compenser les inconvénients de l'orthographe traditionnelle en notant la prononciation de Calcutta; à cet effet il emploie les signes usuels du bengali, avec quelques modifications. Cette innovation est précieuse; on s'en rendra compte immédiatement si l'on se rappelle par exemple que l'*a* bref du bengali peut noter différents sons, jusqu'à un *ō* long. Elle sera encore perfectionnée dans la seconde édition que l'auteur projette, par l'emploi de l'alphabet de l'Association phonétique internationale : on voit tout de suite ce que la notation y gagnera à la fois en précision et en commodité.

En second lieu, M. Dās s'est rendu compte que la définition d'un mot n'est jamais complète si elle n'est appuyée par des exemples attes-

(1) La littérature ancienne s'est considérablement accrue grâce aux publications de textes récemment découverts. Ils fournissent une grande partie de la grande anthologie de M. D. C. Sen, *Vanga Sahitya Parichaya or Selections from the Bengali Literature*, 2 vol., Calcutta, 1914.

tant la manière dont il est employé. Il ne pouvait le faire partout; mais c'est la première fois au Bengale ⁽¹⁾ qu'on trouve à côté de tant de mots des locutions proverbiales expliquées et des citations de la vieille littérature. On aimerait voir ces citations accompagnées de références; car un texte qu'on n'est pas en état de retrouver n'a qu'une utilité amoindrie; mais peut-être M. Dās a-t-il pensé que ce serait alourdir son volume et lui nuire indirectement. En tout cas on ne saurait désespérer de voir cette règle bientôt suivie au Bengale: sans doute les chercheurs groupés autour de la *Baṅgīya Sāhitya Parishad* rivaliseront de plus en plus de méthode en même temps que d'enthousiasme.

Le dictionnaire de M. Jā. M. Dās est vieux de deux ans déjà; si je dois rappeler les temps où nous vivons pour excuser ce retard à l'annoncer, j'ai aussi le plaisir d'en confirmer le succès. L'auteur m'informe qu'il se croit en droit d'en préparer une nouvelle édition: outre le changement dans la notation phonétique signalé plus haut, il annonce que le nombre des mots va passer de 75,000 à 100,000. Souhaitons à l'auteur, souhaitons à nous-mêmes que, le succès se confirmant, cette édition paraisse bientôt.

J. BLOCH.

Sir George A. GRIERSON. *THE LINGUISTIC SURVEY OF INDIA AND THE GRASSES OF* 1911. — Calcutta, 1919: broch. 73 pages.

Le but de cette brochure est purement statistique; il s'agit de comparer les chiffres du *Linguistic Survey* avec ceux du recensement de 1911. La base statistique sur laquelle ce *Survey* est parti était le recensement de 1891: car les travaux préliminaires datent de 1896. Dans l'intervalle, la population de l'Inde s'est accrue; d'autre part le *Survey* ne porte pas sur toute l'Inde ⁽²⁾ et la déborde au contraire en certains endroits; la classification des langues et des dialectes a changé au fur et

⁽¹⁾ Le dictionnaire hindi de la *Nāgarī-pracārīnī Sabhā* de Bénarès, en cours de publication (en ce moment à la fin du d), donne des exemples aussi. Le dictionnaire kaśmīrī de M. Grierson, dont le premier volume a paru en 1916 dans la *Bibliotheca Indica* (de a à g, dans l'alphabet européen), est à ce point de vue d'une richesse sans égale, comme il est d'une précision unique dans la notation des sons et la description des emplois.

⁽²⁾ Il omet par exemple la Birmanie. Mais un *Survey* de la Birmanie est actuellement en cours.

à mesure que l'étude des matériaux avançait. De là la nécessité des tableaux comparatifs établis par M. Grierson.

Au sujet de cette classification en langues et dialectes, qui a dû lui coûter beaucoup d'efforts, M. Grierson relève en passant le contraste qu'offrent les deux familles tibéto-birmane et indo-aryenne. D'un côté 113 langues, dont les sujets ne se comprennent pas d'une langue à l'autre, avec un nombre bien moindre de dialectes; ce, pour moins de 2 millions d'hommes. De l'autre, pour 226 millions d'hommes, 17 langues seulement, avec 345 dialectes dont les sujets se comprennent à l'intérieur d'une même langue. Ce contraste, prévisible mais frappant, s'explique avant tout par l'état social : d'un côté, de petits groupes vivant isolés les uns des autres dans une contrée montagnaise; de l'autre, les grandes plaines d'où rayonne depuis des siècles jusque dans les coins les plus inhospitaliers une civilisation supérieure. M. Grierson ajoute que la structure même du langage, composé chez les uns de monosyllabes, chez les autres pourvu de mots longs et susceptibles de flexion, rend les altérations atteignant les mots beaucoup plus graves chez les premiers que chez les seconds. Il aurait pu ajouter aussi que les linguistes disposent aussi de moyens bien inégaux pour la classification : d'un côté, on suit le développement des parlers de façon à peu près continue depuis l'époque préhistorique; de l'autre, on en est réduit à l'actuel sur presque tout le domaine.

L'apparition de cette brochure est le signe de l'achèvement prochain du *Linguistic Survey* : en effet tout ce qui n'est pas publié⁽¹⁾ est sous presse, sauf l'Introduction générale. A ce titre, ce court recueil de chiffres mérite d'être salué avec joie et respect.

J. Bloch.

S. R. DALGADO. *Glossário Lusó-Asiático*, vol. I (jusqu'à / inclus). — Coïmbre, 1919; LXIX-535 pages (publication de l'Académie des Sciences de Lisbonne).

Tous les orientalistes connaissent et savourent le *Hobson-Jobson*, ce recueil d'abord destiné dans la pensée des auteurs à expliquer les mots

⁽¹⁾ Pendant la guerre deux volumes très importants ont paru : IX, 1, *Western Hindi* (comprenant l'hindoustani) and *Panjabi*, et IX, 4, *Pahāri languages and Gujarī* (1916). Il ne manque plus que le groupe du Nord-Ouest, l'iranien et les parlers, généralement secrets, de populations nomades.

indiens entrés dans le langage courant des coloniaux, et devenu un répertoire d'une richesse et d'un intérêt uniques portant sur toute l'histoire des rapports entre l'Europe et l'Extrême-Orient. M. Dalgado acceptera volontiers que l'on mentionne d'abord cet ouvrage en signalant ses travaux, car il se plait à reconnaître tout ce qu'ils lui doivent, et c'est aussi le moyen d'indiquer immédiatement leur objet.

Que le *Hobson-Jobson* puisse être enrichi et varié, cela découle de sa nature même; et M. Dalgado a toute raison de le reprendre du point de vue portugais. A vrai dire, son dessein est légèrement différent : il ne cherche pas à éclaircir l'histoire des mots ou des objets qu'ils désignent : son travail est avant tout une recherche de lexicologie portugaise. A ce point de vue il intéressera particulièrement les études romanes, et en particulier les études françaises — car un bon nombre des mots coloniaux du français viennent directement du portugais. Mais l'orientaliste y trouvera son profit, car dans les articles correspondant à ceux du *Hobson-Jobson*, les textes portugais sont souvent plus nombreux; et surtout on trouvera ici un grand nombre de mots que le *Hobson-Jobson* ne donne pas, ou donne de façon différente. On sait en effet que les Portugais ont précédé les autres Européens en Extrême-Orient; par la conquête et surtout par le commerce et par la propagande religieuse ils ont pris contact intime avec la population; le portugais est devenu la langue commune de tous les ports de l'Inde et de l'Extrême-Orient, et a survécu à la domination portugaise : de nos jours encore, on signale à Ceylan un dialecte indo-portugais, parlé par des gens qui n'ont pas une goutte de sang portugais dans les veines, et dont M. Dalgado a donné jadis une étude⁽¹⁾; quant aux vocables portugais entrés dans les parlers d'Extrême-Orient, le nombre en est assez grand pour qu'il ait pu consacrer un volume à les collectionner⁽²⁾; un grand nombre en a passé dans d'autres langues européennes par l'intermédiaire des colonies : il suffit, par exemple, de rappeler le nom de la caste. On sait enfin que certains mots indigènes ont subi le même transfert par l'intermédiaire portugais : tels *palequin*, *mandarin*, sans doute *bambou* dont l'origine vraie reste inconnue, ou *boy*, qui paraît si essentiellement anglais.

Pour tout le détail de cette histoire, histoire des mots et histoire des choses, on n'aura jamais trop de points de repère. Les mots coloniaux ont des histoires très embrouillées; qui peut dire si *vérande* est sûrement un mot de l'Inde ou un mot portugais? De même *tank*, qui est devenu

(1) *Dialecto indo-português de Ceylão*, Lisbonne, 1900.

(2) *Influência do vocabulário português em línguas asiáticas*; Coimbre, 1913.

une notion européenne, est un mot colonial aussi; mais y a-t-il ou non en anglais collusion de deux mots, l'un portugais, l'autre indien? Le mot portugais est-il venu en Angleterre directement ou par l'Inde? M. Dalgado a déjà étudié un certain nombre de problèmes de ce genre dans des publications antérieures⁽¹⁾; en relisant patiemment la vaste littérature des premiers voyageurs, en vérifiant les formes qu'ils donnent, il aura contribué, en même temps qu'à honorer sa langue nationale, à élucider certains points de l'histoire des rapports entre l'Europe et l'Extrême-Orient.

J. BLOCH.

ENRICO CERULLI. *CANTI POPOLARI AMARICI* (*Chants populaires amhariques*). — Rome, 1916; extrait des comptes-rendus de l'*Accademia dei Lincei*, vol. XXV, 99 pages.

La première publication de M. Cerulli sur le domaine éthiopien est une fort intéressante collection de chants amhariques (112 numéros). Les textes, de sujets variés et réellement populaires (ils ont été recueillis de la bouche d'Abyssins des troupes coloniales italiennes, dans les loisirs de journées d'hôpitaux), échappent à la monotonie des distiques pédants dont les lettrés abyssins aiment à assassiner les enquêteurs. Non que le goût du jeu de mot subtil n'y soit apparent: mais le pittoresque et le sentiment ont aussi leur juste part.

M. Cerulli a bien établi son texte et a donné une traduction fidèle. Les chants de circonstance sont situés avec soin dans le cadre historique en dehors duquel ils seraient souvent peu compréhensibles.

Pour la langue, M. Cerulli a noté soigneusement et repris dans un index final (où on aimerait avoir les références aux différents textes) les mots (ou sens de mots) amhariques non encore signalés.

Si l'on admet sans peine l'extrême sobriété des commentaires grammaticaux, on regrettera que M. Cerulli n'ait pas utilisé dans ses textes comme il l'a fait dans son index un signe pour les consonnes doubles, de manière à faciliter la lecture et l'interprétation.

On aurait aimé aussi à lire quelques indications sur la manière dont

⁽¹⁾ Outre celles déjà mentionnées, relevons les plus récentes: *Contribuições para a lexicologia luso-oriental*, 1916; *Gonçalves Viana e a lexicologia portuguesa de origem asiático-africana*, 1917 (l'une et l'autre publiées par l'Acad. des Sciences de Lisbonne).

ces petits poèmes sont chantés et un court commentaire sur la versification.

M. COHEN.

ENRICO CERULLI. *TESTI SOMALI*, I. Canti e proverbi somali nel dialetto degli Habâ Awwâl (*Chants et proverbes somali dans le dialecte des Habâ Awwâl*). II. Testi di diritto consuetudinario dei Somali Marrëhân (*Testes de droit coutumier des Somali Marrëhân*). — Rome, Casa editrice italiana 1918; in-8°, 40 + 16 pages. [Extrait de la *Rivista degli studi orientali*, tome VII.]

M. Cerulli a recueilli à Naples, de la bouche de soldats somali des troupes coloniales italiennes, des textes qui ont un intérêt linguistique et ethnographique. On trouve dans son étude un supplément aux lexiques du somali et quelques indications sur les divisions dialectales de cette langue. L'auteur promet sur ces sujets de plus importantes contributions, qui seront les bien venues.

M. COHEN.

C^{te} Henri DE CASTRIES. *LES SOURCES INÉDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC*, 1^{re} série. Dynastie Saadienne. Archives et bibliothèques d'Angleterre. T. I. — Paris, Leroux; Londres, Luzac, 1918; 1 vol. gr. in-8°, xxix-575 pages.

Faisant suite à ses précédentes publications de documents inédits relatifs à l'histoire du Maroc et tirés des collections d'archives et des bibliothèques publiques de l'Europe, M. le comte H. de Castries nous donne, maintenant, après une interruption motivée par les événements, le premier volume de la série anglaise. Ces documents sont en anglais, en espagnol, en italien, quelques-uns en arabe, et ont rapport à la dynastie saadienne qui régna au Maroc de 1511 à 1659: ils couvrent une période s'étendant de 1540 à 1589. La ville de Marrakech fut presque exclusivement la capitale de ces souverains, dont l'autorité avait été affermie par la prise d'Agadir, enlevée aux Portugais (12 mars 1541) par Moulay Mohammed ech-Chéikh. Aussi les trafiquants anglais se dirigèrent-ils surtout vers le sud du Maroc, où les villes maritimes de Santa-Cruz et de Safi servaient de ports à Sous et à Marrakech; c'est vers cette région que les attirait le commerce du sucre, car la culture de la canne à sucre ne dépassait guère, au nord, le cours de l'oued Tensift. Leurs pilotes connaissaient fort bien ces parages, et les marchands de la Hanse les préféraient pour conduire leurs navires sur ces côtes inhospitalières. Il leur fallut lutter contre les marchands portugais qui

avaient monopolisé ce commerce; pour obtenir l'égalité de droits, l'Angleterre négocia avec le Portugal de 1561 à 1576 sans aboutir à un arrangement définitif. La contrebande de guerre, interdite par les papes, florissait au Maroc; les gouvernants anglais y étaient intéressés, et les vives réclamations des Portugais n'étaient guère écoutées. Il est vrai que les Chérifs posaient comme condition de la liberté du trafic qu'on leur fournît les armes dont ils avaient besoin. Les sultans auraient voulu constituer une flotte de guerre; mais en réalité, malgré leurs efforts, les pirates de Salé et de Tétuan furent seuls dangereux pour la navigation européenne.

Le sucre n'était pas la seule marchandise qu'on allât chercher au Maroc; la poudre d'or y arrivait en grandes quantités à la suite de l'occupation de Tombouctou (1591). Les sequins indigènes étaient également recherchés pour l'exportation, malgré les règlements qui y mettaient obstacle. Les droits de douane étaient, à l'importation; de 10 p. 100 *ad valorem*, payables en nature; à l'exportation, ils étaient insignifiants. Les opérations de commerce se faisaient naturellement avec des négociants indigènes, mais le règlement en était difficile; et, pour les armes et munitions, avec les souverains eux-mêmes, qui payaient au moyen de lettres de change tirées sur les banquiers juifs.

Les Anglais commencent leurs opérations en 1551 (p. 40, note 2); en 1577 seulement la reine Elisabeth envoie à Moulay 'Abd-el-Mélik l'ambassadeur Edmund Hogan. L'année suivante, les Portugais perdent la bataille d'El-Qçar el-Kébir, et le Maroc prend tout à coup figure d'un grand État, avec lequel il faut compter. Les Anglais et les Hollandais entrent alors en lutte avec les Espagnols sur le terrain diplomatique. On trouvera, à titre de curiosité, p. 210, le fac-similé de la signature en lettres latines cursives de ce sultan 'Abd-el-Mélik.

Une ample introduction, clairement rédigée, met au courant le lecteur de l'intérêt qu'offrent les diverses pièces récoltées. Pour la compléter, on lira avec profit, p. 445-454, un mémoire sur la *Barbary Company*. Quelques observations se présentent au cours de la lecture. L'espagnol *Marruecos*, le vieil anglais *Morocus* indiquent qu'au *xvi*^e siècle on prononçait encore *Marrākus* au lieu de la prononciation actuelle Marrakech. — Planche I (voir p. 102, note 1) : l'en-tête ولا معبود سواه est une restitution; elle aurait dû être placée entre crochets. — P. 100, l. 18 : نخرة n'est pas dans le texte; ce mot a été restitué; même observation que ci-dessus. والظهره n'est pas arabe; il y a dans le texte : وأظهره «qu'il le rende victorieux par sa grâce». Ligne 12, ajouter الملكة devant ابراهيمية «la reine Elisabeth». — P. 101, l. 3, lire اتبع (le point

du *b* est tombé au tirage). Ligne 6, avant *چسوء*, insérer *لجفانه* «pour ses navires», qui est dans le texte. Ligne 9, lire *چيانبعا*, au lieu de *چيانبنا* (faute typographique). L. 10, ajouter *لدينا* avant *يقضى*.

Nous noterons, page iv, note 2, que le thé vert, devenu boisson nationale au Maroc, à telles enseignes que la Société d'assistance aux blessés musulmans en a distribué des quantités aux formations sanitaires hospitalisant des blessés marocains, au cours de la guerre qui vient de finir, doit l'origine de cet emploi généralisé à l'importation anglaise; l'époque seule n'a encore pu en être précisée. — P. 25, note 2. L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba a fait l'objet d'une thèse de M. Ch. Monchicourt (1913) et d'un article du *Journal asiatique*, XI^e série, t. IX (1917), p. 291 et suivantes. — P. 240, note 5. On appelle au Maroc *راحة* «repos» l'escorte, les tentes et les provisions envoyées par le souverain pour le voyage d'un ambassadeur; c'est ce qu'on nomme en Orient *استقبال* «aller à la rencontre de quelqu'un pour le recevoir».

À la page 111, on trouvera une planche hors texte donnant la généalogie des princes de la dynastie saadienne ayant marqué dans l'histoire; ceux qui ont régné ont leurs noms imprimés en rouge. On sait combien ces tables sont indispensables aux travaux historiques, et l'on se félicitera que M. de Castries n'ait pas négligé de joindre à sa publication cet utile complément.

Cl. HUARY.

CHRONIQUE

ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

FONDATION DE GOEJE.

Communication.

1. Le Conseil de la Fondation, n'ayant subi aucun changement depuis le mois de novembre 1918, est composé comme suit : MM. C. SNOECK HUBRONJE, président ; MM. Th. HOUTSMA, Tj. DE BOER, K. KUIPERS et C. VAN VOLLENHOVEN, secrétaire-trésorier.

2. Dans le cours de l'année 1919, la Fondation a fait paraître chez l'éditeur Brill, à Leyde, ses quatrième et cinquième publications : n° 4, *Bar Hebraeus's Book of the Dove, together with some chapters from his Ethikon, translated by A. J. WENSINCK, with an introduction, notes and registers* ; n° 5, *De opkomst van het Zaidietische Imamaat in Yemen, door C. VAN ARENDONK*. L'ouvrage de M. I. GOLDSCHER sur l'Histoire de l'interprétation du Qoran (édition augmentée des conférences tenues par l'auteur à Upsal en 1918), dont la publication a déjà été annoncée, est sous presse et paraîtra comme n° 6 de la série.

3. Sont encore disponibles un certain nombre d'exemplaires des cinq ouvrages publiés par la Fondation. La vente se fait chez l'éditeur K. J. Brill, à Leyde, au profit de la Fondation : n° 1, *Reproduction photographique du manuscrit de Leyde de la Hamasa d'Al-Buhārī (1909)*, au prix de 96 florins hollandais ; n° 2, *Le Kitāb al-Fakhr d'Al-Mu-faddal*, publié par C. A. STONEY (1915), au prix de 6 florins ; n° 3,

Streitschrift des Gazdall gegen die Bâtinjja-Sekte, par I. GOLDBNER (1916), au prix de 4,50 florins; n° 4, *Bar Hebraeus's Book of the Dove, together with some chapters from his Ethikon*, translated by A. J. WENSTRA (1919), au prix de 4,50 florins; n° 6, *De opkomst van het Zaidietische Inammat in Yemen*, door G. VAN ARENDONK (1919), au prix de 6 florins.

Novembre 1919.

PÉRIODIQUES.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, t. XIX :

N° 1. H. PARMENTIER. L'art d'Indravarman.

Epigraphia Indica, vol. XIV, part v :

15. DĀYA RĀM SĀHNI. Chandrayati Plates of Chandra-Deva, V. S. 1150 and 1156. — 16. S. V. VENKATESWARA and S. V. VISWANATHAN. Bevinahalli Grant of Sadāsiva Rāya, Saka 1473. — 17. IDEM. Kadiyantan-dal Grant of Vira-Nṛisimha, Saka 1429.

Part vi :

18. ROBERT SEWELL. The True Longitude of the Sun in Hindu Astronomy. The Siddhanta-Sirōmanī. — 19. L. D. BARNETT. Two Inscriptions from Kurgöl. — 20. STEN KOSOW. Taxila Inscription of the year 136.

Epigraphia Indo-Moslemica, années 1915-1916 :

H. BEVERIDGE. Mahdi Khwaja. — G. YAZDANI. Two Inscriptions of King Husain Shāh of Bengal from Tribeni; — Inscriptions in the Tomb of Bābā Arjun Shāh, Petlād (Baroda State); — Inscriptions in the Golconda Tombs; — Remarks on the date of a copper plate Inscription of Khandesh.

Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, 1919,
n° 2 :

Proceedings of the Annual Meeting, 1919.

N° 3 :

BIMALA CHARAN LAW. A Note on Buddhagosa's Commentaries; — Influence of the five heretical teachers on Jainism and Buddhism. — G. R. KAYE. Ancient Hindu Spherical Astronomy.

Journal of the American Oriental Society, vol. 39, part 4 :

W. E. CLARK. Śākadvīpa and Śvetadvīpa. — J. P. PETERS. The Home of the Semites. — E. W. FAY. The Vedic Posterior *-pitum*, Cover (Night). — J. D. PRINCE. Phonetic Relations in Sumerian. — M. BLOOMFIELD. The Mind as Wish-Car in the Veda.

Brief Notes. — F. VON OEFELE. «Ascalabotes fascicularis» in old Babylonian Medicine. — E. W. FAY. The names of God in Tamil; — The root *myakṣ* in the Rig Veda. — G. A. BARTON. A new Babylonian parallel to a part of Genesis, 3.

Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, July 1919 :

T. W. HAIG. Graves of Europeans in the Armenian Cemetery at Isfahān. — F. E. PARCITER. Sagara and the Haihayas, Vasiṣṭha and Aurva. — L. C. HOPKINS. Pictographic Reconnaissances (Part III). — A. C. COOMARASWAMY. Portrait of Gosānī Jadrūp.

Miscellaneous Communications. — A. C. M. A Note on the Chinese Atlas in the Magliabecchian Library, with reference to Kinsay in Marco Polo. — RAMĀPRASĀD CHANDA. Khāravēla.

The Moslem World, October 1919 :

B. MACDONALD. From the Arabian Nights to Spirit. — Percy SMITH. Another Plea for the Vernacular. — L. S. MCCAGUE. Egypt in 1857-1861. — G. F. HERRICK. Literature for Turkish Moslems. — W. G.

SINGALANEAR. Christian Literature for Malaysia. — J. D. BRYAN. Moham-med's Controversy with Jews and Christians.

T'oung Pao, 1918-1919, n° 1 :

FAYRE. Les sociétés de «frères jurés» en Chine. — G. MATHISU. Le système musical.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1919.

La séance est ouverte à 5 heures, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

M. HUART, *vice-président*; M^{lre} GETTY, KARPELÈS, MAGNE; MM. ALLOTTE DE LA FUYE, ARCHAMBAULT, BASMADJIAN, BIGARRÉ, BLOCH, BOURDAIS, BOUVAT, P. BOYER, CASANOVA, DANON, DENIÉVILLE, FERRAND, FINOT, GAUDE-FROY-DENOMBYNÈS, GIESELER, HACKIN, Mayer LAMBERT, MACLER, MEILLET, NICOLAS, PELLIOU, PÉRIER, PRZYLUSKI, SIDERSKY, SOTTAS, STERN, *membres*; THURBAU-DANGIN, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la séance du 9 mai est lu et adopté.

M. FINOT lit un rapport sur les travaux du premier Congrès des Sociétés asiatiques, tenu à Londres du 3 au 6 septembre.

M. LE PRÉSIDENT fait part à la Société des impressions excellentes qu'il a rapportées de ce Congrès. Il insiste sur la cordialité de l'accueil fait aux congressistes par leurs hôtes britanniques.

Sont élus membres de la Société :

M^{lre} MAGNE, présentée par MM. FINOT et PRZYLUSKI;

M. Augustin PÉRIER, présenté par MM. HUART et CASANOVA.

Les ouvrages suivants sont offerts à la Société :

Par M. BASMADIAN, *La Cilicie, son passé et son avenir*;

Par M. CASANOVA, au nom de M. CH. DE LA RONCIÈRE, *Découverte d'une relation de voyage datée du Tonin*;

Par M. FINOT, au nom de M. G. JOUVEAU-DUBREUIL, *Les Pallavas; Pal-lava Antiquities*, vol. II, et *Conjévaran Inscription*;

Par M. ALLOTTE DE LA FUYE, *Les Monnaies de l'Égypte*;

Par M. SIKENSKY, *Moïse Schenob, sa vie et ses œuvres*.

Les membres sortants de la Commission du Journal sont réélus.

M. PZYLOSKI établit que la description de l'enfer hindouique insérée dans le 26^e chapitre du *Digāradāna* est empruntée au *Bilapand'ne-sātra*, qui est le 199^e morceau du *Madhyama-āgama* traduit en chinois.

M. CASANOVA propose de voir dans le nom de l'abeille en sémitique (hébreu *deborah*, arabe *dabōir* et *zannabōir*) un composé de **dabb* «mouche» (hébreu *zeboib*, arabe *dhābab*, assyrien *zamba*) et d'*oir* «miel» (arabe *ari*). Ce composé serait l'origine de la racine arabe *dab-hara* «organiser, administrer», la première forme *dabara* de cette racine ayant un tout autre sens.

Observations de MM. DANOX et Mayer LAMBERT.

La séance est levée à 6 heures et demie.

SEANCE DU 12 DÉCEMBRE 1919.

La séance est ouverte à 5 heures, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. CORDIER et HUART, *vice-présidents*; M^{lles} GETTY, KARPELIS;
MM. ALLOTTE DE LA FUYE, BASMADIAN, BIGARRÉ, BOURDAIS, BOUYAT,
P. BOYER, CADATON, CASANOVA, DANOX, DUSSAUD, FERRAND, FINOT,
Mayer LAMBERT, MACLER, MEILLET, MORET, PELLIOU, A. PÉRIER,

PRZYLUKI, RAVASSE, SOTTAS, VERNES, VIROLLEAUD, *membres*; THUREAU-DANGIN, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la séance du 14 novembre est lu et adopté.

Sont élus membres de la Société :

M. L. POLAIN, présenté par MM. CORDIER et CASANOVA;

M. P. SAUVAGEOT, présenté par MM. MEILLET et P. BOYER;

M. J. KARST, présenté par MM. MEILLET et MAGLER.

M. CASANOVA offre à la Société, au nom de l'auteur, AHMED ZÉKI PACHA, un lot de brochures.

M. VERNES fait une communication sur l'autre de Priape (*Vulgate*, III *Rois*, xv, 13) et se demande si la mention de cérémonies pratiquées en l'honneur de Priape et d'un autre, où se célébraient ces mystères impudiques, est explicable par la circonstance que saint Jérôme aurait eu sous les yeux un texte hébreu différent du nôtre. Après une minutieuse discussion des éléments du texte, il estime que le principal traducteur — ou l'un de ses reviseurs — a été induit en erreur par une vieille faute des traducteurs grecs qui, au lieu de lire *une image pour Ashéra*, ont lu *une image dans une Ashéra*, ashéra signifiant un bosquet ou bois sacré.

Observations de MM. DANON et BOURDAIS.

M. FINOT analyse une communication de M. COEDÈS signalant la découverte à Phimai (Siam) d'une inscription votive datée de 1108 A. D. et dont l'auteur est un des seigneurs qui figurent dans les bas-reliefs d'Angkor Vat avec le roi Parama-Vishuloka. Cette coïncidence permet d'identifier définitivement ce roi avec Suryavarman II et de fixer entre 1115 et 1180 la date de construction d'Angkor Vat.

MM. FERRAND et PELLIOU présentent quelques remarques.

La séance est levée à 6 heures.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XIV, XI^e SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

Pages.

Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud [<i>suite</i>] (M. G. FERRAND).....	5
Contributions à l'histoire des sultans Osman II et Mouçtafâ I ^{er} (M. A. DANON).....	69
Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud (M. G. FERRAND).....	201
Contributions à l'histoire des sultans Osman II et Mouçtafâ I ^{er} (<i>suite</i>) (M. A. DANON).....	243
Cent strophes en l'honneur du Seigneur du Monde, par Vajradatta (M ^{lle} S. KAPPELÈS).....	357
Inscriptions arabes de Fès. Index général (M. A. BEL).....	467

MÉLANGES.

La symétrie du zodiaque lunaire asiatique (M. L. DE SAUSSURE).....	141
Les fouilles de Taxila (M. A. FOUCHER).....	311
La prière d'Ézéchias (M. M. VERNES).....	481

COMPTES RENDUS.

Juillet-août 1919 : G. CHEDÈS, Le royaume de Çrivijaya (M. G. FERRAND).....	149
Septembre-octobre 1919 : S. LÉVI and Prof. Th. STCHERBATSKY, Sphu-tārthā, Abhidharmakośavyākhyā, the work of Yaçomitra; — S. D'OLZENBURG, Le moine et l'oiseau à la pierre précieuse (M. L. FIORI). —	

F. NAU, Recueil de textes et de documents sur les Yézidis (M. A. GUÉ-
NISTOT). — ARTHUR CHRISTENSEN, Les types du premier homme et du
premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens; — F. MACLER,
Histoire universelle, par Étienne Asolik de Turôn; — J. LAURENT,
L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en
886; — LE MÊME, Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occi-
dentale jusqu'en 1081; — SALVATORE MISOGGI, Manuale di lingua
araba, ad uso delle scuole; — CHAMBRE DE COMMERCE DE MARSEILLE,
Congrès français de la Syrie; — EMPIRE DE PERSE, Ministère des Affaires
Étrangères, Neutralité persane; — MICHEL T. FEGHALI, Le parler de
Kfar'abida; — LE MÊME, Étude sur les emprunts syriaques dans les
parlers arabes du Liban (M. Cl. HUART)

Novembre-décembre 1919: F. OTTO SCHUBERT, Introduction to the Pāñca-
rātra and the Ahirbudhnyā Sāṃhitā; — V. S. GUPTA, Le Vedānta,
Étude sur les Brahmasūtras et leurs cinq commentaires (M. P. MAS-
SON-OCSEZ). — JĀNĀNĀNDRA MOHAN DĀS, Bāṅgīyā bhāṣār abhidhān;
— SIR GEORGE A. GRIENSON, The Linguistic Survey of India and the
Census of 1911; — S. R. DALGADO, Glossário Luso-Asiático (M. J. BLOCH).
— ENRICO CERELLI, Canti popolari amarici; — LE MÊME, Testi somali
(M. M. COHEN). — C^{te} HENRI DE CASTRIES, Les sources inédites de
l'histoire du Maroc (M. Cl. HUART)

487

CHRONIQUE ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Septembre-octobre 1919 351
Novembre-décembre 1919 499

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Procès-verbal de la séance du 14 novembre 1919 503
Procès-verbal de la séance du 12 décembre 1919 504



Le gérant :
L. FINOT.



N.C.
Don

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.